



**HAL**  
open science

## Les imaginaire urbains et le futur de la ville.

Luis Rodriguez Rivero

► **To cite this version:**

Luis Rodriguez Rivero. Les imaginaire urbains et le futur de la ville.. Architecture, aménagement de l'espace. Université Paris-Saclay, 2021. Français. NNT : 2021UPASK004 . tel-03170447

**HAL Id: tel-03170447**

**<https://theses.hal.science/tel-03170447>**

Submitted on 16 Mar 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Les imaginaires urbains et le future de la ville

Réappropriations et postcolonialité

## Thèse de doctorat de l'université Paris-Saclay

École doctorale n°578, sciences de l'homme et de la société (SHS)  
Spécialité de doctorat: Architecture, Aménagement  
Unité de recherche: Laboratoire de Recherche de l'Ecole Nationale  
Supérieure d'Architecture de Versailles  
Réfèrent: École Nationale Supérieure d'Architecture de Versailles

Thèse présentée et soutenue en visioconférence  
totale, le 15 Janvier 2021, par

**Luis RODRÍGUEZ RIVERO**

### Composition du Jury

**Eric CHAUVIER**

Docteur en Ethnologie. Anthropologie sociale et culturelle,  
Université de Bordeaux 2.  
Professeur SHS à l'ENSA Versailles

Président

**Guiherme LASSANCE**

Architecte, Docteur en architecture de l'Université de Nantes.  
Professeur associé de la Faculté d'Architecture et d'Urbanisme  
de l'Université Fédérale de Rio de Janeiro.

Rapporteur & Examineur

**Andrea URLBERGER**

Docteur en esthétique, sciences et technologies des arts de  
l'université de Paris 8.  
Professeure HDR à l'ENSA-Toulouse.

Rapporteuse & Examinatrice

**Virginie PICON-LEFÈVRE**

Architecte DPLG. Urbaniste de l'Etat. Docteur en Histoire de l'Art  
Université Paris 1.  
Professeure HDR à l'ENSA-Paris, Belleville.

Examinatrice

**Philippe POTIÉ**

Architecte, Docteur en histoire de l'art de l'EHESS de Paris.  
Professeur HDR à l'ENSA-Versailles.

Directeur de thèse

**Wiley LUDEÑA**

Architecte, Docteur en ingénierie de l'Université Technique  
de Hamburg-Harburg.  
Professeur Principal Université Catholique du Pérou.

Co-Directeur de thèse









Tableau: "Kinshasa" de Bouvy Enkobo.

# LES IMAGINAIRES URBAINS ET LE FUTURE DE LA VILLE

Réappropriations et postcolonialité

*Thèse de doctorat*

*Luis Rodríguez Rivero*

université  
PARIS-SACLAY

énsa-v LéaV  
école nationale supérieure  
d'architecture de versailles    laboratoire de l'école  
d'architecture de versailles





"Huellas en el mar  
Sangre en nuestro hogar  
¿Por qué tenemos que ir tan lejos  
para estar acá?"

Charly García  
Plateado sobre palteado

À la Molni  
de mon imagination délirante  
et de mes profondes misères.



## REMERCIEMENTS

Cette thèse n'aurait pas été possible sans l'attribution de la bourse Paul Rivet par la PUCP et le Gouvernement français, ce qui m'a permis de réaliser mon rêve d'étudier sans avoir besoin de travailler, ce qui est impensable pour nombreuses personnes. Je tiens à remercier tout particulièrement mes tuteurs, Philippe Potié, pour la cordialité avec laquelle j'ai été reçu dès le premier jour et pour les commentaires qui ont toujours ouvert de nouvelles portes dans chaque partie de la recherche. À Wiley Ludeña, l'ami de toujours et un référant dans mon développement académique pour ses commentaires enrichissants. Je dois remercier le département d'architecture pour les moyens fournis par l'intermédiaire de ses responsables Reynaldo Ledgard et Paulo Dam. Aux personnes que j'ai connues pendant ces années à Versailles, à Paolo Amaldi pour les commentaires toujours justes et aux amis avec lesquels j'ai partagé de grands moments, Helen Davies, David Malaud, Maud Nys, Eliza Culea, Marianela Porras, Susan Statzer et Luciano Aleta. A Djamel Klouche pour l'opportunité dans le Studio P45. A Murielle Grandet, María Cristina Martinez et Brigitte Beauchamp pour leurs attentions toujours chaleureuses. A Catherine Bruant, Nathalie Simonot, directeurs de LEAV.

A mon ami Michael Leymarie pour son soutien permanent du début à la fin de cette longue aventure. Aux amis de Paris qui m'ont fait sentir moins étranger, Sandro Munari, Margot Cazeaux, Tze Yan, Kanako Susuki, Marie Lawrence et Philippe. A Michel et Valerie Bretaudeau qui m'ont ouvert leur foyer. A Ivan et Loummi pour ce petit bout de Pérou où aller quand j'avais besoin de chaleur. Aux amis qui m'ont soutenu et avec lesquels nous avons partagé des rêves et des utopies, Belén Desmaison, Lucía Nogales, Javier Vera, Marta Maccaglia, David Labarthe, Paulo Muñoz, Daniel Ramírez Corzo, Franklin Velarde, Álvaro Chang Say, Rafa Zamora, Carlos Walters, qui de différentes manières m'ont rendu plus faciles à vivre ces années. Au fil de la thèse, j'ai pu découvrir l'Amérique Latine jusqu'à me sentir chez moi dans chaque ville. Merci à des gens comme Guilherme Lassance et Jorge Mario Jaúregui à Rio de Janeiro, Juan David Hoyos à Medellín, mon frère Boris Albornoz à Cuenca et à Francisco de la Isla à Mexico. A Carolina Souto, la globe-trotter. À ceux qui m'ont aidé à comprendre ces réalités si différentes, PK Das, Malini Krishnakutt, Manav Khaire, Swastik Harish, en Inde. À Jo Noero, Iain Low, Neil Eybers, Fadley Isaacs et Belinda en Afrique du Sud. A Nadjib Benyousef en Algérie. À Sara Liwerant, Jean Lambert, Louis Vogt, Bouvy Enkobo et Francis Lelo Nzuzi au Congo. À Brenda Pérez Castro, Somsook, Chatpong Chuenrudeemol, Tip Hdcu et Apiwat Ratanawaraha en Thaïlande A Vinh Tran à Saïgon. À Taku Sakaushi à Tokyo et Miho Masereew à Boston

Merci à Akemi Higa pour son soutien inestimable, à Omar Juarez, Danae Galvan et Deborah Carrera pour les graphismes, à Daniela Díaz Tenorio pour le coup de pouce dernier. À Luz Aura Breña pour la traduction, à Charlotte pour son aide, à Lucía Rodríguez, Millie, Milena Faundez et Javier Moran pour l'oxygène pendant la crise du pré- COVID 19.



## RÉSUMÉ

La thèse s'agit d'une révision du concept d'imaginaire urbain à partir des idées de Cornelius Castoriadis, déplaçant ces conceptions du champ de l'action politique vers l'urbanisme, enrichit par les études postcoloniales produits dans les dernières décennies. Cela permet de réviser le rôle de l'imaginaire urbain dans la construction d'idées par rapport à la ville de l'hémisphère sud. Une deuxième tâche sera d'essayer une redéfinition des outils d'intervention sur la ville, soit le plan urbain, le projet urbain, l'urbanisme tactique, l'architecture, entre autres, pour les adapter à la réalité et nécessités des capitales postcoloniales.

L'hypothèse principale de la recherche assume que les problèmes des villes qui ont passé pour quelque processus de colonisation, ne sont pas conséquence de l'absence des projets, la manque de ressources techniques, économiques ou de cadres professionnels. Le problème réside dans l'inconscience collective, bâti et structuré depuis le processus de colonisation, où s'a sédimente un ordre symbolique qui conforme une mentalité postcoloniale.

Puisque, dès le XVème siècle la ville a été un dispositif essentiel pour la consolidation des processus de colonisation et aussi le moyen de préserver le colonial après les processus d'indépendance, il faut construire une notion d'imaginaire urbain qui revendique le projet d'autonomie et donne à la ville la possibilité de puiser le processus de décolonisation.

Pour développer l'hypothèses, cela s'a divisé en trois, sur la base de la proposition d'Albert Memmi qui surligne comment, tout processus de colonisation implique un désencrage du sujet colonisé de son fil temporel. A ce postulat s'ajoute l'éloignement à cause de l'usurpation du territoire, et finalement, de l'interaction avec le colonisateur, le sujet finira pour s'étranger de soi-même. Ces trois conséquences du colonial, demandent de processus de réappropriation de l'urbain, ainsi, la thèse essaye de déchiffrer les rapports entre l'imaginaire urbain institué dans les sociétés postcoloniales et la temporalité dans la première partie, la territorialité dans la deuxième partie et, finalement, le rencontre avec le soi-même.

En face du désancrage, l'éloignement et l'étrangement il faut opposer divers processus d'appropriation, dès la réécriture, recentrement, restructuration, ré-identification ou ré-symbolisation de l'imaginaire urbain, capables de bouleverser les symbolisations déjà institués, qui visent à montrer les possibilités de surmonter les problèmes existantes, en mettant l'accent sur la révision épistémologique de certains concepts urbains et la restructuration des outils et dispositifs d'intervention sur la ville, en particulier le plan urbain, le projet urbain, l'espace public et l'architecture.



## RESUMEN

La tesis constituye una revisión del concepto de imaginario urbano a partir de las ideas de Cornelius Castoriadis, desplazándolas del campo de la acción política a los estudios urbanos, enriqueciéndola mediante los estudios postcoloniales producidos en las últimas décadas. Esto nos permite revisar el papel del imaginario urbano en la construcción de las ideas sobre la ciudad en el hemisferio sur. Una segunda tarea será ensayar una redefinición de las herramientas de intervención en la ciudad, desde herramientas como el plan urbano, el proyecto urbano, el urbanismo táctico, la arquitectura, entre otros, para adaptarlos a la realidad y las necesidades de las capitales postcoloniales.

La hipótesis principal de la investigación supone que los problemas de las ciudades que han pasado por procesos de colonización no son consecuencia de la ausencia de proyectos, la falta de recursos técnicos, económicos o profesionales. El problema radica en el inconsciente colectivo, construido y estructurado desde el proceso de colonización, donde se ha sedimentado un orden simbólico que construye una mentalidad postcolonial.

Dado que, a partir del siglo XV, la ciudad ha sido un dispositivo esencial para la consolidación del proceso de colonización y también el medio de preservar lo colonial después de los procesos de independencia, es necesario construir una noción de imaginario urbano que afirme el proyecto de autonomía y le de a la ciudad la oportunidad de empujar el proceso de descolonización.

Para desarrollar esta hipótesis, esta se divide en tres, sobre la base de la proposición de Albert Memmi, quien resalta cómo, cualquier proceso de colonización implica desanclar al sujeto colonizado de su hilo temporal. A este postulado se agrega la usurpación que genera la alienación sobre su propio territorio, et, finalmente, de la interacción con el colonizador, el sujeto acaba extrañado de sí mismo. Estas tres consecuencias de lo colonial requieren de procesos de reapropiación de lo urbano, así, la tesis trata en cada una de sus partes de descifrar las relaciones entre el imaginario urbano instituido en las sociedades poscoloniales y la temporalidad en la primera parte, la territorialidad en la segunda parte y, finalmente, el encuentro con uno mismo en la última.

Ante el desanclaje, el distanciamiento y el extrañamiento, es necesario oponer diversos procesos de apropiación, desde la reescritura, recentramiento, la reestructuración, re-identificación o re-simbolización del imaginario urbano, capaces de alterar las simbolizaciones ya instituidas, el objetivo es evidenciar las posibilidades de sobreponerse a los problemas existentes, a partir de una revisión epistemológica de ciertos conceptos urbanos y la reestructuración de las herramientas y dispositivos de intervención en la ciudad, en particular el plan urbano, el proyecto urbano, el espacio público y la arquitectura.

## **ABSTRACT**

The thesis constitutes a revision of the concept of urban imaginary based on the ideas of Cornelius Castoriadis, transferring this ideas from the political action to urban studies, and enriching it through postcolonial studies produced in the last decades. This allows us to review the role of the urban imaginary in the construction of the ideas about the southern hemisphere city. A second task will be to try a redefinition of the intervention tools in the city, from tools as the urban plan, the urban project, tactical urbanism, architecture, among others, to adapt them to the reality and needs of post-colonial capitals.

The main hypothesis of the investigation suppose that the problems of the cities that have undergone colonization processes are not a consequence of the absence of projects, the lack of technical, economic or professional resources. The problem lies in the collective unconscious, built and structured since the colonizarion process, when a symbolic order that builds a postcolonial mentality has settled.

From the 15th century, the city has been an essential device for the consolidation process of colonisation and also the means for preserving it after the independence processes, it is necessary to build a notion of urban imaginary that affirms the project of autonomy and give the city an opportunity to push the decolonization process.

To develop this hypothesis, it is divided into three, based on the proposition of Albert Memmi, who highlights how any colonization process implies detaching the colonized subject from his temporal thread. To this postulate is added the usurpation generated by alienation over their own territory, and, finally, from the interaction with the colonizer, the subject ends up feeling strangeness from himself. These three consequences of the colonialism require reappropriation of the urban processes, therefore, the thesis tries to decipher in each of its parts the relationships between the urban imaginary instituted in postcolonial societies. The temporality in the first part, territoriality in the second part and, finally, the encounter with oneself in the last part.

To deal with the undocking, distancing and strangeness, it is necessary to oppose various appropriation processes, from the rewriting, re-centering, restructuring, re-identifying or resymbolizing of the urban imaginary, capable of altering the already instuted symbolizations, with the object of demonstrate the possibilities of overcoming existing problems, based on an epistemological review of certain urban concepts and the restructuring of the tools and devices of intervention in the city, in particular the urban plan, the urban project, the public space and the architecture.



# SOMMAIRE

	INTRODUCTION	15
	<b>LA VILLE ET LA CONSTRUCTION DE SON IMAGINAIRE</b>	37
PARTIE <b>1</b>	CHAPITRE 01 - IMAGINAIRES URBAINS	43
	CHAPITRE 02 - L'URBAN ET LE POST-COLONIAL	75
	<b>LA TEMPORALITÉ URBAINE: RUPTURE, SUPERPOSITION ET TRAUMATISME</b>	101
PARTIE <b>2</b>	CHAPITRE 03 - MYTHES ET FONDEMENTS	111
	CHAPITRE 04 - NOUVELLES TEMPORALITÉS	139
	<b>L'ÉLOIGNEMENT DU TERRITOIRE</b>	165
PARTIE <b>3</b>	CHAPITRE 05 - LA NATURE DE L'USURPATION TERRITORIALE	167
	CHAPITRE 06 - LE TERRITOIRE SOUS LE RÉGIME COLONIAL	183
	CHAPITRE 07 - LA VILLE COLONIALE EN IBÉROAMÉRIQUE	195
	CHAPITRE 08 - LA VILLE COLONIALE AU XIX <sup>e</sup> SIÈCLE	231
	<b>LE DÉTACHEMENT DE SOI-MÊME</b>	289
PARTIE <b>4</b>	CHAPITRE 09 - DE L'EXOTISME À LA CONSTRUCTION DE L'AUTRE	289
	CHAPITRE 10 - INFORMALITÉ ET DÉRÉGULATION DU DISCOURS DU MAÎTRE	321
	CHAPITRE 11 - INVERSEMENT DANS L'ESPACE PUBLIC	337
	CONCLUSIONS	367
	BIBLIOGRAPHIE	374
	INDEX D'IMAGES- SCHÉMAS- PLANS	395



## INTRODUCTION

Lima, la capitale du Pérou, compte plus de 10 millions d'habitants dont 4 millions sont sans abri. Trois mois avant l'arrivée de la crise COVID-19 en décembre 2019, 20 % de cette population vivait dans la pauvreté et 3,55 % de plus dans l'extrême pauvreté. Environ 20 % de la population ne dispose pas d'un raccordement à l'eau 24 heures sur 24, recevant le service que quelques heures par semaine par des points d'eau communaux ou l'achetant dans des camions-citernes à un prix dix fois plus élevé que tout raccordement normal dans la ville. La capitale péruvienne s'étend sur environ 70 km du nord au sud et 40 km d'est en ouest, et ne dispose que d'une ligne de métro de 34 km (du nord-est au sud) et d'une ligne de métro-bus de 26 km (du nord au sud). La population la plus pauvre, située en périphérie, est largement hors de portée du système, mettant en moyenne 1 heure 45 minutes pour se rendre sur son lieu de travail et le même temps pour en revenir. Lors de la pandémie COVID-19, c'est cette population sans logement ni eau, dans un pays où 70 % des emplois sont informels, sans stabilité de l'emploi, sans assurance maladie, celle qui a dû rester en quarantaine pendant 180 jours.

Ni le diagnostic ni la plupart des solutions nécessaires pour résoudre les problèmes mentionnés sont méconnus; le dernier demi-siècle a été généreux en matière d'études urbaines sur les zones les plus pauvres de la capitale péruvienne, tant du point de vue des sciences sociales que de l'urbanisme. En fait, Lima a été un pionnier dans les études urbaines sur la ville auto-construite, autogérée et informelle, produit de la migration, selon les recherches de José Matos Mar, John Turner, Gustavo Riofrío et Hernando de Soto, contributions essentielles au débat urbain contemporain. L'académie a contribué à expliquer l'inégalité et la pauvreté urbaine, en s'engageant avec les problèmes réels de la ville, en réalisant des événements et en mettant à contribution des experts pour participer à la discussion de solutions ; d'autre part, divers programmes d'amélioration urbaine ou d'amélioration des quartiers ont été développés, soit à partir des municipalités soit du gouvernement central, générant un autre type de connaissances sur l'urbain auquel on peut ajouter les réformes du transport urbain, la mobilité publique et d'autres

référents à des sujets environnementaux et écologiques. Tout ce qui précède est documenté et même publié, on peut donc affirmer que ce n'est pas le manque de connaissances qui est la cause de la persistance des problèmes. Malheureusement, ces connaissances n'ont pas été pleinement prises en compte dans les multiples plans de développement urbain et territorial réalisés au cours des 50 dernières années par différentes instances publiques et privées, avec le soutien d'organisations multilatérales et la participation d'experts locaux et internationaux. C'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles une grande partie de ce qu'ils ont spécifié n'a pas été mis en œuvre, mais qui a servi de précédent pour de nouveaux projets. En ce qui concerne les connaissances produites, s'ajoute l'expérience aux plans et aux projets qui, avec leurs limites, contribuent à ouvrir des voies pour matérialiser des solutions concrètes.

N'étant pas le manque de connaissances ou l'absence de plans et de projets bien avisés on pourrait penser que la cause est le manque de ressources économiques pour mettre en œuvre les solutions tant attendues. Cependant, le XXI<sup>e</sup> siècle est arrivé avec une croissance économique du PIB encore plus importante que celle de certaines puissances économiques mondiales, permettant la réalisation de grands projets et de travaux d'infrastructure, pas toujours les plus adéquats et les plus nécessaires, mais dont les montants sont parfois exorbitants pour des économies comme celle du Pérou. Non seulement l'État a enregistré d'importants excédents, mais, en contraste avec la pénurie matérielle que présente le paysage de Lima, il existe des signes intéressants de capacité économique privée. Dans la capitale péruvienne elle-même, il existe des zones résidentielles dans des quartiers comme San Isidro, Miraflores, Surco ou La Molina, dont l'architecture somptueuse et les espaces publics font qu'il est difficile de distinguer si l'on se trouve dans un pays en développement ou dans un quartier riche en Europe ou aux États-Unis. Un bon nombre de familles disposant d'une grande fortune vivent à Lima, l'une des villes les plus inégales du monde, comme celle qui déclenchée la pandémie a acheté 8 appartements à Miami pour 27 millions de dollars<sup>1</sup>. La prospérité semble avoir aiguisé une fois de plus l'appétit des corrompus<sup>2</sup>. Au cours des 15 dernières années, après la chute du régime le plus corrompu de l'histoire, celui d'Alberto Fujimori, qui aurait généré un détournement de 6 milliards de dollars, le pays a été plongé dans une série de scandales de corruption dans les grands travaux d'infrastructure urbaine et en dehors des villes, avec des surévaluations millionnaires<sup>3</sup> qui ont coûté au pays 10 milliards de dollars jusqu'à présent.

La corruption génère la méfiance et le désenchantement de la société envers ses autorités, la méfiance existe aussi -bien qu'elle soit d'un autre type- envers les professionnels chargés des plans et des projets par rapport aux experts et aux universitaires, c'est pourquoi ils ne suivent pas leurs recommandations, mais aussi envers le secteur privé qui apporte son argent aux banques et aux investissements à l'étranger au lieu d'investir dans le pays. La méfiance nuit toute possibilité de parvenir à des accords généraux, encourage la corruption et crée le climat idéal pour l'augmentation de l'informalité, qui est peut-être la caractéristique la plus importante de l'économie des pays en développement. La méfiance crée également un sentiment d'impuissance et d'insécurité générale, et au-delà des taux réels de criminalité et de délinquance existants (Rodríguez, 2014), la population se sent sans protection et

vulnérable à tout et à tous. La méfiance détruit progressivement le moral, l'estime de soi, l'énergie et la foi dans l'avenir du pays et des autorités, ce qui conduit à l'anomie et à l'idée que les problèmes ne seront jamais résolus ou ne le seront pas avec les personnes chargées de diriger le pays, c'est-à-dire ses élites. La délégitimation des élites, l'absence de leadership et le sentiment qu'il n'y a pas d'idées entraînent, d'une part, le choix de solutions immédiates, sans plus grande perspective et qui ne s'attaquent pas aux problèmes structurels, et d'autre part, le détournement du regard vers l'extérieur, accentuant le manque d'autonomie et la dépendance culturelle qui est en dernière instance cognitive et technologique.

On peut conclure que ce qui bloque la solution aux problèmes d'une ville et d'une société comme celle de Lima n'est pas le manque d'intelligence, d'idées, de solutions ou d'experts, ni l'absence de propositions, de plans, de programmes et de projets spécifiques, ni même l'insuffisance des ressources matérielles; d'après ce qui précède, il semblerait que les principaux problèmes se trouvent dans la corruption, la méfiance, le sentiment d'impuissance, l'insécurité, l'estime de soi, l'anomie, la dépendance et le manque d'autonomie. Ce sont des aspects qui font référence à la subjectivité sociale et qui sapent et bloquent les possibilités qui ouvrent les aspects objectifs, concrets et rationnels. On peut affirmer que toutes les possibilités construites à partir de la sphère consciente s'effritent en raison de l'existence d'une subjectivité endommagée et contre-productive. Ce serait dans l'inconscient, cette sphère parfois insondable et capable de contrôler les pensées, les sentiments et les attitudes des sujets et des sociétés, que se définissent les possibilités d'une ville de près de 11 millions d'habitants, comme Lima. Cela a été la première intuition qui a donné lieu à la présente enquête<sup>10</sup>, à savoir que les grands problèmes de la capitale du Pérou se trouvent davantage dans la sphère de l'inconscient des sujets et des sociétés que dans des décisions et des opérations conscientes, et que l'imaginaire urbain de Lima met en évidence une série de vulnérabilités qui doivent être analysées.

## **L'IMAGINAIRE**

Les grandes villes d'Amérique Latine présentent entre elles des similitudes et des différences, traversées depuis la seconde moitié du XXe siècle par d'importants processus migratoires, ses principales capitales montrent des indices similaires d'inégalité. La corruption n'est pas seulement un fléau commun, les Accords de Libre-Echange (ALE) ont donné aux entreprises de la région des facilités pour opérer dans d'autres pays et la corruption est venue des entreprises latino-américaines elles-mêmes, notamment brésiliennes et mexicaines. La pauvreté est un paysage commun dont les termes clés ont contribué au glossaire mondial : bidonville, favela, callampas, villas miseria, entre autres. De la même manière que ce qui s'est passé à Lima, la qualité des recherches et des études urbaines fait de l'Amérique Latine l'un des points de référence mondiaux pour parler de développement urbain, de précarité et de quartiers vulnérables, concurrençant en intérêt avec de grands projets et initiatives tels que les programmes de logement social et d'amélioration des quartiers, la Favela Bairro et la transformation de Medellín ne sont que les plus récents et les plus médiatiques. Dès avant le début de cette recherche et du au développement professionnel personnel, les mégalo-poles d'Amérique Latine ont été une



référence clé pour comprendre le développement de Lima, permettant un regard comparatif non seulement des processus et de la réalité urbaine mais aussi des imaginaires urbains qui en sont issus. Ainsi, Mexico, Santiago du Chili, Buenos Aires, Rio de Janeiro, Quito, Caracas, La Paz et Bogota, ont été des sujets d'étude permanente, permettant de soulever des études et des propositions concrètes et en même temps de comprendre comment les imaginaires issus du monde colonial, se sont transformés à partir du processus spécifique de chaque ville en Amérique.

En confrontant la production académique, les projets et les plans du monde professionnel et les processus subjectifs de la société, l'émergence du concept d'imaginaire urbain semblait ouvrir de bonnes possibilités pour comprendre des phénomènes complexes. Cependant, bien que les recherches d'Armando Silva, Alicia Lindón et Héctor García Canclini reposent sur une base solide pour affronter les principaux dilemmes du développement urbain, elles se tournent rapidement vers une perspective culturaliste et romantique qui les éloigne des problèmes structurels, en se centrant en dehors de la sphère des actions concrètes de l'État et des outils de transformation de la ville. Ce constat a conduit à une première feuille de route avec laquelle a commencé la première étape de la recherche, d'aborder la construction d'un échafaudage théorique qui permettrait de réviser le concept d'imaginaire urbain d'une catégorie quelque peu statique et finalement romantique, vers une définition qui permettrait la construction d'un imaginaire capable de pousser les choses dans le futur et de résoudre des problèmes structurels.

Si nous acceptons que le subconscient pousse dans la sphère du conscient des décisions qui sont matérialisées dans la réalité, il est impératif de trouver des exemples de ce processus de construction urbaine à partir de l'inconscient. Bien que le processus de colonisation fasse des capitales européennes des objets d'étude très différents des villes latino-américaines, comme Lima, c'est en Europe qu'il y a eu une énorme littérature sur les processus d'interaction des idées, des phantasmes, des récits mythiques, des actions et des mots qui, traités collectivement, se façonnent sur la ville, alimentant les histoires existantes, créant de nouveaux rituels et comportements comme ceux décrits par Roland Barthes pour Paris dans *Mythologies* (1957) ou certainement aussi par Carlos Monsivais pour Mexico dans *Les Rituels du Chaos* (2012). Mais le processus de parvenir à ce que ces pratiques discursives et rituelles construisent la ville et que celle-ci à son tour renouvelle les mythes et les rites, sera expliqué avec une sensibilité rarement mise au service de la ville dans des ouvrages comme *Poétique de la Ville* (2004) de Pierre Sansot. De la main de l'auteur, la construction de la ville est comprise comme un processus inconscient, analogue à la parcourir, bien que les phrases fassent référence à un pont, un boulevard ou un bâtiment, le regard de l'auteur nous emmène aux multiples processus antérieurs qui ont permis l'existence de ces parties de la ville, il est possible de sentir le corps interagir avec toutes ces couches et d'imaginer la même rue sans asphalte, sans bars, sans magasins, et la comprendre comment construction, idée et rituel sont liés dans ce que Sansot lui-même appelle une géographie sentimentale, qui ne fait pas appel à la nostalgie du passé mais au lien affectif entre la société et sa ville, bâti dans les interactions sociales, politiques, économiques, culturelles, qui aboutissent à la construction imaginaire selon les termes de Castoriadis. Un deuxième livre clé pour la compréhension des processus de construction de l'imaginaire urbain a été,

du même titre, *L'invention de Paris*. Il n'y a pas de pas perdus (2002), dans lequel Éric Hazan, héritier des expériences de Walter Benjamin, Guy Debord et des Situationnistes, utilise la psychogéographie pour lire l'immatériel accumulé dans les bâtiments, les rues et les places, révélant que Paris n'est pas ce tissu urbain traversé par la Seine, mais que sa nature physique est une invention et une /réinvention permanente du sens, et que la seule chose qui lui donne cette épaisseur est la somme des expériences et des événements, ce qui se passe et qui peut être la construction d'une barricade sur le Faubourg Saint-Antoine quelques semaines avant la Révolution Française, comme le fait de le parcourir, de s'arrêter pour prendre un café et réfléchir à son avenir ou d'en faire la division entre le 12<sup>e</sup> et le 13<sup>e</sup> arrondissement. Les deux auteurs, Sansot et Hazan, montrent la possibilité de superposer imaginaires, faits, constructions, idées, perceptions et pratiques, dans la construction de la ville. C'est la préoccupation qui guide le développement du premier chapitre de cette thèse, lié à la même source que celle que Lindón, Silva et García Canclini ont lancée, les idées de Cornelius Castoriadis sur l'institution imaginaire de la société, à la base de cette recherche.

## LE POST-COLONIAL

Tout au long du processus de recherche, lors de mes premiers séjours à Paris<sup>1</sup>, j'ai été invité dans certaines universités d'Afrique et d'Asie pour présenter mes travaux précédents. Ces voyages ont été rejoints par d'autres de nature personnelle et sont rapidement devenus des voyages d'étude pour cette recherche. Ces voyages m'ont permis de visiter, d'observer, de recueillir information, d'analyser et de discuter des différents aspects qui constituaient mes hypothèses avec des collègues de villes aussi variées que : Alger, Brazzaville, Le Cap, Casablanca, Le Caire, Luanda, Kinshasa et Maputo en Afrique ; Bangkok, Beyrouth, Calcutta, Ho Chi Minh Ville, Hong Kong, Kuala Lumpur, Mumbai, New Delhi, Oulan Bator, Pékin et Shanghai en Asie, ainsi que d'autres villes plus petites dans les mêmes pays. Ces rencontres et visites ont mis en évidence des problèmes similaires à ceux de Lima et des mégapoles d'Amérique Latine, à savoir, une fois de plus, l'existence de vastes zones de logements précaires, habitées par une population de migrants ou de descendants de migrants de l'intérieur, qui sont normalement vulnérables sur le plan économique et occupent des zones mal équipées, sans espace public, dans des quartiers de la ville dont la géographie les met en danger, soit par des mouvements de masse, des inondations, des tremblements de terre, des glissements de terrain, entre autres. Cela augmente les niveaux de vulnérabilité de la population qui tend également à être victime, et cela varie d'un pays à l'autre, des processus de ségrégation et, dans de nombreux cas, des processus de racialisation. La ségrégation et la racialisation sont étroitement liées en Amérique Latine, mais pas exclusivement, puisqu'en Afrique et en Asie, il existe également une élite "créole" ou métisse qui a pris la direction du pays. Tout cela permet, au moins provisoirement, d'étendre les hypothèses envisagées pour Lima et l'Amérique Latine à l'hémisphère sud et surtout aux pays postcoloniaux.

Il est vrai que tous les pays qui ont subi des processus de colonisation n'ont pas connu des processus de précarisation et de pauvreté urbaine comme les États-Unis, le Canada, l'Australie ou la Nouvelle-Zélande, mais ce sont plutôt les exceptions qui

confirment la règle. Cela est devenu plus clair avec la crise COVID 19 qui a révélé deux aspects clés en rapport avec la question. Premièrement, que c'est la population la plus pauvre des grandes villes des pays dits en développement qui a le plus souffert de l'assaut de la pandémie, en raison de la situation de vulnérabilité causée également par les années de persistance de certains imaginaires de fragmentation et de ségrégation qui sont devenus évidents avec cette crise. En revanche, dans les pays développés, ce sont les migrants, les minorités ethniques venant de l'hémisphère sud et éventuellement de l'Europe de l'Est, qui ont été les plus touchés, prouvant la subsistance d'anomalies issues de l'époque coloniale tels que l'exclusion ou le racisme à des niveaux non seulement symboliques mais aussi structurels. Si l'on ajoute à cela les actes de discrimination et les abus, comme tout ce qui s'est passé autour de la question du Black Lives Matter, il devient clair que le post-colonial n'est pas une invention ou une opinion, qu'il ne se réfère pas seulement à un problème situé dans des pays ayant un passé colonial, mais qu'il s'inscrit dans une sensibilité et une pensée globale qu'il est urgent de démêler et d'éradiquer.

L'extension du champ de la recherche aux mégalo-pôles du Sud global n'était pas seulement théorique mais aussi géographique, reflétant l'approche des études postcoloniales qui comprennent la triade colonisation, modernité et mondialisation comme des moments différents d'un même processus mené entre l'Europe et le reste du monde, du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours, avec des objectifs communs mais avec des formes et des portées différentes. Durant cette période, les régions d'abord colonisées puis indépendantes, ont eu un processus actif de construction du moderne et du global, insuffisant cependant pour atteindre les niveaux d'autonomie qui leur permettraient de gérer leur propre développement et de rompre les liens de dépendance initiés au XV<sup>e</sup> siècle avec la colonisation. Comme elle est soutenue par la théorie postcoloniale, un des aspects cruciaux pour la persistance du colonialisme malgré les processus d'indépendance en Amérique, en Asie et en Afrique, est la nature de sa subjectivité, une subjectivité initialement construite pour accepter la supériorité du colonisateur et qui a été plus tard modélisée pour permettre le développement du capitalisme (Lazzarato, 2004). La notion d'imaginaire urbain est abordée dans ce travail comme un effort pour dévoiler les restes qui existent dans la subjectivité urbaine des villes du soi-disant sud global dans le but de trouver les clés de sa transformation dans la recherche de la construction d'un projet d'autonomie qui permette d'éliminer progressivement les processus de dépendance qui ralentissent les possibilités de surmonter les difficultés existantes déjà signalées et sédimentées tout au long des siècles passés. Pour ce faire, la thèse se concentre sur les dimensions fondamentales de l'urbain, du temps, de l'espace et de la société, en cherchant à discerner comment chacune d'entre elles contribue à la construction de l'imaginaire puis, à partir de sa propre constitution, à déchiffrer comment chacune d'entre elles peut être restructurée pour contribuer à la reconstitution d'un nouvel imaginaire qui acquiert ce caractère radical indispensable pour faire passer les processus de transformation dans la réalité.

Pour eux, il est nécessaire de comprendre que la ville, telle que nous la connaissons aujourd'hui, est arrivée en Amérique, en Asie et en Afrique sous la main des colonisateurs européens au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, développant des processus différenciés dans chaque continent et même dans chaque région continentale. Malgré cette diversité,

tous ces développements sont connus depuis le XIXe siècle sous le nom "d'urbanisme colonial", homogénéisant des traditions urbaines solides et intenses dont les origines remontent à 5 000 ans avant Jésus-Christ sur le Nil en Égypte et le fleuve Jaune en Chine, en Mésopotamie, dans la vallée de l'Indus et sur les Andes en Amérique du Sud (Morris, 1985, 15), avant même l'apparition des premières villes européennes. Les nouvelles formes de faire-valoir des villes qui ont été construites avec l'arrivée de la colonisation n'étaient cependant pas proprement européennes, même si elles étaient dominées par leurs particularités et leurs pratiques ; celles de la ville natale préexistante non plus. C'était une troisième voie (King, 2007) qui, comme dans d'autres aspects du monde colonial, construirait et serait construite à partir d'une culture différente des deux (Bhabha, 2002). Bien que la prédominance des nouveaux modèles de faire de la ville ait retardé et rendu invisibles les pratiques de l'urbanisme natif, beaucoup de ces modèles ont été introduits dans les nouvelles pratiques, comme l'ont démontré différents chercheurs (Bayon, 1974) (Gutierrez, 1983) (Goerg, 2003) chevauchant ceux d'origine européenne, produisant de nouvelles formes de faire de la ville<sup>5</sup>, cette recherche vise à déconstruire ces processus, laissant en évidence ces aspects clés et la construction imaginaire.

## CADRE GÉNÉRAL

Malgré son importance pour la transformation des mégalo-poles des pays en développement, la subjectivité n'est pas un sujet auquel on accorde beaucoup d'attention dans le domaine de l'urbanisme et de l'architecture, elle reste dans les études culturelles sans se plonger dans le domaine du projet, où l'on a tendance, d'une part, à ne prendre en compte que "l'objectif" ou, d'autre part, à croire que les processus de création sont des processus d'invention individuelle en ignorant que la subjectivité se construit finalement dans la société. Cependant, ni dans l'urbanisme ni dans le projet urbain n'ont été installés des dispositifs capables d'incorporer le subjectif dans chaque étape du processus, et on n'a pas non plus tenté de les réviser épistémologiquement à partir de cette subjectivité si spécifique et différente dans chaque zone du monde. Telles sont les questions qui devraient être traitées par les imaginaires urbains, au cours des dernières décennies aussi populaires qu'insaisissables dans l'approche des graves problèmes des villes, devenant banales et inutiles face à la réalité ultime.

Cette limitation est due en partie à l'importance de l'application des techniques de lecture des imaginaires urbains, en particulier dans l'œuvre d'Armando Silva, plutôt qu'à la compréhension de la façon dont ils sont construits, transformés et, surtout, du potentiel qu'ils ont dans la construction de nouveaux paradigmes de transformation positive de la ville. Une autre de ses limitations est due à l'origine de la notion d'imaginaire urbain dans les sciences sociales et, plus précisément, dans les études culturelles où les notions sont construites à partir de catégories historiques, sociologiques et anthropologiques qui sont fondamentales pour la compréhension de l'urbain mais sans liens épistémologiques avec les logiques à partir desquelles la ville est produite. Un exemple en est l'insistance à considérer la ville comme une écriture (Silva, 2009, 19), une analogie aussi valable que dangereuse. Il est clair que comme l'écriture, la ville est faite d'impressions, de symboles codifiés et imprégnés

de sens sédimentés à travers les siècles (Rossi, 1972) et il est tout aussi certain que l'écriture contient une dimension spatiale (Cotin, 2005, 144). Sa spatialité est néanmoins limitée par l'absence de celui qui fait l'expérience de l'espace, de celui qui écrit pour être lu en son absence et donc, en l'absence de l'espace d-écrit. Tout écrit est donc la tentative de porter cette spatialité perdue ou non transférable dans l'acte de franchir des distances (l'espace) pour envoyer un message, ou le temps, comme lorsqu'on écrit pour la postérité (mausolées, sarcophages, testaments, témoignages, etc.). Cependant, l'écriture n'est pas habitée, son existence est fermée et bien qu'elle donne lieu à différentes interprétations, elle ne se transforme pas, bien au contraire de la ville, qui est un espace habité en transformation permanente, une écriture en cours, un texte qui est toujours en train de s'écrire.

Cette notion de ville comme écriture fait de l'imaginaire urbain une catégorie plutôt statique et même résistante au changement qui l'empêche de penser et d'opérer des transformations dans la ville, clôturant le rôle de l'imaginaire radical qui est compris comme " ...faire historique, et dans la constitution, avant toute rationalité explicite, d'un univers de significations " (Castoriadis, 1975, 220), le réduisant à une définition impuissante, incapable de constituer la réalité et incapable de lutter pour l'autonomie. Une autre raison de cette dissociation est due au fait que, bien qu'issue de la psychanalyse et de la philosophie, la notion d'imaginaire est parfaitement transférable à l'urbain, mais pour se constituer en une catégorie qui imprègne la dimension de projet de la ville, est nécessaire un travail de réassemblage qui incorpore dans le monde de la subjectivité les catégories fondatrices de l'urbain. Le temps et l'espace, inhérents à l'urbanisme moderne, doivent être traduits en termes subjectifs et le rôle qu'ils jouent dans la définition de l'imaginaire doit être compris. Malgré son importance, le temps et l'espace sont insuffisants pour parler de la ville, non seulement parce qu'à l'origine de la pensée urbaine - de León Battista Alberti ou Francisco Milizia, à Patrick Geddes - l'être humain, le citoyen et la société ont été une partie constitutive, mais aussi parce qu'aujourd'hui les villes sont essentiellement des dispositifs économiques, on peut récupérer la notion théologique d'oikonomia pour retrouver le sens strict de l'économique comme gestion des relations humaines et des choses (Agamben, 2007), qui va du simple administratif et économique à la gouvernance, la polis et l'intersubjectivité dans la ville. A l'espace et au temps s'ajoute la société, de manière indélébile, pour construire le trépied sur lequel cette enquête sera posée, comme nous le verrons dans sa première partie.

## **LA STRUCTURE DE LA THÈSE**

La thèse cherche à décrypter la constitution de la subjectivité urbaine sous-jacente dans le monde postcolonial à partir d'un examen critique de ses dimensions fondamentales : le temps, l'espace et la société. Dans le cas de la temporalité, le point de départ est de revisiter la notion kantienne, fondatrice de la modernité occidentale en la confrontant à des interprétations plus ouvertes et ductiles comme les temporalités simultanées ou différentes, notamment celles construites à partir du Sud global (Chatterjee, 2007). Si chaque civilisation est capable de construire sa propre notion de temporalité et que les exodes et les migrations les déplacent d'un lieu à l'autre, il est possible que des temps différents coexistent dans un même lieu, sur



un même territoire et dans une même ville, c'est le caractère de la temporalité dans les sociétés post-coloniales que Partha Chatterjee appelle à partir d'autres perspectives, le temps hétérogène. Cette vision de la temporalité est loin de la vision hégémonique moderne selon laquelle ceux qui ne partagent pas les aspirations et les modes de vie de la modernité occidentale devraient être considérés comme archaïques (Vargas Llosa, XXXX) et comprend, au contraire, que toutes les notions temporelles sont construites sur une base narrative mythique, la judéo-chrétienne, la moderne-machiniste, l'hindou, la musulmane ou l'andine-indienne, pour n'en citer que quelques-unes. Aucun d'entre elles n'a la prééminence sur les autres, elles sont équivalents, chacune s'accrochant à un mythe de la création ou de l'évolution de l'univers. Cette ouverture permet de nouvelles possibilités pour comprendre l'urbain comme une tension entre différentes temporalités, une simultanéité qui peut même se produire chez le sujet lui-même, qui est capable de vivre plus d'une temporalité dans sa propre individualité.

D'autre part, chaque civilisation produit des manières d'appréhender le monde physique, de construire des images capables d'être manipulées mentalement et donc de prendre des décisions à son sujet. La notion d'espace, soutenue par les mathématiques, la géométrie euclidienne et cartésienne, est une conception abstraite qui répond à la condition de produire ces images mentales de référence au monde extérieur. Un détail qui est peut-être passé inaperçu est que chacune de ces constructions mentales se réfère à une région spécifique du monde, c'est-à-dire que la géographie, les conditions environnementales, géologiques et naturelles, délimitent, dirigent et produisent une construction mentale propre à chaque région du monde, que l'on devrait appeler plus que "spatiale" la conception territoriale. Contrairement à l'espace, dont l'abstraction excessive éloigne le monde physique des images qui le produisent, d'autres civilisations ont su construire des notions complexes qui permettent un système de références plus approprié à ces singularités que la planète possède dans chaque région et qui frappe périodiquement les territoires des pays de l'hémisphère sud (Davies, 2006). Presque par définition, l'urbain a été soutenue dans cet imaginaire structuré à partir de la notion abstraite d'espace, provoquant en permanence des incompatibilités entre les notions qui perpétuent la tradition urbaine occidentale et d'autres territoires aux caractéristiques propres auxquels on tente de l'appliquer. Cela devient encore plus critique si l'on comprend que la ville est en termes imaginaires une continuation du territoire qui la supporte (King, 2007), raison pour laquelle l'imaginaire urbain devrait toujours être structuré à partir de l'imaginaire géographique ou territorial, afin d'atteindre des niveaux minimums de compatibilité entre les symbolisations et la réalité. Ainsi, une révision entre les territoires et les conceptions imaginaires dans l'hémisphère sud permet de voir de nouveaux imaginaires capables d'être entraînés vers les villes, les confrontant à leurs propres imaginaires qui résistent aux changements et les empêchent de surmonter des difficultés de longue date.

Enfin, pour aborder la dernière dimension de l'imaginaire dans la ville, il convient de se demander: quelle notion de société se cache derrière ces constructions inconscientes? Contrairement aux sociétés européennes, dont, à l'homogénéité ethnique, culturelle et historique s'ajoutent les processus de construction de la sphère du sociale, les pays qui ont connu des processus de colonisation présentent, d'une

part, une composition ethnique aussi hétérogène que leurs pratiques culturelles et leurs processus historiques, voire différents sur un même territoire. Cette diversité aboutit en une société construite sur la fragmentation et le désaccord, ce que Partha Chatterjee définit comme la sphère politique et qui produit des sociétés pleines de contradictions internes. Ces contradictions régissent un ensemble d'images figées dans l'inconscient et décident d'inclinations et de comportements aussi contradictoires et instables que la réalité, marquée par le racisme et le mépris des compatriotes, ainsi que par la fascination et l'admiration de l'étranger, parmi de multiples superpositions. Il en résulte une myriade d'interactions et de comportements imprévisibles qui ne sont pas conformes à la prétendue homogénéité sociale, des notions qui sous-tendent les notions traditionnelles de l'urbain. L'éloignement, l'ignorance et le rejet de l'individu soi-même affectent l'être social, et ce type de déni de soi n'a pas été traité comme un élément clé pour la construction de l'imaginaire urbain, étant l'un des principaux éléments qui résistent à la possibilité d'une action commune et collective à partir de cette nature fragmentée. Tant les notions urbaines que les constructions imaginaires nécessitent une révision qui permette l'intégration de cette nature fractionnée qui traverse des notions clés pour la compréhension des spécificités de l'urbain postcolonial, où sont discutées des questions telles que l'informalité, les notions sur ce qui est commun, l'espace public et la reproduction des modèles urbains et architecturaux issus des centres de production de connaissances.

## **CONTRIBUTIONS ET LIMITATIONS**

La plus grande contribution de cette recherche est la déconstruction et la reconstruction du principe temporel, territoriale et sociale, composants de base de l'urbain, à partir des coordonnées historico-géographiques de l'hémisphère sud et dans la perspective des études postcoloniales. Cela nous permet d'enrichir la définition de l'imaginaire urbain en le déplaçant d'une approche plus culturaliste et romantique (romanesque) vers une approche plus théorique et épistémologique, sans renoncer au caractère inconscient et subjectif que suppose l'imaginaire, en imprégnant la définition de la condition urbaine de la rigueur que l'urbanisme exige pour son action sur la ville. Si à ce renforcement de la notion d'imaginaire urbain, nous ajoutons la revendication de la finalité de la théorie de l'institution imaginaire de la société, à savoir l'autonomie de la société fondée sur le travail sur l'imaginaire dans la sphère de l'inconscient, nous pouvons dimensionner les possibilités que cette restructuration permettrait dans les pays en développement, dans un monde où la population urbaine a dépassé 55 % du total et continuera à croître, en particulier dans les pays en développement. À la capacité de décision dont disposent déjà les villes s'ajoutera un rôle plus important dans la clarification des problèmes et des grandes contradictions, la pauvreté, la ségrégation, le sous-développement, l'exclusion, etc. Un imaginaire renforcé et restructuré est un outil qui peut renforcer l'autodétermination de la société et l'aider à faire face aux tâches qui l'attendent.

La portée de cette recherche dépasse cependant le sujet des imaginaires urbains, les analyses et réflexions menées permettent de comprendre que le processus de formation d'une ville commence avant qu'elle ne commence sa construction, lors-

qu'avant ou à partir de l'occupation d'un territoire, un groupe humain élabore une cosmovision, c'est-à-dire une notion du temps, appropriée à cet espace géographique qu'il habite, qui précède et détermine le processus de construction de la ville. Ces processus sont marqués par des actes symboliques liés à leur propre histoire, devenant des mythes et des rituels qui donnent forme et sens à la ville, s'incarnant dans la trame sociale autant que dans la trame urbaine elle-même. Les aspects imaginaires et symboliques de la ville agissent comme le mortier qui définit la qualité et la nature de la cohésion au sein d'une société, ainsi que la cohésion de la ville avec son propre tissu. C'est à partir de là que se définit la nature physique de la ville, sa capacité plus ou moins grande à se transformer, la rapidité avec laquelle elle s'adapte aux nouvelles conditions, la facilité avec laquelle elle permet les inégalités, favorise l'équité ou répond aux pressions du pouvoir. Une compréhension de la ville qui intègre le rôle joué par ce mortier invisible - l'imaginaire structuré à partir du temps, du territoire et de la société - devrait permettre une redéfinition de plusieurs des notions clés de l'urbain, comme celle de structure urbaine qui renvoie généralement à la relation entre modèles et adaptations physiques, celle de tissu urbain qui se structure à partir de l'idée de territoire, d'îlot, de lot et de type, celle d'espace public qui repose sur l'idée de sphère publique, celle de centralité qui se nourrit de la notion d'unicité ou l'idée de périphérie qui naît de l'existence d'un pouvoir et d'une origine. L'analyse effectuée permettrait cette révision théorique qui ouvrirait de nouveaux horizons conceptuels, moins universels, moins globaux, moins hégémoniques, et plus spécifiques à chaque réalité, c'est le point de départ d'un processus de réappropriation de l'urbain, une réappropriation conceptuelle et théorique.

Bien que cette recherche se soit déplacée de Lima pour prendre comme référence les mégapoles de l'hémisphère sud, ce qui s'est maintenu est l'objectif ultérieur, la construction d'une base théorique qui permet la révision critique des instruments à travers lesquels la ville est pensée et transformée, c'est-à-dire les plans et les projets urbains, l'espace public et l'aménagement urbain, la gouvernance urbaine, entre autres formes d'intervention dans la ville. Repenser la nature du temps, du territoire et de la société dans la sphère urbaine devrait permettre de porter un nouveau regard sur les aspects épistémologiques de ces outils d'intervention. Une partie fondamentale de cette révision nous permet de comprendre ce que l'on peut appeler les structures profondes de l'urbanisme postcolonial, entre autres, la signification réelle des niveaux d'informalité dans les mégapoles de l'hémisphère sud qui vont de 40% à 90% de leur surface totale, les processus d'auto-construction et d'autogestion qui constituent une réalité en dehors des latitudes où se produit l'essentiel des connaissances urbaines, phénomène qui peut expliquer l'étalement urbain de Lima, Rio de Janeiro, Mumbai ou Kinshasa ou l'augmentation de la pauvreté et des inégalités urbaines, à une époque où ces villes étaient régies par les principes de l'urbanisme moderne. Il s'agit de remettre en question les notions et les outils urbains établis au cours des XIXe et XXe siècles, dispersés dans le monde entier et assumés globalement sans la distance nécessaire. La thèse clôt chacune de ses trois parties principales par une première approche très préliminaire de ce sujet, qui inclut le défi lancé par Aníbal Quijano, celui d'une ré-originalisation des disciplines chargées de penser et de construire l'environnement physique dans lequel nous vivons.



Comme dans toute recherche, ce travail a connu des difficultés qui ont généré certaines limitations. La première et la plus évidente est l'extension géographique du domaine d'étude, le monde postcolonial. Bien que la littérature sur les villes de l'hémisphère sud se soit largement développée depuis la fin du XXe siècle, la plupart de ses fondements conceptuels sont issus du développement de l'urbanisme occidental moderne, produit dans les cercles universitaires européens et nord-américains. En outre, l'étendue et la diversité de l'espace géographique que nous essayons de couvrir empêchent que tous les aspects se rapportant à l'urbain soient totalement couverts ; il s'agit d'articles et d'études qui touchent à certains aspects dans certaines villes, ce qui ne nous permet pas de construire une image claire des phénomènes analysés ici. Cela donne une plus grande importance à l'observation directe de la réalité en tant qu'outil de recherche essentiel - bien que non suffisant - pour la compréhension de certains phénomènes étudiés et mentionnés dans le texte. Pour toutes ces raisons et malgré l'effort fourni, la recherche s'accompagne certainement d'extrapolations qui conduisent à des généralisations, et de quelques regards superficiels sur des phénomènes qui demandent sûrement plus de temps d'observation, plus de recherche. En tout cas, c'est une recherche qui sert de point d'entrée pour continuer à approfondir le thème.

Une limitation importante est le fait de ne pas avoir incorporé des villes des États-Unis, du Canada, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, pays qui, après avoir connu des processus de colonisation, ont pu surmonter les problèmes de développement économique, présentant certaines villes avec les meilleurs indices de qualité de vie, comme les cas de Melbourne, Adélaïde ou Sydney. La comparaison de leur processus historique, tant urbain, social, économique et productif, aurait été utile pour examiner le phénomène des résidus du monde colonial avec plus de rigueur.

D'autre part, ce n'est qu'au XXIe siècle que l'urbanisme a vu l'intégration du post-colonial dans ses thématiques, prenant progressivement conscience de l'impossibilité de penser les problèmes urbains du Sud global sans l'apport des études post-coloniales, comme les textes qui ont contribué à cela, des textes parus entre 2000 et 2010 écrits par des auteurs tels que Jennifer Robinson (2006), Anaya Roy (2005), Anthony King (2007), AbdouMaliq Simon (2004), Garth Andrew Myers (2003), entre autres, qui ont construit un espace de rencontre entre la littérature générale postcoloniale et la littérature urbaine, fournissant de nouveaux outils conceptuels pour ancrer le sujet et qui constituent l'un des fondements de cette recherche. Cela dit, il est important de souligner combien ces développements théoriques sont récents en matière d'urbanisme, outre leur caractère ponctuel, qui a constitué une limitation comme c'est le cas dans les nouveaux espaces de connaissance. Cependant, cette limitation souligne également l'importance de la recherche, car elle constitue une contribution à un domaine d'étude en pleine construction, menée depuis le lieu même à analyser et avec la distance que cela implique. Une des rares approches du thème spécifique de la subjectivité urbaine et du post-colonialisme est l'ensemble d'articles *Villes Post-Coloniales en Inde*, publié par Livio Boni et Marine Carrin (2007), où ils présentent des cas à Ahmedabad, Mumbai et Calcutta, en analysant les paradigmes et les phantasmes dans les études sur les villes indiennes. En outre, l'analyse des questions clés de l'urbanisme dans l'hémisphère

sud intègre des conclusions, des analyses et des commentaires qui traitent de la relation entre subjectivité, postcolonialité et urbanisme (Robinson, Roy, Mbembe, Myers, McFarlane, etc.). C'est un domaine d'étude en plein essor et qui est aussi crucial que le regard d'Edward Said dans les années 1980 pour l'art.

## MÉTHODOLOGIE

Sur le plan méthodologique, comme l'a montré cette introduction, la recherche s'appuie sur les méthodologies comparatives promues notamment par Jennifer Robinson, comme moyen pour le développement de la recherche urbaine dans le monde postcolonial. La comparaison peut se faire à différents niveaux, modes et moments ; dans le cas de cette recherche, trois horizons ont été définis à partir desquels les comparaisons sont faites, un moment fondamentale et préalable à tout processus de colonisation, le moment colonial lui-même et la période allant de l'indépendance à nos jours. Étant donné que les processus de colonisation en Amérique, en Afrique et en Asie ont eu lieu à des époques différentes, les deux dernières périodes sont subdivisées en introduisant la variable de la modernité industrielle qui donne naissance à l'urbanisme moderne et provoque de grands changements dans toutes les villes du monde. Ainsi, la modernité et la modernisation qualifient les périodes coloniale et postcoloniale dans chaque continent. La comparaison nécessite des éléments analogues et comparables, il a donc été nécessaire de construire pour chaque ville des trajectoires basées sur l'histoire, qui expriment la complexité du sujet à traiter. Ainsi, à cette base historique ont été incorporées l'analyse de la structure et du tissu urbain, la construction de certains bâtiments et espaces publics, des comparaisons cartographiques et d'autres analyses se référant au physique-spatial. D'autre part, on a intégré le processus et l'analyse sociale et politique, à partir desquels on peut faire des remarques sur la subjectivité, auxquelles s'ajoutent des récits littéraires et mythiques sur les villes, complétant ainsi le spectre symbolique à partir duquel on peut déchiffrer l'imaginaire. Ces trajectoires de moments spécifiques, sous forme de fragments d'un fil, sont celles qui sont finalement comparées, dans la 1ère, 2ème et 3ème partie de cet ouvrage.

Ces constructions de la littérature de différentes origines, de la fiction littéraire à la recherche purement académique, en passant par les chroniques et les récits de voyage, ont été nuancées, testées et complétées par les voyages d'études effectués tout au long de la période de travail. Toutes les villes de cette recherche ont été visitées en personne et, au-delà de la visite de sites et de projets spécifiques, de la rencontre avec des experts et des universitaires et de la visite des lieux clés, dans chaque ville, il y a eu utilisation des transports publics de masse, utilisation intense de l'espace public, traversées d'un bout à l'autre des villes, visite des principaux bidonvilles ou slums, des centres historiques d'origine coloniale, des vieux quartiers, des quartiers modernes et de ceux d'apparition récente. Beaucoup de commentaires qui complètent l'information et l'analyse provenant des textes et de l'observation des cartes, ont leur origine dans ces visites et circuits, dans lesquels on a fait appel de manière libre aux ressources de l'anthropologie urbaine, en faisant des observations suivant les recommandations de base des collègues ethnologues. La troisième partie de cette recherche a été, sans aucun doute, celle

qui a donné la structure et le sens à la recherche et à partir de laquelle il a été possible d'aller vers l'analyse des temporalités et des relations de la subjectivité de la société avec l'urbain, au-delà de l'ordre final donné au document écrit.

## **DE LA VÉRITABLE UTOPIE**

Au cours de la seconde moitié du XXe siècle, une perspective développementaliste avec une approche économiste a été consolidée dans les études urbaines pour aborder les problèmes des villes de l'hémisphère sud. Selon cette lecture, les problèmes urbains trouvent leur origine dans les difficultés qu'éprouvent les pays à atteindre des niveaux de développement économique et productif qui permettent à leurs citoyens et aux organismes gouvernementaux de disposer de revenus suffisants pour atteindre des niveaux acceptables de qualité de vie urbaine. Derrière ce regard a existé pendant la plus grande partie du 20ème siècle, le paradigme développementaliste basé sur le modèle européen et nord-américain qui comprenait l'industrialisation comme la base du développement de la ville (et de la société). Ce paradigme a changé à la fin des années 1970, proposant l'impulsion de l'urbanisation pour générer l'industrialisation. Cependant, les limites de ces deux approches ne sont généralement pas liées à la période étroite sur laquelle se concentre l'attention, le XXème siècle et les difficultés à mettre en œuvre un processus de modernisation et d'industrialisation. Ce n'est peut-être qu'un problème d'approche si ce n'est que presque tous les pays en développement ont un passé colonial, et ce n'est pas non plus une simple coïncidence, surtout si l'on considère le type de dépendance économique, productive, culturelle et dans certains cas politique que ces pays ont vis-à-vis de l'Europe et plus récemment des États-Unis. Face à cette vision étriquée, ce document propose d'étendre les limites de l'analyse au passé antérieur, même des processus de colonisation, étant entendu que ce fil historique est tordu, voire mutilé. Un changement de perspective permet de comprendre les continuités et les ruptures entre le passé, la période coloniale et le présent, en redonnant à l'analyse de l'urbain la complexité qui lui correspond, sans abstraction des moments compliqués qui ont marqué le destin des villes. Recomposer le fil historique équivaut à confronter ses inflexions et ses ruptures, à affronter les angles morts et à surmonter les contradictions qu'ils posent.

Cette recherche a signifié un effort pour fournir les bases de la recomposition des temporalités de chaque lieu, de chaque ville, en la mettant en relation avec son territoire et sa société. La modernité a fait un grand effort pour modéliser un système espace-temps comme un binôme indissoluble et universel, repenser ce système est le premier pas pour modéliser des manières spécifiques de comprendre chaque ville, de résister à l'homogénéisation fictive -l'universalisation- du monde. Pour cela, il est primordial de construire une notion temporelle réelle, loin des essentialismes et enracinée dans les événements qui l'ont constituée, une notion temporelle contingente, réinsérée dans l'expérience vitale. L'exercice réalisé avec le territoire est analogue, pour reconnecter le territoire avec la géographie, avec les spécificités géologiques, topographiques et environnementales. Et enfin, une compréhension de la société à partir de ses fragments et de ses différences, qui la dessinent avec une telle précision qu'il semble que quelque chose comme une société n'a pas existé.

À l'aube de la modernité, Thomas Moro a écrit l'Utopie, une société idéale, hors du temps et sans lieu, l'Utopie est devenue synonyme de rêve inaccessible, de chimère, d'abstraction, un mot si important pour la modernité, son idéalisme imprime dans sa propre définition l'impossibilité de sa réalisation, son purisme est la base de son impossibilité. Pour cette raison et d'autres encore, la postmodernité, toujours depuis l'hémisphère nord, a rejeté l'utopie, mis fin à la possibilité de changement et de révolution, incitant au conformisme et légitimant la condition de soumission. La construction d'une temporalité actuelle, d'une notion de territoire réel et d'une société d'êtres de chair et de sang nous permet d'abandonner le monde de l'abstraction irréaliste et stupéfiante, d'assumer la réalité, non comme un intrant de synthèse, de dématérialisation et de dissolution de sa vitalité. Au contraire, elle cherche à retrouver le réel, le turbulent et le tumultueux, à construire des processus de conceptualisation qui n'évitent pas la réalité, qui ne la déguisent pas et ne l'adoucissent pas, qui ne la transforment pas en un espace de plaisir et de confort. Une sorte de réalisme conceptuel qui naît des entrailles et qui permet de maintenir la colère produite par la monstruosité de l'injustice et de l'inégalité, et qui montre la possibilité d'un avenir hybride, multiethnique, divers, hétérogène, fragmenté, où chaque fragment trouve le plaisir de vivre et de partager sa diversité avec l'autre qui est différent mais équivalent. La thèse cherche à rejoindre ceux qui travaillent à construire la possibilité d'un monde futur différent, où subsistent des utopies concrètes, différentes, vitales, des utopies si critiques et si réelles qu'elles existent enracinées dans leur peuple.

\*\*\*

Enfin, Lima, comme la plupart des capitales et des villes qui ont traversé des périodes de colonisation, a été dirigée pendant la majeure partie de sa période républicaine par une élite qui est l'héritière culturelle, ethnique et économique de la colonie, commodément rejointe par les vagues de migrants européens qui sont arrivés au cours du XIXe et au début du XXe siècle. Dans les mégapoles du Sud, on dit souvent que ce groupe dirigeant est une élite internationale, ce qui signifie qu'un membre de cette élite a le sentiment d'avoir plus en commun avec ses homologues des autres pays qu'avec ses compatriotes de l'intérieur. Dans le cas du Pérou, un membre de cette élite a plus de points communs avec un membre de l'élite de Buenos Aires, Johannesburg, Mumbai ou même Paris ou Madrid, qu'avec quelqu'un de l'Amazonie péruvienne ou de l'Altiplano. On dit souvent avec une certaine fierté qu'elle exprime un drame terrible non sans cynisme. Ces élites internationales - fières de leurs liens avec le monde, de leur compréhension et de leur connaissance de l'histoire et des derniers développements en Europe et à New York - ne sont pas enthousiastes à l'idée de regarder la réalité dans toute son amplitude temporelle, dans toute sa profondeur territoriale et dans toute sa crudité sociale, principalement parce qu'une telle réalité exposée les délégitime en tant qu'élite nationale; au contraire, elle met en évidence leur égoïsme historique, leur médiocrité et leur inefficacité, et l'énorme désintérêt pour leur pays au-delà de leurs propres intérêts. La dépendance culturelle et imaginaire des pays du Sud est une affaire convenable pour ces élites car elle les maintient comme intermédiaires du modèle de développement et comme traducteurs légitimes des solutions d'épargne. Dans de nombreux cas,

leurs privilèges matériels et immatériels dépendent de cette dépendance, de sorte que les élites des pays postcoloniaux sont souvent le facteur qui résiste le plus au changement, à l'autonomie et à la véritable émancipation.

En raison de leur origine, les élites se sentent très proches de leurs pairs européens et nord-américains et ont du mal à ne pas vouloir que Lima - comme c'est le cas de Buenos Aires, Santiago, Mexico, Le Cap, Kinshasa ou Calcutta - soit comme Paris, New York ou Londres. Ce discours est introjecté dans le pays grâce au travail des élites, de ses artistes, de ses éducateurs, des journaux, des livres, des émissions de télévision, etc. Installer un discours contraire est possible mais complexe. Cette recherche cherche à mettre Lima en contexte, d'abord au milieu des villes équivalentes d'Amérique Latine, puis à les replacer toutes dans leur contexte, à côté des mégapoles africaines et asiatiques, en cherchant à mettre en évidence leurs caractéristiques communes. La thèse espère susciter des réflexions sur les mégapoles de l'hémisphère sud, mais son objectif principal est de regarder Lima, non seulement en étendant sa temporalité, mais aussi son propre territoire, d'observer combien Lima, ses problèmes et son imaginaire, a en commun avec des lieux de Kinshasa, avec Ho Chi Minh, avec Bangkok ou Casablanca. Enfin, il s'agit d'une étude sur Lima, la mégapole de plus de 10 millions d'habitants, située dans les derniers contreforts des Andes, aussi inégale et pauvre que fascinante et prospère. Il s'agit de parler de Lima sans presque la mentionner.

## **NOTAS**

**1** Selon un rapport de 2020 du Ministère du Logement, de la Construction et de l'Assainissement, le déficit national est de 1'600'000 logements, dont 80% à Lima.

**2** Rapport sur la situation de la pauvreté au Pérou par la Présidence du Conseil des Ministres (PCM) [http://www.pcm.gob.pe/InformacionGral/moduloperu/m\\_peru.pdf](http://www.pcm.gob.pe/InformacionGral/moduloperu/m_peru.pdf)

**3** Rapport de l'INEI : Pérou, moyens d'accès à l'eau et à l'assainissement de base (2019) [https://www.inei.gob.pe/media/MenuRecursivo/boletines/boletin\\_agua\\_junio2020.pdf](https://www.inei.gob.pe/media/MenuRecursivo/boletines/boletin_agua_junio2020.pdf)

**4** En ce moment, la ligne 2 est en construction pour relier l'Aéroport International, à l'ouest de la ville près du port, au quartier d'Ate à l'est, sur une section de 27 km). Dans les 9 km suivants à l'est, environ 250 mille Limeños vivent dans les niveaux socio-économiques C et D (pauvreté et extrême pauvreté).

**5** En 1955, la Commission Péruvienne de Réforme Agraire a chargé l'architecte Adolfo Córdova de réaliser une étude sur la situation du logement au Pérou, dans laquelle les problèmes et les solutions possibles, non pris en compte par le gouvernement, ont été signalés.

**6** Pour commencer, la proposition de José Matos Mar est la première d'Amérique Latine qui se présente comme une alternative aux regards d'Oscar Lewis et de la sociologie nord-américaine. L'analyse de John Turner et Eduardo Neyra sur les possibilités d'auto-construction dans le logement a servi de base tant au concours international PREVI comme au Livre blanc de l'Angleterre. Les recherches de Riofrío ont été les premières en Amérique Latine à mettre en évidence le fait que les bidonvilles n'étaient pas seulement des logements construits par les habitants eux-mêmes, mais une autre façon de construire la ville, que l'on a appelée plus tard la construction sociale de l'habitat. Les propositions d'Hernando de Soto constituent aujourd'hui la position néo-libérale la plus importante sur les questions urbaines, mettant en œuvre différents programmes de formalisation de la propriété mis en œuvre dans tout l'hémisphère sud.



**7** Peu après le début de la crise COVID, des rapports sont apparus concernant une famille péruvienne qui avait acheté 8 appartements de luxe pour 27 millions de dollars à Miami.

<https://ojo-publico.com/1761/covid-19-familia-peruana-compra-departamentos-de-lujo-en-eeuu>

**8** Dans le livre *Historia de la Corrupción en el Perú* (2013) d'Alonso Quiroz, il se rend compte que la corruption, à des échelles importantes, vient du temps de la Colonie, et de là, elle n'a jamais cessé.

**9** Le point culminant a été le scandale Oderbrecht qui a impliqué tout le secteur de la construction et un grand nombre d'hommes politiques, de maires, de présidents régionaux et de fonctionnaires péruviens. En fait, le Pérou a emprisonné et accusé ses derniers présidents de corruption : Alberto Fujimori, Pedro Pablo Kuczynski, Alejandro Toledo et Ollanta Humala. L'ancien président Alan García s'est suicidé au moment de son arrestation pour des actes de corruption.

<https://larepublica.pe/economia/862750-la-corrupcion-le-genera-al-peru-perdidas-por-us-10-mil-millones-al-ano/>

**10** Cette première intuition a été nourrie par mon expérience professionnelle entre 1987 et 1997 dans les zones de la périphérie de Lima, entre 1997 et 2002 en tant que fonctionnaire public dans les communes. Plusieurs projets dans des endroits comme la haute forêt, l'Amazonie et les villes andines. Entre 2012 et 2014, dans le cadre du programme d'amélioration des quartiers de la Municipalité Métropolitaine de Lima BarrioMio, et du conseil en matière de logement urbain et social pour le Ministère du Logement et de la Construction. En outre, j'ai enseigné pendant plusieurs années dans des écoles d'architecture du pays et, depuis peu, dans d'autres pays. Enfin, et c'est peut-être le plus important, elle s'est nourrie du développement de recherches antérieures sur les relations entre l'architecture, la ville, la mémoire et la violence. Le titre est «Architecture et société dans la Lima post-traumatique». 2000-2014. « Mécanismes de la peur, de l'oubli et de la mémoire ». Lima, 2017. Maîtrise en théorie, histoire et critique de l'architecture. Section de troisième cycle de l'Université Nationale d'Ingénierie, sous la direction du Dr Wiley Ludeña Urquiza, dont l'une des conclusions les plus importantes a été la rencontre dans la société et l'élite professionnelle d'une subjectivité endommagée, traumatisée et entravée, capable de subvertir les objectifs et les désirs d'une société. C'est dans ce contexte que le nom de la recherche a été proposé : *Les imaginaires urbains et l'avenir de la ville*, dont l'objectif principal était de déterminer les aspects de la subjectivité qui seraient essentiels à la réflexion sur l'avenir urbain de Lima, avec la possibilité d'étendre l'étude à certaines mégapoles d'Amérique Latine, que j'avais eu l'occasion d'analyser et de visiter, en trouvant des similitudes dans leurs processus urbains.

**11** La bourse Paul Rivet est destinée aux professeurs des universités péruviennes et fonctionne selon la modalité «sandwich» qui consiste à alterner les séjours à l'université d'études, ce qui fait que mes séjours se sont déroulés dans les périodes 2013, 2014 et 2018.

**12** L'ouvrage comprend les travaux d'auteurs qui ont développé la pensée post-coloniale à différentes époques, les plus importants étant Franz Fanon et Achille Mbembe d'Afrique, Edward Said, Homi Bhabha, Spivak Chakravorty et Partah Chatterjee d'Asie et José Carlos Mariátegui, Aníbal Quijano et Walter Mingolo d'Amérique Latine. Dans la partie I des textes de ces auteurs sont traités pour porter leurs préoccupations dans les domaines couverts par cette recherche.

**13** Bien que les Portugais et les Espagnols soient arrivés en Afrique et en Amérique au XVe siècle, les villes ont commencé à être construites dans la deuxième décennie du XVIe siècle après une période intense de rejet, de négociations et de guerres avec la population locale, qui était différente dans chaque endroit.

**14** Bien qu'il existe une abondante littérature sur l'urbanisme colonial, il est probable que la publication de «L'Urbanisme Aux Colonies et dans les Pays Tropicaux» (1932), un rapport du Congrès International d'Urbanisme dans les Colonies et dans les Pays de Latitude Intertropicale et l'exposition respective de l'urbanisme colonial qui s'est tenue à Paris en 1931, où sont incluses non seulement les villes d'Asie et d'Afrique sous le régime colonial, mais aussi des villes de pays déjà indépendants

comme Guayaquil, Santiago du Chili, Buenos Aires, Mexico, Sao Paulo ou Rio de Janeiro. L'Urbanisme Colonial est devenu une définition large pour parler de l'urbanisme dans les colonies et de celui qui était fait dans les villes indépendantes, mais sous la direction d'architectes et d'urbanistes européens, une pratique courante au cours du XIXe et de la première partie du XXe siècle.

**15** Mais l'archéologie continuera à fournir de nouvelles découvertes, comme Caral, la ville sacrée construite au nord de la capitale péruvienne il y a plus de 5000 ans

**16** L'urbanisme moderne a poursuivi le processus d'homogénéisation de l'urbain en essayant de maintenir les traditions urbaines locales dans l'oubli, un processus qui s'est intensifié avec la mondialisation et l'augmentation des échanges mondiaux.

**17** La dimension spatiale de l'architecture a été étudiée par Martine Cotin entre autres dans *L'Écriture, l'espace* (2015), où elle analyse d'une part sa propre représentation à travers des images qui se déploient dans l'espace, d'autre part parce que toute écriture implique un déplacement à l'échelle que l'on cherche à représenter, et enfin parce que l'écriture fait appel à ce que l'on trouve dans le paysage pour tenter de construire un récit.

**18** Dans le cas de Lima, l'informalité atteint 70 % sous ses différentes formes, alors qu'à Mexico, elle est de 50 % et à Mumbai, elle est d'environ 90 %, en chiffres approximatifs.

**19** José Matos Mar a écrit *Desborde Popular y Crisis del Estado. El nuevo rostro del Perú* dans les années 80', en 1984, un livre dans lequel il analyse les raisons pour lesquelles l'État est en train de surmonter le processus de migration depuis 1920. Cette idée de débordement peut être utilisée dans plusieurs autres villes.

**20** Toute théorie suppose certains paradigmes à partir desquels sont établis le souhaitable et l'indésirable. Dans le cas de l'urbanisme, les notions d'ordre, de chaos, d'efficacité, de congestion, de compacité, de porosité, etc. renvoient à des situations «idéales».

**21** Cela a donné lieu à de nouvelles publications allant de la psychanalyse et la post-colonialité à la ville, comme *La Ville Inconsciente* (2018) et plus récemment *L'inconscio post-coloniale. Geopolitica della psicoanalisi* (2018) publié uniquement en italien.

**22** La modernité industrielle est apparue en Europe entre la fin du XVIIe siècle et le début du XIXe siècle, et a quitté l'Europe et les États-Unis pendant la seconde moitié du XIXe siècle, tandis qu'une grande partie de l'Asie et toute l'Afrique étaient sous domination européenne et que les Amériques étaient totalement indépendantes.

**23** Au-delà du débat qui s'est fait jour dans les deux dernières décennies du siècle dernier sur la nécessité d'un modèle de développement alternatif, promu par la CEPAL, il existe encore un consensus sur l'approche développementaliste.







# **PARTIE 1**



**Image 1. Couverture "La Nouvelle Chronique et bonne Gouvernance".**

Couverture de la lettre écrite par Felipe Guaman Poma, titré *La Nouvelle Chronique et bonne Gouvernance*, adressée au roi d'Espagne à qui l'auteur dessin dans le même côté de lui à droit et, dans l'opposite, séparé pour les blasons, le Pope.

## LA VILLE ET LA CONSTRUCTION DE SON IMAGINAIRE

*Dans le terrain qui nous concerne,  
il n'y a que la connaissance comme une foudre.  
Le texte est alors le long tonnerre qui gronde.*

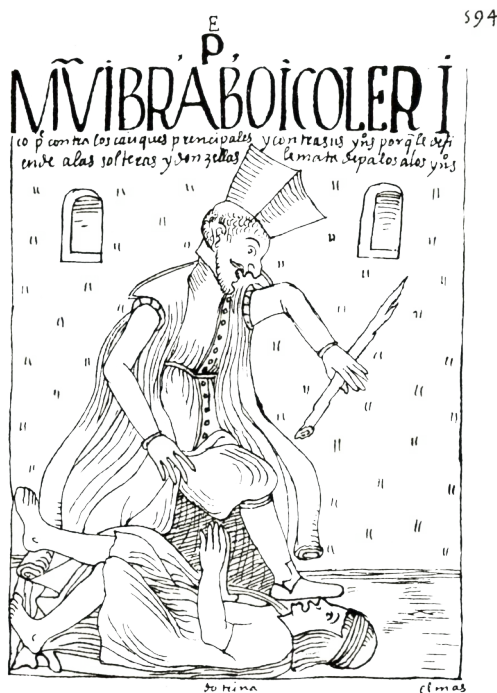
*Walter Benjamin,  
Livre des Passages (2016, p. 459)*

En 1616<sup>1</sup>, pendant la vice-royauté du Pérou, le chroniqueur Felipe Guaman Poma de Ayala, né à San Cristóbal de Sondondo dans l'actuel département d'Ayacucho, écrivit une lettre au roi d'Espagne dénonçant les injustices et la gestion abusive des Espagnols ainsi que les malheurs et les mésaventures que les indigènes péruviens vivaient entre les mains des colonisateurs. Le manuscrit se compose de 1175 feuilles, dont 400 dessins qui illustrent l'histoire et les affirmations du chroniqueur, qui pendant de nombreuses années a servi aux côtés de diverses autorités espagnoles agissant en tant que traducteur et interprète, voyageant à travers le territoire de la vice-royauté et connaissant la réalité directement. Bien que les chroniques de Guaman Poma soient mieux connues pour constituer une dénonciation contre les abus des Espagnols pendant la colonie, le document prend une autre importance en permettant de comprendre l'imaginaire des anciens péruviens par rapport à leur propre monde et au monde que les espagnols progressivement introduisaient dans le Tahuantinsuyo après la conquête. La connaissance que Guaman Poma avait du fonctionnement de la vice-royauté espagnole lui a permis d'esquisser des portraits des principaux fonctionnaires ainsi que des fonctions qu'ils exerçaient, leurs procédures, les actes de corruption et les abus qu'ils ont commis au cours des 50 premières années de la colonisation.

Dans la dernière partie des Chroniques<sup>2</sup>, suivie de la description critique, le texte présente des recommandations et des changements à appliquer au niveau administratif ainsi que dans le comportement des fonctionnaires

1 *Il existe des doutes quant à la date à laquelle les chroniques ont été écrites, selon les dates indiquées dans le document lui-même. Elle aurait été écrite entre 1511 et 1516 selon la version de Carmelo Corzón Median, éditeur d'une des versions des Nouvelles Chroniques et Bon Gouvernement (2015).*

2 *Les Chroniques de Guaman Poma commencent par raconter l'histoire du Tawantinsuyo puis la conquête et l'organisation de la vice-royauté tant politique, administrative et religieuse. C'est dans cette section (2015, 266) que les abus commis par les fonctionnaires, les religieux et même les prêtres et dirigeants indigènes commencent à être expliqués. Les illustrations et les textes qui dénoncent sont suivis de références à la vie religieuse comme moyen de rédemption à partir de la souffrance pour finir par de propositions d'amélioration du gouvernement et un ensemble de villes à la fin du document.*



**Image 2. Guamán Poma de Ayala, dessin abusif 01.**

**Image 3. Guamán Poma de Ayala, dessin abusif 02.**

Dessins de Guaman Poma où il racont les abus des Espagnoles pendant la Colonie.

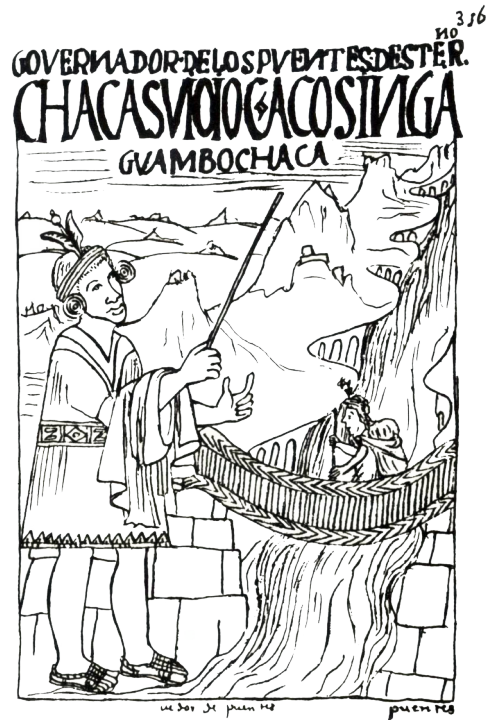
et autorités espagnoles, décrivant ce que l'auteur considère comme un « Bon Gouvernement ». Ces recommandations s'expliquent, d'une part, par des ingénieux dialogues imaginaires du chroniqueur avec le roi d'Espagne, qui demande plus de détails sur les critiques et son avis pour la mise en œuvre des améliorations<sup>3</sup>. D'autre part, en établissant des relations entre un avenir juste et sans abus dans le vice royaume espagnol et la perfection de l'ordre céleste, nommant la Vierge Marie comme intermédiaire des pécheurs (2015, p. 553) , montrant le Christ sur la croix se sacrifiant pour le monde (2015, p. 554) et en construisant des images de la «Cité du Ciel», comprise comme lieu de la justice et de la perfection.

Pour représenter la perfection dans le monde, Guaman Poma utilise l'image d'une ville coloniale, au milieu de cette image se trouve une place dont au centre se trouve une fontaine similaire à celles qui occupaient la place prédominante des villes d'Amérique Latine. La place est entourée de constructions de caractère divers: sur les côtés il y a des bâtiments plutôt génériques, dans la zone supérieure des constructions en gradins à la manière de l'architecture pré-hispanique<sup>4</sup>, que, lorsqu'elles sont brisées, forment une sorte de sous-espace où on peut lire l'inscription "Agua de vida causay uno hanacpacha". Dans la partie inférieure, il y a une arcade continue qui se courbe vers le centre et qui a l'apparence d'une construction hispanique; sur sa frise on peut lire: "guaccharuna dios pacimin uacay chacpa hanacpacha dios pallactan ". En haut, sur le dessin de la ville, la Vierge Marie, Dieu, Jésus-Christ et le Saint-Esprit, observent la ville assis sur des nuages et encadrés par l'inscription " Consideración Ciudad del Cielo, los buenos pobres pecadores ". La ville semble être comprise par le chroniqueur comme un espace d'ordre et de justice, mais ce n'est pas la ville préhispanique, c'est la ville coloniale qui est ainsi perçue, assumant également les valeurs symboliques que la fondation des villes coloniales a mises en scène à côté des éléments architecturaux indigènes, acceptant implicitement que le centre de la place est un espace de fondation. Lorsque Guaman Poma a commencé à écrire ses chroniques, vers 1585, Lima avait 50 ans, ce qui signifie que 50 ans étaient suffisants pour que les élites autochtones assument, d'une part, la religion catholique que Guaman Poma utilise comme paradigme du bien et la perfection, et de l'autre, la ville coloniale comme manifestation de l'ordre céleste sur terre.

3 *Comme dans le passage suivant, où le chroniqueur explique au roi son inquiétude face au dépeuplement dans les provinces en raison de la fuite des femmes cherchant à éviter les abus, les viols et les grossesses: «... Eh bien, dites-moi, auteur, puisque vous êtes le petit fils de Topa Inga Yupanqui , dixième roi, et le fils de sa deuxième et son vice-roi, car en mon nom tu ne le favorises pas et ne reviens pas pour eux. C'est pourquoi Sacrée Catholique Majesté Royale je reviens en tant que prince des indiens de ce royaume, moi qui ai tant souffert de pauvreté et qui ai travaillé trente ans au service de Dieu et de Votre Majesté, je reviens pour le royaume et ainsi j'écris cette histoire pour qu'elle soit une mémoire et qu'elle soit déposée dans les archives pour rendre justice, et il est convenable que Votre Majesté envoie un visiteur général pour punir les prélats et, si nécessaire, pour bannir ce tribunal d'Espagne pour cette raison... » (2015, 574).*

4 *L'architecture Inca et celles construites par les cultures régionales développées autour des Andes, ainsi que l'architecture Maya et Aztèque, sont prolifiques en motifs échelonnés, à la fois en surface comme en volume.*





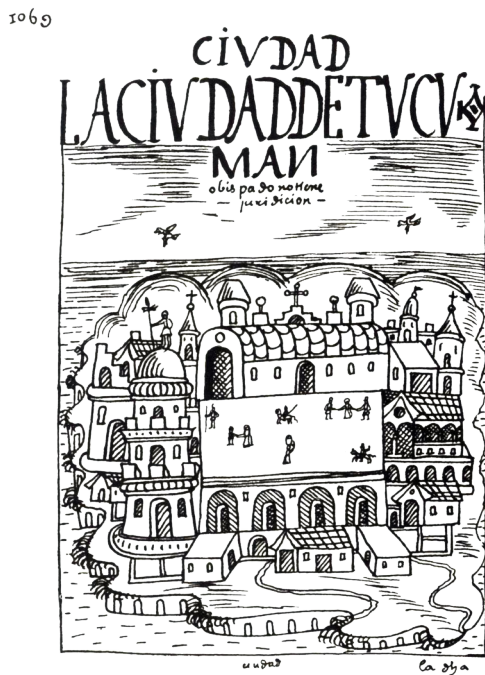
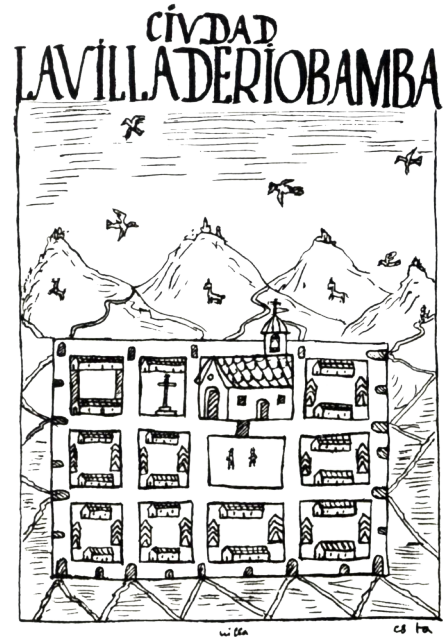
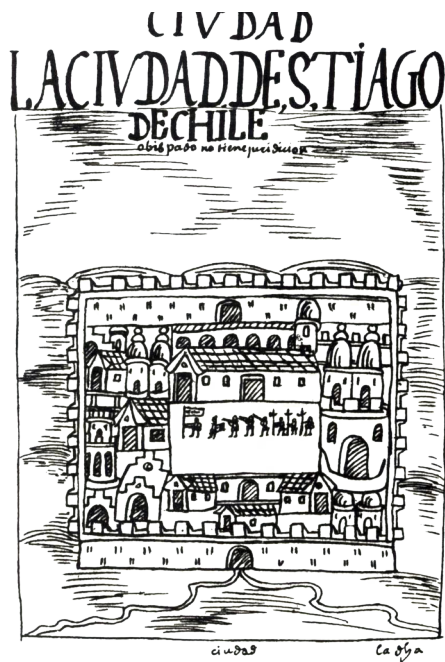
*Image 4. Guamán Poma de Ayala, dessins des douanes 01.*

*Image 5. Guamán Poma de Ayala, dessins des douanes 02.*

*Dessins de Guaman Poma racontant des coutumes pendant le période de l'Empire des Incas.*

Felipe Guaman Poma Ayala était un homme cultivé, non seulement lisait et écrivait en deux langues, mais qui possédait également une connaissance privilégiée du fonctionnement du monde colonial, de la République des Espagnols et de la République des Indiens. Non seulement avait-il été colonisé en tant qu'individu, mais son imaginaire avait également succombé, les images qui peuplaient son inconscient associaient clairement les enseignements religieux à l'ordre urbain imposé par les conquistadors. Si l'on tient compte du fait que les espagnols avaient un imaginaire urbain peuplé d'images des villes où ils sont nés ou où ils ont grandi dans la péninsule ibérique, nous pouvons comprendre que dans l'imaginaire de Guaman Poma la ville coloniale a eu un grand impact, probablement plus grand que pour les espagnols. La ville est l'espace à partir duquel tout peut s'améliorer, le centre est capable de transmettre son ordre - symbolique - et de le diffuser à tous ceux qui l'habitent. Cela est d'autant plus pertinent dans la mesure où le chroniqueur lui-même explique dans les pages précédentes les vices, abus et excès qui se sont produits notamment dans les villes aux mains des fonctionnaires de la couronne et des membres d'église. Malgré cela, la ville continue d'être perçue, selon Guamán Poma, comme un espace de justice et d'ordre, un ordre au-delà du terrestre et de l'humain. Les chroniques de Guaman Poma sont un exemple extraordinaire du rôle que les villes ont eu dans l'imaginaire des colonisés, même au-delà des intentions des colonisateurs eux-mêmes, leur efficacité dans les processus d'aliénation culturelle était tant ou plus importante que les armes à feu ou la religion. Les dessins de la Cité du Ciel, de la Cité de l'Enfer et des quelques 36 villes représentées graphiquement dans les chroniques (Guaman, 2015, pp. 556-622) devraient correspondre au sens collectif que la société indigène et métisse avait de la ville comme phénomène.

Si on tient compte le peu de temps que les Espagnols occupaient les territoires de la vice-royauté à ce moment là, il faudrait se demander : Quel a été le processus par lequel l'imagination de Guaman Poma a construit les images qu'il a ensuite dessiné et rédigé par la suite dans ses chroniques? Au mérite de quelle logique le ciel prend-il l'image d'une ville coloniale, qui à l'époque n'était pas consolidée? Par quel processus ces images ont-elles été produites et socialisées? Comment toutes ces images s'enchaînent-elles pour former un imaginaire urbain? Comprendre le fonctionnement de l'imaginaire, la nature de l'image et la construction de l'imaginaire permettra de répondre à certaines de ces questions, de mieux comprendre le rôle de la ville dans les processus de colonisation et dans les situations postcoloniales.



**Image 6. Santiago, Chili.**

**Image 8. Tucumán, Argentine.**

**Image 7. Riobamba, Pérou.**

**Image 9. Asunción, Paraguay.**

Villes dessinées par Guamán Poma, tandis que Santiago (de Chili) et Riobamba (Pérou) sont dessinées comme des villes fortifiées, Tucumán (en Argentine) et Asunción (Paraguay) sont représentées comme des îles, ce qui montre à Guamán Poma bien informé, en tant qu'il habitait très loin de ces villes et qui étaient, à l'époque, d'assimilation récent à la Colonie. Il est intéressante la manière dans laquelle la place centrale est toujours bien définie comme remarque coloniale, mais l'architecture indigène est plus forte que dans les autres villes.

# 1. CHAPITRE 01

## IMAGINAIRES URBAINS

### 1.1. IMAGE ET IMAGINATION.

Dans la tradition occidentale, la production d'images et l'imagination ont été un sujet d'étude de la psychologie et en particulier de la philosophie, mais pas exclusivement. Aristote a déjà souligné que l'image est la chose sans matière (Abbagnano, 2008, p. 579) se référant à sa nature réfléchie<sup>5</sup> et mentale. C'est avec Descartes que l'image serait renvoyée à ces idées d'origine sensible, susceptibles d'être vues, entendues ou ressenties, les différenciant des représentations directes du monde réel et des idées pures, inaugurant la tradition philosophique rationnelle<sup>6</sup>. L'imago, terme utilisé à Rome pour désigner les masques mortuaires, désigne les représentations psychiques normalement produites dans l'inconscient et liées au semblable plus proche du sujet. Ces représentations sont comprises comme les premières constructions imaginaires produites dans l'inconscient. Pour Lacan, l'imago est l'objet propre de la psychologie, car il est à l'origine des représentations identificatrices du Je, qui restent cependant encore incompréhensibles (Lacan, 2009, p. 185). Ce caractère incertain peut être transféré à l'origine de l'image comme une sorte d'impression mentale<sup>7</sup>, étroitement liée à la perception et simultanément différenciée de celle-ci. L'imago, principe structurant de l'imaginaire et origine de l'image, est «cette forme définissable dans le complexe espace-temps imaginaire dont la fonction est d'effectuer l'identification résolutive d'une phase psychique, c'est-à-dire une métamorphose des relations de l'individu avec son semblable (Lacan, 2009, p. 185). Avec Lacan, nous introduisons trois éléments clés pour la compréhension de l'imaginaire, de l'espace, du temps et des relations entre pairs.

Jean Paul Sartre a déclaré que l'image était une conscience, une conscience sui generis, «Mais la conscience d'image est une forme synthétique qui apparaît comme un certain moment d'une synthèse temporelle et s'organise avec d'autres formes de conscience, qui le précèdent et la suivent...» (Sartre, 1940, p. 35). Cette forme de conscience se nourrit de la pensée, de la perception et des représentations, mais ce n'est aucune d'elles. La synthèse qu'elle élabore permet à la conscience de comprendre une totalité, comme s'il s'agissait de flashes dans lesquels on a une vision articulée de l'ensemble, probablement son caractère synthétique surpasse l'image par rapport à la pensée pure qui nécessite un plus grand développement. L'une des principales caractéristiques est que l'image mentale dépend de son contenu psychique, pour Sartre lui-même « l'image mentale vise une chose réelle, qui existe parmi d'autres, dans le monde de la perception; mais elle vise à travers un

5 *La production d'une image a été comprise comme le reflet ou la duplication de quelque chose que le sujet a perçu auparavant.*

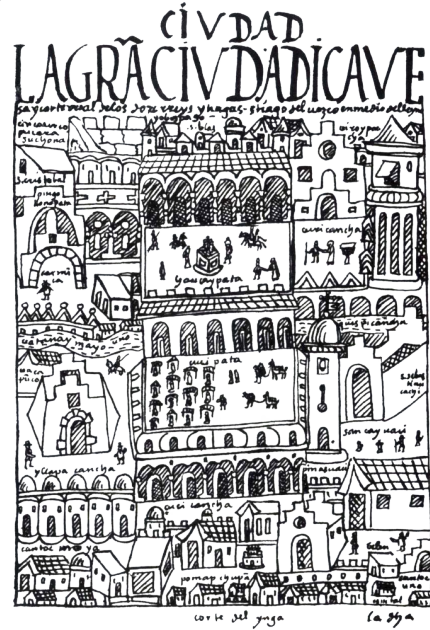
6 *La tradition rationnelle basée sur le Je pense, donc J'existe, donne la primauté aux idées construites à partir du doute méthodique et de la raison en faisant abstraction de l'expérience.*

7 *À un moment donné on a pensé qu'en faisant une coupe transversale du cerveau on pourra apercevoir les images qu'y sont produites.*

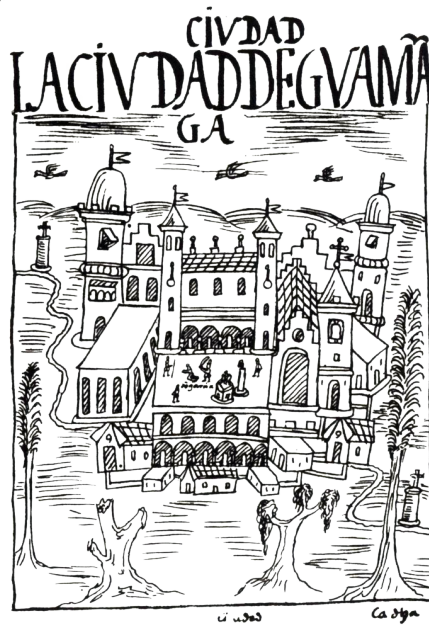




1051



1049



1095

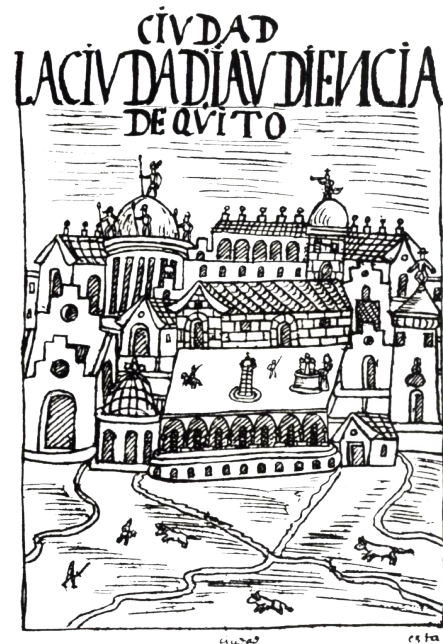


Image 10. Lima, Pérou.

Image 11. Cuzco, Pérou.

Image 12. Guamanga, Pérou.

Image 13. Quito, Ecuador.

Dans les dessins de Lima, Cuzco, Guamanga et Quito, villes que Guamán Poma connaissait très bien, la géographie a disparu malgré l'importance qu'elles revêtent pour l'image et la démarche de la ville; par contre, toutes les villes étaient très bien représentés: Cusco présente la plaza d'origine divisée par les portails construits sur le fleuve Huatanay, Huamanga présente le grand nombre d'églises qui la caractérisent. Dans le cas de Cuzco et Quito, capitales de l'empire Inca, la présence de bâtiments indigène est abondante, tandis qu'à Lima elle est minime, apparemment en raison de leur destruction. Mais la Plaza de Armas préserve l'importance comme une marque indélébile aux yeux du chroniqueur.

contenu psychique » (1940, p. 109). Le monde psychique du sujet qu'imagine affectera la construction d'images, par conséquent, il affectera cette vision synthétique de l'objet à imaginer, les traumatismes et les complexes cacheront, déformeront et superposeront les aspects et l'image synthétisera deux réalités, celle du monde extérieur imaginé et celui du monde psychique du sujet.

Le sujet colonisé perçoit le monde extérieur d'une manière plus complexe car il se retrouve simultanément face à son monde en dissolution, ce monde avant la colonisation qui se démantèle à travers un processus long et douloureux; et aussi devant ce nouveau monde qui commence à se construire devant ses yeux et qu'il ne comprend pas pleinement. Le colonisateur ne verra qu'une seule réalité, il ne cherche pas à comprendre le monde du colonisé, au contraire, il y opère comme si de rien n'existait (Mbembe, Todorov, Romero)<sup>8</sup>, tandis que le sujet colonisé observe le nouveau monde en formation en même temps qu'il perçoit et reconstruit - à l'aide de sa mémoire - son monde ancien, comprenant que le destin probable soit sa disparition totale. L'observation simultanée des deux mondes en étant conscient de la disparition du sien, tout en constatant que sa situation et celle de les leurs changeront négativement et pour toujours, lui causent une grande douleur. Mais face à la destruction imminente de son univers et au même temps subir les abus du colonisateur - abus physiques, perte de ses droits, de ses biens, voir ses enfants et lui-même humiliés, etc - provoque une rupture dans sa compréhension, il s'agit d'une situation sans logique. Cette difficulté à comprendre ce qui se passe est un symptôme de la rupture qui se produit dans son monde psychique, de l'apparition d'un traumatisme (Jelín, 2012).

Si le monde psychique du sujet affecte les images qu'il construit, dans le cas du sujet colonisé, les images créées, et donc leur imaginaire, sont affectées en permanence par le traumatisme de la colonisation et doivent être lues à partir de cette dimension. Pour Jean Paul Sartre, la nature de l'acte imaginatif est inverse de l'acte réalisateur, qui part de la réalité elle-même, l'acte imaginatif est constitutif, isolant et destructeur du réel (Sartre, 1940, p. 348). De là, quelque chose d'inédit peut se constituer en réalité, il peut isoler quelque chose de sa propre réalité ou enfin l'éliminer et le détruire complètement. Si l'imaginaire du colonisé est formé de la perception du monde extérieur, constitué dans ce cas par deux mondes, l'un en destruction et l'autre en construction, et est affecté par le traumatisme de la même colonisation, quelle réalité inédite, à partir de constituer, isoler et détruire peuvent être générés dans cet imaginaire? Les images des Chroniques de Guaman Poma en sont une preuve intéressante, elles nous présentent simultanément un dossier historique et un regard polysémique du passé Inca et de la Conquête elle-même, une critique sévère du présent et un effort pour imaginer un monde différent où il est mélangé l'idiosyncrasie inca, les préceptes religieux catholiques, la confiance dans le roi d'Espagne et la méfiance dans sa capacité à élucider les solutions. Ce sont des images contradictoires (Mbembe, 2010, p. 140) qui expriment adéquatement le complexe palimpseste de leur propre imaginaire, ce qui ne nous empêche pas de formuler clairement une option de changement, un monde alternatif dans lequel les Espagnols se sont implantés en territoire américain.

<sup>8</sup> Comme on le verra plus loin, l'analyse de José Luis Romero (2007) pour l'Amérique, Achille Mbembe (2013) pour l'Afrique, et Bhabha (2002) pour l'Inde, entre autres, insistent sur cette vision des colonisés, pour qui rien n'existe ou rien de ce qui existe n'a une valeur réelle.



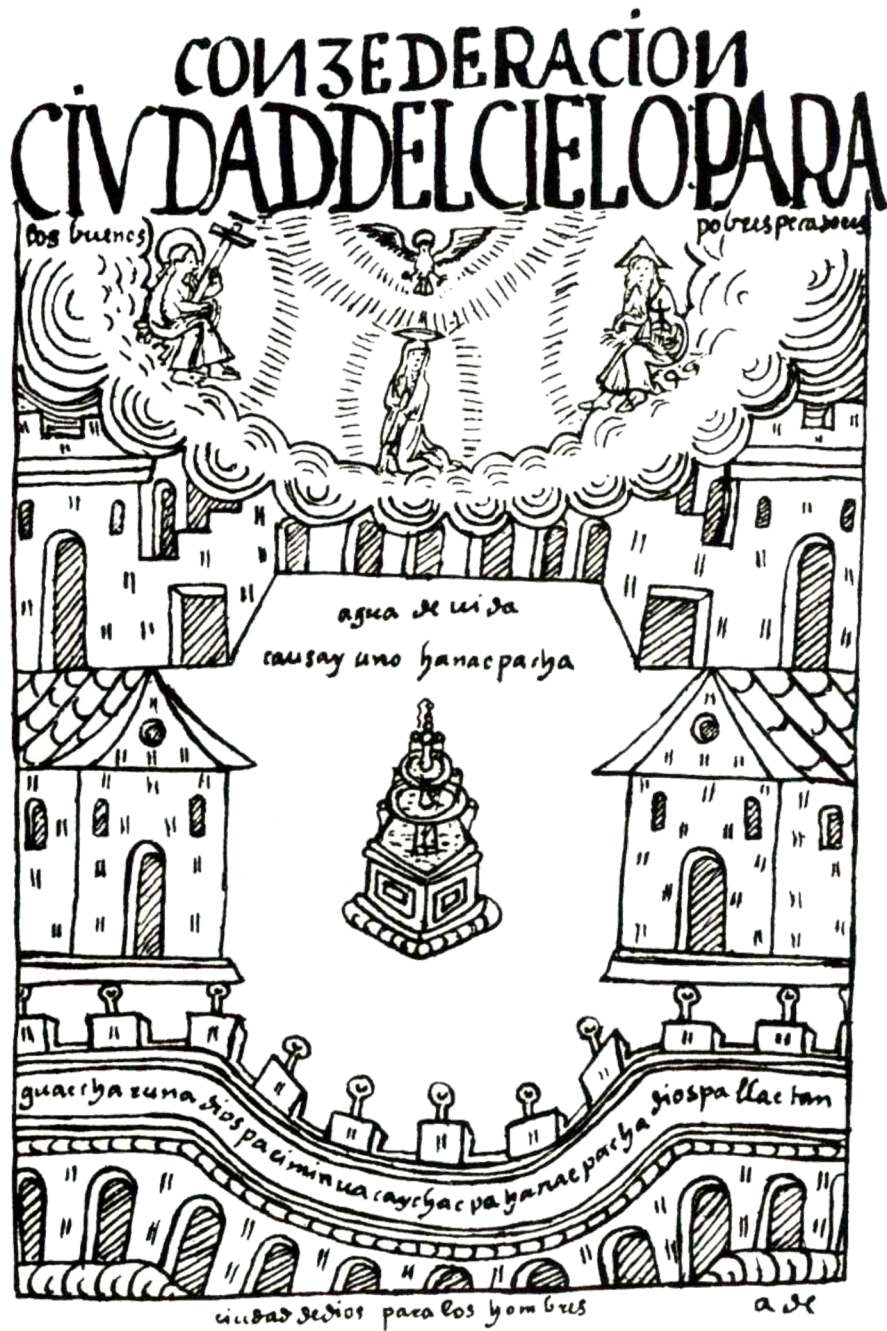


Pour Sartre, le réel, compris dans toute son ampleur, est le réel-passé et le réel futur, «donc le passé et l'avenir en tant que structures essentielles du réel sont également réels, c'est-à-dire corrélatifs d'une thèse réalisant » (Sartre, 1940, p. 348). Cela nous permet de comprendre que la construction du temps dans l'imaginaire et l'inconscient est plus flexible que dans le conscient, où il a des déterminations plus rigides. De ce point de vue, cela équivaut à imaginer le passé et le futur, la principale différence est que le passé est imaginé à partir de la mémoire d'un objet ou d'un événement survenu et l'avenir à partir des gestes qui précèdent et anticipent les objets et événements qui se produisent aujourd'hui. Sous l'empreinte du monde psychique, l'imagination du passé et de l'avenir nous est présentée comme conscience, mais conscience traversée par l'arbitraire, ni la mémoire n'est si fidèle au passé (Ricoeur, 2000), ni le regard vers l'avenir déconnecté du réel, les niveaux de précision sont relativisés, c'est exactement ce qui est lu dans les Chroniques de Guaman Poma. Cependant, dans ce cas, le passé, le présent et le futur sont fusionnés dans un seul discours indiscernable en termes de temporalité occidentale, bien que moins confus dans la temporalité Inca, dont la nature cyclique permet toujours de superposer le temps. Toute prétention à assimiler l'histoire de Guaman Poma dans une structure temporelle linéaire sera dénuée de sens et conduira à la conclusion que c'est une histoire déroutante<sup>9</sup>.

Toujours selon Sartre, on voit que pour que la conscience imagine deux conditions sont nécessaires, «il faut à la fois qu'elle puisse poser le monde dans sa totalité synthétique et, à la fois, qu'elle puisse poser l'objet imaginé comme hors d'atteinte par rapport à cet ensemble synthétique, c'est-à-dire poser le monde comme un néant par rapport à l'image » (Sartre, 1940, p. 353). Cela signifie que la création de l'imaginaire est impossible si la conscience est "au centre du monde". Pour que la conscience puisse imaginer, elle doit trouver un moyen d'échapper au monde, en se plaçant toujours dans le réel et en étant libre. L'existence dans l'irréel provoque la destruction du monde dans son ensemble et s'oppose à la liberté de conscience qui donne naissance à l'imagination. Être hors du monde et dans le réel signifie être «en situation dans le monde» ou selon les propres mots de Sartre: «pour imaginer, la conscience doit être libre par rapport à toute réalité particulière et cette liberté doit pouvoir se définir par un «être-dans le monde» qui est à la fois constitution et néantisation du monde » (Sartre, 1940, p. 357). Cette libération de toute réalité particulière sans déconnexion totale avec le monde, c'est celle que selon le philosophe français, constitue pour l'homme la possibilité d'obtenir la liberté. Dans ce schéma, quelle est la situation du sujet colonisé? Dans un processus de colonisation, le sujet est déplacé - au moins partiellement - hors de son monde, en même temps qu'il s'introduit dans lequel se forment les colonisateurs. Le sujet colonisé n'arrive pas à sortir complètement hors de son monde tant que son environnement conserve des coutumes, des objets, des traditions, des mythes et des rites, la présence de l'un d'entre eux sera un résidu qui rendra impossible la disparition du monde avant la colonisation et ils garderont les colonisés dans la situation "hors de leur monde", mais pas dans une dimension réelle mais imaginaire. Cependant, l'obtention de la liberté semble impossible tant qu'elle reste ancrée au monde pre-colonial, au monde du passé. On peut dire encore une fois que, contrairement au schéma sartrien, qui pêche de manière dichotomique et simpliste, le sujet colonisé est à l'extérieur et à

---

9 *L'auteur Victor Velezmoro (2003) ne trouvent aucun sens aux dessins de Guaman Poma.*



**Image 18. Guamán Poma de Ayala, Cité du ciel.**

Cité du ciel de Guamán Poma où il n'y a pas d'église, l'architecture est vraiment simple, soit l'architecture de traze hispane comme celle indigène caractérisé pour le mure en escalier. N'existe pas de hiérarchie, tous sont réunis sous le regard de la Trinité mais, au milieu de la plaque, la fontaine remarque l'espace central typique de la ville coloniale. Cette image représente l'utopie égalitaire du chroniqueur.



l'intérieur du monde, qu'il peut vivre dans ce monde déjà capturé par le colonisateur et vivre simultanément dans le monde d'avant la colonie, celui qui vit de son imagination. C'est dans cette simultanéité qu'il atteint la liberté alors qu'il est ancré à lui-même. Une telle situation est-elle possible?

Si nous prenons la définition de l'imaginaire comme "quelque chose concret vers quoi l'existant est dépassé" (Sartre, 1940, p. 359), la réponse est oui, car il est entendu qu'habiter à partir de l'imaginaire n'est pas une séparation du monde mais de la capacité à le dépasser, à se dépasser, à se tenir devant lui et donc à donner un sens au monde. Plus qu'un fait de conscience, l'imagination est une condition essentielle pour transcender l'existant. En ce sens, le colonisé est un sujet qui habituellement est «hors-monde» (Mbembe, 2010, p. 79)<sup>10</sup>, dans le sens où il recherche constamment que l'existant se transforme, soit pour revenir à l'état antérieur au processus de colonisation, soit pour se libérer et passer à une nouvelle étape ou soit tout simplement pour corriger les excès et abus intrinsèques aux processus de colonisation. Contrairement à une situation de stabilité, d'homogénéité et d'équilibre, pour laquelle la notion d'imaginaire et d'imagination ont été pensée dans le monde occidental, la situation coloniale<sup>11</sup> déséquilibre le monde, le bouleverse, et entraîne l'imagination dans un état de permanent bouillonnement en quête pour comprendre ce qui se passe. Dans ce processus, la possibilité de changer la situation devient une image qui rassure - temporairement - et permet de continuer la vie quotidienne de soumission et de frustration.

Jacques Lacan, à partir de Freud, comprend que l'imaginaire est l'une des 3 composantes de l'inconscient, définissant clairement sa fonction spécifique, «reconnaît la force d'illusion, fascination, séduction de l'Imaginaire, qu'il relève à l'image spéculaire et à la constitution de l'ego par identification, d'une partie, et son effet dans le Réel, d'autre part» (Cléro, 2012, p. 49). L'imaginaire est compris comme le générateur infini d'idées, de sentiments et d'affections, capable de représenter la réalité et aussi de la dissimuler. Construit à partir d'associations, de similitudes, d'oppositions et de toutes sortes de relations que le Je établit avec la réalité à partir de son inconscient. Bien que le Je est conçu comme un système central «d'identifications idéales» qui représentent des phénomènes psychiques, il doit être compris dans sa structure et dans sa valeur libidinale (Lacan, 2009, p. 175), et il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'un état non structuré, homéostatique et de niveau pré-symbolique au sein du système lacanien. C'est alors à partir de la réalité du Je que l'imaginaire construit son répertoire d'images, le point de départ est sa propre image, à partir d'elle et à travers de différentes opérations (déplacer, dupliquer, multiplier, déform-

---

10 Pour Mbembe: "Le discours africain postcolonial surgit donc d'un "hors-monde", cette zone sombre et opaque que définit le "non-être" dont traité Hegel dans sa Raison dans l'histoire" (Mbembe, 2013, 79). La vie sous la colonie est une vie hors du monde, une vie sans le droit de voix propre qui le donne l'existence au sujet colonisé.

11 *On pourrait dire que dans tout processus où la réalité passe à être vécue et pensée comme irréalité, le sujet vit dans un état où sa vie semble imaginée, c'est le cas des guerres, des dictatures, des catastrophes dues à des phénomènes naturels, attentats, invasions, guerres civiles, événements traumatisants comme le viol, le meurtre, le génocide et les processus de colonisation. Ces derniers diffèrent des premiers en ce qu'ils ne se sentent pas nécessairement transitoires, mais ont un sentiment de permanence qui déclenchent d'autres pulsions.*

er, plier, etc.) il construit sa collection. L'imaginaire du sujet colonisé a comme image fondatrice sa propre condition à l'extérieur et à l'intérieur du monde, chaque image sera référée au drame de voir un monde en dissolution et l'autre en consolidation.

Ceci est clarifié dans *L'Institution Imaginaire de la Société* où Cornelius Castoriadis (1975), recueillant auprès de Lacan la notion d'imaginaire. Il souligne qu'on parle de ça quand « nous voulons parler de quelque chose inventé -qu'il s'agisse d'« Une invention « absolue », ou d'un glissement, d'un déplacement de sens, où des symboles déjà disponibles sont investis d'autres significations que leurs significations « normales » ou canoniques » (1975, p. 190). La capacité créative de l'imaginaire est illimitée, c'est là où réside la possibilité de l'être humain et de la société de se créer d'images d'eux-mêmes en relation avec le monde et en plus de créer des images d'un monde différent à l'existant. En d'autres termes, c'est dans l'imaginaire que Castoriadis trouve la possibilité de concevoir le prélude de toute transformation qui transcende la réalité, c'est en lui que réside la possibilité d'une révolution, et non dans la conscience et la rationalité<sup>12</sup>. Cependant, toujours selon Castoriadis, le grand obstacle à atteindre un imaginaire capable de visualiser la transformation de l'existant est l'impossibilité d'imaginer pour soi-même (et donc de penser pour soi), la difficulté de parvenir à l'autonomie. Atteindre l'autonomie est le véritable projet de toute la réflexion de Castoriadis, qui part de la conviction que le capitalisme a réussi à traverser la société et à l'aliéner pour qu'elle suive les intérêts du capitalisme lui-même et le reproduise. L'aliénation se produit dans l'inconscient, le projet d'autonomie passe pour que la conscience qui « prendre la place des forces obscures qui, "en moi", dominant, se agissent pour moi – "me agissent..." » (Castoriadis, 1975, p. 150). L'aliénation se produit en raison de la nature fragile de l'inconscient qui est comprise comme la loi de l'autre, Castoriadis prend ici la notion de Lacan, pour qui "L'inconsciente c'est le discours de l'Autre" (Castoriadis, 1975, p. 151), un discours qui est en moi et qui parle pour moi. (Mbembe, 2010, p. 89), (Spivak, 1998, p. 16).

Le projet d'autonomie cherche à ce que l'inconscient construise son propre discours et déplace ce discours de l'autre, pour occuper cette place prise, afin que l'inconscient devienne en l'espace de la lutte pour construire un imaginaire autonome qui s'attribue la fonction de définir la réalité et son désir. De la même manière que le réel est le résidu qui ne disparaît pas, le discours de l'autre ne disparaîtra pas malgré le fait qu'un discours autonome prenne sa place, il s'agit de parvenir à l'établissement d'une autre relation entre le discours de l'autre et le discours du sujet, ce qui implique que l'imaginaire peut transformer de façon permanente le discours de l'autre en discours propre tant qu'il filtre à travers l'autonomie. « La vérité propre du sujet est toujours participation à une vérité qui le dépasse, qui s'enracine et l'enracine finalement dans la société et dans l'histoire, lors même que le sujet réalise son autonomie » (Castoriadis, 1975, p. 158). Le projet d'autonomie a une dimension sociale et politique car il inclut l'autre comme altérité et tandis que la nouvelle vérité installée le dépasse comme individu en s'enracinant au niveau social.

---

12 *La conscience, comme Marx l'a lui-même noté, devient une « fausse conscience », mystifiée et idéologisée (Castoriadis, 1975, 33) et perd ainsi sa fiabilité pour préparer la transformation.*

Quelle serait la place du projet d'autonomie dans la construction de la subjectivité des colonisés? Au cours des processus de colonisation, le sujet colonisé est rempli d'espoir de revenir à la situation passée, confondant son autonomie avec la réaction nostalgique qui opère en idéalisant l'état précolonial. Il faut comprendre que l'autonomie passe par le rejet du discours du colonisateur sans nier la colonisation comme un fait, au contraire, il faut construire un discours différent de celui du passé avant la colonie. Cependant, lors des occupations coloniales, la priorité était généralement de lutter contre le colonisateur et son expulsion, quelles que soient les motivations qui le poussent<sup>13</sup>. La colonisation terminée, la situation devient plus complexe, les priorités changent, le projet d'autonomie devient urgent pour éviter de répéter et de maintenir le discours du colonisateur, tandis que l'inconscient est déjà formé par le discours de cet autre, même quand actuellement il soit absent. Le déplacement du discours du colonisateur n'impliquera pas sa disparition, il y aura toujours une part d'irréductible, mais l'important est d'établir une nouvelle relation, que ce soit d'appropriation critique, de discussion permanente, de rejet ou d'acceptation partielle. L'autonomie implique une vérité qui, en rappelant Castoriadis, dépasse le sujet mais qui, en le faisant, s'enracine dans l'histoire pour s'instituer<sup>14</sup>. Mais, au-delà de leur rôle dans la subjectivité du sujet individuel, l'autonomie et l'aliénation appartiennent à l'univers du social et s'incarnent dans des sujets collectifs qui sont des réceptacles par l'intersubjectivité et sont donc des sujets capables d'accumuler et de reproduire la pensée de l'autre, l'instituer et avoir un effet sur le développement social et historique. Dans ce schéma, les institutions jouent un rôle clé en incarnant les effets sur la subjectivité collective, " L'aliénation apparaît donc comme institué, en tout cas comme lourdement conditionnée par les institutions " (Castoriadis, 1975, p. 164). Une relation dialectique se dessine ici dans laquelle les institutions sont conditionnées et conditionnent la subjectivité et l'inconscient de la société, et qu'à son tour, l'aliénation institue un imaginaire qui s'incarnera dans des institutions.

Chez Castoriadis, l'inconscient collectif est structuré selon le schéma lacanien, du symbolique, de l'imaginaire et du réel. Le symbolique définit le monde social et historique, nos affections, nos désirs, notre relation avec le monde matériel, tout cela est impossible de dissocier du cadre symbolique. Les institutions, tout en traitant certaines de ces relations avec le monde réel, sont inextricablement liées au symbolique, ne peuvent exister qu'en lui (Castoriadis, 1975, p. 174). Le symbolique est déjà structuré car il émerge des forces qui structurent la société, établissant la même relation entre structure et superstructure, et son autonomie est liée par des aspects économiques et productifs, et implique une composante "rationnelle-réelle" indispensable pour penser (Castoriadis, 1975, p. 192). C'est à partir du symbolique que notre inconscient structure notre façon de penser, donc l'absence d'autonomie implique l'illusion de sa propre pensée, et au contraire, la production d'une pensée aliénée qui ne fait que reproduire celle d'un autre. Bien que l'imaginaire, comme expliqué ci-dessus, soit l'invention presque dans sa forme la plus pure, c'est dans une relation de dépendance au symbolique car "l'imaginaire

13 Il est le cas du travail de Franz Fanon et Aimé Césaire, qui ont insisté dans son appel à finir la colonisation sur l'idée que la fin de la colonisation sera assez forte pour finir les problèmes de la colonisation.

14 *On reviendra sur ce sujet en définissant le colonial, le postcolonial, le décolonial et la décolonisation comme une opération libératrice.*





**Image 19. Tableau: Ensemble de filles françaises, portrait de la population noire de l'Île de Jamaïque par Isaac Mendes Belisario.**

**Image 20. Scène à Bombay par Robert Grindlay, 1826.**

*Si les images de l'Orient produites par l'art européen ont construit l'orientalisme expliqué par Edward Said, celle produite en Asie, en Afrique et en Amérique entre le XIXe siècle et le début du XXe a établi un imaginaire qui définissait les lieux et les comportements sociaux des différents sujets, soutenu par la racialisation et autres préjugés construits à l'époque coloniale, les mêmes préjugés qui persistent encore dans une large mesure dans de nombreuses villes postcoloniales.*

doit utiliser le symbolique, non seulement pour s'exprimer, ce qui va de soi, mais pour «exister», pour passer du virtuel à quoi que ce soit de plus » (Castoriadis, 1975, p. 190). Cela implique que l'autonomie doit être développée dans l'imaginaire pour que la possibilité d'une pensée autonome soit instituée dans le symbolique.

## 1.2. CONTEXTE DE LA CONSTRUCTION DE L'IMAGINAIRE URBAIN.

La plupart des définitions de l'imaginaire urbain proviennent des formulations élaborées par Cornelius Castoriadis, notamment dans *L'Institution Imaginaire de la Société* (1975), c'est pourquoi nous avons tenté de présenter les clés de sa réflexion. Cependant, le développement que cette notion a eu sur différents auteurs est loin de la portée du projet d'autonomie explicite dans les écrits de Castoriadis. La notion d'imaginaire urbain a précisément été proie de l'aliénation au moment de devenir un concept complet, en se désidéologisant et en se dépolitisant, au point de devenir un concept utile à la lecture urbaine mais inutile dans le reste des zones urbaines.

Patrick Geddes est l'un des premiers auteurs à intégrer le rôle de la subjectivité dans la ville. Bien qu'il se soit intéressé par la compréhension de l'évolution de la ville et des citoyens<sup>15</sup> il était déjà plongé des 1900 dans le monde de l'urbanisme et s'inquiétait du développement de nouvelles villes et de nouveaux projets. En 1915, il publie *The evolution of the cities*, peut-être le premier traité d'urbanisme comme on peut le comprendre aujourd'hui, où il réalise un tableau, *The Notation of Life*, qui cherchait à articuler les aspects les plus factuels de l'existence urbaine avec les aspects moins objectifs tels que la vie mentale et spirituelle. Le quadrant inférieur droit, affecté aux pensées et aux rêves, se structure à partir de l'axe diagonal, où «imagery»<sup>16</sup>, «ideation» et «emotion» constituent les concepts articulateurs. C'est ce quadrant qui est entendu comme destiné à la création d'idées et donc de plans et projets urbains, et en lui l'imagination et le symbolique (imaged emotion) sont présentés comme des pulsions qui soutiennent la production d'idées et d'images pour la conception graphique (ideated imagery)<sup>17</sup>. Bien qu'il y ait un consensus sur le fait que l'approche de Geddes a été rapidement abandonnée et que la planification est devenue une sorte de «machine banale»<sup>18</sup> (Secchi, 2014, p. 121), son regard

---

15 Patrick Geddes a construit la *Tour Outlook*, premier laboratoire de sociologie urbaine. Patrick Geddes es le premier à se soucier de penser la ville à partir des habitudes des usagers, exigeant son observation permanente.

16 Comme elle ne se trouve pas dans un texte mais dans un tableau, « imagery » ne peut pas être contextualisé pouvant être une imagerie, que pour le domaine urbain peut être comprise comme imaginaire sans l'être (imaginary) ou comme images. Ce qui est clair, c'est qu'il fait référence à la construction d'images.

17 Geddes est vraiment important en tant qu'il reste longtemps en Inde. Combien cette visite a influencé son regard ? il est difficile de savoir. Cependant, lors de son séjour dans l'Inde coloniale, il a critiqué la technification de l'urbanisme.

18 Bernardo Secchi tente de repenser conceptuellement le plan d'urbanisme, trouvant difficile, à la suite de Heinz Von Forester (1985, *Cibernetica ed epistemología*) «une machine banale fonctionne toujours de la même manière, quelles que soient la séquence et le balayage temporel avec lesquels sont introduites les entrées (inputs): «vous savez toujours tout ce que la machine fera lorsqu'elle reçoit une certaine entrée». Les plans deviennent ainsi des processus et des documents absolument prévisibles,



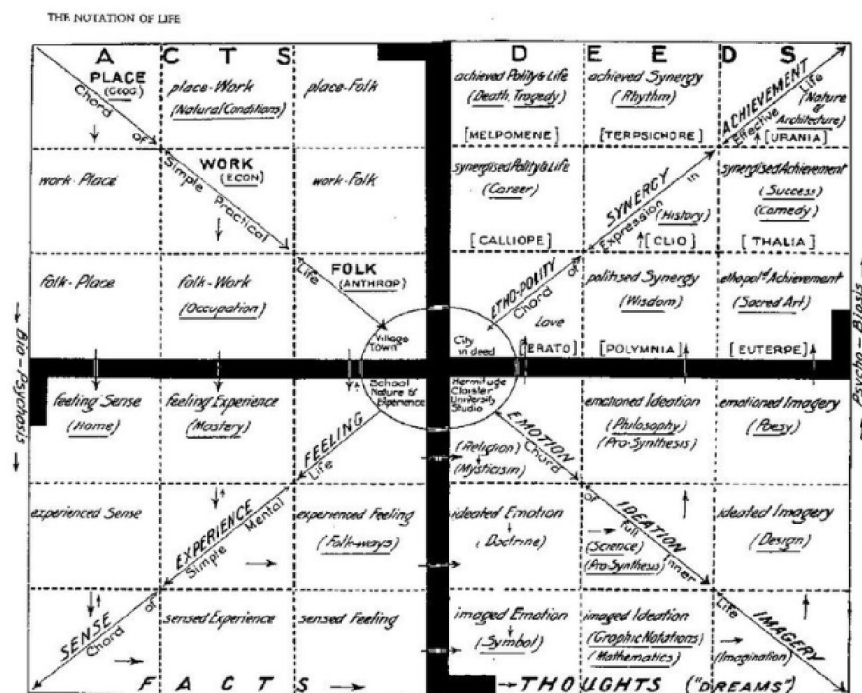


Schéma 1. La notation de la vie, Patrick Geddes.

Bien que, comme on peut le voir, le quadrant inférieur droit présente des aspects subjectifs tels que l'imagination, l'idéation et l'émotion, liés à des aspects plus concrets, cependant, dans les autres quadrants, il y a aussi des aspects de cet ordre, tels que les sentiments, la signification et expression. Cette notation originale a été mise de côté dans l'urbanisme du milieu du XXe siècle.

ouvert, holistique et véritablement humain l'oblige à la revoir. Dans son approche, tous les aspects sont placés sur un pied d'égalité, recherchant une sorte d'équilibre organique, de sorte que le subjectif et le psychologique soient aussi importants que les activités urbaines; équivalence qui au cours des 100 dernières années a été impossible.

Dans les premières décennies du XXe siècle, la relation entre ville et subjectivité connaîtra un premier développement à partir de la vie mentale dans la compréhension de l'urbain posé par le philosophe allemand Georg Simmel, qui a analysé les conséquences de la transformation des villes en métropole en la subjectivité de l'individu dans son article: *Mental life and cities*, 1903. Pour Simmel «la base psychologique sur laquelle se fonde le type de personnalité métropolitaine est l'intensification de la vie nerveuse, résultat de la variation rapide et ininterrompue des impressions extérieures et intérieures » (Cacciari, 1972, p. 82). Cette intensification se produit surtout dans le passage du rural, caractérisé par le mythique et le spirituel, vers le métropolitain; où l'individu est attaqué en permanence par une sorte de sur-stimulation de la vie urbaine elle-même (bruit, images, lumières, foules, etc.) jamais connue auparavant. Face au stress accru que produit ce nouveau contexte, l'individu réagit «Avec l'intensification de la conscience», c'est-à-dire avec l'intellect et la rationalité, c'est pourquoi la métropole est le lieu du développement intellectuel. Pour Simmel, à l'intensification de la vie nerveuse lui correspond la matérialisation continue et pressante de la vie elle-même, le passage rapide de la valeur d'usage en valeur d'échange. Cette intensification de la vie intellectuelle, de la conscience, se manifeste dans l'économie monétaire, qui devient la géométrie de la valeur d'usage en valeur d'échange<sup>19</sup>. Cette relation entre l'intensification de la vie nerveuse et l'économie monétaire cherche à mettre en évidence les effets sur la subjectivité à partir de la marchandisation de la vie urbaine, l'un des principaux effets du capitalisme depuis ses débuts (c'est-à-dire depuis la colonisation de l'Amérique au XVe siècle). Mais un deuxième effet souligné par Simmel est l'attitude blasée, ce genre d'indifférence, de manque de réaction «en raison de la vitesse et du contraste de ces changements, il faut des réponses si puissantes qui déchirent les nerfs d'une manière si brutale les obligeant à rendre la dernière réserve de ses forces et (...) n'ayant plus le temps d'accumuler de nouvelles» (Simmel, 1977, p. 4). Il s'agit d'une réaction à la liberté totale, l'anonymat, à la solitude et au décalage que la vie métropolitaine provoque où l'homme perd son individualité et fait partie d'un engrenage.

L'anonymat, à la solitude et au décalage que la vie métropolitaine provoque où l'homme perd son individualité et fait partie d'un engrenage. La métropole est «la véritable arène de cette culture qui transcende tout vie personnelle» (Simmel, 1977, p. 9). La métropole provoque chez le sujet une affectation psychologique qui, selon Simmel, se traduit par une perte de sensibilité face à ce qui se passe autour d'eux.

Bien que la pensée de Simmel se soit développée dans la splendeur de l'impérialisme colonial et de la modernité industrielle au début du XXe siècle, son raisonnement nous oblige à réfléchir dans deux directions. D'une part, bien que la ville existait déjà en Amérique au XVe siècle ou en Asie au XIXe siècle, on ne peut nier que la ville *mettant en évidence leur éloignement des réalités auxquelles ils prétendent assister.*

<sup>19</sup> C'est-à-dire, dans la formalisation, l'homogénéisation et la standardisation de la vie elle-même, une sorte d'aliénation basée sur la monétarisation de la vie.



**Image 21. Les bidonvilles en Khlong Toei, Bangkok.**

**Image 22. Les bidonvilles en Inde.**

*En haut. Image de Bangkok qui montre en premier plan le bidonville de Khlong Toei et après le district de Pathum. On bas. Image de Mumbai qui montre le bidonville de Dharavi et après Bandra. Paysage urbain typique des mégapoles du monde postcolonial, où au moins 50% sont autoconstruits, pauvres et informels, et les plus riches et les plus pauvres du monde coexistent dans une sorte d'attitude mutuelle blasée.*



coloniale a toujours constitué un changement de rythme dans la vie quotidienne parce qu'elle s'a transformé en espace de concentration d'activités avec une autre intensité, laissant l'individu disposé pour des transformations psychologiques non opérées auparavant. D'un autre côté, retournant sur la questions concernant à la facilité avec laquelle les empires Aztèque et Inca ont été conquis, et plus tard la même question sur les territoires de l'Afrique et l'Asie, on peut se poser la question. Quel rapport a eu avec l'apparition d'une attitude blasée? Il existe la possibilité que le décentrement du sujet colonisé ait trouvé dans les mois qui ont suivi la conquête son noyau imaginaire dans la ville, s'étendant de là au reste du territoire. Le sentiment de n'être qu'un engrenage dans une machine qui lui est étrangère et de ne pas se retrouver dans son propre territoire, sont des symptômes analogues à ceux indiqués, entre autres, par Memmi et Fannon.

Cependant, à cet égard, Jennifer Robinson introduit dans le débat l'écart généré par les recherches menées dans les années 1950 par des anthropologues<sup>20</sup> de Copperblt (Zambie) qui ont mis en évidence la coexistence paradoxale entre modernité et tradition dans les villes africaines. Certaines coutumes du monde rural et tribal telles que la danse «kalela» ont été transformées dans la ville pour devenir un système de socialisation purement urbain qui a permis l'intégration ou non de certains groupes. Cette annotation et d'autres nous permettront d'affirmer que "city life situate the urban dweller in a vital world of fantasy and interaction with others rather than alienated world of indifference. Fear and anxiety might drive people to a superficial distancing from others, but even in this distancing the drama of unconscious life and conscious reaction draws passer-by into forms of association and interaction, whether of hostility or fascination" (Robinson, 2006, p. 56). Ainsi, la coexistence urbaine se développe plutôt dans un large éventail de réactions face à l'anonymat<sup>21</sup> où la notion de ville comme réseau de réseaux nous permet de la comprendre comme un palimpseste où les différents groupes interagissent de façon multidimensionnelle, où certainement l'indifférence de l'attitude blasée existe, mais parallèlement à de multiples formes d'interaction (Robinson, 2006, p. 57). Mais ce qui est peut-être le plus intéressant après le démantèlement, c'est de revenir vers Simmel comme le fait Robinson et d'accepter que toutes ces formes de sociabilité s'affrontent dans la métropole dont la fonction est "de fournir l'arène de cette lutte et de sa réconciliation" (Simmel, 1997, p. 10). La métropole n'est qu'une opportunité gâchée dans les grandes métropoles coloniales qui étaient plutôt des espaces d'exclusion, de ségrégation et d'intolérance.

L'œuvre de Walter Benjamin, héritier des préoccupations de Georg Simmel sur le sujet de la subjectivité, tente d'aller plus loin et de comprendre le rôle du construit par l'industrie dans cette subjectivité altérée, élargissant le regard et la méthode sur la ville comme objet physique. Le Livre des Passages<sup>22</sup> dans un essai pour dépasser la notion marxiste de cause à effet entre structure et superstruc-

20 Certains de ces anthropologues sont J. Clyde Mitchell, A. L. Epstein,

21 Robinson souligne également les études d'Oscar Lewis au Mexique et nous pourrions ajouter celles de José Matos Mar au Pérou et plus tard de John Turner au Pérou dans le cadre de cette manière différente de faire face à la vie métropolitaine.

22 Il s'agit d'un livre mythique, en fait c'est un ensemble de manuscrits que Walter Benjamin écrivait et éditait depuis 1927 et pendant 13 ans, mais qui n'a pas terminé et qui apparemment a emporté avec lui au moment de sa mort. Le livre, par une décision méthodologique de l'auteur, est un





**Image 23. Architecture et imaginaire urbain pendant la Révolution Russe.**

*Image du quartier Belayo à Moscou avec le cinéma Viyat, schéma typique de l'urbanisme social après la révolution russe, à cette logique répondirent les célèbres centres culturels conçus par les constructivistes russes, généralement expliqués sans leur objectif urbain et social.*

ture<sup>23</sup>, à partir de l'expérience urbaine elle-même avec l'attitude simmelienne du blasé. Pour Benjamin, l'origine des produits de l'industrialisation et leurs effets sur la subjectivité ne pouvaient être compris du purement objectif, au contraire «... les nouvelles créations de base économique et technique que nous devons au siècle dernier entrent dans l'univers de une fantasmagorie» (Benjamin, 2016, p. 50). Les processus économiques qui donnent naissance à la technologie produisent leur propre mythologie, leurs fantômes et leurs rêves, qui ne sont pas abordables à partir d'une analyse purement objective en raison du changement permanent, recourant à l'image comme «dialectique au repos» (Benjamin, 2016, p. 464), comme un instant fugitif qui synthétise le matériel et l'immatériel, l'objectif et le subjectif, l'économique et le culturel. Les passages de Paris ont constitué pour le philosophe allemand les éléments clés de la modernité issus de l'industriel et de la mécanique, Quelle est l'origine de sa forme? Quelle est sa signification et sa portée? Comment l'appréhender si ce que l'on voit est probablement une fantasmagorie qui nous pousse à reproduire le système lui-même. Benjamin renonce à une analyse systématique et opte pour «... le montage littéraire. Je n'ai rien à dire. Juste pour montrer. Je ne volerai rien de précieux et je ne m'approprierais d'aucune formulation profonde. Mais les lambeaux, les déchets, je ne veux pas les inventorier, mais les laisser c'est atteindre leur droite de la seule manière possible: les utiliser » (Benjamin, 2016, p. 462). Le collage comme technique de montage et la libre association comme système de lecture et de compréhension, la ville est appréhendée de et pour l'inconscient, en évitant de passer par le conscient aliéné et capté par la structure productive et économique.

*Le Livre des Passages*<sup>24</sup> s'aligne sur le souci de Castoriadis pour l'autonomie et le progrès de l'objectivité marxiste. Toutefois, Benjamin concentre sa préoccupation sur la ville en tant que trame et sur l'architecture en tant que pièce qui répond aux exigences urbaines, techniques et l'économie de l'émergence de la forme, c'est-à-dire de la construction de figures qui partent de l'accumulation et de la transformation des images. Le verre et le fer, et plus tard le béton, donneront lieu à des espaces à l'intérieur des espaces, des intérieurs à l'extérieur et des extérieurs avec des qualités d'intérieur. La vie intime s'expose, le monde s'introduit dans un bâtiment, toute la vie, l'univers lui-même est capturé, apprivoisé - niché dans un dôme - pour l'observer, le toucher, le vivre. La ville devient le reflet d'une réalité imaginaire et le citoyen finit par être dominé par la fantasmagorie du capital. Comment s'échapper ? Benjamin semble miser sur l'arbitraire contre la causalité et l'indétermination plutôt que sur l'exactitude objective. Son pari est sur les simultanités, les synchronies, la construction d'images de résistance et la construction de nouvelles mythologies, celles de l'utopie et de la révolution.

Il s'agit de se libérer de la fantasmagorie produite par le capital, qui s'est matérialisée dans la ville en technique et en mécanique jusqu'au début du XXe siècle - auxquelles s'ajoutent à la fois l'électronique et le virtuel - qui ont finit par constru-

---

*recueil de textes propres et d'autres, de différents types, philosophiques, anthropologiques, architecturaux, historiques, journalistiques, littéraires comme des poèmes ou des romans et même des publicités commerciales, qui se succèdent avec un certain ordre, mais en même temps une certaine liberté.*

23 *Il s'agit d'une préoccupation analogue à celle exprimée pour l'art dans L'œuvre d'Art à l'époque de sa Reproductibilité Technique.*

24 *Dont la version complète a été publiée pour la première fois en allemand en 1982 et en espagnol pour la première fois en 2005.*

ire le monde illusoire et engourdissant qui produit le spectaculaire que Guy Debord dénonce comme origine et fin du mode de production industriel. «Le spectacle, qui est la disparition de la distinction entre le moi et le monde par la destruction du Je assiégé par la présence-absence du monde, est aussi la disparition de la distinction du vrai et du faux par la répression de toute vérité vécue au profit de la présence réelle du mensonge qui garantit l'organisation des apparences » (Debord, 2003, p. 175). Le mouvement autonome de l'inanimé, produit par l'industrie, génère l'étonnement et permet la capture du sujet qui décidera enfin de vivre la vie irréaliste produite par le spectaculaire. Ce que dénonce Debord, c'est enfin la colonisation de la subjectivité par le spectaculaire, produit par le capitalisme industrialisé qui construit une ville dominée par l'illusion et la fantasmagorie. La libération ne sera possible, une fois de plus, que par l'accession à l'autonomie, mais pas par l'individu atomisé, mais en «remettant tout son pouvoir à la forme de démocratie désaliénée» (Debord, 2003, p. 176), en résistant collectivement à la séduction presque religieuse du spectaculaire.

Les observations de Benjamin et Debord cherchent à mettre en évidence la puissance des avancées technologiques de la modernité dans la construction de la subjectivité du sujet qui habite les grandes métropoles. Dans les deux cas, le contexte est l'Europe, où les sociétés ont une composition ethnique homogène et où les différences sont dues à des facteurs socio-économiques, les villes ont présenté un processus d'urbanisation progressive et régulière jusqu'à l'arrivée de la Révolution Industrielle, lorsque ce processus linéaire change radicalement par la migration. Si ces transformations dans la subjectivité se produisent dans des contextes d'homogénéité et de progressivité relatives, il convient de s'interroger sur les effets de ces processus dans des contextes coloniaux, où le pouvoir est entre les mains du colonisateur, étranger et différent, ce qui fait de cette différence la raison de sa supériorité et de l'usurpation que le colonial implique. La fascination est encore plus grande étant donné que l'apparition d'avancées n'est pas progressive, et l'aliénation est encore plus grande, dans la mesure où il existe des niveaux de dépendance et de soumission dans la plupart des activités humaines. C'est une subjectivité prise entre fascination et rejet, entre jouissance et souffrance, qui construit une fantasmagorie contradictoire et complexe. La ville est le support de ce monde spectaculaire que, bien que construit par le colonisé lui-même, finit par s'étonner de ce que ses propres mains ont dressé, quelque chose d'étrange, de fantastique et que finalement il n'habitera pas.

À la pensée de Simmel, Benjamin et Debord, alignés avec Castoriadis dans la recherche de l'autonomie, il faut ajouter l'apport d'Henri Lefebvre, qui réside dans l'effort de comprendre le phénomène urbain au sens large, à l'heure où l'urbain a été capturé par la technique dans son propre processus. Lefebvre critique les visions technocratiques et les discours qui définissent la ville comme un réseau de circulation et de communication, réduisant tout à un dogme, à l'urbanisme des canalisations et des routes au nom de la science (Lefebvre, 1972, p. 51). Non seulement il est l'un des premiers à reconnaître que l'urbanisme est gouverné par l'idéologique et qui mystifie le technique comme un alibi, sans essayer une explication théorique qui peut être comprise comme un développement des idées de Geddes, plaçant le rôle de l'individu, et surtout de la société, dans la compréhension et la production de la ville pour qu'à partir de là, revendiquer le droit à la ville en contrepartie de son

substrat technique. Bien que le problème d'habiter, et donc de l'habitat, soit compris par la logique et la raison, pour Lefebvre cette logique est perçue par rapport à l'imaginaire, «Les gens se représentent à eux-mêmes par ce dont ils manquent ou croient manquer. Dans ce rapport, l'imaginaire a plus de puissance. Il surdétermine la logique : le fait d'habiter se perçoit par référence aux pavillons, chez les uns et chez les autres» (1975, p. 29). La surdétermination de la logique fait allusion à l'aliénation du symbolique qui brouille ou fait disparaître la conscience de la ville, les «banlieus»<sup>25</sup>, dont la morphologie dissociée témoigne de l'éclatement de ce qui a été conçu comme un tout.

La structure sociale et la ville s'entremêlent et deviennent sensibles, la ville dévoile son contenu et les intègre dans sa matière sensible, ses institutions et ses idéologies (Lefebvre, 1975, p. 67). Les limites de cet enchevêtrement résident dans la manière dont la ville passe complètement de la valeur d'usage à la valeur d'échange à partir de sa marchandisation et de la prolifération de la publicité qui la transforme en simple marchandise. Dans ce jeu de significations, dominé par l'idéologie qui soutient la consommation et l'économie capitaliste, «sépare l'urbain de sa base morphologique, de la pratique sociale, en la réduisant à un rapport «signifiant-signifié» et en extrapolant à partir des significations réellement perçues (...) La fétichisation du rapport formel « signifiant-signifié » comporte des inconvénients plus graves. Elle accepte passivement l'idéologie de la consommation dirigée». (1975, p. 70). Pour Lefebvre, le capitalisme et la consommation provoquent la séparation ou la division entre le tissu urbain, la chose physique de la ville et la base sociale qui a construit ce fait physique, cette rupture a été causée par l'aliénation de la ville par rapport à sa propre nature, le tissu, et se définit à partir des signes que la consommation - soit le capitalisme - impose à sa perception. Bien que la ville soit l'œuvre des citoyens, ils perdent leurs droits sur elle parce qu'on leur impose un système de signes - lu symbolique - déjà défini, "comme un livre déjà terminé" (Lefebvre, 1975, p. 73).

La proximité théorique de Guy Debord et Henri Lefebvre est évidente<sup>26</sup>, la société industrielle a conduit à la marchandisation de la ville et à sa "spectacularité", aliénant les habitants qui vivent une vie qui n'est pas la leur, qui sont séparés de leur propre tissu social et dont du tissu urbain, restreignant, dans les faits, les libertés urbaines, provoquant la ségrégation, s'éloignant des principes démocratiques et, par conséquent, portant atteinte au droit naturel des citoyens à la ville. L'analyse spectrale, à laquelle le philosophe français a recours, cherche à répondre à la question: «Malgré les bonnes intentions humanistes et les bonnes volontés philosophiques, la pratique va vers la ségrégation. Pourquoi ?»(Lefebvre, 1975, p. 99). La réponse est redondante, l'analyse critique montre les limites de la pensée analytique, l'idéologie - le symbolique - a mis sous les yeux un spectre qui empêche de voir la détérioration de la vie urbaine, la misère et la ségrégation, et seulement une pratique urbaine critique libérera le spectre et affrontera l'urbain de manière libre et équitable (Lefebvre, 1975, pp. 102-103). Le droit à la ville est formulé comme le droit à la vie ur-

25 *Nom donné aux périphéries en français, ce qui ne veut pas dire favelas, appelés bidonvilles.*

26 *Guy Debord et Henri Lefebvre étaient amis pour un temps et partageaient des intérêts, ils étaient très proches dans la période du groupe CoBRa, avant 1961. Le livre Critique de la Vie Quotidienne de Lefebvre est le produit de l'intérêt de Lefebvre pour la recherche et les propositions des Situationnistes.*



baine, transformée et renouvelée la vie et la ville; où la vie elle-même, c'est-à-dire sa valeur d'usage, soit celle qui lui donne un sens. Ce n'est que si cette vie s'inscrit dans l'espace et le temps que la ville peut être élevée au rang de bien suprême, réconciliant sa base morphologique, sa réalité matérielle et son tissu social. C'est l'utopie de Lefebvre, le droit à la ville dépend de l'imaginaire car il exige «que l'imagination se déploie, pas l'imaginaire qui permet la fuite et l'évasion, qui véhicule des idéologies, mais l'imaginaire qui s'investit dans l'appropriation (du temps, de l'espace, de la vie physiologique, du désir)» (Lefebvre, 1975, p. 117). La tâche qui se pose est la construction d'un imaginaire capable de faire face à ce spectre qui empêche une praxis libératrice pour être soumis à une idéologie oppressive qui a pris la valeur de la vérité, qui a été symbolisée et qui dirige toute analyse rationnelle, toute théorie, toute compréhension de l'urbain empêchant une pensée différente.

Le caractère émancipateur du droit à la ville énoncé par Henri Lefebvre est né des conditions d'une société industrialisée telle que l'europpéenne et plus d'une ville en particulier comme Paris<sup>27</sup>, où la modernité capitaliste a bouleversé la logique de « habiter » et du développement urbain. Cependant, son analyse de la manière dont le symbolique constitue un facteur dissociatif de la ville vis-à-vis de la société et dans l'empêchement pour penser la ville à partir de la société elle-même malgré ses bonnes intentions, est applicable à d'autres réalités où d'autres mandats symboliques ont été institués, évitant les combats et inversant les situations d'oppression et d'exclusion. Au-delà de toute solution technique, Lefebvre trouve dans l'imaginaire la possibilité de construire une utopie, comprise comme un horizon de transformation, qui sans échapper à la réalité - comme les utopies urbaines de la première moitié du XXe siècle - voit un avenir différent et permet une analyse critique conduisant à l'émancipation. L'imaginaire et l'imagination ne sont pas seulement producteurs d'images qui permettent une appropriation imaginaire de la ville, ils impliquent la possibilité de symboliser d'autres logiques pour l'urbain, conduisant à un véritable exercice démocratique de la ville, où finissent ségrégation, exclusion et précarité. Où la vie elle-même se transforme. Si le XIXe siècle a produit une notion de révolution abstraite dans le sens qu'elle n'était pas située dans un lieu, Lefebvre parie par une révolution qu'on imagine, pense et s'installe à partir de l'urbain.

### 1.3. L'IMAGINAIRE URBAIN

La notion d'imaginaire urbain à proprement parler a été définie avec une précision conceptuelle dans deux scénarios différents, en Amérique Latine à travers les écrits d'Armando Silva et Héctor García Canclini, qui peuvent être considérés globalement comme les précurseurs du sujet, qui, suivis par Alicia Lindón et Daniel Hiernaux ont construit un corps théorique solide et d'une certaine utilité dans les études culturelles. Bien que jusqu'à présent les relations entre subjectivité et urbain aient été signalées, à proprement parler, la notion d'imaginaire urbain commence à se développer à partir de la notion d'imaginaire élaborée par Gilbert Durand, pour

---

27 *De nombreux arguments de Lefebvre tournent autour du problème des «banlieues» avec l'augmentation des zones urbaines à prédominance «pavillonnaire», des maisons unifamiliales en petits lots qui étendent la ville à l'infini.*

qui, perçu un objet, une image est immédiatement construite sans médiation du temps, commençant immédiatement la production de nouvelles images. Selon le philosophe français, l'espace sera la dimension qui supporte cette succession d'images, et la construction du fantasme aura en lui son «sensorium»<sup>28</sup>. Pour Durand, l'espace est le lieu de l'imagination (Hiernaux, 2007, p. 21) ce qui est renforcé par des réflexions sur les propriétés des images marquées par l'ocularité, c'est-à-dire la prédominance du visuel sur les autres médias à travers lesquels le monde extérieur est perçu, source à partir de laquelle les images sont construites. La prédominance de l'ocularité est vérifiée à partir des propriétés des images ainsi créées, de leur profondeur comme condition inhérente à l'espace et leur ubiquité comme son appartenance toujours à un lieu spécifique (Hiernaux, 2007, p. 21).

Pour Hiernaux la relation signalée entre espace et imaginaire serait de nature fondamentale non seulement parce qu'il lui octroie un caractère intemporel à la notion de l'imaginaire sinon que si l'on considère que Durand lui-même a affirmé que l'imaginaire et la construction d'images sont à la base de la pensée, on en conclut que l'on pense à partir d'images<sup>29</sup>. Cela contredit la notion kantienne qui établit le temps comme l'a-priori à partir duquel l'espace est pensé et ensuite le monde. Hiernaux souligne comment pour Durand sont importantes les références qui expliquent le monde dans différentes sociétés, anciennes et contemporaines. En elles, il y a toujours des thèmes spatiaux comme l'arbre, la demeure, le sommet, etc. (Hiernaux, 2007, p. 22), symboles archétypaux de l'imaginaire dont le monde est pensé et auquel il revient encore et encore ce qui nous permet de comprendre le fonctionnement psychologique du sujet. Par exemple, l'augmentation de la vie nerveuse ou le stress que subit le sujet métropolitain en raison de la sur-stimulation d'images de l'extérieur évoquée par Georg Simmel, serait causé par le déséquilibre qui est généré entre l'immense quantité d'images reçues dans la métropole et le nombre limité d'archétypes que le sujet possède lorsqu'il vit dans une ville moins convulsive ou pour vivre à la campagne.

Revenons sur la question, comment la subjectivité du sujet postcolonial affecterait-elle l'environnement urbain et l'architecture, soit la ville coloniale ou ce qui a été construit plus tard. D'après Lefebvre il y a un décalage entre ce que les urbanistes proposent comme espace et la façon dont il est perçu, c'est-à-dire entre la représentation de l'espace et l'espace de représentation, écart qui se présente comme un malentendu (Lefebvre, 2013, p 102). Pour Lefebvre, cet écart est plutôt un espace d'ambiguïté et d'indétermination dans lequel les relations entre pratiques, représentations et espaces de représentation « ne sont jamais simples ou stables, ni « positives » au sens oppose au « négatif », à l'indéchiffrable, le non-dit, l'interdit et l'inconscient » (Lefebvre, 2013, p. 104). Suivant sa logique, l'espace produit à partir de ces relations a la capacité de re-

---

28 Ce la somme des perceptions d'un organisme qui permet à l'individu comprendre le contexte dans lequel on vie.

29 *Comme a déjà été évoqué dans la première partie, pour Durand, "La première conséquence importante de cette définition du symbole, c'est l'antériorité tant chronologique qu'ontologique du symbolisme sur toute signification audio-visuelle (...). Le plan primitif de l'expression, dont le symbole imaginaire est la face psychologique, c'est le lien affectivo-représentatif... plan où se situe - comme le confirme la psychologie génétique - le langage de l'enfant (...), plan du symbole même, qui assure une certaine universalité dans les intentions du langage d'une espèce donnée, et qui place la structuration symbolique à la racine de toute pensée" (Durand, 1963, 21).*



produire les relations sociales, c'est-à-dire qu'il peut assumer le rôle de reproduire les structures de domination existantes telles que Bourdieu les a compris (Bourdieu, 2013, p. 49). En ce sens, la ville et l'architecture contiennent une structure symbolique capable d'agir sur les pratiques sociales (Castells, 1977, p. 256). Si la ville comporte une forme culturelle et une expression idéologique, l'espace urbain n'est pas vu comme un texte qui influence directement l'habitant, d'après Castells «Il existe un symbolisme urbain depuis l'utilisation des formes spatiales comme émetteurs, retransmetteurs et récepteurs de pratiques idéologiques générales» (1977, p. 258). Cela implique que les relations sociales produisent des processus idéologiques qui restructurent les mandats symboliques et s'agissent donc sur la réalité urbaine, une réalité urbaine qui est le produit d'une histoire culturelle des formes et qui recueille donc le processus de transformation des significations et les relations sociales qui les ont produites.

L'entrelacement entre l'histoire culturelle des formes urbaines et architecturales de la ville, la production d'une idéologie à partir des relations sociales et la construction d'un mandat symbolique qui influence le comportement de la société et la transformation de la ville, nous permet de comprendre la ville coloniale comme système de reproduction de la domination issue du moment colonial et qui lui permet de perdurer dans le temps. Cependant, de la même manière qu'un cercle vicieux qui reproduit le système de domination se structure, la transformation de certains des 4 points esquissés peut également provoquer leur transformation. Il doit être du point de vue de l'urbain et de l'architecture, il est entendu qu'avec les mêmes prérogatives qu'ont les deux catégories d'instituer un mandat symbolique, il peut aussi dissoudre d'anciennes relations et en générer de nouvelles (Lefebvre, 2013, p. 110). L'architecture et la ville, cependant, sont des produits de l'imaginaire social institué, c'est pourquoi pour une transformation de la ville il faut un changement d'imaginaire, c'est-à-dire l'institution d'un imaginaire de rupture radicale avec l'existant. C'est là que réside la capacité de l'imaginaire urbain à jouer un rôle clé dans la construction d'un environnement capable de reconstituer les imaginaires existants et de les instituer au niveau social.

Les processus de colonisation bouleversent le sujet colonisé en lui présentant une réalité pour laquelle il n'a pas construit d'archétypes, ni en ce qui concerne le phénotype, ni les armes ni les comportements ni les travaux entrepris par les colonisateurs. En ne trouvant pas d'archétypes à partir desquels expliquer cette nouvelle réalité, ils recourent aux mythes et aux prophéties et tentent de les adapter à l'événement qu'ils vivent, rejetant la faute sur les dieux. Ce qui ne s'explique pas essaie de l'être à partir du monde du divin. Mais la formation de l'imaginaire par des archétypes, selon Durand, est universelle, donc le colonisateur fonctionnera de manière similaire. Dans le cas de la colonisation de l'Amérique, n'ayant pas d'archétypes clairs pour la nouvelle réalité qu'ils rencontrent, ils assument ceux du monde de la Reconquête, reproduisant le mépris pour le «païen», les stratégies de réduction et d'autres qui venaient d'être utilisés dans la péninsule ibérique contre les musulmans. Plus tard, lors des colonisations du XIXe siècle, les colonisateurs européens opéreraient suiv-

ant les archétypes du colonisateur des XVe et XVIe siècles en matière de traitement et de regard sur les colonisés. On peut dire que c'est celle-là la façon dont Guaman Poma de Ayala prend les villes coloniales comme référence pour parler du ciel et de ce qui est juste mettant en évidence la construction de nouveaux archétypes associés à l'ordre et à la justice<sup>30</sup>. Cela lui permet de différencier la ville dans laquelle il vit, qui n'est pas juste mais qui est l'endroit des abus et de l'oppression, de l'archétype de la ville qui est le lieu de la justice.

### 1.1. LA CONSTRUCTION DES IMAGINAIRES

Comprendre comment l'imaginaire urbain se construit et ce qu'il détermine dans la ville sont deux aspects clés et interdépendants qui méritent d'être étudiés. Quelques lignes au-dessus, on a expliqué la nature de la construction imaginaire en général. L'approche de la spécificité de l'urbain nous permettra d'avoir plus de clarté dans le rôle qu'elles jouent dans la construction de la ville. Toutes les sociétés à travers l'histoire ont institué un imaginaire concernant leurs villes, qu'elles aient été déterminées consciemment ou inconsciemment, qu'ils aient été utilisés ou non, ces imaginaires ont existé et continueront d'exister. L'un des cas emblématiques et les plus étudiés sur la construction de l'imaginaire relative à la ville et qui a été de grand impact sur celle-ci a été le moment où la culture occidentale conçoit la ville et les comportements qui devaient s'y dérouler; le moment où les Polis sont apparus dans la Grèce antique, au 5<sup>ème</sup> siècle avant JC, un moment où la ville devient plus importante en raison de la découverte d'une plus grande efficacité dans la répartition des tâches, ainsi que dans la défense contre les ennemis externes. Passer d'un monde marqué par le rural à un monde gouverné par la ville exigeait des règles, des institutions et des pratiques qui n'étaient pas partagées par ceux qui habitaient la ville et devaient devenir citoyens. Il s'agit du processus de construction des cités-États, apparues simultanément à la démocratie, où il fallait expliquer et mettre en pratique ce système abstrait dans lequel le pouvoir était détenu par tous (*demos* *cracia*) mais exercé uniquement par certains élus. Comment se comporter dans ce réseau de rues, d'immeubles et de personnes? Le Polis pourrait-il apparaître spontanément? Si la démocratie est soutenue par un ensemble de principes philosophiques, transcrits dans des lois qui précisent les droits et devoirs des citoyens, le Polis est la mise en scène, l'ensemble des pratiques des habitants de la ville. Suffit-il d'énoncer cet ensemble de lois pour que les Polis apparaissent?

Vernant et Vidal-Naquet, citant Louis Garnet, soulignent que «le véritable sujet de la tragédie est la propre idéologie sociale de la ville, en particulier la pensée juridique au milieu des travaux d'élaboration» (Vernant, 1996, p. 19). Les auteurs soulignent l'affinité entre le langage juridique de l'époque et celui de la tragédie grecque, ainsi que les thèmes que celle-ci met en scène, se référant à des cas analogues que les tribunaux récemment créés ont dû trancher. La tragédie a permis de mettre en scène la manière dont les com-

<sup>30</sup> Afin de comprendre l'imaginaire urbain de manière utile aux fins de l'analyse post-coloniale, Alicia Lindón l'a classée en imaginaires de la domination et en imaginaires de la résistance, ce qui nous permettra d'échanger sur la portée et les limites des principales définitions.

portements citoyens devaient se produire, d'établir le système de valeurs qui devait prévaloir dans la ville et la manière dont celles-ci seraient instituées: «... un système d'institutions est développé conjointement avec la ville, de règles de conduite, une pensée proprement politique. Là encore, le contraste avec les anciennes formes mystiques du pouvoir et de l'action sociale que le régime Polis a remplacé, en même temps que les pratiques et la mentalité qui les accompagnent, est étonnant » (Vernant, 1996, p. 25). Comme on le sait, la tragédie en tant que genre prend les différents mythes de la Grèce antique<sup>31</sup>, appelés à être vécus comme des situations archétypales qui définissent l'être humain, et les incarnent dans des êtres terrestres qui sont obligés de vivre en société, pour résoudre les problèmes qu'ils ont le sens des mythes mais qui se développent dans des situations réelles. Et dans ces situations réelles, ils sont confrontés à leur propre humanité, comprenant qu'au-delà du mythe, la vie demande au citoyen de remettre en question leur existence et leur comportement, construisant une éthique de coexistence.

Mais la nature des règles n'a rien à voir avec les codes ou lois qu'un monarque impose à ses serviteurs, ce sont des règles qui doivent être suivies par tous les citoyens, ceux qui exercent le pouvoir et ceux qui ne le font pas. "... la véritable dimension politique de la tragédie doit être recherchée avant tout dans ses fondements ontologiques et, deuxièmement, dans le rôle qu'elle joue dans les institutions d'autolimitation de la démocratie." (Castoriadis, 2012, p. 166). Les tragédies ne sont pas présentées comme des événements clos et prévisibles, mais comme des situations qui échappent à la logique, comme elles se produisent dans la vie elle-même. "La tragédie affirme constamment, non pas de manière discursive et raisonnée, mais à cause de la présentation du chaos, et permet à chacun de voir que l'être est le chaos ... le chaos est présent ici à travers l'absence flagrante de toute correspondance positive entre les intentions et les actions humaines, d'une part, et son résultat, d'autre part. Maintes et maintes fois, la tragédie nous montre un projet d'action." (Castoriadis, 2012, p. 166). A partir de la tragédie, il est possible de comprendre d'une part le caractère arbitraire de la vie, qui s'incarnera également dans la vie démocratique, c'est pourquoi on demande au citoyen une vigilance permanente de ses propres actes, car le hasard et la précarité du discernement humain l'exigent. Et c'est l'essence de la démocratie et de la vie démocratique, l'indétermination. La fin des tragédies met en évidence la capacité plus ou moins grande du protagoniste à entrelacer les lois, la justice divine et le comportement humain (Castoriadis, 2012, p. 170). Étant donné que ce cadre normatif et institutionnel était nouveau dans le contexte grec<sup>32</sup>, ce qui n'existait pas était une référence permettant aux citoyens de comprendre la signification de ce système, car ils étaient régis par un système différent. Par la tragédie, le nouveau système est compris à cet endroit où le système précédent peut entraver sa compréhension,

31 *Tous les mythes ne se sont pas traduits en tragédies, Sophocle et Eschyle, les plus prolifiques, ont écrit environ 130 et 90 respectivement, choisissant ceux qui permettaient les références que la société exigeait pour comprendre, d'une part les règles de coexistence, et d'autre part, le dilemme que la vie en communauté représente pour l'individu.*

32 *La Grèce antique avait un système de lois régissant la vie des citoyens et la démocratie, elle comptait aussi avec des institutions qui garantissaient le respect de ces lois; lois et institutions définissaient un véritable cadre à respecter.*

c'est-à-dire dans l'imaginaire. Un nouvel imaginaire social est institué reliant les institutions, les lois et les comportements urbains, contribuant directement à la construction de l'imaginaire urbain. La tragédie nous apprend comment un imaginaire urbain utile et fonctionnel est construit dans un but, la réinvention de la vie urbaine.

*“La tragédie n'est pas seulement une forme d'art: c'est une institution sociale que la ville, par la création de concours tragiques, place aux côtés de ses organes politiques et judiciaires. En les implantant sous l'autorité de l'archonte éponyme, dans le même espace urbain et suivant les mêmes normes institutionnelles que les assemblées ou tribunaux populaires, comme un spectacle ouvert à tous les citoyens, dirigé, représenté et jugé par les représentants qualifiés des différentes tribus, la ville devient théâtre, d'une certaine manière elle est prise comme objet de représentation et se représente elle-même devant le public ».* (Vernant, 1996, p. 27).

La ville et le théâtre finissent par être une seule chose, la première est mise en scène dans la seconde, et cette mise en scène sert à faire comprendre l'ensemble des principes juridiques et institutionnels aux citoyens ordinaires. Mais il y a aussi un processus d'identification car les personnages, dont les biographies sont imprégnées de la divinité du mythe, sont problématisés de la même manière que l'homme ordinaire est problématisé (Vernant, 1996, p. 30). L'introduction de l'utilisation de masques dans l'interprétation des personnages de la tragédie est la clé de l'introduction de la dimension anonyme-collective de l'intrigue, c'est-à-dire que n'importe qui peut être derrière Oedipe ou Jocaste. Mais cela permet également d'établir une relation de présence-absence (Vernant, 1996, p. 27). Les deux dimensions sont constitutives de l'imaginaire, la polis est l'espace du collectif et du public<sup>33</sup>, donc l'individu entre dans une sorte d'anonymat. C'est aussi le principe de la démocratie, la perte de l'individualité portée à sa plus haute expression lors d'un vote, c'est-à-dire que le moment maximum de la démocratie est l'annulation de l'individu. La seule possibilité que le commun puisse réaliser une sorte d'unité semble être la perte de l'individualité, la ville ne sera donc possible en tant qu'unité, que si le collectif assume la primauté. “La thèse centrale de Fustel (de Coulanges) est que dans la cité antique l'individu est complètement subordonné à la communauté”, soumis en tout et sans réserve à la ville “(Castoriadis, 2012, p. 42). Cet imaginaire institué par la tragédie est donc une construction de l'ordre social dans la mesure où il parvient à se hégémoniser au-dessus de l'individualité, car s'il est construit à partir de l'imagination individuelle, c'est un imaginaire qui se construit pour et par la survie de la ville. C'est ce substrat qui donne sens au collectif, qui attribue une valeur à ce qui n'affectera pas directement l'individu mais à travers le collectif.

Chaque ville grecque avait son théâtre dans la ville même, si nous parlons en termes d'urbanisme, la ville rend visible l'espace de sa propre représentation, com-

33 Máximo Cacciari souligne la différence entre la *polis* grecque et la *civitas* romaine, les sujets sont différents: «*Civitas est un terme qui dérive de civis, de sorte que dans tous les cas, il apparaît comme le produit des cives dans sa concurrence collective dans un même endroit et dans la soumission aux mêmes lois ... notez la parfaite correspondance entre la terminaison des polis et la civitas; dans le premier, la ville est citée, dans le second, le citoyen* »(Cacciari, 2010, pp. 10).





**Image 24. Image de Dadar, à Mumbai.**

*Image typique d'une ville "global" de l'hémisphère sud qui montre les inégalités urbaines existantes. Photographie du centre financière à Dadar, Mumbai.*

*Des quartiers (bidonvilles, townships, favelas, etc.) dans des mégapoles postcoloniales qui se reproduisent en permanence, en attendant qu'un autre imaginaire social et urbain s'instaure, celui d'une utopie réelle et non évasive, au sens lefebvrien.*



me un ensemble de boîtes ou de poupées russes, la ville a en elle un théâtre dans lequel il représente la ville qui à son tour contient un théâtre, et donc à l'infini. Mais quand le théâtre de la ville est vide, c'est comme un masque inutilisé, il se retrouve comme un objet banal et vidé de sens. L'emplacement et les éléments architecturaux du théâtre grec augmentent la banalité de sa construction tant qu'il n'y a pas de fonction, c'est une sorte de ruine pathétique, comme la décoration d'un masque qui n'est pas sur le visage d'un individu. Cela nous permet de comprendre que, sans l'imaginaire urbain, la ville elle-même est une mascarade, un ensemble de gestes qui peuvent devenir banaux car ils ne sont que les signes d'un événement, d'une célébration qui a lieu lorsque la ville vit, mais dont le sens ne réside pas seulement dans les activités qui s'y déroulent en tant que théâtre, comme le dit Aldo Rossi, mais ils acquièrent un sens à cette construction imaginaire instituée dans la société qui pousse certains comportements. Sans elle, la ville elle-même est une mascarade banale et méprisable.

La tragédie est l'un des moyens les plus anciens et les plus étudiés à partir desquels s'est construit un imaginaire urbain capable de modeler une subjectivité visant à instituer certaines valeurs et certains comportements liés à un système juridique et institutionnel que l'on souhaitait mettre en œuvre dans la société hellénique. Semblable à la tragédie grecque, au fil du temps, il y a eu d'autres mécanismes capables de construire des imaginaires urbains qui favorisent des changements dans la population. L'imaginaire urbain n'est donc pas seulement un outil de lecture de la ville, son rôle fondamental est de construire la subjectivité de la société pour favoriser une certaine transformation dans le monde réel. Des exemples plus proches<sup>34</sup> ont été les relations étroites entre le cinéma, la culture et l'identité dans la Révolution Mexicaine (1911) et entre le cinéma et la ville dans l'Union Soviétique immédiatement après la Révolution Russe (1917). Dans les deux cas, il s'agissait de territoires occupés de manière dispersée par des paysans à grande diversité culturelle. Bien que dans le cas du Mexique, cette diversité ait toujours été marquée par le métissage entre la culture indigène à racines maya ou aztèque et la culture espagnole, dans le cas de l'URRS, les différences étaient extrêmes. D'un côté, la partie la plus européenne avec Saint-Pétersbourg et Moscou, la Biélorussie et l'Ukraine; puis les zones les plus slaves de la steppe, plus la Mongolie orientale qui appartenait également à l'union et, au sud, l'Azerbaïdjan, le Kazakhstan, l'Ouzbékistan, entre autres. Pour les Russes, il était essentiel de communiquer rapidement le programme de la Révolution, donc immédiatement après la victoire, les trains Agit-Pop ont été promus pour transporter à travers le territoire soviétique les différents formats culturels tels que le théâtre, la peinture, le cinéma, la sculpture et la poésie, qui servaient à expliquer les idées et les programmes, les conduisant jusqu'aux confins du territoire où l'empire du tsar avait construit les voies ferrées.

Mais cela n'était pas suffisant, étant donné les cultures si différentes, il était nécessaire qu'ils se connaissent tous, s'apprécient et se sentent partie intégrante de cet ensemble qui constituait l'URSS. Dans ce contexte de nations multiples, la politique urbaine était combinée avec la politique culturelle; les urbanisations so-

<sup>34</sup> *Aucune mention n'est faite ici de l'exemple de la construction des capitales impériales du XIXe siècle, Paris, Berlin, Londres et Vienne, brièvement abordé dans le 2ème chapitre. C'est peut-être l'exemple le plus onéreux de la construction d'un imaginaire, qui conçoit les capitales européennes comme un objet de désir.*

viétiques comprenaient toujours un centre culturel dont à l'intérieur fonctionnait une salle de cinéma. Ce n'était pas n'importe quel bâtiment, c'était probablement le plus important de ceux construits dans la région, même dans le cas de petites constructions, ceux-ci étaient connus pour leur facture, conçus par les architectes les plus importants du constructivisme russe. Comme les manifestes l'exprimaient en permanence, le constructivisme n'était pas seulement un moyen de confronter la conception de l'architecture et de l'art, il s'agissait de la construction d'une nouvelle société, à partir de cette problématique, l'architecture de ces bâtiments cherchait à transmettre les idées qu'ils devaient guider cette nouvelle société, dans laquelle la culture, la science et la technologie visent à satisfaire les besoins matériels des citoyens (Lissitzky, 1970, p. 50). Les bâtiments défiaient la gravité et cherchaient à aller au-delà des techniques connues, brisant le rythme et la continuité que l'architecture résidentielle proposait et cherchant à incarner cette utopie qui défie l'établi. Des exemples remarquables sont le cinéma Vityaz à Belyayevo, le Club de Travailleurs de Zuev d' Ilia Golosov de 1927 et le Club de Travailleurs de Rusakov de Konstantini Melnikov de 1928. Parallèlement, le cinéma soviétique a produit un grand nombre de films sur le triomphe de la Révolution, ses objectifs et réussites, mais aussi des documentaires montrant les différentes cultures, coutumes, costumes, langues des différentes républiques, cherchant à mettre en scène le discours qui, malgré les différences, partageaient tous la même volonté de changement et d'appartenance à une nouvelle grande nation. Si une partie de ce discours visait la conscience de l'individu, faire appel à l'art et à certaines images nous permet de construire un discours alternatif qui ne passe pas par la compréhension, mais au contraire s'installe dans l'inconscient jusqu'à ce qu'il se consolide comme un mandat symbolique au-dessus des volontés. L'imaginaire urbain n'est pas seulement un dépôt d'images produites à partir de la ville existante, c'est aussi le système de fabrication de nouvelles images prêtes à transformer la réalité urbaine et sociale.

### ***Armando Silva et les imaginaires urbains d'Amérique latine.***

La notion d'imaginaire urbain qu'Armando Silva<sup>35</sup> a installée dans les études urbaines en Amérique Latine est fondée à partir d'autres coordonnées sur la base de trois constats: «la ville naît au même temps que les écritures et leurs représentations; la ville physique se rencontre dans l'histoire avec ses habitants jusqu'au moment où l'urbain signifie plutôt ce que font les citoyens, leur urbanité et moins la ville physique; enfin, les habitants, aujourd'hui citoyens, des leurs origines lointaines ont été entourés de mythes, de légendes, de peurs et de craintes d'êtres venus d'au-delà... » (Silva, 2009, p. 22). La notion d'imaginaire qui en émerge est celle de son assimilation à la sphère du langage, cherchant à inscrire (in-scriben) les fantasmes collectifs et les évocations des citoyens de leurs expériences antérieures et qui ont généralement des difficultés à se matérialiser dans la ville physique. C'est de là qui provient l'accent mis par Silva sur les graffitis, la publicité et les médias<sup>36</sup>, comme ce qui est fantasma-

35 Armando Silva, *Bogotá, Colombie 1948, est peut-être le plus important théoricien des imaginaires urbains au cours des 20 dernières années, a placé le sujet dans le récent débat urbain avec grand succès grâce à ses études sur les modes d'appropriation de la ville en Sao Paulo, Bogotá et les villes les plus importantes du continent. Ses principaux livres sont: Urban Imaginaries (1992), Family Album (1998), Los Imaginario nos habita (2009), entre autres.*

36 Plusieurs des études de cas et des premiers chapitres de ses livres, du premier *Urban Imaginar-*

tique et «à peine textualisé qui construit plutôt le patrimoine des structures implicites d'intercommunication sociale» (Silva, 2009, p. 125). Pour l'auteur, donc, la légitimité de l'imaginaire vient de sa textualisation sur un support que la ville fournit, mais, comme toute textualisation, elle a besoin de règles, d'une grammaire capable de lui donner un ordre et qui lui permette de déchiffrer plus tard le discours sous-jacent. Dans cette logique, les événements sont vus comme des formes d'inscription de cet imaginaire sur la ville, des formes qui sont inscrites mais qui, au-dessus de leur valeur d'inscription ou de leur valeur de fait matériel, leur importance réside dans les récits urbains qu'après d'être enregistrés dans la ville (graffitis, odeurs, pratiques, etc.) ont le potentiel de s'inscrire dans la psyché du citoyen et de générer des processus d'appropriation, comme les exemples récurrents que l'auteur donne, les Mères de Mai à Buenos Aires ou le Cartel de Medellín, entre autres.

Mais cette notion d'imaginaire urbain, inestimable dans la mesure où elle montre un chemin pratique d'appropriation du citoyen sur sa ville, entre dans une boucle qui limite son action dans la réalité au-delà de la construction de récits qui, bien qu'ils aient une incalculable valeur culturelle et identitaire, ayant leur début et leur fin dans la psyché collective, n'ont plus de possibilité de escalader à un autre niveau et manquent donc de capacité de transformation dans la réalité matérielle. De ce point de vue, la valeur de l'imaginaire résiderait dans sa capacité à générer des événements de nature culturelle, même les événements politiques finissent par construire des images qui s'expriment culturellement et esthétiquement (Silva, 2006, p. 21). Cette limitation des imaginaires urbains au champ de la culture vient de la compréhension du monde imaginaire comme le monde des fantasmes, des peurs et des récits qui viennent du passé, cependant, comme nous l'avons vu jusqu'à présent, les imaginaires sont également construits à partir de processus qui se déroulent dans la réalité physique et imaginaire et qui ne sont pas nécessairement devenus des récits. Par exemple, les processus historiques coloniaux, les processus de destruction et d'intervention des villes, l'imposition d'une gestion territoriale étrangère à sa nature, les représentations des vainqueurs dans l'espace public, entre autres. L'accent mis sur les aspects narratifs, même lorsqu'ils sont à peine textualisés, éviterait, en se cachant presque, les images qui ne sont pas parvenues à devenir un fil narratif continu, car du fait de leur origine traumatique et donc fragmentées, elles ont été réduites à une condition d'indécidabilité, d'impossibilité de représentation, c'est exactement ce qui se passe avec les processus de colonisation. Ces imaginaires n'ont tout simplement pas leur place dans ce regard, ils sont laissés de côté, c'est le cas de l'approche, par exemple, de la question territoriale. Pour Silva «Le territoire a été et continue d'être un espace, même s'il est imaginaire, où nous vivons avec les nôtres, où la mémoire de l'ancêtre et l'évocation de l'avenir nous permettent de les désigner comme un lieu qu'il a nommé avec certaines limites géographiques et symboliques. Nommer le territoire, c'est l'assumer dans une extension linguistique et imaginaire; en le parcourant, en marchant dessus, en le marquant d'une manière ou d'une autre, c'est lui donner une entité physique qui se conjugue, bien entendu, à l'acte dénommatif » (Silva, 2006, p. 54). Cependant, pour la vie d'une société, la manière dont les ressources naturelles d'un

---

ies (1992) aux récents, comme *Los Imaginario nos habitan* (2009) font référence à ces deux thèmes.

territoire sont usufruits, exploitées et distribuées sera plus importante. Ces territoires ne sont probablement pas parcourus ou évoqués car ils n'ont jamais fait partie de l'imagination nationale, mais ils devraient le devenir. Comment construire les images qui permettent ces processus d'appropriation inexistantes? Comment construire une représentation de ces territoires traditionnellement gardés cachés et distants pour en profiter?

Cette apparente difficulté des imaginaires urbains pour transcender la lecture de la ville et devenir un outil conceptuel capable d'influencer les aspects les plus profonds de la politique urbaine, dans la production de plans et de projets pour la ville et surtout, de participer à surmonter les décalages et les séquelles qui proviennent des moments clés de l'histoire des villes et, en particulier, de ceux qui ont été générés dans les processus de colonisation, a généré ce que Adrián Gorelik appelle un malaise, car «on n'a jamais autant parlé d'imagerie urbaine, en même temps que l'horizon de l'imaginaire urbain n'a jamais été aussi fermé dans sa capacité de projection»(Gorelik, 2004, p. 259). La critique pointe les difficultés que l'imaginaire urbain présente, telles que définies, pour intervenir dans les processus de production de la ville. La formule qui se répète dans les recherches d'Armando Silva est toujours celle des imaginaires comme modes d'appropriation possibles des espaces à petite échelle contre la puissance écrasante produite par la ville. Un pouvoir qu'aujourd'hui n'est plus seulement dans les agents du capital qui ont longtemps fait de la ville une marchandise, mais qui ont réussi à déplacer - ou à se déplacer - à l'État et au public. La notion d'imaginaire urbain a perdu toute capacité critique face aux problèmes urgents et contemporains de la ville, restant dans le débat sur la modernité déjà dépassé par la réalité elle-même, tandis que "... la culture urbaine est à court d'instruments (en principe, sans Etat) non seulement pour intervenir dans la ville, mais pour penser à elle (Gorelik, 2004, p. 279).

Loin de cette vision culturaliste, presque "réelle-fantastique" et insuffisante, la notion d'imaginaire urbain d'Edward Soja pose un cadre au-delà des villes socio-économiques ou racialement ségréguées, des villes qui sont un "patchwork de communautés résidentielles" (2008, p. 475) qui loin d'éliminer les problèmes antérieurs de la ville moderne, les a creusés, constituant le scénario post-métropolitain, un univers urbain complexe, changeant et conflictuel qui englobe le réel et l'imaginaire (Soja, 2008, p. 38). Dans ce panorama, un rôle très clair est posé pour les imaginaires urbains, la destruction de cette subjectivité conditionnée par la consommation et qui ne fait que reproduire la dépendance au capitalisme, tout en détruisant les relations sociales, en autonomisant les individus et en créant l'illusion de l'autosuffisance basée en l'économie monétaire exclusivement. L'imaginaire construit par les médias a aggravé son aliénation à partir du développement numérique, la réalité virtuelle remplace la réalité matérialisant les pires prophéties de Guy Debord, laissant plus qu'une société du spectacle, un ensemble d'individus anéantis par le spectaculaire. De là, la seule possibilité pour la ville est de radicaliser ses stratégies d'intervention; "Il est nécessaire de développer des politiques radicales, stratégiquement postmodernes, qui vont au-delà de la démythification et de démasquage des continuités du capitalisme afin d'affronter et confronter plus directement les succès, pour l'instant enracinés, du postmodernisme néoconservateur et néolibéral et des nouvelles formes de développement capitaliste contemporain, à la fois mondial et local »(Soja, 2008, p. 484).

La recherche de Soja se limite à l'agglomération de Los Angeles et à ses problèmes et possibilités. Le concept de post-métropole a été utilisé pour parler des grandes villes hyper-technologiques du premier monde qui partagent la situation post-fordiste, la vie virtuelle intense et les médias, la délocalisation de l'industrie et l'emploi essentiellement des services, ce qui permet d'importants excédents économiques pour certains secteurs et l'augmentation des inégalités. C'est cette subjectivité «Simcity» qui soutient finalement la post-métropole et qui doit être décolonisée », cela impliquerait, en partie, la création d'un nouvel imaginaire alternatif et transgressif qui peut aider à résister et à retourner les conditions établies de la postmodernité dans la mesure où cela dépend désormais de ces guerres d'images » (Soja, 2008, p. 484). Soja désigne cette nouvelle culture séduisante et hypnotisante capable de cacher cette réalité précaire que le citoyen finit par accepter presque avec satisfaction. Les notions d'imaginaire urbain de Soja peuvent-elles être utilisées dans des situations postcoloniales? Garth Andrew Myers a utilisé les indices de Soja pour parler des villes africaines, à la question «Et si la post-métropole était Lusaka?» conclut: «It is living with the consequences of colonialism's temporal aftermath and spatiale gacies» (Myers, 2011, p. 920), conséquences qui s'expriment, selon l'auteur, dans l'informalité, la ségrégation et d'autres problèmes communs dans les villes africaines telles qu'il le démontre plus tard. La notion d'imaginaire soutenue par Soja comme la colonisation de la subjectivité basée sur la nécessité de la conditionner pour la maintenir aliénée par rapport au système économique productif, coïncide avec le souci de réussir une pensée autonome pour les sociétés de Castoriadis.

Selon Hiernaux, les études sur l'imagerie urbaine d'Amérique Latine abordent, les analyses se référant d'un côté à la ville vécue, les appropriations menés par des personnages subordonnés et, de l'autre, celles qui abordent le thème des représentations de la ville, les fantasmes qui conditionnent les appréhensions et les peurs des citoyens (Hiernaux, 2007, p. 23). On ne prétend pas que ces points de vue soient rejetés ou totalement inutiles aux fins de cet ouvrage, tout au long de ce travail sera traité le sujet des appropriations, clé de toute étude qui se réfère à l'imaginaire et en particulier à celle soulevée par Armando Silva. Il s'agit simplement d'un enrichissement et d'une radicalisation afin d'être utilisé pour faire face aux problèmes de la post-colonialité ou, en d'autres termes, de décoloniser l'urbanisme et l'architecture. Entre autres, la route utilisée est celle de récupérer quelques regards sur la relation entre matérialité et subjectivité, comme celle suggérée par Hiernaux lui-même, un retour à Walter Benjamin «trouver un sage équilibre entre matérialité et immatérialité, équilibre souvent oublié dans la production académique actuelle sur les imaginaires urbains » (Hiernaux, 2007, p. 27). À ce stade, il est nécessaire de se demander quelle relation existe entre la post-colonialité et les imaginaires urbains, en particulier lorsque pour les auteurs importants qui ont abordé la question de l'imaginaire urbain, comme Héctor García Canclini, il existe de relation; «... Les conflits culturels pour le pouvoir ne peuvent pas être analysés en Amérique Latine comme des problèmes» postcoloniaux «à la manière d'Homi Bhabha et de certains latino-américains, parce que notre continent a cessé d'être une colonie il y a près de deux siècles» (García C, 1999, p. 44). Malheureusement,



l'empressement de García Canclini à s'engager dans des débats sur la postmodernité qui se produisent en Europe et aux États-Unis, le fait rejeter a priori, sans aucune analyse préalable, les caractéristiques postcoloniales de la réalité des villes du continent américain. Il est donc essentiel de comprendre quelle est la nature imaginaire de la post-colonie et dans quelle mesure c'est à partir de ces coordonnées qu'il faut penser les villes d'Amérique Latine, surtout s'il est entendu que tout processus de colonisation est avant tout un processus de colonisation de l'imaginaire, de refondation de la subjectivité.

## 2. CHAPITRE 02

### L'URBAN ET LE POST-COLONIAL

Bien que la littérature urbaine se référant à la post-colonialité se soit développée plus intensément au cours des 20 dernières années qu'au 20e siècle, cette recherche s'intéresse particulièrement à deux sujets. Le premier est la relation entre la subjectivité et la post-colonialité, c'est-à-dire la manière dont les processus de colonisation façonnent un inconscient avec des caractéristiques spécifiques qui ne sont pas nécessairement perdues avec les processus d'indépendance, mais restent comme des traits distinctifs de une subjectivité que l'on peut qualifier de postcoloniale. Ce sujet a été traité dans le premier chapitre dans le sens de la subjectivité à la post-colonialité. Pour expliquer la pensée de Castoriadis, on a tenté de transférer son raisonnement aux problèmes postcoloniaux. Dans ce deuxième chapitre, il est intéressant de partir des études postcoloniales et de comprendre la construction de la subjectivité du sujet postcolonial, puis d'étendre l'analyse à la ville, c'est-à-dire les imaginaires urbains de la post-colonialité. Cela permettra, dans un second temps, d'aborder la manière dont les études postcoloniales peuvent aborder les problèmes urbains. Ces dernières années, en particulier depuis les études de Jennifer Robinson (2006), des études comparatives entre les villes ont été développées comme le moyen le plus efficace pour acquérir de nouvelles connaissances sur les villes postcoloniales. Il est intéressant en particulier, une approche du sujet est en tant ce travail est avant tout une étude comparative entre des villes qui ont subi des processus de colonisation.

#### 2.1 SUBJECTIVITÉ ET COLONIALITÉ.

La théorie post-coloniale telle qu'elle est connue aujourd'hui a connu 3 moments de développement différents selon Achille Mbembe (2013). La première trouve son origine avant et pendant les luttes anticoloniales de la première moitié du XXe siècle, qui s'accompagnent d'un développement théorique cherchant à confronter les hypothèses philosophiques et scientifiques utilisées pour justifier l'occupation territoriale des empires européens dans d'autres pays. Pendant cette période les idées suivent trois arguments, le premier est de contester le droit des colonisateurs d'occuper le territoire colonisé, d'exploiter ses ressources et d'exercer tout type de domination, concluant par la justification de la violence pour défendre ce qui a été usurpé (Fanon, 1985, 2011), (Césaire, 2004). Cette pensée est partiellement nourrie par la pensée de Karl Marx qui dans *Le Capital* signale déjà le rôle de la découverte des gisements d'or et d'argent, l'exploitation des indigènes en Amérique, l'esclavage de la population africaine et le pillage de l'Inde comme facteurs clés de l'accumulation originelle (Marx, 2010, p. 638) qui donnera naissance au capitalisme

industriel au XVIIe siècle<sup>37</sup>. Une deuxième argumentation vise à comprendre qui est le colonisateur et surtout le colonisé, en expliquant que la compréhension de leurs attitudes et comportements leur permet de réagir et de pouvoir « 'dire je', 'd'agir de soi-même', de se doter d'une volonté citoyenne et de participer, ce faisant, à la création du monde» (Mbembe, 2013, p. 75). Ce sont les premiers écrits qui abordent le problème de la construction de la subjectivité du colonisé et lancent le débat de sa décolonisation (Mannoni, 1984), (Fanon, 1985), (Thiong'o, 1986). Enfin, le troisième argument est celui qui s'attaque à la racialisation des sujets colonisés, qui, bien que lié au deuxième argument, a sa propre spécificité.

Le deuxième moment, celui de la grande herméneutique selon Mbembe, se déroule au cours des deux dernières décennies du XXe siècle et traite des problèmes de la post-colonialité, concentrant sa critique sur la construction de la culture des pays post-coloniaux, qui se pensent à partir d'un discours produit en Europe. *Orientalisms* (2010) d'Edward Said, est la première étude qui montre la construction de l'orientale à partir de la littérature et de la peinture européennes (en particulier l'anglaise et la française), à travers une critique rigoureuse du raisonnement et des procédures qui ont produit ces œuvres et jugements de valeur, leurs auteurs s'efforçant - au cours de leurs voyages - de prouver les «vérités» avec lesquelles ils sont arrivés, plutôt que d'analyser la réalité qu'ils avaient devant eux (Said, 2010, p. 84). Said démontre que le projet colonial "n'était pas réductible à un dispositif militaro-économique, mais qu'il était sous-tendu par une infrastructure discursive, une économie symbolique, tout un appareil de savoirs sont la était aussi bien épistémique que physique" (Mbembe, 2013, p. 76). C'est cette infrastructure discursive, cette économie symbolique qui retient le plus l'attention des critiques postcoloniales, lorsque le colonisateur n'est plus physiquement présent, mais au contraire habite l'imaginaire du sujet postcolonial. La coïncidence temporelle avec le tournant post-moderne ont associé le postcolonial à ces nouvelles positions, cependant, à partir des travaux d'Ashis Nandy, Gayatri Chakravorty Spivak et Hommi Bhabha, qui ont incorporé les contributions de la psychanalyse et les contributions de Adorno, les études subalternes étaient clairement définies.

Enfin, le troisième moment vient de la mondialisation et du développement des communications, ces nouvelles conditions permettent à la pensée postcoloniale de devenir une «pensée mondiale» qui montre le colonialisme comme une «expérience planétaire et contribua à l'universalisation des représentations, des techniques et des institutions » (Mbembe, 2013, p. 84) non sans ambiguïtés et paradoxes, qui permettent de comprendre la modernité et la création du monde contemporain comme un processus de création conjointe entre les empires coloniaux et les colonies (Quijano, 2014)<sup>38</sup>. Dans cette nouvelle perspective, la

37 *Marx marque son apparition par ordre chronologique en Espagne, Portugal, Hollande, France et Angleterre, cette dernière où "à la fin du XVIIe siècle elle est systématiquement résumée et synthétisée dans le système colonial, le système de la dette publique, le système fiscal moderne et le système protectionniste". Ces trois systèmes étaient appuyés par le recours à la force de l'État à imposer aux colonies (Marx, 2010, 638). La critique du système colonial, à la fois comme origine de l'exploitation capitaliste de l'homme et comme origine du système capitaliste lui-même, est énergique et peut être comprise comme un antécédent à la critique post-coloniale.*

38 *Achille Mbembe ne mentionne certainement pas Anibal Quijano, mais une partie de son raisonnement a été soulevée par l'auteur péruvien dans des analyses qui lient les systèmes économiques*

post-colonialité n'est pas une pensée «anti-européenne», mais plutôt une tentative de montrer comment « l'expérience coloniale et impériale a été codifiée dans des représentations, des divisions disciplinaires, leurs méthodologies et leurs objets, elle nous convie à une lecture alternative de notre modernité à tous » (Mbembe, 2013, p. 86) » c'est-à-dire une invitation à décoder des disciplines, des représentations, des méthodologies et des objets, autrement dit, à décoloniser la pensée, la connaissance et les pratiques, à une redéfinition radicale en termes épistémologiques.

Sans modifier la caractérisation chronologique proposée par Achille Mbembe, nous pouvons préciser les aspects clés de la relation entre subjectivité et colonialité, ce qui se traduira par une plus grande clarté concernant les processus de décolonisation. La première approche de la construction de la subjectivité du colonisé, traitée pour la première fois par Octave Mannoni (1984)<sup>39</sup> sous la lecture d'Alfred Adler, fait allusion à la formation d'un complexe d'infériorité causé par le désavantage physique que le colonisé perçoit par rapport au colonisateur. Ce désavantage est vérifié par la couleur de la peau, selon le psychologue français<sup>40</sup>, ceci est imperceptible dans les sociétés ethniquement homogènes mais clé pour définir les hiérarchies sociales et culturelles dans les situations de colonisation interethnique. Le complexe d'infériorité se traduit par un complexe de dépendance, qui fonctionne symétriquement et est structuré par une sorte de «masque social» plutôt que par son squelette moral (Mannoni, 1984, p. 48). Ces relations de dépendance sont mises en évidence dans l'échange de services qui ne nécessite apparemment aucune reconnaissance<sup>41</sup> (Mannoni, 1984, p. 50), lorsque cette relation de dépendance est rompue, le sentiment d'abandon apparaît chez les colonisés. En situation d'infériorité, le colonisé tente d'établir une relation de dépendance à l'image de celle du fils envers le père (Mannoni, 1984, p. 67), ce qui implique une relation d'autorité<sup>42</sup>. C'est cette relation de dépendance qui est la clé

---

*productifs à la formation d'une nouvelle culture et à la construction d'une première mondialisation, avec une division très claire du travail, les colonies fournissant la matière première et les empires coloniaux la technologie qui lui donne une valeur ajoutée.*

39 *L'essai d'Octave Mannoni, Psychologie de la colonisation, (1948, Seuil, Paris), puis réédité en Angleterre et en France sous le nom de Prospero et Caliban. Psychologie de la Colonisation (1984 Ed. Universitaires, Paris) apparaît à l'époque où les principaux anticolonialistes africains de l'époque écrivaient leurs principaux essais. Comme l'a souligné François Vatin (2011), les contributions de Mannoni n'ont pas été bien accueillies par Frantz Fanon et Aimé Césaire, qui l'ont sévèrement critiqué dans leurs célèbres essais anticoloniaux Peau Noire, Masques Blancs (1950/2011) et Discours sur le colonialisme (1948). / 2004). La discussion sert à établir le sens du postcolonial dans lequel ce travail, toutefois qu'il peut être compris simplement comme le moment postcolonial. Au contraire, le postcolonial est compris comme les retards du processus de colonisation dans la société qui a traversé ces processus, bien que Mannoni ait été l'un des premiers à les signaler sur le plan psychologique, ces principes ont été repris et développés de manière plus complète par différents auteurs que nous reverrons plus loin (Mannoni, 1948, 47).*

40 *Octave Mannoni était un ethnologue, psychologue et psychanalyste français, il a passé 20 ans à travailler à Madagascar et à faire des observations dans et hors de la clinique. À son retour en Europe, il traduira certaines des œuvres de Sigmund Freud en français. Il était donc un personnage lié au monde de la psychanalyse.*

41 *L'idée de reconnaissance est basée sur la moralité européenne et implique le déni de dépendance dans la mesure où elle permet de comprendre l'échange de services comme un acte volontaire et de libre arbitre, sur une sorte de dépendance fondée sur le libre arbitre. (Mannoni, 1984, 54).*

42 *Mannoni précise que le sentiment d'infériorité qui est établi chez le sujet colonisé n'est pas dû à une anomalie congénitale comme le soutient Adler, mais à la trahison comme le soutient Fritz Kunkel.*



**Image 25. 7 Essais d'interprétation de la réalité péruvienne.**

*Couverture du livre 7 Essais d'interprétation de la réalité péruvienne, de José Carlos Mariátegui, conçus avec des motifs abstraits d'origine andine par Julia Codesido. C'est l'un des premiers essais sur la persistance du colonialisme dans une république indépendante (le colonialisme survivant).*



pour comprendre l'impossibilité d'une pensée autonome, ce qui est en cause, c'est le manque d'autonomie qui se construit de génération en génération. «Il y a une hérédité psychologique qui assure la transmission, de génération en génération, de certains traits de caractère. » (Mannoni, 1984, p. 123). Une sorte de culture de dépendance qui s'installe dans le subconscient et définit une personnalité sociale.

La pensée de Mannoni suscite des soupçons de Fanon et Césaire, qui l'accusent d'avoir une pensée raciste, ce qui ne peut certainement pas être exclu<sup>43</sup>, cependant, ce qui est clé dans l'analyse de Mannoni et qui n'est pas compris par Fanon ou Césaire est qu'il y a d'une part une modélisation de la psyché à partir du processus de colonisation, que cette nouvelle configuration a pour caractéristiques le complexe d'infériorité et de dépendance indiqués, mais aussi que ceux-ci ne disparaîtront pas simplement en obtenant l'indépendance. En d'autres termes, la victoire des luttes pour l'indépendance ne suffirait pas pour mettre fin à la colonisation, que celle-ci serait inscrite dans cette nouvelle psyché. « On peut admettre comme principe qu'une personnalité, sur quelque modèle qu'elle soit constituée, pourvu qu'elle soit bien dessinée et qu'elle ait achevé son développement, ne peut pas être modifiée très profondément par les événements subséquents. Si, sous les corpus des événements, elle est bouleversée, ou si elle se dégrade, c'est qu'elle contenait en elle, depuis l'enfance, le germe de sa transformation ou de sa dégradation sous forme de conflits latents. » (Mannoni, 1984, p. 124). Les événements insuffisants doivent être compris comme ceux qui permettent la réalisation de l'indépendance politico-administrative, mais cette colonisation en tant que fait historique, selon d'Achille Mbembe, ne disparaîtra pas, mais elle peut surmonter cet horizon qui cause les complexes d'infériorité et l'impossibilité d'autonomie. En ce sens, la colonisation deviendra en ce *petit* lacanien, irréductible et qu'éventuellement revienne comme réel, mais qui consente l'autonomie. Et le projet d'autonomie, ou de décolonisation, ne consiste pas à éliminer la colonisation en tant que fait historique ou à nier ses effets, il s'agit de prendre en main ses retards, ses effets, comme tout processus traumatisant auquel une société est exposée.

Au fil du temps, le sujet colonisé prend la place qui lui a été assignée dans les processus de colonisation, c'est-à-dire que le système colonial se maintiendra dans le temps grâce à «... deux processus de signes contraires: un enkystement né de l'intérieure, u corset imposé de l'extérieur » (Memmi, 1985C, p. 120). Ce processus d'enkystement sédimente dans l'inconscient du sujet jusqu'à ce qu'il soit finalement symbolisé, devenant un mandat permanent de soumission. Le sujet colonisé assume son rôle et son destin sans aucune ambition de le transformer car en lui réside le mandat de rester dans la situation coloniale<sup>44</sup>. Dans les deux situations, les sujets *La trahison a opéré dans l'environnement de l'enfant et cela se traduit par un sentiment d'abandon.*

43 Surtout pour certains passages de son essai où il va jusqu'à dire que «Que la colonisation ait toujours reposé sur l'existence du besoin de dépendance, cela ne fait pas question à mes yeux. Tous les peuples ne sont pas aptes à être colonisé, seuls le sont ceux qui possèdent ce besoin » (Mannoni, 1984, 88). Ce besoin supposé de dépendance n'est pas approfondi, il doit donc être compris comme un préjugé eurocentrique et même ethnocentrique.

44 Contrairement à ce que l'on peut supposer, les processus d'indépendance ne sont pas en eux-mêmes suffisants pour transformer la modification du mandat symbolique, cela dépendra de la façon dont le processus se développe si cette symbolisation «colonisée» est renversée. En bonne partie, cela dépendra de la mise en jeu de l'imaginaire radical avant ou pendant la période d'indépendance. Comme nous le verrons plus loin, les processus d'indépendance ont des origines et des processus différents. Lor-

désormais indépendants conservent les attitudes des colonisés, ce qui signifie qu'ils restent en dehors du processus historique, sans pouvoir et sans possibilité de changement, leur rôle dans la nouvelle société est un rôle subalterne, sans droit au changement.

Au moment où Mannoni a écrit ses essais, une grande partie de l'Amérique avait plus de 100 ans d'indépendance, et bien qu'il n'y ait aucun essai psychologique sur le sujet, plusieurs analystes de l'époque ont affirmé cette incapacité à surmonter le colonial à partir des évidences empiriques. Au Pérou, José Carlos Mariátegui a exposé l'héritage et l'éducation espagnols comme le facteur qui a empêché de dépasser la situation d'exploitation de l'Indien, car «Les éléments moraux, politiques et psychologiques du capitalisme ne semblent pas avoir trouvé leur climat ici» (1994, p. 16). La continuité d'une morale, d'une manière de faire de la politique et d'une psychologie ancrée dans le colonial a empêché de surpasser les formes de production et de travail, c'est-à-dire qu'elle a empêché les transformations dans le monde réel, dans la vie quotidienne. Tout au long de ses célèbres 7 Essais sur l'Interprétation de la Réalité Péruvienne, publiés en 1928, Mariátegui tente une lecture postcoloniale à partir d'une analyse du marxisme, accordant autant d'importance aux aspects économiques-productifs qu'aux aspects culturels et psychologiques. L'éducation ne répondait pas à ses yeux à un esprit national, mais «a plutôt un esprit colonial et colonisateur. Lorsque l'État fait référence aux Indiens dans ses programmes d'éducation publique, il ne les désigne pas comme des péruviens égaux à tous les autres. Il les considère comme une race inférieure» (Mariátegui, 1994, p. 48). L'égalité que prêchait l'indépendance n'incluait pas les Indiens, seulement les créoles. La racialisation était maintenue dans toute l'Amérique indépendante, des États-Unis à la Patagonie, dans les anciennes colonies anglaises, françaises et portugaises, sans aucune distinction<sup>45</sup>.

L'Amauta<sup>46</sup> était convaincu que l'héritage colonial était à la fois psychologique, intellectuel, économique et social (Mariátegui, 1994, p. 49), donc lors de l'analyse de la littérature péruvienne, il a souligné Le colonialisme Supérstite 47 comme le principal problème d'une grande partie de la création littéraire, «Notre littérature ne cesse d'être espagnole à la date de la fondation de la République» (1994, p. 107) les sentiments, la subjectivité, l'imagination ont été colonisés 100 ans après la supposée émancipation, la dépendance est signalée par l'auteur maintes et maintes fois comme le grand symptôme dans les processus créatifs et culturels dans lesquels le Pérou était toujours absent

*sque l'origine répond à une volonté extérieure et que le pays est "indépendant" des agents extérieurs, l'inconscient collectif est pris au piège du symbolisme colonial. De même, lorsque le processus d'indépendance engage les élites précédemment liées aux colonisateurs et qu'ils assument les droits des colonisateurs contre la majorité, les symbolisations sont maintenues.*

45 *Il est vrai que les 3 premières décennies du 20e siècle sont la période de propagation maximale du racisme scientifique qui, ayant quitté la sphère intellectuelle, est devenu populaire dans le monde entier. Cela explique sa forte présence dans les discours et la subjectivité républicaine, mais seulement si l'on comprend que l'indépendance n'était qu'une politique administrative, et que par conséquent une dépendance culturelle, morale et psychologique était maintenue, comme l'affirmait Mariátegui.*

46 *Le nom avec lequel José Carlos Mariátegui était connu dans les milieux intellectuels, Amauta signifie enseignant « maitre » en Quechua runasimi, la langue des Incas.*

47 *Sous-titre de l'essai correspondant à la littérature péruvienne dans 7 essais d'interprétation de la réalité péruvienne.*

en tant que réalité concrète. 30 ans plus tard, Sebastián Salazar Bondy a mis en évidence dans le livre classique *Lima la Horrible* (1964) la construction d'un fantasme visant à idéaliser le passé colonial de la ville de Lima à travers sa falsification, en l'idéalisant et en cachant son caractère raciste oppressant et exploiteur. Il a appelé cette construction imaginaire l'Arcadie Coloniale et «constitue son blason le plus précieux: la ségrégation de la majorité indienne et métisse et, ce qui est pire, pauvre, inévitablement pauvre, dans le système des castes fermées» (Salazar, 1964, p. 33) qui permet de conserver intacts les lieux du colonisateur et du colonisé, en remplaçant leurs acteurs, les élites et les indiens et métis. Dans le commentaire d'une nouvelle édition, Paul Firbas propose le déplacement de la colonialité vers de nouvelles coordonnées: «Le mensonge et les falsifications dénoncés dans Lima, l'horrible, tout le bruit qui ne nous permet pas d'entendre» le vrai Pérou «, ont changé aujourd'hui de direction ou de symbole. La fuite continue, mais le passé de «l'Arcadie coloniale» a été déplacé par les nouvelles métropoles du monde néolibéral et médiatique » (Firbas, 2002). Si l'arcadie coloniale était le fantasme qui a engendré la dépendance et le manque d'autonomie, ce n'est qu'un déplacement des signifiants mais pas des significations, la colonialité en tant que construction qui affecte la psyché est maintenue, seule son apparence change, elle s'actualise .

Une grande partie des propositions de José Carlos Mariátegui ont été reprises, mises à jour et retravaillées par le plus grand penseur de la décolonisation en Amérique latine, Aníbal Quijano<sup>48</sup>. Sa principale contribution à la question de la post-colonialité est l'identification des principales conséquences en Amérique latine et plus précisément au Pérou, encadrées dans ce qu'il a appelé «des États indépendants articulés aux sociétés coloniales» (Quijano, 2014, p. 640), analysant l'incidence de la racialisation et du problème des indiens dans la constitution de la démocratie, appelant à repenser l'État-nation, tout en restant réticent à accepter l'existence de nations indigènes qui restent marginalisées (Quijano, 2014, p. 662). Un deuxième point est la relecture de la modernité comme construction mutuelle de l'Europe et des continents avec lesquels les colonisateurs sont entrés en contact, non seulement parce que l'Europe se découvre elle-même mais aussi parce que les nouvelles sociétés contribuent à l'expansion de l'imaginaire existant à la fin du Moyen Âge, montrant de nouveaux modes d'organisation sociale, de gestion territoriale et de construction de différents univers qui nous permettront de formuler différentes notions d'utopie et d'avenir, sans cette rencontre «la simple idée de la modernité serait tout simplement impensable» (Quijano, 2014, p. 708). Enfin, sur le plan culturel, il met en évidence la portée contemporaine de la construction centre-périphérie dans le capitalisme mondial, où le rôle du centre est joué par l'Europe et la périphérie par les autres continents qui assument l'attitude de «répétition servile et imitative des modèles européens »au niveau épistémique, culturel et artistique (Quijano, 2017, p. 126).

48 Aníbal Quijano (1930-2018) sociologue péruvien. Au cours de la première partie de sa carrière, il a étudié et diffusé des idées socialistes au Pérou, en particulier dans le magazine *Sociedad y Política* et son travail à Villa el Salvador. Pour un deuxième instant et suite à la défaite des mouvements populaires, il travaille sur le problème du pouvoir et les difficultés de consolidation d'un mouvement ouvrier et national. Sa troisième étape aborde le problème de la colonialité, à la fois en termes politiques et en termes cognitifs et épistémiques. En 1978, il a écrit un long essai intitulé *José Carlos Mariátegui: Rencontre et débat*. Publié comme un prologue aux 7 essais d'interprétation de la réalité péruvienne.





**Image 26. Front de mer à Luanda, Angola.**

**Image 27. Front de mer à Le Cap, Afrique du Sud.**

*Front de mer à Luanda, en Angola, dans la région de la baie, récemment renouvelé comme promenade touristique, juste derrière les quelques bâtiments historiques de la ville coloniale portugaise du 19ème siècle.*

*Front de mer de Cape Town en Afrique du Sud, avec le stade construit en 2007 pour la coupe du monde, un moyen de démocratiser la zone adjacente qui correspond à la zone de See Point, entourant Table Mountain, un quartier exclusif pour les blancs dans la période de la L'apartheid venu de l'époque coloniale. Aussi la ville exprime la persistance du colonial.*

Face à cela, il propose la subversion et la ré-originalisation culturelles et la révolution-contre-révolution sociale, dans une tentative d'éviter l'appropriation des avancées émancipatrices par le pouvoir hégémonique et les réajustements qui opèrent pour les exproprier et démanteler leur caractère subversif.

Il est nécessaire de souligner la nature psychologique du système colonial, sa capacité à imprimer sur le colonisé les symboles qu'à partir du subconscient définissent leurs attitudes, leurs comportements et leurs pensées. Ces symbolisations doivent être comprises comme cet imaginaire institué par la société qui n'est pas transformé par les processus d'indépendance s'il n'y a pas de projet spécifique à cet égard. Le cas de l'Amérique montre que 200 ans de vie républicaine ne suffisent pas à la transformer, le racisme, la ségrégation et l'exclusion manifestes sur le continent sont mis en évidence aujourd'hui. Cependant, un deuxième aspect clé pour le développement de ce travail est celui lié à l'épistémologie, qui, bien que nous l'avons mentionné avec le cas d'Aníbal Quijano et la longue tradition d'études postcoloniales en Amérique latine<sup>49</sup>, a eu dans la pensée de Gayatri Chakravorty Spivak sa question et texte classiques: «Le sujet subordonné peut-il parler?» l'un de ses meilleurs développements. Pour l'auteure d'origine indienne, le sujet subordonné est le peuple, sujet rayé, annulé, sans histoire<sup>50</sup> ni agence propre (même dans la théorie marxiste), non seulement depuis l'époque coloniale mais plus tard, maintenu dans cette condition par les élites qui finissent par être «le meilleur type d'informateurs natifs pour les intellectuels du Premier Monde intéressés par la voix de l'autre» (1998, p. 16) qui fonctionnent comme des intermédiaires pour lesquels l'épistémè les garde silencieux et en marge de la production de connaissances. Le colonialisme, ou l'impérialisme, aurait non seulement changé de visage en termes économiques productifs, il se serait transformé en un impérialisme épistémique qui opère avec la même violence que son homologue matériel, et qui est inscrit avec la même exigence en termes sociaux et disciplinaires.

Considérons maintenant les marges du discours (ou ce que nous pourrions aussi appeler «le centre silencieux ou réduit au silence») d'un circuit marqué par la violence épistémique: les hommes et les femmes parmi une paysannerie analphabète, les tribus, les couches les plus basses du sous-prolétariat urbain. Selon Foucault et Deleuze, les opprimés pourront s'exprimer et connaîtront leurs propres contraintes une fois qu'ils en auront la possibilité (le problème de la représentation ne pourra pas être ignoré à ce moment-là), ce qui se fera par solidarité via des alliances politiques. . Nous devons maintenant comparer de telles opinions avec notre propre question: l'individu subalterne peut-il vraiment parler, faisant émerger sa voix de l'autre rive, immergé dans la division internationale du travail promue dans la société capitaliste, à l'intérieur et à l'extérieur du circuit de violence épistémique d'une législation impérialiste et d'un programme éducatif qui vient compléter un texte antérieur? (Chakravorty, 1998, p. 16).

49 Seuls les auteurs péruviens qui au XXe siècle ont structuré la pensée postcoloniale ont été mentionnés, cependant, ils sont en interaction permanente avec des auteurs latino-américains, du Mexicain José Vasconcelos et de son écrit *La Raza Cósmica* (1925), à l'Argentin Walter Mignolo (1941), l'un des adeptes des travaux d'Aníbal Quijano et animateurs du débat sur la décolonisation en Amérique Latine.

50 L'histoire est souvent écrite soit par les puissances coloniales soit par les élites qui restent toujours proches de leur héritage, c'est donc une histoire colonialiste (Chakravorty, 1998, 20)





**Image 28. Corporation Municipal à Mumbai, l'Inde.**

**Image 29. Mairie de Ho Chi Minh, Vietnam.**

*Bâtiment de la Corporation Municipale à Mumbai (1888)-1893), architecture qui mélange le gothic anglais du XIX siècle avec l'architecture traditionnelle Indienne, une interprétation de ce qui doit être l'architecture coloniale.*

*Mairie de la ville à Ho Chi Minh, Vietnam (1901-1910), bâtiment construit pendant le période colonial en architecture de la renaissance française qui inclut le toit à la mansarde, récemment restauré.*

*Des institutions représentatives de la ville qui maintient une architecture coloniale impeccable, avec un investissement pour le conserver et sans aucune intervention, ça-veut dire, sans interpeller son propre passé.*

L'urbanisme et l'architecture font partie de ces disciplines pénétrées par ce que Chakravorty appelle l'impérialisme épistémologique, avec les facteurs aggravants qui, d'une part, l'urbanisme, étant une discipline liée aux pouvoirs économiques et en particulier les groupes immobiliers, ne laisse guère de place à la construction de une ville juste et démocratique. Et d'autre part, les architectes en particulier et les urbanistes en général appartiennent précisément à ces élites qui fonctionnent normalement non seulement comme informateurs, mais même comme entrepreneurs et collaborateurs soumis du premier monde. Ses élites sont formées dans les universités les plus prestigieuses du monde qui s'efforcent de maintenir leurs réseaux d'anciens étudiants actifs, comme système d'obtention de commissions internationales et de production bibliographique intellectuelle qui maintiennent leur hégémonie académique. La même auteure expose un exemple de comportements urbains par le cas de Bangalore où ceux qui luttent pour donner la parole à leurs subordonnés se retrouvent acculés par des techniciens de l'Etat (municipalités et ministères) et des organisations multilatérales (Banque Mondiale), devant se retirer pour ne pas devenir un obstacle de plus face aux besoins immédiats de la population mais avec des mesures sans capacité de transformation dans le moyen et long terme (Chakravorty, 2012, p. 231).

C'est sur les deux vecteurs que la thèse sera développée à travers une analyse en partie historique et en partie urbaine, d'un côté, mettant en évidence les séquelles postcoloniales dans l'inconscient et de l'autre en traitant le problème de la violence épistémique installée dans les outils conceptuels et opérationnels avec lesquels l'urbanisme et l'architecture opèrent. . C'est une tâche de décolonisation de l'urbain et de l'architecture qui doit être entreprise d'urgence, et dont les principaux objectifs sont, d'une part, de dépasser l'horizon de la dépendance pour atteindre l'autonomie de la société, l'atteindre en donnant la parole au subordonné, lui donner la parole implique que les priorités sont les siennes, et non celles d'une élite technocratique et avec des signes clairs de dépendance. Peuvent les disciplines en charge de la construction de l'environnement bâti abandonner ce fardeau aliénant et dépendant? Comment faire ?

## 2.2 LES ETUDES URBAINS POSTCOLONIALES.

Au cours des premières années de cette recherche elle s'interrogeait sur le rôle de l'imaginaire urbain dans l'urbanisme, la formulation de projets urbains et la conception de projets architecturaux dans la ville de Lima, ceci simultanément avec les travaux menés dans ces mêmes domaines dans la capitale péruvienne, et à la pratique de l'enseignement ainsi que lors des déplacements en France pour effectuer les séjours pour le doctorat. Ces activités ont été ponctuées de voyages dans d'autres métropoles d'Amérique, d'Asie et d'Afrique, profitant du fait que le coût du transport vers ces continents est plus faible depuis l'Europe<sup>51</sup> qu'entre eux.

51 *Malgré le fait que les pays de l'hémisphère sud soient plus proches, il est curieux que les pays de l'hémisphère sud aient un plus grand nombre de vols vers leurs anciens ex-colonisateurs en Europe, ceci en raison des relations commerciales et culturelles qu'ils développent entre eux. Ainsi, les flux entre l'Inde et le Royaume-Uni, l'Algérie et la France, l'Espagne et l'ensemble de l'Amérique latine, l'Angola et le Mozambique avec le Portugal et le Brésil, etc. etc. Ceci, cependant, est un signe de la dépendance*





**Image 30. Grand Poste à Alger.**

**Image 31. Hôtel Taj Mahal Palace.**

*Deux exemples de comme le colonisateur "parle" pour le colonisé. Dans le bâtiment de la Grand Poste à Alger (1870), bâti pendant l'occupation française, le bâtiment a des motifs arabes, dans la galerie d'entrée comme dans les fenêtres du dernier étage et les cupules sur le tours.*

*Le Taj Mahal Palace, hôtel de luxe et l'un des symboles de la période coloniale, à quelques mètres de la Porte de Mumbai.*

Dans ces allers et retours entre lectures, enseignement et pratique professionnelle avec des voyages dans des métropoles de la même envergure que Lima et qui ont également traversé des processus de colonisation, l'intérêt de les comparer a commencé à émerger. Parcourir tout simplement les villes permet de capter les divers comportements de la population tout en observant ce mélange de fascination et de contrariété envers les Européens, le racisme entre des personnes similaires, le mépris pour les personnes disposant de moins de ressources, le positionnement des élites, les comportements autour de l'informalité et la corruption. Dans le monde de l'architecture la prédominance de l'aliénation et de la répétition des solutions est évidente, à la fois dans le monde académique que dans le monde professionnel, de la même manière quel effort de certains académiques pour trouver des réponses alternatives et autonomes. Il est également monnaie courante l'attitude négligente de la fonction publique, la relation avec l'architecture coloniale, avec les quartiers et leurs logiques, a qui sers l'infrastructure urbaine et les grandes interventions et qui sont toujours les oubliés. Confronter toutes ces réalités et attitudes, apparemment produites par un imaginaire ancré dans le colonialisme, avec les grandes métropoles de ce que l'on appelle aujourd'hui le Sud Global, a permis de dessiner la possibilité de ce travail. Comment comparer le rapport établi entre la subjectivité de la population et de sa ville? Les méthodologies usuelles dans le domaine des imaginaires urbains<sup>52</sup> ont les mêmes limites que leurs approches théoriques, ne faisant pas face au problème de l'autonomie de la pensée et donc de la perception. Enquêter sur les citoyens eux-mêmes sous l'hypothèse que l'appropriation de la ville passe presque exclusivement par les manifestations de la culture matérielle, fait que la réponse se limite à ces expressions. Et si l'enquête porte sur la question de la post-colonialité, puisque le problème de la subjectivité est celui du manque d'autonomie et de perception de soi, la personne interrogée rejeterait cette possibilité, même dans le cas des intellectuels et des académiques, comme c'est le cas avec la réponse d'Hector García Canclini déjà commentée. Ce dilemme a ouvert la possibilité d'établir des comparaisons basées, d'une part, sur la relation entre la subjectivité sociale à partir de l'étude des processus historico-urbains et, d'autre part, l'observation et l'analyse de la réalité contemporaine dans les mêmes villes. Il est donc nécessaire d'expliquer la nature de l'approche comparative utilisée dans ce travail et de la mettre en relation avec les études urbaines comparatives développées autour de la post-colonialité.

Bien que depuis ses début les études urbaines se soient développées entre la recherche, la présentation d'une ville spécifique et l'analyse entre deux ou plusieurs villes, c'est-à-dire par la comparaison, l'étude d'une ville implique toujours un exercice comparatif, en partie parce que la catégorie «ville» se définit elle-même à partir de l'existence de plusieurs exemples de sa propre catégorie<sup>53</sup> et en partie parce qu'évoquer un aspect d'une ville fait penser à d'au-

---

*économique, commerciale, culturelle et éducative qui se maintient encore aujourd'hui.*

52 *Nous nous référons au grand nombre d'études basées sur des enquêtes et des groupes de discussion qui soutiennent la recherche dirigée en particulier par Armando Silva dans différentes villes d'Amérique latine et d'autres continents.*

53 *La définition de la ville part de l'identification des caractéristiques communes de certaines agglomérations urbaines (population, densité, services, équipements, espace urbain, etc.), c'est-à-dire que la définition elle-même a un caractère comparatif et c'est cet exercice qui permet souvent de définir*





**Image 32. Banque du Boston à Buenos Aires.**

**Image 33. Place d'Armes à Lima.**

*Malgré le temps écoulé le colonial persiste comme valeur positif. Dan la Banque du Boston, Buenos Aires (1924) bâtis plus de 100 années après l'Indépendance de l'Argentine, cependant, regarde la façade qu'imité l'architecture colonial en béton avec l'apparence de pierre et la touche finale qui couronne le bâtiment aussi coloniale. La Place d'Armes à Lima, construite dans un style néo-colonial en 1940, 120 ans après l'indépendance nationale.*



tres expériences et possibilités, réelles ou imaginaires, de cette même expérience ailleurs (McFarlane, 2010, p. 726). Au-delà de ce caractère intrinsèquement comparatif de l'urbanisme, au cours des deux dernières décennies, les études urbaines postcoloniales ont vu cette approche renforcée grâce à l'impulsion que les écrits de Jennifer Robinson ont donné à la comparaison, pas autant pour universaliser les paradigmes que par le passé<sup>54</sup>, mais plutôt en raison du potentiel que les expériences et les valeurs des différentes villes présentent pour l'apprentissage dans les villes de l'hémisphère sud (Robinson, 2006, p. 41). Une différence significative entre les études comparatives postcoloniales par rapport aux études comparatives du 20e siècle c'est que, bien qu'avant que les idées pour la comparaison aient été produites principalement en Europe et aux États-Unis, et de là, elles se soient déplacées dans l'hémisphère sud, il s'agit aujourd'hui que la théorie se produise indifféremment dans différents endroits et qu'elle se déplace à la fois du nord au sud et du sud au nord. Cela permet à Jennifer Robinson de relativiser l'importance que la mondialisation a accordée aux métropoles les mieux connectées et de parier pour un monde de villes ordinaires. «A post-colonial urban theory, I suggest, can build on comparative traditions to think through the diverse experience both within and across different cities. Certainly, to understand ordinary cities urban theories will need to travel but, like the blasé attitude, they will never be the same again if they do.» (Robinson, 2006, p. 64).

Les études comparatives d'aujourd'hui cherchent donc à briser les paradigmes construits par la comparaison urbaine au milieu du XXe siècle, lorsque les villes «développées» devaient servir d'exemple à celles «en développement» ou «sous-développées», et que le monde était épistémologiquement divisé en Nord = théorie et Sud = développement, une division née en l'Europe du colonialisme impérial qui restera ancrée dans les concepts du Premier, du Second et du Tiers Monde (McFarlane, 2010, p. 728). Au contraire, les études comparatives cherchent aujourd'hui à être, chez des auteurs tels que Robinson ou McFarlane, “a strategy for destabilizing the assumptions and limits of knowledge, ideas or theory and reveal its distinctiveness, and for formulating new positions and lines of inquiry” (McFarlane, 2010, p. 732). Et les questions s'adressent de plus en plus sur ce qui se cache derrière les méthodologies, les pratiques et les typologies qui s'utilisent, en essayant d'aller au-delà de ces outils de réflexion pour savoir qui et comment décide sur ces instruments et dispositifs conceptuels, comment ils sont liés les uns aux autres, ou comment ces méthodologies peuvent remettre en question la culture théorique, l'apprentissage, l'éthique et la politique (McFarlane, 2010, p. 732). Des études comparatives seraient ainsi orientées vers les aspects de la pensée urbaine qui limitent l'autonomie et qui pénètrent les outils intellectuels avec lesquels l'urbanisme est pensé et pratiqué, en cohérence avec les objectifs de ce travail.

---

*l'appartenance ou non d'un conglomérat à ce groupe.*

<sup>54</sup> Les études comparatives ont été très importantes dans les premières décennies du 20e siècle, en fait, la célèbre *Cities in Evolution*, de Patrick Geddes en 1915, est une étude comparative entre les villes du Royaume-Uni, où l'auteur même mentionne des aspects des villes d'autres pays et continents. Cependant, après le milieu du siècle, la validité des études comparatives commence à être remise en question car elle tente d'universaliser les critères pour toutes les villes.

L'attention portée sur la culture de la théorie<sup>55</sup> nous permet d'approcher les modes de production et de diffusion des connaissances, d'identifier qui sont les auteurs cités ou l'origine de ceux qui sont publiés dans des livres et revues scientifiques, sur quels paradigmes ils structurent leurs arguments et voir quelle partie du monde académique reste marginalisée de ce circuit, non pas à cause de sa qualité mais simplement parce qu'ils n'appartiennent pas aux groupes qui se font référence les uns aux autres et qui se publient. Si cela est porté à la question postcoloniale, cela nous permet de voir dans quelle mesure les recherches et les chercheurs référencés mutuellement appartiennent au monde linguistique anglo-saxon, rendant probablement invisibles la plupart des recherches et des arguments produits localement et qui ont «besoin» que quelqu'un d'autre les «découvre», les «traduise» et les cite pour exister. C'est le moment la question de Gayatri Chakravorty se pose à nouveau: «peut-il parler le sujet subalterne?» où le subalterne est même l'académicien local qui aura toujours besoin d'un interprète. L'apprentissage, deuxième aspect proposé par McFarlane, reprend l'appel de Jennifer Robinson à intégrer ses propres conceptions dans un moment post-rationnel, tout en proposant à nouveau la traduction de pratiques et d'idées contre la reproduction mimétique ou la copie de ces deux idées et pratiques d'une ville à une autre (McFarlane, 2010, p. 733). La première observation à cet égard serait, dans la tentative de placer les procédures de ce travail dans le débat, dans quelle mesure toute option post-rationnelle s'écarte des exigences du circuit académique dominé par la culture théorique anglo-saxonne qui privilégie le quantitatif, la construction d'indicateurs et qui rejette toute approche plus phénoménologique, intuitive et indirecte. Cela pourrait être le point de rupture avec le monde académique hégémonique, étant donné qu'il existe une forte probabilité que l'apprentissage soit entouré d'une culture qui privilégie certaines pratiques au détriment d'autres. Il est très probable que les exigences du circuit académique contemporain rejetteraient automatiquement une œuvre telle que *Le Livre des Passages* de Walter Benjamin, où, étant donné l'impossibilité de décrire et de mesurer une problématique «scientifiquement», on utilise le montage et le chevauchement presque arbitraire de textes d'origine différente<sup>56</sup>. Ce type d'approche permet de construire l'image d'un phénomène non objectif dans l'esprit du lecteur à analyser, une image capable d'échapper aux «paradigmes» du monde académique au même titre que la critique du monde scientifique par Thomas S. Kuhn<sup>57</sup>. En ce sens, l'intuition et l'utilisation de la subjectivité, la superposition, la contraposition et l'utilisation de l'arbitraire, ou la possibilité d'une double pensée qui génère ambiguïté et indétermination, doivent être justifiées et acceptées comme procédures dans un monde post-rationnel comme est tenté dans ce travail. Et en ce qui concerne la traduction et la

---

55 *La culture théorique (Theory Culture) est comprise comme les habitudes qui régulent la théorie comme un ensemble de pratiques (McFarlane, 2010, 732) bien qu'elle ne se réfère pas aux contenus de la théorie elle-même, cependant, les pratiques à partir desquelles on pense et on produit la théorie peuvent être décisives pour la définition de son contenu.*

56 *L'argument selon lequel il s'agirait d'une œuvre inachevée est invalide puisque le même auteur rend explicite sa méthode et ses intentions.*

57 *Dans La Structure des Révolutions Scientifiques (2006, Fondo de Cultura Económica, México), l'historien des sciences Thomas S Kuhn explique comment les paradigmes scientifiques existants ont empêché, tout au long de l'histoire, de valider des hypothèses bien dirigées encore naissantes, étant rejetés davantage pour ne pas s'être adaptés aux préjugés que les théories actuelles construisent.*

non-translation des pratiques, étant le cas le plus récent et le plus connu celui de Medellín et la translation irréfléchie des principes du projet urbain développé à Barcelone en 1992 avec des résultats controversés et au contraire recouverts par une campagne de marketing urbain, ce travail constitue une critique de ce type de translation plutôt qu'une traduction dans les termes de McFarlane - qui constitue une sorte de néo-colonialisme à un autre niveau, sujet qui sera abordé dans le chapitre 3 de ce travail.

Enfin, l'aspect éthique-politique faisant référence au rôle de l'académicien comme législateur et l'extrême internationalisation qui prévaut dans le monde globalisé, sont considérés comme des aspects pertinents à renforcer dans la comparaison. D'une part, pour l'engagement nécessaire à la visibilité et à l'utilisation des langues, des pratiques, des connaissances et des priorités (revendications) des militants, des citoyens et des situations de subalternité qui ne sont généralement pas entendues. Cela devrait permettre, d'une part, d'affaiblir l'internationalisation excessive des langues, des prémisses et des pratiques urbaines, un mal qui a acquis une grande ampleur avec la mondialisation, en particulier avec la mondialisation de l'enseignement de l'urbanisme, qui produit, au sens le plus industriel du terme, un grand nombre d'urbanistes et d'architectes qui reviennent à leurs réalités chargés d'outils soi-disant favorables mais la plupart du temps des outils inappropriés<sup>58</sup>. C'est peut-être le plus grand danger aujourd'hui en termes d'internationalisation, c'est pourquoi une attitude d'alerte est nécessaire, et probablement plus proche de celle de l'activiste, résistant à l'assaut de ces nouvelles formes de colonisation. Après McFarlane, «In these senses, comparativism is fundamentally about power: the epistemic and insitutionalized relations of power between different scholarly and non-scholarly communities within and between different cultures of knowledge production, and this entails problematizing that relationship between 'academic' and 'community' » (2010, p. 737). En ce sens, les études comparatives ont la possibilité de mettre en parallèle des situations isolées qui n'ont aucun sens et qui peuvent même paraître positives.

Il s'agit d'une attitude d'alerte qui permette de distinguer quand un «traducteur» opère en tant qu'intermédiaire de ce pouvoir, articulé à l'élite ou même aux puissances économiques mondiales, mais avec des intérêts contraires au bien-être commun, ou, lorsqu'il s'agit de une traduction intéressée par la recherche d'autonomie et d'équité. Il s'agit de reconnaître le fonctionnement de ce qu'Aníbal Quijano appelle le pouvoir capitaliste, colonial / moderne et eurocentré dans la planification urbaine, en comprenant que ce n'est pas toute la pensée produite en Europe (ou aux États-Unis) qui peut encourir cela, «mais une rationalité ou une perspective spécifique de la connaissance qui devient globalement hégémonique, colonisant et se superposant à toutes

<sup>58</sup> *Je fais référence spécifiquement aux connaissances acquises dans les cours de troisième cycle aux États-Unis et en Europe spécialisés dans l'urbanisme mondial et parfois sud-mondial, dont les experts n'ont souvent travaillé dans ces réalités que pendant un temps vraiment limité et se sont positionnés grâce avoir écrit un article scientifique. L'enseignement de l'urbanisme est devenu un extraordinaire commerce soutenu curieusement par les poches des élites de l'hémisphère sud (souvent avec de l'argent de la corruption) ou, pire encore, avec de l'argent du trésor public des pays à très faible niveau d'éducation.*

les autres, antérieures ou différentes, et leurs connaissances spécifiques respectives »(Quijano, 2014, p. 798). C'est cette relation entre pouvoir et savoir qui doit être mise en évidence, mettant l'accent sur les mécanismes d'hégémonie et de pénétration du savoir qui donnent lieu à un processus similaire dans le domaine politique et économique, s'opposant et neutralisant tout effort en direction de l'autonomie, qui doit toujours chercher à mettre en avant les connaissances et les approches locales de manière critique. Mais aussi une vision internationale, d'un côté et de l'autre, capable de dialoguer avec ses pairs, provoquant des échanges entre Lima et Mumbai, Rio de Janeiro et Alger, ou Mexico et Le Cap, sans avoir besoin de se référer aux grandes Capitales emblématiques de l'urbanisme des XIXe et XXe siècles, Paris, Berlin, Londres, New York ou Vienne.



## L'IMAGINAIRE URBAIN DANS LE MONDE POST-COLONIAL

Aborder le problème de la construction de l'imaginaire urbain dans les villes qui ont traversé des processus de colonisation nécessite une approche qui envisage sa propre nature historique et formatrice, mais surtout la nature imaginaire elle-même. Chaque processus de colonisation affecte radicalement l'imaginaire du colonisé en lui soustrayant ou en lui usurpant ce qui structure le sens de son existence. La substitution de la temporalité, l'usurpation de son territoire, la racialisation et l'exploitation auxquelles le sujet colonisé est soumis provoquent à leur tour son éloignement de sa temporalité, l'aliénation de son territoire et l'aliénation de lui-même, trois dimensions de la colonialité qui ont un effet direct sur l'institution de l'imaginaire urbain, sujets sur lesquels travaille cette recherche.

La construction des images qui constitueront l'imaginaire d'une société se passe dans l'inconscient, sa référence d'origine est spatiale et les objets du propre univers visuel qui l'entourent sont le point de départ du processus de formation, de transformation et d'accumulation d'images. La primauté spatiale, défendue par Gilbert Durand, renvoie au moment fondateur, cependant, comme il a été compris, la création du répertoire d'images est un processus d'autoréflexion dans lequel les images sont coupées, pliées, répétées, empilées, elles se connectent, se déplacent, se resserrent, s'enfoncent, montent, descendent, etc. Dans ces transformations incontrôlables et infinies, ce qui prévaut, c'est la succession fluide de chaque mutation, une sorte de chaîne sans fin qui parcourt le temps. Le temps est le véhicule qui permet chacune de ces transformations, contrairement à la notion kantienne où le temps est intuition personnelle, le temps dans la construction imaginaire donne sens au processus, lui donne une structure. L'existence du temps, cependant, donne existence au non-temps, sa propre suspension, permettant la séparation, son absence et donc fait apparaître autre chose. Le temps et sa propre suspension permettent l'altérité, cette abstraction qui transforme le Je en quelque chose d'étranger à moi-même, ou qui se transforme l'un en l'autre. "...donc, que le temps n'est pas simplement et seulement in-détermination, mais surgissement de détermination ou mieux de formes-figure-images-*eidé autres*. *Le temps est auto-altération de ce qui est, qui n'est que pour autant qu'il est à-être*"<sup>59</sup> (Castoriadis, 1975, p. 285). Par conséquent, le temps est le moteur du processus de création d'images, l'espace étant l'ancre qui nous permet de le référencer. Alors que le temps est le processus qui avance, l'espace accorde l'emplacement, réel ou virtuel, qui permet de s'arrêter ou de revenir.

---

59 *Depuis l'émergence de l'autre à partir de ce même, c'est que le discours de l'identité doit être compris en même temps que celui de l'altérité, au moment où je me considère comme une unité, je définis ce qui correspond à mon unité, cet autre.*



**Image 34. Borah Bazaar, 1885.**

*Dans la porte nord de l'ancien fort à Mumbai, l'endroit commerciale de la ville, peuplé très tôt pour les indiens.*

Cependant, la temporalité qui anime les processus de construction imaginaires est exposée à de multiples avatars, à des facteurs externes qui forcent les changements de direction : phénomènes atmosphériques, tremblements de terre, sécheresses, inondations, incendies et d'autres événements changent les cours et provoquent de nouvelles ruptures, de nouvelles altérités, celles qui acquièrent des significations différentes. Plusieurs fois, ces événements laissent les sociétés dans l'incertitude et le chaos, un traumatisme se produit qui force un réarrangement imaginaire. Tout est perturbé, l'agitation arrête tout provoquant une suspension du temps et une perte de contrôle de la production d'images. Celles qui étaient auparavant symbolisées perdent leur sens et des nouvelles apparaissent en bousculant tout, le traumatisme modifie le temps, rend les moments de tragédie invisibles et le temps devient déstructuré. Telle est la nature de la temporalité du moment où la colonisation est déclenchée à partir du moment où il y a une rupture, une perturbation, qui restera dans la psyché du colonisé et même du sujet postcolonial tant qu'il n'y a pas d'action prévue pour l'annuler. Cette disruption sera ce qu'Albert Memmi comprend comme la cause de la déconnexion du fil historique et de sa conséquente perte de représentation comme un obstacle pour l'institution imaginaire d'une société qui a traversé un processus de colonisation. La modernité a mis l'accent sur l'historique, en diminuant la valeur au temporaire à partir des indices de Kant qui l'universalisent, cependant, c'est la temporalité qui est capable de construire la communauté, de faire sentir la localité, le statut du temporaire est pour Bhabha une prévision face à l'état national en tant que continuateur du colonialisme, et clé dans sa défense des limites comme possibilité de construction d'une communauté autonome :

*« Cette localité est plus une question de temporalité que d'historicité : un mode de vie plus complexe que la « communauté » ; plus symbolique que la « société » ; plus connotative que le « pays » ; moins patriotique que la « patrie » ; plus rhétorique que la raison de l'État ; plus mythologique que l'idéologie ; moins homogène que l'hégémonie ; moins centrée que le citoyen ; plus collective que le sujet, plus psychique que l'urbanité ; plus hybride dans l'articulation des différences et des identifications culturelles de ce qui peut être représenté en toute structure hiérarchique ou binaire de l'antagonisme social » (Bhabha, 2002, p. 176).*

Ce sera ce désancrage temporaire qui sera traité dans la deuxième partie de ce travail, confrontant les processus de rupture de la temporalité précoloniale dans différents scénarios, pour mettre en évidence l'ampleur du désordre dont souffre une société et les aspects concomitants que l'on voit touchés, les notions d'origine et de destination et cette structure qui, encore une fois, donne un sens à la vie d'une communauté. C'est dans la volonté de s'approprier de sa propre temporalité qu'il est essentiel d'accepter l'appel à la ré-originalisation d'Aníbal Quijano et de le compléter par la nécessité d'une redéfinition des moyens de penser l'avenir. Le passé et le futur ont la possibilité de s'inscrire dans l'imaginaire du citoyen, de l'instituer dans l'imaginaire de la société à travers des outils spécifiques et couramment utilisés. L'urbanisme et les plans, si banals et au service du pouvoir politique et économique des dernières décennies, peuvent devenir l'instrument le plus efficace de ce processus de réappropriation temporaire ; pour ce travail, le plan est l'organisation du temps d'une société.



Si la substitution de la temporalité avant le processus de colonisation entraîne son désancrage du fil temporel et historique, l'usurpation du territoire aura, au-delà de ses implications physiques, économiques et productives, des conséquences symboliques qui, contrairement aux plus objectives, seront difficilement surmontables. Contrairement à la temporalité, la récupération du territoire a toujours été l'objectif principal de la lutte pour l'indépendance du pouvoir colonial, se terminant toujours par l'expulsion de l'envahisseur et la prise objective de la terre par la république en formation. Cette prise de possession finit cependant par masquer la persistance d'un éloignement du territoire récupéré. On peut dire que l'excitation du triomphe militaire et la prise de possession physique du territoire négligent les appropriations symboliques qui sont à la base de la perception, de l'usufruit et de la jouissance du territoire. Au contraire, les opérations que les nouvelles républiques mènent sur leur territoire reprennent les pratiques introduites par les colonisateurs, comme la démarcation des limites, la formation de nouvelles juridictions administratives, la définition du capital et la continuité du réseau routier déjà entamé. Ce n'est pas le plus courant pour les nouvelles républiques de restructurer le territoire, la façon de le gérer, de l'exploiter et de le peupler, en partie parce que les processus de colonisation ont toujours eu le soutien des élites locales qui, à la fin de la période coloniale, prennent la place des colonisateurs. La 3ème partie de ce travail sera consacrée à l'analyse, d'une part, sur le caractère symbolique du territoire et de sa perte dans le processus de colonisation, et d'autre part, sur l'absence d'un processus d'appropriation symbolique de celui-ci, et, enfin, sur les conséquences de ce manque dans les sociétés postcoloniales.

Le territoire est la matrice sur laquelle se développent les villes, celles-ci ont cependant été des dispositifs clés dans le processus de colonisation et ont défini les pratiques sur le territoire. Dans ce genre de jeu miroir entre territoire et ville, l'absence d'appropriation symbolique du territoire s'exprimera de différentes manières dans la ville. En particulier dans les capitales coloniales où les empires ont essayé de représenter leur pouvoir, exprimé en termes matériels, culturels et artistiques, de la manière la plus directe et à plusieurs reprises quel que soit le coût que cela exigera. Ce sont ces capitales qui sont devenues les grandes métropoles du XXIe siècle, la plus part avec plus de 10 millions d'habitants, une extension ingérable et souvent avec plus de 50% de la population vivant dans des bidonvilles, favelas ou slums. La littérature urbaine des dernières décennies a cherché à montrer les relations entre la ville sous le régime colonial et la grande métropole d'aujourd'hui dans l'hémisphère sud, en mettant en évidence les caractéristiques qui sont restées aux niveaux les plus objectifs, en particulier et en suivant la tradition marxiste de l'urbanisme, dans ceux qui lient l'économie-productive et le social. Cette recherche tente de poursuivre cette tâche à partir de l'ordre symbolique, face à la difficulté de résoudre des aspects objectifs sans avoir achevé le projet d'autonomie, dont le principal bastion est la subjectivité.

La quatrième et dernière partie de ce travail cherche la rupture nécessaire de la notion dichotomique espace-temps des conceptions occidentales de la ville et de l'architecture, une perspective qui rend invisible l'interaction humaine et ses conflits, pour se concentrer sur les aspects physiques-spatiales. Si l'on parle de post-colonialité, il est impossible d'éviter le problème social et surtout la caractéristique principale de la colonisation qui persiste aujourd'hui à travers le monde, selon Françoise Vergès, la racialisation et ses conséquences spatiales. Aujourd'hui encore, cet aspect détermine la



répartition spatiale de la ville et ses principaux problèmes, la ségrégation, l'exclusion, la ghettoïsation et même l'embourgeoisement des villes, ont souvent un lien direct avec la persistance de la racialisation à travers l'histoire qui est évidente même dans la relation centre-périphérie des métropoles européennes. La conceptualisation de ce troisième aspect est basée sur la traduction de Frantz Fanon au stade du miroir de Lacan et les investigations d'Octave Mannoni à Madagascar, dont la principale conséquence est la décentralisation du Je du colonisé qui s'aliène et adopte le regard raciste qui le colonisateur blanc imposé aux régimes coloniaux aux XIXe et XXe siècles à travers le monde. La racialisation a dans la culture urbaine une composante cachée et décisive pour comprendre la littérature sur l'architecture et sur les villes de l'hémisphère sud: l'exotisation, une manière de décrire tout ce qui ne répond pas aux canons construits dans le monde occidental. L'histoire de l'exotisme urbain, qui naît avec les récits sur les villes écrits par Marco Polo après ses voyages, commence une lignée littéraire qui traverse les chroniqueurs du XVIe siècle, les voyageurs des XVIIIe et XIXe siècles et atteint Justin McGuirk et ses *Radical Cities*. De cette construction théorique eurocentrique, on peut comprendre la critique architecturale et urbaine des 100 dernières années à l'Europe non moderne et la prédominance des pédagogies de l'hémisphère nord, prédominantes dans nos régions, ouvrant la voie à la proposition de solutions concrètes.

De toutes les manières d'appeler ce troisième aspect, celle d'économie symbolique a été choisie. Ce terme provenant de la psychanalyse cherche à combler le fossé entre la dynamique (temps) et la localisation (espace) dans le monde de la psychologie, afin de prêter attention aux dépenses énergétiques (principalement libidinales) des sujets lors des échanges sur place à partir de leur inconscient. La construction de l'image du colonisé et celle du colonisateur sont le produit de cette économie symbolique et définissent des lieux d'énonciation et de comportements précis et immuables malgré les processus d'indépendance. Dans cet échange, les différents secteurs assument des rôles et des emplacements spécifiques dans la ville et dans la société à partir de cette construction symbolique, les rendant définitives, et devenant contre leur gré en «complices» de leur propre situation et justifiant ainsi à plusieurs reprises la situation d'oppression entravant même les indispensables transformations urbaines. C'est le cadre à partir duquel sont analysées certaines constructions urbaines que l'on peut qualifier de villes parallèles dans la même ville, fragments de la ville nés par les régimes coloniaux, qui sont à la base symbolique de la soi-disant informalité, qui n'est que, l'expression d'un imaginaire social basé sur la dualité ou la simultanéité, naturel aux sociétés postcoloniales et qui les régit dans leur vie quotidienne même aujourd'hui.

Le schéma général de ce travail se construit à partir de la mise en évidence de ces trois angles, le désancrage temporaire, l'aliénation territoriale et l'économie symbolique ; désancrages qui persistent dans l'imaginaire postcolonial, faisant appel à des politiques de réappropriation, dans un premier temps, pour une réflexion et pour des pratiques autonomes dans la ville et dans l'architecture. La substitution de sa temporalité, l'usurpation de son territoire, la racialisation et l'exploitation auxquelles le sujet colonisé a été soumis, provoquent, respectivement le désancrage de sa temporalité, l'éloignement de son territoire et l'aliénation de lui-même, trois dimensions de la colonialité qui ont un effet direct sur l'institution de l'imaginaire urbain, qui persistent au-delà de la période coloniale et qui sont les thèmes sur lesquels cette recherche travaille.



# **PARTIE 2**





## LA TEMPORALITÉ URBAINE

### RUPTURE, SUPERPOSITION ET TRAUMATISME

*"Toute société existe en instituant le monde comme son monde, ou son monde comme le monde, et en s'instituant comme partie de ce monde. De cette institution, du monde et de la société par la société, l'institution du temps est toujours une composante essentielle".*

*Cornelius Castoriadis,  
L'Institution imaginaire de la société (1975, p. 279)*

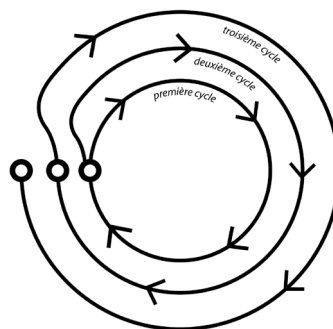
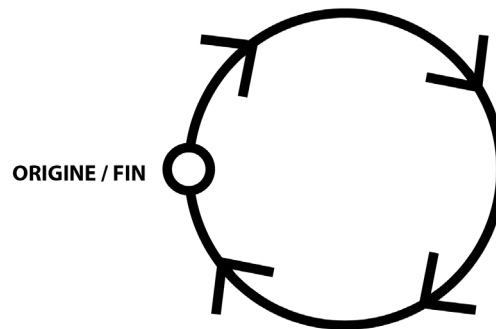
Dans la temporalité des grandes métropoles des pays postcoloniaux, il y a des traits communs: l'origine des villes anciennes basées sur les mythes de la création originale, une croissance basée sur une structure temporelle de moments paradigmatiques, la rupture de cette temporalité subie du fait du processus de la colonisation, le remplacement du mythe d'origine par le mythe judéo-chrétien et moderne et, enfin, les conséquences que cette rupture eut sur son développement ultérieur. Ce processus homologue implique la déstructuration du fil temporel sur lequel se construit la ville qui s'exprime de différentes manières dans les villes postcoloniales contemporaines, dans sa conformation physique, dans ses processus de planification et de croissance, dans la dynamique quotidienne de sa population et dans la gestion de la ville. L'effort de lecture du territoire et de la ville à partir de la dimension temporelle, permet de comprendre en profondeur la portée du processus colonial et les décalages qui existent dans la subjectivité des citoyens dans le présent, c'est-à-dire dans leur condition postcoloniale. L'importance de la lecture temporelle du territoire et de la ville réside dans le fait qu'elle est à la base de la construction d'un aspect clé pour les processus de décolonisation, la construction de l'agentivité historique, qui permet les processus de transformation de la réalité.

L'une des caractéristiques du sujet colonisé, selon Albert Memmi, est de se situer en dehors de l'histoire, c'est un sujet désengagé de son fil historique, donc sans rôle clair dans sa propre société. «Le colonisé, lui, ne se sent ni responsable ni coupable, ni sceptique, il est hors de jeu. En aucune manière il n'est sujet de l'histoire ; bien entendu il en subit le poids, souvent plus cruellement que les autres, mais toujours comme objet. Il a fini par perdre l'habitude de toute participation active à l'histoire et ne la réclame même plus.»(Memmi, 1985, p. 111). En étant exclu de l'histoire, le sujet cesse d'être - ou ne devient jamais - un agent historique, sa capacité à transformer la réalité de sa société ou de sa nation est, sinon éliminée, du moins très affaiblie. Les colonisateurs veulent que le violent, pour ne pas dire sanguinaire processus de colonisation, soit un rappel de ce qui

**TEMPS LINEAIRE**



**TEMPS CYCLIQUE**



**Schéma 2. Schéma de la temporalité 1.**

*Schéma de la temporalité cyclique, la plus simple.*

*Schéma d'une temporalité complexe.*

*Toutes les deux temporalités sont marqués pour faits, les lieux y personnages archétypiques, répétés tout au long de l'existence humain.*

peut arriver si le sujet colonisé entend assumer sa propre agentivité historique. Les rôles assignés au sujet colonisé dans le nouvel ordre colonial sont bien définis et se caractérisent par le fait qu'ils sont en dehors de toute activité pouvant pousser à une transformation de l'ordre colonial établi "La vie de la colonie est figée ; ses structures sont à la fois corsetées et sclérosées. Aucun rôle nouveau ne s'offre au jeune homme, aucune invention n'est possible. (...) Tout changement ne pouvant se faire que contre la colonisation..." (Memmi, 1986, p. 115). Depuis l'enfance, le colonisé sait qu'il n'est pas considéré comme un citoyen et que quel que soit son désarroi, son destin est déjà écrit, en dehors des vraies transformations. La vie des colonisés<sup>60</sup> est figée, c'est une société «sclérosée» et malade, alors que sa dynamique interne ne permet pas à une partie de pouvoir la transformer par le corset imposé (Memmi, 1985, p. 116).

La discussion de la portée du désancrage historique proposé par Memmi est essentielle pour entreprendre sa tâche de traduction en termes physico-spatiaux et, finalement, pour trouver le moyen de la surmonter dans cette dimension. Il faut préciser que le désancrage du fil historique et la conséquente absence d'agentivité historique supposent son existence; cependant, étant donné que l'histoire est une construction occidentale, comment comprendre le sens de l'historique dans les sociétés qui ne possédaient pas nécessairement cette notion? Et d'autre part: faut-il supposer que le fil historique dont le sujet colonisé est retiré est structuré par le temps historique, linéaire et successif, construit à l'image et à la ressemblance de la notion temporelle moderne? Pour Emmanuel Kant, le temps est une intuition qui n'appartient pas aux choses, «c'est la forme du sens intérieur, de l'intuition de nous-mêmes et de notre état intérieur... une condition a priori de tous les phénomènes en général; c'est la condition immédiate de nos phénomènes intérieurs (de notre âme) et la condition immédiate des phénomènes extérieurs » (Kant, 1943, pp. 181-182). Pour le philosophe allemand le temps serait ainsi défini à partir de l'intériorité du sujet, alors que le temps est intérieur au sujet, l'espace lui est extérieur, son intériorité n'est pas seulement perceptuelle, elle est expérientielle et, par conséquent, limitée en termes collectifs, en face de l'espace qui permet une "occupation" générale. De cette manière, Kant parvient à une définition du temps indépendante des choses, «la conception du temps de l'illustration est libérée du rejet et de la facticité. Le temps sera défactisé et, en même temps, dénaturé<sup>61</sup> » (Han, 2018, p. 33), c'est-à-dire que le temps est déconnecté des facteurs ou des« choses » qui peuvent le définir ou qu'il peut définir.

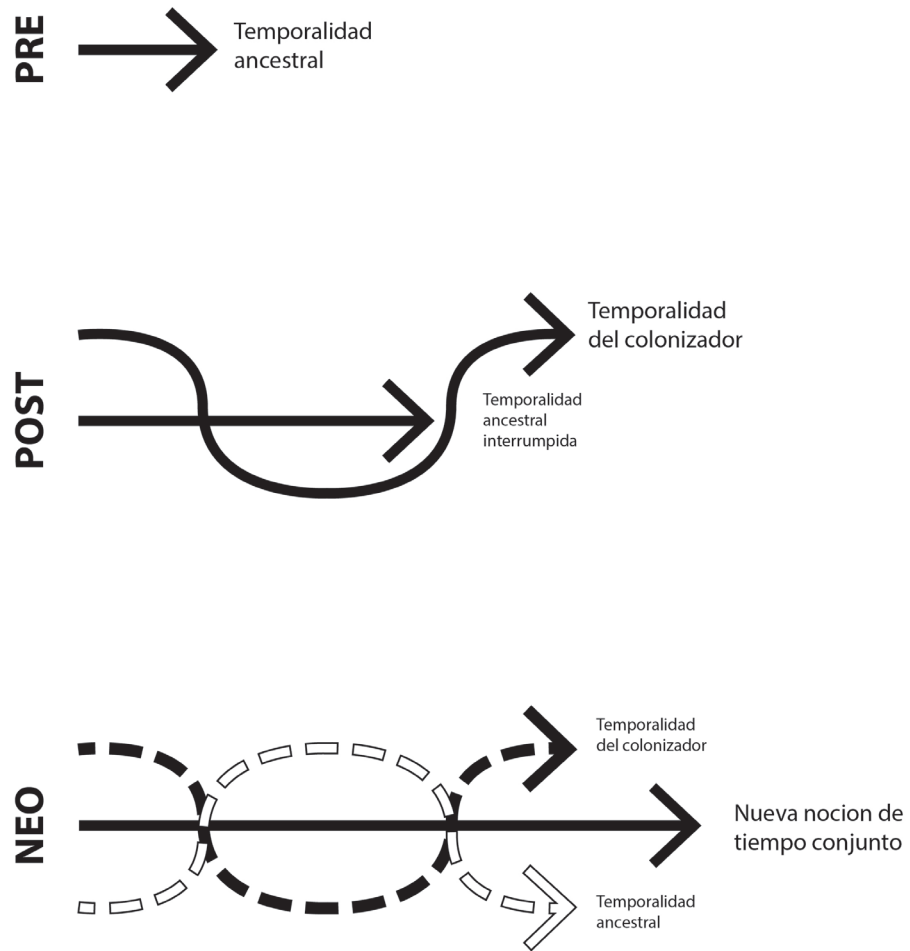
Un deuxième aspect clé de notre analyse est le rejet par Kant de la possibilité qu'il y en ait plusieurs temps; "Les temps différents ne sont que des parties du même temps" (Kant, 1943, p. 180), donc, il n'y a pas de simultanéité des temps, le temps succède à l'impossibilité de vivre la simultanéité<sup>62</sup>. On sait, cependant, que chaque civilisation a, ou a eu, sa propre façon de comprendre les faits du passé

---

60 L'histoire en tant que catégorie était en formation au XVe siècle lorsque la colonisation de l'Amérique et d'une partie de l'Afrique a eu lieu.

61 Italique dans l'original.

62 *Les notions kantienne, en particulier celles liées au temps, semblent dirigées pour invalider ou disqualifier les notions analogues pré-modernes, bien connues et répandues à leur époque. L'analyse d'Emmanuel Chukwudi (2009) dans La Couleur de la Raison: l'Idée de «race» dans l'anthropologie de Kant, dont nous discuterons dans les chapitres suivants, semble le prouver.*



**Schème 3. Schéma de la temporalité 2.**

*Schéma de la temporalité lineal, typique du temps juif-chrétien adopté par la modernité européenne et notamment du capitalisme, de façon absolue.*

et, contrairement à l'histoire, une construction moderne-occidentale<sup>63</sup> organise les faits à partir de ce qui est communément appelé temps mythique, analogue - mais différent - au temps historique. Une première différence est que, si le temps historique kantien n'est qu'un, le temps mythique est une dimension structurée basée sur des situations spécifiques et spécifique à la situation matérielle de chaque civilisation. Cela soulève la possibilité de plusieurs temps simultanés en fonction de la position sur la planète, quelque chose que le regard universaliste, moderne et kantien cherche à éliminer, imposant une seule façon de comprendre le temporel. Le temps mythique traverse tous les aspects de la vie quotidienne et est lié aux événements ou aux choses de la nature en particulier. Le soleil, la lune et les étoiles sont des «choses» à partir desquelles de nombreuses périodes mythiques sont structurées et rendues visibles. Cette inhérence du temps à quelque chose, à une chose, est rejetée par Kant pour comprendre le fonctionnement du temps comme une image, tandis que le temps historique est compris comme un voyage qui forme une ligne. (Han, 2018, p. 35).

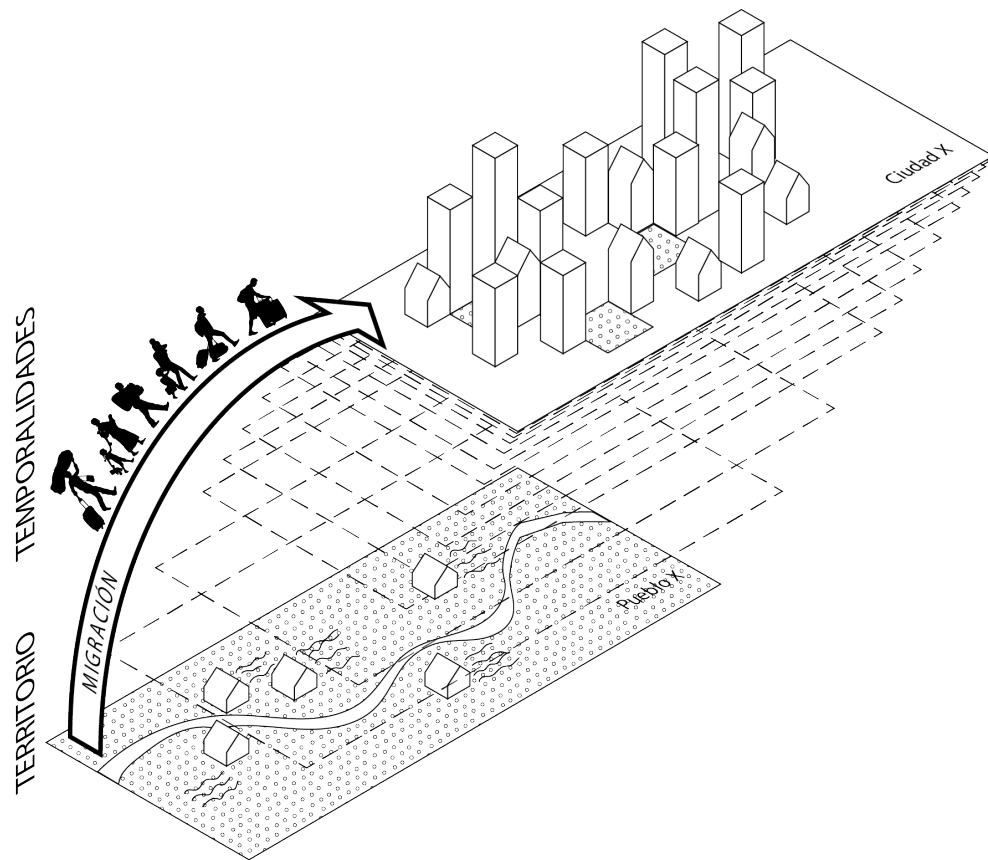
Cependant, sa linéarité et sa simplicité ne libèrent pas le temps historique de l'arbitraire, le temps historique a une structure linéaire, mais il est loin d'être une ligne, c'est-à-dire un point sans dimension qui se déplace dans l'espace. Au contraire, il est modifié pour mettre en évidence des événements, des moments, des personnages et il est réduit pour cacher et oublier, il est construit parce que «ce qui se donne dans et par l'histoire ne pas séquence déterminée du déterminé, mais émergence de l'altérité radicale, création immanente, nouveauté non triviale» (Castoriadis, 1975, p. 276). Création de l'homme lui-même pour pousser la réalité dans une direction, le temps se construit aussi et selon Byung-Chu Han, "le temps historique génère un sens lorsqu'il est orienté (Gerichtet). La chronologie a une direction marquée, une syntaxe. (2018, p. 33). Contrairement au temps pur qui implique une structure involontaire, le temps historique n'est pas une simple séquence, sa capacité créatrice s'exprime d'une part dans sa nature téléologique, qui guide et anticipe la transformation d'une société et, d'autre part, en devenant l'histoire des vainqueurs. C'est cette intentionnalité qui permet d'être un outil clé dans la définition des États-nations, c'est le temps historique qui construit le sens historique de l'État-nation<sup>64</sup>, définissant son passé et son avenir. Enfin, le fil historique ne fonde que le mythe vers lequel l'État-nation est lui-même dirigé. Plus que par analogie, le temps mythique comprend le passé et l'avenir, il est régi par la répétition et, selon sa structure spécifique, cette répétition sera la même, équivalente ou lointainement similaire au fait archétypal. Enfin, le temps mythique et le temps historique sont des récits structurés à partir des notions d'héritage et de succession<sup>65</sup>. L'héritage et la succession donnent au temps mythique et

63 *À toutes fins utiles, cette thèse différencie la modernité occidentale du système de pensées, d'attitudes et de disciplines que l'Europe construit au fil du temps, depuis le XVe siècle pendant la Renaissance. Elle diffère de la modernité industrielle qui commence avec la Révolution Industrielle et la consolidation du Capitalisme.*

64 *Bien que la pensée postmoderne ait tenté de rompre avec la nature téléologique de l'histoire, les États-nations ont été construits à partir d'un discours historique qui s'appuie sur un discours sur le passé et aspire à un avenir d'unité et de souveraineté. Chaque État-nation a besoin d'une histoire qui établit son origine et définit son destin. Ainsi, tant qu'il y aura des États-nations, l'histoire en tant que récit du national conservera sa nature téléologique et sera un moyen de construire et de réaliser la notion d'avenir du national.*

65 *L'héritage et la succession sont deux problèmes clés du monde traditionnel qui devaient établir*





**Schéma 4. Schéma de la temporalité 3.**

*Schéma où les processus de migration sont expliqués comme des sauts de temps. Lorsqu'une société ou une partie de celle-ci décide de se déplacer d'un endroit à un autre, elle le fait toujours pour quitter un endroit où les conditions mettent sa survie en péril, pour aller dans un autre où elle a plus de garanties. Cela peut être compris comme la transition d'un mode / temps de vie à un autre.*

historique son sens et sa signification, et si la téléologie et l'intentionnalité donnent au temps historique la possibilité d'agir, la répétition des actes héroïques et des héros donnent au temps mythique la possibilité de transformer, pour réussir le changement.

C'est ce tempo mythique, équivalent à l'historique moderne, à celui qui coupe tout processus de colonisation interrompant sa continuité et en imposant une conception temporelle différente de celle qui existe dans les colonies. C'est le drame auquel se réfère Memmi, la substitution du même temps mythique par un autre temps, soit celui de la conception judéo-chrétienne ou celui de la modernité machiniste ; celui qui s'impose aux conceptions locales possédant des systèmes structurés de gestion du temps qui comprenait un calendrier avec des dates importantes et qui étaient également expliqués à travers des mythes et des histoires intemporels. Toute temporalité implique la succession, c'est-à-dire la continuité de quelque chose, et la définition d'un héritage, la définition d'un présent à partir de ce qui précède<sup>66</sup>. Si ce fil provisoire est rompu et remplacé par un autre différent, le sens du sujet dans le monde entre en crise, dissout sa localisation dans ce cours et donc son rôle dans la société, avec ce que son appartenance au groupe social entre en crise<sup>67</sup>. Le sujet a le sentiment que ses actions n'affectent pas la société et donc qu'il n'en fait pas partie. Paraphrasant Castoriadis, nous pouvons dire que de cette institution du monde et de la société par la société, l'institution du fil temporel est toujours une composante importante. Le temps, historique ou mythique construit le social en lui donnant un sens et un avenir, «le temps est auto-altération de ce qui est, qui n'est que pour autant qu'il est à être» (Castoriadis 1975, p. 283). Dans le cas particulier des colonies européennes entre les XVe et XVIIe siècles, la temporalité commune aux différentes formes de christianisme s'est imposée aux temporalités préexistantes<sup>68</sup>. Dans le cas de la colonisation

---

*la succession des biens, du pouvoir, des épouses, des enfants, etc., à travers des lois ou des mythes qui définissaient les lois. La succession, qui fait en partie référence à ce qui se passe, est également liée à l'événement, c'est-à-dire à l'événement important qui se produit.*

66 *Dans le cas spécifique des colonies européennes entre le XVe et le XXe siècle, la temporalité commune aux différentes formes de christianisme s'est imposée aux temporalités préexistantes. Dans le cas des colonisations jusqu'au XVIIe siècle, les colonisés sont contraints de suivre la religion catholique sous la menace d'être déclarés hérétiques, les éloignant de leur temporalité d'origine.*

67 *La structure donnera à cette continuité sa propre forme et le rôle de chaque élément singulier et de ceux qui se répètent. La projection de ce avant vers son extrême limite permet de configurer une idée d'origine partagée socialement, de la même manière que la projection de l'après devient dans le futur vers lequel chacun comprend qu'il se dirige. L'origine, l'avenir et la continuité construisent ce que nous pouvons appeler un fil conducteur temporaire de la société, ce fil conducteur est ce qu'il permet au sujet social de se situer dans la société, de comprendre son rôle et de l'assumer. Son appartenance au groupe social passe alors par le partage d'une origine et d'un avenir et il arrive aussi de ressentir que, par ses actions quotidiennes et singulières, il fait partie de cette société ou de ce groupe. Dans cette logique, nous pouvons dire, à titre d'exemple, que les chrétiens partagent l'origine ayant été créée par Dieu et attendant à l'avenir le jugement final et l'apocalypse, étant leur vie renvoyée à la vie et à la mort de Jésus et à la vie des saints qui humanisent la divinité. De la même manière, le sujet colonisé a gouverné sa vie à partir de la notion temporelle locale, une origine et un destin communs et une vie renvoyée à une sorte de récit qui définissait le singulier et le quotidien.*

68 *Au fil du temps et surtout depuis la Renaissance, les soi-disant discours traditionnels sur la temporalité ont été déplacés par la notion temporelle occidental-moderne. Même si c'est aussi une notion temporelle traditionnelle dont l'origine réside dans la civilisation hébraïque et la religion judéo-chrétienne, elle est devenue hégémonique non seulement parce que le christianisme a été*

avant le XVIIe siècle, les colonisés sont contraints de suivre la religion catholique sous la menace d'être déclarés hérétiques, ce qui les sépare de leur temporalité d'origine. Les colonisations du XIXe siècle ont accordé moins d'importance à l'évangélisation religieuse et se sont centrées sur le progrès. Nous pourrions recueillir l'opinion générale que, de ce point de vue, le progrès était la religion du XIXe et XXe siècles.

Le processus de déstructuration temporel des sociétés colonisées génère une grande agitation, les témoignages de cette agitation sont toujours décrits comme des moments où le monde s'effondre et se met «tête à l'envers ». Les sujets colonisés ne sont pas en mesure d'expliquer ce qui s'est passé et d'adapter le passé à ce présent incompréhensible car le cours temporaire a été rompu sans possibilité de solution. Cette incapacité à expliquer ce qui s'est passé démontre la nature traumatisante du processus de colonisation. La discontinuité du discours sur les événements du passé et l'impossibilité de dire ce qui s'est passé sont définies par la psychanalyse comme traumatisantes (Jelin, 2012). Le traumatique devient présent lorsque l'interruption, le vide de l'indicible, empêche la continuité. On pourrait dire que la rupture de l'ordre temporel, qui implique la rupture de tous les discours sur l'origine et le destin de la société, est la rencontre avec le réel, le moment où ces histoires perdent toute valeur et sens face aux autres récits. "Le trauma y réapparaît en effet, et très souvent à figure dévoilée" (Lacan, 1973, p. 55). La vérité ou la fausseté de l'histoire est révélée et perd valeur face à la présence et à la force du réel qui se matérialise, entre autres, dans le nouveau discours imposé également à partir de la violence sans intervention des appelés à défendre la société. Si on prétends discuter l'état traumatique des processus de colonisation et ignorer la gravité des histoires qui se réfèrent à la "destruction" ou à "l'effondrement" du monde, il faut se rappeler que, sauf dans des cas limités, "un événement n'est traumatique que parce qu'il est "vécu comme tel" par l'individu, et cette phrase veut dire en l'occurrence: parce que l'individu lui impute une signification donnée, qui n'est pas sa signification "canonique" (Castoriadis, 1975, p. 202). La colonisation, d'après les récits des colonisés, a toujours été vécue comme un événement traumatisant.

Mais ce qui est traumatisant est naturel pour la ville, construire une ville est en soi un acte qui violente la vie naturelle et nomade, qui oblige à l'accumulation et à la définition de la propriété. La première ville du récit biblique est Enoch, fondée par Caïn, le frère meurtrier d'Abel, comme punition après avoir été expulsé du paradis. Le crime, la punition et le traumatisme sont les éléments qui donnent une apparence symbolique à ce que nous appelons la ville comme opposition au paradis. De ce point de vue, nous pouvons déduire que chaque fondation d'une ville doit être comprise comme le fruit même de la violence. Il

---

adopté dans toute l'Europe mais aussi parce que sa structure temporelle a servi de base à la construction de l'histoire comme discipline. Le christianisme et l'histoire partagent la notion du temps comme une séquence linéaire et unidirectionnelle, avec une origine et une fin uniques et se comprennent à soi mêmes, soit par le caractère scientifique supposé de l'histoire, soit par l'origine mythique et millénaire de la religion chrétienne, comme vérités absolues. Cependant, le caractère hégémonique de cette conception n'implique pas que les autres notions temporelles se soient éteintes, les preuves montrent qu'elles subsistent dans différentes parties de la planète et leur existence alimente le débat et la remise en cause de la notion occidentale.

n'y a pas de création urbaine ex nihilo qui échappe à ce destin. Et les villes coloniales sont l'exemple qui réaffirme cette nature violente de l'origine fondée, de sorte que chaque ville fondée doit lutter contre sa propre origine traumatisante qui réapparaît de temps en temps. C'est-à-dire que dans la ville, il est possible d'identifier les discontinuités, les ruptures et les vides qui génèrent des fragments qui peuvent être compris comme des symptômes du traumatisme d'origine. Le mythe initiateur et violent réapparaît à chaque instant où la fondation est recréée, quand la ville se développe. Il faudra une analyse fine qui aille du morphologique et de son corrélat historique-sociale et qui permette d'identifier ce noyau traumatique possible à objectiver et appréhender. La temporalité traumatisée de la ville postcoloniale contemporaine s'exprime dans les difficultés à penser l'avenir, à tracer une voie - que ce soit à partir de l'urbanisme, du projet urbain ou de l'architecture elle-même - ou à poursuivre ce qui doit être poursuivi. L'impossibilité de construire un fil conducteur temporel qui guide leurs actions dans le temps rend la gestion urbaine difficile.

Ce chapitre part de l'hypothèse que, pour parvenir à une gestion adéquate et à une amélioration de la ville dans le temps, il est nécessaire d'avoir un fil temporel clair et sain, qui sert de référence permanente. Il s'agit d'analyser, dans les processus de développement de certaines villes postcoloniales, les ruptures liées à une temporalité fracturée, détruisant ou falsifiant leur passé, détruisant des zones symboliquement importantes de la ville ou construisant de nouveaux symboles, avec l'intention de nier ou de ne pas accepter leur passé et même leur présent. De même, l'impossibilité d'un fil temporel continu et sain empêche la construction de l'ensemble des institutions et des outils capables de donner une continuité aux projets, plans, idées et accords, afin qu'une ville construise un avenir cohérent. Il ne s'agit pas de reconstruire le fil temporel ancien ou historique dans un acte de nostalgie du passé, mais plutôt d'en construire un en accord avec le présent et avec ce qui est connu du passé, défini de manière autonome, libre, qui permette aux citoyens et à la société être des agents actifs dans la transformation de leur ville et de leur territoire. Nous devons reprendre l'appel d'Aníbal Quijano pour qui un aspect clé de la décolonisation est l'acte de ré-originalisation, de refaire l'origine, et de re-construire un nouvel avenir et un nouveau cours temporel, capable d'engager le sujet dans son rôle historique (Quijano, 2017, p. 128-129).



**Image 35. Mythes de création.**

*Feuille du Codex Aubin qui raconte l'histoire du peuple Mexica depuis ses origines, avant de partir à l'exode.*



### 3. CHAPITRE 03

## MYTHES ET FONDEMENTS

#### 3.1. LES TEMPORALITÉS DU MONDE PRÉCOLONIAL ET L'IMAGINAIRE URBAIN.

Le temps et l'histoire prennent forme dans la ville, ils se constituent en elle et finissent par l'investir dans sa dimension traumatisante, avec plus de raison dans les capitales conçues comme des dispositifs pour la matérialisation et d'exaltation du national (la nation en temps hétérogène). Chaque société institue un temps comme faisant partie de l'institution de son propre monde, comme le souligne Castoriadis, qui s'établit comme une succession, un récit qui le remplit de sens et le définit (Han, 2018, p. 29). C'est cette notion temporelle qui permet le retour sur soi, permettant la connaissance de soi, la réflexion du sujet sur lui-même, un mouvement purement temporel. C'est à partir de ces mouvements et repères temporels que se structurent enfin les notions d'espace sur le territoire, permettant leur appropriation, donc, bien entendu, c'est le temps qui permet la production de l'espace (Castoriadis, 1975, p. 279). Cette recherche tentera de démêler l'espace créé dans les sociétés précoloniales à partir de leurs logiques mythico-temporelles.

Les notions temporelles non occidentales les plus étudiées - que ce soit parce qu'elles sont plus abordables à comprendre ou parce qu'elles sont les plus courantes - ont une structure cyclique et sont basées sur la notion de répétition. Selon cette conception temporelle, aucun fait, caractère ou lieu n'est unique, ils ont déjà existé à une époque antérieure, généralement lorsque les faits, les personnages et les lieux archétypaux sont nés. Mircea Eliade explique que c'est toujours le mythe de la création qui a construit la référence des répétitions successives et que, comme de nouveaux faits se produisent toujours, les mythes se renouvellent et se mettent à jour sans perdre leur logique interne. «L'acte n'obtient sens ou réalité que dans la mesure où il renouvelle une action primaire» (Eliade, 2011, p. 8). Ceci est valable pour tous les événements dans le monde, y compris la planification, la création, la construction et l'expansion des villes<sup>69</sup>. Les relations entre tout ce qui existe sur terre sont également définies par les mythes de la création, définissant les relations entre l'être humain et son environnement, que ce soit son environnement naturel ou la ville construite. Le même ordre de création influence la vision culturelle du monde. Cela peut être illustré par le mythe du dieu Pangu, appartenant à la mythologie chinoise, qui cherche à établir un équilibre total dans l'univers chaotique qu'il trouve. Pangu n'introduit pas de hiérarchie étrangère - comme la création de la lumière -

---

<sup>69</sup> De la même manière que les actes importants de la vie quotidienne sont toujours en référence à la vie des dieux et des héros, quelque chose que le christianisme a assimilé en utilisant la vie des saints.



**Image 36. Cité de Madurai au sud de l'Inde.**

**Image 37. Dieu Brahma.**

**Image 38. Le Dhwaja Stamba Doré à l'intérieur de Madurai.**

*Cité de Madurai en Tamil Nadu, une des plus anciennes dans l'Inde, qui incarne le mythe de création du monde formé par montagnes, lacs, arbres et êtres vivants qui peuplent les tours.*

*Brahma, dieu créateur de l'ancien monde indien.*

*Deuxième image, le Dhwaja Stamba Doré qui représente l'arrivée de la lumière sur la terre comme l'act de création lui-même, au centre de la cité.*

mais utilise les propres qualités de l'existant pour établir l'équilibre, un principe de base de la pensée chinoise. Les notions d'origine sont liées à l'eschatologie établie dans la culture, qui joue également un rôle important dans la compréhension du comportement d'une société, qui fonde souvent sa compréhension de l'existence sur une finalité ou même une fin, une apocalypse qui ferme le cycle temporel. Enfin, origine et fin sont articulées par les cycles qui permettent le renouvellement du temps originel et la renaissance après la fin<sup>70</sup>.

Dans cette logique, les lieux, les bâtiments et les villes ont toujours été référés à quelque chose de plus transcendant et lié à la création. À partir des mythes de la création se génèrent les caractéristiques qu'aura ce qui est construit ainsi que les archétypes qui synthétisent ces caractéristiques. Par exemple, il est courant que les lieux se réfèrent à un centre qui est compris comme le point à partir duquel le monde a été créé, ce qui donne à ce centre son sens sacré. Cela s'est produit avec le mont Meru en Inde, considéré comme l'endroit où vivaient les dieux et le centre de l'univers, autour duquel on croyait que les planètes tournaient. La ville de Cusco, capitale de l'Empire des Incas, était considérée comme le nombril du monde, donc, chaque fois qu'un nouveau territoire était conquis, un nouveau quartier était ajouté à la capitale inca qui correspondait à la nouvelle colonie, le plaçant par rapport à l'axe cardinal de son emplacement d'origine. De cette façon, la ville a toujours été une reproduction à l'échelle urbaine du territoire de Tawantinsuyo<sup>71</sup>.

Plusieurs fois, les montagnes étaient considérées comme la rencontre ciele de la terre, étant l'espace même de la création, c'est pourquoi dans diverses cultures, les bâtiments sacrés imitaient les montagnes, représentant toujours le point culminant au moment de la création, et donc, le centre même de celle-ci. De la pagode aux pyramides égyptiennes, mayas et cultures différentes, le profil de la montagne est toujours présent et son point culminant pour donner un sens lui confère un rôle central<sup>72</sup>. Cette notion de centralité n'a rien à voir avec la notion géométrique et abstraite, de centre qui dominait à la Renaissance, ce n'est pas un dessin qui fait référence au centre comme un point au milieu d'un cercle, au contraire, il a surtout un caractère symbolique et se réfère normalement à l'acte même de la création du monde, qui finit par être le point de départ et d'arrivée de toute mythologie et de toute notion temporelle. Eventuellement il coïncide avec le centre géométrique, mais il est généralement moins visuel et plus symbolique et relationnel. D'autre part, la création du monde n'est pas seulement l'origine de tout, mais devient également le centre de la vie elle-même, et en tant que telle, elle doit être répétée en continu pour organiser chaque composante de l'univers. Cela est clair dans la ville du temple de Madurai, dans le sud de l'Inde, où la centralité est comprise comme la reproduction (lecture répétée) de l'univers composé de terre, d'air, d'eau, de feu,

---

70 Il n'est pas inutile de préciser que la notion d'histoire que le monde occidental s'est construit répond à la même logique mythique-temporelle, avec les singularités de la mythologie judéo-chrétienne.

71 Tawantinsuyo est le nom de l'État Inca en langue quechua, dans lequel Tawa signifie quatre et Suyu, région.

72 Alors que dans les pyramides d'Égypte, cet endroit est un point, le sommet parfait de la géométrie, qui pointe vers le ciel, dans les pyramides aztèques est un espace plat pour le sacrifice, et dans les tours des temples en Inde est l'image de Shiva ou une autre divinité importante.





**Image 39. Shiva Linga.**

**Image 40. Temple Brihadiswara à Thanjavur.**

*Shiva Linga, dieu de la fertilité qui comprend la forme phallique (vertical) et la vaginal (horizontal) qui représente l'act de création.*

*Temple Brihadiswara à Thanjavur, en Inde qui, comme presque tous les temples hindouiste inspirés par la forme du Shiva Linga en tant que représentation de la création.*

de bois et de métal<sup>73</sup>. Sur la base de ces éléments, Madurai met en scène l'univers avec ses montagnes représentées par les tours principales aux points cardinaux qui définissent deux portes à l'est et une à chacun des points cardinaux restants.; ainsi que d'autres secondaires à l'intérieur. Vers le côté est, il y a une mare d'eau en mouvement permanent, vers le nord un arbre au milieu d'un grand patio et au centre un trou dans le plafond où la lumière qui illumine le Golden Dhwaja Stambha doré entre présidant l'entrée de l'espace sacré dédié à Shivalinga (Sivalinga), le dieu de l'origine et de la fertilité, le créateur par excellence<sup>74</sup>.

Un autre cas emblématique est celui du Cusco Inca, où l'immense place rectangulaire a été traversée par le fleuve Huatanay dont l'irrégularité marque la présence de l'eau comme élément perturbateur et dominant, pointant également vers les montagnes tutélaires et en particulier vers la montagne Huanacaure, où selon la légende, Manco Cápac arrive à enfoncer son sceptre ; c'est le signal qu'il a trouvé le lieu pour fonder la nouvelle ville. Le mythe de la création se renouvelle sur la place, il ne faut pas oublier que Manco Cápac sort du Lac Titicaca, c'est-à-dire de l'eau, en le façonnant et en introduisant l'univers cosmogonique dans son centre, ce qui en fait le centre de l'univers. Lorsque les Espagnols décident de la diviser et de construire un bloc allongé sur le cours du fleuve Huatanay, ils détruisent le système symbolique existant et en superposant un autre, celui de la place principale avec sa géométrie parfaite (carré) et la cathédrale sur le temple existant à l'endroit prééminent. Il ne s'agit pas d'un simple remodelage, il s'agit de remplacer un système symbolique par un autre et, surtout, d'imposer une logique temporelle qui parle du mythe de la création, de l'autre, légitimant les nouvelles symbolisations dans des faits concrets. Dans l'analyse des centres des grandes villes et des centres urbains précoloniaux, leur dimension symbolique a été évitée et leur rupture a été naturalisée, cependant, dans de nombreux cas, en ce que la rupture ou l'abandon est la clé de la dimension traumatique persistante et la nécessité de sa ré-originalisation.

Dans ce qui est compris comme le temps cyclique, il existe des variations importantes qui expliquent la variété des configurations dans l'architecture et les villes. Par exemple, pour les hindous, le processus de création ne s'est pas produit seulement en un instant, il n'y a pas un seul moment d'origine, la création est cyclique et permanente, donc le cycle peut être schématisé comme début-fin-début-fin-début -etc, et compris comme un cycle de reproduction dialectique et infini. Ceci est représenté dans le Lingam<sup>75</sup> - symbole de fertilité et aussi de Shiva, le Dieu créateur hindou - dont la dualité début-fin, horizontal-vertical, phallus-vulve, devient une structure référentielle pour les différentes images et positions de Shiva. C'est aussi la matrice de l'architecture sacrée, la plupart des temples sont organisés à partir de ces deux composantes, avec des variations données par le Dieu à qui le temple est offert, ses dimensions, ses matériaux ou les traditions artistiques et culturelles du lieu spécifique (Voir figure XX). D'un autre côté, les cycles de la civilisation inca se répètent, mais toujours dans une couche différente, ce qui fait que la

73 Ce sont les éléments de l'univers hindou et tout ce qui existe sur terre est référé à l'un d'eux.

74 Il est important de comprendre comment le christianisme déplace l'importance centrale du mythe de la création pour mettre le sacrifice de Jésus au milieu, le ritualisant et le répétant dans chaque liturgie. (passer ça au suivant?)

75 Aussi appelé Sivalinga o Shivalinga.





**Image 41. Machu Picchu, Pérou.**

**Image 42. Sacsayhuamán, Pérou.**

*L'asymétrie de Machu Picchu et Sacsayhuamán, construit pendant l'Empire Inca, conséquence de la nature irrégulière de la cordillère des Andes.*

répétition n'est jamais exactement la même, on pourrait dire que c'est une répétition asymétrique. Cette asymétrie est toujours présente dans les monuments, complexes et bâtiments, où, d'un côté, il n'y a jamais d'axe central ni de point central, comme si le cycle se répétait à partir d'un déplacement de l'axe central. Et d'autre part, la répétition prend la forme de sa propre circonstance, cela a toujours été perçu, à partir de la logique symétrique et de la géométrie euclidienne, comme des configurations irrégulières. Il s'agit cependant d'une structuration de cycles temporels similaires à la périodicité sismique ou au phénomène el Niño. C'est-à-dire une temporalité variable, asymétrique, cohérente avec son propre territoire dans une sorte de compréhension cosmogonique intégrale. Il y avait une clarté sur la répétition des événements, mais aussi sur le caractère unique de la façon dont chacun se développerait, comme si la nature elle-même envoyait un mandat de non-régularité. Peut-être, les pierres de la construction inca, avec leurs côtés irréguliers, sont un exemple clair d'une notion de répétition adaptée, souple et irrégulière, dont la pierre des 12 angles serait l'image emblématique<sup>76</sup>.

Non seulement les configurations de la ville sont renvoyées à l'acte de création, la répétition du même acte créatif est transférée aux actes fondateurs, étant le sacrifice de son créateur, que ce soit l'architecte, le fonctionnaire qui a décidé de la construction ou même un membre de la royauté lié à la ville ou à l'édifice, qui a dû mourir pour donner à la ville le caractère éternel et supra humain que l'on attendait de la nouvelle construction (Kensari, 2011, p. 151). Dans une culture cyclique, la mort de ceux qui ont créé la ville était comprise comme la fin d'une période et le début d'une meilleure. Le sacrifice renouvelle le cycle et la mort met fin à tout décalage négatif, purifiant la naissance de la ville, accentuant avec le sacrifice le début d'une nouvelle ère. Selon Eliade, les temps mythiques n'étaient ni purs ni univoques, dans les sociétés traditionnelles il y avait une superposition des temps, d'un côté il y avait le temps profane et de l'autre le temps mythique ou sacré. Le temps profane était le temps de la vie quotidienne, les choses sans importance régies par les normes sociales déjà imposées. Quand un événement compris comme paradigmatique ou singulier apparaissait, le temps profane se suspendait et on entrait dans le temps mythique.

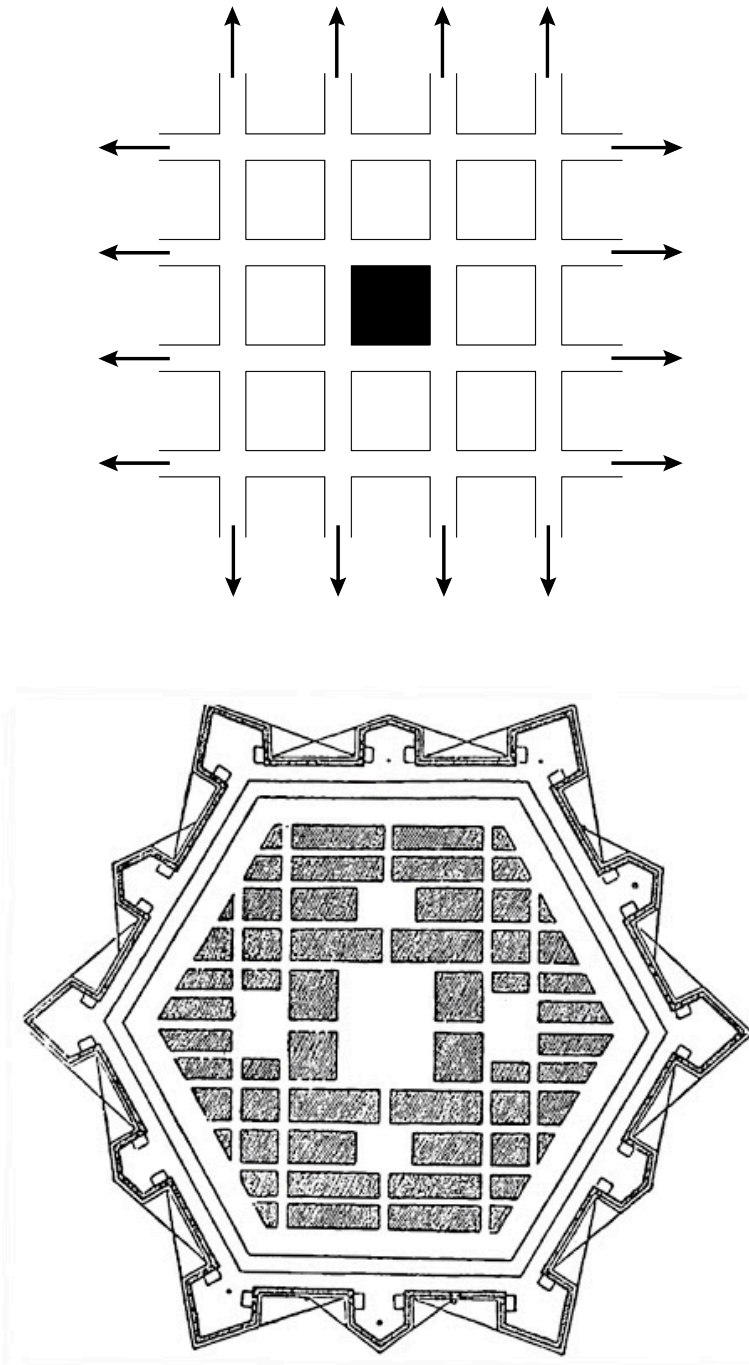
«L'abolition du temps profane et la projection de l'homme dans le temps mythique ne se produisent pas naturellement mais dans les intervalles essentiels, c'est-à-dire ceux dans lesquels l'homme est vraiment lui-même: au moment des rituels ou des actes importants (nourriture, génération, cérémonie, chasse, pêche, guerre, etc.). Le reste de sa vie se passe dans un temps profane et dénué de sens: dans le «devenir». (Eliade, 2011, p. 26)<sup>77</sup>.

Cette compréhension flexible de la temporalité et même de la superposition de différentes logiques ont permis à de nombreuses civilisations d'accepter le temps chrétien occidental et de l'intégrer dans leur propre notion temporelle. Le

76 Cela peut être dû à l'impossibilité d'une répétition littérale et exacte contre des événements naturels imprévisibles tels que les tremblements de terre et le Phénomène du Niño.

77 Les textes brahmaniques montrent très clairement l'hétérogénéité des deux temps, sacré et profane, de la modalité des dieux liés à «l'immortalité» et celle de l'homme lié à la «mort». (Eliade, 2001, p. 26)





**Schéma 5. Grille espagnole.**

**Plan 1. Ville de la renaissance.**

*Schéma du plan pour les villes coloniales de l'Amérique Spagnola y de la ville de la renaissance, l'une comme dispositif temporaire qui part de l'origine vers les extrêmes, et l'autre comme figure fermé et fixe.*

syncrétisme religieux développé en Amérique, en Afrique et même en Asie n'est rien d'autre que la preuve de conceptions flexibles et de remaniements complexes qui *étaient naturellement assumés par les colonisés*<sup>78</sup>. Bien que la structure temporelle d'une civilisation ait eu et ait une existence symbolique, elle est souvent présente à travers des rituels éphémères et non dans des événements physiques, un effort doit être fait pour la comprendre à travers les objets de la culture matérielle, en comprenant que la temporalité sera toujours visible à travers la médiation de quelque chose de réel. C'est de ce point de vue que la plupart des interventions physiques doivent être interprétées comme des formes de matérialisation de la temporalité qu'une civilisation assume, comme on a tenté de l'expliquer dans cette section. Contrairement à la pensée occidentale, où le temps est une catégorie théorique, dans les civilisations anciennes, c'était un «principe de raison» plusieurs fois préalable à l'espace et la plupart du temps son équivalent. Bien que le visuel et donc l'espace, ait pris une plus grande importance dans la culture occidentale, nous devons nous rappeler que Leibniz, «le logique et philosophe du» principe de raison «est le premier à énoncer clairement cette relation car il détermine l'espace comme condition idéale de «l'ordre dans la coexistence» et en même temps que la condition idéale de «l'ordre de succession», conçu à la fois en vertu de leur caractère purement idéal, non pas comme contenu réel, mais comme «vérités éternelles» ( Cassirer, 2003, p. 113). C'est à partir de cette capacité du temps à ordonner le monde comme une succession et donc comme un sens que l'on tente de déchiffrer les objets et les rituels des civilisations anciennes. Comme il a été tenté de le montrer, les villes et formations urbaines du monde précolonial ont défini une grande partie de leurs caractéristiques à partir de ce que nous avons appelé une notion temporelle, qui comprend à la fois une manière d'enchaîner des faits d'une origine et de se diriger vers une destination.

### **3.2 COLONISATION, TRAUMA ET SUBSISTANCE DES TEMPS.**

#### ***La construction d'une nouvelle origine.***

La ritualisation complexe, pleine de contenus symboliques renvoyant directement à la notion de temps, réalisée dans chaque fondation d'une ville coloniale au XVe siècle en Amérique et en Asie, constitue une mise en scène à déchiffrer. Le même acte de fondation est la mise en scène du mythe de la création, faisant appel à l'idée que chaque événement ou nouvel événement doit avoir un moment initial, sinon, il n'a pas d'existence symbolique. Chacun des objets de cette mise en scène configure la signification symbolique que l'on cherche à donner à l'acte, ainsi, le crucifix rappelle et offre la création au Christ et donc à Dieu, cependant, il le fait à partir de la croix, symbole de la mort, mort qui à son tour a permis la naissance de la religion chrétienne, la vie et la mort comme références à l'acte de créer une ville une fois de plus. La croix est aussi un symbole de renouveau, le Christ est mort sur la croix puis ressuscité, car il n'y a aucun élément qui symbolise la résurrection, la croix la symbolise, et le rituel reproduit la séquence vie-mort-résurrection, cette

---

78 Cela ne signifie pas que le syncrétisme est un échange culturel équivalent, comme nous le verrons plus loin.

# Les Imaginaires Urbains et le Future de la Ville

## Réappropriations et postcolonialité



**Plan 2. Ville de Quito en 1754.**

**Plan 3. Rio de Janeiro en 1820.**

Plan de la ville de Quito, malgré l'irrégularité de la géographie la ville s'étend sur la grille vers ses bords en accord au diagramme originaire.

Plan de la ville de Rio de Janeiro, contournée de collines.



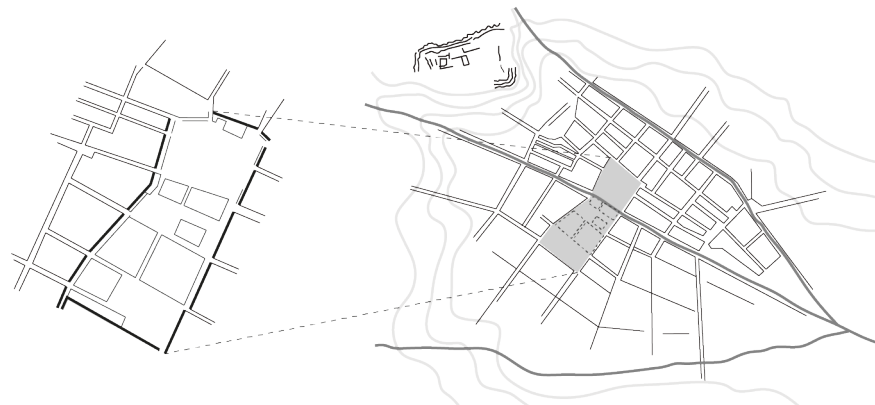
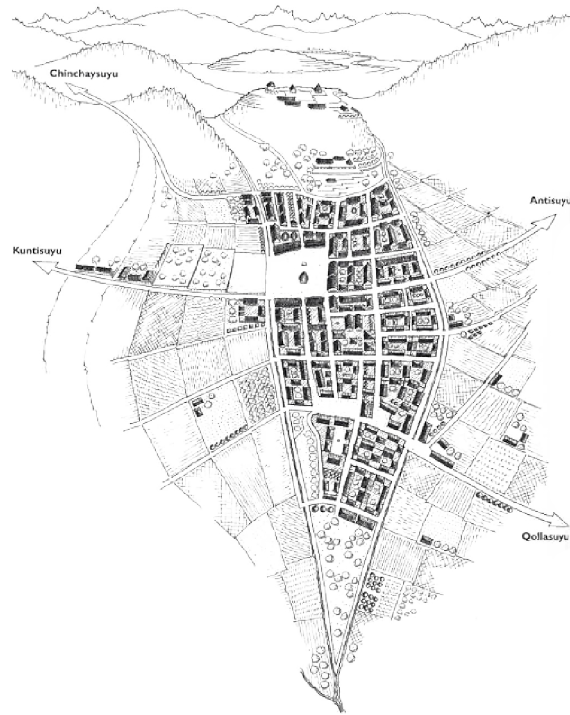
dernière étant le retour à la vie ou le début de la répétition du cycle<sup>79</sup>. Dans le cadre du même rituel et renforçant la relation avec le sacrifice et la mort, la fondation est faite avec l'épée à la main et avec un pilori qui est planté au milieu de la place comme témoignage de l'acte. Si la croix et l'épée sont déjà claires dans leurs références à la mort et même à la violence, le pilori est encore plus explicite et va au-delà de l'ordre symbolique. Il est en soi le moyen de punition et, par conséquent, la présence au centre de la ville nouvellement fondée, d'une menace et d'un rappel à tous ceux qui osent désobéir aux lois (Romero, 2001). L'acte fondateur se présente comme l'un des actes de guerre, probablement le dernier et le plus important, car c'est celui qui entend donner un sens à la guerre et aux morts qu'elle a provoquées. La présence de la croix rachète tous les morts et les offre à la ville où ils auront leur résurrection. La ville devient la justification rétroactive du génocide et offre la fin de la violence à condition que la défaite soit acceptée. La ville est aussi, en plus, l'espace d'objectivation de la défaite, le scénario où il faut mettre en évidence qui sont les vaincus et qui sont les vainqueurs, c'est donc la mise en scène même du traumatisme, son objectivation, sa représentation.

A côté de l'acte fondateur, l'aménagement de la ville commence, généralement avec une grille régulière, héritière du *cardus* et *decumanus* des villes coloniales romaines, de blocs parfaitement carrés de 100 mètres de côté et d'un carré formé par l'absence d'un des blocs. L'abstraction géométrique dans sa plus haute expression, inoffensive et anodine en apparence, porte également un sens temporel; si le rituel de fondation renvoie au passé, les plans des villes coloniales sont un dispositif ouvert dans le temps, ce qui conduit à une croissance indéterminée, presque infinie. C'est une matrice qui porte sa propre série progressive qui permet la croissance d'un côté et sa subdivision de l'autre. Les blocs étaient divisés en 4 parties (lots de 50m par 50 m) attribuées aux conquistadors, mais ils pouvaient ensuite être subdivisés en parcelles de 25 par 50 mètres par côté, 12,5 par 25 mètres par côté, etc. des divisions qui se sont certainement produites, comme on peut le voir aujourd'hui dans les centres historiques. Sur chaque parcelle, une maison a été construite qui a été organisée à son tour autour d'un patio carré, reproduisant la géométrie de la place centrale elle-même. La géométrie parfaite organise la ville et devient encore plus présente avec l'architecture de la Renaissance et ses variantes.

La fondation des villes coloniales aux XVe et XVIe siècles était une symbiose entre les principes de la modernité de la renaissance et de l'abstrait, des rituels obscurantistes chrétiens et, au milieu des deux, de la volonté persistante de troubler la notion du temps. La modernité est montrée à cette époque, comme à d'autres, comme un discours fondamentalement temporaire, qui utilise l'avenir primitif, le plus archaïque et au futur lointain et inaccessible. Les deux extrémités du passé et de l'avenir, les deux pôles du fil temporel, sont marqués par l'incertitude, la crainte ou la peur. Tous les deux sont configurés à partir du subjectif, la modernité fait appel au subjectif et à l'objectif dans sa volonté de réinventer ce qui est déjà connu, il doit reconstruire la temporalité du monde tout en établissant de nouveaux mythes de création<sup>80</sup>. Pour Hiernaux et Lindón, la reconstruction du récit de la ville est sim-

79 Dans cette même logique répétitive, les colonisateurs ont nommé de nombreuses villes avec des noms de villes dans leurs lieux d'origine, comme York, Hampshire, Trujillo ou Grenade.

80 De la même manière que cela s'est produit au début du XXe siècle. Primitivisme et modernité qui méprisent également le primitif étranger à sa propre culture.



**Plan 4. Cusco Inca.**

**Plan 5. Cusco coloniale.**

*Plan du Cuzco Inca et dessous, plan du Cuzco colonial, dont le fleuve Huatanay a été caché par le bloc bâti qui a réduit l'ancienne place pour l'approcher aux places Européens. La Cathédrale a été construit sur le lieu le plus prominent.*

ilaire au mythe, car elle se situe dans la nouvelle époque, comme dans le livre de la Genèse, créant une nouvelle origine. «Il a toutes les caractéristiques de l'histoire, mais il se situe dans la préhistoire de l'humanité. Il décrit le passage d'un état cruel de l'existence humaine à un état enfin satisfaisant, celui de la vie sociale: il met en évidence une coupure fondamentale dans le temps, celui qui sépare la période de malheur où se passaient les événements et la période de calme d'où naît la signature du contrat. Il propose une philosophie de l'histoire » (Hiernaux, 2012, p. 42). Alors, l'acte fondateur vise à remplacer le temps natif par le temps des conquérants, à construire une nouvelle origine et une nouvelle destination en mettant en œuvre des dispositifs qui marquent l'avenir de manière claire et unidirectionnelle. La ville coloniale devient l'espace du nouveau temps, la matérialisation de ce nouveau temps qui gouvernera la vie des colonisés.

Tandis que pour les colonisateurs les rituels sont le début d'un nouveau temps, le temps des vainqueurs, la victoire, la domination et le transfert de leur civilisation vers de nouveaux territoires; pour les colonisés c'est le début du processus de destruction de leur civilisation, les actions militaires ont culminé et une guerre commence dans l'ordre symbolique. La violence directe, en termes de Galtung, nécessite une violence structurelle (indirecte) et culturelle (symbolique) pour se soutenir et se reproduire dans la société. Les érudits des processus de colonisation des XVe et XVIe siècles ont prêté attention à la valeur de la religion comme support du processus de conquête, comme le souligne Todorov: "les Espagnols voient dans la facilité de la conquête une preuve de l'excellence de la religion chrétienne (c'est l'argument décisif employé au cours des débats théologiques : la supériorité du Dieu chrétien est démontrée par la victoire des Espagnols sur les Aztèques), alors même que c'est au nom de cette excellence qu'ils ont entrepris la conquête : la qualité de l'une justifie l'autre, et réciproquement « (Todorov, 1982, p. 113). Dans cet argument, on suppose que les aspects religieux ont été les déterminants pour que les indigènes assument rapidement leur défaite, étant entendu qu'ils percevaient leur religion et leurs dieux comme inférieurs et moins puissants que ceux des conquérants, correspondant au sens de la violence structurel. Cependant, les expressions de surprise et de tristesse de ceux qui ont été conquis face à la conquête se réfèrent plus souvent à l'éclatement du temps qu'à la défaite de leurs dieux ou de leurs idées religieuses. Les mentions aux dieux sont souvent complémentaires au souci du temps, «la fin du temps de Pachakuti», «Le retour du temps de Pachakuti», etc. Le point de vue des chroniqueurs et celui des érudits ultérieurs, se révèle dominé par l'ancien préjugé de la supériorité de la religion catholique et par le spectre contemporain du magique-religieux comme pensée prédominante des cultures traditionnelles, en ignorant l'importance que le temps avait pour elles dans son sens le plus complexe, comme une structuration de la vie. Au contraire, c'est à partir des cultures traditionnelles que l'on peut aujourd'hui obtenir des regards plus complets sur le temps, à ceux élaborés par la modernité, pour cela il faut cesser de regarder les cultures traditionnelles uniquement comme des «dépositaires» de cultures archaïques et sans valeur actuelle (Myers, 2012, p. 5).

Selon la thèse de l'Anthropologie du Sacrifice (ou de la victime) de René Girard, la violence à l'origine des villes a un rapport avec le désir mimétique, c'est-à-dire, la confluence de désirs qui, sur le même objet, en fait un objet d'appropriation dangere-





**Image 43. Tableaux de la fondation de la ville de Lima (1535).**

**Image 44. Fondation de Buenos Aires (1580).**

*Tableaux de la fondation de la ville de Lima (1535) et la deuxième fondation de Buenos Aires (1580) dont, comme dans tous les représentations de fondation de villes espagnoles dans l'Amérique, le crucifix, l'étendard religieuse, l'étendard royal, l'épée y le garrot sont présentes.*



use (Kenzari, 2011, p. 154). Cela s'est produit dans le cas des villes coloniales du côté des colonisés, devenant en objet du désir en tant qu'objet volé; on pourrait dire que c'était le désir de récupérer ce qui a été volé, de combler la faute. L'apparition de la cité coloniale est l'apparition de la faute, cette faute qui revient comme le «tuché» lacanien (Lacan, 1973, p. 54) et qui constitue la base du traumatisme. La ville coloniale incarne le traumatisme de la colonisation comme aucun autre objet matériel, car, entre autres, elle incarne le temps volé, l'origine imposée, la fracture du devenir. C'est aussi l'espace de rivalité, de désirs simultanés et de la violence directe, structurelle et symbolique (Kenzari, 2011, p. 155). Mais les colonisés ne peuvent assister à cette compétition qu'en tant que simples spectateurs, de l'extérieur, sans possibilité de participation, sans agentivité historique, désancrés de la nouvelle époque qui a commencé. S'ils osent participer en tant que citoyens, contrevenant à tous les mandats symboliques, ils seront victimes de tout ce qui a déjà été vécu, la violence recommencera avec la même brutalité de l'époque de la conquête.

### ***L'invention du quotidien ... colonial.***

Une fois la conquête opérée en termes militaires, il faut entamer le processus d'organisation d'un gouvernement qui administre ce qui vient d'être obtenu. Selon José Luis Romero, «... la prise de contrôle du territoire et l'asservissement de la population indigène ont toujours constitué les objectifs principaux» (2001, p. 61), bien que faisant référence à l'Amérique, les deux sont des objectifs de toute colonisation et devraient être atteints avec le minimum de ressources que les conquistadors avaient sur des terres lointaines, donc la persuasion était la clé, et exigeait une concentration des efforts dans la transformation de la subjectivité<sup>81</sup>. Pour la possession du territoire l'essentiel était de dissuader à partir de la surprise, de la puissance des armes à feu et de la peur paralysante que celles-ci obtenaient, face à l'impossibilité d'une armée nombreuse. D'autre part, l'assujettissement de la population nécessitait un travail au niveau de la subjectivité, et ici l'évangélisation était la clé, les religieux avaient la tâche importante de diffuser «la bonne nouvelle» à travers les territoires conquis. Face à la tragédie et à la mort de masse subies, la notion de vie éternelle, la croyance à la résurrection du troisième jour et l'existence d'un esprit qui transcende la chair et prolonge le temps de la vie terrestre à travers l'idée de vies spirituelles, ils constituent un système de réconfort et d'espérance face à ce qui est vécu, tout en conditionnant l'acceptation des nouvelles conditions et la soumission terrestre en échange de la future<sup>82</sup> récompense spirituelle. L'éternité, qui était située dans le monde des dieux, était présentée comme une possibilité pour tous, facilement accessible en acceptant simplement le baptême chrétien comme le rituel d'initiation de cette nouvelle époque. Le baptême, par l'introduction d'une partie du corps dans l'eau, a établi des relations avec la conception animiste indigène donc avec les temps naturels qui régissaient habituellement le temps traditionnel<sup>83</sup>.

81 La production d'une subjectivité en accord avec les intérêts du capitalisme (lisez de l'impérialisme colonial) était pour Maurizio Lazzarato, l'accent principal après la révolution industrielle, celle de produire une subjectivité selon la consommation. Voir: Les révolutions du capitalisme, Ed. Les empêcheurs de penser en rond, Paris, 2004.

82 Cela se voit clairement dans des histoires indigènes telles que celle de Guaman Poma ou du roi Mani Kongo, qui associent très tôt leur malheur et leur position subordonnée à celle des pauvres, qui est défendue dans le discours du Christ comme méritant le paradis.

83 Si nous suivons Cassirer, la doctrine de l'immortalité a un sens plutôt négatif que positif



Dans cette superposition de temps qui s'incarnent dans les croyances religieuses, la population colonisée d'origine trouve un moyen d'unir son temps au temps assumé. L'ensemble des adaptations du monde imaginaire indigène sur les produits chrétiens a été expliqué dans l'histoire de l'art et de la culture sous le concept de syncrétisme. Le mot syncrétisme donne cependant l'apparence d'un équilibre des pouvoirs qui s'exprime dans certains objets de la culture - matériels ou immatériels - quand la vérité est que ce que nous appelons syncrétisme cache la nature oppressive des processus de colonisation. Les produits du syncrétisme doivent d'abord être lus comme un acte de résistance à ce que nous avons appelé le vol de notre propre temporalité, où on fait explicite l'effort de garder présent les mythes de la création, les rites de célébration, les personnages et les lieux archétypaux résistant à la l'élimination des discours d'origine. Le syncrétisme, exprimé dans l'art et l'architecture, doit être compris comme un moyen de mêler le temps du colonisé au temps imposé du colonisateur. Comme on le sait, cette superposition n'a pas plu aux usurpateurs, ils ont vite compris que la culture concernait «la production de phénomènes qui contribuent, par la représentation ou la réélaboration symbolique des structures matérielles, à comprendre, reproduire ou transformer le système social, c'est-à-dire toutes les pratiques dans les institutions dédiées à l'administration, au renouvellement et à la restructuration du sens » (García, 1982, p. 32). Par ce que leur intuition les a conduits en permanence, et autant que possible, à réprimer les expressions indigènes dans les objets de la culture coloniale.

### ***Détruire le temps.***

Tous les processus de colonisation ne sont pas passés par la fondation de nouvelles villes. La plupart des processus menés au XVIIIe siècle sont passés par une intervention dans les villes existantes, soit des villes fondées par un autre empire comme dans le cas des Portugais et des Hollandais qui avaient créé des villes ou des enclaves sur une grande partie des côtes de l'Afrique de l'Est et du Sud et de l'Asie du Sud, soit des villes originaires, en particulier en Afrique du Nord et dans une grande partie de l'Asie. Dans un cas ou dans l'autre, l'une des caractéristiques de tous les processus de colonisation était la destruction partielle ou totale des villes et des bâtiments existants et leur remplacement par de nouveaux construits selon les styles ou les modes de fonctionnement de la métropole. La démolition et la construction étaient toujours des actes violents qui avaient une charge symbolique; de la même manière que la fondation des villes et l'évangélisation, la destruction des bâtiments et des secteurs entiers de la ville, étaient des actes destinés à effacer les traces de l'origine native pour la remplacer par celle des conquérants.

La manière dont l'existant a été détruit au cours des processus de colonisation peut être vue à partir de la classification du type de violence avec laquelle il a été opéré, cette classification d'Achille Mbembe est une adaptation des types de violence de Galtung mais se réfère aux processus de colonisation:

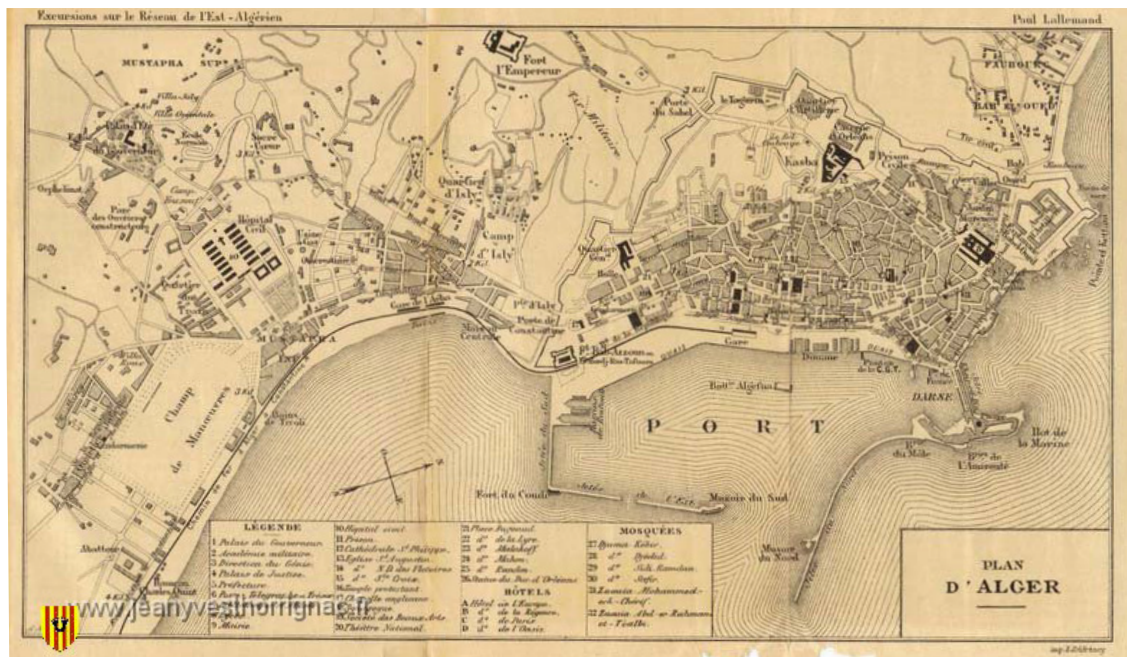
*« La première était une violence fondatrice. C'est elle qui posait et autorise non seulement le droit de conquête, mais toutes les autres prérogatives qui découlaient de celui-ci. Elle avait, à ce titre, une fonction instituante ... par sa capacité à prendre sur soi l'acte de détruire, son droit suprême était simultanément le suprême déni de droit. »*

---

(2003, p. 61), l'acceptation n'a peut-être été qu'une stratégie de survie.



Les Imaginaires Urbains et le Future de la Ville  
Réappropriations et postcolonialité



Plan 8. Alger avant la colonie.

Plan 9. Alger après la colonie, 1889.

Plan d'Alger avant l'arrivée des français. Dessous, plan de Alger après la colonisation, voir le front de la baie où le tracé original a été remplacé par éléments urbains occidentaux tel que le bloc et la place central.



Une deuxième figure de la violence était produite avant et après coup, ou encore dans la foulée de la conquête. Elle était de l'ordre de la légitimation. Ainsi que le rappelle Derrida traitant d'autre chose, sa fonction était de fournir un langage et des modèles auto-interprétatifs à l'ordre colonial, de lui donner sens, d'en justifier la nécessité et la mission universalisante, bref, de l'aider à produire une capacité imaginaire dont l'effet était de convertir la violence fondatrice en autorité autorisante.

La troisième forme devait en assurer le maintien, la multiplication et la permanence. Se situant nettement en deçà de la guerre proprement dite, elle se répétait constamment dans les situations les plus banales et les plus ordinaires...elle jouait un rôle si important dans la vie quotidienne qu'elle finissait par constituer comme l'imaginaire central d'une culture que l'État partageait avec la société. Elle avait, donc, une fonction de ratification et de ré-itération. » (Mbembe, 2000, p. 42)

Un exemple évident de la violence fondatrice est celui qui est opéré à l'arrivée de Cortés au Mexique, où malgré la fascination pour la ville aztèque de Tenochtitlan, elle est totalement détruite par les envahisseurs. Le Templo Mayor, en plus d'être la matérialisation de la haute culture aztèque, symbolisait la cosmovision aztèque avec l'inframonde et les niveaux célestes, cette structure symbolique rivalisait avec la structuration chrétienne de l'enfer, du ciel et du purgatoire. Le temple est démantelé et ses pierres utilisées pour construire les nouveaux édifices publics et les maisons des conquistadors; au-delà de la démonstration de pouvoir, la destruction est un acte fondateur qui cherche à refonder les fondements du système théologique. Contrairement à Tenochtitlan qui a été totalement détruit, à Cusco, les Espagnols ont construit sur les murs incas pour affirmer leur domination matérielle. Si même aujourd'hui les constructions espagnoles sur la construction inca sont un drame, quel sens en termes symboliques auraient-elles dû avoir au XVe siècle? Comme au Mexique, les principaux temples ont été détruits et leurs pierres utilisées pour la construction d'églises et de cathédrales, dans la mesure où la pierre de taille inca monumentale le permettait. «Les Espagnols ont également vu ces sites de leur position de conquérants, de bâtisseurs de villes et de responsables de la diffusion de la foi catholique. La période coloniale a été caractérisée par un pillage intense, une exploitation «minière» des huacas et la destruction de sites, à la fois pour l'utilisation de leurs matériaux de construction et à des fins symboliques, pour une grande diversité d'acteurs» (Álvarez-Calderón, 2016, p. 87). La destruction a été sélective, d'importants monuments, palais ou temples, ont été l'objectif principal, les espaces festifs ont été les premiers à être «remodelés» ou intervenus.

### ***Remplacer le temps par d'autres temps.***

Toute colonisation cherche à implanter un temps nouveau et pour ce faire elle n'hésite pas à utiliser la ville qui fut peut-être le moyen le plus efficace pour l'exprimer. A Alger, plus de 300 ans après la conquête d'Amérique, alors que les notions de conservation et de patrimoine étaient d'usage courant<sup>84</sup>, les français détruiraient la façade de la Médina pour construire le logement des colonisateurs et les équipements nécessaires pour « moderniser » la ville (gare, théâtre, poste,

---

84 Les notions de patrimoine ont été introduites immédiatement après la Révolution Française notamment par Viollet le Duc.

etc.). La Mosquée de al-Sayyida, l'une des plus importantes de la ville, a été détruite pour construire dans le nouveau Quartier Marin une place centrale, un espace urbain de tradition purement occidentale (Çelik, 1997) et sans aucun sens ni besoin dans une ville arabe. Avec ce changement subtil, non seulement le front de la ville vu de la mer est passé d'une Médina à une ville française, mais le cœur même de la ville a été restructuré, la ville a soudainement eu un centre, quelque chose d'impossible dans un Kasbah. Soulignant ce centre, le Grand Théâtre a été construit sur la façade principale de la place, à la manière de l'Opéra de Garnier, néoclassique palladien, sorte de refondation sans respect pour l'histoire ou la religion. Même si la colonisation ne visait pas à changer la religion des Algériens<sup>85</sup>, des églises catholiques ont été construites dans des lieux importants, comme Notre Dame d'Afrique, construite en 1858 sur un important promontoire d'Alger. Cependant, la temporalité imposée au XIXe siècle a un autre caractère, c'est l'époque essentialiste de la modernité, qui s'impose par des éléments antagonistes à la culture arabe urbaine et architecturale avec les mêmes connotations violentes des actes fondateurs du XVe siècle. En 1832, un système d'arcades a été construit sur la rue Louis-Philippe I, dans le cadre des célébrations de la conquête de l'Algérie, cachant une grande partie de la Kasbah de la baie.

Pour comprendre la nature de ces transformations urbaines, il faut comprendre comment, lors de l'émergence de l'impérialisme et du nationalisme du XIXe siècle, la culture et la ville ont été utilisées comme éléments de cohésion des sociétés des nouveaux États-nations impériaux, afin de se configurer eux-mêmes en tant que nations éternelles et porteurs de l'avenir du monde. Comme l'explique Benedict Anderson (1983), les nations devaient construire des formes de représentation d'elles-mêmes, comme les genres musicaux, une langue<sup>86</sup>, leurs propres expressions artistiques et tout ce qui pouvait être utilisé pour configurer l'idée d'appartenir à la même nation et à un territoire<sup>87</sup>. À cette époque, les principales capitales européennes sont intervenues pour les embellir et les élever au statut impérial, en construisant des musées, des salles de concert et des opéras, des salles d'exposition universelle et un grand nombre de bâtiments publics qui ont fait écho à cette idée de nation éternelle dans le temps et capable d'incarner le sommet de la civilisation universelle. L'architecture néoclassique, produit de la dépuration et de la sophistication de ce qui a été produit à la Renaissance et au Baroque, héritières de l'architecture grecque et romaine, recouvrait les nouveaux monuments qui constituaient la nouvelle image impériale<sup>88</sup>. Au XIXe siècle - et cela arrive jusqu'à aujourd'hui,

85 Comme expliqué, les colonisations du XIXe siècle n'avaient pas la priorité d'imposer la religion catholique, mais se concentraient plutôt sur la modernité et le progrès, pourrions-nous dire, comme une nouvelle «religion».

86 Par opposition au latin, des règles d'écriture claires pour sa diffusion,

87 Simultanément et dans chaque nation, le romantisme a contribué à construire un récit historique destiné aux citoyens partageant un sentiment de fierté nationale, où l'Égypte et la Grèce étaient à l'origine de la civilisation occidentale à laquelle toute l'Europe appartenait, et l'avenir envisagé pour la poussée de la modernité industrielle et machiniste.

88 Ce discours essentialiste, soutenu par les images des nouveaux espaces de Paris, Londres ou Berlin, a été construit à l'image et à la ressemblance de la nature universelle et téléologique de l'époque occidentale, soutenu par une histoire universelle écrite pour montrer que les nouveaux États se sont éloignés des grands moments des civilisations anciennes. D'autre part, l'industrialisation pousse l'avant-garde artistique et architecturale à produire des images d'un avenir technologiquement avancé, mettant à jour l'idée de l'utopie comme horizon inévitable du développement tech-

- vivre l'expérience des villes européennes est considéré comme un apprentissage nécessaire dans le processus de formation personnelle et souvent professionnel, c'est le cas des artistes et des architectes. Il s'agit d'avoir l'expérience «d'être» des Européens pendant un certain temps, ce qui nous permettrait de comprendre le mode de vie occidental et moderne<sup>89</sup>. La ville a incarné la production d'un récit qui a commencé dans la construction d'une origine lointaine (égyptienne et grecque) et a atteint un avenir utopique et plein d'espoir, capable de créer l'illusion de nations éternelles, une construction éminemment temporaire<sup>90</sup>. La ville et l'architecture construites à cette époque, avaient été construites sur le principe du déchaînement du désir, séduisant l'éternel vers le passé et le futur.

Ce sont les principes avec lesquels l'architecture est construite dans les capitales sous la domination coloniale de l'Afrique et de l'Asie<sup>91</sup>, Alger n'est pas un cas isolé, le boulevard 4e Zouaves construit en 1922 à Casablanca, où tout au long des bâtiments néoclassiques à la française ont été construits. La modernité vient de la main d'Auguste Perret, qui a une activité intense dans cette ville et d'autres appartenants aux colonies ou protectorats français. Un exemple est le bâtiment des Magasins Modernes de 1912 (Eleb, 1995). Une série de plans de rénovation urbaine sont élaborés et construits dans l'ancienne Indochine, ayant pour caractéristique la disposition d'axes radiaux reliés par des carrés circulaires à la manière du plan haussmannien, le plan établi pour Hanoi par Louis George Pineau en 1932, celui de Phnom Penh réalisé par Ernest Hébrard, le projet d'expansion entre Saïgon et Cholon, l'ancien quartier chinois, développé par le Service du Cadastre de Cochinchine en 1919, accompagné de bâtiments conçus principalement par des architectes français (Pedelahore- Lodi, 1989). A Dakar, le Plan de Lotissement Pinet-Laprade 1862 suit la même logique, de même que le système formé par le boulevard des Armées (aujourd'hui avenue des trois Martyres) et l'avenue de Louis (aujourd'hui avenue de Djoué) à Brazzaville, capitale de la Congo français, aujourd'hui République du Congo.

Les républiques américaines déjà indépendantes n'étaient pas non plus exemptées de cette influence, le manque d'autonomie au moment de prendre nologique. Les grandes capitales impériales deviennent rapidement, en l'espace de 50 ans, l'objet du désir universel, toute personne qui se vante d'être un culte ou qui entend se démarquer dans un métier, encore plus lié à l'art ou à la culture, doit se rendre à Paris ou Londres, une expérience qui a légitimé un niveau supérieur.

89 Pendant la période Belle Époque, des artistes du monde entier ont visité ces capitales et sont souvent restés vivre tandis que, dans leurs lieux d'origine, l'art n'était pas apprécié de la même manière.

90 Toutes les villes impériales avaient leurs bâtiments néoclassiques principales, c'est-à-dire les gréco-romains, et les musées, les dépôts du passé, contenaient même des fragments de bâtiments égyptiens, grecs et romains, comme un moyen d'affirmer l'appartenance de ce capital- état-empire, à l'origine classique de l'occident. Et d'autre part, des monuments tels que la Tour Eiffel, le Grand Palais ou les gares, étaient l'expression de ce futur machiniste et industriel du progrès infini.

91 On peut dire que vers 1880 et malgré le fait que les pays du continent américain étaient dans une situation de post-colonisation récente, ceux d'Afrique et d'une partie de l'Asie en voie de colonisation et l'Inde plongé dans un processus d'indépendance, l'Europe va imposer une notion temporaire, construite à partir du développement industriel et surtout de la mise en place de systèmes ferroviaires à travers le monde, qui s'imposera dans l'hémisphère sud aux dépens des temps existants, qu'ils soient issus de processus de colonisation antérieurs, ou ceux qui existent depuis les temps précédents.





**Image 45. Baie d'Alger avant la colonie.**

**Image 46. Baie d'Alger après la colonie.**

*Graveur du final du XVII siècle de la baie d'Alger avant l'arrivée des françaises. Dessous. Photographie qui montre les immeubles français à la manière parisienne en premier plan de la bai et arrière la Casbah, la ville traditionnelle.*



des décisions sur leurs villes les fait tomber, séduites par la puissance des images d'éternité transmises par les capitales européennes. Les nouvelles élites n'ont trouvé d'autre moyen d'exprimer l'idée d'un nouveau départ que de rejeter l'architecture de leurs colonisateurs directs - espagnols ou portugais - et d'embrasser la temporalité des empires européens, ce qui fait que les bâtiments de la période indépendante sont encore plus européens que les construits à l'époque coloniale. C'est le cas de la Plazuela del Teatro avec l'hôtel de l'Univers, tenue à Lima en 1847, dans le style croissant de Londres, premier bâtiment indépendant au Pérou qui allait être le début d'une saga de nombreux projets «d'éternité» », Souvent construit en quincha et bois, matériaux temporaires presque par nature. L'architecte français Louis Sada serait chargé de réaliser le premier plan d'urbanisme dans l'espace des murs démolis, qui comprenait le Paseo Colón, l'Avenida Bolognesi et l'Avenida Grau, tous considérés comme des boulevards parisiens auxquels le Paseo de la République, le seul à posséder véritablement les dimensions du référent d'origine, détruit dans les années 1970 (Cuadra, 2010).

Buenos Aires, capitale fédérale de l'Argentine depuis 1880, conçoit le projet des Avenues Diagonales, un plan développé par A. Crespo qui constituait essentiellement la superposition d'un ensemble d'avenues diagonales parfaites avec le tissu orthogonal existant. En 1925, lorsque l'Avenida de Mayo était déjà consolidée en un grand boulevard indiquant le type de ville que la capitale voulait être, le plan Noel qui insiste sur le système diagonal est élaboré, plus sensible à l'existant, mais également attaché à l'urbanisme haussmannien. La Plaza et le bâtiment du Congrès, couronnant visuellement la fin de l'Avenida de Mayo, consolident le modèle (Gotlieb, 1998). Les principaux bâtiments de l'État, comme la Casa Rosada (palais du gouvernement) ou le Palais du Congrès lui-même, construits dans des styles européens, qui étaient jusqu'à récemment la fierté des citoyens et des architectes, pour lesquels «l'Europe ... est mise en action ici. En un sens, Buenos Aires est alors une ville frontalière européenne » (Molina, 1999, p. 105)

On peut continuer à lister les interventions dans la région avec la même signification : le Palais des Beaux-Arts et le Paseo Reforma à Mexico, l'ouverture de l'Avenida Centrale de Rio de Janeiro construite entre 1902 et 1906, parmi de nombreux exemples. La ville est devenue un support pour la construction d'un cadre symbolique aliéné, séduit par la fallacieuse temporalité éternelle européenne comme un dispositif qui a ouvert les portes au capital des empires dans une claire attitude postcoloniale, le nouveau maître a pris la place du précédent, mais c'est encore un autre qui pense pour le sujet. Ce sont des processus portés par des élites locales, qui ont embauché des architectes européens puis envoyé leurs enfants se former en France, en Italie ou à Londres, une chaîne de mouvements qui ne change pas le type de relation ni la nature du maître.

Simultanément à la construction des bâtiments inspirés de la Renaissance ou du Gothique, certains secteurs de la vieille ville traditionnelle ou des sites appelés aujourd'hui archéologiques ont été démolis, ce qui révèle cette volonté d'effacer l'origine et de la remplacer par une autre. Détruire tout ce qui rappelle la véritable origine, détruire les huacas, les médinas, les temples, les mosquées et introduire dans la ville des bâtiments luxueux et somptueux, capables de porter l'imaginaire



**Image 47. Synchrétisme.**

*Le synchrétisme, plus qu'une mixture de cultures il est en un de temps. Idole africaine sur la croix catholique et, dessous, images religieuses de l'église de Tonantzintla, à Puebla, México, provenant de personnages, fruits et coutumes natifs.*

de la ville à d'autres endroits.

Il est à noter que ce phénomène a été soutenu par la consolidation du capitalisme sous deux points de vue, le premier, lié à l'économie urbaine et à la manière dont la commercialisation des terres et à la possibilité d'obtenir un excédent vraiment attractif par rapport aux investissements urbains, ce qui a encouragé les entrepreneurs et même l'État à intervenir dans la plupart des villes existantes. En arrière-plan, nous pouvons assimiler le concept de fétichisation utilisé par Marx pour parler de la fantasmagorie de la marchandise, de la ville et de sa fantasmagorie. En ce sens, la ville construira un temps parallèle capable de gouverner la vie, de l'accélérer et d'aliéner les citoyens de sa vie antérieure. Cette relation entre organisation économique et conscience temporelle permet de comprendre la relation dialectique qu'elle entretient, comment s'influencer et se déterminer mutuellement, selon Pierre Bourdieu:

*« C'est ainsi que l'adaptation à une organisation économique et sociale tendant à assurer la prévisibilité et la calculabilité, c'est-à-dire, avant tout, la rationalité économique, exige une attitude déterminée à l'égard du temps et plus précisément, à l'égard de l'avenir, la rationalisation de la conduite économique supposant que tout l'existence s'organise par rapport à un point de fuir absent, abstrait et imaginaire. La structure de la conscience temporelle et l'ethos corrélatif apparaissent, dans le cas de la société capitaliste, comme fondement de la conduite économique raisonnable et capable d'assurer la réussite. » (Bourdieu, 2008, p. 77)*

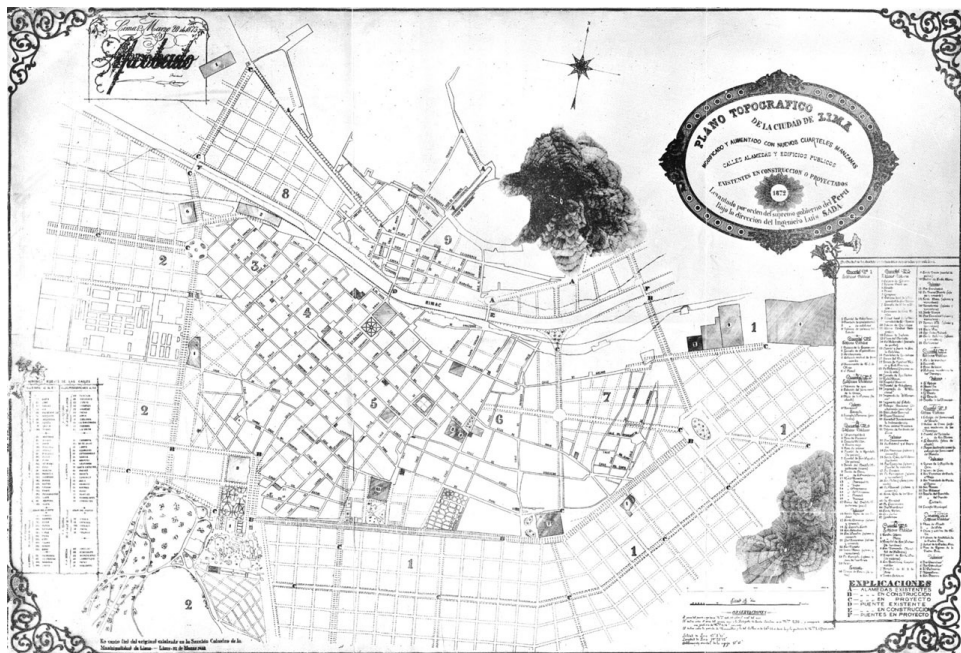
La notion de monument est utilisée pour affirmer les valeurs d'une culture présentée aux colonisés comme un nouveau départ, construite à partir de ses origines pour séduire.

La population indigène, cependant, s'est à peine détachée totalement de sa propre temporalité, non par coutume ou tradition, mais parce que dans les civilisations la temporalité est une construction de longue date qui implique des relations avec les cultures, la production, la géographie, les phénomènes naturels et toute activité liée au climat. Tous les calendriers, qui sont finalement l'outil dans lequel se manifeste une partie de cette conception temporelle, de l'Égypte au Grégorien que nous utilisons aujourd'hui, étaient régis par ces logiques<sup>92</sup>. L'existence d'un calendrier signifie également la sédimentation d'un système de fêtes et de célébrations de longue date dont beaucoup sont encore présentes dans les pays colonisés, l'Inti Raymi au Pérou, la Fête des Morts au Mexique, la Fête d'Axoum en Éthiopie, de Norouz dans toute la région de la Perse ou le Festival de la Lune dans certains pays d'Asie, parmi

---

92 Ce n'est pas seulement que la temporalité native est plus complexe, mais elle est aussi plus adaptée à la réalité géographique dans les termes les plus larges (sinon, voir la quantité de déséquilibres existants pour assumer le calendrier grégorien dans le monde entier) et pour n'importe quel colonisé Il devait lui sembler évident que la temporalité qu'ils essayaient d'imposer était grossière du simple et étrangère au contexte. De ce point de vue, il est possible de lire le syncrétisme dans l'art et la culture des périodes coloniales à travers l'hémisphère sud, comme une preuve claire de l'effort de laisser des traces matérielles de la subsistance du temps indigène et de sa capacité à absorber et superposer les traits de leur propre temporalité à celle des colonisateurs.





**Image 48. Plan pour Lima à 1872.**

**Image 49. Plazuela del Teatro (1847) à Lima.**

*Plan pour Lima dessiné par l'ingénieur Luis Sada à pétition de Henry Meiggs, entrepreneur anglais qui assumait la démolition du rempart de la ville et reçu en retour propriétés foncière sur le parcours du boulevard bâti dans la place de celui démolie.*

*Plazuela del Teatro à Lima, sa ligne courbe s'avait inspiré des croissants de Londres conçus par John Nash, d'une grande influence sur l'urbanisme du XIXe siècle, formait un espèce d'atrium devant le Théâtre Principal (aujourd'hui Théâtre Segura) Initié un an après la déclaration d'Indépendance péruvienne, elle brise symboliquement la domination culturelle espagnole et bien sur la grille orthogonal de la ville coloniale.*



d'autres, qui démontrent que la modification de la séquence des célébrations, même avec des interdictions et des changements de culte, est une tâche de longue date et souvent irréalisable.

La subsistance des festivités et des traditions révèle la dualité temporelle qui s'est établie dans les colonies. La temporalité des colonisés devrait normalement être cachée pour païenne et surtout parce qu'elle était porteuse, d'une possibilité de transformation du monde colonial comme l'a souligné García Canclini. C'est, encore aujourd'hui, une temporalité marginale, subalterne, refoulée, qui témoigne, encore une fois, du désancrage temporel par rapport à ce que l'on pourrait appeler la temporalité officielle ou hégémonique. Au cours de la colonie, le sujet colonisé est laissé à l'écart de cette temporalité et perd ainsi la relation avec l'avenir, avec ce que nous appelons maintenant le fil historique, perdant à son tour l'engagement avec les processus de transformation, avec le destin collectif, car cela est défini hors de sa portée et de sa volonté. Son désir de transformation le renvoie au traumatisme, à l'échec. L'imaginaire des colonisés «remplace le temps universel de la société par le temps fragmenté des individus» (Hiernaux, 2012, p. 28), les agences de changement social ne sont pas structurées et les individus se limitent à forger leur propre destin individuel et autonome, indépendamment de la communauté et de la société.



## 4. CHAPITRE 04

# NOUVELLES TEMPORALITÉS

### 4.1. LE TEMPS MECANIQUE DU CAPITALISME DANS LES MEGALOPLES DE L'HÉMISPHERE SUD.

#### *L'accélération du temps dans la ville de la modernité machiniste.*

La machinisation du monde a eu deux scénarios très différents, l'Europe et le reste des continents. Dans le premier cas, la machinisation a répondu à un processus d'industrialisation qui a touché la quasi-totalité de la production de marchandises et de là la majorité des activités économiques et productives, les formes et les relations de travail et donc le système social, culturel et urbain. Dans le second cas, dans les pays non européens, la machinisation s'est dû au processus d'industrialisation européenne et normalement les pays dans les autres continents ont dû assumer le rôle des fournisseurs de ressources, la production et l'économie sont partiellement affectées, la dépendance technologique et économique est accentuée (endettement) qu'on avait des empires européens et, enfin, les élites locales ont pris une place hégémonique en alliance avec le capital étranger, sans grand changement social, s'accroissant la dépendance culturelle de l'Europe, notamment de la France et de l'Angleterre, se matérialisant tout cela en grands changements dans la ville. Entre le milieu du XIXe et le milieu du XXe siècle, les villes hors d'Europe étaient divisées, comme on le verra dans le chapitre suivant, en espaces où vivaient les descendants des Européens, les Européens dans le cas des colonies, et parfois l'élite locale, et d'autre part les espaces où vivaient et travaillaient la population indigène ou métisse. Cette division, créée en Amérique au cours du processus de colonisation du XVe au XVIIIe siècle, s'est répétée lors de la deuxième vague en Asie et en Afrique aux XIXe et XXe siècles. La mécanisation et la dépendance accrue, le développement du capitalisme couplé à la consolidation du racisme scientifique et de l'hygiénisme<sup>93</sup>, ont produit une radicalisation de cette division, provoquant la paupérisation de la vie dans les quartiers de la ville où vivaient les autochtones et aussi ces secteurs moins liés au développement productif industriel, essentiellement ceux qui vivaient en milieu rural.

Un facteur sur qui met l'accent Pierre Bourdieu dans ce processus de transformation de la temporalité de l'industrialisation, est la massification d'un imaginaire adapté au système de production, qui s'est distingué en incorporant la logique commerciale dans la vie quotidienne. « En outre, la prévoyance (de la situation) se

---

93 Il existe une relation étroite entre l'affaiblissement du racisme scientifique au milieu du XIXe siècle et la floraison de l'hygiénisme, d'abord compris comme hygiénisme moral, puis sanitaire et enfin physique, qui devient finalement en eugénisme



***Image 50. Rio Branco, Rio de Janeiro, 1900.***

***Image 51. Rio Branco, Rio de Janeiro après le réaménagement.***

*Photographie de l'Avenue Rio Branco à Rio de Janeiro au début du XX siècle, conformé par des immeubles neoclassic rennassaintiste ou parisienne, architecture prédominant Riote à cette époque. Dessous. L'avenue Rio Branco transformée dans la moitié du XX siècle sous l'empreinte du mouvement moderne. Très proche se trouve le bâtiment du Ministère d'Education et Santé Public dessiné par Lucio Costa, Oscar Niemeyer et supervisé par Le Corbusier. Dans le deuxième plan les immeubles néoclassiques conservés.*



distingue aussi de la prévision (dehors la situation) du fait que l'anticipation naît de la logique même de la situation et diffère essentiellement d'un plan extérieur auquel l'action aurait à se conformer : elle ne pose pas comme future la fin actuellement visée par l'action entreprise, mais l'appréhende comme un « à venir » synthétiquement uni au présent par un lien directement saisi dans l'expérience ou établi par les expériences antérieures. » (Bourdieu, 2008, p. 80). Le changement de mentalité auquel il fait référence est le prolongement de la rupture d'origine qui provoque la modernité industrielle dans la subjectivité de l'individu qui, entraînée par un changement permanent, provoque un désancrage continu ou, en d'autres termes, qui libère le sujet de tous les liens. Ce calcul permanent de prévision qui fait avancer le sujet, produit du changement des règles du jeu commercial et économique, se renforce avec l'accélération de la vie quotidienne. «Le temps se précipite comme une avalanche car il n'a plus de support à l'intérieur. Chaque point du présent, parmi lesquels il n'y a plus de force d'attraction temporaire, fait éclater le temps et que les processus s'accélèrent sans direction » (Han, 2015, p. 19). La société de la modernité industrielle est une époque accélérée, les villes qui ont des installations et des équipements industriels deviennent des centres d'accélération, et dépendront de la distance ou de l'éloignement des centres "d'accélération" pour qu'elle vive avec plus ou moins de réalité.

La technologie et l'industrie ont été les moyens qui ont permis ce changement, oui l'automatisation - selon Guy Débord - est devenue un spectacle et a permis la fascination de la société européenne et la capture de sa subjectivité (Débord, 2003, 43), Dans les pays avec moins de développement industriel, elle a eu pour effet de renforcer à l'extrême les préjugés sur la supériorité occidentale par rapport à toutes les autres cultures. Cette supériorité avait dans l'invention et le développement du chemin de fer sa référence la plus puissante. L'image de la locomotive, tirant une multitude de lourds wagons chargés de marchandises, de fournitures ou de passagers, presque sans toucher le sol, semblant flotter ou glisser légèrement sur des rails précédemment plantés sur le territoire et marquant une ligne presque infinie, capable de traverser des vallées, déserts, rivières et ruisseaux, ont contribué à matérialiser la figure du temps moderne et linéaire, d'une origine unique et de la destination finale, celle du progrès comme processus entraîné par la technologie ou tiré par la locomotive, sorte de cerveau mécanique qui carbure et jette de la fumée, incapable de s'arrêter ou de reculer. À Bombay (aujourd'hui Mumbai) l'arrivée du train, un transport principalement de marchandises et non de populations, les paradigmes coloniaux se sont accentués, tant le gouvernement local que les capitalistes étrangers et locaux étaient hostiles à toute forme de subvention pour le transport. De même, les transports en commun étant incapables de supporter le mouvement de la «classe moyenne» vers les banlieues, s'ouvre donc la voie à l'entrée du véhicule privé, et parallèlement au lobby commercial qui creusera les écarts et les discours élitistes (Hazareesingh, 2007, pp. 60-65).

Le récit autour du train et de la mobilité prenait un ton messianique par rapport au progrès: «Ainsi, le progrès technique s'accompagne d'un récit pratiquement religieux. Ceux-ci doivent l'arrivée du salut futur. En ce sens, le chemin de fer est sacré comme une machine à remonter le temps capable d'at-



***Image 52. Avenida de Mayo, Buenos Aires, Argentine.***

***Image 53. Casa Rosa, Maison du Gouvernement.***

*Comme dans toutes les capitales d'Amérique latine, on trace à Buenos Aires un axe monumental, en l'occurrence l'Avenida de Mayo (ci-dessus), qui part de la place centrale où se trouve la Casa Rosada, siège de l'exécutif (ci-dessous), et atteint le bâtiment du parlement, par l'Avenida de Mayo, un grand boulevard. Un système urbain architectural qui redéfinit la ville coloniale en utilisant des ressources déjà utilisées dans les capitales européennes et non espagnoles.*

teindre plus rapidement l'avenir souhaité dans le présent »(Han, 2015, p. 51). Depuis le milieu du XIXe siècle et surtout pendant la première moitié du XXe siècle, les transports et les communications ont évolué à une vitesse inattendue. Benjamin (2016) déclare que «le rail devient le premier morceau de fer à monter, le précurseur de la poutre. L'utilisation du fer pour l'immobilier est évitée et il recommandée pour les passages, les halls d'exposition et les gares, des bâtiments à but transitoire» (Benjamin, 2016, p. 177). Au cours du XIXe siècle, le chemin de fer a évolué, est devenu massif et a atteint les territoires les moins imaginables du monde, longeant les rapides du fleuve Congo (1898), intégrant toute l'Inde (1893) et traversant les Andes (1893) , la première moitié du XXe siècle a amené la voiture et les autoroutes, de sorte que l'après-guerre a finalement vu l'aviation commerciale se développer comme une autoroute plus, quotidienne et massive. Si les moyens de transport réduisaient les distances, avec le développement des communications cette sensation s'est accentuée après le premier appel intercontinental en 1927, unissant le monde entier en quelques secondes.

Malgré les systèmes de transport, la ville est devenue de plus en plus éloignée en raison du coût et plus étrange en raison des transformations rapides qu'elle a subies pour s'adapter aux nouveaux besoins. Les gares ont été les premiers monuments majeurs dans de nombreuses capitales de l'hémisphère sud, la Gare Centrale de Victoria à Mumbai (ex-Bombay) construite en 1882 sur Hornby Road, la gare de Kinshasa sur Albert I Boulevard, sur laquelle passaient les lignes de chemin de fer, la gare de San Juan de Dios à Lima sur l'actuelle Plaza San Martín, ou la gare de la ville de Mexico sur la Plaza de Buenavista. L'insertion des gares s'inscrivait dans une restructuration urbaine qui a adapté les villes au débit de masses que le train transportait, étant également l'occasion de mettre en œuvre des projets d'embellissement qui comprenaient un pavage qui permettait de se déplacer en moins de temps, un éclairage pour prolonger la durée d'utilisation de la ville la nuit ou du mobilier urbain pour ralentir son utilisation.

L'évolution du temps a suivi la logique d'utilisation des villes européennes, en particulier Paris et Londres, capitales des empires coloniaux les plus actifs et les plus attractifs. Les bâtiments des gares ont été parmi les premiers au monde à porter une immense horloge qui marquait le temps au vu de tous. Le remplacement des cloches d'église signifiait la fin des temps symboliquement défini uniquement par la religion. Ce processus intense de suppression de la distance géographique est allé de pair avec la construction d'un temps unique, universel et efficace, un temps fonctionnel notamment pour les chemins de fer. En 1884, à travers le fuseau horaire contrôlé par l'Observatoire de Greenwich, le temps a été unifié en Angleterre, précisément le plus grand constructeur ferroviaire et l'un des principaux empires coloniaux et industriels du moment. Les difficultés de maniement des trains conduisent à prendre cette décision, étant entendu que les difficultés n'étaient pas nécessairement en Angleterre même, mais dans la plupart de ses colonies ou des anciennes colonies espagnoles, toutes dans l'hémisphère sud, où les Anglais sont venus pour investir et pour être embauchés massivement. La technologie et la mobilité ont fini par contrôler le temps des colonisés et des post-colonisés sans intervention de leur part.





**Image 54. Avenue Maderos, Place Reforma, Ville de Mexique.**

**Image 55. Palais de Beaux Arts.**

*Dans le cas de Mexico, le Zócalo, la place coloniale, s'articule autour de l'Avenida Maderos, qui a au bout de son axe le nouveau Palacio de Bellas Artes, un bâtiment inspiré de l'Opéra Garnier avec une empreinte Baroque mexicain, d'où est né le Paseo Reforma, encore une fois un grand boulevard. Le centre se résigne sans se toucher.*



L'accélération du temps produite par l'industrialisation a ajouté au supposé retard culturel de la population indigène, le retard technologique et scientifique<sup>94</sup>.

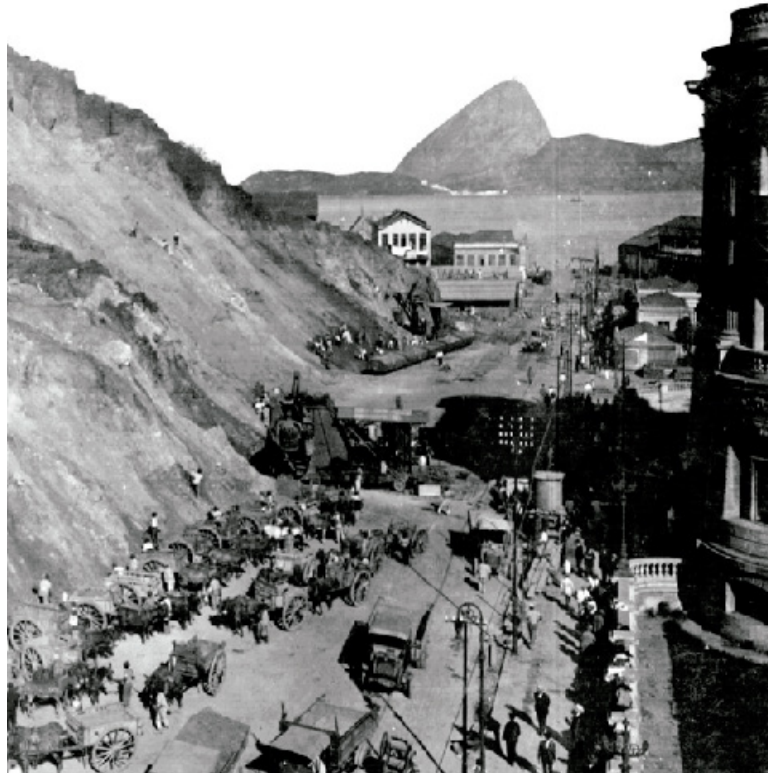
Si, au XVe siècle, le temps était dominé par la notion de Dieu et impliquait la déstructuration de la vie des cultures traditionnelles et l'effort pour insérer leur propre temps dans la narration et la culture hégémoniques; au XIXe et XXe siècle, l'industrie a laissé les cultures locales sans outils pour des processus similaires à ceux produits auparavant, la technologie a écarté la possibilité d'insertion de contributions propres, d'un syncrétisme ou d'une adaptation. Cela supposait une augmentation de la brèche, une véritable accélération, par laquelle l'imaginaire des centres urbains s'éloignait du stade où se trouvait la population indigène. De plus, si cette accélération venait de la main du racisme scientifique, une théorie des bases rationnelles cherchant à légitimer que ceux qui détenaient la technologie étaient non seulement supérieurs pour ce fait, mais la maintiendraient pour toujours étant donné "l'infériorité raciale" en termes intellectuels des peuples autochtones, en les plaçant à côté de leurs produits culturels dans une condition d'infériorité en soi. Cette attitude colonialiste et le mépris de «l'autre» sont illustrés par l'exemple, par excellence, de la racialisation, du système d'apartheid:

This Other was not human, he was deformed by centuries of barbarism and war and was quick to display the 'brutal excesses of the animal world'. In fact, the whole epistemology of colonialism was based on a simple equation that, between the native principle and the animal principle, there was hardly a difference. The apartheid polis was the prototypical form of this colonial rationality. For it was in the apartheid city that not only the native, but every sub-category of native was relegated to a specific zone of the city, circumscribed with barbed-wire fences and the checkpoints, and presided over by barracks and police stadiums. (Bremer, 2010, p. 192).

La citation de Bremer nous permet de comprendre l'ampleur de l'accélération de la vie dans la construction de la subjectivité coloniale et postcoloniale, la relation indissociable entre technologie, science et médecine, et en elle, le lieu de la racialisation et de la construction d'une subjectivité infériorisée et subalterne.

---

94 Si la perception du temps dépend de la quantité de contributions qui sont obtenus au cours d'une période donnée, il est clair que dans la ville, on est exposé à des pulsations plus importantes que dans la zone rurale, dominée par les rythmes naturels. Au contraire, dans la ville le temps est perçu plus intense, l'actualité montre les événements sur toute la planète et dans chaque journée de travail la vitesse et le tumulte de la rue sont perçus. La différence entre les deux intensités est marquée par la technologie des médias tels que la radio, la télévision et le téléphone, les moyens de transport tels que la voiture, le train, le métro ou le tramway, les avions et les navires. Les multiples activités urbaines diversifient et multiplient la perception, les usines, les entrepôts, les magasins, les bureaux, les restaurants et les écoles génèrent un paysage d'activité parfois effréné. La ville s'étend à la fois horizontalement et verticalement, se remplissant de messages, de vitrines, de panneaux colorés et de lumières.



***Image 56. Démolition du Monte Castelo, Rio de Janeiro.***

***Image 57. Destruction des huacas (sites archéologiques), Lima.***

*Deux exemples de destruction d'origine. En haut. La démolition de Monte Castelo, 63 mètres de haut, à Rio de Janeiro, pour faire place à l'Avenida Rio Branco, un combat contre la matrice originelle de la ville qui a pris plus de 30 ans et une énorme somme d'argent. Ci-dessous: Sur les 500 huacas possibles (vestiges archéologiques préhispaniques) qui existaient à Lima, selon le ministère de la Culture, il n'y en a aujourd'hui que 365, coupées et en mauvais état.*

## 4.2 MODERNITÉ, PROCESSUS MIGRATOIRES COMME SAUTS TEMPORAIRES.

Vers le milieu du siècle, lorsque plusieurs pays ont obtenu leur indépendance et que d'autres luttent pour l'obtenir, les processus migratoires s'intensifient dans le monde. Ce n'est pas précisément une conséquence du processus d'industrialisation mais au contraire, à partir de l'Etat on cherche à développer les villes pour créer des marchés et ainsi développer l'industrie. Le message des centres de pouvoir était clair, il n'y avait pas de plus grand intérêt à développer les campagnes, mais à moderniser les grandes villes. Cela fait qu'une énorme population quitte ses villages, jamais fréquentés et toujours dépouillés, et s'installe dans les villes, générant une grande pression pour des améliorations, recourant à cette sorte d'appel général. Le regard sur ces processus a été similaire, dans le cas de l'Inde, "À cette époque il arrive des gens de l'Inde entière dans la ville. Les migrants venus du Tamil Nadu, du Kerala, de la plaine du Gange sont particulièrement nombreux. Pour les classes dominantes, c'est une bonne nouvelle car cela permet de peser sur les revendications salariales, de trouver de la main-d'œuvre qualifiée et de pourvoir la scène en domestiques, gardes et chauffeurs." (Boni, 2017, p. 37). La même réalité était vécue à Mexico selon Oscar Lewis (1965), ou à Lima selon Matos Mar (2012). Un mélange d'amélioration de l'aspiration dont le prétexte était certes économique, mais dont le moteur allait bien au-delà. La population de l'intérieur se sentait à la traîne, vivre à la campagne avait fait sentir qu'elle était restée dans un autre temps. « Le malaise du dépaysement reflète le dérèglement du groupe, atteint au plus profond, c'est-à-dire en ses rythmes temporels et spatiaux. En bouleversant l'organisation de l'espace de vie, aire de l'action technique et rituelle, le regroupement altère les rythmes temporels qui en sont solidaires » (Bourdieu, 2008, p. 187). Bourdieu met en évidence les différences entre la notion de temps de travail traditionnel et la notion de temps urbain et capitaliste. La vie à la campagne n'a jamais envisagé la notion de repos ou de récréation, le temps vide n'a pas sa place dans les cultures traditionnelles. (Bourdieu, 2008, p. 188).

Cependant, à cette époque, la vie dans les grandes villes de l'hémisphère sud n'était pas exactement un paradis qui pouvait éveiller rêves et aspirations. Les migrants arrivés en ville se sont installés dans les pires zones et dans les pires conditions. Leurs "compatriotes" étaient au courant de cette situation. Mais les innovations qui étaient mises en œuvre dans les grandes villes étaient également connues, les dessinant comme des espaces de grandes possibilités, avec des avancées technologiques qui n'avaient pas beaucoup de rapport avec le moment – soit le temps - que le pays vivait vraiment. Il y a une sorte de simultanéité temporaire, la ville semble vivre à une époque et la campagne à une autre, chacun a construit sa propre communauté temporaire et s'y adapte. "En fait, la conscience temporelle est solidaire de l'ethos propre à chaque civilisation" (Bourdieu, 2008, p. 90) selon Bourdieu, il faudrait accepter que plus d'une civilisation subsiste sur le même territoire dans le même pays. C'est quoi vraiment la migration dans une civilisation?

Il est essentiel de se rappeler que la plupart des mythes sur les fondations des villes sont liés à un récit migratoire, les cas des civilisations Inca et Aztèque qui migrent pour trouver un lieu prédestiné, le pèlerinage du peuple juif à la recherche de la terre promise, et même les colonies espagnoles en Amérique qui sont précédées



Les Imaginaires Urbains et le Future de la Ville  
*Réappropriations et postcolonialité*



**Image 58. Alger.**

**Image 60. La Habana.**

**Image 62. Bangkok.**

**Image 59. Mumbai.**

**Image 61. Lima.**

**Image 63. Mexico.**

*Gares à Lima, Mexico, Alger, Kinshasa, Mumbai et Bangkok, toutes à la frontière entre la ville ancienne et la ville moderne, marquant le changement de vitesse et annonçant le temps universel sur la façade. La plupart d'entre eux et leurs systèmes respectifs ont été construits par des sociétés anglaises et dans une moindre mesure françaises.*



d'une migration d'Europe vers l'Amérique à la recherche de nouvelles terres. Souvent, la migration est l'acte par lequel un sujet (ou une société) cherche un nouveau départ, cherche à rétablir son mythe d'origine et à l'installer comme nouveau référent imaginaire. La migration est un processus créatif, où il est décidé de construire un nouveau temps, une sorte de renaissance, un nouveau souffle de vie. La nature de ce temps nouveau nous permet de déduire l'existence d'un temps ancien, c'est-à-dire la simultanéité des temps que Kant refuse d'accepter. Cette double perception du temps génère dans l'imaginaire de ceux qui vivent à la campagne l'impression de mener une vie où les possibilités se perdent. Chaque pulsion de la vie urbaine est vue comme une possibilité perdue, que ce soit en termes économiques ou sociaux, comme si c'était le cas de ne pas vivre quelque chose qui pourrait être vécue. Cela se vit parallèlement à la prise de conscience du nombre d'opportunités impossibles à réaliser si l'on reste dans son temps. Alors que la vie à la campagne a tendance à être plus cyclique, dans le sens où la même chose se produira toujours, la vie en ville est considérée comme frénétique, irremplaçable et avec une fin inconnue. Il y a alors la subsistance des deux structures temporaires en moyenne que les zones rurales restent abandonnées à leur sort et désintégréées dans le système de vie général d'une nation.

Bien que la société moderne se soit imposée à la structure temporaire du cœur même du pouvoir impérial de Greenwich, elle maintient son hégémonie grâce à la reproduction que chaque métropole du monde met en scène, même celles considérées comme périphériques, construisant ainsi un ordre qui se reproduit soi-même à l'infini. Pour le monde occidental, le dynamisme et l'invention étaient des qualités exclusives elles-mêmes, cependant, il n'y a pas de tels effets supposés, pour Jennifer Robinson:

*"In this cartography, cities do have a special place. Not because innovation happens there or because they are privileged sites of modernity - although there are often good reasons to consider cities to be innovative and closely linked to cultures of modernity. Rather, it is because in their diverse links to many different places and in their function as assemblages of social and economic relations, cities provide a model for the ways in which different sometimes new, phenomena and experiences circulate to different places and accumulate a distinctive cultural meaning there. Western modernity, then, is only one moment in the astonishingly diverse circulations and productions of new things and new ways of being that are assembled in distinctive ways to produce different kinds of places and ways of understanding them. Cities everywhere perform this function of facilitating circulation, assemblage and interaction - of enabling diverse forms of 'modernity' to be imagined and practiced". (Robinson, 2006, p. 20)*

Chaque partie de la planète, de par sa géographie unique et son processus historique, a devant elle la possibilité de renforcer son propre processus de transformation culturelle, sociale et urbaine. A partir de là il faut s'interroger sur la place du moderne, du traditionnel et de toute autre subsistance temporaire sur son territoire, l'important est de comprendre que la temporalité est en construction permanente et, surtout, que c'est une construction qui correspond à l'imaginaire de la société. Il faut éviter de tomber dans ces lectures dichotomiques, telles que le moderne et le traditionnel, en évitant ce qui est généralement fait par les élites les plus

conservatrices des sociétés de l'hémisphère sud, pour qui les zones rurales sont peuplées de personnes et de communautés enfermées dans leur époque mythique, ancrées dans la passé une mentalité anachronique et rétrograde (Guerra, 2004, p. 337). Rien n'est plus éloigné de l'intention énoncée ici. Les structures temporaires se construisent au niveau de l'imaginaire, mais à partir de situations réelles projetées en permanence sur des groupes sociaux. Dans ce cas, l'abandon de l'État, absolument réel, provoque cette double lecture temporelle renforcée par les traditions et les modes de vie. Cela n'a pas empêché le développement de son propre agenda à niveaux collectif et individuel. La migration fait partie de cette agentivité revendicatrice et propre, qu'elle soit entreprise par un individu - qu'elle ait à l'origine le soutien de la famille et du cercle social, et qu'elle ait généré des attentes collectives - soit, à travers un groupe social, des personnes du même village qui ont décidé de migrer, soit pour changer leur situation, soit pour dénoncer un fait. La migration est en soi un acte revendicatif et ceux qui sont restés font souvent partie de cette entreprise.

*La ville physique, qui, objectivée la permanence de l'individu à l'intérieur de son contour, se transmutait ou dissolvait, le déracinant de la réalité qui était l'un des constituants psychiques. Pour le reste, rien ne disait aux masses immigrées, internes ou externes, qu'elles entraient dans un scénario avec lequel elles n'avaient pas d'histoire commune et qu'elles envisageaient donc, pendant longtemps de leur implantation, comme un univers étranger. Il y a donc eu une vaste expérience de déracinement lorsque la ville est entrée dans le mouvement qui gouvernait le vaste système économique de l'époque: les citoyens déjà établis auparavant ont vu le passé disparaître et se sont sentis plongés dans la précarité, la transformation, l'avenir; les nouveaux citoyens, par le simple fait de leur transfert depuis l'Europe, vivaient déjà cet état de précarité, manquaient de liens émotionnels avec la scène urbaine qu'ils trouvaient en Amérique et avaient tendance à le voir en termes exclusifs d'intérêt ou de confort. Il s'agissait de conflits prévisibles que la littérature de l'époque reflétait, bien que mettant l'accent sur la nuance xénophobe car ceux qui écrivaient étaient déjà des citoyens établis et descendants de vieilles familles. (Rama, 2004, p. 124)*

La vérité est que les États-nations postcoloniaux, dirigés par des élites urbaines locales, ont assumé un temps moderne et linéaire sans comprendre que, ce faisant, ils excluaient une majorité de co-nationaux, qui étaient généralement les exclus et les moins favorisés de l'époque coloniale, reproduisant la même l'exclusion, augmentant les inégalités existantes. Les co-nationaux qui vivaient dans «une autre époque» étaient - et sont toujours - considérés comme retardataires, ils sont généralement considérés comme des opposants au progrès du pays, comme c'est le cas avec les habitants de l'Amazonie brésilienne ou péruvienne, du Chiapas et du sud du Mexique, du nord de l'Argentine, le sud du Chili, le centre du Congo, l'Angola ou l'Afrique du Sud, l'intérieur de l'Inde, le désert d'Algérie et du Maroc, etc. En ce sens, un processus migratoire constitue une mise à jour d'une population qui s'est sentie «arriérée», c'est l'effort de faire un saut ou de s'imprimer une forte accélération, en termes symboliques, pour atteindre ce qu'il "a laissé derrière." Rester dans son lieu d'origine où le temps est cyclique et où l'État est absent, c'est se savoir en arrière et ne rien faire, la migration exprime une volonté de changement.

On pourrait dire que le temps du centre s'impose et génère un temps de la périphérie, la périphérie peut être une partie du monde (l'hémisphère sud), ça peut être l'intérieur des pays déconnectés de ce qui se passe dans les centres, ou ils peuvent être les extérieurs de la ville qui n'ont pas été intégrés dans la dynamique urbaine. Tout processus de migration est la tentative de forcer un saut qui permet la mise à jour d'une personne ou d'un groupe social périphérique par rapport à ce temps imposé par les centres de domination. La périphérie tentera de récupérer le temps perdu en accélérant son propre processus. Ce processus mettra en évidence ses propres agences et capacités.

Surmonter le désancrage du temps implique de travailler sur l'unification du discours de la périphérie et du discours du centre, en trouvant un récit continu capable de restaurer le fil historique. La migration est généralement, de ce point de vue, un acte révolutionnaire, dans le sens où elle veut tourner, ré-évoluer, la situation actuelle, un acte de réappropriation du temps, si l'Etat ne vient pas à la périphérie, la périphérie va au centre. Si la modernité est comprise comme le temps de l'avenir et la tradition le temps du passé, la migration est un saut (ou un cri) désespéré de ceux qui vivent «en marge» de la progression dans le temps. Mais dans ce saut le désir de rester dans le temps traditionnel est tout aussi fort, il n'est pas nécessaire de se déraciner, le saut dans un acte poussé par la solidité de l'origine. C'est pourquoi les traditions se déplacent plus fortement dans la ville et se syncretisent, il faut comprendre que les festivités condensent les deux temporalités et les maintiennent vivantes simultanément, laissant les deux temps s'exprimer alternativement.



**Image 64. *The refusal of time*, film de William Kentridge.**

**Image 65. *Retraites (ou migrants)* Photo d'un tableau de Cândido Portinari.**

*Vers le haut. Images *The refusal of time*, film de William Kentridge qui dépeint le déplacement forcé de la population non blanche en raison de la politique urbaine de l'apartheid en Afrique du Sud. Vers le bas. Les émigrants, peinture de l'artiste brésilien Cândido Portinari.*



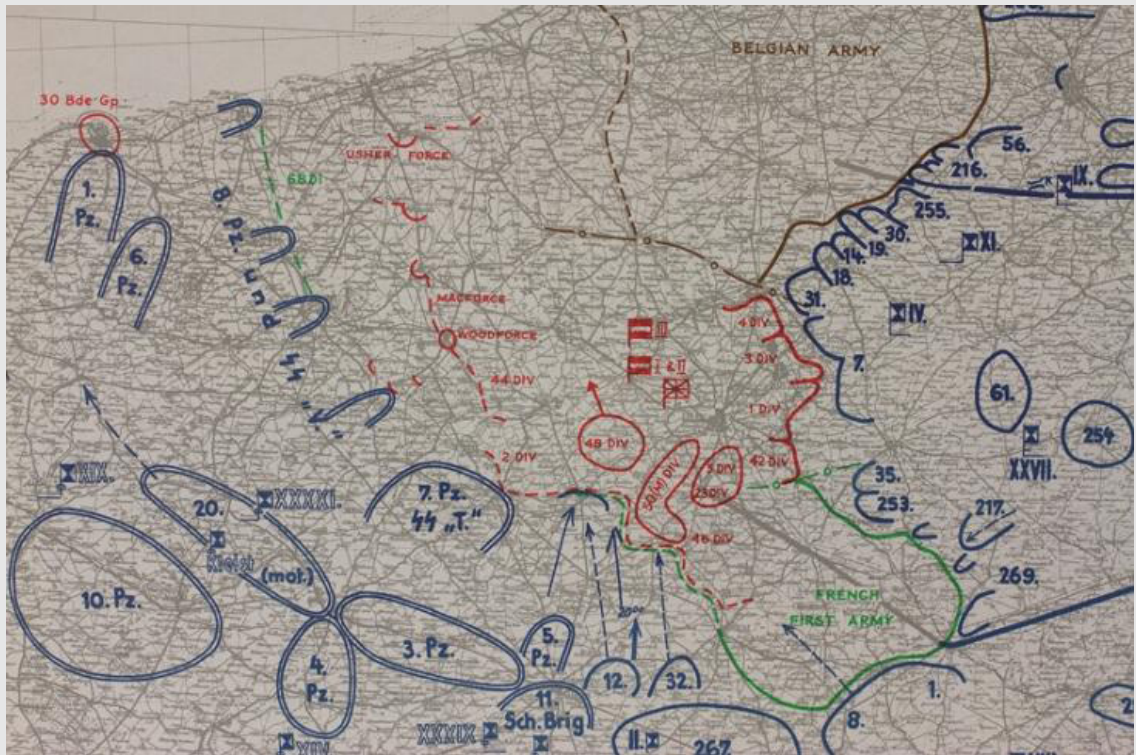
## RÉAPPROPRIATIONS TEMPORALES

Au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, la planification et l'élaboration des plans d'urbanisme deviennent une préoccupation et même une obligation dans la plupart des villes du monde<sup>95</sup>. Comme on le sait, le plan d'urbanisme a été conçu comme un outil technique pour anticiper la croissance future de la ville. Au début, la planification était comprise comme une science, une science urbaine, et en tant que telle, elle devrait avoir une méthode qui suivrait la logique de la méthode scientifique, c'est-à-dire les sciences naturelles telles que la physique ou la biologie. En fait, le premier théoricien de l'urbanisme de relevance a été le biologiste Patrick Geddes (1854-1932) qui, malgré son origine scientifique, a préconisé l'incorporation des traditions locales dans les processus de définition de la ville, inaugurant les processus ethnographiques dans l'analyse de la ville. Mais cela a été rapidement ignoré par une approche supposée d'une plus grande rigueur scientifique, qui a atteint sa consolidation avec le Greater London Plan dirigé par Patrick Abercrombie, qui, profitant de la nécessité de reconstruire la capitale anglaise bombardée pendant la Seconde Guerre mondiale, propose une série de mesures pour reconstruire la ville et contrôler la croissance excessive qui souffrait. La mesure la plus importante a été la création d'une ceinture verte (qui a limité la croissance) et la construction de villes satellites. Contrairement à l'approche de Geddes qui proposait en quelque sorte la réconciliation du territoire et de la société avec la ville, ce que nous appellerions aujourd'hui un écosystème socio-urbain, le plan Abercrombie repose sur deux notions. La principale est la notion d'ordre, née comme le produit des deux grandes guerres où Londres a été dévastée par les bombardements, le Plan reflète cette attitude belliciste, posant la ceinture verte qui entoure la ville comme une stratégie presque militaire, où les New Towns assument le caractère des bataillons avancés et de contrôle (camps de concentration?). La notion d'ordre revêt un caractère technique hérité de l'ingénierie militaire, chargé notamment de calculer les vitesses et les rayons de destruction des bombes et des défenses aériennes. Dans cette perspective, les aspects environnementaux sont démantelés et réduits en coefficients et paramètres afin de démontrer leur soutien technique et scientifique, basé sur l'hygiénisme qui était à ses derniers instants. L'ordre et le contrôle pour préserver cet ordre sont les principes de la planification, de nombreux plans sont appelés Plans d'aménagement et préservent épistémologiquement leurs racines bellicistes et certainement autoritaires<sup>96</sup>.

L'ordre et le contrôle ne venaient pas seulement du fascisme, les colonies se battaient déjà depuis la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle pour leur indépendance. Le fascisme peut être vu comme une réaction « nationaliste » envers l'in-

95 Bien que depuis le début du siècle, de nombreuses villes de l'hémisphère sud ont des projets et des plans pour leur développement futur, ce ne sera que dans la période d'après-guerre et en particulier du plan Abercrombie pour Londres que la notion de plan en tant que processus et méthodologiquement mis en œuvre devient d'usage courant.

96 Il ne faut pas oublier que c'est le moment où la majeure partie de l'Europe adopte le fascisme comme mode de pensée, et bien que seules l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne soient les seules à avoir eu des gouvernements fascistes, dans les autres pays il y avait des partis et des sympathisants.



**Image 66. Une cartographie britannique a établi pour l'Operation Dynamo.**

**Image 67. Plan Abercrombi. Analyse Social et fonctionnel.**

Une cartographie britannique a établi "Operation Dinamo", prévoyant la localisation des troupes allemandes lors du débarquement de Dunkerque. Voir la similitude avec la planche correspondant à l'analyse socio-fonctionnelle du Plan pour Londres de 1945, connu sous le nom de Plan Abercrombie. La similitude graphique est basée sur la façon dont la planification est conçue, comme un exercice de contrôle et de retenue.



térieur face à la perte du pouvoir à l'extérieur. Quelle proportion de l'urbanisme colonial, préoccupé par la ségrégation et la mise en place de barrières, a été héritée par le Plan Abercrombie? Pour Jennifer Robinson, en prenant les écrits de King, Cowen et Shenton, tant la modernité comme le développementaliste sont tous les deux le produit d'une pensée coloniale occidentale qui se manifeste comme la caractérisation de l'occidental par opposition à «l'autre» ou au «là-bas» qui ont été imaginés comme le non-moderne. Tant «Georg Simmel and Robert Park sketched the theoretical foundations for urban studies at the turn of the twentieth century, they did so in the tracks of colonial practices of racialisation and cultural difference. On this basis they erected a fantasy about the cities they knew as being creative, dynamic, modern places» (Robinson, 2006, p. 4). Est évidente l'influence du développementalisme et des notions de progrès dans la formulation des idées et des pensées urbaines du milieu du siècle à nos jours, ce qui fait qu'épistémologiquement les plans soient traversés par des logiques paternalistes et autoritaires, ainsi comme pour les ambitions et les pratiques des capitalistes et des néo-impérialistes.

Bien que la nouvelle science urbaine ait pris ses formes et ses méthodes dans différentes disciplines, c'est à partir des sciences naturelles, de l'industrie et de la guerre qu'elle nourrit la définition de ses processus et méthodologies. Chaque Plan commence par un diagnostic basé sur l'observation, les prévisions basées sur l'analyse et la proposition qui est une synthèse finale, la ville est prise comme si elle était un corps de manière analogue à la façon dont le corps est pris par ces disciplines. La ville était considérée comme un corps malade qui devait être intervenu pour soigner ses parties malades, en ce sens, la maladie pourrait nécessiter certaines mesures pour guérir, mais, si des problèmes complexes n'étaient pas résolus, des «opérations urbaines» devaient être effectuées à la manière des opérations chirurgicales.

Au milieu du XXe siècle, les deux problèmes majeurs dans les villes de l'hémisphère sud étaient les centres villes surpeuplés et la formation de bidonvilles, (slums, favelas, etc), principalement situés dans les périphéries<sup>97</sup>. Dans la littérature urbaine du XXe siècle, n'étaient pas rares les analogies entre les interventions urbaines, notamment celles liées à l'éradication des bidonvilles, avec le vocabulaire médical, la chirurgie, la notion même d'opération chirurgicale est énoncée par Le Corbusier (1960, p. 148), les bidonvilles considérés comme des tumeurs cancéreuses et leur élimination comme une nécessité vitale pour la ville (El Peruano, 2017, p. 297), se répète chez d'innombrables auteurs de toutes nationalités. Mais la plupart des bidonvilles et des zones surpeuplées, ainsi que les baraquements, étaient des occupations produites par la migration de personnes de l'intérieur des pays qui se sont déplacées vers les villes à la recherche de nouvelles opportunités, dans ce genre de saut temporel.

---

97 Vers le début du 20e siècle, l'hémisphère sud était principalement rural et était peuplé d'agriculteurs engagés dans des travaux agricoles, avec une culture mixte de traditions anciennes et une présence importante de rituels religieux chrétiens et locaux en Amérique latine et en Afrique subsaharienne, ou purement locale en Afrique du Nord et en Asie. D'un autre côté, la population des villes importantes, en particulier les capitales, était essentiellement constituée de créoles, d'immigrants étrangers et des élites indigènes et métisses, tous fortement liés culturellement et laborieusement aux capitales venant d'Europe et des États-Unis. C'est à ce moment que la modernisation des grandes villes commence et que les processus migratoires qui ont caractérisé le XXe siècle.



***Image 68. Photographie de Patrick Geddes en India.***

*Photographie de Patrick Geddes avec un de ses étudiants du Département de sociologie et civilité de l'Université de Bombay, 1919. Le biologiste anglais s'est rendu en Inde avec son exposition Cities and Town Planning, y séjournant plus longtemps en raison de la première Guerre mondiale.*



C'est à partir de ce mélange de langues et de pratiques, de guerre, de médecine et de colonialisme, que naît la planification<sup>98</sup>. Il ne faut pas oublier que l'antécédent le plus important d'Abercrombie est Haussmann, dont la mission était l'embellissement, l'aménagement urbain, la performance capitaliste et la répression militaire. Si pour Haussmann démolir ce qui était sale, pauvre et infecte, et déplacer cette population à la périphérie, c'était la première étape; pour Abercrombie, reconstruire ce qui était bombardé, ce qui était détruit et encercler les limites pour éviter leur extension était la priorité. Ce sont des actions analogues qui contiennent le même esprit belliciste, sanitaire et contrôleur, c'est le même esprit qui existait dans l'urbanisme colonial et postcolonial, où, garder loin la population indigène ou autochtone était la priorité, que ce soit pour des raisons liées à la sécurité, au sanitaire ou à la civilité. Détruire, démolir, éradiquer, déplacer, tous les verbes plus importants qu'ils ne devraient dans l'urbanisme.

"A radically alternative scenario was sketched out by the foremost early prophet of modern urban planning, Patrick Geddes, who arrived in Bombay in March 1915. Geddes observed that in Bombay, as elsewhere in India, disease-obsessed local authorities and their engineers seemed to be engaged in "destroying much and constructing little". However, urban planning was not simply about new buildings and roads; to be successful, it had to be concerned with creating social spaces where people could flourish.

The home, he pointed out, was the primary spatial unit of the city and the essential determinant of the well-being of its citizens. Planning in Bombay needed to facilitate the supply of habitable homes, achievable through a judicious balance between constructing new houses and carefully renovating old ones. This approach would entail massive savings in the lavish sums spent on "destroying the whole neighbourhood and rebuilding it with less room than before." He criticised elitist renewal schemes which prioritised roads over homes on the ground of sanitation and improved traffic circulation". (Hazareesingh, 2007, p. 51)

Cette nécessité de contrôle dans les origines de la planification ne se manifeste pas seulement sur le corps des colonisés, le territoire est vu (comme on le verra dans les chapitres suivants) comme un corps à soumettre. La géographie est considérée en permanence comme un espace à conquérir et le plan en est le moyen pour le faire. Les territoires de Mumbai, Bangkok, Lima, Rio, Johannesburg ou l'Algérie sont contraints de s'homogénéiser afin d'appliquer les expériences acquises dans d'autres contextes<sup>99</sup>. L'urbanisme dans les colonies est un exercice de transformation et de soumission qui alimente la discipline, l'adaptation n'est pas la priorité, c'est la dernière option lorsque la transformation n'est pas possible.

---

98 Il est risqué mais probable que de cette conjonction d'aspects s'origine la construction idéologique du fascisme, qui relie les aspects référés à l'amour pour la terre comme revendication du territoire nationaliste d'origine contre celui né en outre-mer, l'esprit militariste et la notion eugéniste et hygiéniste, si chères au fascisme.

99 L'analyse de Malini Krishnakutti sur l'évolution historique de Mumbai et la façon dont le Plan n'est rien d'autre qu'un outil à travers lequel la pauvreté et les inégalités augmentent, les transformations de Rio de Janeiro démolissant des montagnes telles que le Morro de Castello, la destruction de canaux à Bangkok, etc., sont des exemples analysés dans la troisième partie et servent d'arguments.



**Image 69. Plan de réaménagement à Somsok.**

*Projet de logement social de partage des terres, à Manangkasila, réalisé par la Coalition ACCA pour le programme d'action communautaire dirigé par Somsook Bonyabanča qui a développé une méthodologie participative avec un certain nombre de familles qui permet l'intervention totale des parties intéressées.*

Cette capacité de transformation repose sur des calculs, des critères sanitaires et des arguments techniques qui conduisent à que la planification urbaine, après les années 1960, soit devenue une formulation continue sans imagination, de nouvelles réglementations, une redéfinition procédurale continue et une application servile et banal de règles souvent séparées des pratiques concrètes de transformation de la ville et du territoire. (Secchi, 2014, pp. 72-73).

Mais au-delà de cette obsession avec la transformation physique et de sa technification, la planification oublie totalement l'arrière-plan temporel de toute transformation physique ou spatiale. Tout plan d'urbanisme implique un positionnement éminemment temporaire sur la ville, ce qui implique un positionnement sur la société et sur la forme de ses rapports. Si chacune des composantes du processus de préparation d'un plan est analysée, il y a un diagnostic au départ qui implique une analyse des implications historiques du développement de la ville. C'est comprendre la ville à travers le temps et mettre en relation les différents faits, en les réorganisant afin de pouvoir énoncer leurs problèmes de manière articulée. De cette façon, chaque problème est expliqué en termes temporels. Ces problèmes sont confrontés les uns aux autres sur la base de méthodologies différentes, le SWOT (FODA), l'analyse des opportunités et des problèmes, entre autres, supposent des menaces et des opportunités en termes d'une hypothèse future. La construction d'une vision est la construction d'un scénario possible et positif, celui qui définira un horizon d'arrivée pour le Plan lui-même. Les stratégies du plan sont comprises comme un ensemble d'étapes à exécuter dans un processus d'ordre temporel, où certaines actions doivent d'abord être exécutées et où celles-ci permettent l'exécution d'autres et ainsi de suite. Tout plan est, au-dessus d'une intervention physique et spatiale, du temps. Cependant, l'obsession sur l'espace et sur le physique rend sa vraie nature invisible, d'autant plus que la réduction du Plan à l'espace physique permet de déplacer très facilement les schémas d'intervention et même les interventions elles-mêmes d'un endroit à un autre<sup>100</sup> tandis que les logiques temporelles sont difficiles à déplacer.

La temporalité d'un plan a à voir avec un aspect éminemment politique, la transformation des routines, des comportements, des pratiques et des relations des membres d'une société. Oui, comme cela a été tenté de le démontrer, les groupes sociaux ont des temporalités différentes, le Plan doit rechercher des accords entre ces temporalités, des accords qui permettent des points de convergence et le respect des propres temporalités. Ces convergences finiront par construire une vision globale, cependant, les différentes temporalités permettront l'appropriation de chaque groupe social de leur temps, laissant dans leur décision leur propre construction, hybridation ou destruction pour s'assimiler à un autre temps. Chaque Plan doit être une tentative de lier le passé au présent, et dans ce processus de refonder le passé, de se le réapproprier; c'est ce qu'Aníbal Quijano entend lorsqu'il évoque la ré-originalisation de la société. Si le processus de colonisation lui-même était une

---

100 Les villes postcoloniales ont construit un horizon créé à l'image et à la ressemblance des villes européennes et nord-américaines. Des modèles importés ont été suivis dans la compréhension que l'imitation des interventions des villes importantes et développées conduira leur ville au même développement. La répétition de la logique du Paris de Haussmann, la Barcelone de Solá Morales, parmi de nombreux exemples, est un indice de cette incapacité pour arrêter de déplacer les schémas physiques et spatiaux.

ré-originalisation de l'expérience (Quijano, 2017, p. 129), la société doit se réapproprier de son temps dans un processus inverse, de subversion de cette temporalité et d'affaiblissement de l'universalisation.

«C'est pourquoi l'universalisation de la civilisation capitaliste est l'autre versant de l'irruption de la diversité et de l'hétérogénéité des expériences culturelles qui existent dans le monde et qui circulent sur les mêmes autoroutes de la communication globale. Certains d'entre eux conduisent, ou peuvent conduire, à des processus de ré-originalisation culturelle. La crise ouverte de l'eurocentrisme en tant que perspective de la connaissance en est un exemple » (Quijano, 2017, p. 121).

S'approprier du passé en ré-originalisant les pratiques permettra de s'approprier de l'avenir. Comprendre la vision du Plan de multiples façons, comme téléologie, comme aléatoire, comme expérimentale, comme une succession selon William Sewel (1990), ou avec des logiques cycliques comme l'une des temporalités de Howlet & Goetz (Burte, 2018, p. 127) peuvent affecter les regards vers le passé dans la construction d'un diagnostic, d'une vision ou de stratégies urbaines. Le plan n'est qu'un processus temporaire, l'invention de l'avenir qui n'est réalisable que tant que la société aura un accord sur le problème des temporalités. Le plan finira par devenir un bout synthétique de récit historique qui parle d'un lieu et d'un moment de vie sociale, une sorte de monade dans l'histoire d'une ville qui a été faite à l'image de l'histoire totale.

«L'urbaniste, en plus de produire des projets à fort contenu technique, est producteur d'images, d'histoires et de mythes. Les mythes et les images ne sont pas des spectres, mais ils rassemblent les exemples les plus ancrés dans la culture des lieux et de leurs habitants, ils ont construit des jugements et des valeurs, en guidant en profondeurs les comportements individuels et collectifs, donnant unité à l'interaction sociale et en la rendant possible. Les mythes et les images sont des moyens de conceptualiser un avenir possible auquel les urbanistes tentent de participer. Les proposer nécessite un sens de responsabilité élevé, une déontologie particulière. » (Secchi, 2014, p. 161)

Accorder ces logiques temporelles, c'est comprendre la nécessité de l'accord, de la négociation. Chaque Plan est fondamentalement la possibilité d'un nouveau pacte social au-delà des questions techniques qui sont de plus en plus évidentes et de bon sens. Tant que cette compatibilité temporaire n'est pas réalisée et que le plan ne remplit pas ce rôle de nouveau pacte social, il y a un discours interrompu qui révèle l'état traumatique d'une société. «Avant de se traduire en prescriptions, avant de faire confiance à un plan, le projet de ville doit être constitué comme une« lettre »sur la base de laquelle un pacte entre l'administration et les citoyens peut être scellé» (Secchi, 2014, p. 159). Le retour du traumatisme a une condition cyclique qui passe par le traitement et la ritualisation d'où il est possible de regarder en arrière sans tomber dans la nostalgie. Construire ce discours historique, autant par rapport à la ville et au territoire qu'à la société, est la première exigence. Le plan est donc un dispositif de transformation, un dispositif qui permet à différents secteurs de la population de faire des bonds temporaires



dans cette multiplicité de temps atomisés. Comme le Plan répondait au temps futur qui est l'époque de la modernité, ordonnée et pure, la migration ne pouvait pas être considérée comme une possibilité. Les plans visaient à éliminer ou à changer sa nature, mais jamais à l'intégrer. Éliminer en particulier la tradition qui est incubée dans la migration.

*“A migratory architecture, or rather an architecture for this migratory times, would require their architectural intelligence imagine the city notice the morphological, material arrangement of inside and outside, public and private, but as a thicket of the circuits and routes, of delays invest expenses of space between, of several places simultaneously. It would follow, track, record and map this often-invisible flows and then put them to work to imagine and make the city differently”. (Bremner, 2010, p. 105)*

Un plan conçu en termes d'accords et de temporalité implique la refondation de la société et dans le cas des grandes métropoles et capitales, la refondation du pays. Ce n'est qu'à ce point de vue que l'on peut enfin comprendre la difficulté de pérenniser un projet ou un plan à long terme, en faisant converger les efforts des administrations urbaines successives. La quantité de projets, de plans et de travaux incomplets et l'empressement à en lancer de nouveaux sans lien avec le précédent démontrent que le problème de ne pas se sentir partie du cours temporaire guide les efforts pour améliorer les conditions d'une ville.



# **PARTIE 3**



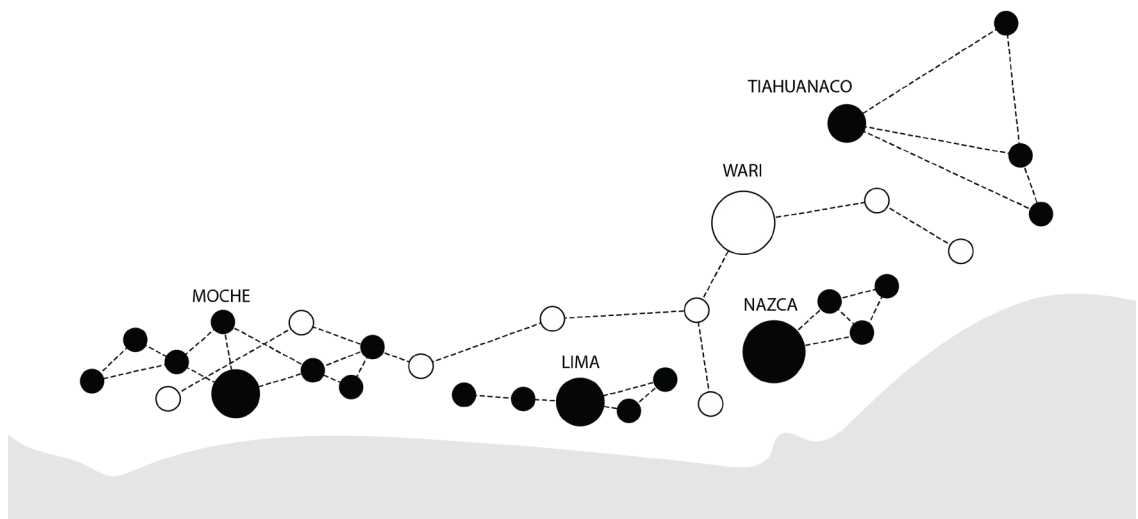
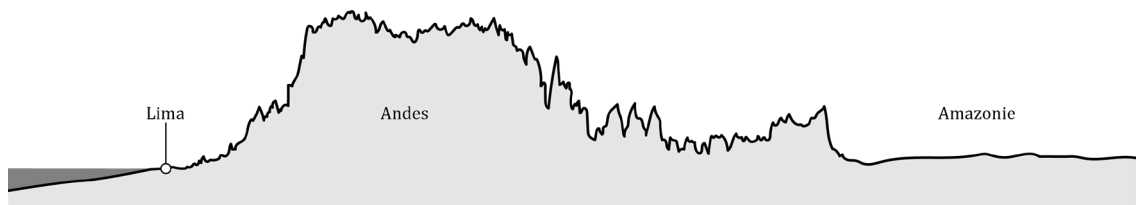
**Image 70. Carte des environs de Gibraltar fait par Al-Istajri, Xème siècle.**

*Premières cartographies des territoires «découverts» grâce aux innovations en matière de construction navale et d'instruments de navigation. Ce sont les premiers pas vers l'introduction des notions de territoire sur d'autres continents.*



## L'ÉLOIGNEMENT DU TERRITOIRE

L'objectif de ce chapitre est de préciser de quelle manière l'usurpation du territoire au moment de la colonisation finit par construire un certain éloignement du colonisé par rapport au territoire, une sorte d'aliénation de l'espace physique. Lorsque les colonisateurs partent au moment de l'indépendance, la réappropriation du territoire n'est pas automatique, il faut instituer un nouvel imaginaire capable de surmonter cet éloignement et réussir à se le réapproprier. L'absence de ce processus et l'éloignement marquent une des caractéristiques importantes que configure la ville postcoloniale contemporaine. Pour y arriver on pose l'hypothèse suivante, l'imaginaire général de la population, soient les experts, les politiciens, les citoyens et tous les acteurs urbains, présentent un certain éloignement (indifférence) par rapport à la question du territoire, cela veut dire qu'ils n'assument pas le territoire comme propre en face à leurs actions ou les actions d'autrui. Dans cette démarche il faut prouver cet éloignement imaginaire dans les différentes échelles, soit au niveau territorial, urbain et même au niveau de l'architecture. Analyser aussi la façon comme des concepts tels que frontière, limite, mobilité, centralité, périphérie, nature ou écologie ont été utilisés de façon intéressée face à l'exploitation de ressources, à la construction de la ville et à la définition du système d'occupation territoriale par les élites nationales formées académiquement à l'étranger.



**Schéma 6. Section de la Cordillère des Andes 01.**

**Schéma 7. Système territorial dans le monde andin.**

*Section schématique des Andes, de l'océan Pacifique à l'Amazonie. Vers le bas. Système de gestion territoriale dans le monde andin, où chaque royaume n'a pas une portion de territoire, mais plutôt des fragments épars d'un archipel.*

## 5. CHAPITRE 05

### LA NATURE DE L'USURPATION TERRITORIALE

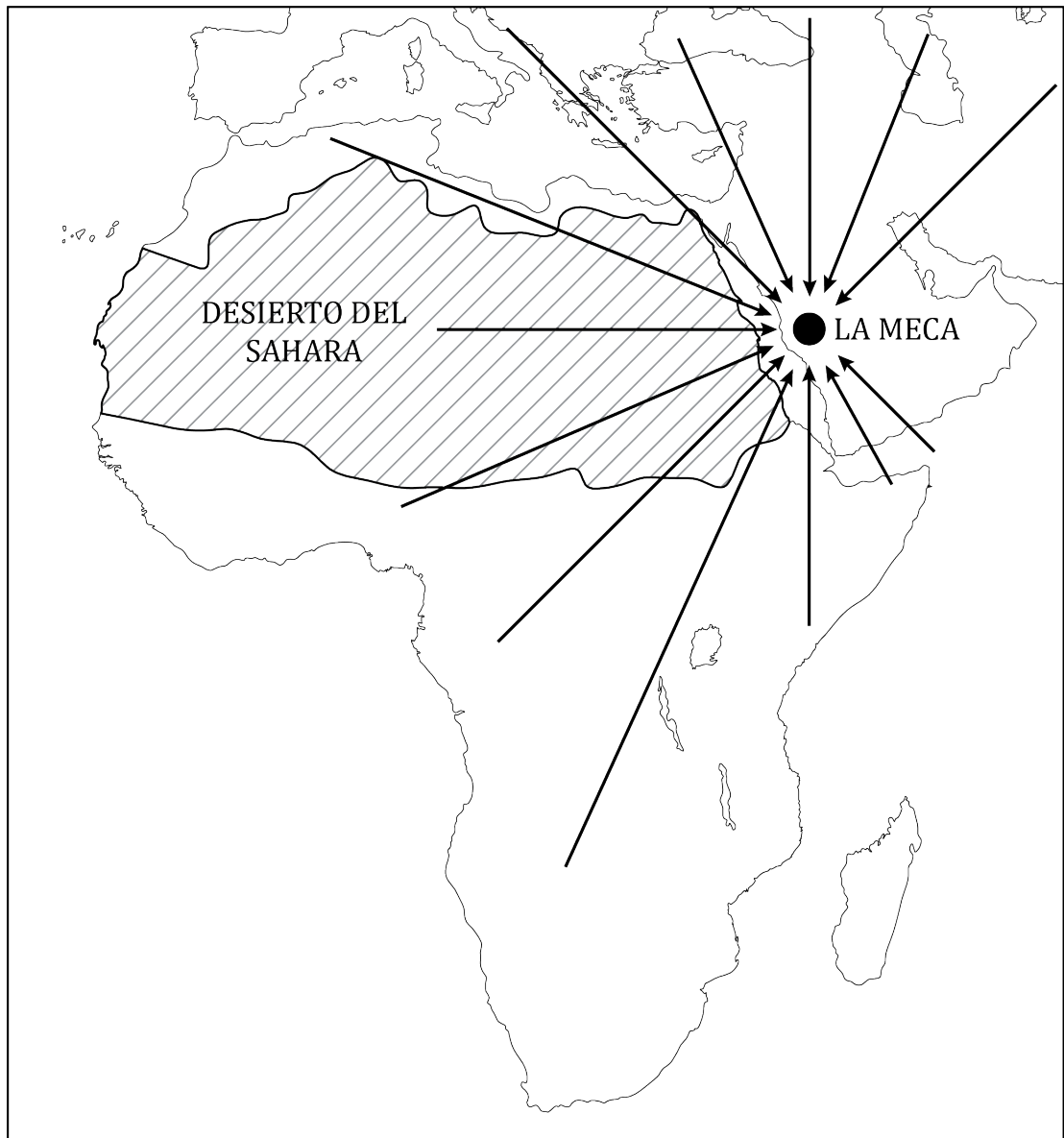
Les chapitres suivants cherchent à comprendre la nature des blessures dans l'imaginaire postcoloniale par rapport au territoire, ça veut dire qu'il faut regarder au delà de l'appropriation matérielle et concrète de la surface du territoire pour comprendre dans quelle mesure le processus a laissé des traces sur la subjectivité du colonisé après la colonisation. On peut affirmer que le territoire, en tant que support de la vie matérielle, sous-jace à la structure symbolique de la société<sup>101</sup>, il s'agit du dispositif à travers lequel il est possible d'amalgamer tous les autres éléments qui conforment une cosmovision, "La société doit définir son "identité"; son articulation; le monde, ses rapports à lui, ce qu'il contient; ses besoins et ses désirs. Sans la "réponse" à ces "questions", sans ces « définitions", il n'y a pas de mod humain, pas de société, et pas de culture- car tout resterait chaos et indifférence" (Castoriadis, 1975, p. 221). Cette remarque exprime bien la nécessité de toute société de réussir à construire une image du territoire occupé, utilisé et habité, où trouvent sa place les objets et êtres importants pour la vie collective (Castoriadis, 1975, p. 224)<sup>102</sup>. Ainsi, il existe une image du monde, comment l'appelle Castoriadis, et pourtant du territoire, installé dans la subjectivité au-delà des aspects fonctionnelles du milieu traditionnel. C'est par rapport à cette image de basse qu'implique le territoire, que tous les éléments de l'univers sociétal trouveront son ordre, à la façon des cartes de référence élaborés par Lévi-Strauss pour analyser les systèmes d'organisation socio-spatiale (Lévi Strauss, 1968, pp. 119-148).

Bien que chaque processus de colonisation implique un processus d'occupation du territoire, le territoire lui-même n'est pas nécessairement un sujet d'intérêt pour le colonisateur. Les cas dans lesquels la colonisation est née du besoin de territoires sont peu nombreux, comme dans les premières colonisations connues dans la Grèce antique, qui répondaient à la nécessité de donner des terres aux vétérans de la guerre qui revenaient des années après vers la patrie <sup>103</sup> (Lafon, 2011, p. 43). Au contraire, les colonisations

101 On a vu dans la première partie que selon Gilbert Durand le lieu est préliminaire à l'espace dans la construction de l'imaginaire.

102 Il s'agit notamment d'une référence aux principes ethnographiques sur le mythe élaborés par Claude Lévi Strauss, qui montre comment les éléments de la nature indispensables pour survivre sont partie de l'univers symbolique exprime surtout dans le mythes. " Les images signifiantes du mythe, les matériaux du bricoleur, sont des éléments définissables par un double critère: ils ont servi, comme mots d'un discours que la réflexion mythique "démonte", à la façon du bricoleur soignant les pignons d'un vieux réveil démonté; et ils peuvent encore servir au même usage, ou à un usage différent pour peu qu'on les détourne de leur première fonction" (Lévi-Strauss, 1962, 48).

103 Au cours de l'histoire on a regardé les diverses stratégies moyennant par lesquelles les pays colonisateurs ont pris les territoires coloniales. Pour les Grecques il s'agissait d'occuper des espaces pour placer les gens qui avaient perdu leurs lieu et logement ou que n'ont pas lieu dans leurs territoires -comme les vétérans des guerres après rentrer chez-eux-, dans ce cas coloniser a signifié



**Schéma 8. Schéma d'interprétation spatiale du territoire basé sur les rituels musulmans, les conceptions du Coran et la difficulté du référencement dans le désert.**

*La qibla (ou alibla) est la direction vers la Mecque vers laquelle les musulmans s'agenouillent pour prier 5 fois par jour, qui forment ensemble la structure du territoire sacré.*



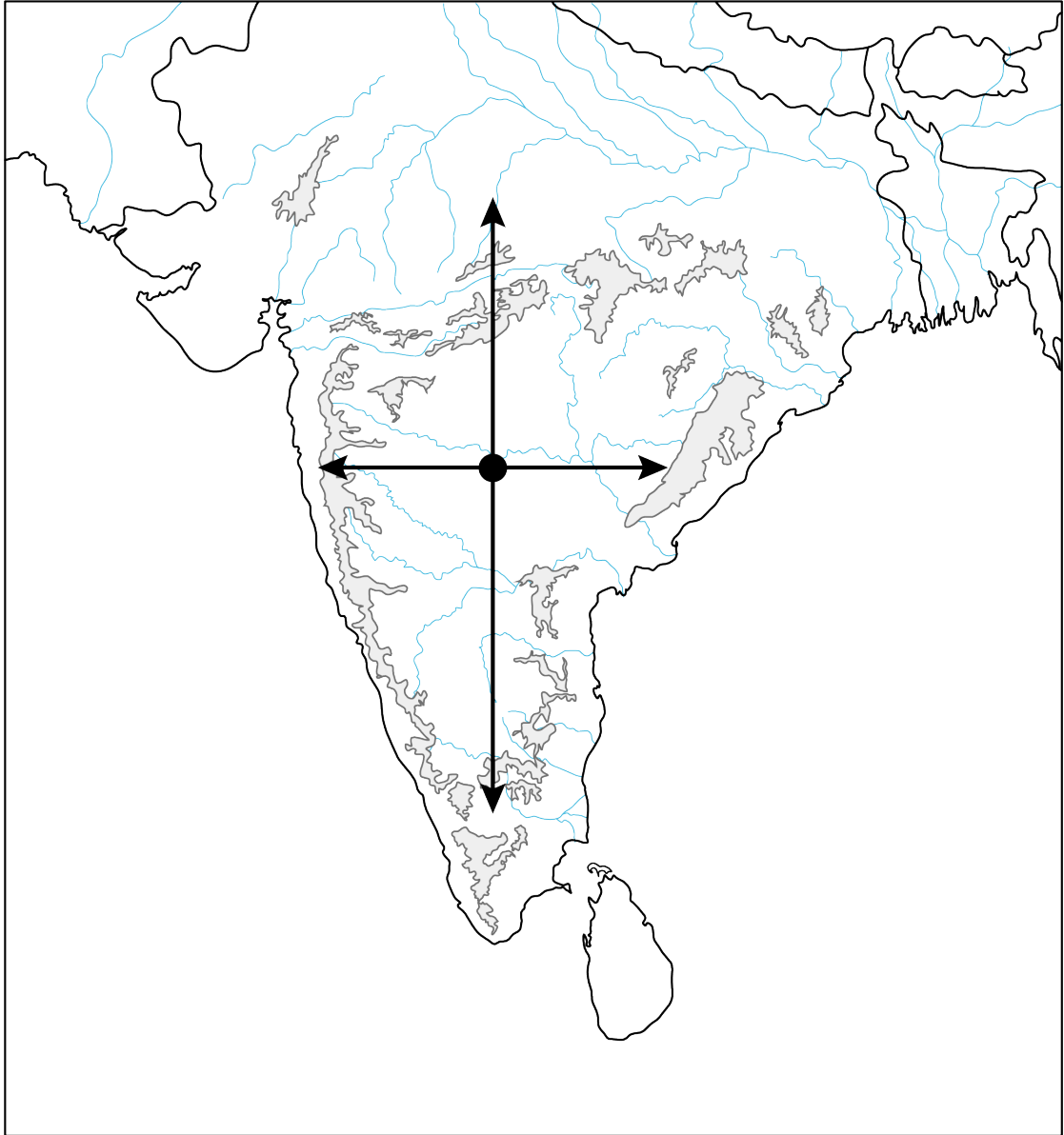
ont généralement d'autres objectifs que les possessions territoriales, elles sont normalement liées à l'obtention de ressources naturelles, à la capture de positions stratégiques, à l'élargissement des frontières religieuses, culturelles et même idéologiques. Cependant, même lorsque la colonisation est déclenchée par d'autres ambitions, progressivement et même involontairement, le colonisateur s'approprie du territoire jusqu'à accomplir son occupation et sa domination totale. Quand Albert Memmi trace le portrait du colonisateur, il met en évidence la conscience permanente du colonisateur quant à sa propre illégitimité, il sait qu'il prend sa place dans un pays qui n'est pas le sien, qu'il fait usage des privilèges de cet autre, en utilisant des privilèges qui ne sont pas les siens, il est donc un usurpateur. «En bref, à ses yeux comme aux yeux de sa victime, il se sait usurpateur: il lui faut s'accommoder à ses égards et de cette situation.» (Memmi, 1985, pp. 34-35). L'usurpation à laquelle se réfère Memmi est celle produite sur les privilèges que l'habitant du pays perd au «profit» du colonisateur, par la coercition et la violence qu'il exerce. Ces privilèges impliquent différentes possessions, depuis l'extraction et la dépossession des ressources naturelles jusqu'à l'usufruit même du corps du colonisé, soit comme force de travail, soit comme abus physique ou même sexuel<sup>104</sup>.

Même lorsque toute colonisation commence par l'occupation du territoire, sa dépossession se matérialise lentement, car elle montre l'usufruit, la dépossession et l'abus des autres aspects indiqués. En fait, la possession de l'ensemble du territoire ne se matérialise jamais, il y a toujours des zones inoccupées, inutilisées, inexploitées et même inconnues ou vues ou imaginées par le colonisateur. Par conséquent, l'usurpation du territoire se révèle à travers l'usurpation de chacun des autres actes de dépossession ou à l'usurpation des privilèges qui ne correspondent pas au colonisateur. En effet, pour que l'usurpation dure longtemps, il faut que le colonisateur légitime son illégitimité, pour laquelle il faudra que l'usurpé «disparaisse». Pour y parvenir, l'usurpateur n'hésite pas à diminuer les colonisés au point que l'usurpé accepte sa propre condamnation et sa culpabilité pour l'état dans lequel il se trouve (Memmi, 1985, p. 74). A cette époque, la colonisation se naturalise et passe inaperçue. L'usurpation du territoire qui ne se manifeste initialement que par d'autres formes d'usurpation, sera enfin la seule perçue. La colonisation se naturalise même lorsque la possession du territoire ne soit pas totale. Ce processus se produit parce que finalement l'usurpation du territoire prend forme principalement au niveau imaginaire, colonisé et colonisateur construisent l'image du territoire et l'image de l'usurpation, s'instituant à un moment donné comme l'une des symbolisations les plus importantes du colonialisme. Indépendamment des processus d'indépendance, le moment où les colonisateurs sont expulsés du territoire devient le moment le plus important de la libération, même si normalement de nombreuses institutions et aspects restent sous la domination du colonisateur. Cependant, de la même manière que l'usurpation du territoire ne se matérialise qu'après la colonisation elle-même – et l'usurpation des privilèges – qui a lieu initialement à un niveau symbolique, de la même manière, la sortie du colonisateur du territoire n'implique pas réappropriation automatique du territoire par les ex-colonisés.

---

incorporer nouveaux territoires, territoires qui se trouvaient ailleurs et normalement vides (Lafon, 2011).

104 D'autre, les conquêtes de Rome imposent la langue, ses coutumes, la monnaie et les impôts aux populations soumises après les envahir. Les activités des citoyens resteraient presque comme avant, même la religion, les fêtes et le travail. L'empire Romain étendit son territoire sans s'engager dans la vie quotidienne de la population, sauf dans les domaines d'intérêts de l'Empire, tous liés aux impôts carrément.



**Schème 9. Plateau deccan dans le sous continent indien.**

*Le plateau deccan est l'espace entre les chaînes de montagnes existantes dans le sous-continent indien, Vindhya et Sapuras au nord, et les Ghas occidentaux des Ghas orientaux des deux côtés, au sud les collines Nilgiris et Cardamon, et en tant que cadre au nord-est le monumental Himalaya. Sur le Deccan, les pèlerinages du Char Dham se déplacent (d'ouest en est (Dwarkaa à Puri) et du nord au sud (Badri-nath à Rameshwaram) ). Le schéma montre le schéma de la conception territoriale.*

Dans ce processus de dépossession et d'appropriation coloniale, et de réappropriation territoriale après la colonie, la dimension symbolique de l'appropriation a toujours été évitée, en supposant qu'une fois en possession physique, elle est suffisante pour exercer la souveraineté sur le territoire. Toutefois, en termes physiques, l'appropriation du territoire n'est jamais totale, il y aura toujours une zone, une partie, un coin inconnu, non parcouru, non cartographié ou tracé. Au contraire, l'appropriation de l'ensemble du territoire sera toujours de nature symbolique. L'appropriation se fait à partir du dessin des cartes, le développement de la cartographie sera à partir du XVe siècle la voie de l'appropriation, qui se donne aussi à partir des écrits et des titres 105 qui symbolisent toujours la possession. En effet, chaque civilisation s'approprie du territoire à travers une construction imaginaire, ce qu'Alicia Lindon appelle l'imaginaire géographique, construit pendant longtemps presque simultanément à la construction de sa propre cosmovision. Cette vision du monde définit à son tour la façon dont le territoire est structuré et géré, la façon dont il est intégré dans le système de communication, aux logiques productives et à la notion du sacré, entre autres aspects. Néanmoins, à l'arrivée des colonisateurs, ignorants de ces logiques imaginaires et territoriales, ils imposent les leurs, étrangères et éloignées du territoire à partir desquelles il utilise, usufruit et exploite, en imposant un autre imaginaire. Cette substitution imaginaire, présente dans chaque processus de colonisation, implique une rupture de l'imaginaire originel. Autrement dit, au-delà de la dépossession physique du territoire, il existe une dépossession en termes symboliques qui provoque une rupture de ces symboles chez les colonisés par rapport à son propre territoire. Les colonisés voient que tout à coup son territoire ne lui appartient pas, que des étrangers le parcourent et l'exploitent, qu'il doit lui-même lui confier son travail sur la terre. Le colonisé finit par se détacher de ce territoire qui va d'être le sien à être le moyen par lequel il est exploité. Il y a donc une sorte de distanciation du colonisé vis-à-vis de son propre territoire, il doit laisser les décisions clés de l'aménagement du territoire entre les mains du colonisateur. Il établit probablement une relation plus affective avec sa parcelle, minimale, comme un moyen de s'accrocher au grand territoire perdu. Il est vrai que l'arrivée de l'indépendance entraîne une réappropriation matérielle du territoire, opérée par la démarcation des frontières et sa protection militaire. Cependant, en termes imaginaires, l'appropriation ne se fait pas automatiquement, elle doit passer par un processus d'appropriation symbolique, processus qui se produit rarement et qu'on tentera d'expliquer dans les chapitres suivants.

### **5.1 LA CONSTRUCTION DU TERRITOIRE DANS LE MONDE AVANT LES PROCESSUS DE COLONISATION.**

Toute civilisation a besoin de construire une image du territoire qui constitue l'encadrement sur lequel les éléments de la nature symbolisés sont rangés par rapport à l'importance que chacun occupe dans la vie social. Cette importance serait priorisée ou hiérarchisée en accord aux aspects liés à la temporalité déjà vus dans le chapitre précédent, définis surtout par les mythes de la création. Cependant, comme on verra par la suite, le territoire joue un rôle différent au temps dans la construction de l'imaginaire, on peut dire que, pendant que le temps organise l'avenir, le terri-

---

105 Les titres donnent la propriété de la même manière que la richesse est symbolisée par l'argent ou le papier-monnaie.

toire organise le présent. Prenant comme référence qu'il a été l'un des éléments les plus importants pour la conformation de l'imaginaire social instituant qui définit les modes de vie dans chaque société et des relations et échanges entre les sociétés, états ou royaumes voisins, comment on le verra.

Dans les sociétés qui se sont développées sur et au pied de la Cordillère des Andes, cette chaîne de montagnes a généré une cosmovision et une logique de gestion du territoire structuré à partir d'un imaginaire étroitement lié à ses caractéristiques. Dans les différentes versions du mythe de la création ayant comme protagoniste à Wiracocha, le dieu principal du monde andin, deux histoires suggestives demeurent. Le premier se réfère à la création des premiers êtres créés, ceux qui auraient été des géants qui ont désobéi à leur dieu créateur et ont donc été transformés en pierres et laissés sur la route. Puis Wiracocha a créé d'autres hommes à sa hauteur et les a dispersés sur la terre. La deuxième situation est que la première désobéissance a déclenché la fureur de Wiracocha qui a provoqué une pluie de feu qui venait des entrailles de la terre, des volcans et des montagnes. Dans les deux mentions, les pouvoirs de Wiracocha en tant que créateur des montagnes sont clairs ainsi que l'utilisation des images du territoire - pierres géantes ou feu hors des montagnes - comme punition pour ceux qui désobéissent. Il semble y avoir une certaine fascination de Wiracocha pour la géographie et en particulier pour la violence que les abîmes des Andes transmettent. En fait, géologiquement, les Andes sont la chaîne montagneuse la plus abrupte, ce qui se reflète dans la mythologie andine. Ce regard fasciné et divinisé de la cordillère qui est à l'origine de l'adoration des montagnes, Apus in quechua, était présent dans le monde préhispanique (Guaman Poma, 2015, pp. 150-160) et persiste jusqu'à aujourd'hui.

En revanche, la conformation des Andes, sa hauteur jusqu'à 6960 mètres et son extension de 8500 kilomètres de la 11<sup>e</sup> latitude nord à la 56<sup>e</sup> latitude sud, a donné naissance à une diversité de niches écologiques et de leurs microclimats correspondants. Chacune de ces niches permet la culture d'une immense variété d'espèces alimentaires<sup>106</sup> qui donne naissance à une diversité gastronomique<sup>107</sup> unique, une variété de systèmes de construction, des coutumes, des vêtements, des danses et de la musique, qui sont de grand intérêt pour parcourir le continent sud-américain. Cette diversité d'étages écologiques a à son tour permis une conception et une gestion du territoire différentes, comme en témoigne John Murra, les civilisations des Andes ont développé une configuration territoriale à la manière d'un archipel, avec des portions de territoire dans différents sols écologiques, ce qui leur a permis d'avoir du *mullu*, une sorte de corail existant sur la côte nord, de la coca produite dans la jungle, de l'or ou de l'argent provenant des montagnes ou de différentes espèces agricoles. La plupart de ces produits étaient sacrés, étaient utilisés pour des rituels et des cérémonies religieuses et ont

---

106 Les différentes hauteurs permettent l'existence de 3000 espèces de pommes de terre, 50 de maïs, 3000 types de quinoa (2000 officiellement enregistrés) en plus des aliments très nutritifs tels que cañihua, kiwicha, maca, yacon, sacha inchi, anchois, camu-camu, entre beaucoup d'autres.

107 Grâce à cette diversité, le Pérou a développé au fil du temps une série de cultures régionales qui se nourrissent en permanence, mais en plus, les notions de réciprocité et d'échange font de ces développements régionaux un système de renouvellement, d'influence et d'absorption permanente. Ce sont ces facteurs qui ont permis le développement de la gastronomie, par exemple, qui a conduit le Pérou à être nommé la meilleure destination gastronomique au monde au cours des 7 dernières années, depuis 2012.



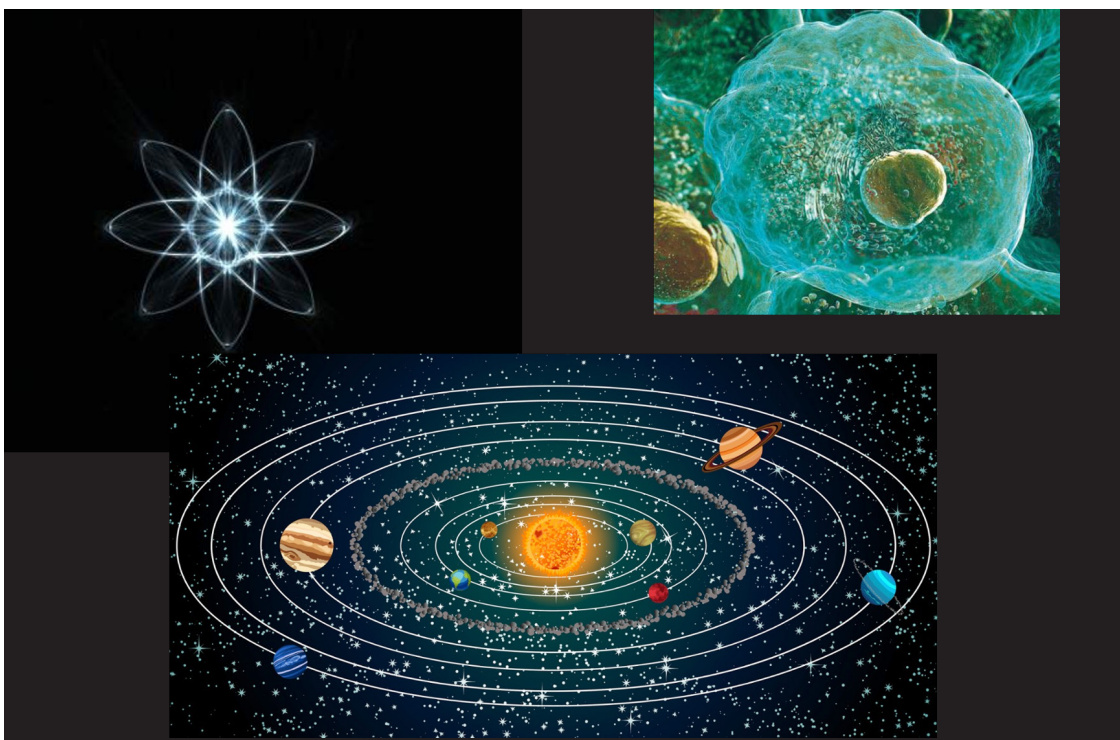
été trouvés dans des sépultures des hauts fonctionnaires ou de personnages religieux, à la fois sur la côte nord (Mochica, Chimú), comme dans les Andes (Cuzco) ou sur la côte sud (Nasca, Paracas). Ces territoires en forme d'archipels répondaient à ce que Murra appelait le contrôle vertical des étages écologiques de la Cordillère des Andes (Murra, 1982). Dans cette logique territoriale, les royaumes régionaux n'avaient pas d'extension de territoire continu et la notion de limite semble avoir été inconnue ou avoir été très référentielle. La relation état-territoire s'est construite à partir d'une connaissance très précise de la géographie et des accords interrégionaux (Dollfus, 1982), ainsi que des notions de réciprocité, très développées dans toute la région andine.

La raideur de la Cordillère des Andes a également obligé à une appropriation tout à fait unique du territoire, un système de routes, le Quapaqñan (ou Capac Ñam) construit pendant l'Empire Inca<sup>108</sup> s'est développé sur le réseau montagneux et a défini la possession et la compréhension du territoire, «les routes ont été utilisées pour comprendre et représenter graphiquement la géographie culturelle de l'empire ... (elles ont servi à) définir l'emplacement des villes et des régions ...» (Hyslop, 2014, p. 514). Comme Hyslop le dit lui-même ensuite, la route n'était pas un chemin à parcourir, c'était un moyen de penser, d'établir des relations entre des groupes de personnes et les lieux, pour finalement construire une image du territoire dans l'esprit d'habitants des Andes. Le *Quapaqñan* lui-même était matière de rituels et de cérémonies qui sont apparemment liés au système symbolique et à l'orientation à travers les *ceques*<sup>109</sup>, un système d'axes virtuels qui définissaient l'orientation de certaines sections de la route, l'emplacement des sanctuaires et le caractère sacré de certaines montagnes appelées *Apu* (Hyslop, 2014, p. 514). Ces *ceques*, apparemment matérialisés par des géoglyphes, marquent des directions et des orientations dans une géographie escarpée et difficiles d'accès et de lecture, facilitant ainsi l'appropriation imaginaire de la géographie et établissant des relations entre le lieu, l'être humain et ses œuvres. Les *ceques* finiront par acquérir des valeurs symboliques pour fixer leur territoire dans l'imaginaire de la civilisation andine. A quelques exceptions près, les envahisseurs puis certains enquêteurs n'ont pas hésité à n'accorder qu'une valeur «animiste», ne comprenant pas leur caractère instrumental pour l'appropriation du territoire. De la même manière que dans le cas du contrôle vertical des étages écologiques, développé à partir des difficultés que présentent les Andes pour leur usufuit et leur compréhension, la civilisation andine a construit un moyen d'appropriation du territoire, formé par un réseau routier (Quapaqñan) et un système d'orientation immatériel (*ceques*) qui leur permettait de l'occuper, de le manipuler et de le faire produire harmonieusement.

La complexité et la singularité des notions territoriales provoquées par la Cordi des Andes n'est pas la seule, en Afrique du Nord, le désert du Sahara est le territoire et la base à partir de laquelle est construite la religion de l'Islam. Cependant elle accorde à ses croyants toute la terre comme lieu de culte. En fait, bien qu'il existe des mosquées dans différentes villes, dans le monde musulman, chaque édifice public a une mosquée, un «lieu de culte», destinée au moment de la prière (Chodkiewicz, 2005). À partir de l'Islam, l'État est défini par le concept socio-reli-

108 Les Incas ont intégré dans leur système les chemins que les royaumes et cultures régionaux précédents et contemporains avaient déjà construits.

109 Les géoglyphes de la Pampa de Nasca, connus sous le nom de Les Lignes de Nazca, sont les plus connus, cet endroit aurait été un espace pour tester ces systèmes d'orientation construits au 300 ou 400 siècle après JC.



**Image 71. Le templum du ciel.**

**Image 72. Schémas de l'atome, la cellule et le système planétaire.**

*Vers le haut. Le templum du ciel qui illustre la constitution de l'espace à partir d'une limite dominée par un centre, à partir de laquelle un dessus et un dessous sont établis, et une définition autour de lui (que ce soit de gauche à droite ou l'inverse). Forgé à Rome, à partir de cette notion se construit la notion d'augure que les gestes répètent le Templum pour préfigurer (Boudon, 2013, 39). Vers le bas. Schémas de l'atome, de la cellule et de l'univers, révélés par les sciences entre les XIIIe et XVe siècles, renforçant les notions judéo-chrétiennes d'un dieu unique, exclusif, omniprésent, omnipotent et omniscient.*

gieux appelé Umma, qui définit son extension jusqu'à ce lieu où se trouve la communauté, c'est le lien social qui établit ses limites, et non l'extension du territoire (Flory, 1957). Mais cette souplesse dans la définition des limites et des extensions par rapport au lieu, est tout à fait opposée à la rigueur avec laquelle le centre du monde est défini, la Mecque, la ville sainte où Mohammed est né, et son rôle dans la vie religieuse. Bien que de nombreux endroits soient compris comme le nombril du monde – le Cusco des Incas a été défini de la même manière - dans le monde musulman, les fidèles doivent visiter La Mecque au moins une fois dans leur vie et faire le pèlerinage complet. Ces dernières années, 13 millions de musulmans se rendent en pèlerinage et visitent les lieux que ce rituel comprend, passant entre le mont Arafat et la mosquée Masjid al-Haram, au milieu de laquelle se trouve la Kaaba (Ka'ba ou Ka'aba), la maison de Dieu, un parallélépipède de 12 mètres de haut, par 10,18 x 9,90 mètres de chaque côté. Chaque jour de la semaine, 1,5 milliard de musulmans dans le monde devraient prier cinq fois, tous agenouillés en direction de La Mecque, ou plutôt en direction de la Kaaba, le centre du centre, un point fixe et parfaitement défini au centre du monde musulman, avec une discipline jamais vue. Si l'un de ces moments était cartographié, un point avec 1 500 millions de lignes radiales serait tracé, à savoir le territoire musulman, sa limite et son extension.

Certaines des cultures les plus anciennes se sont développées sur les anciens territoires de l'Inde, du Pakistan et du Bangladesh actuels. Avec le temps, beaucoup de leurs conceptions ont disparu pour laisser la place à l'hindouisme qui syncrétise en quelque sorte une partie de ce développement millénaire. Son dieu, Brahma, selon les croyances, était le premier être de l'univers qui, pourtant, manquait de conscience jusqu'à ce qu'il la crée lui-même pour sortir de la mort et de la faim. À son mouvement l'eau a été créée dont la mousse s'est solidifiée pour devenir la terre, puis, il s'est divisé en feu, soleil et air et l'univers fut créé. Seul, il se dédouble et crée sa femme et avec elle, successivement, l'espèce. Le mythe de la création hindoue semble construire une logique d'appropriation territoriale qui fixe son attention sur le bord maritime, la rencontre entre l'eau et la terre, qui se fixe à la limite continentale de la notion de dig-vijaya ou conquête de points cardinaux, définissant l'extension du territoire entre les villes Dwarka (ouest), Puri (est), Badrinath (nord) Rameshwaram (sud) (Landy, 2011). Les références à travers les orientations semblent être plus importantes que les limites, car il est connu dans l'antiquité qu'il n'y en a pas au sens romain (ou occidental) du terme. Depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, alors qu'en territoire hindou, les Européens ont été surpris de voir des ambassadeurs chinois errer sans aucune autorisation (Kaviraj, 2014, p. 9). Plusieurs études indiquent la discontinuité des territoires qui géraient certains rajas, les limites étaient moins importantes que les activités qui y étaient développées, qu'elles soient culturelles, économiques ou éducatives, établissant des configurations territoriales diverses. «Spaces of different activities were differently configured. Pre-modern political regimes did not produce the decisive container effect of modern sovereign states. Whatever is a significant form of social activity today, it is bounded by the borders of the sovereign state. Before modernity, societies lived in a fundamentally different configuration of spatial structures.» (Kaviraj, 2014, p. 9).

Ce qui définirait apparemment les modes d'appropriation du territoire dans l'Inde ancienne, ce sont au contraire les logiques processionnelles, très anciennes, présentes jusqu'à aujourd'hui et importantes dans des actes tels que celui



de l'indépendance que le Mahatma Gandhi a livré, le même qui a visité le pays à pied toujours suivi d'une foule, comme lors de la marche du sel de 1930. La marche sur le territoire semblait en définir la propriété, affirmer la souveraineté. Il y avait cependant différentes façons de parcourir le territoire, soit en joignant les points cardinaux (faisant de Nagpur le centre de l'Inde), en le parcourant en cercles joignant les mêmes points cardinaux, avec la même logique de relier les points clés du territoire. Le chevauchement des deux chemins projette une croix inscrite dans un cercle, qui parle de la roue, de la torsion, du mouvement, du symbole sacré hindou (croix gammée abstraite) et du symbole que Gandhi a choisi comme bouclier de l'Inde indépendante (Landy, 2011, p. 20). Cette logique qui relie terre et eau en mutation permanente pour finir par construire une figure dynamique serait à la base des Mandalas, représentations de l'univers qui ont été référence pour la construction des villes au même temps que les abstractions du territoire et prédictions de ce que la ville devrait être (Rykwert, 1985, pp. 208-209).

On pourrait continuer de revoir ces aspects indéfiniment, par exemple, la majorité des groupes ethniques qui habitent l'Amazonie conçoivent le territoire comme un espace infini dans lequel les rivières et les forêts forment des labyrinthes sans fin, représentés de manière fantastique dans les textiles qu'ils produisent et qu'ils utilisent quotidiennement. Cette notion est également évoquée dans les mythes et les légendes des différents groupes ethniques produisant une sorte de relaxation concernant les notions de limite, de propriété, de juridiction et autres auxquels nous sommes habitués en Occident, permettant ainsi à des groupes ethniques tels que, les Boras, les Kampas ou les Kokamas du Brésil ou Pérou indistinctement, partageant langue, coutumes, parenté sans limite d'aucune sorte. De la même manière, Machiguengas et Yines partagent un territoire depuis des siècles sans aucun conflit, les Ashaninkas ayant été déplacés pour la violence du Sentier lumineux à la fin du siècle dernier. Cette compréhension du territoire a servi d'appui à la construction d'une gestion véritablement durable du territoire et des ressources dans la région, ce qui a permis la préservation d'une grande partie de la forêt amazonienne, contrairement aux zones où les colons et les métis interagissent avec la forêt, en la détériorant et en la dégradant de façon permanente (Álvarez Lobo, 2019). On pourrait souligner aussi que le peuple Mandingue, de la culture Mande en Afrique occidentale, avait des rituels pour la construction des villes ou que les Hausa, les Dogon avaient des systèmes territoriaux sans notion de limite et sans contrôle administratif sur lui. Comme l'a expliqué Castoriadis, la construction d'un imaginaire sur le territoire permet de définir un mode de vie social.

On peut souligner 3 caractéristiques utiles pour notre étude sans pour autant rejeter beaucoup d'autres d'intérêt. Premièrement, chacune de ces conceptions territoriales a une relation remarquable et étroite avec certains aspects de la géographie à partir de laquelle elle est construite, définissant des outils de lecture, de mesure ou d'orientation appropriés, évitant de définir des limites, des continuités ou de la souveraineté là où elles n'étaient pas possibles ou nécessaires. Un deuxième atout est la relation, également intelligente, entre ces notions et la distribution et l'utilisation des ressources naturelles, qui a permis des niveaux de négociation et d'échange - comme la réciprocité - qui garantissaient l'approvisionnement et la subsistance, même de nature symbolique et cérémonielle. Enfin, ces notions ter-



ritoriales obligeaient aux équilibres stratégiques et à la négociation, à l'accord, à la coexistence et à la solidarité en cas de catastrophe. Ces façons très développées d'imaginer, de concevoir et de gérer le territoire ont rendu inutiles des institutions ou des activités telles que le commerce tel qu'il est compris aujourd'hui ainsi que la création de monnaies ou la protection des frontières.

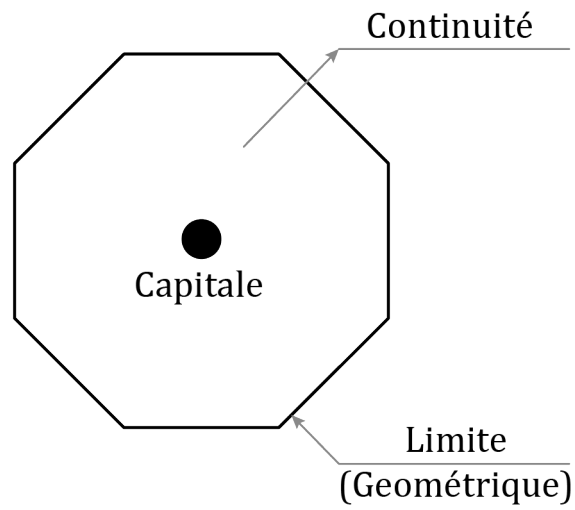
Dans la plupart des territoires non européens, «le lieu est plutôt ce qui donne sens au monde, intégrant des choses, des corps et des souvenirs dans des configurations particulières, générant des espaces ou des régions d'existence. Il y a, sans aucun doute, une énorme différence entre habiter un lieu de ce point de vue et vivre dans un lieu et être déterminé par celui-ci. La place dans cette perspective passe par de nombreux endroits: de l'appartenance à un groupe à la migration entre différentes façons de penser et de produire. Ce n'est pas la même chose de penser le lieu comme l'ont fait les «régionalistes» de signes différents et dans les différents récits de la politique et de l'art, que dans les temps où les espaces ont effacé les frontières physiques et l'imposition des points de l'économie de marché montre les chemins de la mondialisation » (Palerme, 2010, p. 10).

## 5.2 LA NOTION OCCIDENTALE DU TERRITOIRE.

La notion occidentale de territoire implantée dans l'hémisphère sud à travers les colonies européennes, est basée sur des notions grecques et romaines. Selon Fustel de Coulanges, la religion domestique, la famille et le droit de la propriété, sont trois aspects fondamentaux du temps anciens à Grèce et Rome, «L'idée de propriété privée émanait de la religion elle-même. Chaque famille avait sa maison et ses ancêtres. Ces dieux ne pouvaient être adorés que par elle, ils la protégeaient à elle seule; ils leur appartenaient » (Coulanges, 1970, p. 67). La religion elle-même ordonnait l'isolement de la maison, lui interdisait de déménager, de changer le domicile, car la tombe devait rester permanente, les maisons et les champs étaient entourés par les *terminos*, une bande de terre sacrée et inviolable. La propriété n'était pas légitimée par la loi mais par la religion, si on renonçait à la propriété on renonçait à la religion (de Coulange, pp. 72-75). La propre notion de lieu est définie à Rome par rapport à une zone «... au moyen d'une frontière qui enclôt» qui est analogue au mouvement circulaire dans le ciel, au bâton de l'Augure pendant la divination, qui contient dans l'air le *templum*, un espace sacré et imaginaire (Boudon, 2013, p. 39). Le territoire et le lieu ont une logique privative d'enfermement en Occident, dictée par une religion dont les dieux se sont même divisés les vertus et les défauts humains comme leurs propres parcelles, le dieu de la guerre, de la beauté, de la sagesse, etc.

Loin de la manière de définir le territoire sous différentes latitudes, la définition d'une parcelle, sa répartition en termes de propriété et l'objectivation de sa lisière, la limite, seraient inhérentes à la notion de territoire occidental.

Ce qui est commun aux autres conceptions, c'est l'articulation du chemin comme médiateur entre le corps et le territoire, preuve de la rupture de la modernité qui passe de la prédominance physique à la prédominance visuelle. Cependant,



**Schéma 10. États-nations modernes.**

**Plan 10. Carte de l'Europe au XIIIe.**

*Schéma simplifié de la notion territoriale d'États monarchiques héritée des États-nations modernes. Vers le bas. Carte de l'Europe au XIIIe siècle avec les états monarchiques en formation et leurs capitales, suivant le schéma indiqué.*

dans le cas occidental, le chemin n'est pas seulement la trace entre l'origine et la destination mais aussi le catalyseur du relief terrestre et celui qui définit la ligne d'horizon, ce qui nous permet de parler d'un ici, d'un là et d'un au-delà (ici, là-bas, ailleurs), qui, comme le prouve Boudon, génère un point-moment d'origine et fait lisible l'environnement «... que l'on peut répercuter de limite (interne) ne limite (externe) à la manière de l'onde concentrique »(Boudon, 2013, p. 50). Cette opération n'est rien d'autre que consolider la notion de claustration et sa définition à travers la limite. Déjà le code romain établissait une notion de limite proche de ce qui est connu aujourd'hui, il vient du mot latin «limes»: «Le limes était une ligne de surveillance, il était aussi la séparation du monde barbare et du monde civilisé, d'espaces inorganisés et du territoire romain<sup>110</sup>. Mais après la chute de l'empire romain, il faut attendre, avec la Renaissance, la constitution des premiers États modernes pour voir apparaître la notion de territoire qui se précise alors pour prendre son aspect actuel» (Flory, 2018, p. 74). Entre la fin du XIIe et le XIIIe siècle est redécouverte à Bologne le *Digesta*, la partie la plus complexe du *Corpus Juris Civilis*<sup>111</sup>, contribuant à l'élaboration de nouveaux codes sur la propriété privée.

Le développement légal de la propriété privée au XIIe siècle permettra au paysage du territoire féodal formé de parcelles de taille moyenne de se transformer progressivement en un paysage de grandes propriétés par l'achat et la vente et aussi la dépossession. Marx appelle ce processus l'accumulation primitive, «le processus historique de dissociation entre le producteur et les moyens de production. Elle est dite «originaire» car elle représente la préhistoire du capital et du régime capitaliste de production» (Marx, 2010, p. 608). L'accumulation originaire déclenche un processus d'accumulation qui est la clé pour comprendre le développement de l'Europe. Il s'agit d'un changement dans la structure économique qui permettra l'accumulation de capital qui permettra au XVe siècle le développement de la culture de la Renaissance et en particulier l'apparition de l'art et de l'artiste en tant que sujet, l'investissement dans la technologie sous forme d'inventions, le développement de la navigation, la subvention de voyages en Afrique, en Amérique et en Asie, puis des campagnes de colonisation sur les trois continents. Et enfin, ce sera la base du développement du capitalisme tel qu'il était connu au XVe siècle.

L'accumulation permet aux États de se faire des territoires précieux, comme Marx le dit lui-même, la Réforme de la période Stuart a permis à l'État de taxer les terres des petits propriétaires terriens et a également aboli le régime féodal des terres. Mais aussi «... en cédant à une échelle gigantesque au pillage de terres du domaine public, jusque-là pratiquées dans des proportions très modestes» (Marx, 2010, p. 615). La terre est devenue un objet purement commercial.

Les nouveaux états monarchiques inaugurés à l'époque établissent la notion occidentale contemporaine de territoire, une portion d'espace géographique continu définie par des besoins politiques administratifs, établie pour définir l'espace occupé par un État. Conformément à ses antécédents gréco-romains, cette conception atteint sa consolidation au XVIe siècle en même temps que la désignation des

110 Cité par Flory se: P. de La Pradelle, ha Frontière, Thèse, Paris, 1928, p. 21.

111 Il s'agit du Code romain de Justinien, en vigueur jusqu'à la fin de l'Empire romain.

grandes capitales des États monarchiques européens les plus importants tels que Paris, Madrid et Londres. Il s'agit d'une définition fonctionnelle de la construction de ces états monarchiques, plongés dans un processus de formation et d'ajustement du XI<sup>e</sup> siècle (monarchies féodales) jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle (Romero, 2001, p. 22). La seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle verra les États monarchiques définis en termes territoriaux et la consolidation des grandes villes européennes - Paris, Madrid, Londres ou Moscou, intervenues pour les embellir à travers des interventions développées sous l'influence des idées de la Renaissance, caractérisé par une rationalité plutôt formelle et une notion d'ordre instrumentalisée par la géométrisation de tout ce qui a été cherché à réguler (Fraile, 2013, p. 77).

Les démarcations du territoire basées sur des éléments naturels tels que les fleuves, les montagnes, les passages ou les lacs des manoirs féodaux ont cédé la place à des lignes droites et imaginaires qui exigeaient que des bornes soient visibles et qui se modifiaient au fur et à mesure que les guerres étaient gagnées ou perdues. Les guerres ont non seulement constamment transformé les frontières, mais ont également exigées la construction de nouvelles villes, la mobilisation des populations pour les occuper, le renforcement d'autres villes pour garder le nouveau territoire sous contrôle et le relier au reste du royaume à travers de nouvelles routes et chemins. Ce n'est pas un hasard si, entre le XII<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle, les principales guerres - mais pas les seules - se sont produites entre l'Angleterre, la France et l'Italie<sup>112</sup>, les mêmes États où les principales avancées ont été réalisées en termes de philosophie, de législation et de constitution de l'État. Les guerres ont permis le développement d'un important réseau de villages, de villes et de cités, reliés par un réseau d'infrastructures routières qui a ensuite permis l'intensification des échanges commerciaux. Au cours de cette même période, entre le XIII<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle, les États monarchiques ont mené une intense campagne de colonisation sur leur propre territoire en temps de paix, le cas le plus intéressant étant celui du royaume de Moravie, aujourd'hui République Tchèque, au cours du XIII<sup>e</sup> siècle, où un grand nombre de villes<sup>113</sup> ont été fondées, construites, peuplées et reliées entre le règne de Wenceslas I et Wenceslas II.

C'est cette Europe qui resserre le lien entre les définitions et les lois de l'État et du territoire, incorporant dans cette notion celle de la capitale. «Les discours sur la configuration et l'organisation de l'État, l'aménagement du territoire, la capitalité ou les fonctions du réseau urbain sont continuellement entrelacés, s'expliquent et se donnent un sens mutuellement» (Fraile, 2013, 79) <sup>114</sup>. Cette relation n'était pas seulement fonctionnelle et symbolique, les composants du système, les limites, les

112 Les principales guerres auxquelles il est fait référence sont la soi-disant première guerre de 100 ans entre l'Angleterre et la France entre 1159 et 1259, la guerre de 100 ans de 1337 à 1453 et les guerres d'Italie, 9 guerres se sont développées entre la France et l'Italie à partir de 1494 à 1559.

113 Parmi les cas les plus connus de villes fondées au XIII<sup>e</sup> siècle: Opava (1224), Hradec Králové and Litoměřice (1225) y Znojmo (1226), Žatec, Ústí nad Labem, Brno, Hodonín and Olomouc (1253). Budějovice (1265), Klatovy (1260–1263) and Vysoké Mýto (1262), Pilsen (1295) and Nový Bydžov (before 1305). Nikolaos Ragkos (2018) ON THE ORIENTATION OF CZECH CITIES FOUNDED DURING THE 13TH CENTURY.

114 Pedro Fraile mentionne le livre d'Alexandre Le Maître (1682), «La Métropolitée ou de l'établissement des villes capitales, par leur utilité passive et active, par l'union de leurs partis et de leur anatomie, leur commerce, etc. Une sorte de manuel des aspects que la capitale de l'État doit couvrir par rapport à l'État, au territoire, au réseau des villes, etc. Une sorte de manuel des aspects que la



réseaux routiers, la structure urbaine et tous ceux qui en faisaient partie, ont été définis à partir de la géométrie, soulignant le début de la prédominance de l'abstrait comme outil formel pour réunir tous les composants sous le même langage et logique. La soumission de toutes les échelles à la géométrie et surtout à la ligne droite va de pair avec une rupture avec les aspects les plus réels (Fraile, 2013, p. 82), que ce soit le processus historique, la géographie ou les groupes sociaux qui occupaient le zone. Les États monarchiques, prédécesseurs des États-nations, semblent avoir besoin d'abstraire leur territoire pour réaliser une unité imaginaire qui soutient la notion, tout aussi abstraite. L'emplacement des capitales suit la même logique, se rapprochant du centre géométrique du territoire, comme on peut le voir sur les schémas. De la même manière que la capitale se situe au centre géométrique du territoire, les bâtiments représentatifs, le Palais Royal à Paris, le Palais Royal à Madrid, le vieux London Bridge et ses environs sont situés au centre de la capitale. La centralité, héritée de la ville médiévale avec sa cathédrale au milieu de la ville, est reprise au XVe siècle comme un système d'organisation, principalement comme un modèle de localisation, faisant correspondre le centre physique avec le centre du pouvoir. Cette coïncidence dans l'effort de construction d'un centre de gravité sera accentuée par les opérations d'embellissement qui créent des espaces publics symboliques et construisent des monuments en plein centre de la zone urbaine, ouvrant également de grands axes pour aller du bord de la ville au centre ainsi créé. L'opération géopolitique qui organise par la géométrie instrumentalisée un système de totalités et de centres, semble représenter la centralité du pouvoir détenu par le roi et doit enfin représenter les jeunes monarchies, construites à partir d'alliances de mariage fragiles et changeantes, semblent avoir besoin de gestes symboliques qui les légitiment en l'absence de légitimation sociale. Les opérations organisationnelles basées sur la géométrie et la centralité géométrique constituent le système symbolique - avec l'origine divine du roi - qui donne un support imaginaire à l'existence du roi et de l'état monarchique.

La Renaissance se consolidera par la théorie, la pratique et aussi une nouvelle subjectivité, la notion territoriale, urbaine et politique basée sur l'ordre géométrique opéré dans les villes d'Europe a à son tour des bases pragmatiques et imaginaires. Il est impossible de ne pas lier cette approche à l'imagerie produite à l'époque par les sciences, notamment la biologie et la physique, qui se sont adaptés parfaitement aux symbolisations correspondantes à la religion catholique. Dieu - un idéal abstrait- en tant que centre de l'univers, qui s'incarne dans les corpuscules minimes qui forment toute la matière du monde, l'atome et la cellule, sont le support imaginaire des nouveaux états et de la nouvelle ville. Cette construction imaginaire d'un côté et formelle d'un autre, servira de référence pour les processus de colonisation qui commenceront au XVe siècle et surtout pour la définition de la politique urbaine et territoriale à développer en Amérique, en Afrique et en Asie, à partir du XVIe siècle comme nous le verrons. Mais ce système servira également de base au système dont la révolution industrielle avait besoin pour l'approvisionnement en produits et surtout la distribution de ceux-ci, en ajoutant par la suite des réseaux ferroviaires et d'autres infrastructures. C'est le territoire d'où naissent les notions d'urbanisme et dont la ville est théorisée. (L'avancée des cartographies permet cette approximation).

---

capitale de l'État doit couvrir par rapport à l'État, au territoire, au réseau des villes, etc.



## 6. CHAPITRE 06

# LE TERRITOIRE SOUS LE RÉGIME COLONIAL

### 6.1 LE TERRITOIRE DANS LA COLONIE, SIMULTANÉITÉ ET SUPERPOTION DES MODÈLES.

Les processus de colonisation commencent simultanément en Amérique, en Afrique et en Asie à la fin du XVe siècle, malgré les caractéristiques spécifiques et l'histoire de chaque continent et région, ils ont tous introduit des logiques territoriales distinctes de celles existantes<sup>115</sup> transformant la gestion territoriale de manière différente ainsi que les systèmes d'extraction, de transformation, de répartition de la population et des produits et, surtout, les relations de travail existantes. Une première étape du monde colonial, caractérisée par sa logique extractive et productive préindustrielle, culmine entre le début et le milieu du XIXe siècle. La révolution industrielle transforme les médias et la locomotion, avec l'apparition de bateaux à vapeur, de trains et de télégraphes, modifiant les temps de trajet. Les travaux du canal de Panama et du canal de Suez sont terminés, l'esclavage est aboli et la plupart des sociétés européennes en charge du commerce - néerlandais, allemand, français, danois, etc. - prennent fin. Dans ce nouveau scénario, l'indépendance de la plus grande des colonies d'Amérique se produit, alors elles entrent dans un moment post-colonial. Cependant, pour les ex-colonies, ce processus impliquait dans la plupart des cas, d'une part, la prise en compte des idées libertaires de la Révolution française et de ses produits culturels, et d'autre part, l'endettement public auprès d'autres puissances européennes, notamment avec le Royaume-Uni, pour la modernisation de la nouvelle république et les guerres. Dans les paragraphes précédents, on a présentée la nature de la logique d'appropriation et de gestion territoriale dans certaines des principales civilisations des continents de l'hémisphère sud et en Europe au XVe siècle. Le processus d'appropriation territoriale coloniale se référera donc à la première période de 1490 à 1800, puis analysera la seconde, à partir de 1800 sous la logique de la modernité. Ensuite et indépendamment, ses conséquences dans les villes coloniales seront analysées.

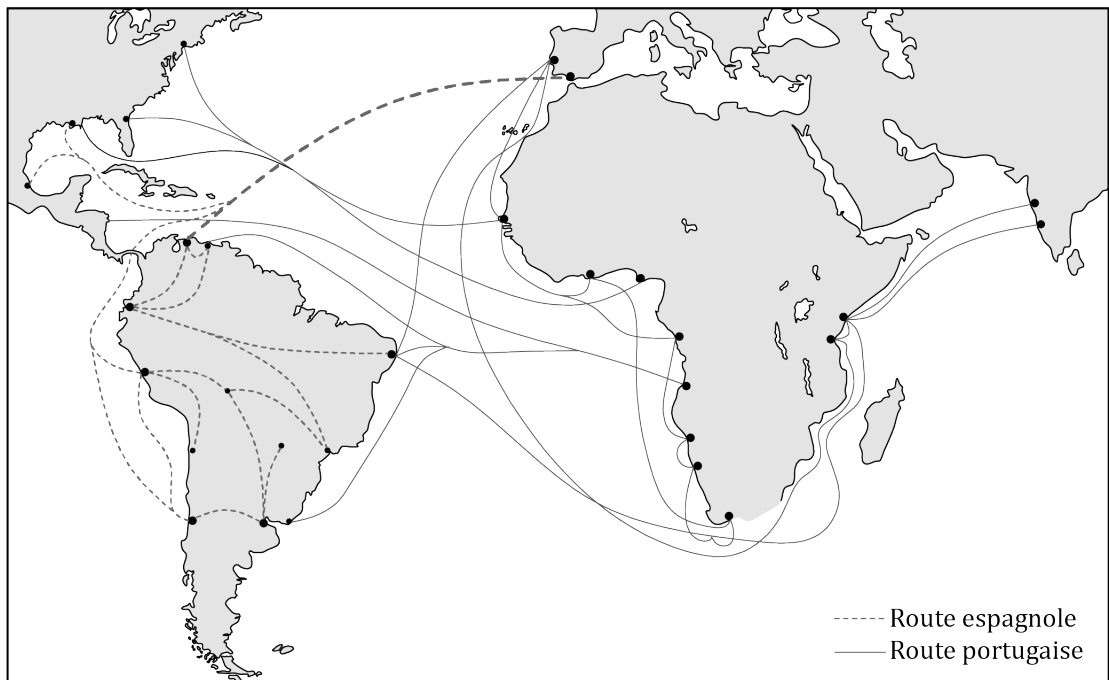
### 6.2 SUPERPOSITION ET DESTRUCTION DE LA NOTION TERRITORIALE.

#### *Du XVe siècle au début du XIXe siècle*

Autant les entreprises d'Henri le Navigateur au Portugal comme celle de Christophe Colomb dans le royaume d'Espagne, ont été le début d'une succession de voyages et de conquêtes à travers l'hémisphère sud qui sont le début de l'ère

---

115 Aucune étude, enquête ou témoignage a été trouvé indiquant que les colonisateurs avaient étudié la gestion du territoire des peuples qu'ils allaient coloniser afin de suivre ces logiques. Apparemment, les premières études sur les conceptions territoriales sont de provenance ethnographique au début du XXème siècle quand Rousseau et Kant étaient déjà considérés les premiers anthropologues du XIX siècle.



**Schéma 11. Deux territoires pour les mêmes conceptions.**

*Réseau de routes terrestres et de villes sur le territoire américain développé par les Espagnols dans leur logique extractive. D'autre part, un réseau de routes maritimes et de villes enclaves sur l'océan Atlantique, dominé aux XVe et XVIe siècles par l'empire portugais.*



moderne<sup>116</sup> et coïncident avec le déploiement d'un grand effort dans la recherche de nouvelles routes pour réduire les coûts et les délais d'arrivée en Asie et en Inde, dont les produits - épices et textiles - étaient très appréciés en Europe. Les Portugais commencent cette exploration en naviguant parallèlement aux côtes africaines avec le désir de faire le tour du continent et de retrouver la tant rêvée Inde au bout du chemin. Simultanément les Espagnols, sous l'ordre de Christophe Colomb, décident de naviguer vers l'ouest, arrivant, en 1492 à certaines îles d'Amérique centrale en croyant se trouver en territoire asiatique, en particulier dans les terres de Gengis Khan<sup>117</sup> (Todorov, 2011, p. 20). Alors que les Portugais longent la côte de l'Afrique et entrent en contact avec certaines de populations et de royaumes sans fonder aucune ville, ne laissant que des repères et des références (Forbath, 1997), les Espagnols arrivent en Amérique et prennent rapidement la décision de s'installer, dans chaque nouveau lieu ils fondent une ville et essaient de laisser une population (Todorov, 2011, p. 39). La différence d'attitude envers le territoire s'explique par le contexte de chaque empire en Europe.

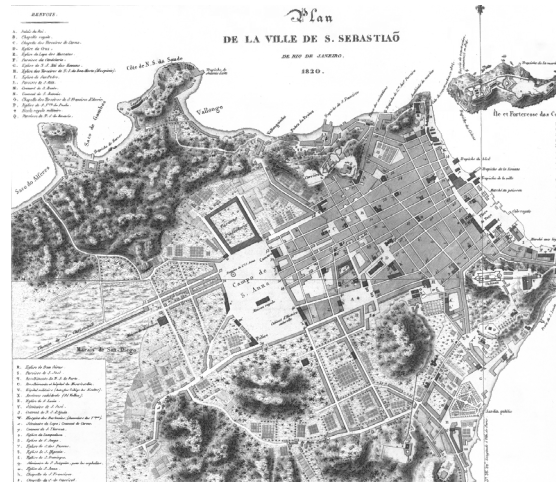
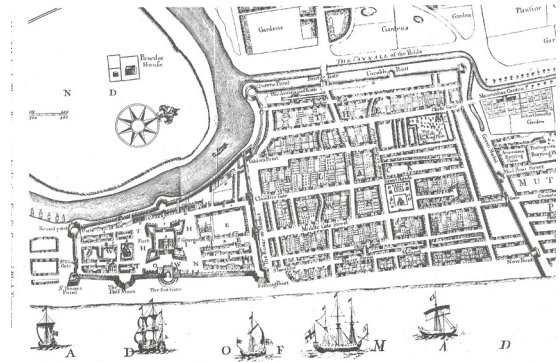
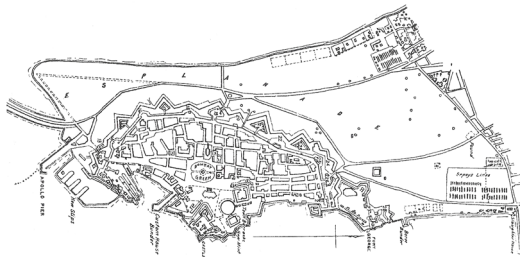
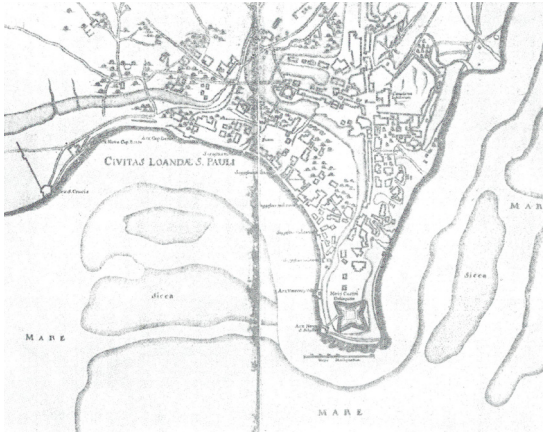
Déjà depuis 1427, le Portugal s'est littéralement embarqué dans l'entreprise de trouver de nouvelles routes pour atteindre l'Inde et surtout de traverser les côtes du continent africain pour atteindre la région subsaharienne. Pour ce faire, ils développent la technologie liée à la navigation - navires, boussoles, cartographies, etc. - avec le soutien enthousiaste du prince Henri le Navigateur, entreprise poursuivie par les rois portugais Joan II puis Manuel I au changement de siècle. L'intérêt des Portugais pour la navigation elle-même, plutôt que la possession de nouveaux territoires, semble être évident dans la courte période entre 1519 et 1522, lorsque les colonisateurs espagnols pénètrent le continent et conquièrent le Mexique, tandis que Magellan faisait le tour du monde. Partout en Afrique et en Asie, les Portugais prennent symboliquement possession des territoires sans nécessairement s'y installer ou y entrer. Kochi (Cochín, Kerala) en Inde, fut leur première colonie en 1503, étant plus un camp qu'une ville. La possession n'était pas la priorité (Goerg, 2003, p. 75). Pendant cette même période, l'Espagne est plongée dans la guerre de reconquête. Reconquérir signifie repousser les Arabes et en même temps expulser la religion musulmane du territoire, prendre possession revient à se réapproprier son territoire et à le conquérir pour le catholicisme. L'année 1492 met fin à la guerre de reconquête sur son propre territoire et commence la guerre en outre-mer, étant au milieu d'une inertie de prise de contrôle et de conversion religieuse, la reconquête territoriale religieuse s'étendrait aux terres américaines. Alors que le Portugal reste intéressé à dominer la mer, à obtenir des droits sur les routes commerciales maritimes en Asie et en Afrique et à développer de plus en plus la navigation (Goerg, 2003, p. 76), l'Espagne semble vouloir prendre possession des terres américaines et étendre le catholicisme, et pour cela elle nécessite contrôler le territoire et fonder

---

116 Le moderne est compris ici comme l'attitude d'aller au-delà des dogmes, des traditions et de la sécurité soutenus par la culture médiévale. Risquer de la confiance dans la technologie et l'intelligence, vers de nouveaux horizons.

117 Ce qui avait certainement plus de sens que d'arriver aux Indes, car les connaissances cartographiques de l'époque situaient déjà l'Empire chinois dans une direction directe depuis l'Europe, plutôt que l'Inde n'entrant à l'est du continent asiatique. Todorov présente les souvenirs de Colomb qui rapportent sa conviction d'avoir atteint les terres de la Grande Canne, en référence à Gengis Khan, le conquérant mongol qui a gouverné la Chine entre 1206 et 1227. Cependant, la version la plus répandue est que Columbus croyait avoir atteint l'Inde

Les Imaginaires Urbains et le Future de la Ville  
Réappropriations et postcolonialité



**Image 73. Luanda, forte.**

**Image 75. Bombay, forte.**

**Image 77. Bahía, forte.**

**Image 74. Calcuta, forte.**

**Image 76. Chennai, forte.**

**Image 78. Rio de Janeiro, forte.**

Villes fortifiées portugaises à Bahia, Rio de Janeiro, Luanda, Maputo, Goa et Bombay, situées en bord de la mer sur des collines.

des villes. Cela définit deux schémas de colonisation qui dureront plus d'un siècle (1490-1650), celui de l'appropriation et de l'usurpation de territoire en Amérique, et celui du contrôle des routes maritimes et de l'occupation côtière en Asie et en Afrique.

Sur le territoire américain, africain et asiatique, les Portugais ont construit des enclaves minimales qui leur ont permis de contrôler les routes maritimes et de développer des entreprises. Les villes importaient peu, il s'agissait de mettre en place des ports et de stations où s'approvisionner et de les défendre contre les autochtones. Ce sont les cas d'Elmina (1482), Luanda (1576), Saint-Sébastien de Shama (1560), Cacheu (1587) parmi tant d'autres. Dans la plupart d'entre eux, ils placent leurs installations dans des collines ou des zones élevées près de la côte qu'ils appellent la *cidade alta* (haute ville) appelant la *cidade baixa* à celle construite au niveau de la mer, toutes deux reliées par une rue sinueuse, appelée *rua direita*, qui sera plus tard l'axe de la structure de la route. Chaque zone avait des fonctions spécifiques, la haute abrite les édifices religieux et administratifs tandis que la zone basse les commerciaux et ceux liés au port. La zone haute était normalement fortifiée et tant à l'intérieur qu'à l'extérieur les rues étaient étroites et sans organisation particulière (Goerg, 2003, p. 83). Ce sont les cas de Salvador de Bahia, qui marque un changement dans la politique urbaine du Portugal au Brésil, quand il a été ordonné que cette ville soit conçue par un architecte, qu'elle ait un gouverneur et qu'elle soit fondée comme ville dans la zone haute (1549) 118. Rio de Janeiro est également fondée et construite sur le plus tard démolit Monte de Castelo (1567), San Miguel de Luanda est fondée sur ce qui fut plus tard appelé *cidade alta* (1576) où la forteresse existe toujours aujourd'hui. À Goa, en Inde, une partie de la ville se trouvait dans la zone supérieure, mais le mur enfermait également la zone inférieure. Dans la plupart des cas, autour des enclaves, la population indigène a été installée, les Portugais n'ont établi des relations avec l'intérieur du continent que s'il y avait un intérêt spécifique, qu'il s'agisse de commerce, de traite des esclaves ou d'accords qui empêcheront les attaques, «La domination territoriale est limitée aux environs immédiats de la ville, sans que les Européens aient les moyens ou l'envie de l'étendre» (Goerg, 2003, p. 88). Les activités sur le territoire se limitaient à des incursions sporadiques pour faire du commerce ou de la catéchèse, le contact avec les civilisations qui habitaient les continents était minime, qu'elles soient des civilisations avancées comme sur le continent sous-asiatique ou pas autant comme celles de la jungle de Matto Grosso ou de l'Afrique profonde. La plupart de ces territoires étaient imaginés vides, sans contenu et sans besoin apparent de les comprendre, ou peuplés de sauvages capables de les attaquer par surprise.

Bien que les Espagnols soient entrés sur le continent, ils ont quand même construit l'idée que c'était un endroit vide (Romero, 2001, p. 66), vide de civilisation, sans aucune culture, ou avec une culture méprisante par rapport à celle qu'ils ont amené d'Europe (Todorov, 2011, p. 55). Leur incapacité à comprendre d'autres cultures vient probablement de la reconquête, le païen était compris comme inférieur, ce qui avait du sens pour expulser les musulmans, une civilisation nettement supérieure aux Européens et encore plus aux Espagnols, mais ne pas être catholique était compris com-  
118 Auparavant, en 1536, un camp avait été installé sur la colline de Barra, mais il est abandonné par un soulèvement de la population d'origine, se déplaçant là où la construction de la ville actuelle commence.



me minuscule ou inexistant. Ce regard sur un territoire vide où il y avait, et beaucoup, a continué malgré la rencontre avec les civilisations aztèques et incas, parce que «... quand la réalité est apparue sous les yeux des conquérants, soit ils l'ont niée soit ils l'ont détruit. Tenochtitlan était un symbole. Ébloui devant elle, Cortès la détruit sans relâche; et lorsque l'étonnement des cultures américaines a commencé à se répandre, Carlo V a ordonné que ses connaissances ne soient ni étudiées ni approfondies. Le continent vide doit être complètement vide » (Romero, 2001, p. 67). Cette invisibilité de la culture existante, commune aux Espagnols et aux Portugais, impliquait la construction d'un vide significatif qui rendait leur regard sur les individus et les groupes qu'ils trouvaient plus proche du regard sur les animaux ou les plantes. C'est pourquoi, à l'exception de quelques moments spécifiques, ils n'ont jamais considéré qu'ils étaient des êtres humains égaux à eux, avec les mêmes droits et prérogatives (Todorov, 2011, p. 55). A cela il faut ajouter que, de leur notion de propriété, s'il n'y avait pas de limites et de propriétaire tel qu'ils l'imaginaient, le territoire était disponible, vide, vide de sens, vidé de souveraineté et donc occupable.

### ***Le territoire andin et la superposition hispanique.***

Dans le cas de l'Amérique, les Espagnols avancent sur le territoire à la recherche de richesses, cela les conduit de l'île d'Hispaniola (Cuba) à Teotihuacan (ville de Mexico) ou de Puerto Quemado (Tumbes) à Cajamarca puis à Cusco (Pérou), pendant qu'ils parcourent le territoire, ils fondent des villes, commençant à comprendre ce territoire qu'ils ont en face, si différent comme ses occupants. «Mais en plus du territoire, ils ont pris possession intellectuelle de tout le territoire inconnu; et l'ont distribué sans le connaître, indifférents aux erreurs de centaines de lieues qui pouvaient être dans les concessions. Ainsi, les juridictions étaient fixées par des droits avant qu'elles ne puissent l'être de fait. L'établissement était toujours formel et réel; mais l'établissement formel a dépassé la portée réelle » (Romero, 2001, p. 47). Le territoire est divisé et distribué aux colonisateurs sans une idée approfondie de leur nature et les villes sont fondées en pensant qu'elles remplissent différentes fonctions dans le processus de colonisation, comme l'explique José Luis Romero. Certaines sont des villes-forts pour défendre des points stratégiques du territoire, comme Buenos Aires (1536), Asunción (1537), Santiago du Chili (1541), ou des villes à la frontière des territoires occupés par les indigènes comme La Serena (1544), Nueva Cadiz (1515), Valdivia (1552). D'autres villes sont fondées pour être des ports, dans des criques et des baies naturelles, pour faciliter la fonction maritime, comme La Havane (1514), Panama (1519), Veracruz (1520), Paita (1532), Carthagène (1533), qui en plus opéraient de fonctions commerciales. D'autres villes ont été fondées comme points intermédiaires, pour le ravitaillement à mi-chemin de deux points importants éloignés et dangereux, comme Puebla (1531) entre Veracruz et la ville de Mexico, Huamanga entre Lima et Cusco, comme l'axe Jujuy, Salta, Catamarca, La Rioja, San Juan et Mendoza en Argentine, ou la branche orientale Salta, Tucumán, Santiago del Estero, Cordova, Santa Fé, Rosario et Buenos Aires. Certains de ces axes faisaient partie du Quapaqñan, comme la route de Jujuy à Mendoza et les autres ne peuvent pas être vérifiés, mais il est possible qu'ils étaient au moins déjà tracés. D'autres villes sont fondées sur des villes originaires existantes, les plus célèbres, la ville de Mexico, Quito, Cajamarca et Cusco. Mais il y avait aussi des colonies mineures telles que Cholula, Bogotá, Huamanga, Chuquisaca et Mendoza. (Romero, 2001, pp. 48-53).



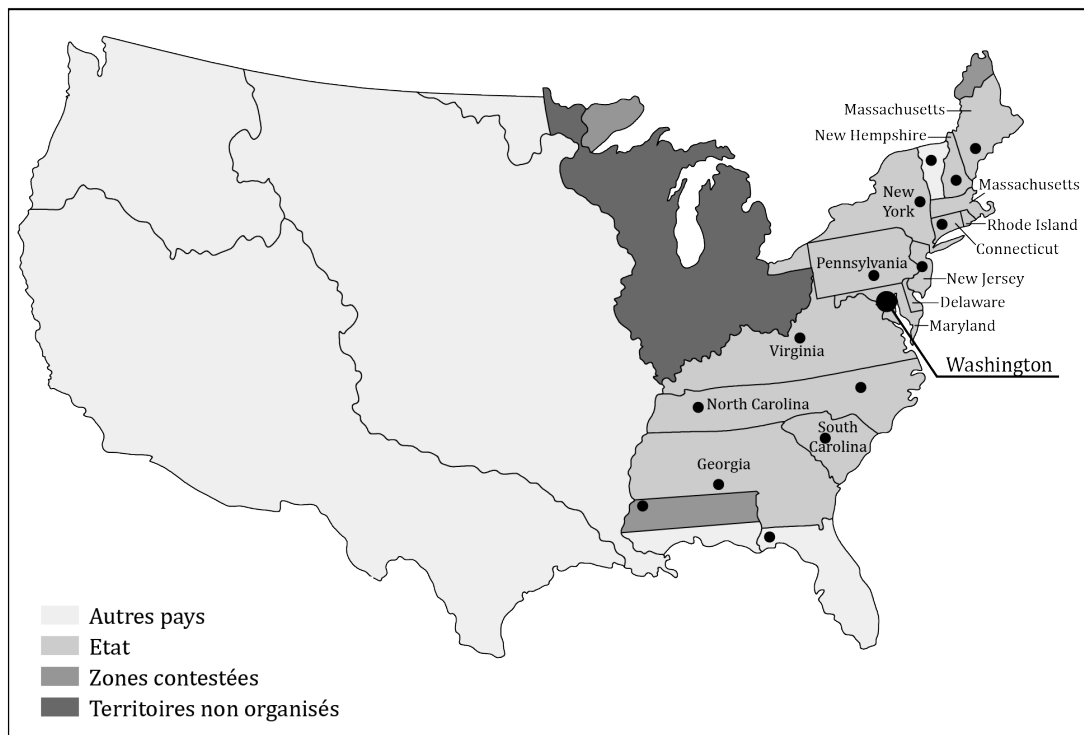
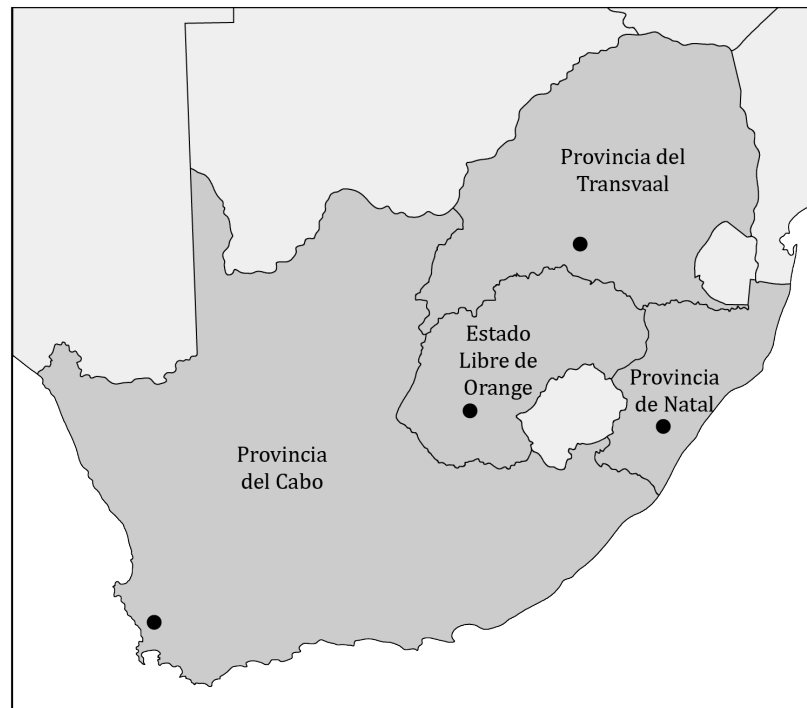
Enfin, il y avait les villes minières, Taxco (1584), Guanajuato (1550), Sultepec (1530), Pachuca (1552) parmi d'autres au Mexique. Et au Pérou et en Bolivie, Carabaya (1548), Castrovirreyna (1555), Huancavelica (1567) et bien sûr, Potosí (1545) (Tantalean, 2011, 281). La superposition de l'emplacement des villes fondées avant 1650, lorsque la plupart des mines avaient commencé à être exploitées, l'emplacement des mines et le Quapaqñan (Chemin Inca), utilisé pour accéder aux mines par ce réseau des villes, permet de comprendre la logique d'occupation de l'espace jusqu'au milieu du XVIIe siècle. Des points spécifiques à partir desquels extraire la richesse, essentiellement des mines d'or et d'argent, et un circuit qui transporte la marchandise vers les ports, soit Callao ou Arica dans la vice-royauté du Pérou, ou Veracruz dans celle du Mexique, pour être expédié et emmené en Espagne. Dans ce schéma, la formation des villes est fonctionnel à l'extraction de la richesse, elles seront le début, l'arrêt, la défense ou la fin du circuit, le reste est secondaire, il n'y a presque pas de villes en dehors du circuit minier, et si elles existent elles sont invisibles. Le territoire est toujours perçu comme un vide, un vide dans lequel se trouvent des routes marchandes. Enfin, les Espagnols sur terre fonctionnent comme les Portugais en mer, un système de points, plus ou moins abrités, qui servent à marquer les itinéraires définis, sur terre ou sur mer, pour amener la marchandise à la métropole.

La diminution du rythme des fondations de la ville après le début de l'exploitation de la plupart des mines au milieu du XVIIe siècle, est une indication claire de la logique de gestion territoriale dans les colonies américaines, que ce soit par l'Espagne ou le Portugal. Au Pérou, par exemple, seuls Moquegua, Lamas, Lampa et Pisco ont été fondés au XVIIe siècle et bien qu'au Mexique environ 200 nouvelles villes aient été fondées, elles étaient beaucoup moins importantes<sup>119</sup> ou sont des centres urbains indigènes comme en Colombie (Zambrano, 1993). À la matrice de l'occupation territoriale d'origine minière s'ajoute, dans un premier temps, la livraison d'*encomiendas* (parcelles) qui impliquaient une extension du territoire et un certain nombre de personnes pour les exploiter. Le déclin brutal de la population vers 1560, de 20 à 5 millions au Mexique et de 9 millions à 1 million 200 mille au Pérou (Tantalean, 2011, p. 145) et l'abandon de terres qui en a résulté (Watchtel, 2017, p. 100) ont provoqué la création de réductions ou villages d'Indiens de manière massive, seulement au Mexique il y en avait plus de 4.000, dans le but supposé de regrouper la population indigène et de pouvoir l'administrer et l'évangéliser plus efficacement<sup>120</sup>, mais selon Susana Ramírez, «l'agenda caché des réductions c'était d'ouvrir de nouvelles terres que les Espagnols voulaient» (Ramírez, 2002, p. 67) et que la présence dispersée des indigènes,

---

119 La région amazonienne était presque inexplorée par les Espagnols qui n'ont trouvé aucune raison économique de se lancer dans une telle aventure, ceci et la différence de superficie avec le Mexique où au XVIIe et XVIIIe siècle, les villes étaient encore explorées et fondées dans la partie ouest du territoire de la marque la différence. La vérité est qu'au Pérou et au Mexique, la fondation se produit massivement au XVIe siècle et dans les autres pays d'Amérique au XVIIe siècle sous les mêmes principes et préoccupations.

120 Si les réductions existaient apparemment déjà avant le vice-roi Toledo (Ramírez, 2002, 67), c'est avec lui qu'elle renforce et formalise son existence. Cela n'empêche pas que les *encomiendas* continuent sous un régime plus ordonné.



**Image 79. Afrique du Sud.**

**Image 80. États- Unis d'Amérique.**

Modification du capital dans les nouveaux États-nations dans la recherche de la réappropriation du territoire laissé par la puissance coloniale. Aux États-Unis d'Amérique, la capitale Washington s'installe à l'intérieur du pays. En Afrique du Sud, 3 capitales sont désignées, plaçant dans chacune le siège des 3 puissances. Transfert de la capitale brésilienne de Rio de Janeiro à Brasilia en 1967.

vivant et cultivant le territoire l'empêchait. À cela s'ajoutent les fermes, beaucoup d'entre elles créées de l'exaction des terres aux indigènes déplacés aux réductions<sup>121</sup>. Les mines, les réductions et les haciendas ont été assignés sous les logiques de la propriété individuelle et de l'État apportées d'Europe, étranges et inadéquates sur le territoire américain comme expliqué ci-dessus. Une étrange logique territoriale s'était imposée, "According to some experts, the Inca state was jurisdictional, and ethnic identity, huacas, and local customs determined the boundaries among different group (y sin embargo, para los españoles) ... A central legal precept was the idea of private property, validated by written documentation, which fundamentally altered the ways Andeans conceptualized geographical space and rights to land, water, and other essential natural resources (Andrien, 2017, 144, p. 151). Cette superposition des logiques territoriales était au cœur de l'usurpation symbolique du territoire, le sentiment que tout avait été bouleversé. Comme le souligne le même auteur, à la suite de John Murra et d'autres chercheurs, les logiques de gestion territoriale préhispaniques ont atteint nos jours, ce qui est à supposer, et cela est démontré par les chroniques de l'époque, qui pendant la colonie elles étaient importantes<sup>122</sup> même si elles sont restés semi-invisibles.

Une fois les principales villes, enclaves minières, réductions et haciendas établies, le territoire est resté sur le continent américain presque immobile jusqu'à la fin de la colonisation et a consolidé une logique territoriale opposée à l'originale bien qu'à certains endroits superposée. Si cela est arrivé dans les Andes, la situation en Amazonie était très différente, elle ne s'est jamais intégrée au système commercial, productif ou culturel en raison du coût de son intégration, coût qui aurait pu être moindre si la logique et l'idiosyncrasie de ses peuples amazoniens avaient été sauvées. Comme le dit Susana Ramírez en faisant référence à ce même processus dans le nord du Pérou, «Dans ce processus, les concepts et les catégorisations indiens ont été remis en question, modifiés et remplacés. Ainsi, leurs façons de penser et de vivre ont été modifiées à jamais » (2002, p. 171). Il s'agit de l'élimination des concepts et des catégorisations qui permettent l'appropriation du territoire en termes symboliques, sans quoi il risque d'être délié, dissocié de l'imaginaire. C'est un processus d'aliénation de son propre territoire, d'un vol qui a dépassé le vol matériel, son exploitation ou la domination exercé, le vol a été dans les dimensions imaginaires et symboliques, non seulement parce que le système d'appropriation avait été éliminé, mais parce qu'il a été remplacé par un qui n'était fonctionnel ni au territoire, ni à ses ressources, ni à sa population, juste à une logique extractiviste, étrangère et distante.

121 À ce réseau a été ajouté un réseau complémentaire à des fins d'évangélisation qui a lié les villes d'Indiens, les réductions, les villages et les communautés, au système majeur (Zambrano, 1993, p. 5) sans affecter leur faible connexion. Dans de nombreux cas, c'est ce deuxième réseau qui a organisé et sauvé la vie et la production culturelle du monde préhispanique.

122 Dans le cas de l'Amérique du Sud, l'incapacité des Espagnols à comprendre la gestion territoriale héritée des civilisations préhispaniques a atteint le point d'ignorer et d'abandonner presque complètement le Qhapaqñan; réseau routier régional intégré au XVe siècle par les Incas sur une grande partie du territoire sud-américain Certaines parties de ce système ont continué à être utilisées selon les besoins et est actuellement en cours de restauration et de mise en valeur, en fait, Il met en valeur le paysage andin et permet de parcourir en peu de temps des lieux qui avec l'infrastructure actuelle sont beaucoup plus longs.

### ***Assimilation territoriale dans l'Inde coloniale.***

Des situations similaires se sont produites dans la plupart des territoires colonisés, comme sur le territoire de l'Inde actuelle, occupée par différents royaumes ou empires au fil du temps. Vers 1000 après JC, environ 20 royaumes vivaient dans le sous-continent<sup>123</sup>, la plupart avec leur propre dynastie et dans la plupart des cas avec différentes options religieuses. A cette époque, l'Empire Ghaznavide, venant du Moyen-Orient (aujourd'hui l'Afghanistan), conquiert la zone nord, déclenchant la présence musulmane et l'islam dans la région. En 1500 après JC, lorsque les Portugais avaient des enclaves à Calicut, Cochin et Cannanore, le Sultanat de Delhi occupait le nord-est et 15 autres royaumes le reste du sous-continent<sup>124</sup>. La domination musulmane augmenterait jusqu'à ce qu'en 1700, l'Empire Moghol occupe la majeure partie du sous-continent, une période où les Portugais dominaient la côte ouest, les Néerlandais ceux du sud et les territoires continentaux anglais et français à l'est. Ce domaine allait changer au cours du siècle prochain au cours duquel l'Empire Maratha s'étendra sur la majeure partie du territoire, atteignant son expansion maximale en 1800, lorsque la British East India Company commence à posséder des territoires sur la région de Mysore et Madurai.

Tout au long de cette période, avant l'occupation anglaise produite vers 1822, les différents empires subsistaient sans définition territoriale marquée, la domination Moghol ou Maratha ne signifiait pas la disparition des royaumes précédents ni leur domination partielle sur leurs territoires. Le territoire sous la domination des anciens royaumes était principalement composé de hameaux et de petits villages, il n'y avait pas de grandes agglomérations jusqu'au 10<sup>ème</sup> siècle. Pour Gandhi, l'essence de l'Inde était la vie rurale, les villes, en particulier Bombay (aujourd'hui Mumbai) et Calcutta (aujourd'hui Kolkata), étaient considérées comme des créations coloniales dont la "primary function was to serve as a conduit for the extraction of raw commodities from the Indian countryside and the inflow of manufactured goods from Europe" (Hazareesingh, 2007, p. 124). Jusqu'au XII<sup>ème</sup> siècle, le territoire était majoritairement agraire, la production de soie, de coton ou de lin était faite à la main et les développements se faisaient autour de petites centralités plutôt symboliques<sup>125</sup>. Jusqu'à cette époque, le territoire construisait ses relations avec l'intérieur du sous-continent (Ludden, 2000, p. 8) et les côtes n'avaient plus d'importance (sauf comme les extrêmes continentaux, comme déjà indiqué). L'arrivée des Musulmans a apporté de forts changements territoriaux, le principal étant le développement urbain, les villes se sont développées et sont devenues le centre de production à l'époque Moghole, la plupart des travailleurs étaient musulmans et les principaux marchés des produits domestiques et aussi de textiles se trouvaient

---

123 En l'an 1000 après JC, le sous-continent occupait les empires de Chola et Pala, les royaumes de Kamarupa, Gurjara-Pratihara, Kalinga, Bana, Kalachuris, Paramara, Solanki, Chauhan, Sindh, Kustan, Multan, Indo-Shahi, Cachemire, Anuradhapura et les dynasties Chalukya et Solanki, entre autres.

124 En 1500, les royaumes du reste du sous-continent étaient: Samma, Multan, Rajput, Mewar, Ahmednagar, Malwa, Gondwana, Berar, Bijapur, Bahmani, Gajapati, Vijayanagara et les sultanats du Gujarat, du Bengale et de Delhi.

125 Ces centralités symboliques étaient des citadelles concentrées et très élaborées, comme Madurai, en plein Vijayanagar.



dans la ville. Cela a permis de contrôler les impôts. Cependant, les régions ou royaumes ont continué de fonctionner sur la base des petites villes et du monde rural.

*“This kind of village society was the base of economic life for more than 2,000 years. Villages were defensive, self-contained units designed for survival in periods of war and alien domination. They paid taxes to whoever held state power, and were relatively indifferent to the passage of foreign invaders and rulers. Conquerors of India found a ready-made source of income, so they had no incentive to destroy the system. Instead they simply established themselves as a new and separate caste. The latter was the choice exercised by both the Muslims and the British. Newcomers to India did not merge into a homogeneous culture as they did in China, they simply became a new layer in the hierarchy of caste” (Maddison, 1971).*

C'est pourquoi, pour Gandhi, le monde rural et les petites villes étaient à la base de l'hindou, car pendant des siècles, cela avait été la logique de la gestion territoriale et le moyen de construire une culture. Son projet était d'atteindre des niveaux de production suffisants, sans poursuivre la croissance des villes. Une sorte de système alternatif au modèle occidental moderne, comprenant que la base productive pourrait être différente, pas celle de l'industrie dans les grandes villes mais la production dispersée dans les campagnes, évitant l'inégalité qui résulte du modèle européen. Ce système a pu être préservé dans le temps, le commerce est resté entre les mains de civilisations qui se sont historiquement imposés sur le territoire. «One of the reasons foreigners dominated this trade was that religious beliefs inhibited foreign travel and commercial development by Hindus. The export trade was in the hands of Arabs, Armenians and Jews until Europeans established trading settlements in the coastal towns» (Maddison, 1971). Il s'agit donc d'un double système, d'une part la dispersion continue qui combine la production agricole et industrielle, et d'autre part le système des réseaux commerciaux et des grandes villes qui étaient aux mains des musulmans.

Cependant, au-delà du système lui-même, pendant toute cette période, et comme cela s'est apparemment produit dans tout l'hémisphère sud, il n'y avait ni limites ni frontières, ni entre les royaumes, ni entre les juridictions ou les districts. Comme l'ont noté Barry Lewis et C S Patil, le **pargana**, un terme de la période Moghole pour désigner les divisions administratives, n'était pas fixé par une limite. Dans les études menées dans la région de Chitradurga, 12 **parganas** existaient avant la période Vijayanagara (Lewis, 1965, p. 273) n'ayant jamais été établis de limites précises. En effet, lorsque les responsables de la British East Indian Company s'emparent du territoire du sous-continent, ils ne comprennent pas la logique du **pargana**, sorte de sous-district ou de quartier, qui semble illisible. Ils essaient de le délimiter à travers des mesures et des relevés (Michael, 2007, p. 80), pour eux il était incompréhensible que la population autochtone n'ait jamais fait de mesures pour définir les limites des **parganas**, même si elles ont maintenu leur existence dans le temps, au contraire, plusieurs fois leurs zones se chevauchaient. Un grand effort de compatibilité entre les mesures ca-

dastrales, les entrées et les registres de propriété a été nécessaire pour enfin assimiler le **pargana** aux logiques occidentales de la propriété. «From such maps colonial officials would finally be able to see the discontinuities, intermixing and serpentine boundaries that characterized the parganas before they embarked on any project of territorial rearrangement that would create compact administrative districts» (Michael, 2007, p. 83). Encore une fois, les logiques de gestion territoriale occidentale, frontière et surface, s'imposent sans aucun critère, ou plutôt, sous le critère de la supériorité d'un système formel sur un fonctionnel au territoire et à ses modes d'occupation. Il est rappelé que l'usurpation du territoire correspond à une usurpation symbolique et que, comme nous le verons, il subsiste à l'époque coloniale.

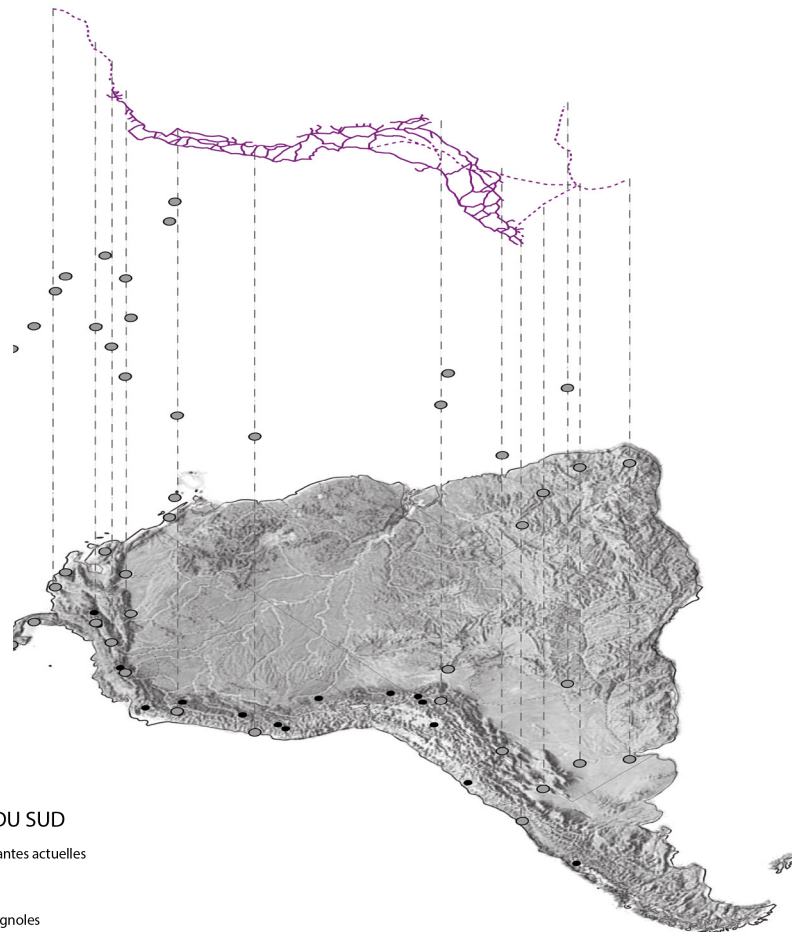
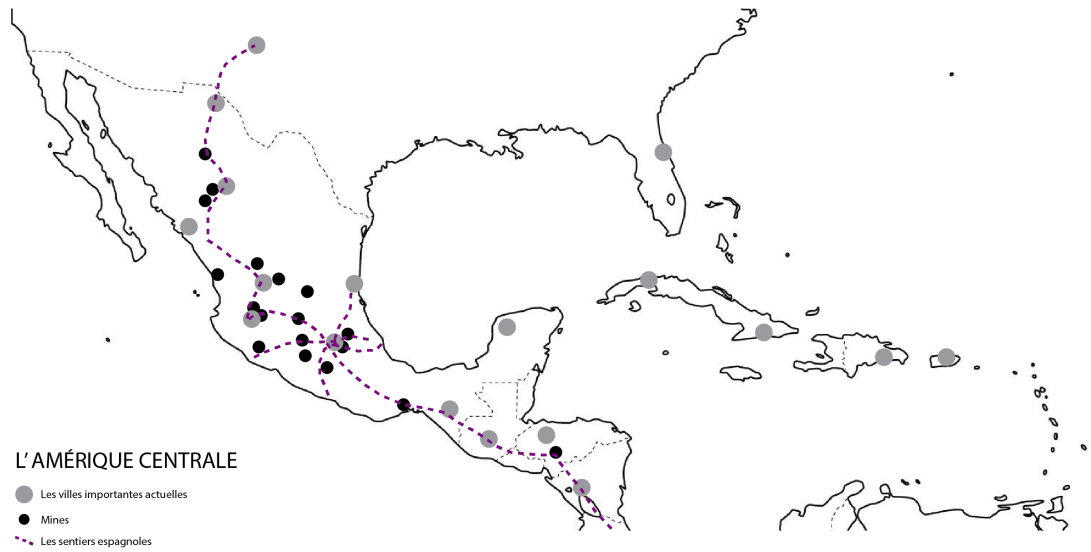
## 7. CHAPITRE 07

### LA VILLE COLONIALE EN IBÉROAMÉRIQUE

#### 7.1. INDÉPENDANCES, CONTINUITÉS ET PERMANENCES.

Bernardo A. Michael (2007, p. 91) et David Ludden (2000, p. 9) conviennent tous les deux que les colonisateurs anglais ont fait d'énormes efforts pour générer des partitions administratives territoriales avec des limites continues car elles n'ont jamais existé sur le territoire du sous-continent indien. Cet effort a finalement établi des divisions territoriales qui subsistent dans l'Inde actuelle de la même manière que les intendances en Amérique espagnole sont devenues les provinces des républiques américaines indépendantes. Non seulement les divisions internes sont les mêmes, les pays américains, africains et asiatiques possèdent des frontières nationales qui correspondaient aux territoires des juridictions coloniales (vice-royauté, protectorats, etc.) et qui sont arrivés jusqu'à aujourd'hui avec quelques différences résultat des guerres à l'intérieur du continent. Ces processus ont conduit à des ajustements des frontières, qui n'ont cependant pas modifié la dynamique dans laquelle les limites initiales ont été définies. La frontière entre le Pakistan et l'Inde a été définie sans une vraie relation avec la géographie, les frontières entre la République démocratique du Congo, le Rwanda et la Tanzanie ont fait l'objet de conflits après l'indépendance en raison de l'intérêt pour les ressources naturelles. De la même manière qu'au XIXe siècle, les nouvelles frontières entre le Brésil et la Bolivie, la Bolivie et l'Argentine, le Brésil et le Paraguay ou entre la Colombie, le Pérou et l'Équateur ont changé. Beaucoup de ces transformations ont été définies par des négociations et des traités sans rapport à la volonté des peuples ni à la géographie. Ce sont des coups de pinceau issus d'un bureau. Autrement dit, les frontières des nations indépendantes ont été construites à partir des divisions territoriales coloniales construites contre la logique territoriale d'origine. On peut donc affirmer que les processus d'indépendance n'ont pas constitué des processus d'appropriation du territoire, ils ont généralement été la consolidation de ce processus d'usurpation symbolique, de superposition d'une logique territoriale née en Europe et imposée au territoire colonial aux dépens de sa nature géographique, de ses propres modes de production et enfin de son ordre imaginaire.

Les mêmes capitales fondées à l'époque coloniale sont restées dans la plupart des cas les capitales des nouvelles républiques. En Amérique, le Mexique, Bogotá, Buenos Aires, Quito ou Santiago étaient les capitales de la vice-royauté ou des capitaines. En Afrique, des villes fondées sur la logique des enclaves extractives du littoral, comme Alger, Rabat, la Tunisie, Dakar, Freetown, Monrovia, Lomé, Luanda ou Maputo, continuent d'être des capitales au détriment d'être sur le bord maritime et de laisser la plupart de son territoire presque à l'abandon. Certains cas sont plus qu'étranges, Lima est littéralement derrière du reste du pays, la Cordillère des Andes sur laquelle elle repose, empêche une connexion facile avec le



**Plan 11. Amérique centrale, villes.**

**Plan 12. Axonométrie de l'Amérique du sud.**

*Le système ville-chemins dans l'Amérique central et sud étaient articulés par les enclaves minières exploitées par les espagnols, qui utilisaient les systèmes de chemins bâtis par les Aztèques, Mayas et Incas.*



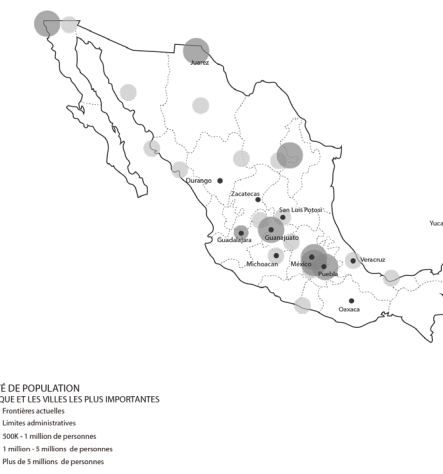
reste du territoire. Comme il est également absurde la disposition des principales villes du Chili, de l'Argentine et de l'Uruguay, presque en ligne droite -Valparaíso, Santiago, Córdoba, Mendoza, Rosario, Buenos Aires, Montevideo- telles quelles elles ont été définies pendant la colonie laissant une grande partie du territoire national abandonné. Non seulement les capitales du Maroc, de l'Algérie et de la Tunisie sont restées tournées vers l'Océan Atlantique et la Méditerranée depuis l'époque coloniale mais leurs principales villes se sont regroupées sur la même zone du territoire laissant la plupart d'entre elles loin de l'influence des villes, avec le désert, lieu d'origine de la culture berbère et musulmane, séparées par les montagnes de l'Atlas. Les cas de Brazzaville et de Kinshasa, prises au piège dans le Stanley Pool, face à face, alors que des kilomètres à l'intérieur le pays reste déconnecté et saigne à cause des guerres civiles. En Asie également, New Delhi, la ville conçue par l'architecte anglais Edwin Lutyens avec des traits absolument étrangers à la logique de l'urbanisme indien, conserve son statut après l'indépendance malgré sa charge passée négative. La logique extractiviste - ni intégrative ni cherchant le développement - avec laquelle les capitales se sont formées, s'est maintenue dans le plus grand nombre de cas. La rupture avec l'ordre colonial n'a pas permis de repenser le rôle de la capitale à une époque extrêmement différente, pour créer une nation.

Rares sont les pays qui ont renoncé à la capitale d'origine au profit d'une véritable appropriation du territoire, d'une rupture symbolique avec le passé, mais aussi de chercher à briser une structure de gestion territoriale qui s'approprie de la géographie et respecte la volonté de construire une république véritablement démocratique et inclusive. Parmi les rares cas, les États-Unis décident de construire une capitale à l'intérieur du continent, Washington rejetant la logique d'une ville de bord de mer, et avec ça, la possibilité d'avoir une splendide capitale comme Boston ou New York dès le départ. Récemment, le Brésil a décidé de changer de capitale en laissant l'extraordinaire Rio de Janeiro ou la cosmopolite Sao Paulo, en installant Brasilia au milieu de la jungle du Mato Grosso pour développer l'Amazonie et en essayant de refonder le pays sans pour autant diminuer l'importance des anciennes capitales. Enfin, l'Afrique du Sud est un exemple extraordinaire de rejet à la logique de l'État-nation-capitale, avec ses trois capitales, Pretoria, son siège administratif, Cape Town sa capitale législative et Bloemfontein son centre judiciaire, et elle peut également compter avec le siège constitutionnel de Johannesburg comme quatrième capitale.

L'usurpation du territoire par les colonies a culminé il y a des décennies en Asie, en Afrique, et il y a près de deux siècles en Amérique, cependant, en termes imaginaires, le territoire, sa gestion, ses hiérarchies et ses connexions entretiennent les logiques structurées au cours des processus de colonisation, qu'elles aient duré 300, 100 ou 50 ans. Dans quelle mesure les républiques indépendantes se sont-elles appropriées de leurs territoires? L'activité extractive des ressources naturelles a changé leurs drapeaux, mais correspond rarement à celle de la république elle-même. Ceux qui exploitent le pétrole à l'intérieur de l'Irak, le Mexique, le Venezuela, l'Irak, le Nigeria, l'Algérie, l'Indonésie, l'Angola ou le Pérou ne sont pas des entreprises du même pays et il en va de même pour l'or, l'argent, les diamants, le gaz. Même les minéraux qui ont acquis une importance récente, le cobalt et le tantale, ne sont pas exploités par le Rwanda lui-même ou la République démocra-

# Les Imaginaires Urbains et le Future de la Ville

## Réappropriations et postcolonialité



**Plan 13. Cartes comparatives: Pérou.**

**Plan 14. Cartes comparatives: Argentine.**

**Plan 15. Cartes comparatives: Mexique.**

Cartes comparatives des démarcation territoriales dans le vice royaume en l'Amérique à l'époque coloniale et les démarcations aujourd'hui dans le pays après la colonie, Pérou, Argentine et Mexique. Les républiques n'ont pas construit changé le regard sur les territoires et par conséquent n'ont pas changé les démarcations.

tique du Congo ; la même situation que le graphite en Inde et le niobium au Brésil. L'aliénation du territoire atteint même les politiques d'extraction et de commercialisation des minéraux et des hydrocarbures. Faut-il rétablir le territoire dans la dimension imaginaire pour briser ce territoire symboliquement usurpé? Cette rupture est-elle nécessaire que dans le cadre territorial?

Des tentatives ont été faites pour tirer les caractéristiques du processus de colonisation en termes d'espace physique: la définition de frontières sans rapport avec la géographie et le peu de connaissances dont on disposait pour localiser les villes, les routes et les juridictions. De même, la localisation des capitales suivant la notion de centre de gravité des États monarchiques a été modifiée avec le seul intérêt de l'exploitation des ressources et de l'envoi à la métropole de ce qui a été extrait du territoire sans respecter les logiques préexistantes. À cela s'ajoute la diminution et la concentration de la population indigène que, pendant qu'elle était décimée dans ce qui a été appelé le premier génocide du monde, le processus de repeuplement a été lent. D'un autre côté, la population indigène a été déplacée vers des réductions ou livrée aux encomiendas, réduisant ainsi sa mobilité et son sentiment d'appartenance à la terre. Une structure de gestion territoriale issue d'États à plus forte densité, comme en Europe, se superpose à des territoires dont la densité diminue rapidement. Sur ce territoire «vidé» démographiquement parlant, le réseau des villes et des routes était essentiellement parcouru par des chargements de minéraux en provenance des mines ou des provisions, outils et marchandises nécessaires au fonctionnement des mines. Ce nouveau paysage met en évidence la désarticulation imposée entre gestion territoriale et population existante qui va se développer et s'approfondir tout au long de la période coloniale.

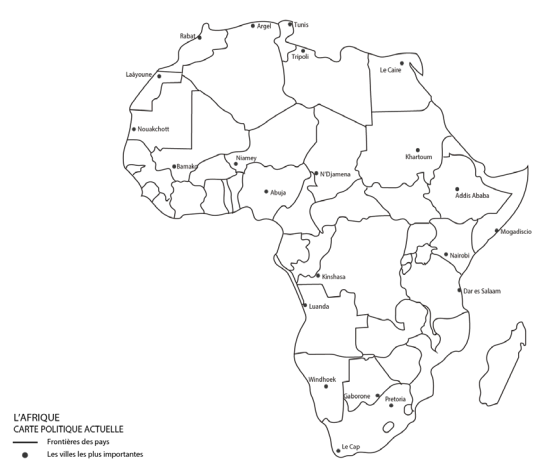
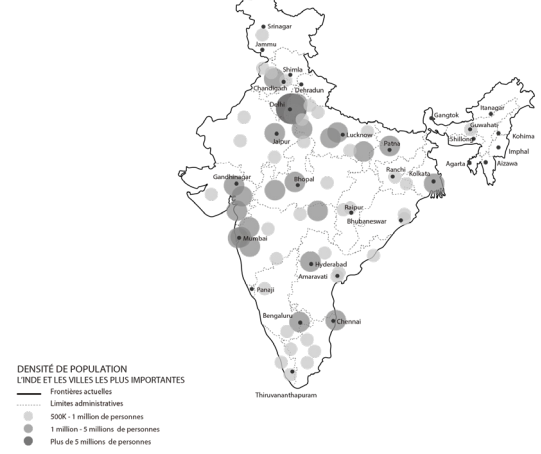
Cette désarticulation pousse à un sentiment d'appropriation symbolique et probablement nostalgique exprimé dans une culture d'apparence animiste qui persiste jusqu'à aujourd'hui dans le sud global et qui s'exprime avec des formes associées au folklore, à la tradition ou à la religion telles que les offrandes à la Pachamama et aux Apus dans la région andine ainsi que les pèlerinages de masse en Inde et dans le monde musulman. Cependant, elles doivent être comprises comme l'expression de la subsistance de ces conceptions territoriales préalables au monde colonial<sup>126</sup> qui restent cachées, introjectées comme des expressions dans la culture, comme un résidu irréductible, contre l'hégémonie d'une manière étrangère et unique de comprendre le territoire. Ce n'est qu'en comprenant la complexité et l'intelligence des notions territoriales préexistantes que les territoires qui ont traversé les processus coloniaux peuvent comprendre l'ampleur de la soustraction imaginaire sur ces territoires, des conceptions qui ont construit des relations entre la vision du monde et la conception territoriale et urbaine, ainsi que des configurations spatiales spécifiques sur le territoire et la ville. Ces imaginaires peuvent être compris comme un équilibre entre des principes mythiques et des exigences territoriales réelles.

---

126 Les articles de John Murra dans *Formations économiques et politiques du monde andin*, 1975, IEP, Lima, ont pour source principale les visites d'Íñigo Ortíz de Zúñiga jusqu'en 1562, mais trouvent des preuves dans des organisations qui ont subsisté jusqu'au XIXe siècle. Les articles de Landy et Kaviraj, se référant à l'Inde, explorent les notions territoriales qui ont survécu jusqu'à ce jour, exprimées notamment dans des situations d'échange en milieu rural.

# Les Imaginaires Urbains et le Future de la Ville

## Réappropriations et postcolonialité



**Plan 16. Cartes comparatives: Brésil.**

**Plan 17. Cartes comparatives: l'Inde.**

**Plan 18. Cartes comparatives: l'Afrique.**

Les démarcations territoriales pendant les périodes coloniales n'ont presque changé après l'indépendance, n'importe l'époque -Brésil siècle XIX-, l'Inde -début XXème siècle- ou l'Afrique -deuxième moitié de XXème siècle- montrant les continuités imaginaires coloniales par rapport au territoire.



Comme on a tenté de le montrer, l'indépendance a été loin de permettre la réappropriation du territoire. Celui-ci reste scindé symboliquement parlant, il est un obstacle au développement de politiques qui permettent une utilisation adéquate des ressources, une meilleure connexion entre les villes et une plus grande intégration nationale entre d'autres facteurs. Le passage d'une situation coloniale à une situation d'indépendance va au-delà d'un changement de régime politique, il s'agit de la construction d'un nouvel imaginaire avec des actions concrètes sur le territoire, le support le plus important pour imaginer la nation, comme il l'a déjà expliqué Benedict Anderson (2006). Cependant, l'absence de rupture par rapport à l'ordre territorial de la colonie a institué un imaginaire ambigu quant à l'appartenance de son territoire. Il ne s'agit pas de l'appartenance d'un sujet à un territoire, mais de la mesure dans laquelle le territoire est compris comme le sien, de l'appartenance du territoire au sujet, et non dans un sens réel mais imaginaire. La subsistance d'expressions qui évoquent l'appartenance sous formes culturelles est le symptôme de la perte et non la preuve de son existence. Bien que l'appartenance au territoire soit naturalisée, l'appropriation territoriale est conflictuelle, et à ce niveau, les actions de l'État ne revendiquent pas non plus la propriété du territoire à la nation, les décisions commerciales et économiques finissent par renforcer ce type de non appartenance, d'appartenance ambiguë, sans responsabilité, diffuse et éloignée<sup>127</sup>, qui affecte la ville dans une autre mesure.

## **7.2 LA CITÉ DUAL (La dualité dans les villes coloniales).**

Toute usurpation territoriale due à un processus de colonisation culmine physiquement avec l'indépendance de chaque pays, cependant, au niveau symbolique, elle peut persister au-delà de la période coloniale. La possession formelle d'une extension de terre délimitée par des bornes et une cartographie ne suffit pas pour s'approprier cette portion de territoire. Comme il a été démontré, chaque civilisation construit un système imaginaire à travers lequel elle organise et gère son territoire ; un système imaginaire partagé par la population et son administration qui permet cette appropriation territoriale imaginaire. Il est clair qu'il ne s'agit pas qu'un pays revienne à son ancien système de gestion territoriale, au contraire, les conceptions territoriales doivent être fonctionnelles à l'usage du territoire et de ses ressources par la société, ainsi qu'à la préservation de la nature, à son utilisation à des fins récréatives, sportives, religieuses, économiques et productives, parmi de nombreux autres aspects. Par conséquent, chaque conception doit être en accord avec les besoins du monde contemporain, les médias, l'extraction, le marché international, l'industrialisation, la culture, le tourisme et l'éducation du pays. L'absence d'un système d'appropriation qui construit cet imaginaire empêche l'appropriation réelle du territoire et, par conséquent, peu importe combien le territoire est possédé en termes factuels ou juridiques, il reste déraciné de la société.

Si la relation entre ville et territoire est essentielle au développement d'une société, elle n'est pas toujours évidente. De ce point de vue, l'absence d'un imaginaire

<sup>127</sup> Le rôle des guerres pourrait être inclus comme des réactions qui tentent de compenser ce manque d'appropriation, comme un acte d'affirmation de l'appartenance du territoire à la nation malgré les actions contraires dans la politique quotidienne d'un pays.

inaire institué dans le territorial, va générer dans la ville postcoloniale ses propres complexités, à déchiffrer dans ce chapitre. Malgré la diversité des villes du monde colonial, certaines études comparatives ont tenté de trouver des liens communs, Anthony D. King établit un schéma pour comprendre les relations entre la ville, la société et le territoire colonisé. Dans ce schéma, la ville est contenue, tout entière, dans le champ où la société et le territoire se croisent. En d'autres termes, la nature de la ville est définie à partir de la façon dont la société et le territoire la déterminent, c'est-à-dire, par comment la relation entre la société et le territoire la construisent:

*"Here we can consider the existing indigenous economic, social, political, and cultural forms or local conditions (resources, climate, and environment) that contribute to the distinctive character of the colonial city: the Indian contribution to Calcutta, the African contribution to Lagos; the effect of the environment on settlement patterns or emerging culture. At this level, the city can be viewed as a spearhead of economic, political, and cultural penetration, following which the structural organization, or reorganization, of the colonized society or territory takes place. Such organization includes the reorientation of trade and transport; reordering the urban hierarchy and establishing a new system of towns; the emergence of new occupations and systems of stratification; the creation of new bases of political power, the growth of new elites; the promotion of cultural change, in religion, education, science, language - including 'Westernization' - and resistance in the politics of cultural nationalism; the direction or redirection of the economy to a metropolitan and world system and through this, the development of a labour market in the colonized society that affect both the colonial city as well as rural areas, with consequent agricultural decline; demographic change, particularly migration, with tensions between city and rural areas, between (where they exist) 'traditional' and 'modern' cities, and involving the breakup of kinship and tribal structures with consequent social disorganization, or the distinctive social, ethnic, or racial composition of the city." (King, 2000, p. 24).*

La manière dont le binôme société-territoire détermine la ville, la rendent l'espace par excellence où les relations existantes sur tout le territoire se matérialisent et se rendent visibles. King met en évidence la pénétration culturelle et la restructuration qu'impliquait la société coloniale, des aspects qui, une fois rendus visibles, instituent un imaginaire spécifique sur l'urbain qui réorganise les hiérarchies, les stratifications, l'occidentalisation de la vie et la résistance à celle-ci. Tout cela soutenu par un système de travail et d'échange qui ne se voit pas nécessairement en ville mais qui acquiert une visibilité à travers les relations humaines dans la sphère urbaine. C'est à cela qu'Angel Rama fait probablement référence lorsqu'il parle de la «translation de l'ordre social (et productif?) en une réalité physique (que), dans le cas de la fondation des villes, impliquait une conception urbaine au préalable à travers des langages symboliques de la culture soumise à une conception rationnelle» (2004, p. 40). La ville n'est pas un objet isolé en soi, sa trace en damier, ses typologies, la localisation des différents groupes sociaux, les colonisés et les colonisateurs, entre autres, sont, en termes symboliques, une conséquence de la relation que les

colonisateurs ont établi avec le territoire et la société.

Lorsque différents auteurs qualifient la ville coloniale d'instrument permettant de consolider la colonisation, ils se réfèrent à son rôle dans la gestion administrative, mais surtout à leur caractère symbolique, à ce que cela signifie pour les colonisés et même pour les colonisateurs eux-mêmes, à qui elle assure cohésion et sécurité. La ville est la référence physique de la métropole, l'espace qui leur donne confort et force pour continuer leur travail (Romero, 2001, p. 28). Mais non seulement cela signifiait la sécurité et l'unité, Romero lui-même le voit comme une institution de soutien aux activités que le colonisateur exerce sur le territoire, «Le conquérant qui avait reçu certains droits territoriaux par le biais d'une capitulation ou d'une donation, était forcé de prendre possession de son territoire. Mais un tel territoire était inconnu, sa description, et plus encore ses dimensions étaient purement hypothétiques. Une fois sur le terrain, le colonisateur a dû transformer cette hypothèse en réalité. Pour en prendre possession, il devait produire un fait, et il s'agissait généralement de la fondation des villes » (2007, p. 54). Ce rôle, encore une fois, d'ordre symbolique, chargeait la ville de plus grandes responsabilités, notamment envers les capitales de vice-royauté. Il ne s'agissait pas de construire une ville qui fonctionnait, il s'agissait de construire une ville qui représentât la légitimité de la colonisation, qui structurât les relations et les hiérarchies entre colonisés et colonisateurs. Qu'i dessinât dans l'imaginaire des colonisés les revendications de supériorité des colonisateurs. C'était un dispositif de conviction mais aussi de séduction. La ville est construite depuis le début dans ce but, «La ville est pratiquement dès la découverte de l'Amérique un instrument essentiel de la conquête pour le maintien de la domination et de l'exploitation, alors même que l'essentiel des richesses extraites de l'Empire Américaine provient de l'agriculture et, surtout des mines » (Goerg, 2012, p. 31). Chaque ville assumera ce rôle en fonction de ses propres circonstances. La ville coloniale n'en est pas qu'une seule malgré la grille de base à partir de laquelle elle a été exécutée, elles présentent des similitudes et des différences.

### ***De Tenochtitlán à Mexico, naissance de la ville moderne.***

Comme mentionné, les dimensions de la place de Mexico, le désormais célèbre Zócalo, sont dues à l'existence d'une place monumentale dans le mythique Tenochtitlán, au milieu de laquelle étaient érigés des temples et des bâtiments cérémoniaux. Il n'y avait pas en Europe de place à cette échelle ou de ces dimensions (248m x 233m), il est compréhensible que, si la place était destinée à légitimer la conquête et représenter un nouveau système de hiérarchies, l'espace et ses bâtiments devaient au moins essayer d'être plus monumentales que les précédents, comme l'ont affirmé Goerg et Huetz (2012, p. 51). Bien que, comme les auteurs le l'expriment eux-mêmes, il existe des référents théoriques tels que Françesch Eximeniç (Dotzé del Crestiá), Rodrigo Sánchez de Arévalo et d'autres théoriciens célèbres de la Renaissance, tels que Alberti, Filarete ou Giorgio Martini. Ces références inspirent l'alignement en damier parfait et l'emplacement central de la Cathédrale. Mais l'échelle était inédite, on dit que dans l'une des salles du Palais de Moctezuma il était possible d'accueillir jusqu'à 3 mille personnes, bien que cela puisse être le reflet d'une l'imagination «exotiste» des chroniqueurs. Cependant, la ville connaissait sa grandiloquence et se targuait d'avoir un caractère impérial et de pouvoir rivaliser



**Image 81. Tenochtitlán.**

**Image 82. Le Zocalo.**

*Reconstruction de la ville aztèque de Tenochtitlán à partir de chroniques et de dessins trouvés dans les Codices, au moment de l'arrivée des Espagnols. La ville a été construite sur une île au milieu du lac du même nom, grandissant avec un système de sol flottant, arable et habitable.*

*EL Zócalo, la place principale de ce qui est aujourd'hui Mexico, dont l'échelle et la clarté étaient sans précédent en Europe en 1521, mais pas dans le monde aztèque.*



avec la métropole (Gruzinski, 2004, p. 226). De la même manière que l'exploitation minière coûtait énormément de vies indigènes, la construction de la ville coloniale fait des milliers de morts. Les Espagnols avaient besoin que la ville s'érige rapidement, les rues étaient une fourmilière de gens qui construisaient et démolissaient, «... précipitamment, les bâtiments préhispaniques s'écroulèrent sur les indigènes, dont les corps mutilés disparurent enfouis sous les décombres. L'effort demandé aux Indiens était surhumain» (Gruzinski, 2004, p. 308). Non seulement la ville en tant qu'objet serait la matérialisation de cette hiérarchie et de l'usurpation, mais son processus de construction permettrait de savoir clairement qui était responsable. Les abus, les morts, le mépris de la vie des indigènes, seraient une mise en scène de l'ordre social, ce serait une marque indélébile sur l'imaginaire, l'institution d'un type de relation que la ville, à fur et mesure qu'elle se construisait, légitimait.

L'intention initiale de la Couronne espagnole était de formaliser cette structure hiérarchique imposant un double régime, créant les peuples des Indiens. Rapidement se commence à se consolider l'idée d'avoir une République d'Espagnols et une République d'Indiens, apparemment demandée par la noblesse indigène dans la quête du maintien de certains privilèges, de pouvoir l'administrer son peuple et, d'autre part, sa culture. En 1567, Juan de Matienzo «dans sa présentation sur le gouvernement de la vice-royauté péruvienne, avait traité séparément le gouvernement des indigènes de celui des espagnols, et proposé des lois particulières pour chacun» (Levaggi, 2001, p. 425). Bien que les lois, c'est-à-dire le système formel, établissait peu de différences dans le traitement de l'un et de l'autre, la vérité est que de manière informelle ou en dehors de la loi, mais avec la participation des opérateurs de justice, la loi a été appliquée clairement de manière différenciée, se constituant en un régime où les abus envers les peuples indigènes étaient monnaie courante. Soit par l'inertie de la guerre de la Reconquête et l'expérience des réductions pour les arabes, ou que ce soit comme une première tentative de ségrégation d'une population qu'ils considéraient inférieure, ou soit par l'initiative de l'Église de les protéger des abus des Espagnols, la vérité est que la construction des Pueblos de Indios, généralement construits près de la ville espagnole, se matérialise tôt. Ils n'avaient pas la magnificence de la ville coloniale, mais une trace orthogonale en damier, la place et l'église<sup>128</sup>. Dans le cas du Mexique, Tlatelolco est construit au nord et San Juan de Tenochtitlan au sud, la population résout ses propres problèmes en suivant leurs coutumes et pratiques sous la direction de caciques et notables chefs indigènes sous la protection des frères franciscains qui leur enseignent l'espagnol et progressivement, grâce à leur aide et à leur soutien, ils parviennent à introduire la religion et à permettre leur fusion avec les pratiques locales (Gruzinski, 2004, p. 321).

Cette séparation physique n'a cependant jamais été aussi rigide comme c'était prévu, sans que pour autant la société soit une seule. Goerg qualifie la situation de «Ségrégations fictives, coupures réelles» (2012, p. 68). Bien que les villages reculés soient restés indigènes de manière homogène, ceux situés à proximité immédiate des populations espagnoles ont été intégrés dans la vie urbaine avec un rôle très clair, celui de servir. Dès le début, le régime installé a exploité et abusé des indigènes

<sup>128</sup> Celui de Tlatelolco, toujours debout aujourd'hui, ne peut être considéré comme un exemple car il appartenait à un couvent et à une école avec un certain prestige pendant une grande partie du XVIe siècle.



**Image 83. La périphérie de Mexico.**

*Où 7 millions de maisons unifamiliales ont été construites entre 2000 et 2010 et où il y a aujourd'hui 14% de logements vides, car la politique était axée sur l'octroi de crédits par le biais d'entreprises privées, sans aucun contrôle qualité urbain.*

en les utilisant dans les constructions publiques et privées. «En effet, la main-d'œuvre indienne est indispensable à la survie de la ville espagnole. La construction puis l'entretien de la ville reposent sur le travail forcé des Indiens, soit dans le système de l'*encomienda*, qui permet par exemple à l'*encomendero* de bâtir un somptueux palais à peu de frais, soit dans celui du *repartimiento forzoso* » (Goerg, 2012, p. 68). Lorsque les abus ont été dénoncés et ont fait l'objet de discussions au tribunal, une période de régulation du traitement des indigènes commence, poussée surtout par quelques congrégations religieuses, notamment Dominicaines<sup>129</sup> et Franciscaines, décrétant en 1542 la suppression des encomiendas. Cela n'a pas éliminé l'abus mais changé le caractère; dans un territoire où la population indigène avait été dépouillée de ses terres la misère et la précarité sévissaient. La ville espagnole était peut-être la seule possibilité de sortir de la misère. D'autre part, les espagnols profitaient de la précarité dans laquelle ils vivaient, la soumission et l'incapacité de trouver une autre façon d'améliorer leur vie pour se remplir de serviteurs et de vivre une vie de loisir et de somptuosité. Donc «en réalité, la séparation des communautés était, en partie, lettre morte. Dès les premières années, la division en deux «républiques» s'est avérée impraticable. La majorité des Espagnols vivaient entourés de domestiques, d'esclaves, de cuisiniers d'origine indigène qui vivaient sous leur toit et dont les patrons n'avaient aucun intérêt à perdre» (Gruzinski, 2004, p. 323).

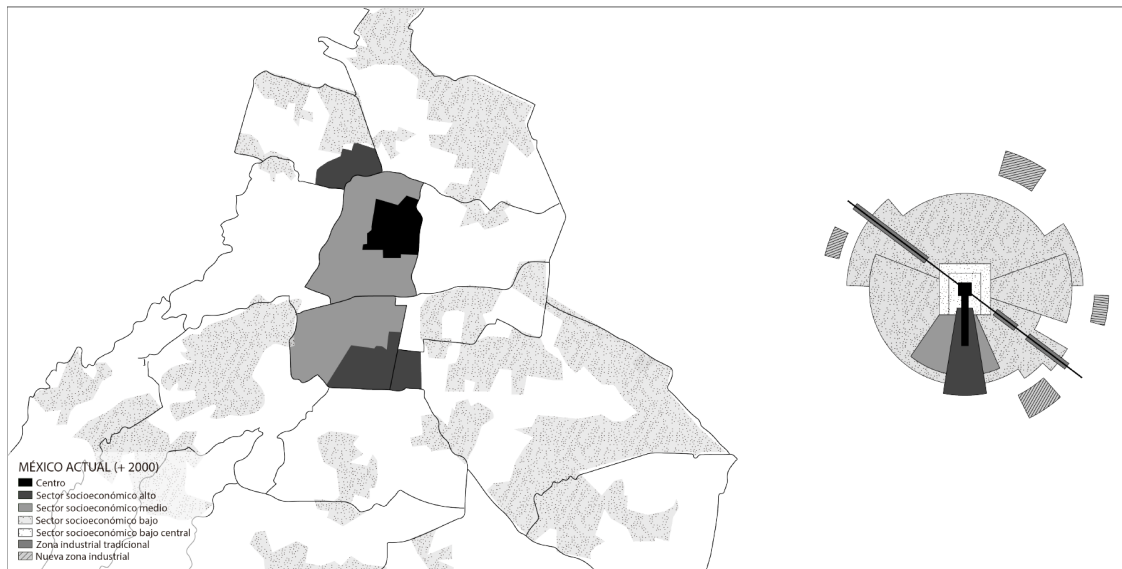
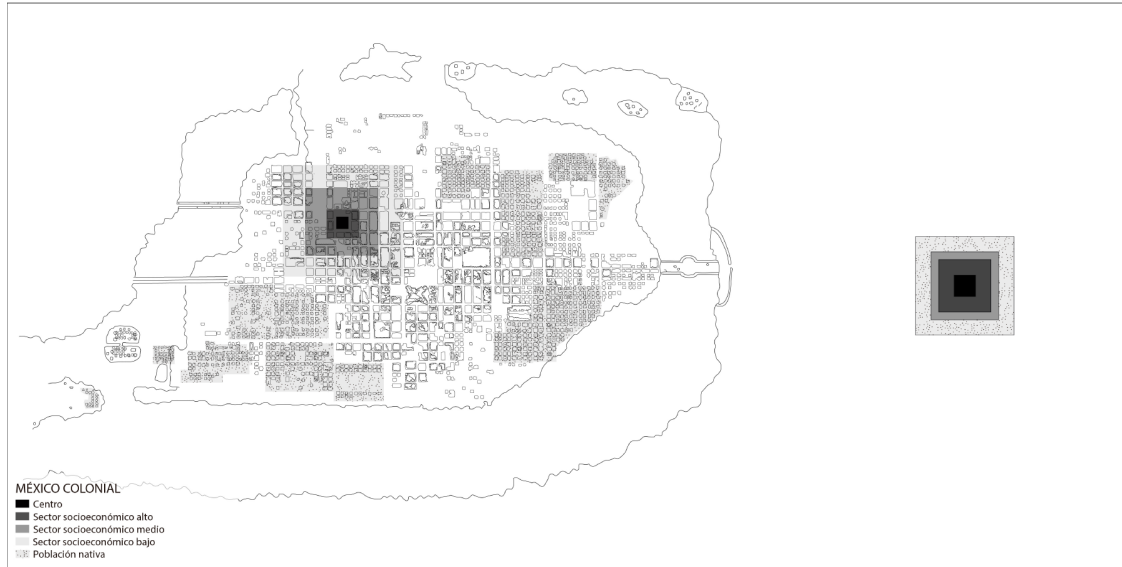
Cette population et une autre qui gagne sa vie plus librement, vivent dans la ville espagnole, sur ses bords et progressivement par contraste avec le centre, ordonné, avec bien-être et même luxe, commence à se manifester une périphérie diversifiée et pauvre. «Plus précisément, la séparation a entraîné une division de la ville: le centre réservé aux Européens et les quartiers périphériques, affectés à la population indigène» (Gruzinski, 2004, p. 319). La périphérie commence à prendre forme comme conséquence d'une population forcée à la précarité à laquelle on attribue un rôle, commençant par la division du travail qui est la genèse du système capitaliste basée sur l'accumulation primitive comme on le voit dans le début de cette partie, ce qui se répète en Amérique avec l'ajout de l'exploitation promu par le système d'encomiendas. Le système est relativement clair : la population rurale contrainte par la précarité, l'exaction et l'usurpation, de migrer vers la ville, où elle trouve des opportunités de travail. La ville, cependant, est déjà définie, physiquement, socialement et symboliquement. Elle n'a pas d'espace pour des secteurs autres que les espagnols. «Une nouvelle fois, la solution mise au point au XVIème siècle repose sur le principe de séparation: le damier central (la traza) construit autour de la *Plaza Mayor* est réservé aux Espagnols; les Indiens s'installent dans les quartiers périphériques au plan beaucoup plus spontané où ils ont de leurs propres institutions municipales » (Goerg, 2012, p. 69). Pas même 50 ans de colonisation se sont écoulés et le modèle de ville idéal, centrale, symétrique, européenne et parfaite, née de l'inspiration de la Renaissance italienne, voit apparaître autour d'elle une périphérie amorphe, précaire, pauvre et indigène.

À proprement parler, on pourrait dire que la ville de Mexico donne naissance à un nouveau modèle urbain, un modèle composé de deux composantes, d'une part,

129 La défense de Bartolomé de las Casas, ex-encomendero, dont l'allégation était que les Indiens étaient des êtres humains est célèbre. Cela donne une idée du regard existant au cours des 30 premières années de la colonisation. Les écrits de De las Casas et les lois de Burgos de 1511 sont compris comme les premiers documents qui proclament et défendent les droits de l'homme, bien qu'ils n'aient pas empêché l'abus et la mort de millions d'américains au premier siècle de la colonie.



Les Imaginaires Urbains et le Future de la Ville  
*Réappropriations et postcolonialité*



**Plan 19. Plans comparatifs- Mexico.**

*D'en haut. Mexique pendant la colonie. Vers le bas. Mexico aujourd'hui. Notez que la croissance et les transformations urbaines n'ont pas modifié la logique centre-périphérie, bien que le centre se soit agrandi selon le schéma de croissance du modèle de Borsdorf, Bähr et Janoschka (en bas à droite), la zone centrale élargie continue d'avoir la plus grande niveaux de revenu.*



la ville idéale, un modèle abstrait inventé en Europe et amené en Amérique sous la forme d'une grille, construite et habitée par une population d'origine européenne, qui détient le pouvoir politique, militaire et économique par la force. De l'autre, une périphérie formée par des indigènes colonisés, également immigrés, mais sur leur propre territoire, dont la terre, le temps et le pouvoir ont été usurpés, soumis à un ordre injuste. Le centre et la périphérie apparaissent comme un schéma dichotomique qui définit un type spécifique de ville. Si, comme on l'a déjà dit, la modernité est née avec le départ des européens dans leurs voyages de la fin du XVe siècle, la ville moderne est le produit urbain qui se dégage de ces attitudes et comme conséquence de ces voyages elle est sa première version dans la ville coloniale américaine. Après Aníbal Quijano, «Avec la constitution de l'Amérique en même temps et dans le même mouvement historique, la puissance capitaliste émergente devient mondiale, ses centres hégémoniques se trouvent dans les zones situées sur l'Atlantique -qui sera plus tard définie comme Europe-, et comme les axes centraux de son nouveau modèle de domination, la colonialité et la modernité sont également établis »(Quijano, 2014, p. 214). La ville coloniale en Amérique est l'expression pure de cette modernité qui est née avec le capitalisme, un système qui n'aurait pas prospéré sans la fortune extraite de l'Amérique, sans la force de travail gratuite des amérindiens et des africains, donc, l'expression urbaine de cette modernité est la ville coloniale. La ville est une expression de ce système, avec une division claire du travail, avec une population aliénée, soit disant «à distance» de son territoire par la force. Cet éloignement se reproduit dans la ville coloniale, où les colonisés ont une existence aux bords de la ville, à l'extérieur, au-delà de la lisibilité, à l'extérieur du compréhensible comme ville. Le modèle idéal, parfait et fermé, élimine la possibilité de son existence, les rend invisibles, c'est un modèle urbain qui naît dans une ville et qui joue un rôle symboliquement important, celui d'être la capitale de la nouvelle vice-royauté, la capitale de la Nouvelle-Espagne. Les petites villes n'ont pas cette charge symbolique et ne portent donc pas ces tensions et engagements, elles ne représentent pas le système (sauf partiellement) et pourtant n'ont pas la même configuration.

Tenochtitlan, la ville flottante aztèque construite sur le lac Texcoco, était une ville incroyablement belle selon les chroniques espagnoles. Elle était construite sur un système de canaux, digues et aqueducs et complétée par les *chinampas*, espèces de jardins flottants et modulaires où on cultivée toute l'année. Une ville toute navigable qui a été incroyablement détruite dans son intégralité par les colonisateurs pour ériger à sa place la Nouvelle Grenade, aujourd'hui la Ville de Mexico. De la même manière que dans la zone andine ou le sous-continent asiatique, au Mexique, une notion territoriale au-delà de la existante a été superposée. La ville flottante cesse d'être, les espagnols assèchent le lac, gagnent des terres et évacuent l'eau par les canaux<sup>130</sup> construisant une ville comme si elle était sur terre ferme, en altérant son état naturel qui se manifeste à chaque cycle provoquant de graves inondations. En 1607 commence la construction du tunnel de Huehuetoca (long de 7 km et à 50 mètres sous terre) pour amener l'eau dans les rivières voisines. Ce n'est pas la première de ces opérations, la foi aveugle dans la technologie - symptôme de cette modernité née de la colonisation - provoque 300 ans d'inondations à Mexico, étant

---

130 Le premier grand canal a été inauguré en 1607 sous la conception de l'Allemand Enrico Martínez, un grand tunnel fait de main-d'œuvre indigène.

celle de 1629 qui a maintenu la ville inondée jusqu'en 1634, soit 5 ans. Ceci malgré le fait qu'en 1614 le Néerlandais Adrian Boot avait recommandé de suivre les logiques indigènes (digues, canaux, aqueducs), mais cela a été vu comme un recul, comment est-ce que les indigènes pouvaient-ils avoir raison? Pendant cette période, la ville se développe très peu, sa taille et le schéma centre-périphérie seront presque les mêmes jusqu'à la Révolution Mexicaine, ne dépassant pas Tlatelolco et touchant à peine San Juan de Tenochtitlan au sud. L'indépendance ne change pas l'imaginaire urbain sur la nature, au contraire, l'effort était de terminer les travaux prévus pendant la colonie, il y avait une volonté de continuer. Les travaux comme le Grand Canal des Egouts, de 50 km avec un tunnel maintenant de 11 km et 100 mètres de profondeur initiée par l'empereur Maximilien en 1865 et inaugurée par Porfirio Díaz en 1900, montrent peu de volonté de changement. Et évidemment, la nature a continué à se manifester, en juillet de la même année la ville a de nouveau été inondée.

La Révolution donne naissance à un processus d'industrialisation et d'urbanisation intense, les inondations se poursuivent, de grands travaux de drainage aussi<sup>131</sup>, la population augmente, les migrants peuplent les nouvelles «colonies» de la périphérie où les rivières sont utilisées comme des égouts dégradant l'environnement. Les grands chantiers s'efforcent d'améliorer les conditions du centre colonial et de ses environs, habités par des immigrants européens ainsi que des juifs et des arabes, qui, avec les créoles et métis notables, ont formé la nouvelle classe moyenne et la classe moyenne supérieure. Ce sera le nouveau centre, desséché, canalisé et protégé - bien que toujours vulnérable - qui va du centre colonial original jusqu'aux délégations de Cuauhtémoc, Venustiano Carranza, Miguel Hidalgo et Benito Juárez rejointes par le Paseo (promenade) de la Réforme. «Une centralité résultant de l'expansion progressive de la centralité d'origine, développée en grande partie suite aux voies de communication qui avaient déjà relié le centre historique à d'autres zones urbanisées à la fin du XXe siècle» (Duahu y Giglia, 2010, p. 117). La seconde modernité, l'industrielle, agrandit le centre et construit une nouvelle périphérie. Le schéma se répète : un centre élargi occupé de préférence par des descendants d'européens et de métis qui contrôlent le pouvoir et l'économie et une périphérie avec une composante principalement indigène, y compris les métis appauvris et sans pouvoir. Un dispositif qui atteint aujourd'hui, en plein 2020, à une année de célébrer les 500 ans de fondation coloniale. La ville contemporaine de Mexico n'est-elle pas la continuité de son précédent colonial? Ce travail essaie de prouver que oui. La ville de Mexico est-elle un cas unique de permanence d'un imaginaire colonial?

### ***Colonialité et post-colonialité en Amérique du Sud.***

Le schéma décrit sur la Ville de Mexico se répète dans la plupart des villes d'Amérique du Sud, il est intéressant de noter les coïncidences qui affirment l'existence de cette ville coloniale moderne, structurée à partir de la dichotomie centre-périphérie, qui déplace les populations d'origine vers le bord, les rendant invisibles et en les niant dans le cadre de ce que l'on a appelé l'aliénation du territoire. Dans le cas de Lima coloniale, une ville dont la place centrale est située sur ce qui

131 "Entre 1937 et 1946, la construction du 2e tunnel Tequixquiac, long de 11 km, 4 m de diamètre et 100 de profondeur, a commencé, cherchant à vider le bassin du Mexique. En juillet 1950, il y a eu une autre grande inondation." (Hijos Bonicos, 2017).

était un centre cérémoniel sous le contrôle du Curaca Taulichusco, où se trouvait le contrôle de l'eau du fleuve Rímac qui alimentait une série de canaux qui irriguaient la vallée. De l'ensemble il ne reste plus rien, tout a été détruit<sup>132</sup>, le model de la nouvelle ville a été tracée et a commencé à être construite immédiatement après sa fondation. Très peu de kilomètres à l'est, la même chose a été faite avec le Pueblo de Indios Santiago del Cercado<sup>133</sup>. Comme dans toute l'Amérique, les objectifs des réductions étaient divers et même contradictoires, d'une part, faciliter la collecte des impôts et concentrer la population pour le service des colonisateurs, d'autre part, arrêter le déclin démographique qui mettait en péril l'existence de cette main d'œuvre bon marché générant des concentrations de *runas*<sup>134</sup> pour faciliter leur évangélisation. La rupture des logiques de gestion territoriale a engendré la dispersion et la déstructuration de la population et a accrue la mobilité sociale (Coello, 2002, p. 115)<sup>135</sup>. Bien que le nom de cette réduction exprime la volonté de «encercler» la population indigène comme dans le cas du Mexique, le besoin de servitude à l'intérieur des maisons, de main-d'œuvre bon marché et le besoin de cette population de gagner leur vie, a rendu le système plus flexible à la fin du XVIe siècle et «malgré les efforts pour contrôler et séparer la population indigène, sa population vivait souvent entremêlée à d'espagnols pauvres, de métis et de noirs» (Coello, 2002, p. 121). Dans la région de San Lazaro, sur le côté nord du fleuve Rimac, ce sont installés des espagnols pauvres, des mulâtres, des immigrants juifs et turcs non acceptés dans la société espagnole, en plus de quelques *runas*, tous mélangés. La ville coloniale sur la grille était habitée par des espagnols, les gens d'autres secteurs ont été acceptés par nécessité et pour servir, cependant, et malgré ce mélange dans la vie quotidienne, leur place était à la périphérie, où ils vivaient dans des conditions précaires, en particulier les populations indigènes. Ces logiques se seront rendues visibles avec la construction des murailles de la ville, ordonnée en 1684. El Cercado, Pueblo de Indios et source de main-d'œuvre bon marché, était à l'intérieur de l'enceinte, près du mur du côté est, séparée par les vergers et les cultures de la compacte parcelle principale, cependant, très peu peuplée comme on peut le voir dans la plupart de cartes de 1650 à 1864. Au contraire, San Lazaro ou «sous le pont» sur la rive nord du fleuve, l'espace du mélange ethnique a été laissé à l'extérieur de l'enceinte, laissé à son sort, affirmant le début de la relation centre-périphérie.

Un demi-siècle après l'indépendance, le territoire péruvien était géré de la même manière que dans la colonie, cependant, même des critiques perspicaces comme José Carlos Mariátegui, ne critiquaient pas le modèle de gestion territoriale.

132 La seule trace est celle de la Casa Aliaga, à côté du palais du gouvernement, construite en 1536 - 1 an après la fondation de Lima - sur l'une des huacas du complexe et préservée jusqu'à aujourd'hui.

133 En plus de celui du Cercado, il y avait dans ce qui est maintenant la province de Lima, les peuples autochtones de San Miguel de Miraflores, San Pedro de Chorrillos, Santiago de Surco, San Pedro de Carabayllo, Pueblo de Magdalena, Santísima Cruz de Ate, San Juan de Lurigancho et Santísimo Salvador de Pachacamac.

134 Runa, mot quechua qui signifie l'orateur, le Runasimi était la langue Quechua, donc il est utilisé pour désigner les gens qui parlent Quechua.

135 « La modification de ce que John V. Murra (1955) appelait « le contrôle vertical d'un maximum de sols écologiques » a affaibli les liens de réciprocité entre l'ayllu et le kuraka. En conséquence, la mobilité sociale des peuples andins a augmenté reflétant les nouvelles catégories sociales du monde colonial. » (Coello, 2002, 115). Résistance et intégration dans Lima coloniale: le cas de la réduction des Indiens à El Cercado de Lima (1564-1567).



Les Imaginaires Urbains et le Future de la Ville  
*Réappropriations et postcolonialité*



**Image 84. Portrait de Lima dans un tableau de Rugendas.**

**Image 85. Lima aujourd'hui, San Juan de Lurigancho.**

*Comment dans la Colonie, Lima a vécu du centre où s'a concentré l'activité, construisant une périphérie pauvre et abandonné.*



Pour l'Amauta, la situation de l'agriculture était cruciale du fait de son caractère féodal où la taille des grandes propriétés ne cessait d'augmenter et où l'accumulation de plus en plus de terres était en moins de mains, déplorant l'absence «d'une véritable classe bourgeoise, d'une véritable classe capitaliste» (Mariategui, 1994, p. 24). Il a compris que la grande erreur de la Colonie, concernant l'économie agraire et la gestion territoriale préhispanique, n'était pas «d'avoir constitué la destruction des formes indigènes, mais de ne pas avoir apporté leur substitution par des formes supérieures» (Mariategui, 1994, p. 26). Mais malgré cela, a-t-il insisté - prisonnier de la vision marxiste traditionnelle - que le problème était dans le régime de la propriété et non dans la gestion du territoire. L'exploitation minière ne s'est pas non plus transformée avec l'indépendance, d'ailleurs, 80 ans plus tard, en 1901, le Code minier, première loi républicaine en la matière qui a été promulgué, a cependant été plus désavantageux pour l'État que le régime colonial<sup>136</sup> lui-même. Avec peu de changements dans le territoire, la capitale péruvienne n'a eu de changement un demi-siècle après l'indépendance, ses limites ne dépassaient pas les murailles encore debout où, à l'intérieur, il y avait des parcelles agricoles comme preuve d'une faible croissance démographique. En 1867, l'homme d'affaires américain Enrique Meiggs surnomé le *Pizarro Yankee*<sup>137</sup> - à cette époque, il avait déjà signé les contrats pour la majeure partie de la construction du système ferroviaire péruvien dans les années 1860 grâce à une pratique extensive de pots-de-vin<sup>138</sup> - entre dans le secteur immobilier et propose au président Balta de démolir les murailles et construire plutôt un boulevard, en échange de terrains des deux côtés de l'axe du mur démolé, dans l'un des premiers projets de spéculation urbaine de la capitale péruvienne (Quiroz, 2013, p. 218) .

La proposition, motivée davantage par la corruption qui régnait à l'époque que par les besoins urbains, se reflète dans le plan, à la manière des plans d'embellissement, élaborés par Luis Sadá, qui comprends l'expansion de la ville vers le sud où les personnages de la bourgeoisie foncière, avec des contacts au sein du gouvernement, possédait des terres. Telle est l'origine du quartier de La Victoria, conçu avec l'idée de remplacer le centre historique (Bromley y Barbagelata, 1945, p. 89). Aussi vers le sud «... un autre projet onéreux, la construction prolongée du bâtiment public du Palais de l'Exposition, ainsi que le zoo qui l'entourerait entre 1869 et 1872, a déclenché un scandale à Lima en raison de son inattendu et élevé coût d'environ deux millions de soles »(Quiroz, 1994, p. 219). Ces projets étaient des deux côtés de la ligne de chemin de fer qui allait de Lima à Chorrillos où serait ensuite construit le

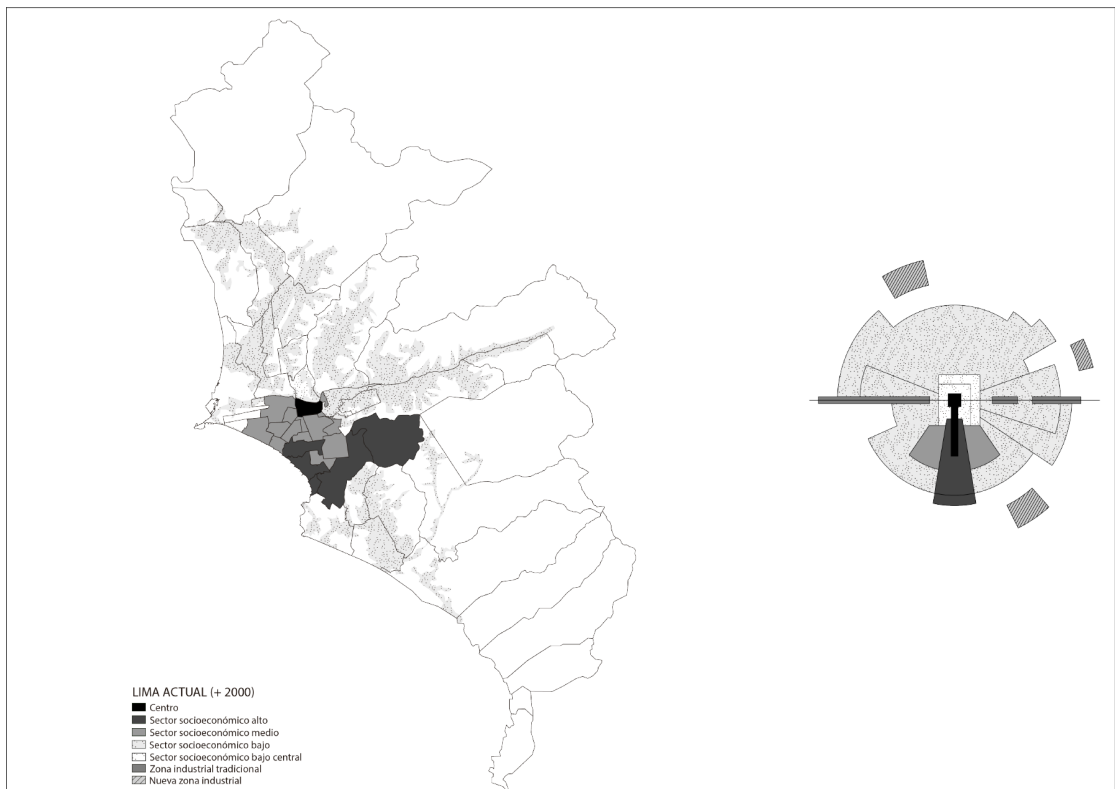
---

136 Les ordonnances de la colonie ont établi très tôt que les mines appartenaient à la Couronne, cependant le code de 1901 établit que le propriétaire de la surface l'est aussi du sous-sol et de ses gisements (principe d'adhésion). Ce n'est qu'en 1950 auprès du dictateur Odría que l'État obtient les droits du sous-sol et des gisements.

137 LE LIVRE: Henry Meiggs: *Yankee Pizarro* de Watt Stewart publié en 1946 rend compte du rôle de l'entrepreneur dans le développement des infrastructures du Pérou et de la corruption régnante pour parvenir à ses fins.

138 « Meiggs a confié à un représentant des créanciers britanniques que son secret dans ses relations avec les différents gouvernements était de permettre aux plus hautes autorités de se vendre et de fixer leur propre prix. Après avoir obtenu le contrat, Meiggs a simplement ajouté le montant des pots-de-vin au coût total du travail confié » (Quiroz, 2013, 216), une pratique similaire à celle utilisée par Odebrecht au 21e siècle.

Les Imaginaires Urbains et le Future de la Ville  
Réappropriations et postcolonialité



**Plan 20. Plans comparatifs- Lima.**

*D'en haut. Lima pendant la colonie. Vers le bas. Lima aujourd'hui. Notez que la croissance et les transformations urbaines n'ont pas modifié la logique centre-périphérie, bien que le centre se soit agrandi selon le schéma de croissance du modèle de Borsdorf, Bähr et Janoschka (en bas à droite), la zone centrale élargie continue d'avoir la plus grande niveaux de revenu.*

Paseo de la República, commençant l'expansion vers le sud, une expansion divisée en deux, une zone orientée vers les secteurs les plus riches à l'ouest qui commençait à Santa Beatriz et passait par San Isidro, reliant les stations balnéaires de Barranco et Chorrillos à la zone de loisirs de Miraflores ; toutes des zones pour les classes moyennes- aisées et pour les migrants, principalement européens. Et d'autre part, le côté est, où seraient situés les secteurs ouvriers, comme à La Victoria ainsi que quelques villes indiennes comme Surquillo et Surco. Au nord, comme si le quartier de San Lázaro empêchait l'expansion de la ville, rien n'était prévu. La ville se développe vers le sud, guidée par les nouvelles grandes avenues, l'appétit immobilier et peu de raisons urbaines bénéficiant à un groupe de propriétaires fonciers, tandis que la Loi de Conscription Vial de 1921 a contraint la population andine à travailler gratuitement dans la construction de routes, rééditant les logiques de développement colonial, juste que maintenant dans un système démocratique et avec des mécanismes «modernes».

Le Plan pilote de Lima de 1949, le premier plan moderne au Pérou, a nié la réalité des quartiers de la rive nord du fleuve Rimac en les rendant invisibles, cherchant toujours à consolider la zone centrale formée par le triangle des avenues Brésil, Paseo de la República et l'océan Pacifique. Très peu d'années plus tard, ce sera la partie nord de Lima qui accueillera une grande vague migratoire venue de l'intérieur du pays, qui a construit sa ville pour elle-même. D'abord San Martín de Porras, puis Independencia, Comas, Collique, etc. C'est dans ce secteur de la ville que John Turner a mené ses études sur l'autogestion, où PREVI a été construit et en partie, où Hernando de Soto a obtenu les données pour son *best-seller* *El otro sendero* (L'autre Sentier) (1986). C'est celle-là la ville qui, entre 1980 et 1992, n'a pas réalisé que le conflit armé à l'intérieur du pays tuait des Péruviens innocents dans les Andes, car 180 ans plus tard Lima continuait de se sentir créole, blanche, héritière du monde colonial, se sentant éloignée de la population andine, comme l'a souligné la Commission de la Vérité et de la Réconciliation (Guerra, 2004, 338).

Le centre agrandi, adéquatement approvisionné en équipements, espaces verts, à proximité des stations balnéaires et avec tous les avantages d'une première ville mondiale, sera limité par Via Expresa construite dans les années 1960, voie rapide qui fonctionnait comme une barrière et remplaça la belle avenue Paseo de la República. En dehors de cette zone, la périphérie, formée par les quartiers, en grande partie auto-construits et auto-générés, s'étendait à travers des quartiers de classe moyenne (Surco ou La Molina) ou des copropriétés exclusives tels que Los Incas Golf ou Casuarinas. C'est dans ce dernier, la ***gated community*** la plus riche du pays, où le soi-disant Mur de la Honte a été construit, peut-être comme symbole d'une ville qui a encore pour logique l'encerclement, l'enfermement, la séparation; et qui traîne le germe de l'exclusion depuis 500 ans, représentant, symbolisant, perpétuant et reproduisant dans sa dimension imaginaire ce qui est le pays.

Rio de Janeiro est un cas unique dans le paysage américain. En 1807 elle a été désignée capitale de l'Empire du Portugal et un an plus tard, la cour portugaise s'installe dans la ville entamant une série de transformations dans la logique de l'embellissement urbain, un processus opéré sur une ville socialement très stratifiée. La plupart de la population était esclave et l'élite très réduite, cependant, tous





***Image 86. Avenue Central à Rio de Janeiro.***

***Image 87. Favelas du Complexo Alemão, Rio de Janeiro.***

*Malgré les investissements dans les favelas, la ville de Rio continue à grandir les inégalités, à l'occasion des olympiades et la coupe du Monde ont montré les difficultés pour un urbanisme redistributeur.*



vivaient très près en raison de l'absence de transports, et comme c'était souvent le cas, du besoin d'une telle population pour servir à l'élite de proximité (Abreu, 2013, p. 35). Un autre facteur était la nature du territoire qui empêchait la ville de se répandre ; comme on le sait, les Portugais fondèrent leurs villes sur des collines près de la côte et la ville était flanquée du Morro de Castelo, lieu de fondation et premier fort. Les collines de San Antonio, Providencia et Livramento, ces dernières étant peu occupées. D'autres obstacles qui ont limité l'expansion étaient les collines de Saude, Formiga ou Senado et les zones marécageuses telles que Sao Diogo. À l'arrivée de la cour portugaise, la ville doit soudainement devenir la capitale de l'empire se forçant à développer différentes activités économiques et productives ainsi qu'à assumer des tâches administratives plus larges. Cela deviendra plus complexe lorsque le prince Pedro décide rompre avec le Portugal en 1822 et devenir empereur du Brésil.

Au cours du XIXe siècle, la ville est déplacée simultanément par la logique capitaliste et l'esclavagiste, une contradiction qui s'ajoute au fait de passer d'être une colonie à être un Empire indépendant et constitutionnel. Au milieu du XIXe siècle, sous la direction de Pedro II, la ville entreprend une série de travaux visant à améliorer l'assainissement dans la zone centrale où vit encore la majeure partie de la population qui a subi de fréquentes épidémies de fièvre jaune. Ces transformations prennent forme avec le **Plan de la Comissao de Melhoramentos** (1875-1876). La confiance dans le Plan est aussi grande que les projets entrepris, «confiance que l'expansion urbaine provoquée par les tramways et les trains construits jusque-là aurait un double effet: la revalorisation des terrains périurbains, qui permettrait des concessions pour l'urbanisation et la rénovation de la zone centrale par le déplacement vers l'extérieur des classes populaires. Sur cette base, ils proposent l'ouverture de larges avenues, la construction de canaux, de décharges et des égouts, la création du jardin zoologique à la limite est de l'expansion prévue pour la ville, la construction du premier tunnel traversant le Morro do Livramento et de nouveaux quais de port sur la côte nord de Gamboa »(Andreatta, 2009, p. 19). Cependant, et comme dans la plupart des cas où les recettes du Paris d'Hausmann ont été appliquées, la modernisation a entraîné une ségrégation spatiale. Le centre détérioré a continué d'être peuplé avec la migration qui a remplacé l'esclavage et les esclaves libérés qui venaient de l'intérieur<sup>139</sup> se sont ajoutés à la population d'origine. Le commerce et les institutions s'étendant à Santana, Santo Antonio ou Santa Rita, près du centre où ces nouvelles populations ont trouvé des emplois à salaire journalier sans besoin d'utiliser de transport. Les trains - et les tramways tirés par des animaux - ont permis aux secteurs populaires de se déplacer vers des villes dortoirs tels que Queimados, Maxambomba, Engenho Novo ou Mangueira. Et au sud, le tramway et de nouvelles routes ont permis à la bourgeoisie de se déplacer de Candelaria et Sao Cristovao au sud, d'abord à Gloria et Catete, puis à Botafogo, ensuite, avec l'ouverture du tunnel Velho construit par l'urbanisateur Jardim Botânico en 1892, ils ont pu se déplacer à Copacabana et Botafogo, domaines privilégiés de la bourgeoisie<sup>140</sup> (Abreu, 2013, p. 39). Enfin, la ville prend sa forme actuelle. **«Bondes e trens possibilitaram, assim, a expansão da cidade e permitiram**

139 La princesse Isabel a décrété l'abolition de l'esclavage en 1888.

140 De manière générale, Paris est l'exemple le plus saillant de ce qu'on appelle aujourd'hui la gentrification, l'apparition du métro a permis aux habitants d'être expulsés du centre, laissé à la

## Les Imaginaires Urbains et le Future de la Ville *Réappropriations et postcolonialité*



### **Plan 21. Plans comparatifs- Rio de Janeiro.**

*D'en haut. Rio de Janeiro pendant la colonie portugaise. Vers le bas. Rio de Janeiro aujourd'hui. Notez que la croissance et les transformations urbaines n'ont pas modifié la logique centre-périphérie, bien que le centre se soit agrandi selon le schéma de croissance du modèle de Borsdorf, Bähr et Janoschka (en bas à droite), la zone centrale élargie continue d'avoir la plus grande niveaux de revenu.*

a solidificação de uma dicotomia núcleo-periferia que já se esboçava...» (Abreu, 2013, p. 44) comme vu avant 1870. Simultanément, la population, l'industrie, le commerce et le prestige de la ville augmentaient rapidement dans le pays et dans le monde.

Le XXe siècle a commencé avec un Brésil républicain<sup>141</sup> et sa capitale déterminée à continuer de s'adapter aux nouvelles conditions, la population a atteint 811 443 habitants et de nombreux problèmes sont restés sans solution, notamment ceux liés à la santé. Mais en même temps, il a trouvé un pays qui a persécuté et assassiné les afro-brésiliens récemment libérés, sur la base des politiques de métissage pour le «blanchiment» soutenues entre autres par Aureliano Cândido Tavares Bastos (Velasco, 2015). Le Plan de Pereira Passos (1903-1906) s'est concentré sur la construction d'un nouveau port, l'ouverture de rues et, bien sûr, l'embellissement de la ville (Andreatta, 2009, p. 21). Sa mise en œuvre a coûté 8 millions et demi de livres fournies par l'Angleterre. Le travail principal a été la construction de l'avenue Rio Branco (Centrale) qui a rejoint la Praça Mauá avec l'Avenida Beira Mar (Gloria) pour laquelle il a été nécessaire de démolir le Morro de Castelo et de détruire entre deux et trois mille maisons, méritant la surnom de «**Plan Bota abaixo**». Le coût, selon l'historienne Isabel Lustosa, de cette transformation «devait donner à Rio un visage de capitale européenne pour rendre Rio plus attractif» (2011). Pour Mauricio Abreu, la réforme de Passos comportait 3 autres aspects importants : être un exemple de la façon dont les changements sociaux forcent l'élimination des anciennes formes et l'introduction de nouvelles fonctions ; deuxièmement, un exemple d'intervention d'un État qui prend une direction idéologique et économique loin des attentes des plus pauvres et enfin, un exemple de la façon dont les contradictions non résolues génèrent de nouvelles contradictions, et c'est par-ce-que toutes ces opérations ont eu lieu avec les petites collines centrales peuplées, mais «passam a ser rapidamente ocupados, dando origen a uma forma de habitação popular que marcaria profundamente a feição da cidade neste século -a favela»(Abreu, 2013, p. 66)<sup>142</sup>. La tentative d'«embellir» la ville, de la moderniser simplement en copiant les façons de faire une ville venant d'Europe sans que la société et son économie soient équivalentes, entame un processus de précarité qui ne s'arrêtera plus jamais. La favela, comme dans tant de pays postcoloniaux sera le **nomos** de la modernité postcoloniale, son expression maximale, la logique à partir de laquelle elle devrait être analysée. Un imaginaire ancré dans la dépendance ne fera surgir que le *réel*, celui qui rend le sujet à la société en l'occurrence, à ce qu'on est. C'est ça le sens de la favela.

Entre 1931 et 1954, Getulio Vargas a intercalé les gouvernements dictatoriaux et démocratiques, sa période est connue comme la *favelisation* de Rio de Janeiro, conséquence d'une politique de répression des classes populaires et de favoriser les secteurs industriel et commercial. La ville s'est développée de manière incontrôlable sur ses collines, encerclant même les zones exclusives de Botafogo, bourgeoisie. Dans le cas de Lima ou de Rio de Janeiro, le tramway a permis à la population la plus aisée de quitter le centre.

141 Un coup d'État déposa l'empereur Pierre II mettant fin au Second Empire en 1898.

142 Le Morro da Providencia était déjà connu sous le nom de Morro da Favela depuis 1987, lorsqu'il a été envahi par des soldats de la guerre de Canudos. La favela est une fleur qui a poussé à Providencia.





***Image 88. Avenue La Moneda, Santiago de Chili.***

***Image 89. Cerro 18, La Barnechea, Santiago de Chili.***

*Les efforts pour faire de Santiago une ville moderne et développé ne peuvent cacher la précarité des bidonvilles habités pour les moins favorisés.*

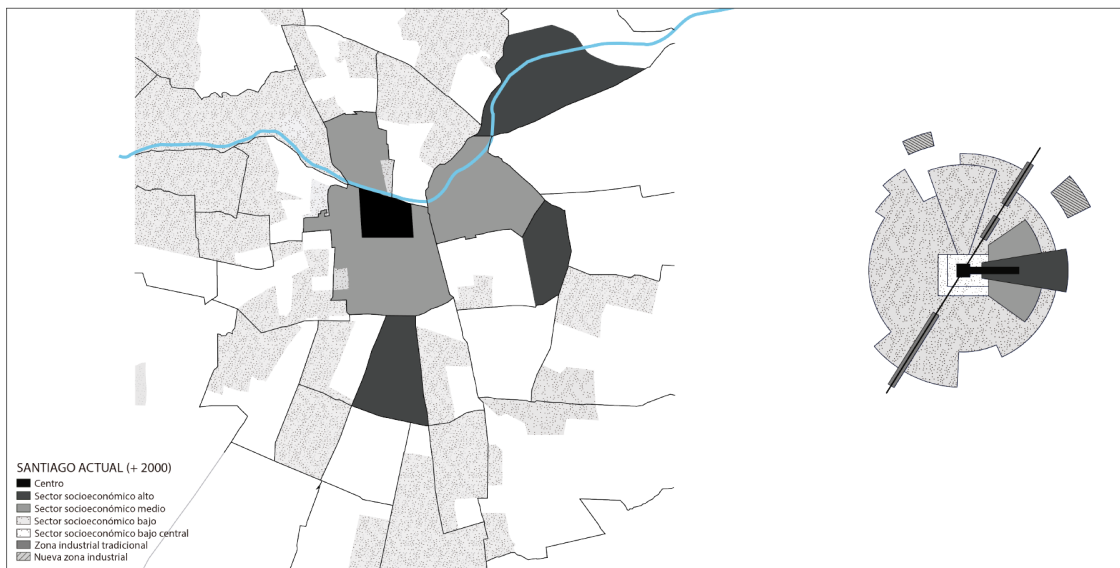
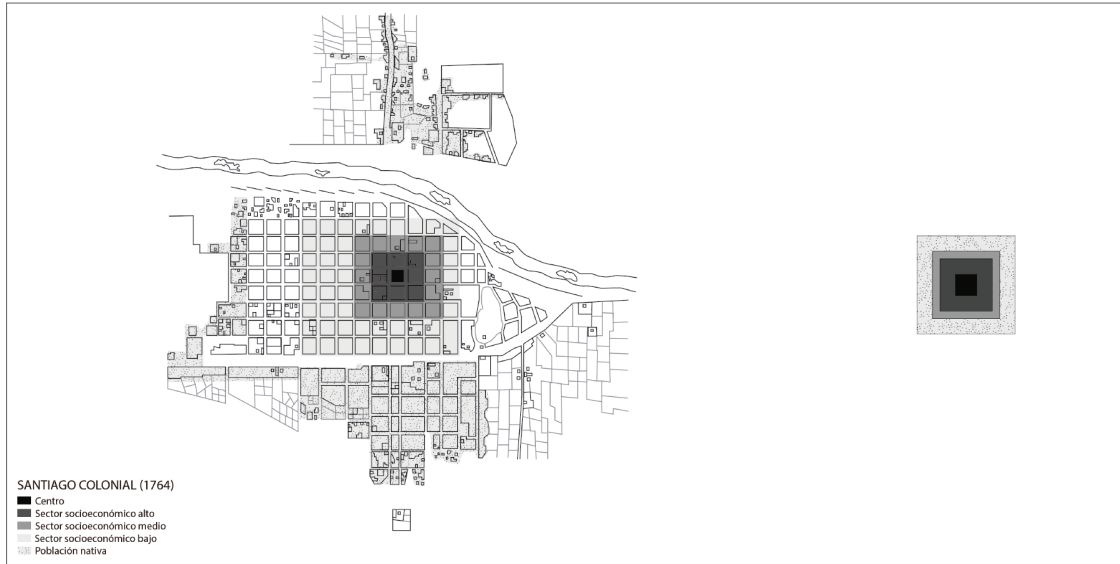


Copacabana et Ipanema; les favelas de Cantagalo, Pavão-Pavãozinho ou Dona Marta, complètent le paysage extraordinaire de Rio de Janeiro comme le rappel de ce qui se produit lorsque l'imaginaire urbain est rempli des aspirations des autres, s'éloigne de son propre territoire luttant contre lui et un secteur majoritaire devient invisible - et toujours vulnérable - de la population qui habite la ville. Un imaginaire atrophié qui s'accroche à nouveau à la dichotomie centre périphérie comme seul moyen de définir la ville. Les incroyables favelas de Rio s'élèvent comme des tours de Babel au milieu du paysage paradisiaque carioca comme des flambées irréductibles de cet urbanisme exclu, comme le retour du traumatisme qui refuse de disparaître ; les favelas où habite principalement cette population afro-brésilienne à qui l'empire colonial poursuivi et tenta de disparaître en lui refusant liberté et modernité, se lèvent fièrement en criant leur présence.

**Buenos Aires et Santiago du Chili**, capitales de l'Argentine et du Chili respectivement, ont des caractéristiques communes aux autres capitales d'Amérique dans leurs processus urbains, mais elles partagent entre elles des situations aux niveaux territorial et urbain qui permettent de les expliquer simultanément. Bien que Buenos Aires soit fondée avant (1536) que Santiago du Chili (1541), cette première doit être détruite par les menaces et attaques permanentes des indigènes, pour être fondée de nouveau et définitivement en 1580. La dépendance partielle et l'éloignement des deux villes par rapport à Lima, le centre de la puissance coloniale à l'époque, et les ressources minières et agricoles rares, ont fait que pendant la période coloniale sa croissance ne soit pas aussi accélérée que les cas du Mexique, de Lima ou de Rio de Janeiro. Un autre facteur commun était la crainte permanente d'une éventuelle attaque, et c'est qu'à partir du degré 35° de latitude vers la Patagonie (De Bío Bío dans le cas du Chili ou presque de Buenos Aires dans celui de l'Argentine) la population indigène avait la possession absolue du territoire. Les peuples Arauco et Mapuche au Chili et les Tehuelche et Tehshenu en Argentine, entre autres, n'ont pas permis aux espagnols de s'étendre vers le sud. L'indépendance confronte les deux pays avec la tâche de construire l'État-nation, de décider sur sa forme de gouvernement et d'approuver sa Constitution. Dans le cas chilien, la Constitution de 1833 opte pour le présidentielisme, le centralisme et l'oligarchie conservatrice des grands propriétaires terriens en cherchant concentrer les décisions et comme conséquence de «l'unification ethnique, clé de la stabilité sociale: une minorité blanche et une majorité métisse. Le nombre de noirs et de mulâtres était très faible et les indiens vivaient exclus au sud » (Orrego, 2005, p. 72). Dès les premières années, on cherche à établir le projet de nation en pariant sur l'exercice de ce pouvoir central avec une main dure, étant Diego Portales au Chili et en Argentine Juan Manuel Rosas, qui promeuvent le libéralisme comme idéologie et le centralisme comme moyen de l'imposer.

Alors qu'en Argentine, les préoccupations étaient centrées - schématiquement - sur «la promotion de l'immigration, le progrès économique, l'ordre juridique de l'État et le développement de l'enseignement public» (Orrego, 2005, p. 118), traduit en une pratique politique agressive d'accorder la citoyenneté aux immigrants européens, «agents naturels du progrès et de la civilisation dans la pampa argentine» (Orrego, 2005, p. 120) et clairement inspirée du racisme scientifique qui prévalait à l'époque. Au Chili, simultanément, des relations différenciées ont été

Les Imaginaires Urbains et le Future de la Ville  
Réappropriations et postcolonialité



**Plan 22. Plans comparatifs- Santiago du Chili.**

*D'en haut. Santiago du Chili pendant la colonie. Vers le bas. Santiago du Chili aujourd'hui. Notez que la croissance et les transformations urbaines n'ont pas modifié la logique centre-périphérie, bien que le centre se soit agrandi selon le schéma de croissance du modèle de Borsdorf, Bähr et Janoschka (en bas à droite), la zone centrale élargie continue d'avoir la plus grande niveaux de revenu.*

établies avec les pouvoirs de l'hémisphère nord pour se construire une identité à son image et ressemblance. Ainsi, les gouvernements se sont successivement approché aux «États-Unis, en économie et en politique; avec la Grande-Bretagne, dans l'économie et la force navale; avec la France, dans le culturel; avec l'Allemagne, en matière de conseils commerciaux et militaires; avec l'Italie, il y avait des liens avec l'immigration; et avec l'Espagne, dans la culture et la société » (Cuadra, 2010, p. 249). Bien que la conviction que les clés du sens de nation devaient passer par les puissances européennes ou les États-Unis elle n'était pas exclusive à ces deux pays récemment indépendants, par contre ce qui est unique, c'est que, simultanément à cette situation, ils ont lancé chacun des campagnes militaires pour exterminer les indigènes qui habitaient le sud des deux pays, la région de la Patagonie, et à qui on responsabilisait du retard.

La campagne d'extermination au Chili, ironiquement appelée La Pacification d'Arauco (1852-1883), nom qui porte également le livre de Robustiano Vera qui prend sa défense en arguant: «Les campagnes que notre armée a entreprises à cet effet étaient glorieuses pour plus d'un titre, cependant, elles restent presque oubliés. On ne se souvient pas des noms de ceux qui ont péri entre les mains des barbares ni ceux des serviteurs qui ont conquis les terres qui forment aujourd'hui la richesse du pays où, à présent, se érigent des villes viriles et industrielles» (1905, 5). Ce que Vera ne dit pas, c'est que cet acte «héroïque» a coûté la vie d'autour de 50 et 70 000 Mapuches sur les 100 000 habitants de la Patagonie; ni l'auteur ni ses contemporains ne les ont vus comme chiliens. C'est pourquoi ils ne voyaient pas de paradoxe dans la simultanéité d'assassiner des compatriotes pour intégrer ces territoires dans le jeune État-nation chilien, alors qu'en même temps l'arrivée d'environ 36 000 immigrants européens était encouragée, souvent avec des installations administratives et exonérations fiscales. L'imaginaire national a été institué à partir de l'assemblage entre le mépris, l'élimination de la population indigène et la fascination pour les européens. Simultanément et influencé par cet imaginaire, le premier Plan Directeur Urbain de Santiago (1876) est élaboré où se dessine l'avenir de la capitale de la République, poussant «un changement important dans sa répartition régionale, un processus de déplacement de la population de l'espace rural vers les villes et une accélération de l'arrivée des étrangers » (Fernández, 2015, p. 1). Ce changement de composition démographique et ethnique s'accompagne d'un changement de lieu, les classes aisées se déplacent de l'autre côté de la Alameda Bernardo O'Higgins récemment créée, suivi du déménagement du siège du gouvernement au Palacio de la Moneda (1945) et la construction du Barrio Cívico (quartier civique), situé près du centre du pouvoir, que d'ailleurs, est détenu par eux-mêmes.

Parallèlement au processus décrit, l'arrivée du chemin de fer accélère l'expansion des zones où vivront les moins favorisés, grâce aux *ciés* prévues dans le Plan Directeur de 1876 construites à l'ouest et au nord de Santiago. La ville est ainsi ségréguée, le pouvoir est concentré et le peuple dispersé, l'imaginaire politique centraliste, exclusif et européenisé auquel ils aspiraient, se manifeste dans la ville et sera décisif pour le développement urbain de Santiago du Chili. À la fin des années 1950 les secteurs aisés se déplaceront progressivement vers l'est, au pied des Andes, où seront construits les quartiers de Providencia et Las Condes où se trouvaient déjà les espaces de loisirs de la haute société tels que le Lions Golf Club et d'autres





***Image 90. Avenue de Mai à Buenos Aires.***

***Image 91. Villa 31 à Buenos Aires.***

*Comme dans toutes les villes de l'hémisphère sud Buenos Aires est marquée par l'inégalité et les différences sociaux et économiques, fondée sur le projet de république.*



qui détenaient - et détiennent encore aujourd'hui - leur origine européenne, comme le Prince of Wales Country Club, le French Sport Club, le Stade Français, le Palestine Club, le Israelite Stadium, entre autres. Dans cette même zone se trouvent l'école militaire d'Apoquindo, le champ militaire de La Reina et la caserne des Carabineros, les installations les plus importantes de la force militaire<sup>143</sup>. Non seulement le processus historique construit un imaginaire qui se matérialise ensuite dans la ville, mais à partir de la production de la ville, sont construits des imaginaires qui se matérialisent plus tard en faits concrets. Si la condition de classe parlait d'appartenance à un secteur socio-économique, il y a une sorte de sentiment d'appartenance lorsque des secteurs non homogènes habitent le même espace.

Pendant les premières années de la République Argentine on discutait du rôle politique que la capitale devrait jouer. La création de Washington comme capitale des États-Unis d'Amérique<sup>144</sup> a ouvert la possibilité de changer l'emplacement de la capitale pour avoir une meilleure relation avec l'ensemble du territoire (Aliata, 2006, p. 274). Cependant, il s'agissait, comme dans toute l'Amérique, des territoires presque inconnus, peu explorés<sup>145</sup>, sur lesquels a été discutée l'utilité de son incorporation, une incorporation qui devrait être formulée de manière logique, en construisant un discours approprié, pour lequel il opère «un changement épistémologique fondamental: l'émergence de la notion de «désert» comme alternative à l'idée de «nature» qui caractérise l'univers illuministe ... On peut parler de désert à partir de ce moment, car ce qu'on commence à observer est un territoire vide à cultiver dans lequel les précédents, cultures, structures qui méritent d'être préservés ne sont pas admis» (Aliata, 2006, p. 261). Qualifier le sud de l'Argentine de «désert», rend ses occupants invisibles, les réduit à des éléments fixes et inertes du paysage, sans droits de propriété. Un tel regard légitime son occupation immédiate. Mais ce que les dirigeants de la nouvelle république ne voient pas, c'est qu'ils fonctionnent exactement de la même manière que les conquérants espagnols lorsqu'ils sont arrivés sur les terres américaines, où ils ont rendu « invisibles» les cultures et les villes qu'ils ont trouvées ici pour justifier la destruction et le génocide qui ont perpétré. Alors que l'argument espagnol était la nature hérétique des Amérindiens et leurs produits, la raison de la jeune république était la culture et le progrès, «le désert devint un ennemi de la civilisation, car la culture urbaine ressentit comme nécessaire la conquête de cet espace» (Aliata, 2015, p. 261).

L'argument central après la soi-disant Campagne du Désert (1879) était de supposer que le progrès de la nation ne devrait pas être arrêté par ce noyau visqueux, sauvage et irréductible dans lequel les araucaniens, tehuelches, ranqueles, pincunches, pampas, pehuenches devinrent en relation avec le projet de civilisa-

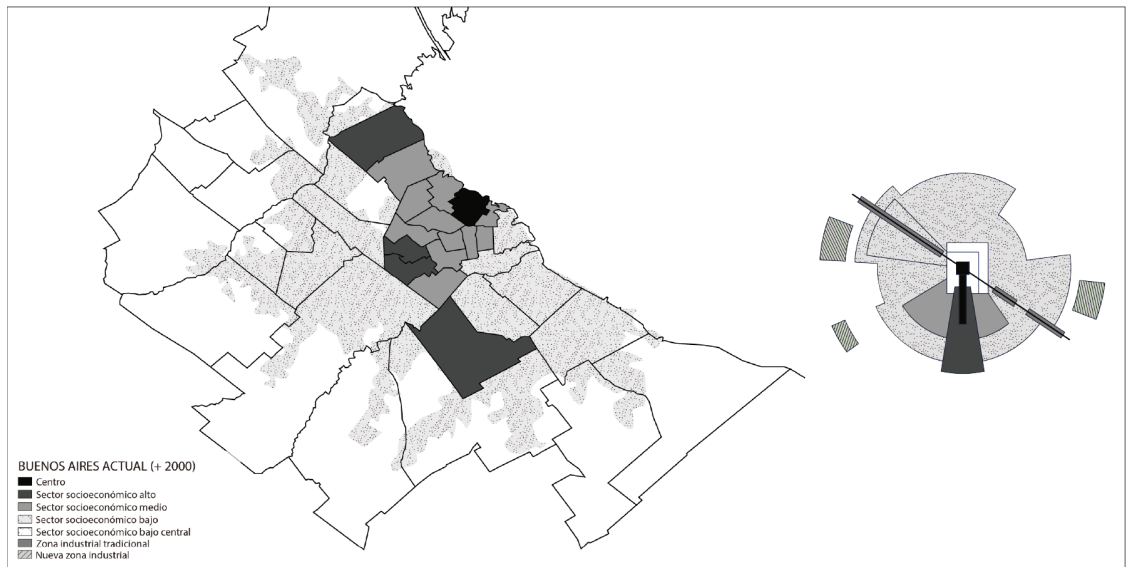
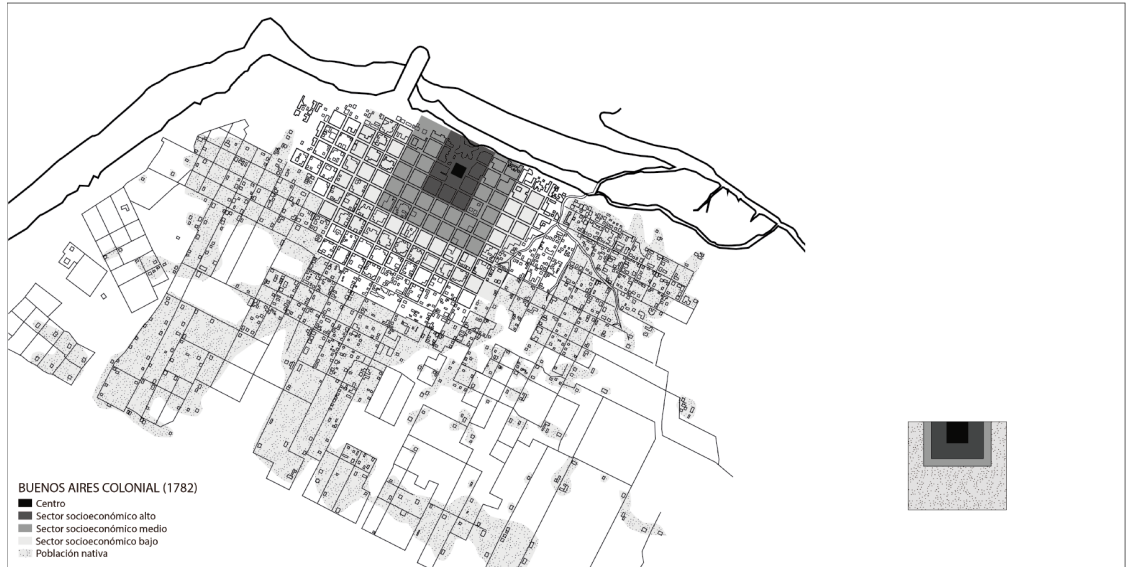
---

143 Unités policières et militaires qui joueront un rôle important dans le coup d'État perpétré par Augusto Pinochet en 1970 au premier gouvernement socialiste chilien dirigé par le président Salvador Allende.

144 Avant l'indépendance des États-Unis d'Amérique du Nord, les quatre premiers États avaient leurs capitales, Boston, Massachusetts, New York et XXXXXX, mais il est prioritaire d'avoir une capitale équidistante de l'ensemble du territoire, car ce qui est créé à Washington DC.

145 Au début du XIXe siècle en Argentine et au Chili le sud était inconnu, au Brésil et au Pérou l'Amazonie n'avait pas été explorée à fond, au Mexique ou au nord, puis revendue aux États-Unis, ni au sud autour du Chiapas. Tous ces territoires font l'objet d'une première appropriation à la fin du XIXe et au début du XXe siècle.

Les Imaginaires Urbains et le Future de la Ville  
Réappropriations et postcolonialité



**Plan 23. Plans comparatifs- Buenos Aires.**

*D'en haut. Buenos Aires pendant la colonie espagnole. Vers le bas. Rio de Janeiro aujourd'hui. Notez que la croissance et les transformations urbaines n'ont pas modifié la logique centre-périphérie, bien que le centre se soit agrandi selon le schéma de croissance du modèle de Borsdorf, Bähr et Janoschka (en bas à droite), la zone centrale élargie continue d'avoir la plus grande niveaux de revenu.*

tion nationale entrepris. L'opération épistémologique de construction à partir du discours d'un autre ennemi, expliquée par le Marshall Bauman dans le cas de l'Allemagne nazie et des juifs (Bauman, 2010, pp. 76-79), a permis à la population de Buenos Aires de naturaliser le meurtre de plus de 20 mille indigènes en les quelques années que la campagne a durées, comme avait été naturalisée la Shoah. Il s'agit d'un discours qui vise à mettre la modernisation avant tout, le progrès d'une nation comme unique objectif, et qui présente le bien commun de manière manichéenne. Juan Molina, architecte et historien argentin moderne, montre que le regard ambigu, typique de ceux qui continuent de justifier les massacres pour les objectifs atteints, quand il dit: «Les campagnes au Chaco d'une part, à la Pampa et à la Patagonie d'autre part, ont atteint l'intégration du territoire national non sans laisser des doutes sur le destin de ses colons indigènes vaincus ou partiellement intégrés, question encore controversée à l'entrée du troisième millénaire. L'axe Lima-Buenos Aires s'estompe et est finalement remplacé par Londres-Paris-Buenos Aires. La conquête du territoire, appelé «désert» dans le but de justifier son nettoyage, est une action sanglante juste avant la capitalisation de Buenos Aires» (Molina, 1999, p. 82). La modernisation de la capitale et son insertion sur le marché international, passait, aux yeux de la majorité métisse, pour l'extermination de la population argentine d'origine et l'approchement des puissances européennes, mais surtout, encore une fois, pour une campagne de promotion des migrations européennes.

En 1874, la loi n°817 sur l'immigration et la colonisation est promulguée par le président Avellaneda, la première partie prévoit la création du Département de l'Immigration et les mesures pour la promouvoir, la réglementer et la contrôler. L'article 14 rend transparente la volonté du gouvernement – le même qui se consacre simultanément à la Campagne du Désert - accordant aux immigrants européens un statut de citoyen bien plus important que leurs compatriotes.

**Article 14** - *Tout immigrant qui accrédié suffisamment sa bonne conduite et son aptitude à toute industrie, art ou commerce utile, aura le droit de jouir à son entrée sur le territoire des avantages particuliers suivants:*

**1ère** Être logé et entretenu aux frais de la Nation, pendant le temps fixé dans les arts. 45, 46 et 47<sup>146</sup>.

**2ème** Être placé dans le travail ou l'industrie existant dans le pays, auquel il préfère se consacrer.

**3ème** Être transféré aux frais de la Nation jusqu'au point de la République où vous souhaitez fixer votre adresse.

**4ème** Entrer libre de taxes, des vêtements, des meubles de maison, des instruments agricoles, des outils, des fournitures de l'art ou commerce qu'ils exercent et une arme de chasse pour chaque immigrant adulte, jusqu'à la valeur fixée par le Pouvoir Exécutif.

Cette campagne d'État a produit des résultats surprenants. En 1855, la province de Buenos Aires comptait 90 mille habitants et en 1914 la population était de 2 millions (la ville de Buenos Aires 1,5 million), l'augmentation en 59 ans était explosive (Modolo, 2016). Plus surprenant encore, un peu plus de 50% étaient des

---

146 Le délai était de 5 jours sauf maladie ou si l'immigrant était désigné dans une colonie - notamment dans le sud du pays - lorsque la durée est prolongée.

étrangers, la capitale est devenue un Babel qui a transformé même la langue castillane, la remplissant d'expressions et d'accents venant surtout d'Italie, d'où était le 60% des migrants. La ville a commencé à se sentir européenne, pour certains fiévreux, elle était plus européenne que certaines villes européennes (Molina, 1999, p. 84). La population a commencé à imiter et à assumer les formes et les comportements des grandes villes européennes, laissant le « coloniale » reléguée aux provinces. Pas seulement la moitié de la population venait d'Europe: «Les entreprises étaient presque toujours à capitaux étrangers, et les étrangers étaient leurs dirigeants, leurs majordomes et, parfois, même leurs contremaîtres; le travail, en revanche, est national; et national était aussi tout l'univers des intermédiaires engendrés par la production et la commercialisation» (Romero, 2001, p. 248). Cette fascination pour les métropoles européennes se traduit rapidement dans la ville. Le projet d'élargissement de 1875 préparé par Berraondo (non construit) est directement inspiré de la Barcelone de Cerdá (1860) et comprend la 1ère ligne de chemin de fer (1863) en Amérique Latine financé par des prêts de la Grande-Bretagne, ainsi que le projet de Puerto Madero (1882) indispensable pour que la porte d'entrée de la ville ressemble aux villes portuaires anglaises. En 1884, commence la démolition de la Recoba coloniale, ce qui permet la construction de la nouvelle Plaza de Mayo qui conduira rapidement à l'ouverture de l'Avenida de Mayo à la manière d'un boulevard français. Les vestiges du monde colonial cèdent la place, comme dans la plupart des villes d'Amérique, à des interventions d'inspiration haussmannienne et à une architecture néoclassique et académicienne.

Comme le rappelle Ramón Gutiérrez, les élites américaines sont convaincues que pour parvenir à leur développement, elles doivent abandonner tout décalage qui les relie à l'Espagne, avec la conviction qu'une partie de leur malheur était d'avoir été colonisés par les ibériques: «Pour cela, il fallait changer le propre composant ethnique et culturelle du continent remplaçant les créoles et les indigènes par des immigrants européens qui, paradoxalement, venaient d'une bonne partie de l'Espagne »(Gutiérrez, 1983, p. 403). L'Argentine et sa capitale Buenos Aires incarnent parfaitement cette prérogative, ce désir d'avoir été colonisé par les Anglais, les Français ou les Allemands, considérés comme plus développés que les Espagnols. Désir que, face à l'incertitude de savoir vers où diriger les destins des jeunes nations, garde fantomatique la volonté de continuer sous une domination qui guide son destin. L'autonomie de la ville vis-à-vis de l'imaginaire territorial est relative, étrangéisation du territoire résulte d'une étrangéisation de l'espace où se développe la vie et celui où l'on projette cet imaginaire. Enfin, la notion de lieu est à la fois sous-jacente au territoire et à la ville. Si une société néglige son territoire, elle prendra des décisions dans le même sens dans la ville, si elle comprend symboliquement que le territoire est entre les mains de sauvages, elle construira une ville le plus éloigné de cette notion de sauvagerie, si ce sauvage est l'être national, autochtone et indigène, il construira une ville aussi éloignée que l'indigène, et donc plus proche de ce qu'il comprend comme le non-indigène et civilisé, l'étranger. Les fantômes poussent l'aliénation.

Avec l'indépendance des pays d'Amérique Centrale et d'Amérique du Sud, la place du discours du maître devient vide, les guerres civiles entre pays voisins récemment indépendants qui ont duré jusqu'à la seconde moitié du XIXe siècle, sont



les symptômes d'une recherche infructueuse sur qui ou quoi doit occuper cet endroit. Après cette période, il est clair que la place est occupée par des puissances européennes immergées dans un processus de modernisation industrielle et avides de nouveaux marchés, entamant un processus de colonisation d'ordre symbolique et/ou culturel. L'auto-mépris racial, le saccage des ressources naturelles, l'endettement généralisé et, enfin, l'envie pour embellir les villes en imitant les capitales européennes, en témoignent. Puisque la souveraineté elle-même avait été construite à partir du libéralisme anglais et de la doctrine libertaire française, imiter leurs coutumes, leurs façons de s'habiller, de parler, de s'amuser et de construire leurs villes et leurs architectures, était une façon d'exercer la souveraineté, la souveraineté du maître, de ce nouveau maître dont le discours occupe la même place pour devenir colonial après la colonie, c'est-à-dire post-colonial, qui fut la marque avec laquelle les républiques américaines sont nées à la liberté. De la même manière que dans l'imaginaire des citoyens des nouvelles nations libres, la Grande-Bretagne, la France, l'Allemagne et plus tard les États-Unis, prennent la place du maître. Les élites croient être les héritiers ou les porte-parole de ce nouveau moment colonial fantomatique, la post-colonie et la manière des vice-rois et des fonctionnaires espagnols de la colonie, sont supposées supérieures aux illettrés, aux sauvages, aux indigènes ou aux indiens, c'est-à-dire les premiers habitants et, comme 300 ans auparavant, ils les ont dominés, exploités ou anéantis. Les capitales des pays américains, représentations symboliques des nouvelles républiques, matérialisent ce nouvel ordre social et ethnique à travers une ségrégation socio-spatiale clairement fondée sur la continuation de cet imaginaire colonial, qui se présente aujourd'hui sous forme de quartiers marginaux habités principalement par des ethnies non créoles.



## 8. CHAPITRE 08

### LA VILLE COLONIALE AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

#### 8.1. DEUXIÈME VAGUE COLONISATRICE, MÉTROPOLE EN ASIE ET EN AFRIQUE.

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et coïncidant avec le début de la 2<sup>e</sup> Révolution industrielle, les empires européens ont changé leurs politiques d'occupation dans les colonies qu'ils avaient en outre-mer. Le développement du chemin de fer et des bateaux à vapeur modifie les perspectives concernant la possibilité d'expansion des marchés, à la fois pour placer leurs marchandises ainsi que pour obtenir des matières premières à bas prix. A cela s'ajoute l'entrée en service des canaux de Suez en 1869 et ensuite celui du Panama, la fin de la traite négrière dans la plupart des législations européennes - même si ce n'est pas toujours efficace - modifie la logique productive et commerciale, d'une économie mercantiliste à la diversification des modes de production et une extension de la sphère commerciale au système mondial du libre marché (Goerg, 2012, p. 198)<sup>147</sup>. Sur le plan culturel, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'illustration était arrivé à sa fin, la pensée moderne était presque entièrement construite<sup>148</sup>; les grandes capitales sont dans un processus de transformation radicale, Paris, Londres et Vienne, dans cet ordre, deviennent universellement des modèles. Ce phénomène urbain à grande échelle dans les capitales impériales convertis en objets du désir, séduisants et éternels, génère presque immédiatement, l'émergence de l'urbanisme comme science universelle pour l'amélioration de la ville européenne. Il s'agit d'une tentative d'intégrer ce qui a été appris en Europe en termes techniques - mobilité, transports en commun, logements collectifs, eau, égouts, électricité, etc. - à la notion d'embellissement déjà pratiquée depuis le XVII<sup>e</sup> siècle. Les écrits de John Ruskin, où l'architecture se développe dans sa dimension historique, urbaine et éthique; le travail du pionnier Patrick Geddes<sup>149</sup> et le livre de Camillo Sitte, *Construction des Villes selon les Principes Artistiques* de 1889, reflètent les débats engendrés par ce nouveau souci de la ville. Le souci que vous trouverez dans les colonies - une fois de plus - un espace d'expérimentation et de reproduction de ce qui a été déjà connu et aussi d'expériences inédites dans l'hémisphère nord.

En Europe, la préoccupation centrale de la nouvelle science urbaine était l'expansion de cette ville apparue sur les bords à cause des migrations attirées par l'industrialisation. Le grand dilemme était de faire en sorte que cette exten-

---

147 La fin des colonies en Amérique et la domination anglaise poussent le libéralisme et par conséquent le marché libre, marquant la fin de l'ère des corsaires, des pirates et de la contrebande en raison de la fermeture des frontières.

148 La plupart des grands ouvrages de la pensée moderne avaient déjà été écrits: par Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure* (1781), par Hegel, *Phénoménologie de l'esprit* (1807), par Karl Marx, *Capital* (1867)

149 L'activité urbaine de Patrick Geddes est bien avant la publication de ses *Villes en évolution* de 1915, en 1890 il met en place et fait circuler dans plusieurs villes l'exposition urbaine: *Cities Exhibition*.

sion soit construite avec la même qualité que l'ancien centre (Secchi, 2014, p. 77) un centre d'origine médiévale avec des zones renaissance et baroques. Pour l'urbanisme moderne, la référence épistémologique était cette ville construite entre le XI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle appelé centre en termes d'espace, mais qui constitue symboliquement le centre d'attention et d'inspiration à partir duquel on prend les éléments à réinterpréter, les contenus et les significations. Dans les colonies, cependant, les préoccupations étaient différentes. Le préexistant n'a été valorisé qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle et avec un regard protectionniste paternaliste. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, les centres existants, lorsqu'ils existaient, ont été démolis partiellement (Alger ou Casablanca) ou totalement (Saigon). Bien au contraire, la priorité a toujours été la séparation et la différenciation qui devaient exister entre la ville des colonisateurs et la ville des colonisés. «Au-delà de la diversité des réalisations, la ségrégation socio-spatiale s'impose comme l'élément fondamental, commun aux villes, quelle que soit leur genèse. Sous des apparences multiples, la ségrégation symbolise l'empreinte occidentale » (Goerg, 2012, p. 202). Il n'y a pas de ville coloniale au XIX<sup>e</sup> siècle qui ne fasse pas cette différence en termes urbains et architecturaux. Quelle est la force de cette empreinte? Combien peut-elle transcender la période de colonisation elle-même? Cette empreinte a pu atteindre nos jours? L'analyse des villes d'Amérique - Mexique, Lima, Rio de Janeiro, Santiago du Chili et Buenos Aires - montre que, quelles que soient les différences dans les processus d'appropriation au cours de la période indépendante, l'empreinte de ségrégation est restée presque intacte. La ville s'est agrandie et quelques caractéristiques symboliques ont bougé de sorte que le nouveau centre agrandi augmente son niveau socio-économique, améliorant des zones qui étaient auparavant périphériques et exclues. Cependant, cette empreinte, cette construction symbolique qui suppose une ville de colonisés / européens / créoles et une autre de colonisateurs/indigènes, ne s'est pas dissoute. De la même façon qu'en Amérique latine, la nouvelle ville n'est pas une ville d'espagnols ni d'indiens, car aucun des deux acteurs existe plus dans la ville, les caractéristiques symboliques se sont déplacés pour générer une ville d'élites locales en termes ethniques, intellectuelle, économique et sociale, et une ville pour les autres.

L'analyse des villes d'Asie et d'Afrique nous permettra d'évaluer la manière dont cela se passe sur d'autres continents. Ce qui semble clair, c'est que la notion de ville coloniale testée entre le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle, présente une grande similitude avec les intentions et les mécanismes des colonies espagnoles entre le XV<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle. Bien qu'à cette période, les sièges coloniales d'Afrique et d'Asie se caractérisent par être des enclaves fortifiées qui maintiennent la population européenne séparée à l'intérieur des murs et laissent les premiers habitants en dehors; le besoin de vie sociale, la présence minimale de femmes européennes, le confort de la servitude, entre autres, ont fait que la population se mélange, à l'intérieur et à l'extérieur des murs - quand il y en avait - et en général dans les villes. Le métis est devenu un personnage urbain important en nombre, surtout dans les villes fondées par les portugais qui étaient majoritaires sur ces continents. Cependant, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, coïncidant avec une plus grande possession de territoire par les européens, la croissance des villes et la présence de femmes et de familles dans les colonies; l'urbanisme prend le relais, se dévelop-



pant comme une discipline scientifique dont les approches et les outils visaient à établir des normes et des plans que les institutions coloniales cherchaient à mettre en œuvre avec plus de rigueur qu'au cours des siècles précédents. En d'autres termes, la politique urbaine revêt une grande importance dans le monde colonial.

L'occupation européenne à l'intérieur des continents asiatique et africain a généré des tensions frontalières entre les empires coloniaux. Aussi les dénonciations des exactions commises au Congo par les forces de Léopold Ier de Belgique, ont généré le malaise en leurs pairs européens. Entre le 25 novembre 1884 et le 26 février 1885, la Conférence de Berlin a eu lieu où la plupart des pouvoirs se sont réunis pour conclure des accords sur la liberté des échanges en Afrique centrale (la zone des Congos), l'interdiction de la traite des esclaves, la neutralité des territoires couverts par le fleuve Congo (Acta, 1985) et pour définir les limites qui posaient problème (Caemanos, 2016, pp. 149-150). Cette définition des frontières des états coloniaux, notamment en Afrique, oblige à définir leurs capitales. Bien que l'avancée de l'urbanisme ait transformé le panorama des centres habités en général, ce sera dans les capitales des colonies d'Afrique et d'Asie récemment délimitées, où les administrations mettront davantage d'efforts pour que l'urbanisme et l'architecture expriment la présence européenne et son hégémonie.

### ***New Delhi, capitale européenne de l'Inde de Gandhi.***

New Delhi est un cas emblématique de cette politique impériale. Ayant le vice-roi anglais resté à Calcutta depuis le début de la période d'occupation, il a été décidé en 1911 de déplacer la capitale à Delhi, à l'instar des États-Unis qui construisent une nouvelle ville plus proche du centre de gravité de l'ensemble du territoire (Roger, pp. 1932, 299). Les Anglais avaient pris le contrôle de Delhi en 1803<sup>150</sup>, mais après le soulèvement de 1857, leur attitude envers la ville et ses habitants avait changé, comprenant qu'une modernisation et une occidentalisation plus intenses étaient nécessaires, ce qui devait détruire une partie de la ville et la transformer. Même, "some suggested that razing the city would suitably "symbolic of the invincibility of british power". Others contended that only major monuments be demolished» (Evenson, 1989, p. 99). La décision de déplacer la capitale a été interprétée de différentes manières, comme un hommage au développement à l'époque Moghole<sup>151</sup>, comme une opportunité de construire une image de l'Inde britannique, comme une décision territoriale de responsabilités politiques, et aussi, du point de vue anglais, comme la continuité du bienveillant rôle britannique de diriger l'Inde sur son chemin vers la démocratie. (Evenson, 1989, p. 104).

Pour le projet le célèbre architecte Edwin Lutyens a été choisi pour son lien aux idées d'une ville jardin et recommandé par le RIBA. Entouré d'autres urbanistes anglais, le projet conçu par l'équipe a mis en scène des idées de la cité-jardin en les intégrant à grande échelle avec des éléments locaux, en construisant des perspectives

150 La ville avait été fondée en 1639 par l'empereur Shah Jahan, étant depuis le début le lieu de résidence des dirigeants moghols.

151 Période au cours de laquelle le développement artistique a servi à réconcilier le monde islamique - qui a envahi cette région au début du Xe siècle après JC - avec le monde hindou (Evenson, 1989, 104).

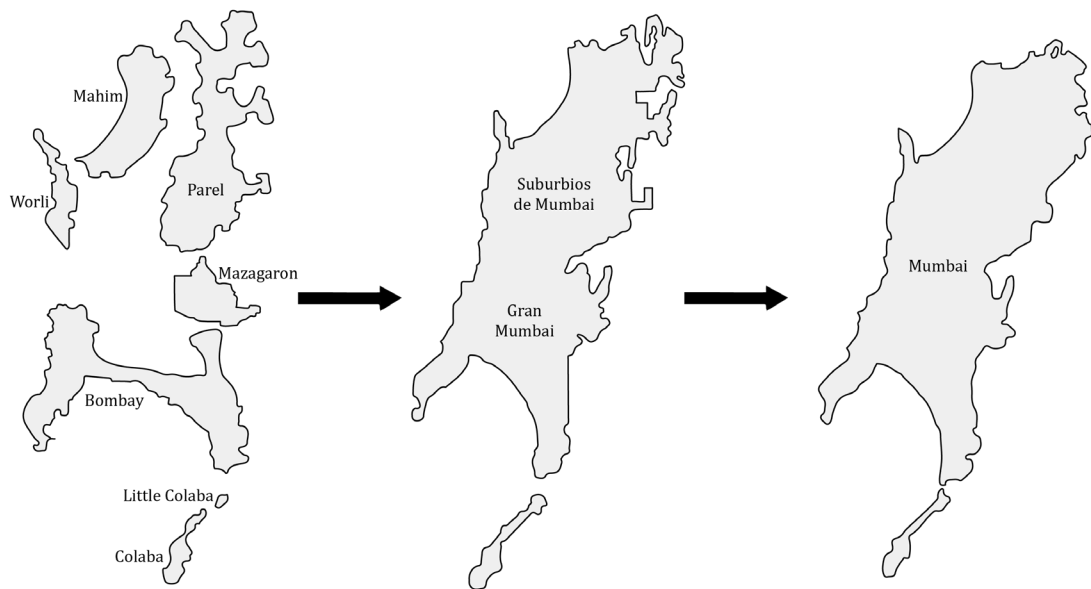
monumentales à travers de longs boulevards complétés par de bâtiments emblématiques tels que les mosquées Purana Quila et Jumma Masjid. Il s'agit d'appliquer l'urbanisme baroque avec les innovations haussmanniennes à Paris et à la formalité du français Major l'Enfant à Washington; l'urbanisme européen mis en pratique pour créer une capitale impériale. «New Delhi représente la victoire du colonisateur, par son échelle et sa conception étrangère à la tradition indienne. Cette victoire est toutefois superficielle, car la ville échappe au contrôle par son monumentalisme» (Goerg, 2012, p. 345). La monumentalité de New Delhi exprime l'effort de mettre en scène la splendeur impériale, le néoclassicisme qui est déjà monumental se dépasse dans un exercice rhétorique et discursif, dans une tentative de dépasser la monumentalité de l'architecture indienne. Cet excès est une conséquence des discussions au sein de la vice-royauté, pour Lord Hardinge, le vice-roi, ce fut une grave erreur de mettre de côté l'architecture indienne et que Delhi soit une ville purement occidentale au milieu d'orient. Mais pour Lutyens, l'architecture indienne n'existait pas, «they are just spurts by various mushrooms dynasties with as much intellect as there is in any other art nouveau ...India has never had any real architecture, and if you may not graft the West out here, she never will have any... » (Evenson, 1989, p. 105). Déni et affirmation, la même contradiction subie par les espagnols face à Tenochtitlan qui les a conduits à la détruire et à construire une place et des bâtiments à une échelle jamais vue auparavant en Europe. Contrairement au Mexique, les anglais décident de construire sur une zone vide, au sud du vieux Delhi, sans références, et c'est ce vide référentiel qui conduit la nouvelle capitale à une notion d'échelle plus proche de celle d'une maquette qu'à l'architecture, s'assimilant à la formalité du Taj Mahal que Lutyens lui-même considérait plus comme un scénario que de la architecture.

Appréciant ou rejetant l'architecture indienne, l'incorporant ou non, les positions de l'architecte et du vice-roi ont convenu que New Delhi devait être séparée de l'ancienne ville, il n'y avait pas de contradiction à ce sujet. Presque comme illustrant Franz Fanon, la ville sait ce qu'elle veut mettre en scène: «Dans la société coloniale, l'organisation spatiale est apparemment dépourvue de contradiction et de fluidité, elle paraît être une forme unilatérale: "La première chose que l'indigène apprend, c'est rester à sa» (Kipfer, 2019, p. 80). La colonisation construit une pratique spatiale dans laquelle les colonisateurs et les colonisés doivent être clairs sur les lieux qu'ils occupent en termes symboliques et physiques, cela n'implique pas qu'il n'y a pas nécessairement une vie en commun, mais chacun à sa place. Comme on l'a vu dans le cas des pays américains, au bout du compte, les colonisés (la servitude) retournent dans leurs quartiers, à la caserne, dans les salles de service. Le mandat et la symbolisation d'une pratique de l'espace ségrégué, oblige la séparation de la ville hétérogène pour construire la nouvelle capitale, mais cette même action, inutile et excessive, finit par entraver l'ajustement scalaire de la ville. Le vide sur lequel la ville se lève, déplace l'architecture, la vide de contenu, devenant en une grande maquette dont le seul appui est le mandat rhétorique: se différencier, se séparer, se ségréguer.

Alors que l'Angleterre habille New Delhi d'un langage architecturale occidentale, l'Inde se dépouille des traces quotidiennes de ce langage. En 1915, le Mahatma Gandhi arrive en Inde et quitte rapidement ses habits occidentaux, d'abord il ne porte que du coton natif, puis file et tisse ses propres pièces avec

un minuscule rouet et en 1921, il appelle toute l'Inde à brûler les objets anglais d'utilisation quotidienne, en particulier des vêtements. Gandhi et l'Inde se déshabillent, se débarrassent de tout ce qui vient de l'occident. La désobéissance civile est une guerre symbolique qui se manifeste de différentes manières, les actions de Gandhi et la construction de New Delhi sont deux voies qui mettent en évidence les chemins opposés et sans retour que l'Inde et l'Angleterre ont empruntés. En 1929, le vice-roi Lord Irwin prend possession du nouveau palais et un an plus tard, le Congrès indien demande l'indépendance. Un demi-siècle avant John Ruskin a appelé à l'austérité et la vérité dans l'architecture, construisant le fondement éthique de la modernité, des textes qui ont certainement guidé Gandhi lui-même dans la compréhension des injustices et des inégalités (Evenson, 1989, p. 109). Pourquoi New Delhi est-elle construite avec une grandiloquence plus typique du milieu du XIXe siècle? Suivant la définition européenne entre état-nation et capitale, New Delhi devait exprimer ce qu'était l'Inde pour le Royaume-Uni, le problème était que le sous-continent avait aux yeux des britanniques une culture supérieure à la leur, même s'ils avaient du mal à l'accepter. Cela s'exprimait dans leurs religions, mère de toutes les religions du monde, leur notion de démocratie, leur cuisine sophistiquée, leur soin élaboré du corps et leur haute spiritualité; face à cette culture, les Anglais devaient exprimer la supériorité d'un empire qui l'était qu'en force et en technologie productive et militaire. Cela semblait être compris par le vice-roi, mais pas par Lutyens, qui s'efforce dans des gestes néoclassiques vides de contenu, ce vide qui gonfle l'échelle et cherche à exprimer la supériorité de l'autorité à travers d'une monumentalité vide et formelle.

Ainsi, l'organisation spatiale de la capitale établit 5 zones hiérarchiques selon la race, au fur et à mesure qu'elles s'éloignent des bâtiments du pouvoir du centre. Au centre se trouvaient le vice-roi et les fonctionnaires anglais et blancs, puis les ambassades européennes et d'autres institutions similaires, suivis de la noblesse indienne, des employés subalternes et enfin, des métis anglo-indiens qui se situaient entre l'ancien et le nouveau Delhi dans l'échelle la plus basse. Pour certains auteurs européens comme Goerg, «Cette organisation rigoureuse permis à certain analystes de voir dans cette volonté de domination spatial total le dernier effort de la Grande-Bretagne pour imposer son ordre sur le chaos indien» (Goerg, 2012, p. 345). Ce qui était le chaos pour les Européens, n'était rien d'autre que l'expression d'une société hétérogène, divisée par des castes, mais d'un fonctionnement intégré. Contre cette logique de métissage difficile à lire pour les Anglais, l'urbanisme naissant était régi par des critères peu raisonnables, comme la ségrégation urbaine derrière le zonage qui se termine par les propositions racialisées de Burgess à Chicago en 1923. L'ordre signifiait que chacun «occupe la place qui lui correspond». Comme le rappelle Anthony King, les débuts de l'urbanisme ont été principalement marqués par des codes militaires et politiques, comme le cas de la colonisation, et ensuite par des codes économiques et culturels (King, 2015, p. 47). Où le culturel doit être lu comme l'imaginaire institué à travers le monde par le racisme scientifique, une théorie mondialement acceptée qui définit les modes de vie, les relations, les appréciations en général, qui s'expriment évidemment dans la production de l'espace urbain. Cette logique, selon King, construit des villes



**Schéma 12. 7 îles à partir desquelles la ville de Mumbai a été formée.**

*Schéma des 7 îles que l'Empire portugais a vendues à la couronne anglaise, qui a comblé les lacunes pour former ce qui est maintenant Mumbai.*



dont le rôle est d'élargir le marché capitaliste des biens produits par l'industrie essentiellement européenne, de sorte que les processus d'urbanisation du monde post-colonial (anciennement appelé le Tiers-Monde) sont définis par Castells comme celle de «l'urbanisation dépendante», dépendante du système capitaliste (King, 2015, p. 49).

La dépendance des pays de l'hémisphère sud, étendue à la situation post-coloniale jusqu'à nos jours, naît dans les processus coloniaux soutenus par la construction symbolique qui construit une hégémonie à partir du pouvoir et des préjugés raciaux. Même si Castells minimise l'origine impériale et ses conséquences dans la dépendance, sa propre analyse conclut que le sous-développement n'est que l'autre face du développement: «Autrement dit, il ne s'agit pas de différentes séquences de développement, mais de l'expansion d'une même structure de base, du mode de production capitaliste dans lequel différentes formations sociales accomplissent des fonctions différentes et ont des caractéristiques particulières qui correspondent à ces fonctions et à sa manière de s'articuler» (Castells, 1977, p. 54). Autrement dit, comment l'explique Quijano, le mode de production capitaliste consolidé pendant l'impérialisme du XIXe siècle, est la structure de base à partir de laquelle les logiques de dépendance qui sont à l'origine de l'urbanisation dans les pays postcoloniaux sont construites, qui à leur tour structurent la domination, l'exploitation et l'asymétrie. À la base, cependant, se trouve la volonté d'exprimer symboliquement la supériorité militaire et la prétendue supériorité culturelle, existant comme un imaginaire institué prédominant de la société mondiale du XIXe siècle, étendu au XXe siècle, et exprimé avec une clarté pédagogique dans la nouvelle capitale d'Inde, New Delhi.

### ***Mumbai, des îles pour toujours.***

Bien qu'elle n'ait jamais été la capitale, Bombay - aujourd'hui Mumbai - est rapidement devenue la ville emblématique de l'Inde, d'une part en raison de l'importance qu'elle avait en tant que port d'entrée et de sortie en termes commerciaux, en plus de son paysage magnifique et sûr en raison d'histoires fantastiques venus à l'Occident, en particulier, le fait que sept îles se rejoignent pour former l'une des villes les plus peuplées et les plus importantes du monde. Mumbai est une ville dont la logique territoriale coloniale prévaut jusqu'à nos jours, les difficultés de l'unification des îles ont été le coût que les secteurs les plus pauvres ont payé, et très cher. «Mumbai's geography has been completely ignored by planners who typically think of technocratic solutions to most city problems» (D'Monte, 2013, p. 170). Cette attitude s'est maintenue depuis la démolition des murs du fort George, construit en 1769, lorsque la ville a commencé sa croissance<sup>152</sup>, accélérant le processus de récupération des terres de la mer et son drainage, ce qui permettra de rejoindre les îles et de construire la ville (Goerg, 2012, p. 164). La relation entre l'écologie et la ségrégation spatiale commence avec l'incendie de 1803, lorsque les autorités anglaises forcent la sortie de la population indienne la plus pauvre de l'enceinte

152 Fidèles à leurs traditions, les Portugais ne se sont pas étendus au-delà du château construit au XVe siècle et de ses environs, mais quand il est passé aux Anglais en 1661. Bombay passe aux Anglais grâce au mariage de Carlos II avec Catalina de Braganza et les L'accord respectif signé en 1661, cependant, les Anglais ont pris possession de Bombay en 1666 et en 1668 il a été loué à la British East Indian Company.



**Image 92. Maison à Mumbai, proche de Malabar Hill.**

**Image 93. Dharavi, Mumbai.**

*Antilia, la maison la plus chère du monde, propriété de l'entrepreneur indien Mukesh Ambani, pas loin du 3ème slum le plus grande du monde, un autre ville défini par l'inégalité.*



fortifiée, les déplaçant vers l'esplanade nord, dans ce que l'on appellera plus tard Black Town, le prospère quartier commercial indien de grande activité et des constructions en bois. L'intérieur du fort se renouvelle, ordonnant des rues et réalisant des travaux d'assainissement, mais ce sera surtout l'architecture en pierre qui commencera à donner à la ville son caractère propre. Cependant, et paradoxalement, «While the British sought to expel the Indians from the fort, they also had been abandoning it as a place of residence. Like their counterparts in Madras and Calcutta, the British in Bombay had a strong preference for low-density housing» (Evenson, 1989, p. 75). L'habilitation et l'occupation des familles anglaises commencent à Malabar Hill, une zone du continent sur le bras opposé de la baie, au motif d'être une zone bien ventilée et donc plus saine, mais en profitant de l'occasion pour se séparer de la Population indienne, «mettant de l'ordre» à l'hétérogénéité permissive précédente. La structure de ségrégation de base commence à prendre forme.

Vers le milieu du XIXe siècle et grâce à l'augmentation des usines à Bombay<sup>153</sup>, la ville est devenue le principal point d'exportation du coton vers l'Europe, 71% du coton qui est arrivé en Grande-Bretagne partait de Victoria and Princes Dock, les chiffres étaient en augmentation depuis l'indépendance des USA et pour l'ouverture du canal de Suez (1869) le port était à l' hauteur de Liverpool et les plus importants du monde. Le développement du réseau ferroviaire a contribué à cette croissance, mobilisant également la population de l'intérieur attirée par l'effervescence commerciale qui a fini par se situer dans la partie nord de la ville. Le fait que les élites indiennes<sup>154</sup> aient conservé la propriété des terres urbaines et agricoles pendant la colonie leur a permis de s'intégrer dans le système économique et de participer à l'accumulation de richesses. En fait, ils possédaient de grandes propriétés, menaient une vie de luxe, avec de beaux chevaux, des voitures, coïncidant dans certains clubs et espaces sociaux avec les Anglais<sup>155</sup>. L'élite indienne vivait à Churchgate et également dans le quartier de Bendhi Bazaar, tandis que Malabar Hill restait un quartier à prédominance anglaise. En même temps que la ville se développait horizontalement vers le nord, elle le faisait verticalement dans la zone du Fort, dont les murs ont été démolis en 1862, cherchant à se débarrasser de ce qui était considéré comme un appareil militaire inutilisable<sup>156</sup>, coûteux à entretenir et malsain. La démolition a permis à la ville de fournir de nouvelles routes, des espaces ouverts et des terrains où d'imposants bâtiments publics sont construits dans un style néo-gothique, certains avec des nuances orientales, mais toujours conçus par des architectes anglais, tels que la Cour Judiciaire de JA Fuller, Victoria Station de Frederick Williams Stevens ou le bureau de la Poste Général de John Begg. Des

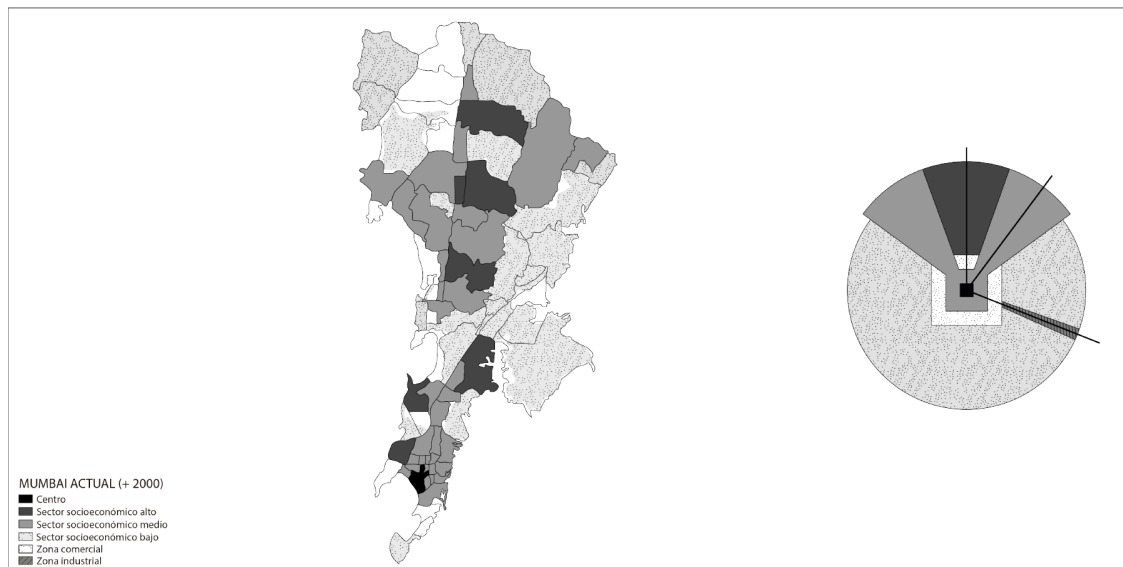
153 En 1854, le Bombay Spinning, la Weaving Company a été ouverte et en 1860 six autres usines de fils de coton (Evenson, 1989, 39).

154 Le système de castes de l'Inde, avec les Brahmanes et les Kshatriyas, nés respectivement de la bouche et des épaules de Brahma, est le plus élevé, dédié aux travaux de direction et de réflexion ou de direction et de défense, a été le système de différenciation hindou social, surtout dans le sud, car dans le nord la présence musulmane est forte.

155 Ce n'est pas qu'il y ait égalité des chances, le fait que pendant la période portugaise, ils ont maintenu le régime foncier, leur a donné la possibilité de participer au boom des exportations de coton, cependant, comme l'entreprise a changé d'échelle, les Anglais ont pris plus force. En fait, alors qu'en 1861 il y avait 7 marchands indiens parmi les plus importants, en 1875 il n'y en avait qu'un parmi les 12 premiers (Hazareesingh, 2007, 23).

156 Les murailles s'érigent pour se protéger contre d'éventuelles attaques du royaume du Maharashtra.

## Les Imaginaires Urbains et le Future de la Ville *Réappropriations et postcolonialité*



### **Plan 24. Plans comparatifs- Mumbai.**

*D'en haut. Mumbai pendant la colonie anglaise. Vers le bas. Mumbai aujourd'hui. Notez que la croissance et les transformations urbaines n'ont pas modifié la logique de l'occupation spatiale par rapport au niveau socio-économique, bien que le centre se soit élargi selon le schéma de croissance du modèle de Borsdorf, Bähr et Janoschka (en bas à droite), les zones précaires sont toujours situés dans des zones de sol vulnérable.*



bâtiments commerciaux ont également été érigés, en particulier là où se trouvaient les murs du fort, tels que Arcades on Dadabhoj, Arcades on Rampart Row ou Elphinstone Circle. Les fortunes ont augmenté rapidement, aussi rapidement que la valeur des terres a augmenté, ce qui a également permis la croissance d'une bourgeoisie urbaine locale.

En 1840, Bombay atteint 500,000 habitants et en 1890 les 800,000<sup>157</sup>, cette croissance accélérée dans une ville avec une géographie «d'îles» de terres stables et de vastes zones récupérées de la mer, donne naissance vers la fin du XIXe siècle à une ville densément peuplée avec des différences notables, 37% de la population vit dans 3,5% des terres urbaines atteignant une densité de 635 hab/ha, tandis qu'une grande partie de Bombay jouit d'une densité de 20 hab/ha. Cette plus grande densité de la zone nord est due à la prolifération des dortoirs, des espaces improvisés même dans le couloir pour que les ouvriers dorment. De faibles extensions vers l'arrière, devant ou au-dessus de ce qui existait, qui s'effondrent fréquemment. Si l'on ajoute à cela le manque de services d'eau et drainage, le résultat est un paysage de précarité et de pauvreté dans environ 40% de la ville (Evenson, 1989, pp. 39-41). La première grande expansion est dans la zone de Byculla, à l'est se trouve la zone des ports et des entrepôts, au nord les zones industrielles et les dépôts du système ferroviaire, la grande population est basée sur des zones récupérées de la mer, de grandes zones de vie avec des caractéristiques ci-dessus décrites qui souffrent également de façon permanente de «l'analphabétisme écologique». Pendant les saisons de fortes pluies, Mumbai reçoit 934 millimètres de pluie qu'elle n'a aucun moyen d'évacuer, si c'est un problème en 2005, au XIXe siècle, c'était un cauchemar (D'Monte, 2012, p. 171). Mumbai commence à prendre cette physionomie d'enclaves de ville formelle et de grandes zones de précarité, qui deviendront plus tard les grands (bidonvilles) *slums*, aussi caractéristiques de la ville que son centre. Comme nous l'avons vu, le développement de la ville n'empêche pas l'émergence d'une inégalité notable, «Bombay encompassed dramatic contrast of wealth and poverty, opulence and squalor» (Evenson, 1989, p. 41).

Tout au long du XIXe siècle, la forme et l'organisation spatiale de Mumbai seront définies pour différentes raisons, le commerce et les possibilités d'expansion grâce au système ferroviaire, le prestige et le pouvoir des élites coloniales, la concurrence pour les terres urbaines entre les Anglais et les Indiens, la croissance industrielle et l'augmentation de la démographie (Hazareesingh, 2007, p. 17). Derrière ces aspects le territoire et l'écologie persistaient comme un fantasme marquant le contraste entre la prospérité des territoires des îles et la pénurie des zones récupérées de la mer. La disposition des lignes de chemin de fer qui reliait le port, les zones de production à l'intérieur et à l'extérieur de Bombay, les nouveaux développements tels que Bandra et plus tard l'aéroport avec la zone de résidence britannique au sud (Malabar Hill ou le Fort) divisent davantage la ville, laissant des zones précaires isolées entre les lignes de chemin de fer, et donc encore plus ségréguées. « Indeed "suburban town planning" closely followed the fragmentation model of the development of Bombay itself » (Hazareesinh, 2007, p. 57). Il faudra attendre une épidémie de peste bubonique en 1896 qui contraint les Anglais à fermer leurs ports

---

157 Croissance rapide si l'on considère qu'avant l'incendie ne dépassait pas 100 000 et pendant l'occupation portugaise 10 000.

aux navires de Bombay pour que les autorités décident d'améliorer les zones des travailleurs. En 1898, la City of Bombay Improvement Act (Loi sur l'amélioration de la ville de Bombay) a été signée, elle établit des mesures de caractère différent pour l'amélioration de l'assainissement de la ville<sup>158</sup>, les installations sanitaires et l'ouverture des rues dans ce dense réseau. En 1909, 50,000 personnes avaient été expulsées et malgré le fait que la loi établissait une politique de logement social pour les travailleurs, les propriétaires fonciers ont construit des bâtiments (*chawls*) avec de pièces très réduites, sanitaires inadéquates et dont l'eau n'atteignait pas les étages supérieurs. En 1911, 80% de la population vivait dans des appartements d'une pièce et une étude de 1920 a défini l'existence de 3 types de logements: les maisons unifamiliales où ils louaient des chambres à des familles entières, les maisons agrandies pour louer des chambres et, enfin, des bâtiments de 7 étages où entre 500 et mille personnes vivaient dans des pièces sans lumière ni ventilation (Evenson, 1989, p. 139). Malgré cette situation, les lois successives sur l'urbanisme de Bombay Town Planning Act's (1915, 1919, etc.) n'ont pas introduit de meilleurs instruments de planification, elles ont simplement permis aux agences coloniales de prendre des terrains de banlieue et de construire des bâtiments pour le marché, ce qui prouve que la principale préoccupation de la planification urbaine moderne devait être un instrument d'expansion du capital plutôt que de répondre aux besoins et aux intérêts de la plupart des citoyens. (Hazareesinh, 2007, pp. 53-54).

C'est le Bombay où Patrick Geddes<sup>159</sup> arrive en 1920. Sa première critique met l'accent sur le thème sanitaire ainsi que sur les transports qui mènent à trop détruire et à construire peu et mal. Les élites privilégient les routes plutôt que le logement pour leur propre confort (Hazareesinh, 2007, p. 51), tandis que le biologiste écossais promeut une politique de chirurgie, plus respectueuse des réalités locales et moins chère (Goerg, 2012, p. 241). Pendant près de 10 ans qu'il est resté en Inde, Geddes a été engagé dans une campagne pour diffuser les idées naissantes de l'urbanisme moderne, pour lui, une ville en croissance comme Bombay exigeait un large sens de la citoyenneté, l'engagement et la participation aux affaires locales. Il a demandé que les réseaux d'eau et de santé ne soient pas considérés comme des privilèges mais comme des besoins d'importance politique et impériale. La pauvreté matérielle la considérait comme un obstacle à la citoyenneté active, non seulement parce qu'il s'agissait des secteurs interdits de voix et de vote, mais parce que les limitations matérielles empêchaient, à leurs yeux, la construction d'un corps de citoyens (Hazareesinh, 2007, p. 176). Bien que dans son discours il ait indiqué aux plus riches et aux politiciens une plus grande préoccupation dans l'amélioration de la ville, Geddes n'a pas directement soulevé la responsabilité coloniale et municipale sur la situation de la ville. Cependant, ses formulations ont été prises par la presse, en particulier *The Bombay Chronicle*, d'où on lançait de critiques à la commune en insistant sur la relation directe entre la pauvreté et le manque de

---

158 Des parties complètes de la réglementation précédente sont introduites, elles permettent aux expropriations, aux délocalisations, aux subventions et aux mécanismes de location et de propriété de rendre opérationnelles les améliorations.

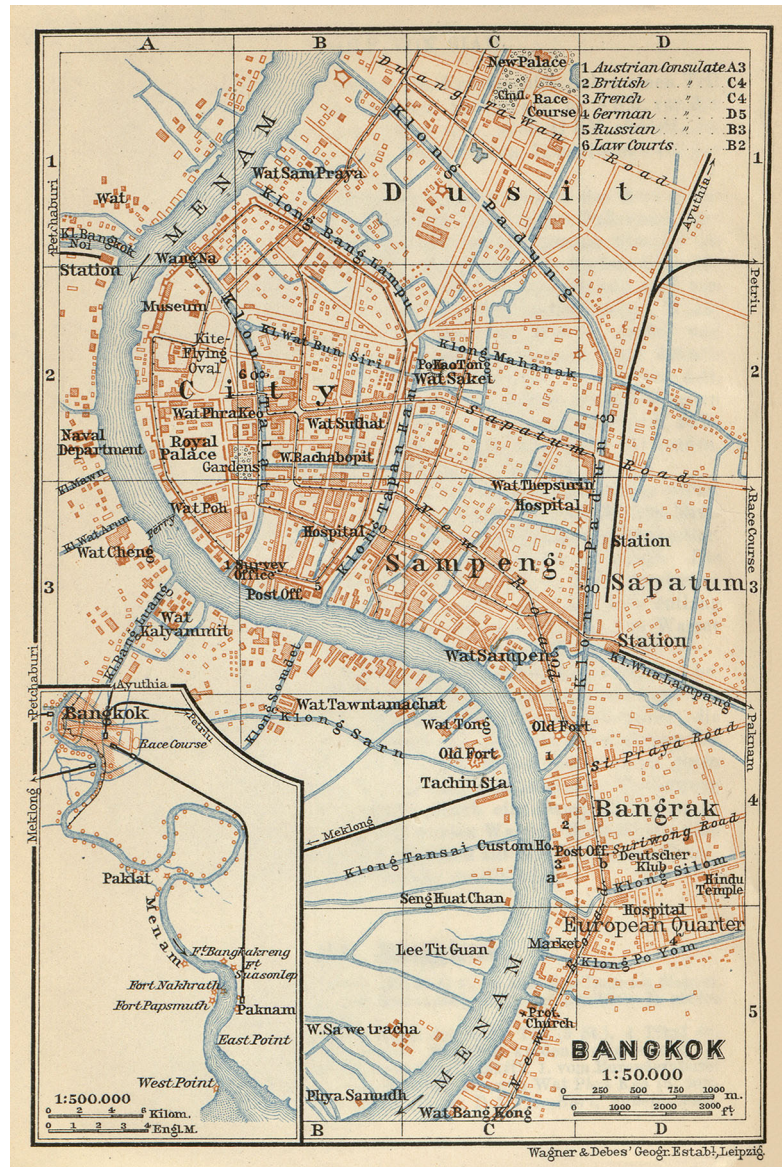
159 Patrick Geddes, biologiste écossais considéré comme le père de l'urbanisme moderne. Sa démarche est aujourd'hui reprise par son profond caractère écologique et social. Il est arrivé en Inde en 1915 avec son exposition «Cities and Urban Planning», car il est déclenché à la Première Guerre mondiale et ne peut pas continuer sa tournée à travers différents pays d'Europe, et reste jusqu'en 1924. À Mumbai il a vécu entre 1920 et 1924.

citoyenneté. Mais en Inde, les corporations municipales sont fondées sur le soutien d'entreprises commerciales qui délèguent le pouvoir aux élites sociales, en particulier aux commerçants. Les électeurs sont propriétaires de terrains ou de riches locataires, anglais ou locaux, et l'élection du maire ou du président n'était pas définie par les autorités coloniales (Goerg, 2012, p. 255). Cependant, les élites se sentaient socialement plus proches des colonisateurs, avaient des intérêts communs et une vie sociale partagée, de sorte qu'elles étaient imperméables aux réflexions de Geddes et aux critiques sur *The Bombay Chronicles*<sup>160</sup>.

Les efforts pour améliorer la ville ont continué à ignorer que la base structurelle des inégalités réside dans le territoire, l'histoire du Bombay d'hier au Mumbai d'aujourd'hui ne semble pas confirmer l'existence de "ecological illiteracy" (l'analphabétisme écologique) que D'Monte soutient. Au contraire, Mumbai semble être l'héritier de l'imaginaire colonial de Bombay, celui de quelques îles qui appartiennent à ceux qui détiennent le pouvoir, des portugais et d'anglais qu'à l'origine ont négocié les îles et qui ont été rejoints par l'élite locale pour les occuper et en tirer des fruits. Lorsque les terres récupérées de la mer ou des marécages sont correctement habilitées, elles servent pour la location des mêmes secteurs marchands qui ont développé et gouverné Bombay au XIXe siècle. Contrairement aux autres régimes coloniaux, les élites mumbaikars partageaient une partie du pouvoir avec les colonisateurs. En fait, les îles ont été initialement vendues aux Portugais par les Moghols, et l'accord entre l'élite colonisée et les colonisateurs était de plus en plus étroit. Cela a été mis en évidence dans des projets tels que Back Bay, développé en 1920 par la Direction du Développement (Development Directorate) récemment créée qui, paradoxalement, était responsable de la construction de logements pour la classe ouvrière. Cependant, il s'est occupé de la revendication territoriale pour la construction de la baie entre Malabar Hill et le Fort (Evenson, 1989, p. 143). Les travaux ont été confiés en concession à deux entreprises privées et la conception à l'architecte et urbaniste anglais W.R. Davidge, qui a projeté un parcours de 5 milles avec des espaces ouverts, des bâtiments commerciaux et résidentiels. Le projet, qui a été construit 20 ans plus tard, avait une série de pâtés de maisons (îlots urbains) destinés en particulier à la location d'appartements pour la classe moyenne, l'espace public résultant est une plate-forme avec un trottoir misérable à côté d'une autoroute. Cependant, les investisseurs ont obtenu plus que prévu, et c'est que «State governance plans and policies for the city have been dominated, in fact, by real estate interest. Land and development in Mumbai has always been driven by builders and developers, the real estate market here being the most developed business in the country » (Das y Munshi, 2011, p. 11). Contrairement à «l'analphabétisme écologique», ("ecological illiteracy"), l'urbanisme était au service du même secteur qui s'est enrichi avec le coton, une attitude qui a changé quand il s'est agi des espaces publics destinés à la majorité. En 2001, le Indian People's Tribunal on Environment and Human Rights (Tribunal Populaire Indien pour l'Environnement et les Droits de l'Homme) a contraint à une consultation sur la construction du viaduc construit au-dessus de la mer pour relier Bandra et Worli et éviter de passer par Dharavi. Il a

160 Depuis 1850, lorsque Mumbai a commencé son décollage économique jusqu'à la fin de la colonisation, la ville comptait plus de maires locaux que les Anglais et les administrations avaient généralement le même caractère. Les maires locaux ne favorisaient pas la population locale la plus pauvre, probablement la plupart d'entre eux, mais tous appartenaient aux Brahmanes, la caste supérieure de l'Inde.





**Plan 25. Ville de Bangkok.**

Plan de la ville de Bangkok au début du XXe siècle où les canaux qui structurent la ville peuvent être appréciés.



été constaté que plusieurs aspects des réglementations environnementales avaient été violés et notamment la consultation des citoyens (Das y Munshi, 2011, p. 86). PK Das a mené une campagne pour la récupération de la bordure côtière de Mumbai afin d'arrêter sa destruction dans le seul but de continuer à fournir du confort aux plus riches. Le début de la récupération de la plage de Juhu et le développement du Bandra Band Stand inspirent l'optimisme, mais ils montrent à quel point les élites sont loin de ressentir le territoire comme le leur.

Dans une certaine mesure, Dharavi est de l'autre côté de la médaille, avec 1 million 200 mille habitants est le deuxième plus grand bidonville du monde. Né d'un village de pêcheurs sur le Minh, il recevait des migrants depuis le milieu du XIXe siècle, qui remplissaient et vidangeaient leur propre sol dans ce qui était l'espace entre les îles Mahim, Parel et Matunga. Avec le déclin de la production industrielle, la population a dû gérer son propre emploi, devenant initialement connue pour la production d'alcools illégaux, incorporant de plus en plus d'articles dans sa production. De la même manière qu'ils ont construit leur ville, ils ont construit leur économie et leur mode de vie, en 1971, la Loi sur l'Amélioration, le Nettoyage et le Réaménagement des bidonvilles du Maharashtra (Maharashtra Slum Areas Improvement, Clearance and Redeveloped Act) a déclaré à Dharavi: Slum, débutant un cycle d'interventions qui étaient initialement des robinets d'eau, des salles de bains et l'énergie électrique (Day, 2010, p. 32). Bien que le projet de réaménagement de Dharavi (DRP) soit en cours aujourd'hui, la question qui se pose l'auteur

---

161 Certains des projets d'amélioration urbaine réalisés à Dharavi au fil du temps.

**Plans de réaménagement de Dharavi. 1972** - Projet d'amélioration des bidonvilles (Slum Improvement Project)

*Caractéristiques* : Fourniture des services de base au bidonville comme l'eau, l'électricité, les latrines et l'évacuation des eaux usées

*Raisons de l'échec* : Aucun recensement complet sur le nombre de ménages et de résidents obtenu

**1976** - Projet d'amélioration des bidonvilles (continuation) (Slum Improvement Project, continuation)

*Caractéristiques* : Accorder aux résidents un « statut légitime » ; Des photos d'identité ont été émises pour établir la légitimité des résidents

*Raisons de l'échec* : Problèmes administratifs dus au manque de recensement ; contrôle de facto des propriétaires de taudis sur des parties du taudis dans lesquelles aucun réaménagement ne peut avoir lieu

**1985 - Slum Upgradation Project**

*Caractéristiques* : Louer des taudis existants à des groupes coopératifs d'habitants de taudis à des tarifs abordables ; octroi de prêts pour l'amélioration de l'environnement et du logement

*Raisons de l'échec*. Une grande partie de la zone à réaménager était détenue par des promoteurs privés et ne pouvait tout simplement pas être réaménagée sans les indemniser de manière adéquate

**1995 - Slum Rehabilitation Scheme**

*Caractéristiques* : Droits de développement transférables introduits pour attirer les développeurs privés ; agence centrale de surveillance et de compensation développée ; efforts de réaménagement plus décentralisés qu'auparavant

*Raisons de l'échec* : Le programme nécessitait l'accord de 75% des habitants des taudis, ce qui n'a pas été obtenu en raison de la fragmentation des communautés de taudis

**2004 - Dharavi Redevelopment Project**

*Caractéristiques* : Reloger les habitants de Dharavi dans des immeubles en tour ; libéré des bidonvilles serait vendu pour le développement privé

*Raisons de l'échec* : Inacceptable pour les résidents de Dharavi car la subsistance dépendait de la configuration de Dharavi



**Image 94. Le canal de Durong Hoang Sa.**

**Image 95. Develop immobiliere sur le sud du fleuve Mekong.**

*Les améliorations urbaines les plus importantes ont été autour des canaux, dont les espaces adjacents ont été récupérés et intégrés à la vie publique et même commerciale.*

de R-Dharavi, Sheela Patel, «Makeover or takeover»? semble opportune. La zone a été divisée en 5 secteurs suivant la morphologie du bâti et son propre réseau routier, cependant, la relation territoire-ségrégation ne semble pas inquiéter, on espère que l'aménagement de nouvelles routes et la construction de logements seront suffisants. La question d'aujourd'hui du mieux connu Geddes peut faire la lumière sur sa portée : le DRP sera-t-il suffisant pour construire la citoyenneté?

Comme d'habitude, la réponse est évidente, en l'occurrence la Tour Antilia, la résidence familiale la plus chère du monde avec 167 mètres de haut et 2 milliards de dollars d'investissement. Un bâtiment construit par le milliardaire hindou Mukesh Ambani, qui semble s'efforcer de pousser l'inégalité de Mumbai vers le haut, construit à l'extrémité nord de la colline de Malabar, bien sûr, sur terre ferme, pourrait être le symbole qu'à côté de Dharavi, explique de Coefficient Gini de la ville.

### ***Des vies parallèles, les canaux de Bangkok et Ho Chi Minh.***

La géographie unique de l'Asie du Sud-Est permet de faire des comparaisons sur la façon dont chaque société a agi sur son territoire et à partir de cette relation, déchiffrer quels imaginaires urbains existaient pour soutenir de telles actions, comprenant ainsi les niveaux d'appropriation qu'une société a sur son espace territorial et/ou urbain. Bangkok est l'une des villes les plus importantes de l'hémisphère sud, elle vient de dépasser les 10 millions d'habitants et contrairement à de nombreuses villes de ce côté du monde, elle dispose d'une infrastructure et d'équipements urbains très développés. À ses 5 lignes de métro souterrain et 3 lignes de métro aériennes on ajoute le réseau de transport fluvial sur le fleuve Chao Praya ainsi que ses différents canaux. À ce système, se joins sans problème l'utilisation des *rikshas* et des motos linéaires, des bus et des taxis, et c'est que l'identité thaïlandaise ou Siam, du nom de l'ancien royaume du Siam, est décrite par l'État lui-même et les académiciens comme le processus de s'approprier, assimiler, diffuser et déplacer les contributions de différentes cultures<sup>162</sup>. Le Siam Museum fait de cette volonté et de cette capacité d'absorption une caractéristique identitaire, s'enorgueillit de cela, une sorte de postmodernisme naturel et radical qui renonce à ces essentialismes occidentaux. Cette négligence a peut-être à voir avec le fait que la Thaïlande ne soit jamais sous le contrôle direct d'un autre pays, à proprement parler, elle n'a jamais été une colonie, donc elle ne devrait pas être incluse dans ce travail. Cependant, les Thaïlandais ordinaires et les académiciens eux-mêmes sont sceptiques à l'égard de cette lecture. Suite à un affrontement armé à la frontière de l'Indochine et de la Thaïlande, la France menace d'envahir, ce qui est évité en parvenant à un accord, le royaume du Siam perd des territoires au Cambodge et au Laos au profit de la France<sup>163</sup>. En fait, la Thaïlande était un autre colonisateur et l'accord lui a permis

---

162 Une sorte de matrice ouverte qui leur a permis de fusionner le bouddhisme, l'hindouisme et certaines caractéristiques du brahmanisme dans leur religion, ou dans leur écriture, d'origine khmère, des contributions de style brahmanique et l'alphabet pallava de l'Inde.

163 En 1893, la France, qui avait déjà envahi le Cambodge, le Laos et le Vietnam, entre dans le bassin du Mékong et entre en collision avec les troupes thaïlandaises, mourant des militaires français au combat. La France profite de l'événement et des pressions pour éliminer le contrôle thaïlandais sur les zones encore en conflit avec le Laos et le Cambodge. Après des allées et venues, un accord est conclu, les limites de la Thaïlande restent sur le Mékong, donnant alors des territoires à l'Indochine et la France livre 3 millions de francs.

de jouer le rôle d'amortisseur des appétits de la Grande-Bretagne et de la France, permettant aux Européens d'utiliser le territoire comme un espace neutre pour consolider leurs domaines en Asie du Sud-Est. «Although the kingdom was able to escape direct occupation by the Europeans, its relations with the West during the nineteenth and early twentieth centuries indicate that Thailand was de facto a "crypto-colony". The colonial powers, namely France and Britain, used local collaborating groups, such as the Siamese ruling elite, local aristocracy, and merchants, as mediators between their own and the indigenous political and economic» (Noobanjong, 2013, p. 27). La subordination et la cession de terres ont fait de la Thaïlande une sorte de colonie cachée ou secrète (crypto-colonisation) avec des effets sur différents aspects de la société.

L'identité Siam construite à partir de l'appropriation et de l'assimilation était une politique d'État du temps du roi Chulalongkorn, le responsable de la Thaïlande moderne, qui a régné de 1868 à 1910, envoyant étudier de véritables élites dans les meilleures universités européennes et en embauchant des techniciens et des experts étrangers pour introduire les progrès de la modernité<sup>164</sup>. Pour les Européens, Bangkok était la Venise orientale, à la fois en raison de la beauté de la ville ainsi que par le nombre de canaux et de leur utilisation fréquente, même si depuis lors les canaux avaient des problèmes d'hygiène. Apparemment, la ville était transportée par les canaux et pour les Européens «Les Siamois ne construisent pas de route. Il n'y a pas, par conséquent, de concurrence automobile possible» (Royer, 1932, p. 306). Mais depuis la fin du siècle, la ville entame son processus de modernisation - on pourrait dire l'euro-péanisation - avec l'élargissement de l'avenue Ratchadamnoen, une sorte de Champs Elysée avec 6 voies de circulation par côté; l'insertion de la gare centrale de Hua Lamphong et de l'anneau de la Krung Kasem Road, définissant le centre-ville à la manière de Vienne. «In urban scale, Rama V transformed Bangkok in line with the models he witnessed in Rome, Paris, London, Vienna, and Berlin» (Noobanjong, 2013, p. 32). Au milieu du XXe siècle, la législation sur les terres change, passant de la couronne au libre marché, avec lequel la ville commence à s'étendre vers le nord et l'automobile prend le relais, changeant la dépendance du système hydrologique, plusieurs canaux sont fermés depuis le début du siècle pour construire des routes et permettre le passage des voitures.

La présence de bases militaires américaines dans la seconde moitié du XXe siècle accélère l'américanisation de la vie, la libéralisation du marché foncier, l'industrialisation et l'introduction de l'urbanisme orienté par l'accent mis sur l'automobile, le «zonage», le développement du quartier financier avec des gratte-ciels et une forte division du travail complètent la soi-disant modernisation (Ratanawaraha, 2013, p. 43). Tout cela a représenté un changement dramatique à plusieurs égards, les zones résidentielles de la ville qui se sont développées dans le passé étroitement liées aux canaux et aux activités commerciales et productives, ont été exclues des nouvelles priorités (Ratanawaraha, 2013, p. 41). Avec la domination croissante de l'automobile, les quartiers traditionnels sont passés à l'arrière des avenues et des rues, changeant la valeur du terrain, le paysage urbain et, en général, le fonctionne-

<sup>164</sup> Les Allemands ont mené une étude hydraulique qui comprenait l'amélioration du réseau de canaux, des réseaux d'approvisionnement en eau et de drainage, le réseau ferroviaire anglais, les Français conseillent les aspects urbains et les services municipaux, l'architecture italienne, etc. successivement (Royer, 1932, 305)



ment de la ville. Certaines études ont indiqué que plus de 140 communautés traditionnelles vivent toujours près des rivières et des canaux, mais déconnectées du système<sup>165</sup>. Bangkok a cessé d'être la Venise orientale et a commencé à ressembler davantage aux villes occidentales, sans le devenir complètement heureusement.

Selon les mots de Weeraphan Shinawatra, le processus de modernisation a finalement abandonné la logique culturelle du paysage thaïlandais traditionnellement basée sur l'eau, en misant sur un modèle de développement étranger à son territoire et à sa culture paysagère. «Flooding is a critical issue in Thailand. The government had spent more and more billion baht every year for the water way blocking roads repair and box culvert. Imagine how we have to pay for it every year. To my point of view, most of the water barricade along the upper part of Chao Phraya River basin constructed by several local administration authorities caused the serious flooding in Singhburi and Sukhuthai province many years ago»(Shinawatra, 2012, p. 4). Il est essentiel de comprendre que la suppression des aspects culturels liés au territoire entraîne non seulement le déracinement d'une identité ou d'un ordre symbolique, mais que ceux-ci finissent par causer de graves problèmes qui coûtent à l'État d'immenses fonds publics et qui, comme on l'a vu dans des cas comme le Mexique, cela devient un cercle vicieux car un problème en amène un autre, ce qui revient à dire que la nature ne disparaît pas. Mais les difficultés n'étaient pas là. Un nouveau style de vie et de nouveaux paradigmes font leur apparition avec les nouveaux modes de planification, d'une part la « gated community » et de l'autre les bidonvilles (slums). Des copropriétés privées apparaissent dans les banlieues et également dans les quartiers de la ville où avant, les canaux se produisaient un système complexe de passages qui sont maintenant utilisés pour fermer les rues. Dans une enquête de 2010, il a été constaté que 90% de la zone résidentielle dans la partie nord-ouest de Bangkok sont des projets exclusifs et sûrs (Ratanawahara, 2013, 47). Et d'autre part les *slums* au centre de la ville, sur les bords des canaux, précaires et assommés, sont passés de 50 en 1968 à 943 en 1985 et 1208 en 2000. De plus, Khlong Toei, le plus grand slum de Thaïlande Avec un peu plus de 100 mille personnes sur les espaces de l'Autorité Portuaire, c'est une taupe noire dans une métropole avec des fragments d'une ville futuriste.

Dans l'urbanisme, il semble que les choses se passent sur de voies parallèles et que le problème des slums ou de la ségrégation n'a rien à voir avec la valeur de la terre et de la culture, cependant, ce n'est jamais comme ça, entre autres, il existe un fondement commun dans la construction de l'imaginaire lié au sol et au territoire, capable d'éloigner le sujet social de son propre territoire. De là, les processus de planification ne font qu'aggraver le problème. «Several planning and governance challenges also make it difficult to enhance sustainability and inclusiveness in the city. The inadequacies of the current planning system in Thailand, specifically the land-use regulations, contribute to the planning problems in this city region... There are also institutional legacies that are obstacles to positive» (Ratanawahara,

165 Recently, The Faculty of Architecture and Planning, Thammasat University had released a final report on Study & Research on Housing and Community Standard for Town Identity and Value sustainability for the Housing Authority of Thailand which indicated that most of the 140 Traditional communities with habitat living until today in Thailand were rather situated next to river & canal and railway than road (Thammasat University, 2010: 9). This is to confirm that Ancient towns in Thailand mostly are water-based community (Shinawatra, 2012).



**Image 96. Musée de la monnaie à Luanda.**

**Image 97. Zone de "mucesses" (quartiers) à Luanda.**

*Projet de réaménagement (2018) de la Maison de la Monnaie de l'Angola et le nouveau Musée de la Monnaie, à Luanda, luxe et modernité. Vers le bas. Zone de "mucesses" (bidonville) à Luanda, sans intervention depuis l'indépendance en 1975.*

2015, p. 21). Apiwat Ratanawaraha fait bien de souligner que le système de planification, avec ses types de plan, sa façon de «diagnostiquer» et sa vision formatée, ne fait qu'orienter le processus vers des solutions génériques et «globales», effaçant la différence entre les villes et en les homogénéisant, mais surtout, rendant invisible la singularité du territoire et de la société avec sa méthode.

A quelques kilomètres au sud de Bangkok et avec une géographie similaire, se trouve Ho Chi Minh, l'ancienne Saigon, la ville la plus peuplée du Vietnam et pendant longtemps la capitale de l'Indochine<sup>166</sup>. À l'arrivée des Français en 1859, le territoire le long du Mékong était gouverné par la dynastie Nguyễn, dont le centre urbain le plus important était Gia Dinh. C'était une citadelle octogonale située où se trouve aujourd'hui le 1er arrondissement de Ho Chi Minh et qui cohabitait avec Cholon, le quartier chinois construit à 8 kilomètres à l'ouest. Les Français décident de détruire la citadelle qu'ils auraient eux-mêmes contribué à ériger à la fin du XVIIIe siècle, traçant une nouvelle ville d'inspiration évidemment européenne qui a suivi l'orientation de la ville préexistante comme seule piste. À ce stade, il peut être évident de dire que la ville coloniale a été construite sur une partie de terre ferme, une tâche difficile dans un territoire traversé par des rivières et des canaux. Dès 1932, à l'occasion du Congrès International de l'Urbanisme aux Colonies à Paris, Ernest Hébrard dit, en parlant d'Indochine, et peut-être en partie comme un aveu, que ce serait une erreur de ne pas suivre la logique indigène dans l'élaboration d'un plan d'urbanisme (plan de ville) ou ne pas visiter le lieu ou la ville pour intervenir ou agrandir. Le Saigon français a été conçu avec un plan purement occidental, il n'y a pas une seule trace de l'architecture locale ou «indigène» comme les Français l'appelaient. Le boulevard Norodom (aujourd'hui Nguyễn Huệ) se terminant dans la mairie de Saigon, la rue Chasseloup Laubat (aujourd'hui Dong Khoi) se terminant sur la place formée par le bureau de poste et Notre Dame de Saigón, et le tracé du réseau avec les parcs, boulevards et places publiques, une ville de facture française. Ho Chi Minh est une ville post-coloniale sans doutes ni ambiguïtés, marquée de souvenirs de la présence française et de la guerre inégale qu'ils ont dû mener avec les États-Unis.

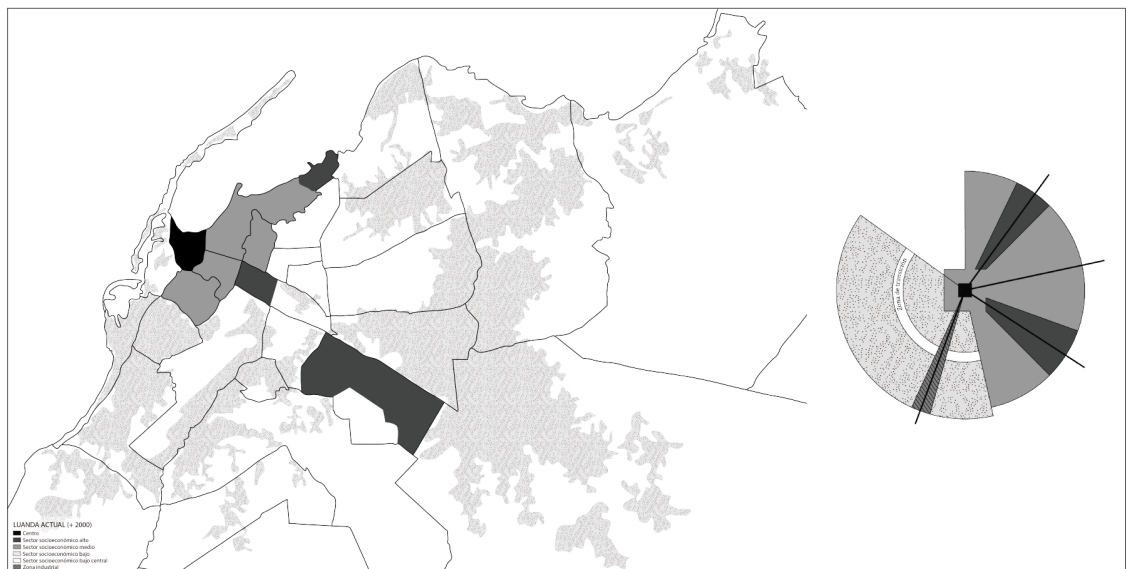
Tous les souvenirs sont ancrés dans un lieu, les images qui construisent notre mémoire de la guerre du Vietnam se produisent sur son territoire, dans les petites villes, dans le delta du Mékong, dans les actualités, les films et les photographies<sup>167</sup>, il y a toujours des références à ce paysage verdoyant, de la jungle, à ses plages et surtout à ses rivières et canaux. La guerre a probablement été le facteur qui a contraint les Vietnamiens à une appropriation du territoire, devenu à juste titre une préoccupation centrale de la politique de développement urbain. Cependant, celle du Vietnam est l'une des économies qui a connu la plus forte croissance au cours de la dernière décennie, et contrairement à Bangkok, Ho Chi Minh n'a pas de lignes de métro, ni aériennes ni souterraines, il y a peu de grands immeubles et

---

166 L'Indochine était la colonie française qui couvrait les territoires de ce qui est aujourd'hui le Vietnam, le Cambodge, le Laos, Singapour, la Malaisie et la Birmanie.

167 La guerre avec les États-Unis est toujours dans la mémoire du monde, le défi d'un petit pays à la grande puissance mondiale est un rappel de ce qui peut être réalisé par les combats et la solidarité du monde. Nos images de la guerre du Vietnam sont se référant à son territoire paysager, le plus emblématique était peut-être *Apocalypse Now* de Francis Ford Coppola, qui raconte les événements de la guerre du Vietnam et a été filmé dans les territoires des Philippines.

Les Imaginaires Urbains et le Future de la Ville  
Réappropriations et postcolonialité



**Plan 26. Plans comparatifs- Luanda.**

*D'en haut. Luanda pendant la colonie. Vers le bas. Luanda aujourd'hui. Notez que la croissance et les transformations urbaines n'ont pas modifié la logique centre-périphérie, bien que le centre se soit agrandi selon le schéma de croissance du modèle de Borsdorf, Bähr et Janoschka (en bas à droite), la zone centrale élargie continue d'avoir la plus grande niveaux de revenu.*



d'espaces urbains avec une design extraordinaire, mobilier ou végétation, il n'y a pas de parklets, il n'y a pas d'innovation, les rues sont pleines de motos en raison de la lenteur du système de bus. L'État a favorisé, à travers différentes instances, l'intervention sur les canaux de la ville qui ont été financés par des organisations multilatérales telles que l'Aide Publique au Développement (ADP), la Banque Mondiale et le Japanese Grant Fund PHRD, reprenant les projets de la municipalité par le biais de la Project Management Unit (PMU), en embauchant des consultants ainsi que des ONG liées aux instituts de recherche, et en impliquant les autorités du district, le service municipal de l'eau et la population organisée. Les projets d'assainissement des canaux de Ho Chi Minh ont visé la «résorption de l'habitat précaire et l'évacuation des eaux usées» (Nguyễn, 2006, p. 218). Bien que le canal et le traitement de l'eau aient été les aspects les plus importants et les plus coûteux de l'intervention, le véritable sujet était l'habitat.

Le premier projet était celui de Tân Hoa-Lo Gôm, dans le 7ème arrondissement, une zone périphérique de la ville dans laquelle se posait le même problème qu'à Bangkok, avec les bords des canaux envahis, précaires et surpeuplés. Le projet comprenait l'installation d'une station d'épuration, la canalisation partielle d'une section, la construction d'espaces publics et de routes piétonnes et routières le long du canal, et la relocalisation de familles installées en bordure. Le projet a commencé en 1998 et a culminé en 2004 avec un fonds non remboursable; la première étape correspondant à l'assainissement du canal arrive jusqu'en 2001, dans laquelle la population est impliquée dans la négociation d'indemnisation. Dans la 2ème étape, le processus de rénovation urbaine des familles les plus vulnérables a été le plus compliqué, le retard des travaux dans les canaux retarde le démarrage des travaux avec l'inconfort des personnes déjà délogées (Nguyễn, 2006, p. 228). Le projet comprenait la construction de logements de hauteur et de densité moyenne, dont un seul projet pilote est construit vers la fin du processus. Aujourd'hui, des projets de grande hauteur (15 niveaux) et de haute densité apparemment construits par des investisseurs chinois<sup>168</sup> ont été intégrés. Bien qu'il existe encore des logements précaires dans les environs, qui incluent des ateliers apparemment informels, la zone est en nette amélioration et avec un grand potentiel.

Un deuxième projet était celui du canal Nhiêu Lộc-Thị Nghe, situé à la limite du 2ème arrondissement et démarré peu de temps après le projet de Tân Hoa-Lo Gôm, à différence que le projet de rénovation urbaine ne comprenait pas la construction d'un programme de logement mais l'amélioration de l'espace public adjacent au canal. Les projets successifs pour l'amélioration des canaux Ben Nghe, Te, Doi et Tau Hu ont été ensuite sur ce ton. Un processus de rénovation urbaine qui comprend les composantes suivantes: relocalisation de la population à proximité, articulation des routes véhiculaires, insertion d'une berme verte et d'une promenade sur le bord canalisé. À cela s'ajoute la construction d'un pont supplémentaire pour les véhicules ou les piétons pour mieux relier les deux côtés de la ville. Au cours des deux dernières décennies, Ho Chi Minh a vu ses canaux s'améliorer notamment, probablement au détriment d'autres aspects urbains. Cependant, l'amélioration des canaux, qui sont la base territoriale de la ville, accompagnée de la rénovation des <sup>168</sup> Malheureusement, aucune information n'a pu être obtenue dans la région, mais le type de bâtiment est similaire à ce que les sociétés immobilières chinoises construisent au Venezuela, en Angola ou au Congo.

Les Imaginaires Urbains et le Future de la Ville  
*Réappropriations et postcolonialité*



*Image 98. Place de Martyres à Alger.*

*Image 99. Grand Mosquée d'Alger, arrière le centre ville.*



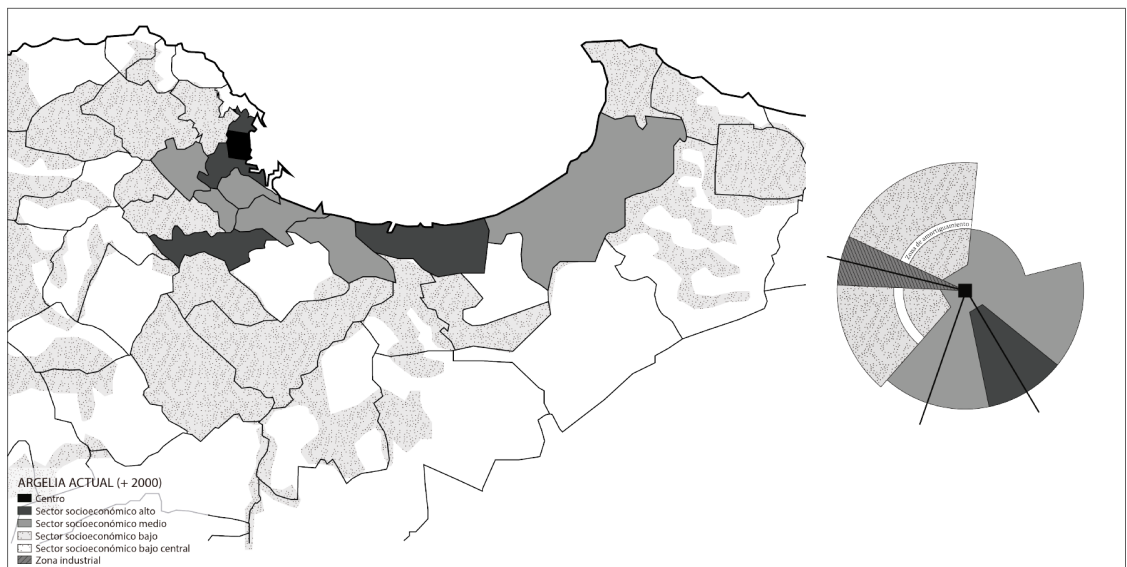
logements précaires et une amélioration substantielle de l'espace public adjacent, a radicalement modifié le paysage de la ville. Le réseau de canaux est aujourd'hui un système de promenades qui permettent divers usages et qui unissent la ville à travers un système d'eau ainsi que piétonnier et verdoyant. Il est vrai que de nombreux canaux maintiennent encore des eaux contaminées, qu'un système de navigation qui les traverse n'a pas été installé et qu'il n'est pas sain de s'y baigner. Cependant, la ville s'est engagée à installer un système d'alerte pour garder les canaux exempts d'ordures et de déchets, à commencer par une nouvelle culture de consommation et de déchets (Quertamp, 2012) qui débouchera éventuellement sur des projets et programmes récréatifs, sportifs, etc. Il faut s'attendre que dans la mesure que le pays soutienne ses indices de développement économique, ces programmes ou d'autres finiront par s'installer dans la culture urbaine du Vietnam et la vie tournera de plus en plus autour de la matrice paysagère de Ho Chi Minh, ses canaux.

De plus, il convient de noter celui qui est probablement l'aspect le plus positif de la récupération des anciens canaux de Saigon. Les maisons dont la façade fait face à l'intervention et qui ont une vue sur l'espace vert et sur le canal même (insérés entre les voies et le canal), ont ouvert de petits commerces, cafés, bars, restaurants permanents et saisonniers et même ambulatoire dans la même rue. Chaque après-midi, les centaines de petites chaises utilisées par les Vietnamiens, 15 cm plus petites que d'habitude et plus confortables et saines, sont remplies de personnes de tous âges et de tous les sexes pour regarder leurs canaux, pour se parler, boire du café et du thé en différentes modalités, crème glacée, chaude, mixte ou pure. La réunion avec son ton naturel et son paysage a permis la rencontre entre les mêmes habitants, l'établissement d'une culture urbaine nouvelle et massive. Ho Chi Minh n'est pas la Venise de l'Orient ni la ville utopique des trains aériens traversant dans le ciel comme la fascinante Bangkok, c'est une ville qui parie sur son territoire et son paysage, et à travers eux, elle parie pour unir une population qui se débat toujours entre être appelé Saigon ou Ho Chi Minh. La guerre a probablement permis une réappropriation de ce qu'il leur en a coûté tant à récupérer, leur territoire. Les musées de l'indépendance française et la guerre contre les États-Unis montrent des photos des tunnels que l'armée vietnamienne a construit pour tromper l'envahisseur. Les canaux eux-mêmes ont servi d'échappatoire aux embuscades soudaines des envahisseurs. Apparemment, il existe encore des réseaux de canaux souterrains probablement utilisés intensivement pendant la guerre. Peut-être que la terre était leur complice et les protégeait des envahisseurs, elle a involontairement construit un imaginaire qui a partiellement inversé celui du traumatisme colonial, et a rompu le processus typique d'aliénation sur le territoire. Ce travail parie qu'il en a été ainsi.

## ***8.2. AFRIQUE, VILLE ET TERRITOIRE.***

La colonisation des différents territoires africains a été très douloureuse, dans la zone subsaharienne, elle a été la continuation du processus d'esclavage que le continent a subi à partir du XVIe siècle et qui a eu dans les profondeurs du Congo le maximum d'expression d'abus et d'exploitation inhumaine entre les mains des troupes de Léopold I. En Afrique du Sud, le processus a dérivé dans l'apartheid,

Les Imaginaires Urbains et le Future de la Ville  
Réappropriations et postcolonialité



**Plan 27. Plans comparatifs- Alger.**

*D'en haut. Alger pendant la colonie française. Vers le bas. Alger aujourd'hui. Notez que la croissance et les transformations urbaines n'ont pas modifié la logique centre-périphérie, bien que le centre se soit agrandi selon le schéma de croissance du modèle de Borsdorf, Bähr et Janoschka (en bas à droite), la zone centrale élargie continue d'avoir la plus grande niveaux de revenu.*



l'une des pages les plus honteuses du XXe siècle, effacés par les découvertes du génocide nazi après la Seconde Guerre mondiale et par la diffusion de la Guerre du Vietnam. Et enfin, l'Afrique du Nord, depuis le Maroc jusqu'à la Libye, (assez proche de l'Europe pour être considérée comme son arrière-cour) a toujours entretenu une relation tendue avec ses anciens colonisateurs, pour être un espace de tension mondiale permanente. Il s'agit des histoires différentes et complexes, avec des évolutions spécifiques qui, néanmoins, répètent des lieux communs par rapport au développement de leurs capitales par rapport à leurs notions territoriales, comme on va essayer de montrer.

### ***Luanda, une baie de rêve.***

Dans le cas de l'Angola, l'une des rares colonies restées aux mains des Portugais jusqu'au milieu du XXe siècle passé, la richesse en pétrole et en or du pays permet aujourd'hui un niveau de développement minimum, clairement réprimé par l'énorme corruption puisque le parti qui a réalisé la révolution a décidé de ne plus quitter le pouvoir. Contrairement à ses voisins immédiats, le pays a connu au cours des dernières décennies un développement d'infrastructures appréciable, il dispose d'un réseau autoroutier qui relie la capitale à l'intérieur, d'une compagnie aérienne nationale et de certaines normes minimales pour le développement du tourisme dans quelques destinations. Vu les niveaux de production de pétrole et de certains minéraux précieux, leur situation devrait être différente, les Angolais semblent convaincus, mais le gouvernement populiste de gauche, la nouvelle élite, a récemment maintenu l'illusion de la liberté comme une ressource démagogique mais efficace. Luanda est l'une des villes les plus chères du monde, cependant, le salaire minimum est l'un des plus bas du monde, l'explication est relativement simple et sert à expliquer la réalité des pays voisins tels que la République démocratique du Congo et la République du Congo. Il existe une élite militaire enrichie par la corruption qui, avec les employés transnationaux, rend l'hébergement plus cher qu'à Tokyo et qu'un menu coûte 25 dollars. Il n'y a pas de classe moyenne, à l'autre bout se trouve la majorité de la population appauvrie dédiée aux métiers informels. Un bon pourcentage vend de la nourriture dans les rues, où un menu de poisson ou des abats grillés valent moins d'un dollar.

Au départ, les Portugais contrôlaient la majeure partie de la côte atlantique de l'Afrique où leur principale activité commerciale, l'exaction de personnes de l'intérieur du continent, était facilitée par les enceintes construites pour les enfermer, les classer, les embarquer et les vendre comme esclaves dans les colonies américaines. Les installations nécessaires à cet effet étaient vraiment minimales et précaires, plus importantes étaient les installations militaires pour défendre la position elle-même et qu'ils essayaient toujours de les construire en hauteur. C'était la condition des premières années de Luanda, autre des nombreux points qui ne devraient même pas être appelé une ville. « Ces établissements n'en ont guère l'allure, mais ils portent en germe certaines caractéristiques de l'urbain : hétérogénéité et concentration – même relative – de la population, élément visuel de rupture avec l'arrière-pays rural... » (Goerg, 2012, p.74). Le fort dans la partie haute, les usines sur la côte, la ville n'acquiert aucune importance jusqu'en 1627 à cause de la perte des possessions dans la même embouchure du fleuve Congo, prises par les Français. Le

Les Imaginaires Urbains et le Future de la Ville  
*Réappropriations et postcolonialité*



**Image 100. Centre ville de Johannesburg.**

**Image 101. Soweto, Johannesburg.**

*Vue de la ville depuis la tour Carlton, arrière les collines jeunes des anciennes mines d'or qui contournent la ville. Quelque kilomètres ailleurs Soweto, le plus grand bidonville de l'Afrique du Sud. Espace de résistance du régime de l'Apartheid.*



Portugal conserve des propriétés au nord<sup>169</sup> et au sud de l'embouchure, décidant de renforcer ses possessions au sud du royaume du Congo<sup>170</sup>, faisant de Luanda la capitale des possessions coloniales portugaises. (Goerg, 2012, p. 149). La ville s'étend au niveau de la mer le long de la baie où vivent les Portugais, un affleurement de 35 mètres divise la partie inférieure de la zone supérieure, où se forme la ville des autochtones.

La capitale de l'Angola suit la logique de la plupart des villes post-coloniales, un centre relativement bien approvisionné, quoique légèrement défraîchi, et une périphérie qui commence dans la région de Sao Paulo et s'étend à l'est du territoire, où les «musekes» ont pour seul modèle les grandes avenues qui entourent ce genre de super blocs de pauvreté et d'informalité, sans routes internes et donc impénétrables. Cela fait que les routes principales absorbent tout le trafic, encore plus intense en raison du manque de systèmes de transports publics de masse. Comme dans une grande partie de l'hémisphère sud, les fourgonnettes rurales (combis au Pérou) contestent l'espace routier avec des motos-taxis, des voitures privées ou collectives et certains bus. C'est dans ces mêmes avenues que se concentre le commerce ambulatoire, précaire et domestique, qui met la pauvreté de la majorité sur l'espace public. La détérioration de l'infrastructure ou son absence, le manque d'équipements, la poussière et la précarité sont monnaie courante dans les rues et avenues de Luanda.

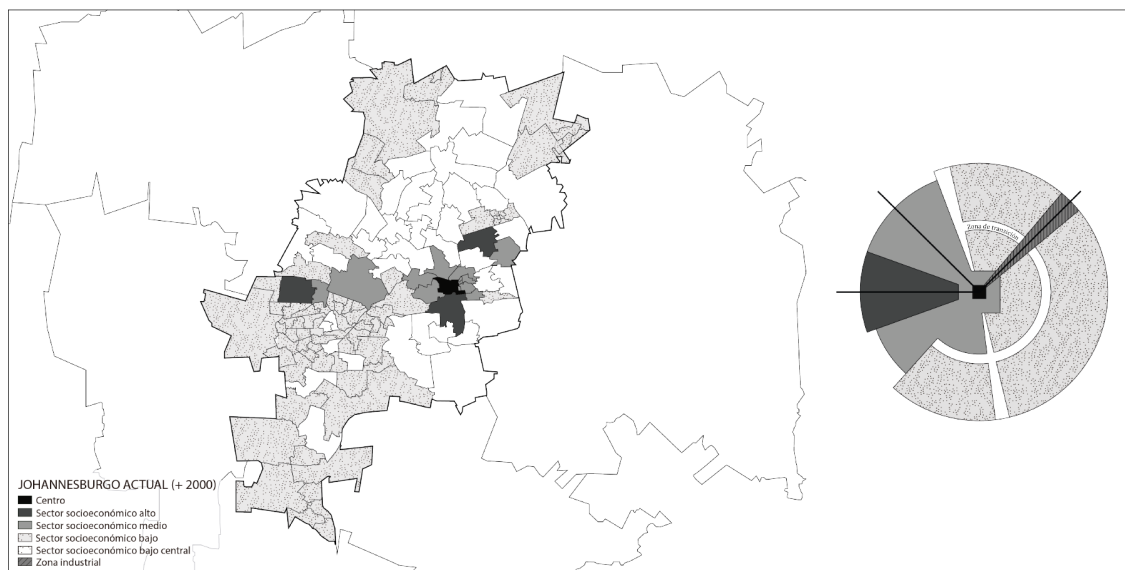
En contrepartie, la baie d'Angola a été remodelée dans un projet lancé en 2003, pour un coût supérieur à deux milliards d'euros par le consortium Luanda Waterfront Corporation de l'homme d'affaires portugais José Récio, qui réside depuis longtemps en Angola. Aujourd'hui, la baie n'a pas une grande activité publique, en fait, ce n'est pas un lieu de baignade et de loisirs mais de promenade. Le peu d'équipement et de mobilier existant et une certaine atmosphère artificielle ne semblent pas encourager la vie sociale et urbaine, certaines entreprises proposent des boissons et des desserts à un prix uniquement payable pour un segment minimum de la population. Cependant, si vous recherchez «Luanda» sur Google, 80% des images correspondent à la Baie, extraordinairement illuminée contrairement au manque de lumière dans les rues et avenues de la ville, Luanda dispose d'un espace urbain qui la présente comme une ville globale. La première rangée de blocs de la ville, face à la baie rénovée, a été valorisée, ayant pour centre principal le bâtiment de l'ancienne Banque Nationale d'Angola, un bâtiment néoclassique dont le dôme domine le paysage urbain, et l'ostentatoire Musée de La Monnaie, inaugurée en 2016, ferme l'ensemble.

La bande entre la côte et la falaise présente un fort contraste entre les bâtiments construits par les Portugais. Mal entretenus, ils ont l'air abandonnés même lorsqu'ils sont habités, et les tours de verre et d'alucobond soulevées par les transnationales qui exploitent le pétrole, l'or et le diamant, (Louis Berger, Veolia, Ponticelli), dont le design contemporain et de dernière génération contraste encore plus avec l'abandon de l'espace public et la pauvreté des vendeurs de rue proposant des bananes ou des vêtements usagés. La chute du mur de

169 La partie nord de l'Angola, séparée du reste du pays, appelée Cabinda, est l'un des gisements de pétrole les plus importants de cette région du continent.

170 L'Angola comme on le verra, fait partie du territoire du royaume de Manikongo

Les Imaginaires Urbains et le Future de la Ville  
Réappropriations et postcolonialité



**Plan 28. Plans comparatifs- Johannesburg.**

*D'en haut. Johannesburg pendant la colonie anglaise. Vers le bas. Johannesburg aujourd'hui. Notez que la croissance et les transformations urbaines n'ont pas modifié la logique centre-périphérie, bien que le centre se soit agrandi selon le schéma de croissance du modèle de Borsdorf, Bähr et Janoschka (en bas à droite), la zone centrale élargie continue d'avoir la plus grande niveaux de revenu.*



Berlin semble avoir mis fin à une période de préoccupation pour la ville et pour le logement social financé et préconisé par les Soviétiques et les Cubains, entre l'indépendance et 1990. Les projets de logements de 5 étages réalisés par des architectes locaux et également cubains, maintiennent une échelle en accord avec la ville préexistante et sont un exemple intéressant d'architecture moderne dans les climats tropicaux. Les plus récents semblent déjà délaissés dans la région de Sao Paulo, témoins des dernières tentatives de construire une ville en accord avec son climat, son niveau économique et ses vrais besoins. Au cours des 30 dernières années, la migration s'est encore accélérée et les «musekes» ont dépassé les capacités de l'État, la ville se développe à une vitesse incontrôlable sans aucun contrôle ni possibilité d'assistance.

Comme s'il tentait de changer le centre de gravité et de le déplacer dans cette zone, le gouvernement achève le projet du nouveau complexe parlementaire, construit par des entrepreneurs chinois sur la base d'accords de coopération, une modalité utilisée par la République populaire de Chine avec les gouvernements de teint socialiste. Les entreprises agissent cependant comme le plus pervers d'entrepreneurs néolibéraux, les mêmes projets peuvent être vus à Caracas, Luanda ou Kinshasa, et d'ailleurs à Pékin ou Shanghai. La ville est le moins importante, les bâtiments montrent le pouvoir transformateur du gouvernement. Un nouveau colonialisme, venant maintenant de l'Est, semble apparaître à l'horizon.

### ***Du Zaïre et du Black Power à Kinshasa.***

La capitale de la République démocratique du Congo est face à face avec Brazzaville, capitale de la République du Congo, seul le légendaire fleuve Congo les sépare. Luanda est à deux mille kilomètres au sud. La population des trois pays a la même origine ethnique et culturelle, elle vient du royaume de Manikongo. Cependant, il y a trois pays et trois villes absolument différentes. La colonisation belge, encouragée et financée par Léopold I, a été de loin la plus sanglante et abusive de l'histoire coloniale. L'indifférence et le cynisme du seul monarque de l'histoire qui avait sa propre colonie ne semble pas avoir disparu. Il suffit de regarder les chocolats Sjolokat avec des formes de main, pour se référer immédiatement à l'amputation de membres des Congolais qui n'ont pas atteint le quota minimum de caoutchouc requis, et se demander comment il est possible que leur commercialisation soit autorisée<sup>171</sup>. Ce système d'exploitation sanglant raconté par Joseph Conrad sous forme de fiction dans « Au cœur des Ténèbres » mais que John Casement confirme comme réel dans son rapport, se matérialise dans la ville avec cette même inhumanité qui borde la fiction, mais qui peut être traqué encore aujourd'hui. Même si l'Acte Général de la Conférence de Berlin de 1885 a aboli l'esclavage, les Belges ont continué à exploiter les Congolais. La construction de la ligne de chemin de fer qui reliait le port de Matadi <sup>172</sup> à l'époque Léopold-ville, était l'un des moyens les plus évidents, mais pas le seul.

<sup>171</sup> Bien que cette recherche ne s'intéresse pas aux conséquences du colonialisme en Europe, l'existence d'un déni surprenant ne peut être niée.

<sup>172</sup> Le fleuve Congo est navigable de l'océan Atlantique à la ville de Matadi, déjà les Portugais avaient atteint ce point au 15ème siècle. Il y a de nombreux rapides dans la rivière qui rendent la navigation impossible jusqu'à ce que vous atteigniez la zone anciennement connue sous le nom de



**Image 102. Boulevard du 30 Juin à Kinshasa.**

**Image 103. Rue à Kinsasa, à Kinshasa.**

*Le boulevard, qui à été utilisé pour diviser la ville Européen de la ville des indigènes continue à diviser le Congo contemporaine.*

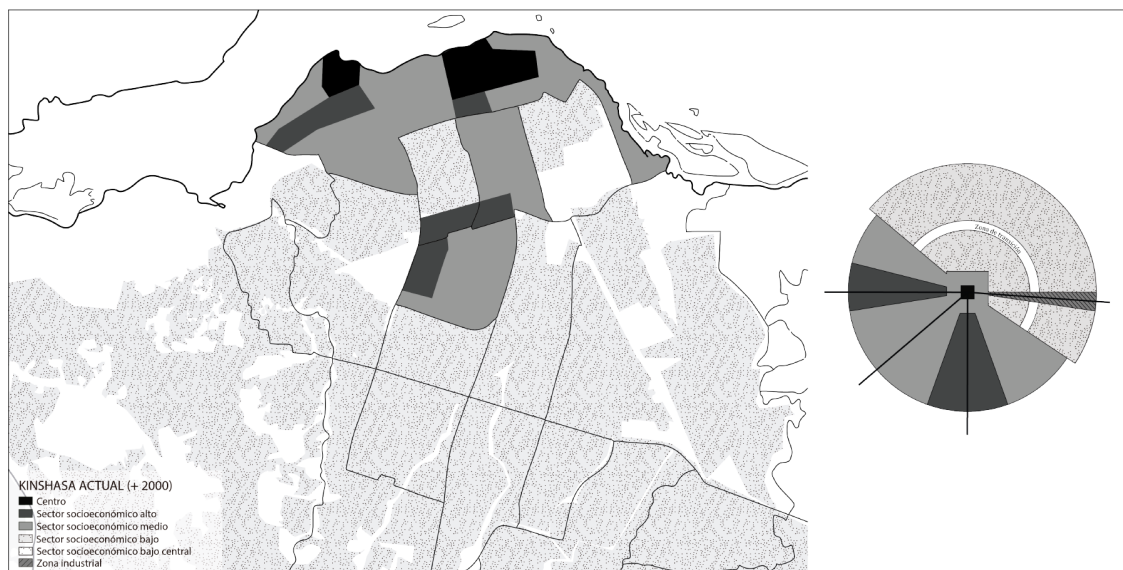
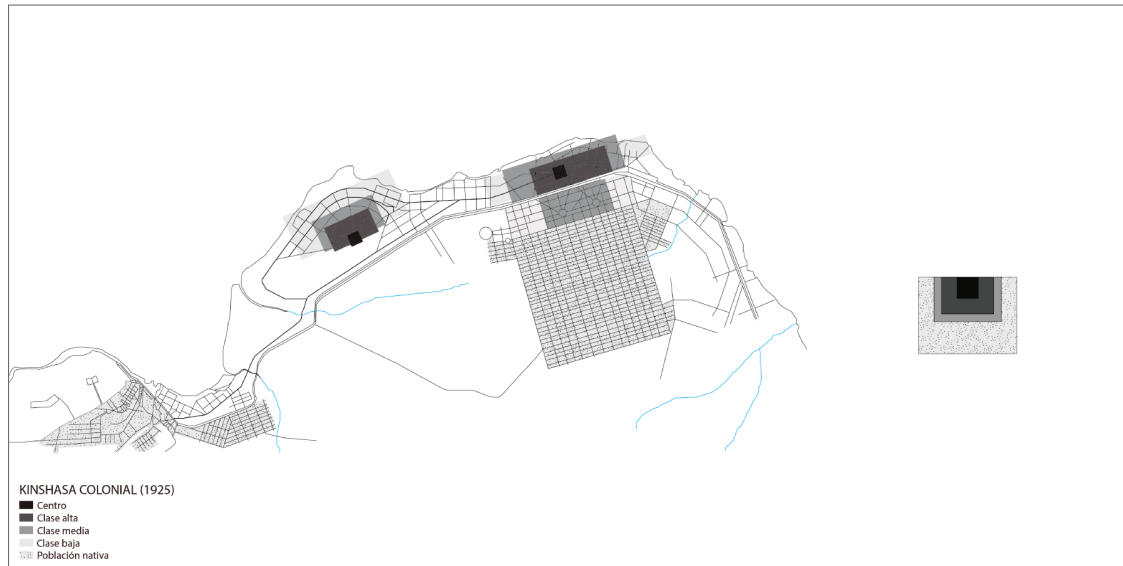
Dans la Léopoldville fondée par Stanley en hommage au monarque belge, la ségrégation devient explicite dès le départ plus que dans n'importe quelle autre ville coloniale, «La politique de ségrégation fut plus poussée en Afrique équatoriale française, se rapprochant en cela du modèle belge de strict contrôle d'accès à la ville. L'urbanisme prit une allure ouvertement ségrégationniste, en matérialisant la séparation entre les deux zones. Au Congo Belge, une ordonnance de 1913 institua les « cités indigènes » ou « centres extra coutumiers », distincts des villes européennes. (...) Ceci permettait de séparer des deux zones urbaines par un fleuve (Léopoldville) ou une voie de chemin de fer (Élisabethville).» (Georg, 2012, p. 327). La séparation de la ville en deux par certains éléments urbains sera testée dans la colonie belge de manière expérimentale et claire en utilisant la santé comme argument. Selon les règles de «l'hygiénisme» et les soucis posés par le paludisme, la ville a été structurée avec un système complètement séparé de trois bandes. Dans le premier la population européenne est située sur les rives du fleuve Congo jusqu'au boulevard Albert (maintenant boulevard du 30 juin). Puis une deuxième bande verte d'environ 800 mètres de large est étendue, c'est un espace conçu pour empêcher l'arrivée de moustiques, porteurs du paludisme et qui ne peuvent voler plus que cette distance, jusqu'aux résidences des Belges. Et finalement, les quartiers congolais, la ville « des indigènes », qui partait du marché central et s'étendait indéfiniment vers l'est.

La ségrégation a été soutenue par des arguments scientifiques, tels que le raisonnement du Dr Marcel Léger pour expliquer la place de chaque groupe sur le territoire africain lors du Congrès International de L'Urbanisme aux Colonies: «La nécessité d'éloigner l'élément indigène de l'élément européen, ou tout au moins de diminuer au maximum le contact entre eux surtout durant la nuit, nous amène à dire quelques mots d'un problème souvent agité et qui n'a pas encore reçu de réalisation parfaite. Il s'agit de la ségrégation des indigènes en des villages, ou tout au moins des quartiers, accolés aux villes européennes. Les *indigènes* sont, en effet, pour certaines maladies locales, le réservoir de virus qu'il est bon d'éloigner» (Royer, II, 1932, p. 46). La science médicale européenne appuyant la division ethnique de la ville, qui devient une simple représentation d'un système de mépris et d'exploitation dont dépendaient les bénéfices de la colonie. La bande verte et vide qui a empêché l'arrivée des moustiques du paludisme déjà infectés par le contact avec les Congolais, est utilisée à Kinshasa aujourd'hui par les terrains de golf, les zones de loisirs et vendue aux entreprises et ambassades, parmi lesquelles ironiquement se trouve l'ambassade de Belgique, un bâtiment écologiquement avancé et expérimental, comme il y a cent ans, à la pointe des dernières technologies.

---

Stanley Pool, où la rivière s'élargit et est très stable et calme, comme une piscine. C'est devant cette zone que les colonisateurs belges et français décident de fonder les deux capitales. Il était nécessaire d'accéder à la ville et de transporter des marchandises, pour lesquelles la construction d'un chemin de fer a commencé rapidement, dont la construction a coûté des milliers de vies en raison de l'exploitation à laquelle la population indigène était soumise. Le Rapport de Roger Casement, le roman de Josph Conrad, le roman de Vargas Llosa, Le rêve du Celte, parmi de nombreux autres livres, qui expliquent la construction du chemin de fer.

Les Imaginaires Urbains et le Future de la Ville  
Réappropriations et postcolonialité



**Plan 29. Plans comparatifs- Kinshasa.**

*D'en haut. Léopoldville pendant la colonie belge. Vers le bas. Kinshasa aujourd'hui. Notez que la croissance et les transformations urbaines n'ont pas modifié la logique centre-périphérie, bien que le centre se soit agrandi selon le schéma de croissance du modèle de Borsdorf, Bähr et Janoschka (en bas à droite), la zone centrale élargie continue d'avoir la plus grande niveaux de revenu.*



L'indépendance était une impulsion prometteuse pour l'avenir de la République, initialement appelé Zaïre, avec un leader comme Patrice Lumumba, qui a su construire un discours de revendication du Congo comme cœur de l'Afrique et comme cœur de ce continent exploité et torturé pendant siècles d'esclavage. Au-delà de la lutte pour l'indépendance, il a appelé à l'unité tant à partir de l'origine commune comme de la possibilité d'un avenir commun. Cependant, sa voix a été étouffée tôt dans les mains des dirigeants du coup d'État dirigés à la présidence par Mobutu, prenant un tour imprévisible, celui d'une sorte de contre-révolution. L'unité n'est pas arrivée et les nouveaux dirigeants ont profité du pouvoir, opérant une nouvelle fois un simple déplacement de symboles. Dans la ville, les zones autrefois occupées par les Belges comme La Gombe et Kalina, sont passées aux mains des élites liées aux militaires alliés de Mobutu et à la nouvelle bourgeoisie enrichie sous son aile. Aujourd'hui, en outre, les ambassades, les organisations multilatérales, la coopération internationale et les sociétés transnationales occupent ces zones, changeant de nom pour garder les choses au même endroit.

C'est cependant en Afrique du Sud que la ségrégation a pris son aspect le plus grave : le régime d'Apartheid établi par le Parti Nationaliste d'Afrique du Sud en 1948. Bien que, comme dans la plupart des colonies des empires européens, un régime urbain ségrégué ait été mis en place, la création de l'Apartheid a réintroduit une pratique coloniale habituelle, jusqu'au milieu du 20e siècle, avec sa disparition - à l'exception des ghettos juifs et des camps de concentration de l'Allemagne nazi - le déplacement des populations de leur terre d'origine. Le cas emblématique est celui du 6ème arrondissement au Cap Town, adjacent au côté est de la zone centrale de la ville, un quartier populaire caractérisé par être le cœur de la vie culturelle, le berceau des musiciens sud-africains - en particulier du jazz - et un espace de mixité ethnique par excellence. En 1966, le Parlement sud-africain a approuvé la Group Areas Act (loi sur les zones de groupe) qui a établi certaines zones de la ville où seuls les blancs pouvaient vivre, prévoyant la relocalisation de la population noire (black) et métisse (coloured) à 25 kilomètres de la ville dans le Région de Cape Flats. Alors que 56% des propriétaires étaient blancs, 94% de la population était métisse. Enfin, en 1982, 60 mille personnes ont été expulsées du 6ème arrondissement et les maisons ont été démolies à l'aide de bulldozers. Néanmoins, la pression nationale et internationale a forcé le gouvernement à arrêter cette opération, laissant la zone semi-vidée jusqu'à aujourd'hui, que le régime post-apartheid a reconnu les droits des anciens habitants et propriétaires.

Bremme, L. (2010). P. 10-11 (...) the Stallard Commission that resulted in the Native (Urban Areas) Act No.21, entrenched the separation of planning for black areas and planning for the rest of urban South Africa; one wants to operate along social reformist lines (black areas), the other purely technical ones (white areas). Modern planning of South Africa cities was, from the start, divided against itself, foreclosing the possibility of single cities emerging.



**Image 104. Risque et vulnérabilité.**

**Image 105. Inondations.**

*Le manque de compréhension du territoire a conduit à l'installation des plus pauvres dans des zones uniques et sans dispositions appropriées, les mettant en danger latent, que ce soit face à des tremblements de terre, des inondations, des glissements de terrain ou d'autres phénomènes naturels.*

*L'urbanisation moderne a détruit les sites archéologiques, les collines, les marais et tout ce qui s'oppose à la ville, cependant, ces éléments ont pu singulariser et monter la valeur de ce morceau de ville.*

## RÉAPPROPRIATIONS DECOLONISATRICES

Au-delà des aspects logistiques et fonctionnels liés au territoire, tels que la future pénurie de ressources en eau, la déforestation, la pollution des océans et des plages, l'assèchement des marécages, la stabilité des versants et d'autres d'une grande importance pour l'équilibre écologique, il est essentiel que les villes qui ont traversé des processus de colonisation s'attaquent à des processus de réappropriation à caractère symbolique, processus qui n'ont pas besoin de partir du même ordre symbolique et qui ne doivent pas nécessairement y rester, mais bien au contraire, qui doivent aller et revenir de la réalité symbolique à la réalité empirique et vice versa. Toute forme d'appropriation part d'une meilleure compréhension du territoire à partir de sa matrice. Cette matrice est généralement définie par des chaînes de montagnes<sup>173</sup> qui, dans de nombreux cas, définissent des systèmes hydrographiques, tels que ceux d'Asie du Sud-Est, du Deccan indien ou d'Amazonie; des zones désertiques comme la Mongolie, l'Afrique du Nord, les côtes d'Amérique du Sud; ou les archipels d'Océanie et partie de l'Asie.

L'histoire nous montre qu'à de nombreuses occasions les territoires des colonies ont été comprises à partir de l'endroit où les colonisateurs européens ont situé les grandes villes. Cependant, ces emplacements ont répondu d'un côté, comme on le voit dans les pages précédentes, aux intérêts stratégiques d'ordre militaire sans rapport direct avec les logiques qui peuvent être détachées du territoire lui-même. Deuxièmement, à l'imaginaire que les colonisateurs ont apporté comme référence de leurs villes d'origine, situées sur le territoire européen. Ces deux aspects les ont amenés à opérer, à de nombreuses opportunités, de manière erronée et arbitraire sur des territoires aussi divers que ceux d'Amérique, d'Asie ou d'Afrique. Cela a contribué au fait qu'après le départ des colonisateurs et étant donné que les centres de pouvoir, les villes, les frontières et les juridictions sont restés ceux créés pendant la colonisation, la relation avec le territoire est problématique, comme on aurait pu le démontrer. Les frontières, selon Achille Mbembe, ne sont pas seulement un produit de la colonisation, elles expriment également les réalités commerciales, religieuses et militaires de ces périodes, les rivalités, les relations internes et externes entre les pouvoirs. «Ces formes étaient elles-mêmes tributaires des mythologies spatiales spécifiques à chaque puissance occupante. Ce fut notamment le cas dans les colonies de peuplement, où la race devint un facteur structurant de l'espace » (Mbembe, 2013, p. 175).

Ceci est particulièrement important si l'on considère que les limites internes et externes déterminent l'organisation de la population à l'intérieur de ce territoire et, plus important encore, ce que l'on attend d'elle à l'avenir. Maintenir des limites, c'est maintenir des structures administratives et des relations productives et hu-

<sup>173</sup> Parmi les chaînes de montagnes les plus importantes figurent les Andes (Amérique du Sud), les montagnes de l'Atlas (Afrique du Nord), l'Himalaya (Inde, Népal, Chine), Barisan (Indonésie), les montagnes Tenasserim (Malaisie et Thaïlande), les Ghats (Inde, Népal, Pakistan), Siwalik (Inde), Sierra Madre (Mexique), etc.





México



Bangkok



Johannesburgo



Ulán Bator



**Image 106. Photos aériennes Centre périphérie.**

*Dans le pays de l'hémisphère sud se répète le même schéma, le centre ville très bien conformé et la périphérie amorphe, précaire et pauvre.*



maines. Un regard sur la répartition de la population dans les pays du Sud montre que, contrairement à ce qui se passe en Europe, la majorité se situe dans une relation directe de proportionnalité entre pauvreté et éloignement des centres de pouvoir, c'est-à-dire que plus la pauvreté est importante, elle est éloignée des centres de décision, occupant les zones de montagne, les marécages, le désert, les ruisseaux, etc. comme dans le cas de l'Algérie, du Maroc ou de la Tunisie, en Afrique du Nord, ou en Equateur, au Pérou, en Bolivie, au Chili et en Argentine, dans les Andes, ou dans les montagnes de l'Inde, de la Thaïlande ou de la Chine. Ces distributions peuvent être modifiées en changeant soit l'emplacement, soit la prépondérance des villes ou la configuration des limites.

Un autre point clé de ce processus de réappropriation nécessaire est l'analyse impartiale et rigoureuse de la signification de l'emplacement des capitales dans les États-nations. Cette analyse doit tenir compte de la prétendue crise dans laquelle se trouve la notion d'État-nation, mise en évidence par l'existence de l'Union Européenne et des différents projets d'association de nations en Amérique, en Afrique et en Asie. Bien que la fin de l'État-nation ne puisse pas être décrétée parce que l'Europe est à un autre moment, autrement cela tomberait dans une sorte d'eurocentrisme que ce travail rejette de manière critique, cependant, il faut tenir compte du fait que l'État-nation est une définition occidentale déplacée sans esprit critique vers d'autres territoires. D'autre part, il faut considérer qu'aujourd'hui le monde a été déterritorialisé à partir de l'importance que le monde numérique a pris dans les relations commerciales et transnationales. Cela ne peut sous-estimer que, même aujourd'hui, il existe des aspects clés dans la production et la distribution de marchandises et de la population, au-delà des médias numériques, ainsi que le sens symbolique que les capitales détiennent toujours dans le monde, que ce soit ou non dans l'hémisphère sud.

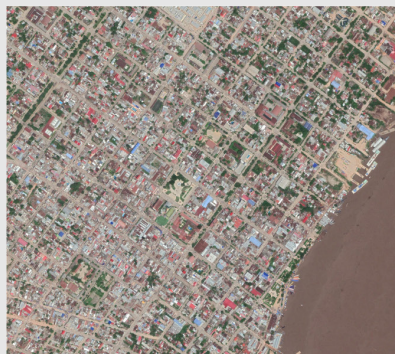
La préoccupation pour le rôle de la capitale par rapport au territoire et à la nation a été abordée en Amérique avec l'arrivée de l'indépendance et, comme on l'a vu dans le cas de Buenos Aires ou des États-Unis, a été encadrée dans le souci de coloniser le territoire lui-même (Gutierrez, 1983, pp. 493-513). Contaminée par le racisme et le déficit d'estime de soi des élites des jeunes républiques, les colonisations internes ont dans de nombreux cas cachés des génocides. Cependant, il y a eu d'autres colonisations dans le cadre d'une politique qui cherchait à assimiler des territoires à la nation à laquelle s'est ajoutée la réflexion sur la localisation de la capitale et son rôle. Le cas emblématique est celui de Brasilia, la capitale du Brésil construite entre 1956 et 1960, qui a permis de voir les hypothèses et les résultats de l'opération de changement de la capitale d'un pays. La nouvelle capitale brésilienne, dans sa tentative de construire une nationalité moderne «... est venue atteindre l'un des objectifs les plus ambitieux de la pensée développementaliste qui a guidé dans les années cinquante les directives de la planification naissante sur tout le continent. En effet, l'une des tâches principales qui s'est donné l'aménagement du territoire dans ces moments de formation dans nos pays a été la recolonisation des régions intérieures; un objectif de très longue date, d'ailleurs, dans l'imaginaire latino-américain, qui cherchait maintenant à placer l'ensemble du continent dans un régime de production - à la fois économique et culturel - prenant la ville comme moteur central du rééquilibrage socio-territorial »(Gorelik, 2013, p. 373). Au-delà



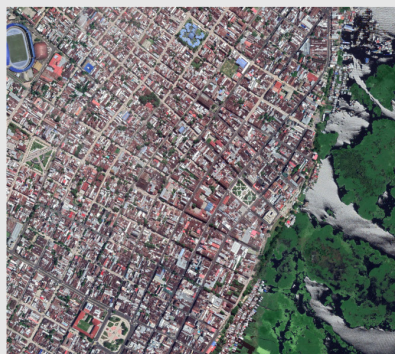
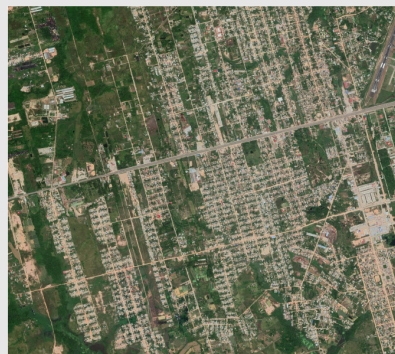
Cajamarca



Chachapoyas



Pucallpa



Iquitos



*Image 107. Photos aériennes Centre périphérie.*

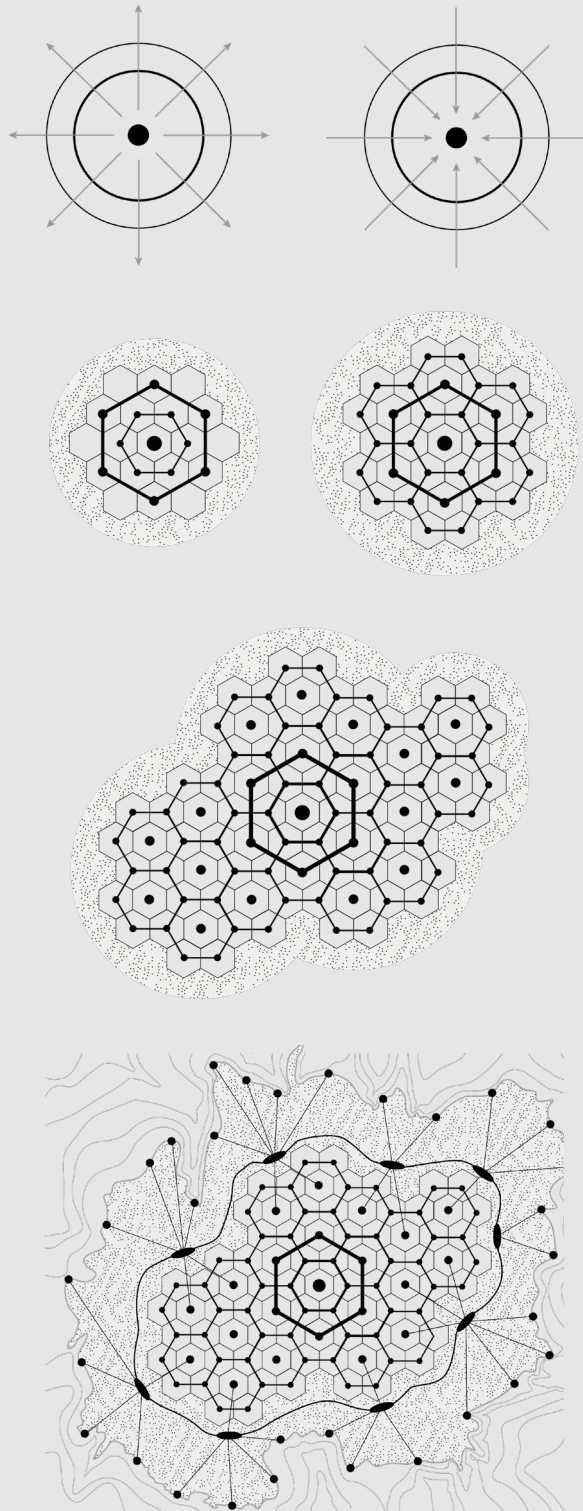
de la juste vision critique de Gorelick, la vérité est que le Brésil s'est développé sous différents aspects au cours de la seconde moitié du XXe siècle pour devenir la principale puissance d'Amérique latine. Il est vrai aussi que les inégalités ont augmenté, mais il est incontestable que le changement de capital a constitué une nouvelle impulsion, une sorte de renaissance qui a favorisé cette croissance.

Enfin, la réappropriation du territoire passe par une mise à disposition quotidienne pour les citoyens dans ses aspects les plus uniques et spécifiques, ceux qui sont normalement désignés comme des environnements qui entravent le développement ou sont à l'origine d'une prétendue infériorité de ses habitants. Ainsi, nous entendons généralement que les gens des déserts sont nomades, sauvages et non civilisés, que les gens qui habitent les montagnes ne sont pas intelligents parce que dans les hauteurs il y a moins d'oxygène, que les gens qui habitent les marais sont sales et paresseux, que ceux qui habitent la jungle, la plaine ou l'Amazonie, vivent isolés et dans un état archaïque. Les «civilisés», locaux ou étrangers, visitent ces territoires et regardent avec curiosité le paysage et ses habitants, associant territoire et groupes humains au sous-développement. Il s'agit évidemment de préjugés énormes qui doivent être combattus à différents niveaux, l'un d'eux est l'invention ou la réinvention d'activités qui permettent l'appropriation d'ordre symbolique et quotidien. Pique-nique, jogging, trekking, camping, entre autres, les modes de loisirs inventés en occident ont été importés dans le monde entier. Est-il possible d'inventer des activités récréatives à partir du caractère unique du territoire? Il s'agit par exemple d'inventer des sports qui, au même titre que le ski, la plongée ou le marathon, des sports inventés sur un territoire spécifique, permettent une appropriation qui implique la valorisation et l'utilisation des spécificités du territoire. Il est vrai que nombre de ces sports peuvent elles être menées sur n'importe quel territoire, ce qui ne signifie pas que les territoires de l'hémisphère sud puissent être une source d'inspiration pour le développement d'activités sportives, de pratiques récréatives et de nouveaux usages quotidiens. C'est une tâche qui nécessite d'étudier le territoire lui-même, de valoriser les pratiques sociales à son sujet et un peu de créativité.

#### ***a. Réappropriation urbaine du territoire.***

Outre les aspects du territoire, il est nécessaire d'observer la manière dont les villes se sont installées sur une matrice territoriale. Contraster la ville avec son territoire permet de comprendre l'origine des inégalités urbaines, la relation conflictuelle avec les ressources naturelles à l'intérieur des ces villes, les facteurs de risques et de vulnérabilité qui se produisent dans les zones les plus pauvres et plusieurs d'autres problèmes plus graves auxquels les villes sont confrontées encore aujourd'hui. Pendant les processus de colonisation, le territoire était souvent considéré comme vide, même lorsqu'il y avait des villes entières et fantastiques. Non seulement les villes ont été détruites, la démolition du Monte Castelo à Rio de Janeiro sous l'hypothèse que la ville moderne devrait être plate, montre la force de l'idéologie purement symbolique dans la construction de la ville, et, on pourrait aussi dire, du territoire. Pendant une partie du XXe siècle, le modèle de développement consistait à promouvoir l'urbanisation, étant entendu que plus la population grandissait, plus le marché et l'industrie étaient





**Schème 13. Centre périphérie.**

*Passer de la périphérie au centre, schémas inverses pouvant proposer un nouveau type d'urbanisation de la périphérie au centre.*



importants, sans mesurer la capacité de l'État à répondre aux besoins que cette nouvelle population générerait. Cette indifférence généralisée s'exprime sur tout le territoire et assume pendant la modernité sa forme urbaine dans les bidonvilles (barriadas, favelas, villas miseria, callampas, etc) dont l'extension a mis en évidence une attitude semblable de la population envers le territoire comme de l'État envers la population. Dans son côté, l'académie a regardé ça comme un débordement de la population (José Matos Mar) ou comme l'empire de l'anarchie (John Turner).

Une partie de cette réappropriation de l'urbain à partir de ce qu'on entend comme territoire nécessite de revoir la relation entre la structure urbaine avec ce dernier. C'est dans cette relation que l'on peut trouver les clés du désaccord qui provoquent des situations conflictuelles qui se terminent par des «désastres» ou des «catastrophes», générées par cette incompatibilité qui se manifeste en l'absence d'infrastructures publiques où elles sont nécessaires en termes écologiques. De même, observer où leur présence ne répond à aucun besoin, affectant le système environnemental. La notion de structure urbaine est indissociable des éléments naturels : des rivières, des côtes, des collines, des reliefs, des types de sols, des dénivelés, des ravins, etc. Plusieurs fois, ceux-ci ont été ignorés ou détruits, comme on l'a indiqué, rendant cette matrice territoriale invisible. Rendre le territoire visible devrait être une stratégie de projet à chaque fois qu'un plan ou projet urbain soit entrepris.

### ***b. Centre et périphérie.***

Il est essentiel de revoir les fondements épistémologiques du rapport centre-périphérie, d'abord, parce qu'avant d'être clairement établie dans l'urbanisme moderne, elle a commencé à être utilisée comme une logique d'occupation et de peuplement des villes coloniales. Il faut comprendre que dans l'urbanisme les faits précèdent les concepts<sup>174</sup> et qu'à partir de leur existence ils commencent à se formuler. Cela se produit avec la dichotomie centre-périphérie, qui est utilisée implicitement et sans la mentionner, comme système de classement pour définir la ville des colonisateurs et celle des colonisés séparément et de manière ségrégué. Cette dichotomie est une figure qui devient visible à la Renaissance avec les progrès de la science, de la physique, de la biologie, de l'astronomie, dans lesquels il y a des éléments de base tels que la cellule, l'atome, le soleil, etc., qui ont un noyau ou cœur qui émet énergie, intelligence et ordre, et qui se glisse dans la logique urbaine des villes coloniales nées même plusieurs fois ex-nihilo. Sans aucun doute, cette relation fait partie d'un schéma de pensée dichotomique classique en Occident, qui se répète comme une figure pour comprendre la réalité et qui s'étend à la réalité coloniale, où il y a le besoin de définir l'autre en fonction de soi même comme centre de la réalité, ainsi: "One of its underlying difficulties is that the categories, (black/white, clean/dirty, good/bad, suburb/township, order/disorder, human/inhuman, safe/dangerous) the objects (the native, the communist, the regime) and the geographies of boundary and space in which meaning and anxiety were so rigidly contained for so many centuries,

---

174 C'est le cas de la notion d'espace urbain, d'espace public, de densité, de zonage, de projet urbain, de plan, etc. Ils existaient tous avant leur formulation théorique.

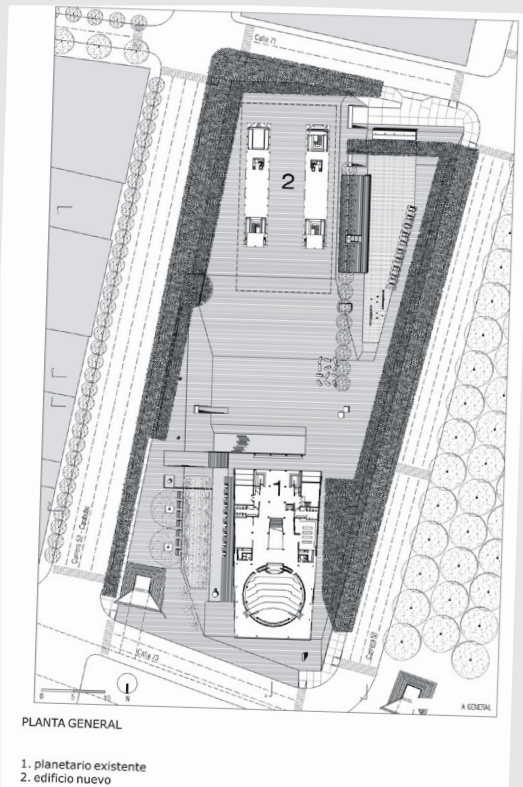


have been overturned. For most white citizens, this has meant that the Other - the savage, the animal, the beast, the alien, the dangerous, the non-self - is now on top of, around, next to and inside the spaces constructed for the privileged and from which the native had formerly been expelled. The city spatialised this catastrophe" (Bremner, 2010, p. 195).

Cette dichotomie devient une sorte de construction fantasmatisée née de la nécessité d'établir un centre comme espace symbolique des colonisateurs et la périphérie comme l'espace des indigènes, un schéma qui devient une autre dichotomie, celle de la République des Espagnols et de la République des Indiens nés dans l'Amérique espagnole. Nous pouvons donc nommer, de manière plus générale, une république des colonisateurs et une république des colonisés. Cette division fait partie de la notion de violence structurelle dans les catégories de Johan Galtung, qui soutiennent les actes de violence proprement dits car elle suppose la population de ces zones comme une entité étrange et distincte, un citoyen de deuxième ou troisième catégorie, par conséquent, leurs droits ne peuvent pas être les mêmes que ceux du citoyen normal. Ce système sera reproduit 300 ans plus tard à Hanoi, Saigon, Mumbai, New Delhi, Shanghai, Hong Kong, en Asie, ainsi qu'à Kinshasa, Brazzaville, à Alger, Casablanca, Johannesburg, Cap Town, entre autres capitales et villes importantes du monde colonial jusqu'au milieu du 20<sup>e</sup> siècle. Déjà dans la situation post-coloniale, cette dichotomie était maintenue, perpétuant également les places du subordonné et du maître, assumées par de nouveaux sujets, les nouvelles élites, dans de nombreux cas avant les subordonnés, qui occupent la place du maître, laissant les majorités comme des subordonnés. Lorsque, dans l'hémisphère sud, les élites locales prennent le contrôle de leurs propres intérêts, cette dichotomie devient un instrument parfait pour maintenir une position de pouvoir et une position subalterne, contribuant à se hégémoniser et à reproduire la ségrégation spatiale et les inégalités passées. On ne peut ignorer que la logique «ville du colonisateur» et «territoire indigène» a un arrière-plan productif et économique, étant un schéma d'ordre parasitaire. Il a toujours fallu qu'il y ait, à côté de la ville des colonisateurs, une ville qui lui fournisse une main-d'œuvre indigène bon marché. (Canziani, 2013, p. 121). Bien qu'au départ ce schéma obligeait à séparer deux villes l'une de l'autre par le vide, ne fonctionnant pas en termes parasites, car les colonisateurs exigeaient la présence continue des colonisés au domicile même comme service domestique (jusqu'à aujourd'hui) ; il apparaît d'un côté la périphérie et de l'autre les chambres de bonnes à l'intérieur des maisons.

Derrière ce schéma, comme déjà indiqué, il y a des aspects symboliques qui définissent les priorités en termes, par exemple, d'investissement dans la ville et de soin de l'espace public. L'administration de la ville néglige souvent ces zones car sa préoccupation est de toujours se réapproprier du centre en termes temporaires, cependant, la ville est statique, sans développer de réseaux internes qui intègrent le périphérique, sans étendre la portée de ce qu'elle considère comme la ville. Cette préoccupation permanente vient à l'excès. La lecture de Ludeña dans le cas de Lima peut certainement être extrapolée à différentes villes: «la ville du XX<sup>e</sup> siècle, plutôt qu'un scénario de références stables, est devenue un véritable champ de bataille pour galvaniser les mul-





### **Image 109. Projets urbains 1.**

*En haut. Rénovation de Puerto Madero à Buenos Aires, les quartiers du vieux port se sont transformés en un espace de restauration destiné aux secteurs les plus aisés, non réactifs mais au même endroit et à l'économie de quelques-uns. Vers le bas. Parque de los Deseos à Medellín, une île de bien-être au milieu d'une ville en difficulté structurelle, la prospérité ne pénètre pas car ce n'est pas un projet de tissus mais d'espaces et d'objets.*



tiples demandes de représentation et de symbolisation de différents groupes de pression sociale, économique et politique. (...) Depuis lors, les besoins de symbolisation urbaine se sont détachés des oppositions entre militarisme et civilité, entre nationalisme et universalité, entre urbain et andin, entre religieux et laïc, entre civilité conservatrice et civilité populaire et ouvrière. Chacun avec ses propres héros et faits à retenir » (Ludeña, 2009, p. 307). Les citoyens et les administrations ne coïncident pas toujours dans leurs interprétations sur les espaces de représentation symbolique par lesquels ils cherchent à hégémoniser principes, images, personnages, moments historiques. Enfin, le centre finit par être un vide impossible à combler, sans sens propre et qui bouge en permanence.

Dérivé de ce qui précède, un problème commun s'est posé dans les villes d'Amérique latine, d'Afrique et d'Asie au cours des 75 dernières années, en particulier dans ses capitales; le surpeuplement des bidonvilles, favelas, bidonvilles, bidonvilles ou cantons, selon leur origine. Il s'agit d'un processus né de l'exode de la population qui quitte les zones rurales à la recherche d'un avenir dans les grandes villes. Contrairement à ce qui s'est passé en Europe à la fin du XIXe siècle, où l'industrie exigeait une main-d'œuvre pour les usines, dans l'hémisphère sud, la politique était inverse. Une tentative a été faite pour générer une demande à partir de la création d'un marché urbain, pour lequel la population de l'intérieur du pays a été attirée (Quijano, 1977). Malheureusement, l'industrie n'a jamais répondu aux attentes et une population croissante s'est installée à la périphérie des villes occupant des terrains arides, sablonneux, marécageux, instables et toujours éloignés du centre, sans services, infrastructures ou équipements. La population elle-même a entrepris la construction de leurs maisons, recevant toujours le minimum de soutien de l'État, faible et poussé par les politiques promues par le FMI et les consignes néolibérales. Au-delà de la provocation de l'exode, cela s'est produit, évidemment, en raison de l'abandon dans lequel l'État avait laissé les zones rurales. Quelle vision avaient les dirigeants sur la population des campagnes pour ne pas les aider, et d'autre, provoquer leur déplacement?

Peut-on trouver un autre modèle urbain qui échappe à la dichotomie centre-périphérie? Sans doute, c'est possible, la périphérie est le lieu de la diversité, de la rencontre, de la dissolution entre la nature et l'artificiel, l'espace propice à l'invention de nouvelles typologies, de nouvelles technologies environnementales et écologiques. C'est l'espace où nous pouvons tester des solutions face au risque et à la vulnérabilité. Il est possible que ce soit l'espace d'expérimentation à partir duquel de nouveaux modes d'interaction sociale et urbaine soient expérimentés, moins ségrégués et plus intégrés. Refaire les périphéries créées au XXe siècle est le défi du XXIe siècle, le faire depuis la périphérie est la manière dont une pensée périphérique peut devenir hégémonique, sans perdre sa condition marginale, perturbatrice et radicale. Le faire à partir d'une nouvelle conception de l'urbain, établir un nouveau mythe d'appropriation et d'intégration est peut-être le moyen de se réapproprier d'un espace qui nous a été symboliquement volé et qui, apparemment, continue d'être à la dérive.



**Image 110. Projets urbains 2.**

*En haut. Malecón 2000 à Guayaquil, réussi en raison du surpeuplement mais incapable de réactiver les environs, objectif principal d'un projet urbain. C'est exactement le contraire qui se produit à Estero Salado, également à Guayaquil et par les mêmes auteurs, où l'intervention a cherché à construire de nouveaux réseaux et va au-delà du domaine du projet lui-même.*

### *c. La ville coloniale, la campagne et le nomos de la modernité.*

Pendant une bonne partie de ce processus, la population est restée en dehors du fonctionnement de la ville, on les a gardés invisibles jusqu'à ce que leur nombre et le besoin de main d'œuvre rendent impossible de ne pas les voir. La modernité accélère cette présence autant que les déplacements multidirectionnels de la population, abandonnant les bords de la ville et son existence périphérique, finissent par prendre la ville. Cela s'est produit dans les villes latino-américaines des années 1950, les grandes villes asiatiques en Inde, en Thaïlande, en Indonésie ou au Laos dans les années 1960, en Afrique du Sud avec la chute de l'apartheid et dans la plupart des villes africaines au tournant du siècle. Ce processus silencieux a brisé les barrières symboliques dans les villes post-coloniales, montrant que la symbolique est aussi réelle qu'un système formel. . "Formerly the site in which a regime of violence had ordered the inherently frightening, untidy heterogeneity of experience and in which the alien was located, framed and contained; it has become boundaryless. (...) Streets and pavements, once the domain only of only white commuters in their cars and ambulatory workers, are now occupied by taxis, beggars, loiterers and traders. Clear barriers of avoidance and separation no longer exist. Urban spaces have become permeable, open to infiltration, intervention and contamination. All that apartheid had so vigilantly kept at bay - wildness, brutality, laziness, madness - has arrived. The Other - the stranger, the mob, the beast - is within. The city has become, in the Bakhtinian sense, grotesque - an unbounded, uncontained, open-ended body. Where do we begin and they end? For white South Africa, a deep anxiety prevails" (Bremner, 2010, p. 195). Dans un sens symbolique, la description de la situation post-apartheid est tellement similaire à la situation postcoloniale, après une période de contrôle du corps et de l'espace vient la libération, la prise de la ville, la décision sur les espaces, la informalité; cette similitude symbolique nous permet de spéculer sur le régime vécu.

Giorgio Agambem trouve l'origine du camp de concentration dans ceux créés par les Espagnols à Cuba en 1896 ou ceux créés par les Anglais pour les Boers en Afrique du Sud au début du siècle. Combien ont-ils en commun avec les réductions et les peuples des Indiens de la colonisation espagnole? Combien ont-ils en commun avec les villes construites en Afrique et certains endroits en Asie? Pour l'auteur, dans les deux cas, ce qui compte "...il s'agit de l'extension à l'ensemble de la population civile d'un état d'exception lié à une guerre colonial. En d'autres termes, les camps naissent non pas du droit ordinaire, mais de l'état d'exception et de la loi martiale » (Agambem, 1997, p. 179). La ville coloniale était une exception, un système dans lequel le souverain qui définissait les règles, dans le cas des colonisateurs, en était exempté. Et c'était avant tout un régime de contrôle, de contrôle social et aussi de contrôle du corps, un contrôle par le travail forcé dans les mines, dans la construction de la ville, dans la construction du train, dans l'exploitation du caoutchouc, et qui décidait si on devait amputer un membre ou non, s'il portait un virus et devait donc vivre à part. La ville coloniale peut être comprise comme un immense champ, où l'état d'exception a fait la règle, où les pratiques les plus abjectes étaient quotidiennes, et beaucoup d'entre elles continuent à ce jour. La servitude des foyers des classes moyennes et supérieures sont un exemple de soumission de certains secteurs sur d'autres.





**Image 111. Projets urbains 3.**

*En haut. Le projet Larcomar a activé les environs, mais n'a pas réussi à réactiver le dernier tronçon de l'avenue Larco ou à se connecter avec le littoral. Au centre. Le parc de la Muralla, isolé de son environnement, n'a pas réactivé ses environs. Vers le bas. Heureusement, le projet Río Verde n'a pas été construit, c'était un projet de paysage dans son sens le plus anachronique, aucune action sur les zones dégradées entourant Barrios Altos, Rímac et moins du 1ro de Mayo ou de San Martín de Porras.*



Si pour Agamben la campagne est le nomos de la modernité, il faudrait conclure que la ville coloniale, avec son ordre quadrillé, sa centralité parfaite, son ordre ségrégué, son système de contrôle racial et son engagement pour la pureté, n'est rien de plus qu'un grand camp de concentration. Mais plus que l'assimilation à une forme de contrôle associée aux camps de concentration de l'Allemagne nazi, ce que nous voulons laisser en clair, c'est la dimension symbolique de la ville coloniale, la puissance des symboles qu'elle a construit au fil du temps et qui persistent encore. Ce qui passe inaperçu est que, de la même manière qu'Auschwitz ou Birkenau sont des espaces où aujourd'hui l'horreur de la Shoah peut être vue, les villes coloniales peuvent être d'énormes musées où ses traits nous rappellent la notion de contrôle, où chaque bâtiment colonial nous rappelle encore l'intention de marquer la supériorité d'un groupe humain sur un autre. Les villes, comme le rappelle Aldo Rossi, sont des textes à lire, il faut encore rendre une partie de leur histoire lisible, les compléter et lire leurs significations, s'assurer qu'elles aient changé, qu'elles ne restent pas naturalisées, banalisées.

#### ***d. Le projet urbain.***

Les lectures sur la nature et l'origine du tissu urbain mais aussi de la constitution de la morphologie des villes, développées entre 1960 et 1970 en Italie (Caniggia y Maffei, 1995), en France (Panerai, Castex y Depaule, 1986) et en Espagne (Linazasoro, 1978), ont permis de comprendre la nature de la ville européenne - et seulement de la ville européenne - en tant que système basé sur le territoire, à partir duquel chaque établissement médiéval sédimentait les installations, les relations, les biens et les différentes composantes qui formaient le bloc (le pâté urbain), le lot (la parcelle) et le type, pour finalement former l'espace urbain, construisant cette texture de la ville que nous appelons le tissu urbain. Le tissu, superposé aux éléments qui constituent la structure urbaine, configure la ville européenne comme un système de réseaux (Dupuy, 1991)<sup>175</sup>. Ce système dispose de multiples réseaux : services d'eau, égouts, immobiliers, routes, transports en commun, commerciaux, sociaux, familiaux, d'activités, espace public, végétation, voire virtuels (la ville réseau de Castells). Ces réseaux ont été construits au fil du temps, à la suite de Caniggia. Ils proviennent du XIII<sup>e</sup> siècle ou plus tôt, au cours duquel ils ont sédimenté les rapports et les échanges entre les éléments d'une même classe (sociale, des installations ou des biens) et des installations de différents types (installations avec propriété). Il ne s'agit pas de simples superpositions, mais de «strates imbriquées», éléments déployés sur une même surface qui construisent «l'essence» de ce que le tissu, le quartier ou le secteur de la ville sont, et qui s'expriment dans l'espace urbain en conséquence.

Il s'agit d'un cadre qui résiste au changement en termes urbains et qui empêche de faire table rase. Ce sont ces aspects qui donnent à la ville une épaisseur et qui permettent sa lisibilité, en évitant son opacité. (De Certeau, 1990, p. 293). C'est de cette nature de l'urbain que la persistance de la ville, sa permanence dans le temps et sa propre capacité de renouvellement prennent tout leur sens. A partir de cette lecture, David Mangin et Philippe Panerai définissent la notion de projet urbain comme un outil conceptuel et une technique de projet soucieuse de «la perma-

---

175 L'Urbanisme des Réseaux, Théories et Méthodes. 1991.



**Image 112. Projets urbains 4.**

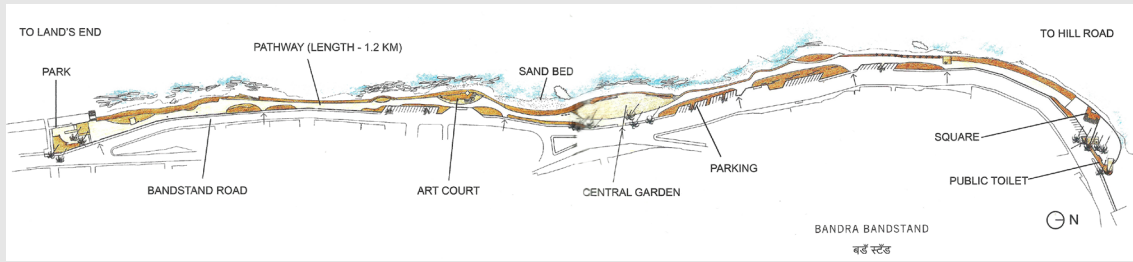
*En haut. Constitution Hill, rénovation avec une grande force symbolique dans le quartier de la prison de Johannesburg où se trouvaient Mandela, Gandhi entre autres, et qui est aujourd'hui un musée. La salle où la nouvelle constitution a été rédigée a été insérée. (2 photos ou ajouter un autre projet.*

nence de l'espace public qui appartient à la longue durée a comme conséquence la nécessité d'une distinction nette entre les terrains où s'exercent le contrôle et la gestion de la collectivité et ceux qui sont offerts à l'initiative ou à l'usage privés" (Mangin, 1999, p. 19) Il s'agit alors d'un projet de préservation du cadre multidimensionnel dont la ville est composée. Ce n'est pas un projet de changement, mais de conservation, qui se légitime par l'existence du système de réseau urbain qui recherche l'entretien, la réparation et la transformation de ce système de réseaux. Il ne propose pas le remplacement du système de réseaux ou sa restructuration pour établir un nouveau système de relations, il ne cherche pas la rupture ou la subversion, mais, par définition, il s'agit de maintenir le système urbain et social, de le régénérer et de le renforcer.

Mais le dépassement de ce compris comme colonial nécessite un investissement quasi absolu des logiques spatiales qui ont placé les différents groupes dans des lieux inchangés, ancrés à certains signifiants qui n'ont pas forcément changé au fil des décennies, voire des siècles. Bien que les processus d'indépendance de la domination coloniale aient signifié une révolution au sens belliqueux du terme, ils n'ont pas toujours signifié l'inversion du système des relations existantes et, par conséquent, lorsque la structure demeure, les mêmes lieux seront à nouveau occupés par d'autres acteurs et l'ordre colonial sera maintenu. Peut-être la ville, principal soutien de la colonisation, contribue-t-elle à inverser la logique héritée. Elle peut que si les outils cherchent leur transformation et non leur conservation, encore une fois, si nous analysons la logique du projet urbain, nous constatons que la dépendance du tissu urbain est intrinsèquement ancrée à la notion de type qui permet le contrôle de l'espace public. La notion de type nécessite des références connues, construites et existantes (Mangin, 1999, p. 25), c'est donc un moyen de continuer à tourner en cercle sur les logiques préexistantes qu'on est censées vouloir changer. Le problème ne serait pas d'utiliser le type mais de ne pas le redéfinir pour qu'il ne soit pas forcément une référence au passé, mais au contraire, qu'il soit matière de spéculation pour une transformation et une réappropriation de l'espace urbain et/ou territorial. Cependant, après l'indépendance, ce qui a été observé est une répétition permanente de types provenant de pays qui étaient autrefois colonisateurs et qu'aujourd'hui l'hémisphère sud continue à regarder en attendant des solutions, entre autres, d'ordre typologique. Nous sommes donc pris entre la répétition non critique de types du passé ou l'utilisation de types créés en dehors de nos coordonnées géographiques.

Les processus d'indépendance ont-ils constitué un changement dans les structures qui définissaient les lieux des subordonnés, des exclus et des exclus du système colonial? Comme on l'a vu dans cette troisième partie, non. La structure est devenue plus invisible, la notion d'État-nation indépendant, la nécessité du progrès et du développement, l'appartenance au capitalisme de consommation, entre autres, ont rendu invisible la permanence de l'ordre préexistant l'empêchant de changer. Leur invisibilité empêchait même d'imaginer leur transformation radicale, étant l'élite complice de la conservation d'un certain statu quo qui leur bénéficiait directement ou indirectement. Ne la voyant pas ou ne l'imaginant pas, en raison des symbolisations existantes, la transformation est devenue tout simplement impossible, la ville d'origine coloniale a été pendant des décennies la construction





**Image 113. Projets urbains 5.**

*Malecón de Bandra Bandstand, un projet de récupération du bord de mer promu par l'action sociale Arriba. État précédent. Au centre. Photographie de Rajya Sabha, des habitants de Bandra et de l'architecte PK Das revendiquant le droit d'utiliser. Vers le bas. Projet final en cours d'utilisation 2019.*



symbolique qui permet la préservation du système lui-même qu'elle a contribué à construire. Au-delà de la déclaration formelle d'indépendance et ayant récupéré le territoire des envahisseurs et des colonisateurs, il n'y a pas vraiment eu de transformation dans les relations entre État et société, car en partie il n'y a pas eu de véritable réappropriation du territoire. On peut se tourner vers Jacques Rancière, pour clore cette troisième partie:

*«L'émancipation, c'est-à-dire le démantèlement de l'ancienne division du visible, du pensable et du réalisable, s'est nourrie de cette multiplication. La dénonciation des séductions mensongères de la «société de consommation» est venue tout d'abord de ces élites accablées d'effroi devant les deux figures contemporaines et jumelles de l'expérimentation populaire de nouveaux modes de vie (...). Bien sûr, cette horreur prend la forme d'un souci paternel plein de sollicitude pour les pauvres dont le cerveau fragile était incapable de maîtriser cette multiplicité. Autrement dit, cette capacité à réinventer des vies s'est transformée en une incapacité à juger des situations (Rancière, 2010, p. 50).*



# **PARTIE 4**





## LE DÉTACHEMENT DE SOI-MÊME

### 9. CHAPITRE 09

#### DE L'EXOTISME À LA CONSTRUCTION DE L'AUTRE

L'an 1300, Marco Polo publia le récit de ses voyages sous le nom de *Le Livre Merveilles* (2012), ce fut probablement le premier livre qui raconte les voyages d'un Européen en dehors de son continent avant l'ère moderne. Certains auteurs remettent en question la véracité de ces récits<sup>176</sup>, cependant, aux fins de ce travail, tout ce que l'auteur dit est vrai, vrai dans le sens où c'est la description fidèle de son regard, ou de la façon dont il s'imaginait voir ces contrées lointaines, avec des coutumes et des gens si différents de lui et de sa culture. Comment être véridique face à un monde totalement inconnu? Il serait nécessaire de se débarrasser de sa propre expérience et de ses propres pensées pour pouvoir compter sur quelque chose d'absolument nouveau en toute impartialité. Mais c'est une illusion, un impossible. Cependant, quelques passages du livre de Marco Polo illustrent ce que nous voulons souligner, l'étonnement d'un Européen du XIII<sup>e</sup> siècle à ce qui lui est étranger. Quelques exemples qui l'illustrent: en racontant sur la province de Bascia le vénitien note, «C'est un pays fort chaud, ce qui fait que les hommes y sont noirs, mais rusé et malins; ils portent des pendants d'oreilles d'or et d'argent, et aussi de perles; ils vivent de riz et de viande, ils sont idolâtres, s'étudiant aux enchantements et invoquant les démons » (Polo, 2012, 469). D'une part, nous pouvons voir que les coutumes qu'il observe à distance sont analogues à celles de sa culture et de la religion catholique que professait Marco Polo, et dont les rites utilisent des chants et des prières qui pourraient aussi être appelés enchantements. En outre, il a construit ses croyances à partir de l'existence du démon, qui est invoqué en permanence - pour le rejeter - pour construire le monde du mal par opposition à celui du bien, dans le regard dichotomique du catholicisme. Cependant, Marco Polo devait le comprendre comme différent parce que ceux qui le pratiquaient étaient différents de lui, ils étaient des « noirs » de ceux qui cherchaient à se différencier, soulignant l'utili-

---

176 Autour de l'œuvre de Marco Polo, il y a beaucoup d'incertitudes, de dates, de titres, la véracité même de ses voyages est remise en question. Le livre a été publié depuis sa création sous différents noms, *Le Livre des Merveilles* et *Les Voyages de Marco Polo*, sont probablement les plus connus. La date de publication est estimée à 1928 ou 1930. Marco Polo a vécu de 1254 à 1324, il a fait ses voyages et a vécu en Chine de 27 à 26 ans quand il est revenu en Italie.

sation de boucles d'oreilles en or et de perles à l'oreille ou qu'ils ne mangeaient que du riz. Dans un autre passage, il fait référence à certaines règles de la vie conjugale, comme dans la ville de Peim: «C'est une coutume dans cette province que quand un homme marié est obligé pour quelque chose d'aller en voyage et qu'il demeure vingt jours dehors, il est permis à la femme de prendre une autre mari, et le mari peut à son retour épouser une autre femme, sans que cela ne fasse aucune difficulté » (Polo, 2012, 5336 ). Les descriptions ont généralement, comme dans ce cas, un ton critique et ironique, elles regardent les règles de coexistence des autres avec une certaine supériorité, faisant des coutumes occidentales de l'époque une loi. On oublie, cependant, que dans l'Europe médiévale, contemporaine de Marco Polo, les seigneurs féodaux avaient le droit de dormir le jour du mariage avec la contractante.

Le livre de voyages de Marco Polo était une lecture presque obligatoire pour la plupart des voyageurs et des conquérants à partir du XVe siècle, se constituant en une sorte de manuel qui enseignait aux Européens comment «regarder» ce qui n'était pas le leur, ce qui ce n'était pas eux, ou d'une manière plus contemporaine, comment construire «l'autre». L'autre est dépeint de telle manière qu'il se révèle être moins développé, comme si sa culture était inférieure, primitive, barbare et arriérée. Et quand quelque chose pouvait être comprise comme supérieur, elle était décrite comme exagérée, excessive ou immodérée. La ligne de mesure a toujours été européenne, c'est-à-dire mesurée et correcte, l'autre était rarement meilleur ou du même niveau. L'étrangeté et l'ironie ont été les ressources les plus utilisées pour que les civilisations, bien supérieures à l'europpéenne, soient considérées comme inférieures. À Sachion, il y avait une coutume d'incinérer les corps après les avoir veillé embaumés jusqu'à six mois plus tard: «Pendant que le cadavre est à la maison, tous les jours à l'heure du dîner sur la table près de la niche, qui est servie de viandes et de vin; laquelle soustrait ainsi dressée pendant une heure, parce qu'ils croient que l'âme du mort mange de ce qui a été ainsi servi » (Polo, 2012, 589). Évidemment, enterrer un mort, prier et apporter des fleurs n'est plus logique, intelligent ou cultivé, c'est tout aussi absurde, les deux ont un caractère rituel basé sur des aspects symboliques de ce que signifie la mort. Il est fort probable que Marco Polo ait compris cela, cependant, c'est par l'écriture que le regard de l'autre acquiert une dimension entre ridicule et impropre.

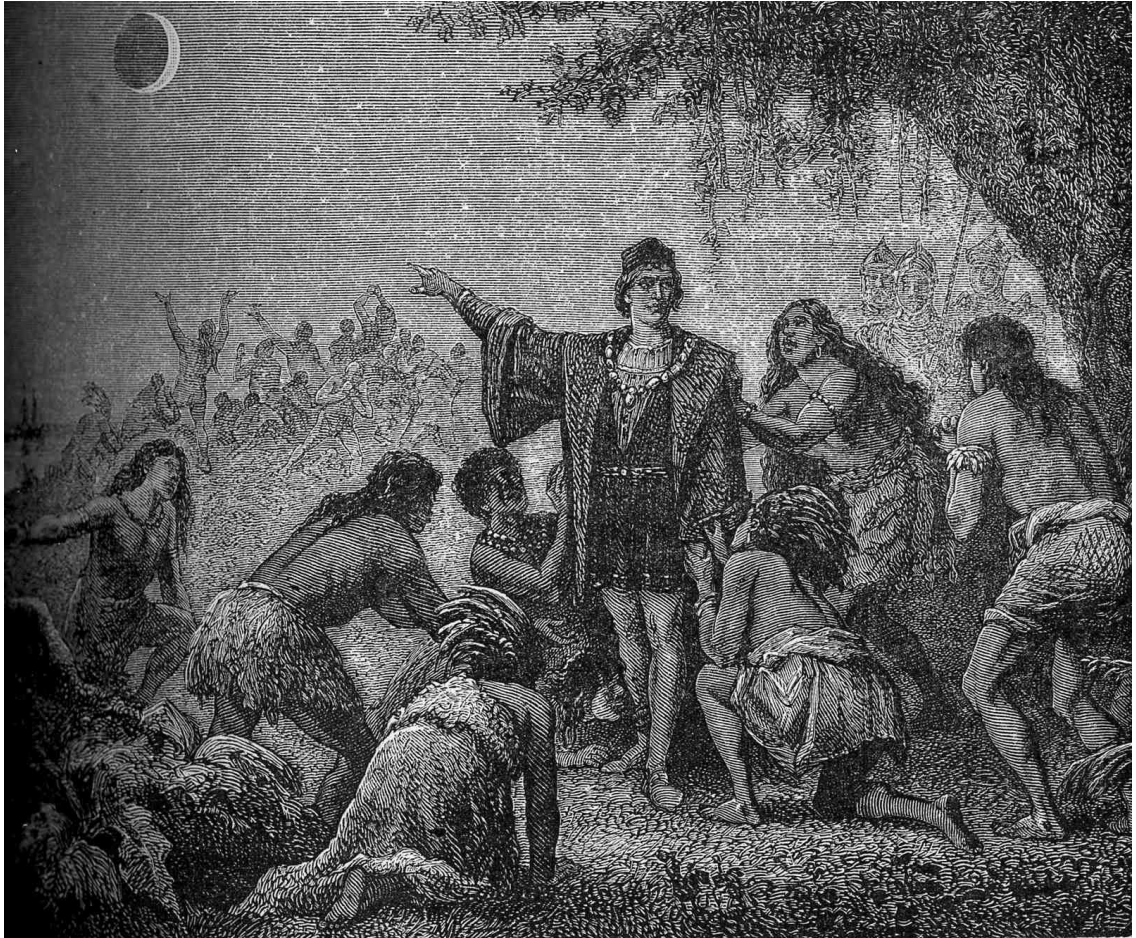
Lors des premières rencontres avec les Amérindiens, Christophe Colomb a cru comprendre ce qu'ils disaient dans sa langue, comme le note Todorov, il a «compris» à travers ce qu'il avait lu dans Marco Polo (Todorov, 2011, 43) car les descriptions de l'Extrême-Orient devinrent pour Christophe Colomb plus réelles que ce qu'il avait sous les yeux. Dans les pages de son exemplaire du Livre des Merveilles, le Génois fait des annotations soulignant, ou la chose la plus étrange comme «ce sont des sorciers», «arbre du soleil», «magiciens», «œil à un grand miracle», «des visions sont entendues», «coutume de brûler les cadavres», «admirable façon d'accueillir les étrangers», entre autres; ou des notes sur des trésors tels que «épices, perles, pierres précieuses, pagnes d'or, ivoire», «mines de bleues très fines», «pierres précieuses», «mines d'argent», «chambres ornées d'or», etc. Si le regard de Marco Polo manque d'analyse, est arbitraire et biaisé, Christophe Colomb construit un regard encore plus limité où la réalité des lieux éloignés, soit est étrange et opposé à la sienne, soit elle contient des richesses jamais vues auparavant.

Chez Marco Polo, tout ce qui est extérieur à lui contient toujours un excès ou une limitation, avec lui s'inaugure ce que l'on peut appeler l'exotisme moderne, celui qui définit le «là-bas» comme lieu privilégié des utopies, «que ce soit dans sa version infernale ou édénique, le là-bas est le lieu de l'excès, où l'imagination se déploie, le lieu commun de la fantasmagorie. C'est l'écran sur lequel se projettent les fantasmes du groupe, leurs pires craintes et leurs espoirs les plus fous » (Staszak, 2012, 182). On peut se demander dans quelle mesure la vision européenne sur les autres a changé après Colomb, tandis que Todorov voit un changement positif (2011, 294-295), Edward Said comprenait - en référence à l'orientalisme, mais extrapolé à d'autres regards européens sur le monde - que «la construction des représentations les plus récentes est fortement articulée sur les anciennes, leur schématisation a été extrêmement soignée et leur placement dans la géographie imaginaire de l'Occident a eu une efficacité spectaculaire » (Said, 2010, 103). Si Marco Polo commence au XIIIe siècle le regard de l'exotisme et la construction de l'autre à partir de son Je européen, entre le XVe et le XVIIe siècle les chroniqueurs américains poursuivent ce travail, suivis plus tard par des figures d'illustration comme Alexander Von Humboldt (Pratt, 2008, 211), Kant (Chukwudi, 2017) et les orientalistes entre le XVIe et le XIXe siècle.

La construction de l'exotisme est née d'une multitude de discours similaires à ceux de Marco Polo mais faisant référence à la science, l'art, la technologie, la philosophie et la plupart des disciplines du monde moderne à partir de la Renaissance. Ces discours ont été accompagnés d'événements qui ont ajouté à l'efficacité rapportée par Said, dans laquelle l'architecture avait un rôle. À ce stade, il est utile de se souvenir de Françoise Vergès, qui se demande: “¿Quel est le vocabulaire qu'on va utiliser pour parler de la décolonisation, comment inventer vraiment un vocabulaire décolonisant, qui ne soit pas un vocabulaire de la perte ou le regret, en fin, de manque. Ensuite, la question de la colonisation est toujours un processus de racisation, ce n'est pas simplement le fait d'aller et occuper une terre, ce tout suite une construction de la race blanche...de l'invention de la race blanche” (Vergès, minute 3, 2016). Selon Vergès, s'il est nécessaire de construire un vocabulaire décolonisant c'est parce qu'il a fallu construire un vocabulaire colonisateur, il devrait donc être possible de retracer la construction du vocabulaire colonisateur en architecture et en urbanisme.

Le premier chapitre de l'histoire de l'architecture correspondant à l'industrialisation n'a pas été raconté de manière intégrale, des aspects qui permettraient de comprendre l'émergence de certains aspects du langage de l'architecture moderne ont été invisibles dans son histoire. En 1850, après un concours pour la construction d'un grand espace dédié à une exposition des progrès de l'industrie et de la culture dans le monde, la *Royal Society of Arts* a poursuivi Joseph Paxton pour la conception et la construction du plus tard appelé Le Crystal Palace qui a accueilli la première exposition universelle à Londres. Une observation sur l'impact causé par l'édifice et l'exposition se centre sur la fabrication, la langue et l'échelle de l'industrie. Ainsi, pour Leonardo Benévolo «Les expositions de produits industriels reflètent la relation directe établie entre producteurs, commerçants et consommateurs après la suppression des entreprises » (Benévolo, 1980, 134). Henry Russell Hitchcock n'a même pas mentionné sa finalité, soulignant «Le vocabulaire structurel





*Image 114. Gravure de Colomb avec les indigènes.*



du Palais des Expositions ... le résultat visuel était doublement opposé aux tendances architecturales en vigueur dans les années 1950» (1993, 201)177. Cependant, bien que des machines et des produits industriels aient été exposés, une grande partie de l'exposition a plutôt montré les produits de la colonisation. Ainsi, «l'une des sections les plus larges et les plus remarquées de l'exposition montrait des produits de l'Inde, dont la plus partie avait été gracieusement offerte par le Nawab Nazim du Bengale: un trône dont dais en soie bleue surmontait quatre piliers d'argent et dont le siège, recouvert de velours pourpre, était bordé d'or et d'argent » (Servan-Sshreiber, 2011, 274). Grand nombre d'objets et de personnes de différentes régions d'Asie et d'Afrique-sans rapport avec l'industrie, la révolution industrielle et la technologie- ont été exposés dans ce grand espace jamais vu auparavant. Sièges en ivoire et or (palanquins), tapisseries, tentes du désert meublées, médicaments et teintures, pierres précieuses, céramiques, instruments agricoles, nourriture et un très long etcétéra. En outre, une statue de Lord Ellenborough (ancien gouverneur anglais en Inde destitué par des abus à des dates proches de l'Exposition) tenue par trois éléphants couchés devant laquelle un soldat Raj s'imposait sur des prisonniers chinois et africains (Servan Schreiber, 2011, 275) .

L'atmosphère qui se dégage des photographies et gravures à l'intérieur de l'exposition est loin d'être un environnement machiniste et technologique, au contraire, elle est plutôt proche de l'éclectisme de l'époque auquel Russell Hitchcock croyait que le Crystal Palace s'opposait. La présence de non-européens - qui comprenait des jongleurs orientaux des travailleurs vivants, des plantes et des animaux d'origine lointaine178\_- a été aussi intense que le développement industriel, au point que pour Gottfried Semper «... a été très impressionné par les machines exposées, mais il a également été séduit par les essais artistiques des pays non industrialisés. Les textiles et les tapis d'Afrique, de Turquie et de Perse ont particulièrement attiré son attention, tout comme le modèle d'une cabane des Caraïbes de l'île de Trinidad » (Semper, 2004, 13)179. Alors le cadre industrialisé de la structure en série de Paxton abritait plus que des progrès industriels. Il s'agissait de construire une image qui montrait une démonstration de force et de puissance, industrielle, commerciale mais aussi militaire, capable de conquérir l'univers. La diversité de l'univers y était réunie, des gens amenés du monde entier avec leurs vêtements, leurs coutumes et leurs compétences, à côté des objets qu'ils étaient capables de produire; mélangé aux avancées industrielles et à la technologie capable de les contenir, de les soumettre et de les forcer à faire des tours et des tours. Cette diversité conquise par la force était enfermée dans une gigantesque structure transparente, sériée et infinie, comme si l'industrie avait été capable de produire un univers, ou comme si l'industrie produisait à nouveau l'Univers. En d'autres termes, il s'agissait

177 Reynier Banham, Renato de Fusco, Peter Collins et Bruno Zevi ne mentionnent pas le Crystal Palace, et encore moins son rôle. Mais ils ne mentionnent pas non plus comment la colonisation a influencé le développement de l'architecture.

178 La présence de personnes dans des actions étranges a provoqué l'indignation de certains visiteurs, comme le poète Théophile Gautier (Servan-Sshreiber, 2011, 276). Il y avait donc une certaine conscience de ce qui était exposé.

179 Sa visite à l'exposition universelle de Londres a été le déclencheur de l'écriture de son chef-d'œuvre : *Style in the Technical and Tectonic Arts or Practical Aesthetics* (2004), dans lequel, à partir de l'analyse des objets "primitifs", il énonce précisément sa théorie matérialiste de l'architecture.



**Image 115. La Terre Sainte de Syrie, David Roberts.**

*David Roberts est l'un des auteurs qu'Edward W. Said désigne comme "orientaliste".*

de reproduire l'Univers, mais sous la domination du progrès industriel. Le Crystal Palace devait cependant se placer au-dessus de cet univers qu'il avait accumulé, s'éloigner de cette diversité, l'encadrer de telle manière que cet univers semble minuscule par rapport à la puissance industrielle et impériale. À l'intérieur, il n'y avait de place que pour deux types d'objets; les industriels qui se référaient eux-mêmes à la fabrication du Le Crystal Palace, et ceux qui faisaient partie de ce monde primitif, conquis et soumis. C'était une construction simple, l'Ego européen impérial et industriel, et l'Autre, exotique, primitif et soumis. L'architecture de l'exposition concernait l'invention de ce vocabulaire colonisateur qui, selon Vergès, serait la matérialisation architecturale de l'Europe blanche qui était différente du reste du monde, et que plus industrielle, machiniste et sériée, elle était plus européenne, plus supérieur, plus impérial.

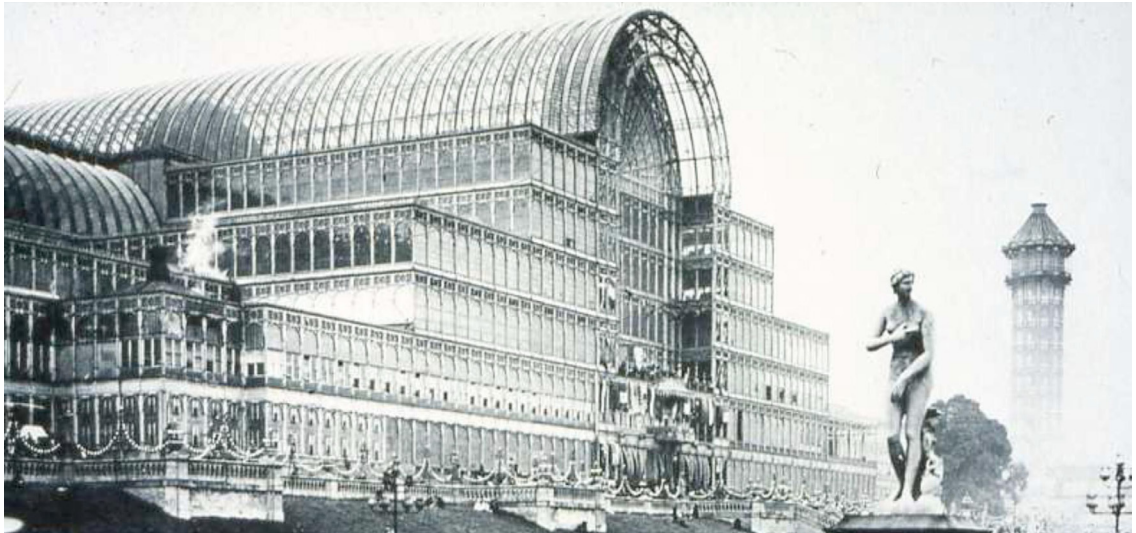
Non seulement cela, les pavillons construits pour les expositions universelles, avec leurs structures métalliques géantes, toutes vitrées et lumineuses, constituaient un monde fantastique où les objets acquièrent une apparence presque illusoire, comme s'ils avaient été possédés par une aura qui les fait briller, acquérir une spectacularité inhabituelle. Pour Benjamin, «les expositions universelles idéalisent la valeur d'échange des marchandises. Ils créent un cadre où leur valeur d'utilisation passe à l'arrière-plan. Les expositions universelles étaient l'école<sup>180</sup> où les masses éloignées par la force de la consommation étaient imprégnées de la valeur d'échange de la marchandise au point de s'y identifier (...) La marchandise donne ainsi accès à une fantasmagorie dans laquelle l'homme pénètre pour se laisser distraire (...) La servitude avec laquelle la propagande industrielle et politique doit pouvoir compter est ainsi préparée» (Benjamin, 2016, 44). L'architecture est modélisée pour atteindre, à travers l'échelle, la transparence, la lumière, la matérialité et d'autres aspects, pour construire cet ensemble de sensations chez le visiteur, pour permettre à quelque chose de la réalité d'être caché, sublimé et de construire un fantasmagorie capable de brouiller le visiteur, de sorte que l'origine de la marchandise disparaisse, les éléments qui l'entourent sont dématérialisés pour en obtenir un pur plaisir. Marx, qui était à Londres pour les 6 mois de l'exposition, semble avoir développé ses idées sur la fétichisation de la marchandise à partir de sa visite, n'hésitant pas à affirmer que «Avec cette exposition, la bourgeoisie du monde érige son Panthéon dans la Rome moderne, où elle expose, avec une fière autosatisfaction, les dieux qu'elle-même s'est créé» (Berdet, 2013, 81). Le Crystal Palace est encore aujourd'hui une source d'apprentissage de l'architecture moderne, tout comme le bâtiment permettait de cacher le travail et l'exploitation du travailleur, les livres d'histoire de l'architecture<sup>181</sup> cachent leurs significations liées au processus de colonisation et comment leur propre organisation - 1ère matière première, 2ème machine, 3ème produit manufacturé et 4ème Beaux-Arts - construit une division du travail où les colonies sont toujours destinées à occuper la place la plus basse de la classification.

L'architecture est ainsi devenue le grand support de ce discours efficace auquel Edward W. Said a fait référence, efficace principalement parce qu'elle a été

180 L'idée du Crystal Palace en tant qu'école est développée par Marc Berdet (2013, 78) à partir de multiples articles de journaux parus simultanément à l'existence du Palais.

181 Comme on l'a déjà dit, l'historiographie se concentre sur les aspects spatiaux, technologiques et formels, rendant invisible le rôle de l'architecture comme enveloppe d'un signifiant oppressant.





**Image 116. Image externe du Crystal Palace.**

**Image 117. Image interne du Crystal Palace 01.**

**Image 118. Image interne du Crystal Palace 02.**

*Image interne et externe du Crystal Palace qui montre la monumentalité de l'espace, l'atmosphère exotique et le rôle des produits des colonies.*



assumée comme une vérité par les colonisés, qui depuis 1830, et dans chaque exposition universelle, ont été montrés tout au loin de l'hémisphère nord comme des êtres inférieurs et exotiques, enfermés dans des structures technologiques qui les montraient encore plus inférieurs. «Entre 1830 et 1860, l'exposition individuelle» exotiques «fut un aspect important de l'industrie du divertissement populaire s'inscrivant dans la catégorie plus grand spectacle du freak, qui en Grande-Bretagne remontait au moins au XVI siècle» (Durbach, 2011, 123). Des personnes présentant des anomalies congénitales et des personnes originaires d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique ont été exposées côte à côte, construisant une altérité raciale inférieure par rapport au paramètre implicite, le blanc. Troglodytes, Aztèques, Égyptiens, Comanches, Pygmées, Cafres Zulus; des zoos humains ont été présentés pour le brouhaha des Européens. «Ce récit de races en voie d'extinction qui entourait à la fois les divers numéros de Bushmen et l'attraction des« derniers Aztèques »avait en réalité pour fonction de justifier la violence du colonialisme et la disparition des peuples indigènes peu de temps après la colonisation de l'Australie et l'Afrique Austral » (Durbach, 2011, 129). L'énorme liste d'expositions universelles et la diversité des villes où elles ont eu lieu nous montrent la diffusion du vocabulaire inventé qui, comme Galtung le soutient, représentait le sommet de la violence culturelle nécessaire pour résister à la violence directe qui a été vécue dans les colonies et que, par ailleurs, il a également été vécu contre les natifs des pays postcoloniaux d'Amérique, comme déjà noté. L'efficacité du discours colonial reposait-elle uniquement sur sa constitution interne et sa diffusion externe, ou y avait-il d'autres raisons à son hégémonie?

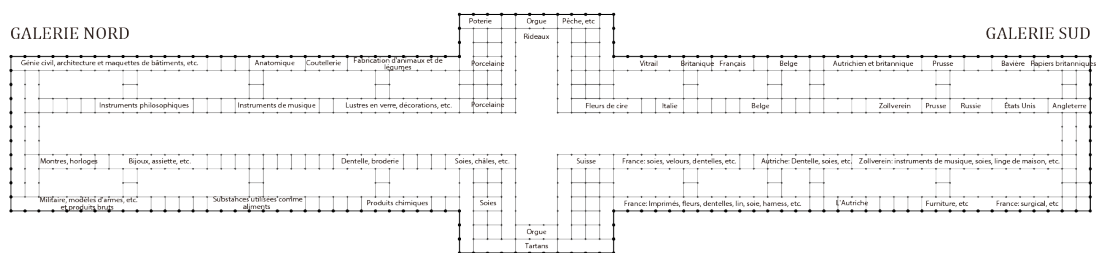
### **9.1 LA SCISSION FONDATRICE DES COLONISÉS. ÉLITES, ALIÉNATION ET ARCHITECTURE.**

L'étude des aspects subjectifs de la temporalité et de la territorialité de l'urbain est insuffisante face à la colonialité, il est nécessaire d'analyser le développement de l'intersubjectivité au sein du groupe social qui partage un espace urbain. Analyser comment l'imagerie urbaine de ce sujet colonisé est constituée par rapport à l'Autre qui habite avec lui, en le comprenant comme un élément fondamental de cet imaginaire urbain, celui qui a à voir avec les interactions des êtres humains sur la ville. Bien que celles-ci soient liées aux dimensions spatiales et temporelles, elles ont leur spécificité, dérivée du fait que toute interaction humaine nécessite un effort, une dépense d'énergie pour entrer en relation avec l'autre. Il s'agit d'analyser la construction de l'imaginaire dans la ville à partir de l'investissement énergétique que les sujets utilisent pour la coexistence urbaine. Cette énergie pulsionnelle vient, provoquée d'un côté, par le principe thermodynamique auquel Freud fait appel comme modèle épistémique de la psychanalyse, et d'autre part, par le différentiel d'excitation pulsionnelle provoqué par la recherche de jouissance (plaisir) et la pulsion de mort (Boni, 2018, 252). La référence freudienne à la thermodynamique est presque une métaphore de la vie urbaine telle que Simmel l'a comprise, où les subjectivités interagissent à partir des contradictions internes et l'anonymat propres du sujet, placés en relation avec leur contexte urbain. Pour l'analyse de cet aspect de l'inconscient de la ville, Liv-

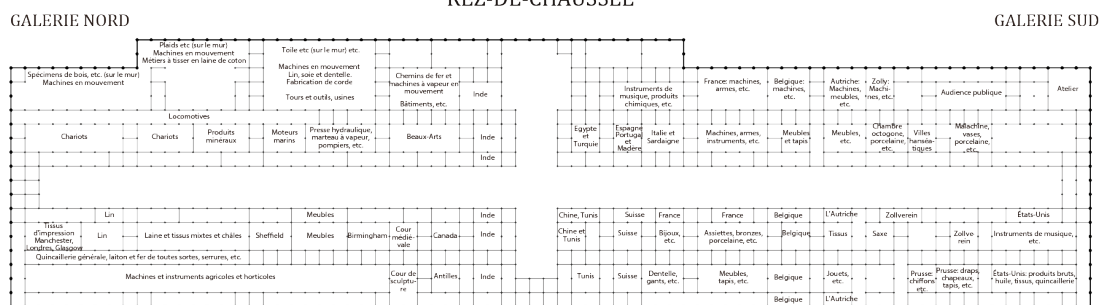
# Les Imaginaires Urbains et le Future de la Ville

## Réappropriations et postcolonialité

### ÉTAGE SUPÉRIEUR



### REZ-DE-CHAUSSÉE



### Plan 30. Crystal Palace.

Plantes du palais de cristal avec la répartition des différentes délégations, voir la répartition entre intrants, artisanat, machines et objets industriels, dans cet ordre.

io Boni fait appel au nom de économie symbolique (économie signifiante) (Boni, 2018, 251), selon Freud<sup>182</sup>, en le différenciant des aspects topiques d'ordre spatial et des aspects dynamiques d'ordre temporel.

Etant la ville le lieu de la rencontre, de la diversité et des interactions humaines par excellence, l'économie symbolique dans la situation coloniale, fait référence à l'énergie que le sujet investit inconsciemment à résoudre le différentiel du résiduel, résultant de la symbolisation du colonisé (pulsion de mort et de destruction) contre la figure du colonisateur (jouissance, plaisir) toutes deux inscrites simultanément<sup>183</sup>. Ces pulsions sont englouties dans l'environnement urbain en raison de son intensité<sup>184</sup>, s'ajoutant à l'excitation pulsionnelle provoquée par la situation coloniale (Boni, 2018, 253). L'économie symbolique se réfère à l'effort, aux et à dépenses réalisés pour s'assurer que le sujet puisse maintenir «l'unité mentale qui lui est inhérente» (Fanon, 1952, 131) au milieu des pulsions contradictoires dans lesquelles vit sa condition coloniale. C'est un effort d'appropriation conceptuelle dans la tentative de déchiffrer la subjectivité du colonisé, où Frantz Fanon fait appel à la notion lacanienne du stade miroir<sup>185</sup> pour comprendre la construction du colonisé, en supposant le principe de la prédominance de la racialisation comme un phénomène clé de cette construction (Vèrger, 2018, 7)<sup>186</sup>. Ainsi, d'une manière analogue à la façon dont l'enfant de Lacan fait face au miroir assez tôt, Fanon établit l'adolescence comme le moment où le sujet colonisé<sup>187</sup> se divise. Pendant toute

182 Freud propose cette triade dans sa Métapsychologie.

183 Les deux figures se réfèrent à la manière dont Fanon et Memmi présentent l'attitude des colonisés, contraints d'être appelés à se protéger contre les mauvais traitements, les abus et la mort d'eux-mêmes et de leurs proches, mais en même temps la conscience qu'être proche du colonisateur leur apporte tranquillité, protection et même joie. Les deux sont installés dans le subconscient et fonctionnent simultanément.

184 Nous faisons référence à l'augmentation du stress à laquelle Simmel fait référence, qui augmente considérablement dans le contexte métropolitain.

185 À travers le "stade du miroir", Lacan explique la rupture qui se produit dans l'inconscient du sujet lorsque, dans les premières années de sa vie, il découvre à partir de six mois qu'il est confronté à sa propre image et entame un processus d'identification, un processus qui est joyeusement assumé comme le dit Lacan lui-même. Cette confrontation produit cependant la rupture entre le "je" symbolique construit auparavant et le "je" qui provient de la réalité spéculaire, un "je" gestaltique fait d'extériorité. "La scène du miroir inaugure... la dialectique qui depuis lors relie le "je" à des situations socialement élaborées. C'est ce moment qui fait que tout le savoir humain se tourne résolument vers la médiatisation du désir de l'autre, constitue ses objets dans une équivalence abstraite pour la rivalité de l'autre, et fait du moi (je) cet appareil pour lequel toute impulsion d'instinct sera un danger...". (Lacan, 2009, 104). Le stade du miroir définit la nature de ce moi divisé qui sera confronté à l'autre de manière analogue à la manière dont l'imago a confronté le sujet à lui-même.

186 Pour Françoise Vèrges, universitaire et militante qui travaille sur les questions de genre et de décolonisation, elle affirme, en développant les idées de Fanon, que la post-colonialité a pour apport fondamental la racialisation et que lutter contre le colonialisme ou décoloniser, c'est déracialiser. "Les processus de racisation sont les différents dispositifs -juridiques, culturels, sociaux, politiques -par lesquels des personnes et des groupes acquièrent des qualités (les Blancs) ou des stigmas (les « autres »)

187 Dans ses textes et ses réflexions, Fanon se concentre sur le problème du noir de la même manière que Mariátegui se concentre sur le problème de l'Indien, afin de comprendre l'univers entier, qui va des aspects matériels aux plus subjectifs, qui va des processus de colonisation à la situation postcoloniale. Tant le noir dans la littérature de Fanon que l'indien dans celle de Mariátegui, pour citer deux exemples tirés des études postcoloniales, utilisent le sujet subordonné et racialisé comme sujet postcolonial.

la première étape de sa vie, le sujet colonisé (noir ou indien ou autre catégorie raciale européenne) a développé une idée de lui-même à partir de son environnement immédiat, indifférent à toute racialisation. En même temps, il fait lui-même partie d'un inconscient collectif qui définit le sujet colonisé (noir, indien, etc.) comme inférieur, paresseux, sale, grossier, etc.,<sup>188</sup> adoptant la position de désapprobation de ces caractéristiques négatives. Au stade du miroir, à l'adolescence, le sujet fait face à son «erreur», prend conscience de sa vraie nature, se comprend pour ce qu'il est (noir, indien, etc.) et «... par un glissement éthique il s'est aperçu (collectif inconscient) qu'on était nègre dans la mesure où l'on était mauvais, veule, méchant, instinctif. Tout ce qui s'opposait à ces façons d'être nègre était blanc » (Fanon, 1952, 155). L'hypothèse des masques blancs de la peau noire (1952) est que le sujet colonisé croit fermement jusqu'à son adolescence qu'il est blanc, cependant, il a construit une idée négative du noir, jusqu'à ce que soudainement, il comprenne qu'il est, soi-disant, ce noir «défectueux» que la société a construit pour lui comme une image de lui-même. De la scène du miroir, le sujet sera pris dans cette double construction de lui-même, cette fente avec laquelle il portera probablement pour le reste de sa vie et qui le conduit à détester le racisme et à être raciste, selon Vèrger.

La construction du Soi à partir de la scène du miroir est la clé pour comprendre la relation du sujet avec son environnement social, en particulier les relations de dépendance qui s'expliquent par l'absence du sujet et le désir de l'autre, cet autre dont la reconnaissance nous définit comme un sujet<sup>189</sup>. Enfin, le manque est caché sous ces multiples couches de significations imaginaires qui résistent au désir de l'autre et qui nous lient à lui. Ce schéma explique la subjectivité qui définit une société racialisée, à la fois du colonisateur, qui se suppose supérieur, et du colonisé, qui se suppose inférieur et accepte le désir du maître - le «grand autre» - comme le sien<sup>190</sup>. Pour Frantz Fanon, il ne suffit pas de comprendre le racisme comme constitutif d'un espace spéculaire de la race, mais il doit démontrer que ce miroir envoie toujours le colonisé à une image déformée de lui-même, «Il faut aussi montrer que telle scission est la cause d'un double analogue dans l'expérience vécue du colonisé, la source d'une double conscience » (Renault, 2018, 7). C'est cette double conscience, une qui est déterminée par ce que le colonisé est et l'autre qui se forme à partir du regard dans le miroir du colonisateur, que le colonisé doit maintenir ensemble dans sa contradiction, c'est-à-dire de regarder dans le miroir du colonisateur- et ce qui devient alors un sujet colonisé.<sup>191</sup> Cet Autre est aussi l'environne-

188 Celle-ci se forme à partir de l'inconscient à travers la culture hégémonique, essentiellement occidentale, blanche et d'origine européenne.

189 Lacan reprend à Hegel la manière dont se construit la conscience de soi, où le maître et le serviteur (esclave) échangent leurs désirs et dans ce processus le but ultime du sujet est la reconnaissance comme transcendance et comme facteur clé dans la construction de l'autre : "Mais, pour la reconnaissance au sens strict, il manque un autre moment : celui de ce que le maître fait contre l'autre, il le fait aussi contre lui-même et ce que le serviteur fait contre lui-même, il le fait aussi contre l'autre. Il y a donc eu une reconnaissance unilatérale et inégale" (Hegel, 1972, 118).

190 Ici Fanon suit Lacan et, pour la définition du Discours du Maître, il part de Hegel, pour qui la conscience de soi part de la reconnaissance de l'autre, c'est-à-dire d'un autre qui en nous reconnaissant nous définit comme un sujet (Fanon, 1952, 175).

191 Cette notion de double conscience est liée à l'idée de fausse conscience établie par Karl Marx, pour qui la marchandise finit par déshumaniser l'individu pendant le capitalisme. Ce processus n'était cependant pas nouveau pendant la révolution industrielle, ce processus de déshumanisation et de mercantilisation de l'homme s'est déjà produit depuis le 15<sup>ème</sup> siècle avec la colonisation



ment social qui nous construit en tant que sujets, mais c'est aussi le «grand autre», situé dans le schéma lacanien comme le A sur le miroir lui-même<sup>192</sup>. Cette double conscience est le générateur de deux modes d'action d'un même sujet, tous deux légitimés par la réalité, un comportement divisé qui suppose des comportements quotidiens et des évaluations différentes en termes éthiques et moraux. L'économie symbolique fait référence.

Cette séparation vous permet, par exemple, de devenir énergique lorsque vous êtes victime de racisme, de ségrégation ou d'exclusion, puis d'exclure, de ségréguer et d'avoir un comportement raciste envers vos pairs, un comportement habituel dans les pays postcoloniaux et qui est décisif pour la compréhension des comportements dans les villes et leurs conflits. Une autre conséquence importante dérivée de la scission est le déséquilibre que, en principe, cette double conscience peut générer chez le sujet, nécessitant un effort supplémentaire pour réconcilier les deux comportements opposés et continuer à être une unité. C'est l'énergie consommée pour maintenir la division en équilibre, que nous avons appelé l'économie, et en réalité c'est une économie libidinale puisque la base de la division se trouve dans le désir, le désir de posséder le maître simultanément avec le désir de satisfaction au maître. C'est un désir qui, poussé à l'extrême, devient amour ou haine, et qui est capable de construire des attitudes spécifiques chez les colonisés envers le grand autre, que ce soit le régime colonial ou l'État-nation déjà indépendant dans la situation postcoloniale. C'est à partir du désir de l'autre que les processus d'aliénation sont clairement expliqués, comme l'énergie utilisée pour construire et construire un univers à l'image et à la ressemblance du désir supposé du maître, c'est-à-dire du colonisateur.

$$\begin{array}{ccc} \underline{S1} & & \underline{S2} \\ \$ & // & a \end{array}$$

Schéma lacanien qui permet d'expliquer le discours du maître<sup>193</sup>.

Pour Lacan, au-delà du contenu ou des mots de tout discours, ce sont les relations entre les lieux occupés dans l'équation qui structurent le sens le plus important,<sup>194</sup> c'est la survie de ce système de lieux qui permet la localisation du maître, initialement occupé par le colonisateur, celui-ci peut être occupé par un autre agent dans la situation postcoloniale sans qu'il y ait un grand changement. D'une part, les

sanglante de l'Amérique et la prolifération de la traite des esclaves.

192 Le Grand Autre peut être interprété comme le père qui porte le bébé devant le miroir et qui sera alors constitué par toutes les significations symboliques d'ordre moral de la société.

193 Dans le schéma lacanien du discours du maître,

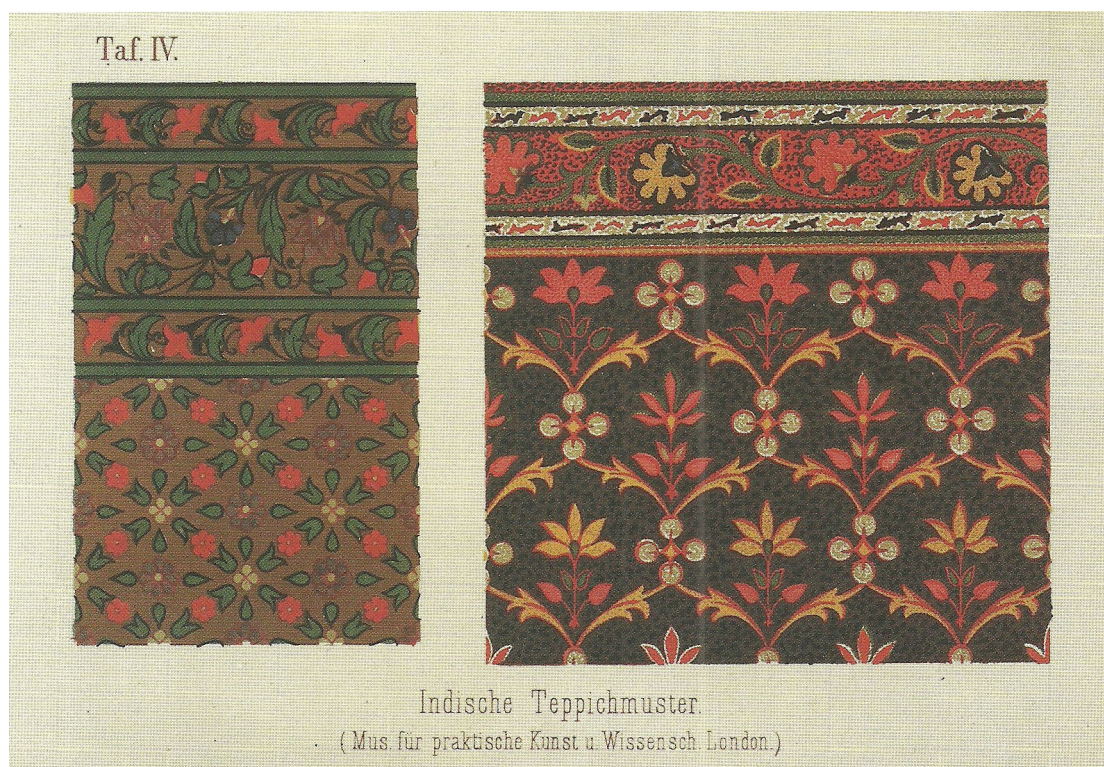
S1 est le signifiant du maître ou le signifiant représentant le sujet. C'est un signifiant vidé de son sens. Elle est non signifiante, ce sont les autres signifiants qui lui donnent un sens.

S2 est la connaissance, où connaître le plaisir. C'est donc l'ensemble des signifiants qui rendent le discours possible.

\$ est le sujet divisé (rayé) par son désir, victime de la division par son manque, symboliquement castré.

“a” est l'objet ou la cause du désir. C'est le reste de l'opération de production du désir.

194 Lacan établit quatre discours, le discours du maître et de l'esclave (ou de l'inconscient), qui est pris par Fanon pour le sujet de la colonisation, le discours du capitalisme, le discours de l'académique ou de l'université et le discours de l'hystérie.



**Image 119. Textile.**

*Image du livre de Semper montrant des détails d'objets et de textiles des colonies européennes observés au Crystal Palace à l'occasion de l'Exposition universelle de Londres, ce qui lui a permis de formuler sa théorie matérialiste de l'origine de l'architecture.*

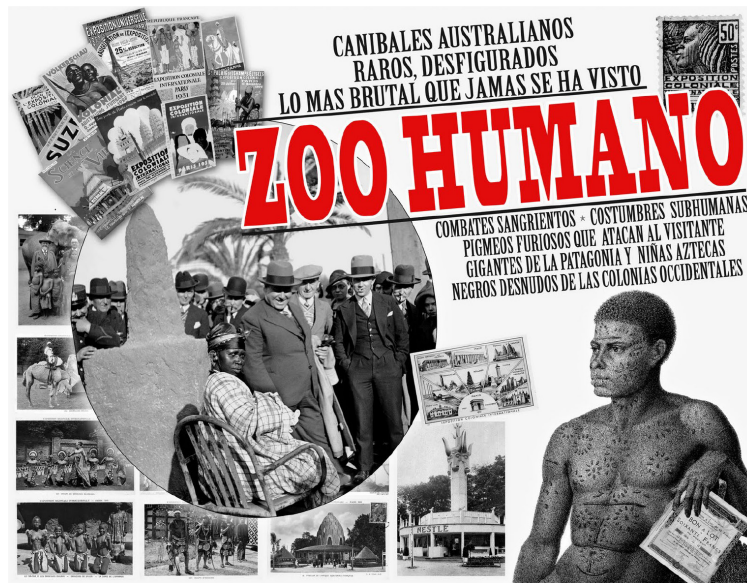
élites viennent prendre la place du signifiant du maître, assumant normalement les choix et les goûts du maître. Il s'agit de vouloir ce que le maître attend de vous, donc, vous pensez que vous choisissez, mais en réalité on suit le désir du maître. C'est le fondement de l'aliénation et du manque d'autonomie, qui surmonte la raison et conduit le sujet postcolonial à rester soumis aux goûts et aux préférences occidentales, se manifestant notamment dans le monde de la culture et au quotidien dans l'architecture et l'urbanisme. Dans le schéma du discours du maître, le signifiant du maître (S1) est assumé par le colonisateur, le sujet barré (\$) est le sujet colonisé qui assume le désir S1 comme le sien. Au moment de l'indépendance, le colonisateur s'en va, mais le signifiant du maître reste et est énoncé par l'élite qui, pour maintenir ou augmenter ses privilèges, conserve la plupart des structures, racialise ses pairs, en considérant tout ce qui est indigène inférieur (tandis qu'il lève et élève à la catégorie de chose sacrée, tout ce que le maître est censé désirer). Le discours de Marco Polo, suivi de la plupart des chroniqueurs et des histoires des voyageurs, qui construisent comme exotiques tout ce qui ne suit pas les canons occidentaux, sont les anciennes fondations à partir desquelles les discours qui alimentent cette scission sont construits.

## **9.2. ARCHITECTURE, ÉLITES ET ALIÉNATION DANS LE MONDE POSTCOLONIAL.**

Jusqu'à présent, aucune différence majeure n'a été constatée entre la construction de la ville et la construction de son architecture. L'intention de cette indistinction est d'utiliser les mêmes arguments dans les deux domaines, car ils sont aussi le produit d'un système socio-politico-économique qui en tant que partie d'un système général, il constitue des aspects structurels du postcolonial, au sens où Johan Galtung le décrit pour les processus de violence, et qui ont servi de base à la compréhension de sa construction symbolique. Dans cette section, cependant, il est intéressant d'aborder ce qui, à Galtung, est la dimension culturelle de l'architecture, c'est-à-dire les pratiques et les connaissances qui construisent un système de croyances qui soutient un certain phénomène (dans la violence de Galtung et dans ce travail postcoloniale) et aider à sa reproduction dans la société. En ce sens, il est intéressant d'analyser les processus historiques de traduction des références de l'Europe aux colonies, leur production intellectuelle, leur nature épistémique et le rôle des élites en son sein.

Dans ce sens, il est intéressant de revenir au schéma lacanien du Discours du Maître et d'essayer de l'interpréter dans une situation postcoloniale, où la place du Maître (S1) est occupée par différents agents, de différentes manières à chaque instant et de chaque sujet, c'est-à-dire du colonisé et du colonisateur. À cela, on peut ajouter la variable de construction culturelle au cours de la colonie proposée par Anthony D. King (2007, 65-71) et caractérisée par trois productions différentes qui coexistent dans le même espace. Le premier d'entre eux est la culture comprise par les éléments et les institutions de la métropole européenne qui sont transférés à la colonie. Tous les éléments ne sont pas ou ne peuvent pas être transférés, cela dépendra d'aspects tels que la culture existante dans le lieu lui-même et la capacité des institutions coloniales et des agents culturels. La seconde sera leur propre culture et non seulement les institutions, les éléments et les agents seront importants,





**Image 120. Zoologistes humains.**

*Différentes publicités pour des expositions de zoos humains en Espagne, en France, en Angleterre et en Allemagne, présentant des personnes d'Amérique, d'Afrique et d'Asie entre 1900 et 1940.*

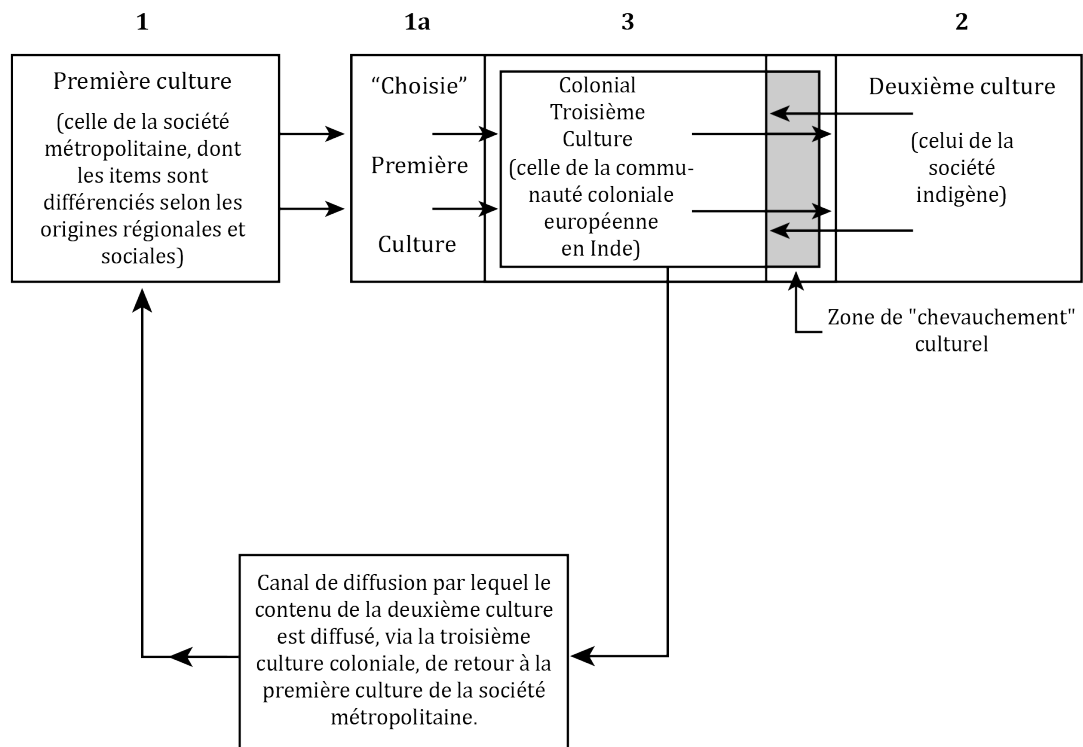


mais aussi l'homogénéité plus ou moins grande qui existe, ce qui n'est pas le cas du Tawantinsuyo, gouverné par un système unique sous lequel les cultures régionales subsistent, le cas de l'Inde avec des différences régionales vivantes ou le cas de l'Algérie, avec des niveaux d'homogénéité culturelle au rang des administratives sous l'Empire Ottoman. Enfin ce que Malinowsky<sup>195</sup> appelle la troisième culture, celle-ci formée par le contact entre les deux cultures, leurs éléments et institutions, formant un nouveau phénomène culturel qui, comme le souligne King, n'est pas une rencontre neutre ou équivalente. Dans le schéma qui explique la troisième culture dans un contexte colonial, King introduit une variante clé du schéma de Malinowsky pour l'adapter à une situation coloniale. En position 1 se trouve la première culture issue de la société métropolitaine, cependant, ce n'est pas cette culture celle qui entre en contact avec la culture locale, ce sera une sélection de la culture métropolitaine. Pour King, cette sélection s'explique principalement par l'origine socio-économique et culturelle des colonisateurs issus de la métropole, celle qui définira quels aspects de la culture de la métropole seront «sélectionnés» et atteindront la colonie. (King, 2007, 70). Évidemment, la logique culturelle qui prévaut dans la métropole est écartée, si elle est dominée par le religieux, le matériel, l'artistique, etc. Les deux critères permettent d'établir les différences entre la première culture. Cela permet d'établir des différences dans la construction de la soi-disant première culture selon King et Malinowsky, dans les colonies hispaniques d'Amérique entre le XV et XVI siècle, et celles du XVII et XIX siècle dans les colonies portugaises, françaises ou anglaises, entre autres.

Il est clair que le passage de la première culture de l'encadré 1 à l'encadré 1a fait référence aux processus d'adaptation des modèles importés d'Europe, largement analysés dans l'histoire de l'architecture coloniale, en particulier dans des études comparatives telles que celle de Damián Bayón (1874). Cependant, il y a une autre composante d'ordre symbolique non analysée, si on prends en compte le schéma lacanien du discours du maître dans la situation coloniale, la place du signifiant S1 change, car son éloignement dérégule sa présence<sup>196</sup>. La déréglementation implique l'assouplissement des principes qui structurent le discours du maître, des mandats qui se cachent derrière les règles établies par l'État et l'Église, laissant au premier plan l'imaginaire parfois inattendu. Certains excès sont mentionnés dans les récits de voyageurs européens entre le XVIIe et le XIXe siècle, soulignant le luxe de la population européenne et créole dans les terres coloniales, José Luis Romero recueille des témoignages du père Cobo à Lima, du père Cardim à Olinda, de Fray Tomás Gage au Mexique (2001, 87) déjà mentionnés dans la première partie de

195 Dans son livre *Colonial Urban Development, Culture, Social Power and Environment*, Anthony D King utilise les notions de rencontre culturelle inventées par Malinowsky pour qui la présence de deux cultures en produira toujours une troisième et différente des deux précédentes. Création qui dépendra des institutions et des éléments culturels que les deux présentent (King, 2007, 65). Bien que l'étude de King se réfère aux conditions spécifiques de la culture indienne, des formes de la colonisation britannique et de toutes les spécificités du processus de colonisation, le schéma de Malinowsky est assimilable à tout processus et les observations précédentes faites par King nous permettent de comprendre précisément les nuances d'une application dans un contexte colonial et alors seulement dans le contexte de l'Inde coloniale.

196 Le concept de dérégulation du sujet dans le discours du maître a été présenté par le sociologue et psychanalyste Luis López Espinoza, dans le cadre du séminaire de recherche : "Informalités urbaines dans la ville auto-construite : vers un agenda de recherche", organisé par le groupe de travail Informalités Urbaines, qui s'est tenu le 29 août 2018 à la PUCP, Lima, Pérou.



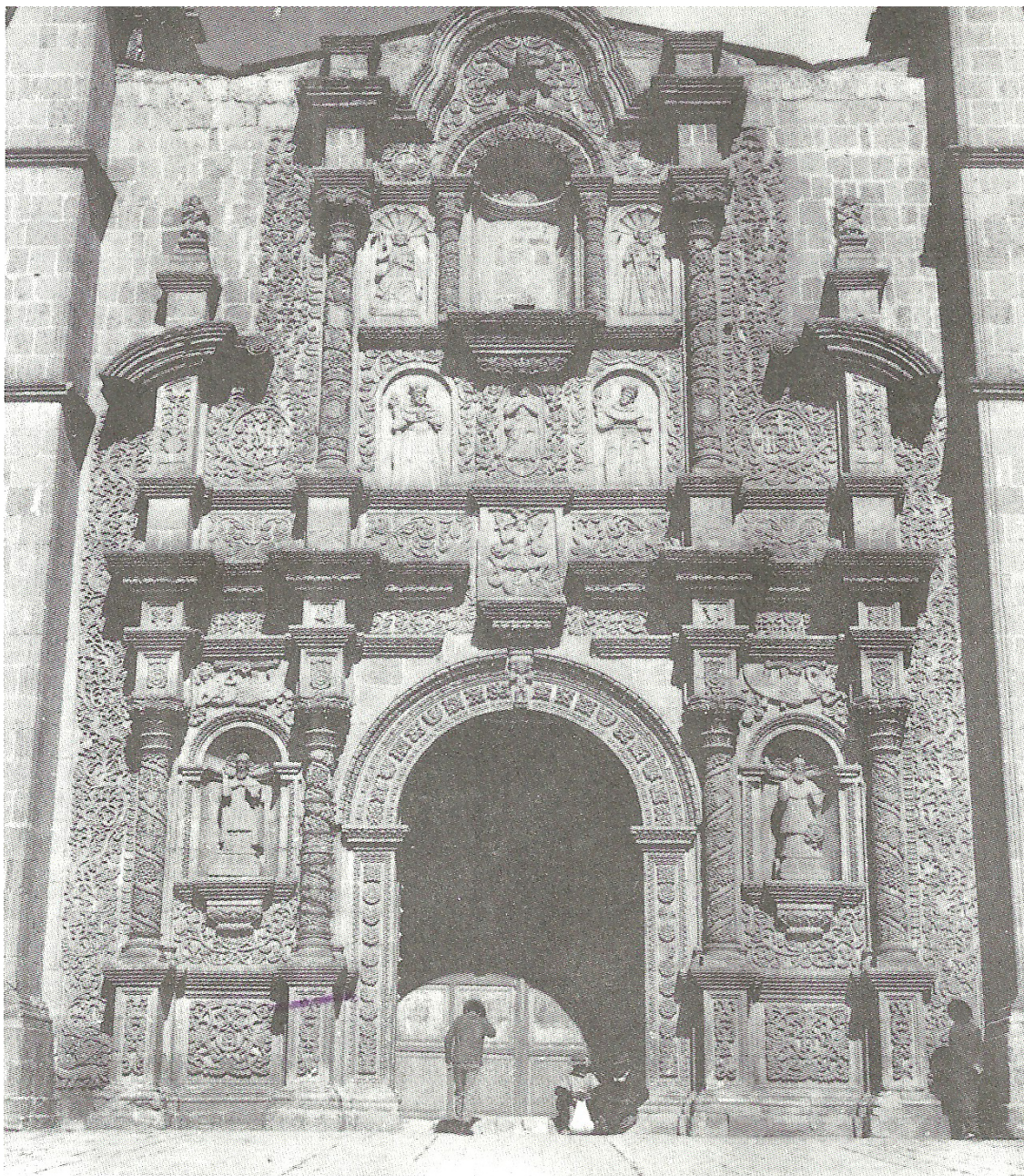
*Schéma 14. Aperçu de la troisième culture.*

ce travail. Un autre voyageur, Gregorio de Cangas, a visité Lima en 1770 en notant « l'ostentation des costumes coûteux et des modes extravagantes des dames... la multitude de domestiques pour le service ordinaire des maisons » (Ugarte, 1967, 10). En Afrique coloniale et en Asie aux XIXe et XXe siècles, la situation n'était pas très différente, les Européens vivaient dans de meilleures conditions que dans leur pays d'origine et partageaient avec les colonies d'Amérique au XVIe siècle le goût pour la servitude: « Une maison noble de Goa, en général, avec de nombreuses centaines d'esclaves, et ces dernières, représentant la population de Batavia en 1674 » (Goerg, 2012, 173). Au 19e siècle, la qualité de vie s'est considérablement améliorée en Europe et bon nombre de ses avancées sont transférées aux colonies<sup>197</sup>, où les colonisateurs mènent une vie de confort d'un niveau aristocratique. Comme dans les métropoles, la servitude a donné un statut social et les familles européennes comptaient entre 5 et 10 employés de maison, toujours soupçonnés d'oisifs, de voleurs, de sales gens et de porteurs de maladies (Goerg, 2012, 219). Une main-d'œuvre bon marché basée sur le manque de contrôles, ainsi que sur la plus grande différence entre le bien-être matériel des colonisateurs et des colonisés, accentue l'axiome de la supériorité européenne et pousse à sa séparation du reste de la population, pas seulement la ville est de plus en plus isolée, les clubs privés sont des espaces exclusifs pour les Européens et les Créoles.

Les espaces domestiques et de ceux de la vie publique des colonisateurs sont conçus pour apaiser la nostalgie et la tristesse de l'exode, l'angoisse face aux menaces de rébellion, le complexe de supériorité vis-à-vis des locaux et le ressentiment face à la conscience d'enrichir la métropole de son sacrifice. L'architecture doit constituer un espace qui contrebalance le déséquilibre émotionnel provoqué par la vie dans des conditions perçues comme très précaires, et que la perception arbitraire provoque la déréglementation du discours du maître, se matérialisant de deux manières; d'une part, la construction d'un monde d'illusions, d'excès basés sur un luxe et un confort excessifs basés sur l'utilisation de la servitude en quantités non nécessaires. D'autre part, l'augmentation des abus, du mépris et du racisme contre les colonisés, considérés comme la cause de la vie précaire. Il y a derrière les deux la nécessité d'une auto-revendication, la conscience d'être des citoyens de seconde classe, des expatriés au profit de ceux qui sont restés avec tous leurs avantages dans la métropole les amène à configurer un Autre qui est vraiment l'exploité (et pas eux-mêmes) et de construire un monde d'illusion où ils sont cet Autre qui les exploite. La première culture n'est pas, dans le cas colonial, une sélection de la culture de la métropole ni n'a à voir avec le contact avec la culture locale, c'est une construction propre à la décentration du sujet colonisateur face à ses conditions dans les contrées lointaines et déréglementation de leurs propres pratiques et valeurs qui génère des excès.

Ce sont les excès que les voyageurs racontent et qui curieusement ne sont pas remarqués comme tels par les historiens de l'architecture, Ramón Gutiérrez naturalise l'excès quand il décrit les maisons des aristocrates mexicains, leurs terrasses spacieuses, les armoiries et l'héraldique, les escaliers de grande taille, l'oratoire,<sup>197</sup> Comme le souligne Odile Goerg, l'éclairage au gaz, l'électricité, les ventilateurs et plus tard la climatisation permettent un plus grand confort dans les climats tropicaux. Elle améliore la nourriture et l'importation de biens qui peuvent être achetés presque partout dans le monde, même l'eau est importée. (2012, 218)





*Image 121. Cathédrale de la ville de Puno.*



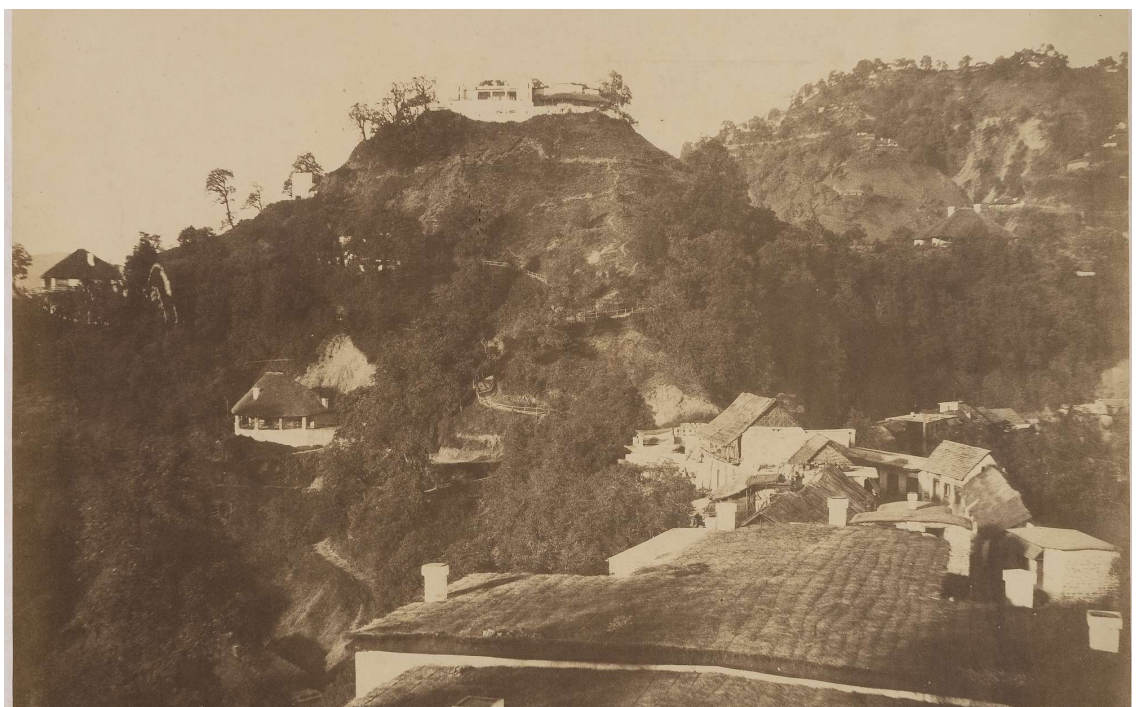
le bureau de travail, les murs recouverts de « damassés, de brocarts et de rideaux à baldaquin... Mobilier de qualité» ou la place prévue pour 7 carrosses (Gutiérrez, 1983, 123); il ne se soucie pas du luxe et du gaspillage des fonctionnaires coloniaux, il ne cherche pas à les comparer avec leurs pairs en l'Espagne de l'époque ou à rechercher s'il existait de la corruption ou non. Il s'intéresse à la «scénographie baroque», aux « arcades mixtilignes» ou aux formes «conopiales», l'augmentation de l'ornementation ou de la taille des fontaines devient importante dans la mesure où «la scénographie urbaine s'enrichit ainsi de sensations visuelles et de textures » (Gutiérrez, 1983, 123). Si l'architecture coloniale est victime de déréglementation et d'excès, l'historiographie de l'architecture coloniale est généralement complaisante, répétant les modèles d'analyse de l'architecture européenne, sans tenir compte du fait que la condition coloniale est une situation anormale, d'usurpation et l'oppression, c'est pourquoi, selon Bayón, il ne comprends pas que dans l'histoire de l'art colonial - et donc de l'architecture - l'histoire est plus importante que l'artistique, car la période coloniale «est si complexe, si riche en signification du thème colonial qui vaut la peine que tant d'études lui soient consacrées car nous ne connaissons toujours pas bien le mécanisme de nos «mentalités» au fil du temps » (Bayón, 1974, 186).

Si l'excès était la manière dont les colonisateurs du premier colonialisme (du VX au XVIIe siècle) témoignaient de la déréglementation du discours du maître; entre le XIXe et le XXe siècle, de nouveaux phénomènes urbains apparaîtront en Inde qui se propageront au monde colonial et postcolonial de l'Amérique Latine: **le bungalow-compound** (maisons de plein pied) **et la Hill Station**<sup>198</sup> (stations de montagne). Pour Anthony T. King, ces complexes constituent des unités résidentielles des établissements coloniaux qui ont permis l'apparition d'un «environnement de comportement culturellement constitué»<sup>199</sup> (King, 2007, 118), dans lequel la conformation urbaine de l'ensemble, les caractéristiques du type architectural, le système de fonctionnement, les comportements sociaux et l'imaginaire qui les soutenait, ont permis l'apparition de plus qu'une simple unité physique-spatial. Ce sont des typologies urbaines qui incarnent un mode de vie colonial qui se propage dans le monde des colonies et même des pays indépendants au XIXe siècle. Dans les *bungalows*, l'élément clé est évidemment le bungalow, une unité résidentielle de plain-pied, généralement de proportions horizontales, spacieuses et de distribution architecturale élémentaire, avec un salon, une salle à manger et des chambres attenantes aux salles de bains. En plus de ses proportions, sa caractéristique la plus importante est la galerie couverte qui accompagne normalement toute la façade.<sup>200</sup> La

198 Le mot bungalow ou bungalow en espagnol viendrait de bangala, un mot de la langue du Gujarat, dans l'état du même nom au nord-ouest de l'Inde. Anthony King (1932, 64), dont l'étude pour l'Inde sert de référence pour cette section, la nomme "Colonial Bungalow-Compound Complex", qui a été construit près des principales villes de l'Inde. D'autre part, les Hill Stations sont des endroits éloignés et en hauteur dans les montagnes près des principales villes indiennes où, au départ, des centres hospitaliers étaient placés pour la récupération des patients atteints de maladies respiratoires et sont devenus plus tard des résidences d'hiver. Anthony King et Odile Goerg les appellent Hill Stations (Goerg, 2012, 321), tandis que dans la compilation du Congrès International d'Urbanisme (1932), ils sont appelés "Station d'Altitude".

199 Cette définition : "Culturally Constituted Behavioural Environment", est prise par Anthony dans l'Inde coloniale de la fin du 19e et du début du 20e siècle.

200 La galerie peut faire partie intégrante du bungalow, ou être un élément à ajouter ultérieurement à la construction. Le type classique et prédominant présente la galerie sur le front, cependant,



**Image 122. Hill Station à Shimla.**

**Image 123. Hill Station à Mussoorie.**

*Les Hill Station, sorte de villages pour les anglais qui construisaient un endroit où vivre comme dans l'Angleterre, parmi eux, avec ses sports, costumes et où ils ont bâti l'architecture avec les styles Européen, une bulle au milieu de l'Inde.*



cuisine, les aires de service et les chambres pour la servitude étaient normalement situées dans un volume séparé derrière le principal. La plupart du temps, le volume principal était soulevé du sol sur des pilotis, ce qui faisait que la galerie ou la véranda se trouvait à une certaine hauteur par rapport à l'extérieur, où les bâtiments étaient considérablement séparés les uns des autres, ayant une densité très faible, la poignée d'Européens qui habitaient ces groupes occupaient 4 fois l'espace utilisé par des dizaines de milliers d'hindous. (King, 2007, 120).

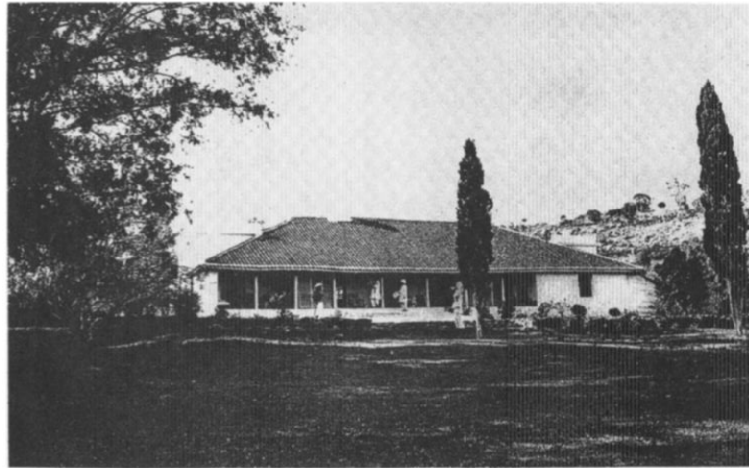
Il s'agissait de complexes résidentiels construits pour les européens, clôturés et loin des villes, constitués essentiellement par des *bungalows* entourés d'arbres et de jardins, un avant-goût des formulations des Villes Jardins d'Ebenezer Howard's, mais dont la motivation n'était pas de s'éloigner de la pollution industrielle. Ainsi, alors que «la ville natale est un ensemble de maisons perforées par des chemins tortueux ... Les Européens vivent dans des maisons individuelles, chacune entourée de murs entourant de grands jardins, des pelouses, des bureaux» (King, 2007, 120). Les différentes opérations menées semblent viser à se différencier, autant que possible, des villes et des modes de vie locaux, en construisant une culture à part de l'existante. Si dans les villages et villes indiennes la population vivait dans des familles élargies et que les maisons étaient organisées en rues, dans le complexe de bungalows chaque unité était occupée par une famille nucléaire et dans l'organisation urbaine il n'y avait pas de rue, cela ressemblait plus à un groupe de maisons au milieu d'un parc. Si la nature était rare dans les villes, dans ces complexes les routes étaient bordées de rangées d'arbres.<sup>201</sup> Mais l'élément clé du système est peut-être la galerie ou véranda, l'espace d'échange entre Européens et autochtones, où chacun a une place symbolique et un comportement codé, comme les conversations entre le colonisateur debout dans la galerie et le colonisé-serviteur par terre, écoutant les indications ; ou le colonisé enlevant ses chaussures pour accéder à la galerie pour faire certains travaux (King, 2007, 134). Comme dans les colonies américaines du XVIe siècle, la nouvelle typologie exige un certain nombre de servitudes entre les occupations nouvelles et anciennes, blanchisseuses, porteurs de lanternes, porteurs d'eau, cuisiniers, jardiniers, messagers, porteurs de toute sorte, gardiens, etc. Encore une fois, il ne s'agit pas de posséder d'énormes richesses, mais de profiter du régime colonial. «That manpower was available to perform these services was less a result of 'surplus resources' than of the disparity of income between members of the colonial and indigenous societies. In this, as in other respects, the colonial immigrants were similar to the indigenous elite; their spatial requirements, if not their lifestyle, were comparable" (King, 2007, 134). Les élites profitent également des conditions de travail et d'exploitation du régime colonial, profitant du système des castes pour adopter des pratiques coloniales, de nouvelles pratiques qui se naturaliseront avec le temps.

D'autre part, depuis 1815 a commencé la construction de la Hill Station, dont le nom vient de son emplacement entre 1200 et 2400 mètres d'altitude sur les dif-

---

il y a aussi des cas où plus d'un front avec une galerie et même la galerie tourne autour de tous les fronts.

201 Une autre caractéristique est qu'ils mélangeaient différentes activités, les gens dormaient, travaillaient et étudiaient et finalement se recréaient dans le même endroit, la présence de bureaux, d'écoles, de clubs et d'autres installations permettait toutes ces activités (King, 2007, 130).



***Image 124. Bungalow, Inde, 1860.***

***Image 125. Bungalow, Inde, 1902.***

***Image 126. Bungalow, Afrique.***

*Vers le haut. Bungalow, Inde, 1860. Au centre. Dessin d'une élévation d'un bungalow, Inde, 1902. Ci-dessous. Composé composé de bungalows en Afrique. Une typologie reproduit tout au long du monde colonial et post-colonial.*



férentes chaînes de montagnes proches des principales villes<sup>202</sup> comme les cas des premiers, Simla et Mussorie. Ces établissements ont été construits en Inde au milieu de la montée de l'hygiénisme face à la peur des épidémies et des maladies sous les tropiques et sous la référence des «balnéaires» ou ensembles de bains et spas qui se sont développés en Europe vers la fin du XVIIIe siècle. Les premières versions ont eu lieu pendant le processus de conquête du territoire par les troupes anglaises, de sorte qu'elles étaient situées aux frontières des zones usurpées, construisant des installations pour les troupes d'envahisseurs. Très vite, des sanatoriums et des hôpitaux ont été construits pour réhabiliter ou éviter des maladies telles que le paludisme, le typhus, la dengue de la part de la population européenne. Cependant, avec l'expansion du réseau ferroviaire, une période d'urbanisation intense a commencé comme zone de résidence saisonnière, utilisée par la population européenne et les élites indiennes, en particulier pendant l'été intense dans les zones plates et plus tard les week-ends. Bien qu'au départ, l'attraction était les stations balnéaires et les eaux minérales, les Hill Stations sont rapidement devenues des espaces sociaux, où les Européens se sentaient libres de développer leurs propres relations et activités sociales. Les salles de danse étaient les espaces de plaisir maximum presque sans la présence de la population indigène, où des mariages étaient arrangés, des amitiés se nouaient et la mobilité sociale était promue. Peu à peu, ils se sont également imposés comme les espaces préférés pour traiter les aspects commerciaux et du travail dans les alliances ethno-sociales, devenant une sorte d'institution à partir de laquelle une partie du destin de la colonie était gérée (King, 2007, 148-151).

Alors que dans la culture hindoue, les montagnes signifiaient solitude, silence et méditation<sup>203</sup>, pour les Anglais, sa signification était liée à la sociabilité, à la liberté - et parfois à la débauche -, au pouvoir et à l'évasion. Dans les montagnes, ils pouvaient évoquer la vie dans la métropole, sans autochtones, entourés de paysages, avec des activités typiques de leur culture, attribuant également au paysage les valeurs esthétiques que le romantisme commençait à construire en Europe. Le caractère sacré des montagnes basé sur sa solitude et sa faible occupation sauf pour les temples et les monastères, a été progressivement remplacé par les *Hill Station et son agglomération de maisons aux styles européens, avec des bungalows adaptés à la pente, à l'agitation et à l'apparence du Mall, un développement d'activités et de commerce exclusivement européens qui a organisé la vie sociale*<sup>204</sup>. Peu à peu, ils ont fini par devenir des lieux de repos et de refuge contre la réalité en respectant l'élimination de trois aspects de la vie dans les zones plates: le climat défavorable, l'autorité officielle qui a imposé des règles de conduite et, apparemment, le plus important, la présence de la population indigène, permettant ainsi un refuge à plusieurs niveaux: «Elle apporte aussi, dans sa forme physique, sociale, psychologique

202 Shimla et Mussoorie sur les flancs de l'Himalaya à portée des habitants de Delhi et de Calcutta, Darjeeling et Shillong au nord-est près de Calcutta, ePoona et Mahabaleshwar à proximité de Bombay et vers le sud dans les montagnes de Nilgiri et Madras (aujourd'hui Chennai) Ootacamunde, Kodaikanal et Coonor (King, 2007, 148)

203 Les Himalayas avaient plus une signification religieuse qu'esthétique ou géographique, les montagnes n'étaient pas des lieux de sociabilité mais au contraire des lieux de méditation personnelle et solitaire. Beaucoup de montagnes avaient des significations religieuses établies, comme c'est souvent le cas, au cours des siècles.

204 Le Mall était composé de diverses installations anglaises, de cafés, de restaurants et de magasins, au bout desquels se trouvaient les commerces des marchands indiens.



***Image 127. Avenue Atlantica à Copacabana, Rio de Janeiro en 1930.***

***Image 128. Bungalow dans le chemin vers la mer à Barranco, Lima.***

*Ci-dessus, Av. Atlántica à Copacabana, Rio de Janeiro en 1930. Ci-dessous. Espace spa Barranco à Lima, construit au début du XXe siècle. Dans les deux cas avec une architecture inspirée de la typologie du bungalow et stylistiquement couverte de langues d'Europe. Vers le bas.*

et esthétique? Le climat, l'approximation la plus proche des conditions de vie à la maison? (King, 12007, 155-157).

De la même manière que les Bungalows compound, les Hill Stations sont le produit de la domination et de la dépendance coloniales, leur forme physico-spatiale et leur contexte géographique sont le support de cet environnement de comportement culturellement constitué que King place dans la «troisième culture». Celle formée par la rencontre entre la culture métropolitaine adaptée (1a) et la culture locale (2). C'est la somme du système spatial et des pratiques sociales qui forment cette 3ème culture dans le colonial, qui s'institue dans l'imaginaire de la société et dans l'imaginaire urbain des villes colonisées. Dans cet imaginaire, prévalent l'évasion de la réalité que vivent les colonisateurs expatriés et la nécessité de s'exclure de la population locale indigène. Bien que les deux typologies urbaines soient nées en Inde sous la colonisation anglaise, elles seront bientôt reproduites dans les différentes colonies des différents empires. Vers le milieu du XIXe siècle, la matrice urbaine des établissements où résidaient les Européens était, en général, des quartiers résidentiels à faible densité, entourés de jardins, loin des centres urbains et sans la présence d'autochtones, sauf dans les rôles de service. Dans ces zones le logement prédominant était le bungalow décrit ci-dessus, y compris les balustrades et revêtus de différents styles. Le système s'implante dans les territoires asiatiques des autres colonies anglaises et passe rapidement en Afrique, au Canada en Amérique et même en Australie (Goerg, 2012, 311-315). Les Hill Stations subissent le même sort: «La ville d'altitude est loin d'être exclusivement britannique; d'autres puissances coloniales l'adoptent, au point qu'elle finit par passer pour un complément indispensable à la colonisation sous les tropiques » (Goerg, 2012, 324). D'innombrables Hill Stations apparaissent au Sri Lanka, en Birmanie, en Indonésie, en Malaisie, au Vietnam ou aux Philippines, et avec certaines différences marquées notamment par certaines caractéristiques géographiques liées à l'accessibilité et à l'altitude, dans les territoires africains de Lagos, Nigeria, Sénégal ou Zanzibar parmi tant d'autres<sup>205</sup>.

Plus qu'une organisation spatiale ou urbaine, les deux phénomènes constituent des lieux sociaux, un système physique-spatial où se développe un comportement social aussi spécifique que celui détaillé par King. Dans cette perspective, les typologies urbaines et architecturales ne constituent pas des schémas spatiaux neutres, elles sont intrinsèquement liées à ces comportements sociaux, elles en font partie car elles ont été construites de cette façon. Elles sont la matérialisation, dans le monde réel, de la place du signifiant du maître dans l'équation du discours, et c'est la raison pour laquelle elles ont été largement acceptées dans le monde colonial, car elles ont permis de visualiser la place que chaque sujet devrait occuper en

205 Buitenzorg (Bogor, Jakarta), dans les Indes néerlandaises, a en fait été la première à être construite (1808) avant même Shimla (1920), la première en Inde, où, cependant, le type de complexe prend sa forme la plus répandue. Dans de nombreux cas, les Hill Stations reçoivent une partie de l'administration coloniale, avec les fonctions qui n'exigeaient pas d'être dans les villes. En général, ils assument tous les fonctions d'hospitalisation, de loisirs et d'administration. Il y avait aussi des stations balnéaires, avec des programmes similaires mais pas dans les montagnes, liées à Shanghai, Hong Kong ou Malacca. Dans le cas de l'Afrique, les craintes pour les maladies tropicales sont plus grandes, cependant, étant donné son moindre développement urbain, les établissements pour les Européens sont construits dès le départ séparés de ceux des indigènes et si possible en altitude, comme nous l'avons vu dans la 2ème partie de ce travail (par exemple Free Town). Cela retarde l'apparition des Hill Station, qui ont commencé à se construire à la fin du XIXe siècle.





***Image 129. Balnéaire Mar del Plata, Argentine, à ses origines.***

***Image 130. Balnéaire Mar del Plata, Argentine, hui.***

*Vers le haut. Photo du spa Mar del Plata, en Argentine, à ses origines, découvrez les bungalows et les bâtiments inspirés de l'architecture des spas du 18ème siècle en Europe. Vers le bas. Le spa Mar del Plata aujourd'hui. Les formes changent, l'élite est la même.*



réalité. D'une part, les deux groupes socio-urbains-culturels sont attractifs pour les colonisateurs, c'est un espace isolé et dérégulé, un mode de vie presque impossible dans les métropoles sauf pour l'aristocratie, mais possible sans problèmes ou ressources majeurs dans les colonies. C'est un autre des lieux générés par la déréglementation du discours du maître compte tenu de l'éloignement de l'autorité métropolitaine ; dérégulation qui fait que la fantaisie, l'évasion ou la nostalgie occupent le lieu. Le désir de joie de ce fantasme a fait des deux types de modèles de comportement social, avec l'alibi d'arguments hygiéniques et sanitaires comme excuse, qui a même permis sa régulation par l'autorité, facilitant sa reproduction. «Développé à l'origine en Inde, le concept du bungalow a été diffusé, à la fin du XIXe siècle, en Afrique et dans d'autres parties de l'Extrême-Orient, devenant la forme modale de résidence pour les membres de la communauté coloniale européenne dans le pays de colonisation» (King, 2007, 119).

Cependant, le phénomène le plus intéressant autour des *Hill Station et des bungalows compound* est sans aucun doute la facilité avec laquelle les deux ont été rapidement emmenés en Amérique indépendante, des États-Unis jusqu'à la Patagonie, et comment ils sont toujours des modèles de référence dans l'ensemble du monde postcolonial. Comme prévu, les États-Unis sont les premiers à adopter le système de *bungalows*, la facilité de construction et sa légèreté l'ont permis, ceci ajouté à l'urbanisme de la banlieue ont fait du système pratiquement la typologie urbaine-architecturale nationale. Dans le sud, les familles continuent à avoir de la servitude avec des esclaves libérés, dans le reste du territoire l'isolement de la population indigène en réductions évite ces logiques de comportement colonial. Cela s'est produit immédiatement dans les anciennes colonies d'Espagne et du Portugal en Amérique, car l'économie de la population indigène était très précaire (sauf en Argentine), où les deux typologies sont peu réinterprétées dans les stations balnéaires et dans les sortes de lotissements de montagne. Dans les deux cas, ce sont les élites, descendants des colonisateurs et ceux qui ont pris le pouvoir, qui entre la fin du XIXe siècle et le début du XXe siècle entreprennent la construction de nouvelles urbanisations distinctes des centres urbains d'origine coloniale. Certains d'entre eux sont construits sur les petits villages de pêcheurs des pays côtiers, ce fut le cas du sud de Lima au XIXe siècle, où les petites villes comme Chorrillos, Barranco ou Miraflores sont devenues les premiers balnéaires, se renforçant avec l'arrivée d'immigrants européens non ibériques, qui ont acheté et construit des bungalows et, comme dans les Hill Station, a imprégné l'empreinte stylistique européenne sur l'architecture légère des pavillons. Déjà au XXème siècle Ancón apparaissait au nord, La Herradura et les thermes de Lurín au sud, et au XXIème siècle les copropriétés d'Asia qui ont changé les bungalows pour une architecture blanche, cubique, «moderne», avec un «environnement du comportement culturellement constituée» décrit par King pour l'Inde coloniale, intacte (Rodríguez, 2017). Aux alentours de Lima sur le chemin des Andes et à 1000 mètres d'altitude se sont installés, tout au long des XIXe et XXe siècles des quartiers comme Chosica et Chaclacayo et, au milieu du siècle, le célèbre Los Cóndores. Comme dans le modèle d'origine, la population indigène n'avait sa place que dans le rôle de serviteurs, tandis que les élites copiaient les modes européens de socialisation, les danses, les clubs, le tennis, le golf et, évidemment, l'utilisation de ces espaces pour décider des mariages, des associations professionnelles et qui allait occuper quel poste dans le monde du travail

public ou privé. Cette situation se répète dans les stations balnéaires situées près des principales capitales d'Amérique Latine, Mar de Plata en Argentine, Gloria, Cate, Flamengo et Botafogo à Rio de Janeiro au XIXe siècle et Copacabana, Ipanema et Barra au XXe siècle. Ainsi que les stations balnéaires liées aux capitales qui n'ont pas de littoral, le cas d'Acapulco au Mexique. Au Chili, Carthagène et Papudo seraient les plages où les familles bourgeoises de Santiago et Valparaiso ont construit leurs stations balnéaires au milieu du XIXe siècle.<sup>206</sup> Dans toute l'Amérique indépendante, les élites locales ont été les premières à prendre l'habitude d'aller à la plage en été et à la montagne en hiver, avec la culture de profiter de la mer est venue la notion de loisirs et la présence de la population indigène comme servitude. L'architecture moderne en Amérique Latine dans la première moitié du XXe siècle a maintenu l'esprit colonial dans ses dispositions avec des salles de service minimales et des décorations avec des tapis, des gobelins et des lampes de style (Arango, 2012, 278). Ce n'est pas l'esprit colonial pur et hispanique, mais plutôt c'est la colonialité «modernisée» par les «contributions» des empires coloniaux européens en Afrique et en Asie qui construit cet Autre natif, étrange et inférieur, qui s'accroche parfaitement à la nostalgie, au racisme et aux aspirations européanistes des élites aux racines coloniales et actualise son imaginaire, renforçant sa dépendance et configurant le caractère postcolonial qui marquera ses prochaines années.

Des processus similaires à ceux expliqués se déroulent à différentes échelles et dans différents aspects de l'architecture des pays postcoloniaux, il serait relativement facile de faire défiler les exemples qui au cours des derniers siècles ont été construits, on pourrait commencer avec le récit sur les bâtiments du XIXe siècle dans la première colonie, l'Amérique indépendante, les États-Unis d'Amérique du Nord, depuis l'architecture primitive de Thomas Jefferson aux États-Unis, et atteignant la plupart de l'architecture réalisée en Asie, en Afrique et dans le reste de l'Amérique aujourd'hui. Les premières années de la république, il semblait logique d'adopter des modèles architecturaux européens, les indépendances étaient substantiellement au niveau administratif de l'empire auquel elles étaient soumises, il était difficile de considérer la nécessité de construire une culture propre pour le moment de l'indépendance jusqu'au moment d'être déjà libres. Au contraire, les idées politiques et la culture française, ainsi que l'économie et la culture britannique, ont été adoptées comme une bouée de sauvetage contre le vide symbolique dans lequel se trouvaient les nouvelles nations. Ce vide symbolique du Je représentatif a été ressenti par très peu,<sup>207</sup> certains, encore moins saluent le cas de Mariano Melgar, héros de l'indépendance péruvienne qui, préoccupé par les expressions culturelles du Pérou indépendant, a créé le Yaraví, chantant avec une musique de racines préhispaniques et andines, et des paroles basées sur la poésie classique. L'architecture espagnole où les modèles ont été importés ainsi que les architectes, ingénieurs et artisans (Goerz, 2012, 302) et même ont été ainsi importés les composants, les

---

206 Avec l'arrivée du chemin de fer dans la région, les classes populaires ont commencé à utiliser une partie de la plage de Carthagène, se divisant en la Grande Plage et la Petite Plage, cette dernière étant réservée à l'élite. Jusqu'à ce que ces derniers migrent finalement vers d'autres plages.

207 Un de ces cas rares est celui de Mariano Melgar, héros de l'indépendance du Pérou et poète qui, soucieux des expressions culturelles du futur Pérou indépendant, a inventé le Yaraví, un chant dont la musique est issue des racines préhispaniques et andines et dont les paroles s'inspirent de la poésie classique espagnole. L'idée était de trouver une expression métisse, avec des racines dans les deux civilisations.

systèmes et les matériaux: «Les nouveaux matériaux utilisés dans l'architecture européenne sont exportés. Le fer et le verre sont, en général, réservés aux structures porteuses et aux bâtiments utilitaires aux prétentions artistiques limités: marches, prisons panoptiques, hôpitaux, salles de conférence des bibliothèques » (Goerz, 2012, 0302). Bien que, ni l'architecture, ni les architectes, ni la production propre, ni la ville n'étaient prévus, comme on a pu le voir dans la troisième partie de ce travail, ce qu'on a essayé de montrer dans ce chapitre est que tous les aspects formels et les plus visibles qui expriment une dépendance à l'architecture et à l'urbanisme, proviennent de l'installation de modes de vie, mis en œuvre avec des typologies architecturales et urbaines qui, malgré un changement d'utilisation, n'ont pas changé de sens, étant occupés par différents acteurs qui ont joué les mêmes rôles que dans la période coloniale.



***Image 131. Esclavage, Pérou.***

***Image 132. Esclavage, Inde.***

*En haut. Peinture montrant l'esclavage au Pérou. Notez l'apparence du contremaître, similaire à celle du prétendu maître sur le cheval. Vers le bas. Peinture d'un colon anglais à cheval, parlant à ses esclaves.*



## 10. CHAPITRE 10

### INFORMALITÉ ET DÉRÉGULATION DU DISCOURS DU MAÎTRE

Le débat sur l’informalité et ses effets sur les villes des pays en développement aura en 2022 un demi-siècle depuis que le terme secteur informel<sup>208</sup> a été utilisé pour faire référence à une grande partie de la population de villes comme Accra au Ghana ou Nairobi au Kenya, dont le travail a été effectué en dehors des normes, autorisations et registres des autorités de l’État. Les premières études ont indiqué que ce manque de contrôle était à l’origine d’un emploi précaire et instable, sans aucun type de sécurité et avec des revenus très bas, presque de subsistance. Tant dans l’article de Keith Hart (1973) que dans le rapport WEP de l’OIT (1972), une relation directe est établie entre le secteur formel et le moderne, étant implicitement le secteur informel défini par des caractéristiques non modernes. La modernité a été comprise comme ce cadre normatif qui, à travers les institutions de l’État, définit les conditions dans lesquelles l’emploi doit se produire, en d’autres termes, le moderne est ce qui s’articule avec l’État, l’informel est ce qui se dissocie des réglementations de l’État ou, à l’inverse, ce qui semble ignoré par l’État. Pour les deux essais fondateurs de l’informel, ce secteur présente deux caractéristiques supplémentaires, d’une part, il est essentiellement composé de personnes ayant migré des zones rurales vers la ville. D’autre part, ce secteur a été vu dès le début avec une capacité créative intense, qui lui a permis d’inventer des métiers, des produits et des procédés qui n’existaient pas jusque-là, afin de satisfaire les exigences que l’État n’est pas en mesure de répondre (De Soto, 1987, 12). Du domaine de l’économie et de l’emploi, l’informalité en tant que préoccupation s’est déplacée vers l’urbain, nous permettant de parler du logement informel, de la ville informelle, du commerce informel, etc. L’opinion contemporaine sur ces autres aspects et sur le phénomène général de l’informalité n’a pas changé de manière substantielle, on peut donc affirmer que, depuis ses origines, l’informel a été considéré comme un processus de dérégulation qui s’est produit au sein de l’État, dérégulation qui, si nous revenons au schéma lacanien du discours du maître, il doit être compris comme la dérégulation du lieu d’énonciation du discours

208 Il existe une certaine divergence quant à l’origine du terme. Pour Mike Davis (2007), c’est Keith Hart (1973) qui, dans son article *Informal Income Opportunities and Urban Employment in Ghana* (Cambridge University Press), a mentionné pour la première fois le “secteur informel”. En effet, non seulement le terme est inscrit, mais à la page 8 de l’article, Hart formule une définition du secteur informel des revenus urbains comme celui où les travailleurs se dotent d’un emploi qui est cependant moins rationnel en termes de régularité. Cette définition est implicitement opposée à celle du secteur formel qui est compris comme un secteur de travail moderne (1973, 8). D’autre part, Kalyan Sanyal (2007) souligne que le terme a été inventé en 1972 par l’OIT dans le rapport fait dans le cadre du Programme Mondial pour l’Emploi (PME) Emploi, Revenu et Egalité. Une stratégie pour augmenter l’emploi productif au Kenya. La relation entre le secteur formel et le secteur informel, où celui-ci est défini comme le secteur fréquemment ignoré par les autorités, en dehors du système des prestations de l’État, qui fonctionne en dehors de la loi, entre autres aspects, ce qui génère une situation de travail risquée et incertaine, avec de faibles revenus (1972, 504).



**Image 133. Esclavage au Brésil.**

*Photographie de la balustrade d'une maison brésilienne pendant l'Empire indépendant en 1860, la famille assise autour de la table et leurs esclaves debout.*

du maître. Dans les pays en développement, l'ampleur de cette dérégulation devrait soulever des questions urgentes, l'informalité urbaine moyenne est de 50% (Inde 90%, Pérou 65%, Mexique 50%). Cela semblerait nous dire qu'il y a des États qui ne gèrent ou gouvernent que 30% ou 10% de ce qui se passe sur leur territoire. Peut-être que ces 90% ou 70% ne devraient pas être lus comme un état en soi, un état déréglementé alternatif, un état d'exception.

La croissance excessive et l'informalité urbaine ont été caractéristiques des villes des pays en développement au cours des XXe et XXIe siècles, cependant, paradoxalement, les phénomènes et d'autres concernant les réalités de l'hémisphère sud sont souvent pensés à partir du monde développé<sup>209</sup>, complétant l'image de l'urbain dans le monde, les villes mondiales ont été conceptualisées comme les nœuds du système d'information mondial qui «modélise» le reste des villes de la planète (Roy, 2005, 1). Dans cette logique, l'informalité apparaît comme opposée à l'urbanisme, qui apparaît en Angleterre comme la discipline qui permet à l'État de contrôler la croissance et le développement des villes et du territoire à partir de l'industrialisation. Comme le souligne Anaya Roy, l'informalité apparaît comme l'obstacle qui empêche l'État de planifier, mais cette dichotomie n'est valable que pour la définition de l'informalité elle-même. C'est le cas de l'approche de De Soto, qui s'efforce de montrer l'informalité comme un problème d'une partie de la population pour franchir une série de barrières bureaucratiques que l'État construit à partir de son système juridique, ce qui les empêche d'accéder au marché et au système capitaliste complet, ce qui rend difficile la sortie de la pauvreté et de la précarité (De Soto, 1997, 171). Plusieurs auteurs s'accordent à dire qu'il s'agit d'une lecture biaisée du phénomène informel (Roy, 2005, 2) (Calderón, 2019, 46) (Sanyal, 2007, YY), sûrement guidée par la position néolibérale de l'auteur de *L'autre Sentier* qui s'efforce de plaider en faveur du démantèlement de l'État. Cela est évident lors de l'analyse de sa propre description «empirique» du phénomène, où l'opposition n'est pas aussi marquée que l'auteur le prétend:

*«L'informalité n'est ni un secteur précis ni statique de la société, mais une zone de pénombre qui a une longue frontière avec le monde légale et où les individus se réfugient lorsque les coûts de mise en conformité avec les lois dépassent leurs avantages. Dans quelques cas seulement, l'informalité implique de ne pas se conformer à toutes les lois; dans la plupart, des dispositions juridiques précises sont désobéies d'une manière que nous décrivons*

209 C'est par exemple aux États-Unis que naît la catégorie de mégapole, définie par sa population, supérieure à 10 millions d'habitants du fait de la mondialisation (ONU, 2018, 55). Un coup d'œil à la liste, aucune ville européenne n'est dans le top 10, seuls New York et Los Angeles aux États-Unis figurent dans le top 25 et seuls Londres et Paris sont dans le top 50. En examinant la liste, on constate que 6 des 10 premières villes sont des villes en développement, avec un taux d'informalité supérieur à 50 %. Il en va de même pour les 25 et 50 premiers, où 14 (56 %) et 27 (54 %) correspondent à des villes ayant un niveau élevé d'informalité, un indice d'autant plus important que 13 des 50 villes les plus peuplées sont des villes chinoises. L'une des caractéristiques les plus frappantes des "mégapoles" des pays en développement est l'informalité, un problème insignifiant en Chine, en Europe et aux États-Unis. Comment peut-on les conceptualiser dans une réalité aussi différente ? Les 4 autres correspondent à 2 en Chine et 2 au Japon. Si nous excluons les villes chinoises du calcul, nous constatons que 73 % des mégapoles correspondent à des villes en développement où le taux d'informalité est supérieur à 50 %. Dans le rapport, vous pouvez voir qu'il n'y a que 2 villes européennes, 3 villes nord-américaines.

*plus loin. Sont également informelles les activités pour lesquelles l'État a créé un système juridique exceptionnel grâce auquel une personne informelle peut continuer à exercer ses activités, sans toutefois nécessairement accéder à un statut juridique équivalent à celui de ceux qui bénéficient de la protection et des avantages de l'ensemble du système juridique péruvien.*  
« (De Soto, 1987, 12)

On observe que l'État et l'informalité ne sont pas aux antipodes, au contraire, cohabitent tous deux cette «zone de pénombre», mais peut-être l'affirmation clé est l'acceptation que les systèmes en dehors de la légalité sont donnés par la propre action de l'État lors de la génération d'états d'exception. Cela contribue à l'idée d'un État qui, en générant des exceptions, favorise l'informalité, qui ne se produirait pas en raison de difficultés d'accès à la légalité en raison d'obstacles, mais à un système de normes contradictoires qui cherchent à générer des exceptions qui seront ensuite utilisées par des secteurs de l'économie. Bien que, comme l'affirme Calderón, «la ligne qui sépare le formel de l'informel est la violation de la loi» (Calderón, 2019, 46), cette ligne est suffisamment large pour que le même État y soit.

De 1992 à nos jours, le Pérou a mis en œuvre des politiques de délivrance de titres et d'assouplissement des conditions d'accès à la formalisation de divers aspects de l'économie et de la vie urbaine, les cadres juridiques ont été assouplis, l'accès à la terre a été libéralisé au détriment de l'État, des formes traditionnelles de propriété et de régime foncier. L'informalité a augmenté, par exemple, les quartiers marginaux urbains sont passés de 2705 en 2002 à 4453 en 2007 (Calderón, 2019, 51). Cela a été mis en œuvre dans d'autres pays, obtenant des améliorations partielles, mais aggravant considérablement de nombreux autres aspects de la vie de la population vivant dans les bidonvilles. (Roy, 2007, 49). Cela était dû en principe à deux facteurs: d'une part, l'État lui-même boycotte généralement ses propres mesures fondées sur des amnisties qui les motivent à continuer d'envahir<sup>210</sup>. En revanche, la promotion des titres individuels dans des secteurs de la ville construits dès le départ dans une situation communautaire, a évidemment affaibli l'organisation sociale tout en renforçant la sympathie du gouvernement en place. «Le titre a favorisé un plus grand individualisme, une réduction du communautarisme et une affectation de l'organisation sociale» (Ramírez & Riofrío, 2006, à Calderón, 2019, 55). Cela peut poser une dichotomie différente de l'État- informalité qui est l'État-communauté, c'est-à-dire que si nous remplaçons les différentes équations de l'informalité par la communauté, nous verrons que la planification trouve dans la communauté un problème pour qu'elle se développe ou, que la légalité elle-même rencontre un obstacle dans la communauté pour se mettre en œuvre. Cela pose une contradiction fondamentale, les normes

---

210 Este párrafo de Julio Calderón es explícito, estas mismas situaciones se dan en otros países de la región tanto como en India o Tailandia, son los gobiernos de turno, populista, que invalidan la propia política. "En forma paralela a la titulación, continuó la tradición del derecho urbano peruano de aplicar sucesivas amnistías a los invasores de tierras. Con el gobierno de Alberto Fujimori se tuvo la ley 26264 de 1993 y el decreto legislativo 803 de 1996. Posteriormente, con el gobierno de Alejandro Toledo, el decreto supremo 021 del Ministerio de Justicia de junio del 2002 y la ley 28391 de noviembre de 2004. Finalmente, con el gobierno de Ollanta Humala el decreto legislativo 1202 de septiembre de 2015. Estos dispositivos continuaron alimentando en los pobres la expectativa que la informalidad urbana consistía, realmente, el medio de atender al problema de la vivienda" (Calderón, 2019, 54).



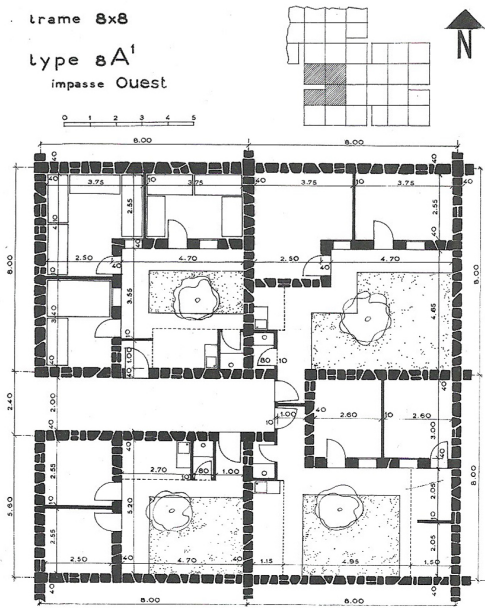
doivent venir de la communauté, c'est la société dans une démocratie qui détient le pouvoir, si les lois sont faites à 30% de la population, à qui sert-elle? Il est évident qu'il ne s'agit pas seulement d'alléger le fardeau bureaucratique, parmi les experts, il y a consensus sur le fait que «Titrer sans une contrepartie en programmes d'habitat et de terrains urbains génère le cercle vicieux de l'informalité» (Calderón, 2019, 56). Mais peut-être pourrions-nous ajouter qu'il ne s'agit pas seulement d'améliorer les conditions matérielles, comme si la société n'était qu'un syndicat qui exige de meilleurs salaires. La dérégulation des États pose de plus gros problèmes.

Si nous élargissons le spectre temporel, nous verrons rapidement que ce que nous appelons l'informalité provient de bien avant que 1972. De nombreuses notions contemporaines concernant la ville informelle proviennent des observations et des écrits de John Turner, dont le parti pris anarchiste a dirigé la revendication de l'autogestion communautaire aux niveaux superlatifs, sans penser qu'ils seraient en partie des arguments pour l'affaiblissement de l'Etat. Arrivé au Pérou en 1957, un moment clé pour l'étude des bidonvilles<sup>211</sup>, faisant rapidement le lien avec les architectes urbanistes et les spécialistes des sciences sociales qui les ont étudiés sous le regard de José Matos Mar, un sociologue qui a cherché à servir de médiateur entre Oscar Lewis et Robert Redfield, observant méticuleusement les processus et les produits des migrants, en particulier les bidonvilles, sa dynamique et son habitat. Matos Mar souligne l'effort de la population organisée pour la construction de leurs colonies: «Les résidents sont continuellement avertis de participer aux «travaux collectifs», par ex: construction d'une route, nettoyage et réfection de rues, construction de réservoirs, locaux, terrains de sport, etc. Dans certains quartiers fonctionne un système de participation organisé d'un commun accord...» (Matos, 1977, 156). Pour Matos Mar, cela ne suffit pas, l'État est toujours nécessaire. C'est le point de départ de John Turner qui souligne le rôle de l'État uniquement en tant qu'articulateur de fonds, comme il le dit lui-même, son livre *Habitat, tout le pouvoir pour les usagers* (1977) avait pour objectif de démontrer que «les structures radiales et les technologies décentralisatrices, c'est-à-dire les systèmes locaux autogestionnaires, constituent les seules méthodes et moyens capables de fournir des biens et des services satisfaisants, en plus d'être les seuls à garantir l'équilibre écologique» (1977, 32). Entre 1955 et 1975, une réflexion intense s'est développée autour de l'autogestion, qui a conclu, d'une part dans PREVI, le Projet de Logement Expérimental, qui à travers un concours international place au centre de la discussion architecturale l'option du logement et de l'urbanisation progressive. Et de l'autre, le projet Villa El Salvador (VES) mené à partir du SINAMOS en 1974 par la dictature du général Juan Velasco Alvarado.

Comme on le voit dans la troisième partie de cet ouvrage, les bidonvilles de Mexico, Lima ou Santiago<sup>212</sup>, ainsi que les favelas de Rio de Janeiro et les bidonvilles de Mumbai ou Bangkok, Kinshasa ou Casablanca, ont leurs origines au XIXe ou

211 En 1955, la Commission Péruvienne de la Réforme Agraire a demandé à José Matos Mar de réaliser le premier recensement général des districts de Lima, Arequipa et Chimote, qui a été achevé et publié en 1957. L'étude complète sera publiée en 1966 sous le nom de *Las Barriadas de Lima 1957* (IEP). De même, la même Commission demandera à Adolfo Córdova de préparer une étude sur le problème du logement au Pérou, qui sera publiée en 1958 sous le nom de : *La Vivienda en el Perú* (Le logement au Pérou) Situation Actuelle et Evaluation des Besoins. Le processus de ces deux études a été dominé par des architectes tels que Carlos Williams (partenaire de Cordova) et Eduardo Neira, qui a accueilli John Turner au Pérou pour avoir étudié ensemble à l'UCL à Londres.

212 On a vu, en outre, comment à l'origine des capitales coloniales du XVe siècle - Mexico et



**Image 134.** Bidonville Chanty town en attente de réaménagement, rue de la Champlain, fin des années 1850.

**Image 135.** Huit per huit. Plan d'étage typique d'une maison basse avec terrasse en ville horizontale

**Image 136.** Huit par huit. Premiers signes d'appropriation du logement dans la ville horizontale, 1954.

Ci-dessus, Quartier à rénover, Rue de la Champlain, fin 1850. Plan typique de maison basse avec patio, conçu par l'architecte français Ecochard à Casablanca. Vers le bas. Huit fois huit. Huit fois huit applications. Quartier à Casablanca aujourd'hui, la matrice du huit par huit avec 4 et 5 niveaux.

au début du XXe siècle, à l'époque où les idées urbaines d'Europe ont été introduites par les colonisateurs en Asie, en Afrique ou par les élites d'Amérique Latine, cherchant à «ordonner» l'espace urbain et le territoire sur la base de la ségrégation, à partir de critères sanitaires qui cachent les préjugés raciaux. Ces quartiers précaires n'avaient pas l'ampleur qu'ils ont commencé à avoir dans la troisième décennie du 20e siècle en raison des transformations que subissent les villes, en particulier les capitales, qui, comme expliqué, intègrent les améliorations apparues dans les villes européennes vers la fin du 19ème siècle. Cependant, à la même époque, des quartiers peuvent être tracés dans des villes en Europe, comme aux confins de Paris à la fin du XIXe et au début du XXe siècle, quand environ 9000 «cartoneros» vivaient dans des abris dans des zones comme Port Dorée, avec une dynamique similaire qui se produirait plus tard dans l'hémisphère sud; « Selon un écrivain contemporain, ils ont cherché de vastes terrains ouverts à la lisière de Paris et «dès que l'on a découvert une maison ou un site disponible à la location, tous les autres sont venus visiter et ont rapidement formé une colonie, un clan, un famille» (Bayode, 2019, 191). Cependant, ces colonies n'ont jamais atteint plus de 5 000 personnes et après les opérations de Haussmann, l'État a adopté des principes urbains modernes, ne cessant de regarder les périphéries, jusqu'à ce qu'il soit enfin en mesure de construire des logements sociaux en bordure et la périphérie de Paris. Simultanément, l'Europe transfère ses idées et ses modes d'intervention urbains en Asie et en particulier en Afrique, où «... les érudits ont toujours soutenu que« les politiques internationales actuelles concernant la ville africaine se situent dans une histoire plus longue remontant à la période coloniale », imprégnée d'une affirmation de la suprématie civilisatrice européenne en termes d'une approche développementale moderne» (Bayode, 2019, 198). Dans ce transfert, l'éradication des quartiers informels et la construction de logements massifs ont été privilégiés, cependant, à quelques exceptions près comme les programmes de logement réalisés par Écochard à Casablanca par le protectorat français, ces initiatives n'ont jamais abouti. L'exemple européen nous permet d'entrevoir l'origine idéologique moderne des notions sur l'urbain souhaitable et indésirable, qui viendront en Amérique par les architectes et ingénieurs européens eux-mêmes au cours du XIXe et au début du XXe siècle, comme on le voit dans la partie III, ainsi que le conduit colonial avec lesquels ils atteignent l'Afrique et l'Asie. Cela montre également que la disparition des bidonvilles européens coïncide avec l'apparition d'un État impérial fort, doté de ressources et qui assume la ville comme projet. C'est l'action de cet État fort qui absorbe cette population, lui donnant un emploi et un lieu de vie, contrairement aux politiques urbaines des pays en développement qui privilégient le logement et la ville.

De tout ce qui a été expliqué, il faut comprendre que l'informalité est, au niveau symbolique, cette dérégulation du lieu d'énonciation du discours étatique. Bien que dans la théorie politique, tous les citoyens doivent appartenir à l'État, alors qu'en fait une partie des citoyens n'en ressentent pas partie, une scission commence à se produire, conduisant l'individu et la communauté à chercher à résoudre leurs problèmes avec leurs propres ressources et efforts et sans rien attendre de l'Etat. À ce moment, le lieu d'énonciation devient visqueux, illisible et inintelligible, non pas qu'il disparaisse nécessairement, comme le mentionne Hernando De Soto, le lieu est

---

Lima - des établissements marginaux et évidemment informels se sont formés dans les environs depuis leur construction.





**Image 137. Vierge de la colline (tableau anonyme).**

**Image 138. La ville de Potosí aujourd'hui.**

*Vers le haut. Peinture anonyme du XVIIe siècle. Virgen del Cerro avec les autorités de Potosí (scan), en Bolivie, exprimant son importance presque sacrée et magique. Vers le bas. La ville de Potosí aujourd'hui.*



perçu comme une zone obscure où l'état est visible, mais avec difficulté. Ce serait la même difficulté que l'État a à voir une part de la population en faire partie et à l'intégrer comme au reste. Cependant, cette dérégulation n'est pas le patrimoine des États impériaux ou nationaux des XIXe et XXe siècles, dans la tentative de retracer son origine, elle atteint presque l'origine des processus de colonisation, dans la première moitié du XVIe siècle. En 1545, ce qui était peut-être le plus grand gisement d'argent en Amérique espagnole, le Cerro de Potosí, a été accidentellement découvert. Son importance était si grande pour la vice-royauté que le système de villes et de routes qui se consolide à partir de son exploitation définit en partie la gestion du territoire jusqu'au début du XXe siècle, et telle était la quantité d'argent qui a été extraite qui a permis de massifier l'utilisation des devises dans toute l'Europe. Un envoi normal a nécessité 2 000 lamas et 1 000 Indiens pour déplacer 7 771 lingots d'argent (Baptista, 2011, 24). En 1568, la Casa de la Moneda (Hôtel des Monnaies) a été installée à Lima dans le but de réduire le poids des envois de barres. En 1572, on estimait que on avait été perdu l'équivalent de 76 millions de pesos en argent et qu'il y avait 36 millions de faux pesos sur le marché. Cela oblige à devoir adapter le Pavillon des Officiers Royaux récemment achevé pour devenir l'Hôtel de la Monnaie de Potosí, qui a commencé à fonctionner à partir de la même année. En 1618, des signes de fraude sont observés dans la quantité de pièces d'argent, qui sont renvoyées au vice-roi, ouvrant une enquête interne. En 1623, des irrégularités dans la légalité dans les pièces produites ont été observées, la production étant discréditée même à Carthagène (Caporosi, 66). Enfin, en 1648, une enquête officielle a été ouverte qui a été commandée à Nestares Marín, le même qu'après 20 ans a rendu son avis accusant le testeur Felipe Ramírez de Avellaneda, le fournisseur industriel Francisco Gómez de la Rocha - dont au nom de famille est dû le surnom des «rochanas» ainsi appelés les fausses pièces - condamné à mort au garrot, pourtant proche du marquis de Mancera, vice-roi du Pérou à l'époque, qui sera remplacé après le scandale (Caporosi, 67).

Au XVIIIe siècle, la corruption est devenue un problème structurel dans les colonies hispaniques. Un rapport d'Antonio Ulloa et Jorge Juan de 1749<sup>213</sup> s'occupe de l'évaluation des activités à Lima, Quito, Carthagène, Panama et les ports du Chili, en observant des irrégularités de toutes sortes sur les routes entre les points indiqués, les plus courantes étant la contrebande et la corruption, signalant également la fraude dans l'approvisionnement, les abus sur les autochtones avec la complicité des fonctionnaires, des prêtres et des propriétaires terriens, la collusion entre débiteurs du trésor et percepteurs, entre autres. La corruption a été maintenue car: «Pour leur bénéfice personnel, les vice-rois ont imposé une taxe obligatoire à ceux qui avaient déjà été nommés corregidores par le roi (...) de cette manière, les abus commis par des fonctionnaires subalternes ont été protégés et multipliés partout»<sup>214</sup>

213 El Le rapport est intitulé "Discours et réflexions sur l'état actuel de la Marine des Royaumes du Pérou, son gouvernement, ses arsenaux, l'instruction, les voyages, l'armement, le personnel des officiers, leurs salaires, les navires, les marchands, le gouvernement, le régime particulier de ceux qui ont été impliqués dans la guerre, et les abus qui ont été introduits dans les uns et les autres. Rendus compte individuellement des causes, de leur origine, et proposition de moyens pour les éviter. Ecrit sur ordre du Roi, n° Soeur Par Don Jorge Juan, Commandeur de l'Aigle de l'Ordre de San Juan et Don Antonio de Ulloa, membres de la Royal Society of London, membres correspondants de l'Académie Royale des Sciences de Paris, et Capitaines de la Royal Navy. L'année 1749. De l'utilisation de M. D. José Antonio de Areche du distingué Rl. Orn. Espagnole de Carlos III du Conseil des S.M. dans le Suprême des Indes et Visiteur Général des Royaumes du Pérou" (Quiroz, 2013, 60).

214 La corruption au sein de la plus haute autorité est allée jusqu'à accorder des grâces, le jour

(Quiroz, 2013, 76). La plus haute autorité de la couronne au Pérou venait du propre représentant du roi et qui impliquait aux plus hauts fonctionnaires, ces pratiques allaient de hiérarchie en hiérarchie jusqu'à atteindre les curacas eux-mêmes. La corruption a même affecté les caisses de recensement des Indiens les mêmes qui permettaient de couvrir les dépenses d'imprévus et d'urgences des communautés.<sup>215</sup> c'est-à-dire que la population indigène a non seulement subi des abus de la part des fonctionnaires espagnols, mais a été victime et témoin de la corruption existante en complicité avec l'église et les autorités indigènes elles-mêmes et que le fonds compensatoire accordé par la Couronne elle-même à la communauté a été affecté. Ce n'était ni le premier ni le dernier des rapports<sup>216</sup> et dans certains cas, comme celui de la période 1710 à 1719, a atteint 88% des dépenses publiques.

C'est la nature même de la colonie, avec son autorité délocalisée, invisible et insaisissable, qui est à l'origine de ce système de responsabilités qui se perd dans les délais de réaction, dans les ordres non exécutés et les interprétations qui les dénaturent. Les abus coloniaux ont toujours été condamnés dans les règles alors qu'en réalité ils ont continué de croître et les histoires ont voyagé à travers les océans et les siècles. Vers 1507, Nzinga Mbemba dont le nom chrétien serait Alphonse Ier assume le trône du royaume du Congo. Sa profonde foi chrétienne le conduit à la conviction que le développement de son royaume ne sera possible que s'il s'assume la foi qu'il professait et les coutumes occidentales que les Portugais avaient amené à leurs terres, alors il s'est efforcé de signer des accords d'assistance religieuse et technologique avec le roi Manuel du Portugal. Dans son enthousiasme pour assumer la culture européenne<sup>217</sup>, il introduit des transformations urbaines, agricoles, gastronomiques, etc., pour la satisfaction des Portugais. Simultanément, sur l'île de São Tomé découverte par les Portugais en 1470, une colonie pénitentiaire a été installée, mais bientôt elle est devenue une escale obligatoire sur la route vers l'Inde, elle a donc commencé à se peupler et ensuite à avoir de plantations de café et de la canne à sucre en achetant des esclaves pour les tâches du champ de l'aujourd'hui Nigeria. Tout semblait suivre son cours jusqu'à ce que les Espagnols commencent la colonisation et la construction de leur empire en Amérique exigeant une main-d'œuvre à faible coût, date à laquelle les marchands de Santo Tomé se sont impliqués dans la traite des esclaves, obtenant du roi Manuel I une concession que les trafiquants ont longtemps dépassée entraînant le dépeuplement des territoires d'Alfonso. Le roi du Congo envoie d'innombrables lettres à son homologue du Portugal lui demandant un ambassadeur pour mettre de l'ordre parmi ses vassaux, mais Manuel I avait décidé de limiter l'activité des trafiquants pour que la couronne portugaise reprenne la traite négrière du continent, c'est pourquoi qu'il envoie une expédition en 1512.

de son anniversaire, "à un taux habituel allant jusqu'à quatre mille pesos" (Quiroz, 2013, 76).

215 Il s'agissait d'un "revenu alloué aux communautés indigènes (qui) avait été affecté en partie pour compenser l'expropriation initiale des terres communales, ainsi que pour assurer le paiement des taxes et couvrir les coûts des rituels religieux dans les moments difficiles quand les Indiens n'avaient pas les moyens de payer" (Quiroz, 2013, 69)

216 Le même Alonso Quiroz signale un autre de 1622 écrit par Juan de Aponte et un autre plus récent par Antonio Ulloa ainsi qu'un cycle marqué par la montée de la corruption dans les périodes de la seconde moitié du XVIIe siècle au début du XVIIIe, un autre de 1750 à 1770 et enfin un de 1790 à 1821, année de l'indépendance /Quiroz, 2013, 121).

217 Le roi Alphonse lui-même était habillé comme un Portugais et assumait de plus en plus les coutumes, les gestes et l'apparence des Européens, portant des capes et des tuniques, laissant de côté les rituels et les coutumes de Manicongo (roi du Congo) (Forbath, 2002, 131).

Cependant, le contrôle de la route depuis São Tomé vers le Congo qui détenaient les trafiquants a empêché la tentative de la Couronne portugaise, décidant finalement de s'allier et de trahir Alphonse Ier (Forbath, 2002, 137-139). Dans sa tentative d'arrêter la sauvagerie dans le commerce humain, Alphonse Ier a écrit au pape au Vatican où son fils Henry avait été ordonné évêque. Le Vatican n'a jamais répondu, et en 1526, les chefs locaux ont contribué au développement de l'esclavage en trahissant Alphonse Ier. Le roi du Congo, voyant s'éloigner les possibilités d'occidentaliser le Congo et sauver sa population de l'esclavage, envoie au successeur de Manuel I une lettre avec 10 de ses descendants envoyés pour s'instruire à Lisbonne. Le navire n'atteindrait jamais l'Europe, ils seraient appréhendés à São Tomé, réduits à l'esclavage et vendus au Brésil (Forbath, 2002, 141-143).

En 1901, près de 3 siècles après la politique de double discours de l'empire portugais avec le royaume du Congo, John Casement a visité les territoires du soi-disant Congo belge en tant que consul de la couronne anglaise afin de vérifier les dénonciations sur des abus commis par des colons envers la population dans le contexte de l'exploitation du caoutchouc. Le rapport général de M. Casement au marquis de Lansdowne (Casement, 2010) est un compte rendu des observations, des dialogues tenus avec les autorités et avec la population, ainsi que quelques interrogatoires aux employés chargés du contrôle de la collecte de caoutchouc, majoritairement des Congolais sous les ordres des entreprises sous traités par l'empire belge de l'exploitation. Tout au long de du récit principale et des notes informatives en annexe, Casement rend compte de la procédure habituelle pour le contrôle du caoutchouc collecté. Chaque membre d'équipage se voit attribuer un certain nombre de paniers que le contrôleur doit retourner remplis de caoutchouc; les paniers manquants doivent être livrés remplis avec des mains humaines coupées aux membres d'équipage qui ne respectent pas leur quota. À cela s'ajoutent le travail forcé, les déplacements de population de leur lieu d'origine, l'enlèvement de femmes, entre autres formes d'abus. En 1901, l'esclavage avait été interdit dans toute l'Europe, cependant, les photographies du rapport Casement montrent des indigènes enchaînés et mutilés (Casement, 2010, 205-208). Dans son texte *Le Crime du Congo* (2010) Arthur Conan Doyle fait un compte rendu similaire sur les conditions d'esclavage, de torture et de mort des Congolais aux mains des entreprises de caoutchouc engagées par Léopold II.

La corruption n'est pas équivalente à l'informalité, cependant, la corruption séduit l'autorité corrodant le prestige et l'image de l'État, provoquant la dérégulation de la place du discours du maître, le submergeant dans cette obscurité profonde causée par cet autre sentier, cette sorte d'état parallèle qui est informel. Les cas montrés à l'époque coloniale permettent d'apprécier les aspects inhérents aux régimes coloniaux, le premier est que l'administration coloniale est une délégation de pouvoirs d'un pouvoir qui n'est pas présent, ce qui a des conséquences sur la subjectivité des colonisés et des colonisateurs. Les colonisés, qui ont toujours eu leurs gouvernants en vue, sont contraints de recevoir des ordres dont le lieu d'origine n'est pas tangible, le lieu d'énonciation des règles qui définissent la vie du colonisé est flou, brouillé. La plupart du temps, l'autorité locale était présente durant et pendant la colonisation - comme dans le cas de l'Inca, de Moctezuma, des Emires, Rajás et des rois en Afrique - mais avec des pouvoirs totalement restreints et un pouvoir presque inexistant. Les hiérarchies natives étaient toujours maintenues hiérarchiquement en dessous des ad-





**Image 139. Victime de l'exploitation du caoutchouc en Congo.**

**Image 140. Maloca- bungalow en Amazonie péruvienne.**

*Vers le haut. Congolais aux mains coupées pour non-respect du quota de caoutchouc, lors de la colonisation belge. Vers le bas. Image d'un maloca-bungalow en Amazonie péruvienne lors de l'exploitation du caoutchouc (1910-1930), sur la balustrade les propriétaires et les contremaîtres, sur le sol, les indigènes enchaînés.*



ministrateurs locaux ou vice-rois et toutes deux toujours dans l'attente de ce qui était décidé dans la métropole. Les autorités présentes sur le territoire n'avaient pas le dernier mot, tout pouvait être révoqué par un arrêté du roi auquel toutes les décisions pouvaient être portées en appel. Comme on l'a vu, il existe de nombreuses histoires de rois ou de nobles locaux qui ont écrit au roi pour faire appel des décisions ou dénoncer des situations ou des comportements irréguliers, la longue lettre de Guamán Poma peut être considérée comme "le premier traité contre la corruption" (Quiroz, 2012, 77) du monde colonial. Du côté du colonisateur, les choses ne sont pas moins graves, l'absence du monarque donne lieu à des abus et à la corruption depuis le début, c'est arrivé au Pérou et au Mexique en Amérique, en Afrique du XVIe et XIXe siècles, en Asie au cours du XIX siècle; la métropole doit construire un système de surveillance pour ses propres administrations, en Amérique espagnole les corregidores devaient se mobiliser pour leur juridiction en permanence, il y avait aussi les oidores (auditeurs) qui n'étaient au sommet de la hiérarchie qu'en dessous du vice-roi et, enfin, les visiteurs qui allaient à la colonie en cas de plaintes importantes. L'éloignement a ouvert la possibilité à la corruption et à l'abus, la métropole elle-même doit avoir des espions (Antonio Ulloa était l'un d'entre eux), de sorte qu'un système de surveillance informel est structuré à l'intérieur de l'État lui-même. L'une des vertus de l'autorité est d'être juste, lorsque l'autorité est injuste, elle est délégitimée, c'est-à-dire que son lieu d'énonciation est dérégulé. Puisque toute colonisation est une usurpation, toute colonisation naît non régulée, elle est destinée à être délégitimée, même si son gouvernement est approprié. La massification de la corruption élargit la frontière entre le légal et l'illégal, dans cette limite, toujours floue, l'informel apparaît.

La dérégulation de la place du discours du maître engendre la difficulté d'une reconnaissance mutuelle entre l'État et sa population, les significations qui émanent de l'État se raréfient de la même manière que les significations s'affaiblissent à partir des actions et des discours de la communauté. En complément, l'image de la communauté est ambiguë pour l'État, c'est une masse visqueuse qui ne s'identifie pas, qui n'appartient pas à son registre, c'est une autre, différente d'elle-même, de la même manière que pour le secteur informel l'État est quelque chose de très lointain, est un Autre. La zone d'obscurité est l'espace dans lequel les discours se déforment produit de la dérégulation qui fait que les intentions ne se matérialisent jamais, les résultats sont toujours loin de répondre aux attentes, comme l'écrit Julio Calderón: «Il y avait un désaccord entre l'intention du souverain lors de la promulgation d'une loi et de ses conséquences» (Calderón, 2019, 57). Une partie du désaccord survient lorsque l'État est considéré comme une entité toute-puissante, responsable de ce qu'il fait et ne fait pas par le biais de ses politiques publiques, ses programmes et ses projets (Calderón, 2019, 46). Il faut tenir compte du fait que, les États de l'hémisphère sud sont nés appauvris, les régimes coloniaux ont absorbé autant de richesses qu'ils le pouvaient, fracturé la société, établi des classes de citoyens et généré une élite à leur image et à leur ressemblance. Les nouvelles républiques naissent avec des dettes, de la misère et une société fragmentée, mais surtout avec un état à court, car l'administration coloniale n'était intéressée qu'à gérer et administrer ce qui serait payant, elle ne recouvre pratiquement pas tout le territoire, elle s'occupe des enclaves et des gisements importants. Dans le processus de réappropriation du pays, l'État suit l'exemple des nations européennes en ce qui concerne le paradigme moderne, et dans le processus d'application d'un modèle externe, il s'enlise, entraînant des contradictions dans le temps; «De telles conceptualisations



***Image 141. Gravure de 1914 d'un Ottoman Kahwa Kahwa.***

***Image 142. Cafés de la rue Faubourg Saint Antoine à Paris.***

*Vers le haut. Gravure de 1914 d'un Ottoman Kahwa Kahwa. Au centre. Turc Kahwa à Istanbul. Vers le bas. Cafés de la rue Faubourg Saint Antoine à Paris, où les terrasses de cafés sont devenues l'image de la ville.*

font voler en éclats le fantasme magique d'Hernando De Soto dans lequel l'État est à la fois le créateur de « l'apartheid légal », excluant les informels, et aussi le promoteur bienveillant de la légalisation. Au lieu de cela, il devient évident que la légalisation des systèmes de propriété informels n'est pas simplement un problème bureaucratique ou technique mais plutôt une lutte politique complexe» (Roy, 2007, 4). L'État finit par exemple, par subventionner une ville informelle, créant les conditions pour un développement permanent de la même, mais aussi pour le trafic de terres (Espinoza, 2020). Sa capacité à identifier les causes et les effets est limitée, il n'a aucune clarté conceptuelle, dans l'informalité de l'emploi, il considère comme responsables les entreprises qui ne respectent pas la loi, dans l'informalité urbaine, ce sont les sujets qui envahissent les coupables (Calderón, 2019, 47)<sup>218</sup>. Les individus sont stigmatisés par l'État, alors qu'ils étaient déjà marginaux en termes de droits et de possibilités économiques, ils sont marginalisés en termes symboliques, rendant la responsabilité de l'informalité et de la pauvreté qu'elle apporte aux pauvres eux-mêmes (Roy, 2007, 2).

De l'État sont attendues des décisions justes, lorsque cela ne se produit pas, lorsque l'État gouverne et légifère en faveur d'un secteur qui lui est proche, génère un état d'exception où les règles ne s'appliquent pas au souverain et à son entourage qui restent en dehors du champ d'application de leurs propres décisions (Agamben, 1997). Les contradictions nuisent la légitimité de l'État assombrissant la place à partir de laquelle son discours est émis et dérégulant ses propres actions. L'informalité est donc la dernière preuve de l'absence d'un contrat social et de la présence d'une profonde scission entre l'État et une partie des citoyens à la base même de la définition de l'État, dont tous en font partie. L'élimination de l'informalité est probablement impossible, dans un monde aussi intégré il y aura toujours des migrations, des emplois informels et temporaires mais aussi des personnes vivant de manière informelle. Un certain niveau d'informalité est peut-être le coût de la globalité, l'éliminer, c'est comme éliminer ce reste qui ne peut pas être éliminé. D'un autre côté, dans la mesure où l'État est compris comme un projet de modernisation à l'image et à la ressemblance du modèle européen-occidental, l'écart sera plus grand. Partout dans le monde, le secteur informel est constitué de la partie du pays la plus éloignée physiquement, ethniquement, culturellement et productivement des paradigmes et des préjugés que ce modèle a produits. Mike Davis est l'un des rares à avoir compris la dimension symbolique de l'informalité, il clôt *Planète Bidonville* (2007) avec le cas de Kinshasa, une ville ruinée par la corruption et le FMI, et avec des niveaux d'informalité entre 60% et 80% (Groupe de la Banque mondiale, 2018, 23)<sup>219</sup>. Au-delà des chiffres, la ville est un paysage presque continu de vendeurs de rue avec de stands minuscules devant chez eux que ce soit dans les rues locales ou dans les routes principales. Comme il n'y a pas de production dans le pays, la plupart proposent du pain, des minutes téléphoniques, des bananes ou des bonbons.

---

218 Dans la plupart des cas, l'informalité urbaine est précédée par l'autorisation ou la décision de l'État de lever les restrictions sur la transformation de terres agricoles en terres urbaines, généralement sous la pression des élites qui cherchent à faire des profits. Comme le dit Ananya Roy, la privatisation et l'urbanisation des zones frontalières sont le résultat d'une politique erronée à l'égard de l'agriculture et de la préférence accordée aux marchandises. (Roy, 2007, 3), ce sera l'antécédent qui ouvre les portes de la croissance informelle et illégale, le moment où l'État lui-même crée un état d'exception.

219 Selon les publications de la Banque Mondiale, 70% des emplois sont informels, 12% sont dans le secteur privé formel et 17% dans le secteur public.



Déjà l'année 2000, il existait 2 177 sectes religieuses dont beaucoup incorporent des éléments typiques des croyances autochtones (Davis, 2007, 258). Ces croyances associent souvent les tragédies et les échecs à des malédictions ou des sorts, ce qui entraîne l'expulsion des enfants du foyer lorsqu'un père décède, voire l'assassinat. Les rues de Kinshasa regorgent d'enfants et de jeunes victimes de sorcellerie qui pullulent la nuit et qui restructurent les relations familiales, maternelles et avec l'autorité en général (De Boeck, 2006, 98). Des relations qui, se développant dans l'espace urbain et dans le domaine public finissent par envahir la sphère politique, celle qui définit les modes de vie de la société, et à partir de là, l'économie. «Les domaines de la famille, de l'échange, de l'argent, du marché, de la sexualité, de la puissance et de la violence sont sans arrêt retraités du symbolique pour se déplacer vers l'imaginaire. Et, à son tour, cet imaginaire devient quasiment ontologique et confère à la grande ville postcoloniale les qualités oniriques signalées plus tôt, par les quelles le citoyen ne cesse d'essayer de combler les fossés creusés entre imaginaire et réalité» (De Boeck, 2006, 99). La rupture que la modernité impose aux croyances et aux traditions traverse tous les aspects de la vie, bouleverse l'ordre dans lequel elle est imaginée et reconstitue les hiérarchies et les lieux, l'informalité n'est que le symptôme de ces ruptures et dérégulations. C'est pourquoi pour Mike Davis «le secteur informel n'est pas le «deux ex machina», mais» une terre morte et sans âme» en même temps qu'une «économie de résistance», qui offre aux pauvres la possibilité de remettre en cause la logique de marché qui mène à leur disparition» (Davis, 2006, 262). Les aspirations de l'État orthodoxe moderne criblé de contradictions et placé ainsi que les élites dans un état d'exception, ne cherchent qu'à faire disparaître cette partie visqueuse et incompréhensible qui est la population porteuse de traditions et de pratiques alternatives locales. Cette partie de la population et de l'État sont les deux parties d'un même être qui se méconnaissent et se rejettent entre elles, seuls les processus de réappropriation peuvent unir à nouveau ce que les processus de colonisation ont divisé, s'approprier de soi même, être un peu comme l'autre. Les expressions culturelles et certaines disciplines<sup>220</sup> des sociétés postcoloniales semblent l'avoir compris, ce sont des expressions hybrides, pénétrées par le moderne et le traditionnel, l'ancien et le contemporain, l'archaïque et l'utopique.

---

220 En droit, par exemple, Sara Liwerant explore les possibilités du droit traditionnel comme alternative pour comprendre l'éthique et la morale dans la société congolaise. Violence urbaine et réaction policière à Kinshasa (RD Congo) Sens et absurdité. Puzzle de sorties de violence urbaine à Kinshasa. Sara Liwerant, Raoul Kienge-Kienge (2013) Publications du centre de criminologie de l'Université de Kinshasa.



## 11. CHAPITRE 11

### INVERSEMENT DANS L'ESPACE PUBLIC

La ville coloniale est par définition l'espace urbain où il n'y a pas de droit à la ville, en elle la plupart des citoyens sont restreints leurs droits, dans certains cas partiellement et dans d'autres dans son intégralité. Tout au long de ce travail ont été analysées les différentes manières dont la ville a restreint les droits des citoyens, en particulier des autochtones, en décidant dans quels quartiers de la ville ils devaient vivre, se déplacer, travailler ou se récréer, et sous quelles conditions devait se dérouler chacune de ces activités. Mais par dessus tous les droits, le premier et le plus important est celui qui fait référence au type de ville qui se devrait se construire. On pourrait dire que le droit d'origine d'un citoyen est de décider dans quel type de ville il veut vivre, et ce droit non seulement n'existait pas à l'époque coloniale, mais ni les colonisateurs ni les colonisés ne se demandaient si la population d'origine avait le droit d'au moins donner leur avis sur le type de ville dans laquelle ils voulaient vivre. Tout au long de l'histoire de la ville coloniale, de nombreuses fois les colonisateurs ont décidé ou ont été contraints de réunir, de récupérer, d'utiliser ou d'insérer des contributions de l'urbanisme et de l'architecture autochtone, cependant, cela a toujours été la prérogative du colonisateur. La règle a toujours été d'avoir recours à leur propre culture et, au fur et à mesure et par nécessité, de l'adapter aux conditions géographiques, culturelles et matérielles du lieu, comme l'explique Anthony King. La fin des processus de colonisation a entraîné la fin de nombreuses restrictions urbaines et l'exercice de certains droits qui étaient auparavant interdits dans les villes, cependant, comme cela a déjà été souligné, la fin de la colonisation ne produit pas la disparition automatique des toutes les pratiques, usages et paradigmes du système colonial. Ce dernier chapitre s'intéresse à la nature postcoloniale de l'espace public en tant que dernière expression de l'incompréhension du soi-même dans le sujet postcolonial, ainsi qu'à ses possibilités de la dépasser.

La notion d'espace public est née en Europe entre le XVIIIe et le XIXe siècle. Selon Habermas, ça faisait partie du processus de naissance de l'espace public devenu nécessaire après la Révolution Française, comme la construction d'un espace de débat public dont le noyau ou l'espace final serait l'Assemblée (Eley, 2005). Semblable à la façon dont la tragédie sert de véhicule à l'instauration de la démocratie grecque, l'espace public doit être le support quotidien de cette mise en scène qu'est l'Assemblée, ce sont des processus analogues dans des directions opposées. L'apparence de l'espace public se construit à partir d'un nouveau mode de vie lié à la consommation de nouveaux produits arrivés du monde colonial, apparaissent les cafés inspirés des «kawha-kanés», salons déjà existants à Constantinople du XVIe siècle, où l'on buvait du café - une boisson déjà populaire



**Image 143. Rue en Bandra, Mumbai.**

**Image 144. Gamarra, Lima.**

*Vers le haut. Photographie d'une rue dans le quartier de Bandal à Kinshasa, le "Paris" du Congo. Vers le bas. Photographie d'un espace public dans le quartier productif de Gamarra, à Lima.*

dans le monde musulman - tout en écoutant de la musique et de la poésie (Paquot, 2012, 42). Où était également consommé le tabac d'Amérique, le thé dont l'origine est dans l'Himalaya et, plus tard, l'opium chinois et le rhum des Caraïbes. La rénovation de Paris par le Barón Haussmann finira de configurer ce que l'Occident entend désormais comme espace public, les nouveaux boulevards avec leurs énormes vitrines et leurs produits industriels multicolores, qui accompagneront la couleur des feuillages des arbres et des passants avec leurs nouvelles tenues industrielles, tout en couleurs, joie et multitude. La sphère publique est aussi l'espace de discussion et l'espace de consommation, l'échange d'idées est aussi important que l'échange de biens et de plaisirs (Paquot, 2012).

L'apogée du commerce textile pousse la construction des passages parisiens entre 1820 et 1840, traversant l'intérieur des blocs et couvrant le parcours avec des structures métalliques et du verre. Les sols recouverts en marbre et sur les côtés les vitrines remplies de produits de luxe complètent ces espaces urbains considérés par Benjamin comme les antécédents des grands magasins, qui chosifient les formes de vie et les échanges, construisant la fantasmagorie; «ces créations subissent cette «illumination» non seulement théoriquement, à travers la transposition idéologique, mais dans l'immédiateté de la présence sensible. Ils se manifestent comme une fantasmagorie » (Benjamin, 2016, 50-51). Par conséquent, la même opération du Crystal Palace se trouvait déjà dans les passages parisiens à plus petite échelle, mais de manière prolongée. Cette dissimulation d'une partie de la réalité qui transforme la marchandise en objet de désir pour augmenter sa valeur d'échange et ce cadre architectural qui transforme l'extérieur en intérieur, qui donne au citoyen l'impression de sécurité, de confort, de familiarité, mais qui simultanément, il l'introduit dans un monde onirique, de pure fantaisie et d'apparence. «Plus que partout ailleurs, dans le passage, la rue est vue comme l'intérieur meublé des masses et habitées par elles (Benjamin, 2016, 428). Les rues cherchent à être un intérieur, un intérieur qui joue au labyrinthe et surprend avec les vrais intérieurs, les publicités, les vitrines, les tables et les chaises, le mobilier urbain, l'éclairage, le kiosque à journaux, les auvents, c'est l'intériorisation de l'extérieur pour la construction de l'espace public. Mais l'intériorisation de l'extérieur est rendue possible par la marchandisation de l'extérieur lui-même, par le jeu des apparences dans lequel la rue est devenue. La sphère publique et la marchandisation de l'extérieur se font simultanément, l'une ne peut se comprendre sans l'autre.

Enfin, les deux s'imposent avec la grande transformation de Paris, le processus «d'embellissement stratégique» remplit à la fois trois objectifs: 1. Permettre la libre circulation et empêcher que les quartiers populaires clôturent une partie de la ville. 2. Consolider la ville comme une marchandise, soumise, selon son embellissement, à la valeur d'échange, de spéculation et d'exclusion. 3. Il fait de la ville une continuité de l'espace public - compris comme des espaces de construction de la sphère publique et de consommation - en mettant en valeur cette intériorité, en faisant ressortir les arbres et les fleurs, en accrochant les balcons et la vie à tous les étages et en encadrant les vues avec les mansardes à la manière de corniches infinies. L'opération est symboliquement similaire, les intérieurs des blocs sont traversés par les grands boulevards, l'intériorité de la



Les Imaginaires Urbains et le Future de la Ville  
*Réappropriations et postcolonialité*



**Image 145. Casablanca, Maroc.**

**Image 146. Casbah, Alger.**

**Image 147. Bandra, Mumbai.**

*Vers le haut. Photographie d'une rue de Casablanca avec des magasins ambulatoires. Photographie d'une rue du quartier Bandra de Mumbai, avec commerce ambulatoire. Vers le bas. Espace public dans une casbah. Livre de Chandigarh.*



vie communautaire est détruite et transformée en extériorité, élégance et luxe en apparence. Les façades sont désormais des vitrines où la bourgeoisie se montre, se construit elle-même à partir des marchandises qu'elle acquiert, les façades des boulevards sont de grands décors, Paris est un grand théâtre, c'est donc un grand labyrinthe d'intérieurs. L'espace public est à nouveau l'espace de la rencontre en même temps que l'espace de dissimulation de la transaction qui a sorti la plèbe du centre-ville et l'a envoyée à la périphérie. La sphère publique cherche, une fois de plus, à consolider l'hégémonie bourgeoise, dont la majorité gouvernera les destins de la nation à l'Assemblée. C'est l'espace public que les colonies et les pays postcoloniaux assument comme référence de civilité, déguisée en nécessité démocratique, cette notion d'espace public aspire à devenir universelle. À quel prix le fait-il?

Tout au long du chapitre *Privé/Public dans le monde Arabe*, Thierry Paquot tente d'expliquer la notion d'espace public en Afrique du Nord, comme prévu la notion d'espace en tant que tel n'existe pas en langue arabe, ni un mot qui explique le côté public, puis conclut de façon prévisible, que l'expression espace public n'existe pas dans le monde arabe<sup>221</sup> (Paquot, 2015, 59). La législation ne trouve pas non plus de définition claire du public, sauf comme l'absence du privé; et le privé n'apparaît qu'en faisant allusion à la protection de la vie privée, au droit à la tranquillité et à l'intimité, qui renvoie constamment au patio de la maison et à son contour. L'auteur structure la relation privé-public dans les villes arabes d'un gradient d'intimité qui va du plus privé par rapport à la maison au plus public de la ville. Comme les pratiques spatiales ne permettent pas d'explications claires, on a recouru à des analogies telles que présenter la maison comme un espace d'intimité absolue, inviolable, comme une femme qui doit garder l'honneur, et saute à la racine *h.rm.* commun à *horma* (honneur) et *haram* (sacré), un mot utilisé pour désigner les extérieurs de La Mecque comme un espace sacré qui fait référence au harem, un espace réservé aux femmes et interdit aux hommes. Mais cette progression est entravée par la référence que Paquot fait de Kaddour Zouilai, «Le quartier étant donc (...) un espace également intime, un» village dans la ville» (...) sacralisé lui aussi, il ne serait pas exagéré de dire que sa défense institue une inquisition pour le moins policière » (Paquot, 2015, 60). L'espace public finit par être juste cette partie de la ville fréquentée par tout le monde, où personne ne se sent étrange, où personne ne peut voir à travers les portes des maisons et tout le monde est le bienvenu (cafés, hammams, marchés, mosquées, musées, etc.) Mais la plupart de ces espaces ne sont pas des biens publics ou communaux, ce sont des copropriétés laissées en libre accès, de sorte que le privé et le public ne répondent pas non plus au gradient tracé avant que, en fin de comptes, ne fait que tenter d'appliquer une forme typique de pensée occidentale, la dichotomie de deux catégories également occidentales, le public et le privé, à une conception finalement occidentale de l'espace public, à une culture où rien de tout ça n'existe.

---

221 Les termes al-makân, qui signifie le lieu, et al-fada", une extension d'un terrain, sont les plus proches de l'idée d'un lieu occidental, qui s'oppose à finâ qui signifie patio (cour) et qui selon Raymond, cité par Paquot, "désigne chez les juristes l'espace additionnel, précise-t-il, qui s'étend autour d'une construction et dans les impasses, et qui est considéré par eux et par les habitants comme espace semi-privé, possédé collectivement (Raymond, 1989, 199). Il s'agit avant tout d'un usage privé d'un morceau d'une parcelle commun" (Paquot, 2015, 59).

En 1914, la Tunisie et le Maroc étaient sous un protectorat français tandis que l'Algérie et l'Égypte étaient respectivement des colonies de France et d'Angleterre<sup>222</sup>, le «monde arabe» que Paquot analyse est déjà passé par un processus de colonisation, ce sont des situations postcoloniales qui nous obligent à nous demander combien cela influence des situations telles que: «un étranger au quartier semble suspect. S'il s'attend devant une maison, un voisin s'inquiète de sa destination et l'incite à quitter cette zone «hormique» (Paquot, 2015, 60). Dans tout le monde postcolonial (Afrique, Amérique Latine ou Asie), la présence d'étrangers dans les quartiers reculés de la ville est suspecte, sauf dans ceux où vivent des personnes ethniquement similaires à ces étrangers, où les suspects sont ceux qui ont des caractéristiques autochtones. Comment savoir si la suspicion fait partie de la culture d'origine ou si c'est quelque chose construite à partir d'un traumatisme colonial? Les régimes coloniaux établissent, presque par définition, une division spatiale de nature structurelle avec des zones différenciées des autochtones et des européens et qui sont considérées comme des opposés et une exclusion réciproque, sans conciliation possible, par des penseurs comme Fanon (Kipfer, 2019, 79). Cependant, comme on l'a vu, les deux mondes n'étaient pas complètement séparés, le besoin de servitude, les activités commerciales et de travail, et les différents types d'échange, permettaient simultanément à ces deux mondes opposés de construire une couche parallèle, cette 3e culture qui permet une relation quotidienne et pas nécessairement encadrée par les abus qui étaient également à l'ordre du jour. C'est cette 3ème culture qui favorise dans une certaine mesure une sorte de coexistence et qui permet enfin la naturalisation de la colonie comme mode de vie, une naturalisation qui n'est pas sans composante pathologique (Kipfer, 2019, 81).

Dans le cas de l'Algérie, la colonisation et sa naturalisation ont provoqué une réaction dans le monde arabe, les interdictions sur le comportement public des femmes se sont intensifiées, les traditions ont été exacerbées. Cette exacerbation avait plus à voir avec la construction d'une attitude de résistance qu'avec la tradition elle-même; «Le «voile' et la maison «indigène? Ont été élevé au rang de symboles de la résistance passive -et certains aménagements modernistes censés calmer les aspirations des Algériens sont devenues des foyers de la mobilisation anticolonial dans les années 1950 <' (Kipfer, 2019, 83. Le comportement public est régi par une série de mandats qui évoluent dans le temps en fonction des processus en cours et, dans le cas spécifique de l'Algérie, la libération des femmes a été promue par les colonisateurs avec l'argument de la modernisation, générant un contrecoup. « Contrôler l'Algérie signifie donc« dévoiler »ses femmes, au propre et au figuré, par des stratégies urbanistiques et architecturales qui« ouvrent »les espaces domestiques (les cours, les toits) dans les ensembles de logements plus ouverts aux accès extérieurs » (Kipfer, 2019, 83). Cela montre la difficulté d'assimiler les catégories occidentales aux constructions culturelles avec leurs propres processus historiques, ce qui nous permet de souligner la nature eurocentrique de la notion et de poser à nouveau la question de savoir s'il existe une équivalence avec la notion d'espace public. Préliminairement, deux aspects qui émergent de la conformation des Médinas peuvent être soulignés, l'une des formes urbaines du monde arabe. La première est la proximité - humaine, architecturale et urbaine - déjà étudiée par Edward T. Hall, et qui construit un type spécifique

222 Tout le reste de l'Afrique a été, entre la fin du XIXe siècle et le milieu du XXe siècle, sous le régime colonial d'une ou autre puissance européenne, de sorte que l'ensemble du «monde arabe» auquel Paquot peut se référer est passé par un processus de ce genre.

d'intimité. D'autre part, l'existence d'une culture communicative et interrelationnelle basée sur le développement de la négociation, tout aussi spécifique, qui s'exprime de différentes manières dans le rôle du commerce dans les villes arabes. Cependant, le rôle des femmes dans l'espace ne suit pas la logique européenne de marchandisation du corps, de la mode, voire de la réciprocité dans le courtisement<sup>223</sup> (Kipfer, 2019, 84) échappant à la compréhension européenne.

Certains spécialistes soutiennent que le manque d'attention dans l'espace public traduit l'absence d'intérêt pour la sphère publique. Pour Jan Gehl, «lorsque les espaces extérieurs sont de mauvaise qualité, seules les activités strictement nécessaires sont menées»<sup>224</sup> (Gehl, 2006, 19), c'est-à-dire qu'il n'est utilisé que pour aller à l'école, travailler ou faire les courses. L'ONU va encore plus loin et soutient que «le caractère d'une ville est défini par ses rues et ses espaces publics. Des places aux boulevards en passant par les jardins de quartier et les aires de jeux pour enfants, l'espace public encadre l'image de la ville » (Habitat III, 2016, 2), ce n'est pas la maison, le tissu urbain, l'infrastructure ou le territoire sur lequel la ville s'élève, ni la somme de tout cela, ce n'est que l'espace public. Claudio Asioly affirme que c'est de la rue qu'il faut résoudre les problèmes des bidonvilles, car: «C'est un bien commun et le domaine public - l'espace public - où s'articulent, se renforcent et se facilitent les activités sociales, culturelles et économiques» (Asioly, 2020, 1:467). En d'autres termes, la rue a la capacité de catalyser tout ce qu'est une ville, de son image à la manière dont elle se transforme et se comporte comme une société. Cependant, dans le cas de certaines villes en Inde - en particulier à Mumbai - sauf dans les zones d'origine coloniale, l'espace public est généralement détérioré, il n'y a pas de trottoirs, la plupart des routes sont semi-détruites, les rues sont généralement sales et souvent avec des ordures. À cela il faut ajouter, d'une part, l'intensité du commerce ambulatoire qui occupe une grande partie du tronçon routier gênant la circulation des piétons et des véhicules, et d'autre part, l'occupation des extérieurs qui font les propriétés privées et la configuration des façades qui ne sont pas précisément régulières en raison de l'auto-construction et de l'absence de normes pour la publicité et autres. Les rues et l'espace public de l'Inde n'ont-ils pas une vie sociale intense? Mais le caractère de ses villes est donné par cette vie intense ainsi que par sa relation avec le territoire et le grand nombre de temples que l'on trouve dans toutes les villes du sous-continent.

Jan Gehl est devenu un gourou de l'espace public ces dernières années, depuis son premier livre *L'Humanisation de l'Espace Urbain*<sup>225</sup> (2006) il a certainement apporté de nombreuses contributions à la compréhension de l'espace public, ses

223 L'utilisation du voile, accentuée par le processus de colonisation, a empêché que les modes de relation habituels dans la rue de l'homme européen, habitué au langage visuel pour la séduction, se perdent et ne trouvent pas le moyen de faire l'approche. Cela remet en question la classification de base d'Edward T Hall par rapport aux cultures de haut et bas contexte, où des cultures comme l'arabe qui appartiendraient aux cultures de haut contexte, où la communication est plutôt implicite. Dans le cas des relations entre hommes et femmes inconnus, il s'agit d'une culture hautement implicite.

224 Jean Gehl définit trois types d'activités, les nécessaires (aller à l'école, travailler, faire les courses, etc.), les facultatives (se promener, traîner, prendre un bain de soleil, etc.) et les sociales (jouer, parler, activités communautaires, etc.), et c'est à partir de cette classification qu'il développe les besoins d'utilisation et de perception de l'espace public dans son travail : *The Humanisation of Public Space*, (2006).

225 La version original en anglais était *Life Between Buildings: Using Public Space* (2003, Dan-





**Image 148. Photographies d'Ernest Cole 01.**

**Image 149. Photographies d'Ernest Cole 02 .**

*Ci-dessus, photographies d'Ernest Cole de l'espace public ségrégué par le régime d'apartheid. Vers le bas. La séparation des townships en Afrique du Sud est née de l'urbanisme moderne du Cap.*



théories proviennent cependant d'observations faites dans les villes nordiques et au grand maximum dans le reste d'Europe. Les images du livre montrent toujours le même type de ville et le peu des fois où il quitte l'Europe, c'est pour atterrir dans des villes comme Melbourne ou Perth en Australie. C'est pourquoi, par exemple, parmi les activités urbaines, il n'y a pas de vendeurs de rue, de stands de nourriture de rue, de cireurs de chaussures, de vendeurs de livres et de disques, de statues vivantes, de musiciens de rue, des chanteurs aveugles, des prêcheurs ou tout simplement des mendiants. Rien de tout cela ne fait partie, soit des activités nécessaires, facultatives ou sociales, qui composent le paysage urbain quotidien des villes des pays en développement, comme Mumbai. Bien que l'une des causes du commerce ambulatoire soit le manque de d'opportunités d'emploi dans le monde formel du travail<sup>226</sup>, il faut se rappeler que les villes indiennes sont d'origine musulmane et que ce sont eux qui ont introduit le commerce. Par conséquent, le commerce en général et l'ambulatoire en particulier sont dans l'ADN de leurs villes, c'est le commerce qui articule une partie de la vie publique, le commerce lui-même a un caractère familial et donc la vie communautaire est intimement liés à l'activité commerciale. Dans les villes de l'hémisphère sud, les activités commerciales sont si importantes que Habitat III l'a inclus comme un aspect clé, cependant, son regard est toujours utilitaire, «En particulier, les espaces publics où les affaires informelles peuvent avoir lieu fournissent aux habitants urbains les plus pauvres des opportunités de subsistance précieuses» (Habitat III, 2016, 4), lorsque ce qui se passe est que les personnes qui utilisent l'espace public pour le développement d'activités économiques y transfèrent fréquemment une partie de leur vie en s'appropriant de nombreuses façons. Appropriations souvent mal vues par les autorités, la presse et le grand public, comme en témoigne l'enquête «L'Apocalypse au coin de la rue. Lima, la crise et ses survivants 1980-2000» (Cosamalón, 2018).

Partout dans le monde, sont admirées les pratiques dérivées de la vision du monde et des croyances religieuses existantes dans une grande partie de l'Inde, des millions de personnes voyagent pour essayer de première main les avantages des différentes modalités de yoga et de méditation, pratiques dérivées de l'enseignement du Bhagavad Gita – entre autres - sur le développement spirituel. La vie qui donne la vérité n'est pas celle du quotidien, celle qui se développe au fil des activités mondaines; ce sera le moment où l'on se retrouvera au plus profond de soi, où l'on regardera en soi-même que la sagesse, le bonheur et la vérité seront atteints, alors que, au contraire, «Vivant emprisonné par des surfaces extérieures, la force vitale perpétuelle est recouverte de la brique de l'ignorance» (Lepes, 2008, 330227).

Ce principe est rigoureusement appliqué dans toutes les dimensions de la vie, ce n'est pas par hasard que le végétarisme et le véganisme trouvent leur origine dans les discussions du Bouddha. De même, quiconque qui ait visité Mumbai ne peut s'empêcher d'être surpris par la délicatesse avec laquelle les espaces intérieurs

---

ish Architectural Press. Copenhagen.

226 L'Inde a une moyenne de 90% d'informalité dans l'emploi, un des taux les plus élevés au monde.

227 The Bhagavad Gita and Inner Transformation (2008) Naina Lepes, Shri Jainendra Press. Dekhi.



***Image 150. Las Begonias, San Isidro, Lima.***

***Image 151. Quartier Amauta, Ate, Lima.***

*Vers le haut. Intervention dans l'espace public de l'avenue Las Begonias à San Isidro, le quartier le plus riche du Pérou, suivant le scénario de l'urbanisme tactique et les expériences de Time Square Garden et Broadway. Vers le bas. Espace public dans un quartier d'Amauta, dans le quartier Ate, l'un des quartiers les plus peuplés de Lima, à 17 km et 40 minutes de Las Begonias.*

sont travaillés par rapport aux extérieurs supposés négligés. Ca se voit même à l'intérieur des bâtiments : «Les bureaux eux-mêmes sont élégants et modernes, avec la climatisation et des ordinateurs qui clignotent. Seuls les espaces publics du bâtiment sont décrépits...» (Mehta, 2015, 151). Il est vrai, comme le souligne Suketu Mehta lui-même, que la loi sur le contrôle des loyers pour les logements, les hôtels et les maisons d'hôtes en vigueur depuis 1947 a gelé les loyers, entraînant l'abandon des espaces communs, mais de telles mesures sont perpétuées tant qu'elles sont soutenues par une subjectivité bien fondée.

Comme il a été développé tout au long de cette dernière et quatrième partie de l'étude, tout processus de colonisation produit un désaccord du sujet avec lui-même, ce désaccord a diverses façons de se manifester, l'une d'entre elles est la difficulté de la reconnaissance de l'autre comme soi-même, due à la scission qui introduit la présence violente du colonisateur dans les relations internes des sociétés colonisées. La culture occidentale a imposé l'idée que c'est dans la sphère publique que les sociétés réalisent cette auto-reconnaissance, sphère publique qui trouve sa contrepartie matérielle dans l'espace public. Dans cette dernière section, nous essayons de mettre en évidence que le public de l'hémisphère nord a des prérogatives différentes de celui de l'hémisphère sud et que, par conséquent, la première tâche est la reconnaissance des environnements physiques de la ville dans lesquels cette possibilité d'auto-reconnaissance est construite et peut donc être reconstruite. Selon la logique de l'analyse effectuée, la seule possibilité que cela se produise est que chaque société, soulève ceci à partir de sa propre façon de comprendre les relations entre sa culture et celle de l'Occident. Répéter les définitions et les pratiques de l'espace public générées dans d'autres coordonnées place l'attention aux mauvais endroits et donc limite, retarde ou ferme pas la possibilité de cette auto-reconnaissance si nécessaire pour un processus d'appropriation du social lui-même, spécialement où ce que l'on appelle la chose publique est définie par l'État, généralement aux mains d'élites dominées par des attitudes, des pratiques et une subjectivité fortement aliénées avec la production épistémologique occidentale et qui représentent le premier obstacle à un processus de réappropriation. Ce qui s'est passé en Afrique du Sud en 1947, où l'État a mis en place des restrictions d'accès à l'espace public pour les citoyens d'origine africaine, dans le cadre de la politique d'Apartheid. Dans la logique occidentale, c'est l'État-nation qui domine l'espace public<sup>228</sup>, qui en fixe les limites d'utilisation. Le domaine public est donc délimité par la volonté de l'État.

Cela a été appliqué dans les villes sud-africaines, où des espaces d'habitation mixtes ont été complètement démolis dans le but de construire des quartiers réservés aux seuls descendants européens, comme le tristement célèbre District 6 au Cap Town ou Sophiatown à Johannesburg. Sa population a été déplacée vers des *townships*<sup>229</sup> conçus par des bureaux d'urbanisme dirigés par des architectes formés à la modernité, avec des rues de taille adéquate pour la ventilation, la circulation des véhicules et les autres exigences de l'urbanisme moderne, de sorte que le niveau

228 La pandémie COVID 19 l'a bien montré dans différentes parties du monde, différents gouvernements ont pris des mesures restrictives concernant l'utilisation de l'espace public, empêchant la libre circulation, forçant les gens à rester chez eux. Bien qu'il s'agisse d'une situation d'urgence, il a été clairement établi que l'espace public est une juridiction de l'État et non pas l'espace de tous comme le souligne constamment la littérature.

229 Nom donné en Afrique du Sud pour désigner les bidonvilles, faubourgs, favelas ou slums.



de l'espace public était plus élevé que celui des anciens quartiers. Mais c'était une illusion, l'espace «public» des townships «sont précisément les espaces de relais de cette majorité, les espaces de mouvement à distance de l'autre, d'exclusion et de séparation» (Guinard, 2014, 62). Les rues n'étaient qu'un conteneur spatial sans possibilité de socialisation, vide de sens dans cette direction et, au contraire, plein de significations oppressives. A cette époque, les shebeens, ces bars clandestins où l'on vend de l'alcool illégal, étaient les véritables lieux de rencontre et de rassemblement des opposants à l'Apartheid, et où une partie de la sphère publique était construite. Dans les rues des grandes villes, les Sud-Africains devaient être munis de passeports pour entrer dans les zones blanches afin de travailler au service des entreprises et des foyers. Dans tous les espaces publics de la ville, avaient été prédéfinis qui serait l'utilisateur, les zones de plage, les rues, les quartiers et même le mobilier urbain comme on peut le voir sur les photographies d'Ernest Cole. Bien que la situation de l'Afrique du Sud de l'Apartheid soit un cas unique de régime démocratique<sup>230</sup> qui dicte des lois expresses de ségrégation et d'assujettissement d'une partie de sa population, il est nécessaire d'analyser ce qui se passe dans les villes et les sociétés où il existe un système implicite d'exclusion et de ségrégation profonde, une sorte d'apartheid dans les faits. Quelle est la place du public dans les villes où la ségrégation est très forte?

L'un de ces cas est sans aucun doute celui de Lima, une métropole avec un taux élevé de ségrégation urbaine, où 70% des citoyens vivant dans les bidonvilles de sa périphérie ont une composition ethnique majoritairement andine, tandis que les 30% restants, qui vivent dans les zones centrales avec la plupart des commodités, sont également métisses, mais avec une prédominance ethnique blanche-européenne. Le Pérou est un pays ethniquement diversifié<sup>231</sup>, mais cela n'a pas empêché la pratique intense du racisme ou de la ségrégation ethno-spatiale<sup>232</sup>. Se promener dans les rues, les parcs et les places de la ville, c'est comme passer par des ghettos définis du point de vue socio-économique et ethnique. S'agit-il vraiment d'espaces publics ? Contrairement à Rio de Janeiro ou à Mumbai, où les bidonvilles se mêlent aux zones formelles de la ville et où il existe une culture de coexistence minimale, à Lima, le schéma de ségrégation socio-économique et ethnique est un gradient qui va des quartiers centraux vers la périphérie, ainsi, les plus riches se retrouvent rarement à proximité des plus pauvres, et lorsque cela se produit, des murs et des obstacles sont érigés qui exposent les imaginaires qui sont invisibles au quotidien<sup>233</sup>. La répartition de l'impôt foncier permet aux quartiers les plus riches de la ville d'être de plus en plus soignés, meublés et équipés d'une manière qui fe-

230 L'Afrique du Sud a obtenu son indépendance en 1961, mais déjà en 1910 l'union sud-africaine était formée avec un système "démocratique", des partis politiques et des élections. C'est dans ce contexte que le Parti nationaliste arrive au pouvoir en 1947 et instaure le régime de l'Apartheid.

231 Aux différences ethniques ancestrales entre Amazoniens, Moches ou proprement andins, il faut ajouter le métissage produit par l'arrivée massive des Espagnols d'abord, puis des Africains, la migration également massive depuis l'indépendance de l'Europe et enfin de la Chine et du Japon. Sans compter, évidemment, l'immigration mineure en provenance de nombreux autres endroits du monde.

232 La racialisation fait partie de la vie quotidienne, comme dans de nombreuses villes d'Amérique Latine, en étant victime non seulement les citoyens aux traits andins mais aussi de ceux qui proviennent de l'Amazonie, les afro-descendants, ceux d'origine orientale, et les métissages que se produisent entre eux.

233 Alors que l'un des murs les plus célèbres divisant les quartiers riches et pauvres est le soi-

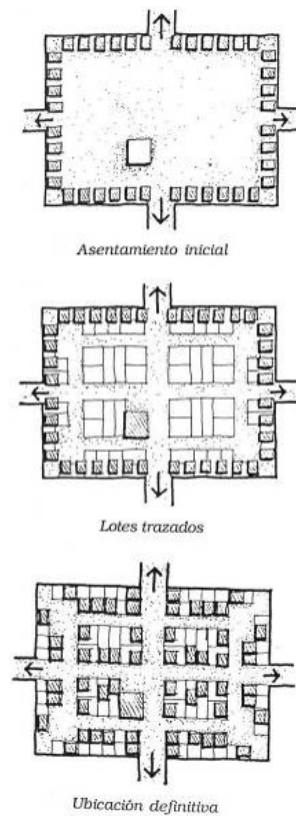
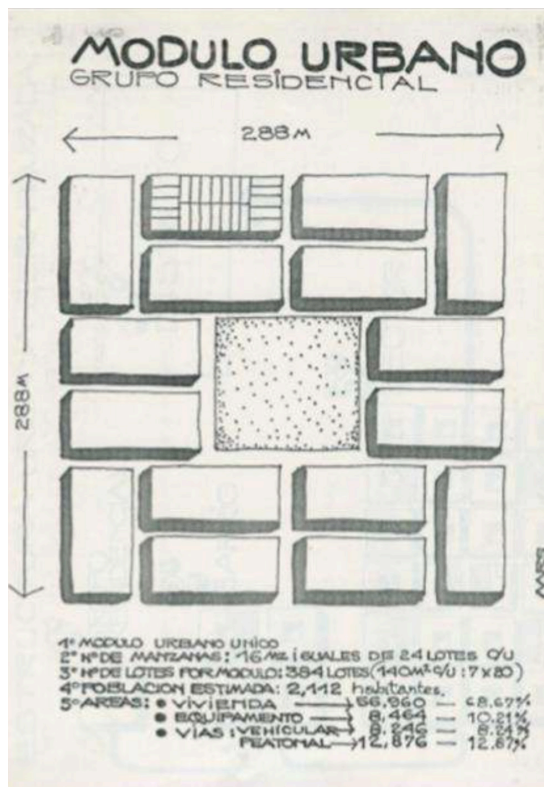
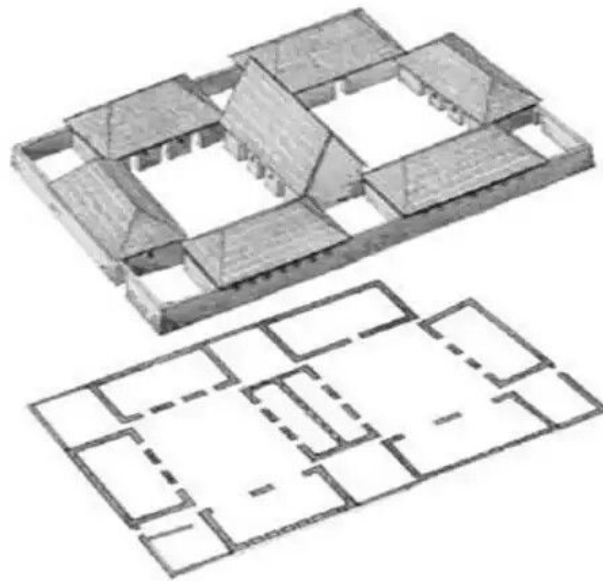


rait l'envie même des villes européennes<sup>234</sup>. La gestion municipale du district de San Isidro de 2015 à 2018 a révélé l'un des paradoxes auxquels conduisent l'aliénation et la colonisation dans le domaine de l'espace public. Une équipe de jeunes professionnels de l'architecture, pour la plupart formés dans des écoles européennes et nord-américaines, a appliqué sans réfléchir toutes les ressources du catalogue pour faire de bonnes villes : parklets, pistes cyclables, passages piétonniers artistiques, parcs avec eau, cinéma dans le parc, entre autres. Cet ensemble de travaux n'a fait que remplir l'espace public de ce que l'on pourrait appeler des signes extérieurs de richesse, une démonstration obscène de la puissance économique du secteur le plus riche d'une ville où plus de la moitié de la population ne dispose même pas d'un parc avec des bancs pour s'asseoir. Ces nouveaux espaces ne parviendront pas à être des lieux de rencontre car dans ces quartiers de la ville, la plupart des citoyens ne sont ni désirés ni ne se sentent désirés, de sorte que l'État - la municipalité de district dans ce cas - a indirectement légitimé ce type d'Apartheid implicite qui existe dans la ville. Nous pouvons dire que l'Apartheid implicite est lorsque les normes et les pratiques de l'Etat reproduisent et approfondissent les pratiques qui séparent la population par des caractéristiques ethniques.

---

disant "Mur de la Honte"

234 Certains quartiers de la ville ont une plus grande prédisposition à la diversité, comme le centre historique de la ville ou certains quartiers de Miraflores, Lince ou Jesús María. Cependant, il existe des quartiers où la présence de personnes aux traits non blancs éveille la peur, la gêne et même la haine, comme San Isidro, La Molina ou Surco.



**Image 152. Cancha Inca.**

**Image 153. Villa el Salvador, Lima.**

**Image 154. Huaycán, Lima.**

La communauté au Pérou. Up. Plan d'étage d'une cour, unité morphologique dans les villes incas. Vers le bas. Détail d'un groupe résidentiel de la communauté urbaine autonome de Villa el Salvador (CUAVES) de 1971. Un UCV (unité de logement communautaire) dans la communauté autonome de Huaycán de 1983.

## RÉAPPROPRIATION DU SOI-MÊME

Il est impossible de favoriser l'auto-reconnaissance, la réappropriation de soi du sujet postcolonial si le regard est posé dans des lieux où la relation sociale ne se développe pas, il faut trouver où ces relations sont données et ne pas reproduire des paradigmes étranges à la culture du lieu. Les experts de chaque société ont l'obligation d'analyser les formations de l'aspect collectif, la construction de leur propre sphère publique et les espaces dans lesquels elles se développent. Cela ne signifie pas qu'il ne faut pas essayer de changer l'imaginaire de lieux comme San Isidro, mais dans ces cas-là, il faut comprendre le problème structurel, sinon la gestion passera et ce qui est construit renforcera les significations implicites pro-apartheid, comme cela s'est produit dans ce cas-là. Chaque pays a eu son propre processus de formation du social marqué par ses processus de colonisation et d'indépendance, et c'est à partir de ce parcours historique que doit être comprise la construction de l'imaginaire capable d'instituer socialement un soi même. Le duo sphère publique/ espace public habermassien a dans le duo Révolution Française / Nouveau Urbain Napoléonien, son référent, il n'est pas logique de l'imiter, chaque région du monde a ses propres événements historiques émancipatoires et sa propre culture, capable de construire des sphères publiques et des lieux où cela se consolide. Cela ne nie pas la capacité du référent occidental à inspirer de nouvelles constructions, mais en aucun cas à l'imposer comme le seul à canaliser le collectif. Ce regard, d'une part, rend invisible d'autres formes de sociabilité, de autonomisation collective et d'institution sociale imaginaire, et d'autre part, contribue à mépriser et à rendre invisible le regard porté sur les propres formes de socialisation, renforçant le regard péjoratif porté sur les siennes.

C'est précisément ce qui se passe au Pérou, où il existe une tradition communautaire issue du monde ancien (Rostworowsky, 1989) avec des institutions qui sont devenues aujourd'hui l'ayllu et la minka<sup>235</sup>, un régime de travail pour la communauté, qui a sa référence physique-spatiale dans la kancha<sup>236</sup> (ou tribunal), un espace qui n'était pas public ou nécessairement privé, mais qui organisait les différents usages, de la résidence aux temples ou aux bâtiments de production (Canziani, 2009, 445). C'est finalement cette relation kancha-kallanka (le bloc) celle qui organise la ville de Cusco dans ses différentes échelles et qui, avec les formes de production communautaire, se sont maintenu dans les réductions d'abord et dans les villages indiens ensuite, continuant après l'indépendance surtout dans les petites villes et les zones rurales<sup>237</sup>. La migration à partir de la 3ème décennie du XXe siècle

235 Dans l'empire Inka, il y avait 3 formes de travail collectif, la minka, la mita et l'ayni. La minka est le travail pour la communauté, la mita le travail pour l'État et l'ayni le travail pour le dieu soleil Inti.

236 La Kancha ou cour est le mot quechua qui désigne le lieu non couvert, entouré de bâtiments. Dans le monde inca ce mot était utilisé pour parler de l'espace au milieu des maisons ou pour l'espace cérémoniel au centre de la ville, comme dans le cas du Cusco avec ce qui est aujourd'hui la grande place centrale.

237 Une partie de la survie des formes d'organisation communautaire est due au fait que la

cle semble avoir transféré les pratiques communautaires à l'échelle des quartiers, dont la population était organisée avant et pendant l'occupation pour planifier et construire les espaces résidentiels, et plus tard pour établir des réseaux de coopération «...en assemblées communales, le commun comme dans l'*ayllu* traditionnel...». (Matos, 2012, 71). L'organisation et le travail communautaires, marque de fabrique des bidonvilles péruviens, ont été repris comme matrice de l'organisation spatiale de deux des projets paradigmatiques de l'urbanisme populaire péruvien, Villa el Salvador (1971) et le Projet Spécial Huaycán (1983). Dans les deux cas, l'organisation spatiale répond à des critères d'organisation sociale et participative. À Villa el Salvador, 16 blocs qui abritaient 384 familles étaient organisés autour d'un espace commun et d'un centre communautaire; 12 ans plus tard, Huaycán a proposé un total de 60 familles comme *Unidad Comunal Vecinal* (Unité Communale du Quartier), également organisée autour d'un espace et d'un centre communautaire. Les deux projets étaient gérés par l'État, Villa el Salvador par SINAMOS et Huaycán par la première gestion municipale socialiste du Pérou, et tous deux étaient appelés Communauté Autogestionnaire. Au cours des dernières décennies, cette organisation a permis de faire face aux multiples limitations qu'impose la vie dans les bidonvilles (Rodriguez) en créant des rondes de sécurité et surveillance, des cantines populaires, des cuisines communautaires, des crèches associatives (Wawa-Wasi), et une longue liste de formes d'association même à des fins artistiques et culturelles qui ne figurent pas dans les règlements ou les plans officiels (Ludeña, 2013, 38). La pandémie due à la COVID 19 a révélé les logiques de l'espace public ; ayant l'État limité son utilisation, celui-ci est resté vide, cependant, les espaces de la communauté, construits à partir de la solidarité et de l'auto-reconnaissance (cuisines communautaires, cantines populaires, etc.) ont dû rester ouverts. Où sont les espaces de l'auto-reconnaissance, de l'échange, de l'intersubjectivité au Pérou aujourd'hui?

La révision des usages communautaires et collectifs des espaces publics rend compte d'une sorte de normativité plus étendue que la normativité conventionnelle, où des catégories comme l'informel ou le communal sont déjà incorporées, mais qui, malgré son apparente dérégulation, sont encadrées et s'expliquent par la culture, l'économie, la survie ou un autre aspect qui implique finalement une sorte de rationalité. Mais au-delà de ces modes de rencontre rationnels et régulés de l'espace non privé, il existe des phénomènes d'occupation et d'utilisation sans explication rationnelle, dont la nature semi-inconsciente devrait être précieuse pour la compréhension des pulsions moins objectives des sociétés en général et des grandes métropoles postcoloniales en particulier, ce qui est fondamental s'il s'agit d'étudier les imaginaires et les subjectivités. La dernière partie de ce travail se terminera par un bref rappel des phénomènes urbains de l'hémisphère sud qui ont rarement été étudiés par la littérature urbaine, qui, en raison de leur ampleur, peuvent incarner la possibilité d'une transformation, mais qui sont normalement sous-estimés en raison de l'habitude de cataloguer comme exotique et folklorique tout ce qui n'existe pas en Europe ou aux États-Unis. Dans tous les cas à expliquer, il s'agit de manifestations multitudinaires qui trouvent leur origine dans de petites festivités locales, comme il en existe depuis toujours dans le monde entier, et qui, à un certain moment de l'histoire, notamment face à des événements qui impliquaient un plupart des activités au Pérou ont une référence culturelle, fêtes, danses, chants, histoires ; qui ont été maintenus à travers le temps, en gardant la mémoire vivante. La population migrante a réactivé cette mémoire en s'installant dans une ville étrange et la plupart du temps agressive.



contact avec le monde occidental, ont pris une ampleur jamais imaginée. Il s'agit généralement de manifestations festives qui se répètent sur des périodes de temps uniformes, normalement une année, au cours desquelles la population descend dans la rue en masse et se les approprie pendant plusieurs jours. Ces événements ont un caractère différent, et peuvent prendre la forme d'événements religieux, artistiques ou récréatifs, mais tous ont la capacité d'exprimer le sens de la culture et surtout de l'imaginaire.

Le carnaval est une célébration d'origine inconnue et donc immémoriale. Des célébrations similaires ont existé en Égypte, en Grèce, dans le monde hébreu et bien sûr à Rome, où le sens de la suspension du temps et de l'inversion de la réalité existait déjà. Il s'agit d'un moment où les logiques quotidiennes sont inversées et où les gens perdent leur identité, ou plutôt la cachent sous des déguisements, installant une sorte d'égalité animale et valorisant le charnel, qui s'exprime dans la danse, le chant et l'orgie comme point culminant. Comme dans toute société, à Rio de Janeiro au début du XIXe siècle, il y avait de nombreuses fêtes traditionnelles ainsi que des célébrations officielles. Un événement marquera une étape importante, l'arrivée en 1808 de l'empereur du Portugal João VI dans une de ses colonies, le Brésil. Fuyant pour sa vie de l'invasion napoléonienne pour se sauver et sauver sa famille, l'empereur débarque à Rio de Janeiro et la ville devient soudainement la capitale d'un empire avec des terres en Europe, en Amérique, en Asie et en Afrique<sup>238</sup>, un cas sans précédent dans l'histoire du monde. En 1810, le mariage de la princesse Maria Teresa a été célébré avec éclat dans le Campo de Santana, avec des corridas et des chevaux, des feux d'artifice et des danses africaines dans le Largo do Paço, qui ont continué plusieurs mois plus tard, étant pour l'historien Manuel de Oliveira Lima, la naissance du Carnaval de Rio, selon (Nogueira, 2000, 60). Son récit de quelques chars allégoriques pendant les 7 jours de festivités dans la ville est assez graphique « ... il suffit de dire que le premier ministre, celui des marchands, représentant une montagne couronnée par une statue de l'Amérique portant un arc, un carquois, une coiffe et un jupon de plumes, entourée d'Indiens, de quadrupèdes et d'oiseaux naissant des herbes et des fleurs et des fleurs, d'où surgissaient aussi des jets d'eau qui rafraîchissaient la place... » (Nogueira, 2000, 60).

Ce ne sera pas la première célébration de ce type, les suivantes seront de plus en plus spectaculaires et la participation de la population africaine sera de plus en plus importante<sup>239</sup>. Les voyageurs ont souligné la sensualité et l'audace des danseurs, mais les aspirations à la modernisation ont fait de la sexualité et de l'insolence des fêtes des expressions de sauvagerie, interdites définitivement sans pouvoir être annulées. En 1855, et comme cela se produira dans de nombreux pays où l'on tente d'annuler ces expressions populaires, le gouvernement organise un carnaval à l'européenne, avec des défilés et des compagnies, qui seront finalement les écoles de samba et qui sont arrivées au XXIe siècle comme le carnaval le plus spectaculaire de la planète.

---

238 En Amérique, le Brésil était la principale colonie, en Afrique il avait des territoires dans ce qui est aujourd'hui l'Angola, le Mozambique, Saint Tomé, le Cap Vert. En Asie, comme nous l'avons vu, elle avait des villes portuaires à différents endroits dans ce qui est maintenant l'Inde.

239 Ceci malgré le fait que l'esclavage soit resté au Brésil jusqu'en 1885. Avant cela, en 1871, la liberté des esclaves de plus de 65 ans a été déclarée.



***Image 155. Les Dandys en Kinshasa.***

***Image 156. Membres d'une école de samba.***

*Vers le haut. Les Dandys de Kinshasa, personnages analogues aux Chicanos décrits par Octavio Paz, chiffrent le bien et le mal d'une société, une sorte de mythologie contemporaine. Ci-dessous: des membres d'une école de samba prêts pour le défilé qui unifie un pays divisé.*

Qu'est-ce qui a déclenché l'apparition du Carnaval de Rio? En 1810, aucun monarque n'avait mis les pieds dans une colonie, le pouvoir impérial était équivalent au pouvoir divin en termes d'invisibilité, donc l'apparition de la cour portugaise au complet a dû avoir un impact sur l'imagination de la population brésilienne, le divin et l'invisible devenant réels. Si l'invisible devient réel, il y a à nouveau une dérégulation de la place du discours du maître, mais dans ce cas, cette dérégulation donnée par l'humanisation du divin, provoque l'autonomisation de la population qui descend dans la rue. Comme il s'agit d'une opération de l'inconscient, elle n'est pas capable de dépasser le mandat symbolique de l'esclavage, il n'y a pas de leader ou de programme qui permette de porter cette volonté d'émancipation à un autre niveau, alors elle devient simplement une manifestation de joie, de liberté individuelle au sein du groupe, d'aisance, de fierté de ce qui est africain, de ses danses, de sa musique, de son corps qui le recroqueville avec audace. Fanon décompose les aspects liés à la construction de la négritude à partir de la perception des Européens, de la manière dont ils la sexualisent en permanence et de la réponse qu'elle apporte du sujet colonial, « Le complexe de supériorité des nègres, leur complexe d'infériorité ou leur sentiment égalitaire sont conscients » (Fanon, 1952, 122). Les réflexions de Fanon sont valables pour la mentalité du colonisateur préservée en partie chez les colonisés descendants d'Européens dans les ex-colonies et même pour les métis qui sont prisonniers de leur situation entre deux «mondes»; les rues de Rio sont donc le théâtre de la mise en scène de cette conscience dans toute sa force, tandis que dans l'inconscient des blancs (ou de ceux qui se prennent pour des blancs) il y a des pulsions de désir et d'immoralité, d'appropriation dans leur propre chair de la sauvagerie qui est interdite et tant désirée. Pendant le Carnaval de Rio, les plus pauvres, les exclus, les misérables, les délinquants, les toujours marginalisés, prennent la ville et la font leur (Cardoso, 2015, 21). Au fil du temps, le Brésil officiel a tenté de faire disparaître le Carnaval ou du moins de le cacher, mais à chaque tentative, l'événement a pris de l'ampleur car il est simplement l'objet du désir de chacun, c'est ce désir qui rend tout le monde égal (Lopes, 2018, 56, 57). Au sens figuré, le carnaval est le moment où toute la société est habitée par le même désir au-delà de ses différences, et la ville est le grand espace où cela se produit. Il convient de se demander si c'est le mérite de l'espace public ou si c'est le Carnaval qui finit par être capable de construire la sphère publique, l'idéal de la démocratie et de l'égalité.

Le Carnaval de Rio n'est pas le seul cas d'événements qui naissent de ce qui serait une conséquence de plus de la dérégulation du discours du maître. Quelques exemples que nous analyserons rapidement sont la procession du Seigneur des Miracles à Lima, la Fête des Morts au Mexique, le KumbhMela en Inde et le pèlerinage à la Mecque dans le monde musulman. Dans la région de Pachacamilla, dans le Vice-royaume de Lima, un esclave d'origine angolaise peint l'image d'un Christ noir auquel les habitants des environs prient. Les tremblements de terre de 1655 et 1687 ont détruit presque toute la ville, mais le mur avec l'image peinte est resté debout, la nouvelle s'est rapidement répandue et a atteint la ville (Costilla, 2011, 4,5) des milliers de personnes sont allées prier le Christ des tremblements et les rumeurs de ses miracles ont augmenté jusqu'à ce qu'il soit nommé, Seigneur des Miracles. Comme le Carnaval de Rio et toutes les manifestations d'origine populaire, le rituel a été désapprouvé par l'État et par les élites, qui ont tenté de l'éradiquer à plu-





***Image 157. Carnaval de Rio.***

***Image 158. Procession du Señor de los Milagros à Lima.***

*En haut. Photographie du carnaval de Rio, le carnaval le plus populaire du Brésil et probablement le plus populaire au monde. En bas. Procession du Señor de los Milagros à Lima, un événement religieux massive avant l'arrivée de la modernité dans la capitale la plus conservatrice et racistes de l'Amérique Latine.*



sieurs reprises<sup>240</sup>. Cependant, en 1730, le monastère a été construit comme preuve de l'institutionnalisation du culte. Jusqu'au début du XXe siècle, le culte a continué à être perçu comme essentiellement populaire<sup>241</sup> et, malgré la religiosité du rite processionnel, la description sexualisée des personnes d'origine africaine se répète, comme le cite Costilla: «Jusqu'à récemment, la procession du Seigneur des Miracles était considérée comme une pratique plébéienne. Tellement éthiopienne que dans ses formes rituelles, la sensualité et la force de la race esclave s'étaient exprimées. Une fête qui nous a révélé la simplicité et l'exhibitionnisme des mulâtres. (Herald cité dans Costilla, 2016, 161) L'arrivée au pouvoir d'Auguste B. Leguía (1919-1939) et son projet La Patria Nueva (Le Nouveau Pays), qui visait à intégrer toutes les expressions culturelles au Pérou, allait être la clé de la massification du culte, et l'afro-péruvien commença à faire partie du discours national (Arrelucea, 2015, 157). La présence de l'archevêque et du président lui-même dans les processions, qui suivent les célébrations importantes comme la bénédiction des nouveaux «chars en argent»<sup>242</sup>, semble avoir constitué l'officialisation qui a permis que le rituel soit assumé par tous les secteurs sociaux sans distinction.

Dans le contexte d'une société conservatrice comme celle de Lima en particulier et celle du Pérou en général, le projet de Leguía<sup>243</sup> se voulait un projet de modernisation en rupture avec la continuité entre la période coloniale et les 100 premières années de la République<sup>244</sup>. Ce moment coïncide avec la construction d'une pensée moderne propre, l'arrivée de différentes avancées technologiques telles que le tramway, la voiture et la radio et une série d'améliorations urbaines. Depuis la fin du XIXe siècle, les festivités populaires avec une intense participation de la communauté afro-péruvienne, comme les carnivals, ont été sévèrement critiquées sous le même prétexte qu'à Rio, comme étant des expressions sauvages et non civilisées. C'est précisément avec Leguía, en 1922, qui s'interdit et qui s'impose un carnaval «à l'américaine» (Muñoz, 2001, 197). L'hypothèse est que la modernisation culturelle du Pérou, malgré son caractère répressif face aux expressions culturelles des subalternes, est comprise comme une renaissance de la possibilité d'une république démocratique. Paradoxalement, la procession, qui est une expression religieuse, catalyse ce phénomène et incarne l'esprit démocratique qui émerge de la sphère culturelle, et peut-être pour la première fois toute la société est réunie dans une même activité (Costil-

---

240 Julia Costilla (2011) souligne la méfiance du Cabildo envers les confréries noires en raison des plaintes du quartier, ce qui conduit les autorités à tenter d'effacer l'image et à interdire les réunions (2011, 13)

241 Mariategui écrit dans un numéro du magazine Mundial de 1921 " [...] malgré les intromission des croyants "décents", les personnes noires ou métisses dominent toujours dans la procession du Seigneur des Miracles. Le frère noir qui demande l'aumône pour le Seigneur ou qui impose l'ordre est un symbole très fidèle de ce que signifie la procession. Puis la neuvaine et la procession des blancs a été introduite (Mundial, 1921). (Costilla, 2016, 160)

242 Sont également dignes d'intérêt la célébration du premier centenaire de l'indépendance en 1921 et du 400e anniversaire de la fondation coloniale de Lima en 1937 (Costilla, 2016, 162).

243 C'est ainsi que l'on connaît la période de 11 ans de sa présidence, de 1919 à 1930..

244 Leguía avait été président de la République entre 1908 et 1912 pour le Parti civiliste, qui réunissait les groupes de pouvoir traditionnels. A la fin de son mandat, il assume la présidence du gouvernement de Billinghurst mais est déporté en 1913. Déçu par l'élite de Lima, il se rend aux Etats-Unis où il construit son plan de gouvernement, La Patria Nueva, comme une sorte d'idéal de tous les sangs.



**Image 159. Fête des morts au Mexique.**

**Image 160. Santa Muerte au Mexico.**

*En haut. Vue de la Fête des Morts en Mexique, d'origine indigène et catholique, est devenue massive après la révolution mexicaine.*

*En bas. Image de la Sainte Mort, issue de la popularité de la Fête des Morts, et qui a récemment suscité un grand fanatisme.*

la 2016, Arrelucea 2015). Des histoires similaires se produisent avec les plus grandes processions catholiques du monde, toutes avec des histoires de christes ou de vierges d'origine autochtone ou africaine, comme les Nazaréens noirs des Philippines, la procession de la Divine Bergère de Barquisimeto ou le pèlerinage à la Basilique de la Vierge de Guadalupe, qui sont devenus massifs dans des processus similaires.

Parmi les formes de construction et d'appropriation du sens du public, la Fête des Morts au Mexique est un cas incontournable à mentionner. Une fois de plus, il s'agit d'une fête ancienne avec des origines entre catholiques, médiévales et aztèques (Argyriadis, 2016, 34) qui se pratique dans différents endroits du territoire national, comme cela se passe dans différents pays les 1er et 2 novembre, avec différents niveaux d'intensité. Comme les cas précédents, la fête a également été réprimée au XIXe siècle parce qu'elle était considérée comme une pratique anachronique, typique des «blancs pauvres, métis et indigènes» dont les élites voulaient se débarrasser dans le cadre du projet de modernisation du Mexique, ce qui n'a pas eu lieu en raison de ses racines populaires (Gruzinsky, 2004, 471) et aussi des caractéristiques mêmes du rituel. D'une part, il s'agit d'un rituel à caractère individuel, les familles construisent leurs autels dans leurs maisons et au cours des dernières décennies, à la porte de leurs maisons. Le rituel a une dimension individuelle et familiale mais aussi collective et sociale, et il dépend de la façon dont chaque individu le célèbre. D'autre part, il y a un regard croisé entre les morts et les vivants, qui se regardent et s'identifient tous les deux<sup>245</sup> (Lomnitz, 2013, 364). Cependant, dans sa tentative de couper la continuité avec l'ordre colonial qui a persisté pendant les 100 premières années de la république, la Révolution Mexicaine a constitué une révolution culturelle qui, entre autres, a interdit la Semaine Sainte (1927) et renforcé la Fête des Morts, dans le cadre de l'injection d'une «dose d'indigénisme et de populisme qui avait fait défaut à l'administration porfirienne» (Gruzinsky, 2004, 490-491). Cette récupération culturelle a permis à la Révolution de légitimer certaines mesures, comme le changement de la constitution qui lui a permis de récupérer la propriété du sol et du sous-sol, par analogie avec les notions eschatologiques du monde et des enfers mayas et aztèques. De même, la relation entre les vivants et les morts a permis d'établir une image de la relation entre le passé et l'avenir ou un modèle d'accord dynamique (Lomnitz, 2013, 384).

La mort a été prise par l'art post-révolutionnaire comme protagoniste permanente dans un discours qui liait la violence de la conquête et de la colonie à celle de la Révolution comme une sorte de règlement de comptes. Des caricatures de José Guadalupe Posada aux peintures de Frida Kahlo et Diego Rivera, la mort acquiert un sens historique, c'est-à-dire qu'elle est politisée. Dans ce discours, les peuples indigènes sont victorieux, la fête des morts est donc une célébration de 400 ans d'attente, elle devient donc un symbole de cette attente, comme si l'attente avait été dans le monde des enfers et que le triomphe de la Révolution était le passage du monde des enfers au monde des vivants, donc paradoxalement la mort finit par être le rappel vivant de ce triomphe (Lomnitz, 2013, 382).

---

245 On dit que sous la peau de chaque personne il y a un crâne, un squelette, c'est-à-dire que chacun contient un mort à l'intérieur.





**Image 161. Kumbh Mela.**

**Image 162. Grande Mosquée de La Mecque.**

*Ci-dessus: Photographie du Kumbh Mela, un pèlerinage hindou signalé pour la première fois au 6ème siècle après JC. L'événement se produit tous les 12 ans et provoque la construction d'un camp ou ville éphémère jamais vue auparavant, la dernière version en 2013 abritant 30 millions de personnes.*

*En bas. Photographie de la Grande Mosquée de La Mecque pendant le Hajj (pèlerinage), en arrière-plan la Kaaba entourée de pèlerins, c'est l'événement religieux le plus important de la Monde musulman et le plus grand événement culturel annuel au monde, originaire de Muhammad vivant en 630 après JC L'année 2019 a compté 2 millions et demi de participants.*

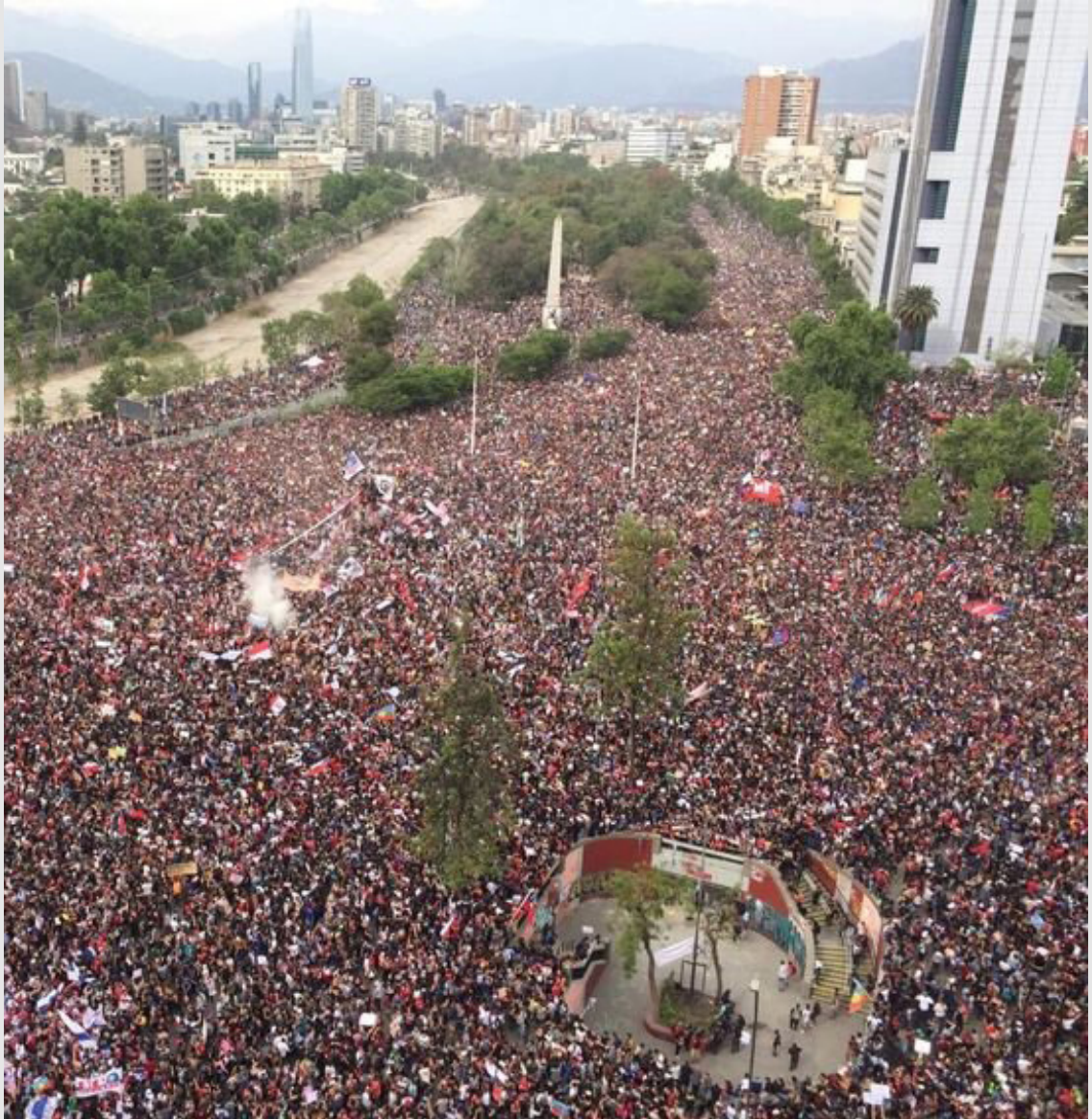


La sécularisation du rite et du sens de la mort et son appropriation symbolique par la Révolution ont établi son acceptation officielle et ont eu des conséquences immédiates sur l'espace public. La première, c'est que les autels familiaux ont été sortis dans la rue et que leur extériorisation a eu lieu, la publicité du privé, où, contrairement à ce qui s'est passé dans le Paris de Benjamin, elle ne s'est pas produite dans le cadre d'un processus de marchandisation de la vie et de la sphère publique, mais de la matérialisation de la sortie du monde souterrain, une sorte d'impulsion vitale de survie, comme quand on remonte à la surface après avoir été submergé dans l'eau pendant plusieurs minutes. Une deuxième conséquence est liée au caractère démocratisant de la mort, comme celle de la révolution qui a conduit à ce qu'elle soit assumée par toute la population comme le moment où la société devient égale. Cette aspiration a permis son extension et sa massification dans tout le Mexique, malgré la vision critique de ce processus par des figures notables de la culture mexicaine moderne<sup>246</sup>. Enfin, depuis la fin du XXe siècle, la Sainte Mort, la personnification de la mort elle-même et son action dans la vie quotidienne et pas seulement le jour des morts, s'est développée et devient un phénomène de masse à étudier, avec le fait intéressant qu'elle est utilisée dans de nombreux cas pour imposer la justice, une sorte de correcteur des déviations de la révolution (Hernández, 2016).

Le KumbhMela est une autre de ces célébrations millénaires d'origine religieuse dans l'hémisphère sud. Le plus grand pèlerinage hindou développé environ tous les 12 ans, et sa dernière version en 2013 a amené 30 millions de personnes aux abords de la ville d'Allahabad, au confluent du Gange et du Yamuna. Bien que la première référence provienne de l'écrit d'un voyageur chinois au VIIe siècle, on sait que la célébration vient de bien plus tôt et toujours comme une fête de baignade et une assemblée d'experts hindous, une sorte de congrès. Autour de la réunion de la célébration religieuse, se développait une grande activité commerciale et culturelle, qui a obligé à la construction d'un immense campement. L'événement semble s'être développé régulièrement jusqu'à la présence de la East Indian Company dans la première moitié du XVIIIe siècle, lorsque les premiers excès ont été enregistrés, qui se répéteront dans la plupart des éditions suivantes avec mort et destruction. Selon Kama Mclean, jusqu'en 1760, les Melas à Allahabad étaient d'importants rassemblements, mais c'est à partir de ce moment, lorsqu'il est devenu KumbhMela, que le pèlerinage a commencé à prendre un caractère multitudinaire, ce qui, selon l'auteur, est dû au fait qu'il est progressivement devenu un espace de résistance contre la colonisation anglaise (Mclean, 2008). La rébellion manquée de 1857 contre la présence anglaise a officiellement donné naissance à la période de colonisation anglaise dans tout le territoire indien, le British Raj, étant précisément le KumbhMela de 1858 où le nombre de pèlerins a augmenté de manière significative, augmentant aussi les excès et les morts. Si nous suivons

---

246 La lecture par Lomnitz des romans de Juan Rulfo, Carlos Fuentes et d'autres écrivains mexicains sur la mort révèle une vision critique du point de vue des romanciers post-révolutionnaires et ceux du Boom, à laquelle s'ajoute la critique d'Octavio Paz dans *El Laberinto de la Soledad*, où, selon Lomnitz pour Paz, on lui a laissé "le sentiment que la mort mexicaine moderne était stérile, qu'elle manquait d'érotisme, "dans un monde insignifiant, fermé sur lui-même, la mort mexicaine ne donne ni ne reçoit ; elle se consomme et se satisfait" (2013, 389). Ce qui a pu échapper à Paz, c'est que la mort mexicaine que l'on célèbre n'est plus la mort, mais une pure représentation de la vie.



**Image 163. Marche historique à Santiago de Chili.**

*L'augmentation de 30 pesos a déclenché une démonstration immense, proche de un million et demi de citoyens ont sorti à la rue pour demander ses droits. Le 30 de october ont accordé changer la constitution de Pinochet.*

la route de Mclean, l'augmentation successive des pèlerins jusqu'à atteindre 30 millions aujourd'hui, n'implique pas une augmentation de la religiosité en soi, mais le déplacement ou la sublimation du rejet du colonial vers des formes d'expression collective dans la sphère publique.

Contre le regard dépolitisé de l'étude dirigée par Rahul Mehrotra et le GSD de Harvard, peut-être le cœur de la violence épistémologique contemporaine, la lecture de KumbhMela, le pèlerinage à la Mecque (dont le bond de fréquentation coïncide avec des événements liés au processus de colonisation), le Carnaval de Rio, Le Seigneur des Miracles ou la Fête des Morts, doit être comprise dans un sens plus profond. Pour Roberto DaMatta, ce sont des événements d'un côté qui dramatisent le monde et, de l'autre, les sociétés se déploient comme une sorte de miroir dans lequel on peut se regarder, puis décider de changer ou non (DaMatta, 1979, 30). Dans tous les cas mentionnés, les processus de dramatisation et de dédoublement sont présents ; à partir de la dramatisation, la nature religieuse et carnavalesque des rituels permet l'utilisation d'uniformes, de déguisements, de masques, d'uniformes, de plates-formes, d'autels et de chars allégoriques, qui dramatisent efficacement l'existence des sujets et leurs rôles dans la société. D'autre part, le déroulement, lié à la dramatisation, se produit lorsque les protagonistes du rituel, sous leurs nouveaux personnages, reproduisent les hiérarchies et les rôles de la société, de sorte que l'ordre social est visualisé dans une version différente, dans laquelle souvent les marginaux et les dépossédés assument les rôles importants (Carnaval, Seigneur des Miracles) ou un équilibre est produit (Fête des Morts, KumbhMela, La Mecque). Ce nouvel ordre social spontané répondrait au «principe social d'inversion» (DaMatta, 1979, 34), utilisé par DaMatta pour expliquer le Carnaval de Rio. On peut se demander quel est le rôle de l'imaginaire dans ce processus d'inversion.

Un autre indice est la comparaison que DaMatta lui-même fait entre les célébrations officielles et les célébrations spontanées et populaires. D'une part, dans les premières, on marque le temps officiel de façon linéaire, l'ancien temps, le temps colonial et le temps de l'indépendance; tandis que, dans les manifestations populaires, il s'agit d'un temps informel, «le carnaval se situe dans une escale chronologique cyclique, indépendante des dates fixes. Le temps du carnaval est marqué par la relation entre Dieu et l'homme, et a donc une signification universelle et transcendante» (DaMatta, 1979, 39). Ce temps est beaucoup plus ductile et permet de toujours revendiquer les temps qui donnent la parole aux sujets subalternes, qu'ils soient du passé précolonial ou du temps colonial lui-même. Le moment où la célébration ou le rituel se produit, cette inversion sociale est proche de la déjà mentionnée notion de violence divine de Walter Benjamin, lorsque subrepticement quelque chose d'imprévu se produit qui pousse une société à la destruction de l'ordre existant, néanmoins, l'ordre colonial ou son héritage prend cette impulsion destructrice et simultanément créatrice. C'est à partir de l'imaginaire radical que cette impulsion destructrice se produit dans la recherche de la construction d'un nouvel ordre, mais simultanément, elle est refoulée du symbolique. Une fois cette transe passée et perdue l'opportunité - imaginaire ? - de la possible révolution, la mise en scène reste entre les mains de l'imaginaire, de cet enfant créatif et perturbateur qui, face à la possibilité d'un changement radi-



cal, construit un ordre social juste, faisant appel aux idées religieuses, à l'histoire, aux histoires de miracles, de saints et à tout ce qui est à sa portée. L'imaginaire cherche à instituer un nouvel ordre à l'opposé de l'existant, où les logiques d'exploitation et la hiérarchie de la période coloniale ont été préservées, la célébration est l'aboutissement de ces utopies qui cherchent des sociétés plus justes.

Ce sont des situations qui dépassent le pure dévouement inconsciente, chacun de ces événements peut jouer le rôle d'une tragédie dans la Grèce antique à partir des logiques locales, celles qui indiquent un chemin possible, mais contrairement à celle-ci, elles doivent être recouvertes par une couche fantastique-religieuse, c'est une sorte de construction utopique elle-même déguisée pour devenir concrète. La plupart de ces événements qui aspirent à construire et à mettre en scène la sphère publique sont considérés comme des festivités folkloriques et exotiques, sans tenir compte de leurs éventuelles implications imaginaires et de ce qu'elles expriment socialement. Il est nécessaire de rejeter cette vision, qui est le produit de la construction de l'exotisme produit précisément en Occident, afin de discréditer toute expression culturelle produite en dehors de sa sphère géographique et souvent reproduite par les élites locales elles-mêmes. Mais d'un autre côté, il doit être réévalué et observé comme exemplaires, ces constructions imaginaires qui peuvent entrer dans la catégorie du réalisme réel-merveilleux ou le réalisme magique, en ce sens que ces formes peuvent contenir des possibilités latentes de subversion de l'ordre existant, quel que soit l'emballage dans lequel il est habillé. Avant d'être utilisée pour parler de la littérature du boom latino-américain, cette définition était déjà utilisée, mais dans un sens différent : «Aussi le réalisme magique fleurit-il dans les contextes d'oppression, accordant une voix aux perspectives frange, invisible, interdite. Ils sont un aspect subversif chez les autres décolonisés est utilisé admis » (Roussos, 2007, 8). Cela devrait conduire à repenser les lectures de l'utilisation des espaces publics, en cherchant à trouver des logiques propres pour les comprendre, non seulement pour la construction d'une connaissance propre sur les villes que nous habitons mais aussi parce qu'elle sous-tend probablement la possibilité des transformations structurelles de nos sociétés.







## CONCLUSIONS

Ce travail a commencé par ce qui serait l'exemple classique de l'institution d'un imaginaire qui définit la vie urbaine d'une société, celui de la tragédie et de sa relation avec les comportements sociaux de la démocratie, de la ville et de la polis grecque. Symétriquement, il se termine par la présentation d'une série d'événements de masse dans les villes postcoloniales d'Afrique, d'Asie et d'Amérique Latine, expression d'un désir d'intégration et d'équité dans des villes où les inégalités atteignent leurs plus hauts niveaux dans le monde. Ces événements n'ont pas réussi à instituer l'imaginaire qu'ils manifestent dans la célébration, sauf dans le laps de temps où ils se produisent. Bien que la tragédie grecque, le Carnaval de Rio, la Fête des Morts, la Kumbah Mela ou le pèlerinage à la Mecque soient des manifestations culturelles différentes, elles ont en commun l'expression de valeurs et de comportements exemplaires qui peuvent être compris à partir de la notion de ce que Homi Bhabha appelle la 3ème culture. Mais malgré le fait qu'ils incarnent les aspirations imaginaires d'une société et leur importance en tant que catalyseurs de l'énergie transformatrice, ils sont considérés comme de simples expressions culturelles, religieuses, folkloriques sans autre transcendance, laissant de côté leur énorme potentiel pour instituer de nouveaux imaginaires.

Comme nous l'avons vu dans ce travail, l'institution des imaginaires est essentielle tant pour la construction d'un soi-même social que pour la construction de son environnement construit, d'autant plus si nous comprenons que les deux processus sont entrelacés, définissant le soi-même à l'environnement construit et contribuant ce dernier à la construction du sujet et de la société de manière récursive. Tout au long des différents chapitres, il a été analysé les processus d'aliénation -en termes imaginaires et donc inconscients- du sujet et des sociétés postcoloniales par rapport à celles qu'on a considéré les trois dimensions clés pour le dépassement des aspects négatifs de la postcolonialité : la temporalité, le territoire et le soi-même. Cela pose une différence avec la notion occidentale de l'urbain et de l'architectural qui comprend suffisamment l'espace et le temps, un binôme insuffisant dans des sociétés aux divisions profondes produites par les processus de colonisation et consolidés pendant la démocratie.

Dans chacun des aspects indiqués, le processus de désengagement subi a été développé, en donnant des termes spécifiques pour chaque situation : désancrage pour la temporalité, désengagement pour le territoire et distance pour le soi-même. Bien que l'on ait tenté d'expliquer la nature de ces processus comme structurants de la relation société-ville, on a également tenté de préciser qu'il s'agit de processus singuliers à chaque ville, pays ou continent, ainsi qu'à son propre processus de colonisation. En outre, et comme il a été souligné, il est entendu que les processus d'indépendance ne rétablissent pas ces liens automatiquement, des processus de réappropriation spécifiques sont nécessaires, dont certains, comme on l'a vu, ont été développés avec succès dans certains pays après l'obtention de leur liberté.

Selon le phénomène en question, l'appropriation aura un caractère différent ; en général, on peut dire qu'il s'agit de processus d'inscription dans le symbolique à partir de l'imaginaire qui permettent d'instituer de nouveaux mandats dans l'inconscient, en déplaçant ceux issus du moment colonial et qui, sédimentés dans le temps, restent en vigueur. Les processus qui cherchent à rendre visibles des pratiques, des faits fondateurs, des connaissances ou des personnages qui ont été cachés ou réduits au silence, restant en suspension dans la sphère de l'imaginaire sans parvenir à être symbolisés, peuvent être appelés processus de réinscription ou de réécriture, modifiant ces inscriptions ou des écrits antérieurs dont les origines sont toujours en relation avec les priorités des récits d'un ordre colonial. D'autres processus ont à faire avec un changement de priorités, ce qui est important est secondaire et ne joue pas un rôle important, il faut donc recentrer, re-situer, restructurer ou reconstituer, dans tous ces cas il s'agit d'un processus de réorganisation du système de symbolisations. Enfin, dans d'autres cas, il est nécessaire de redécouvrir le sens, de présenter à nouveau ce qui a disparu et de le rendre présent, car ce qui a disparu provoque la désorientation du sujet qui perd de la clarté face aux actions nécessaires à un processus de décolonisation.

### **Sur la temporalité**

Nous avons vu comment chaque civilisation construit sa propre notion temporelle qui, définie à partir de ses récits mythiques d'origine, crée son unité de sens qui lui permet de se déployer dans le temps et de marquer un développement ultérieur. Cette temporalité est capable de définir un ordre urbain et des logiques qui s'incarnent dans l'architecture objectivant à son tour les composantes temporelles. Malgré les processus de colonisation et de transculturation, les différentes temporalités sont arrivées jusqu'à nos jours à travers les coutumes, les récits écrits ou oraux, les calendriers, les fêtes, les célébrations et les religions, subsistant simultanément avec la temporalité chrétienne occidentale, la modernité et la laïcité. Ainsi, sur un même territoire, plusieurs temporalités coexistent, ce qui permet même à un sujet ou à une société de vivre plusieurs temporalités.

Les composantes de chaque temporalité : notion d'origine, vision du futur et, parmi elles, le fil temporel ou historique, constituent le système qui s'institue dans l'imaginaire social comme le temps, dans lequel l'agence historique du sujet acquiert un sens. Si l'on comprend que ce sont les moments traumatisants d'une société qui sont



## Conclusions

constitués en nœuds qui empêchent le temps de s'écouler, on en conclura que c'est à partir d'eux que proviennent les modifications temporelles. Bien qu'elles se sédimentent lentement, il est possible qu'elles soient transformées, que de nouveaux départs se construisent, de nouvelles logiques temporaires et de nouvelles visions de l'avenir qui soient légitimées ou instituées dans le temps.

La modernité et sa technologie sont comprises comme l'accélération du temps à travers l'espace, c'est-à-dire l'exacerbation du mouvement. Il en résulte un temps nouveau qui se reflète dans les mouvements continus de populations qui migrent et se déplacent, d'abord par les moyens de transport et aujourd'hui par le monde virtuel, intensifiant les changements, les superpositions et l'apparition de temps nouveaux. Dans la construction des cartographies temporelles, l'architecture et la ville sont des expressions concrètes de cette diversité temporelle, et peuvent être comprises comme appartenant à un temps ou comme des dispositifs qui cherchent à arrêter, résister, contrevenir, pousser ou se désengager du temps hégémonique.

Chaque projet est un dispositif temporel, ses besoins sont intrinsèques au présent, ses conditions, son contexte et ses références se trouvent dans le passé, son programme, ses ressources et son fonctionnement se retrouvent toujours à des différents moments du futur. La recherche établit néanmoins que, au-delà des aspects circonstanciels, ce sont les aspects liés à la temporalité - origine, cours et destin - ceux qui donnent du sens au projet, ceux qui légitiment son existence et ceux qui permettent à ce qui est construit de jouer un rôle dans les destinées de la société.

Cependant, l'outil urbain temporel le plus important créé par la modernité est le Plan de Développement Urbain ou Plan Urbain. Il s'agit d'un dispositif qui implique la gestion du temps à partir de la compréhension de son processus de croissance pour, à partir de là, construire une vision qui permet de penser son avenir. Le Plan Urbain, enfin, n'est pas autre chose que l'établissement d'actions dans le temps pour que la transformation d'une société trouve une ville qui s'adapte à ces nouvelles conditions -ça veut dire gagner de temps- tandis que la ville elle-même contribue à ces transformations temporaires depuis sa propre nature. Dans ce processus dialectique, le rôle de l'imaginaires doit être compris comme le détonateur de tout processus de transformation, sans un imaginaire radical qui anticipe au changement, rien ne se passera mais le sens du changement sera établi à partir de la temporalité.

Le plan devient ainsi un véhicule pour lire les processus qui, dans le passé, ont transformé la ville en mettant en évidence les différentes époques qui subsistent sur le territoire, en analysant sa nature, sa structure et les facteurs qui ont historiquement (temporellement), généré des fractures sociales à l'origine de problèmes urbains, ou des fractures urbaines qui sont devenues des obstacles à la construction d'une société capable d'agir ensemble. De même, la vision, les objectifs et les buts, doivent être compris comme des points de référence capables de définir l'orientation d'un processus de compatibilité et d'harmonisation des temps en vue des transformations à entreprendre. C'est à partir de cette notion de plan que les processus dans lesquels la population intervient

acquièrent leur véritable sens, il ne s'agit pas de «dynamiques» participatives, mais de processus de négociation et d'accord qui conduisent à ce que le plan soit compris comme un nouveau pacte social, tout en étant des processus de nature pédagogique qui montrent la possibilité de travailler sur les divisions initiales. Renouveler un pacte social, c'est réécrire sur le traumatisme.

### **Sur le territoire.**

De manière similaire au temporel, les sociétés construisent une notion de leur espace physique, structurée à partir d'un ensemble d'images qui, à partir du géographique, s'instituent dans l'inconscient social comme ce qui est compris comme territoire. C'est à partir de cette notion que les sujets s'orientent et se situent dans le monde réel qu'ils habitent, définissant ainsi comment le territoire est occupé, transformé, exploité et, finalement, vécu. Cette notion de territoire est en construction continue et les processus de colonisation, en tant que processus d'usurpation et d'usufruit du territoire, l'ignorent, la transforment ou la détruisent. Les processus de déstructuration de ce qu'on appelle l'imaginaire territorial, supposent la nécessité de sa reconstruction dans les mêmes termes, dans le domaine de l'inconscient, cependant, il s'agit de processus qui opèrent simultanément à partir de la dimension consciente à travers d'opérations d'une certaine rationalité, et inconscientes, de longue portée et souvent marquées par des actes clairs et institutionnels, comme les changements dans les délimitations, la juridiction, la désignation des capitales ou les formes pour faire face à l'occupation, l'exploitation et la gestion en général du territoire.

Les notions territoriales ancestrales contiennent des connaissances accumulées au fil du temps qui, provenant de la géographie, ont été décantées en aspects culturels, modes de production et d'échange, habitudes de consommation, vêtements, fêtes, musique et danses. La modernité démantèle et classifie ces aspects, désarticulant les relations territoriales que le temps a construites, de sorte que le territoire reste isolé des manifestations et des connaissances qu'il a générées. Il est évident que le cours du temps, le développement des nouvelles technologies et les transformations sociales, entre autres aspects, rendent non viable la récupération des logiques ancestrales, cependant, il est possible une restructuration qui récupère ce savoir et génère des processus de réappropriation à partir du contemporain.

Il est indispensable d'approfondir la relation entre la notion de territoire et la ville, le territoire l'encadre et lui donne un sens. Son incompréhension dans les villes postcoloniales a généré des problèmes environnementaux dont le coût a été assumé par la population disposant de moins de ressources, située dans des zones à risque, se trouvant en situation de vulnérabilité face à d'innombrables événements naturels (tremblements de terre, glissements de terrain, inondations, sécheresses, etc.) D'autre part, la désarticulation imaginaire entre le territoire et la ville provoque la désarticulation réelle de la ville avec sa base géographique, étant le début de nouvelles désarticulations à l'intérieur de la ville. Cette désarticulation entre ville et territoire affectera le tissu social qui s'y ajoute, ce qui rendra la relation plus complexe en raison de sa nature fragmentée, à laquelle s'ajoutera la fragmentation du tissu institutionnel.

## Conclusions

L'absence de processus de réappropriation du territoire fait que, d'une part, la ville postcoloniale apparaît comme un système fragmenté, autonome et dénoué de sens par rapport au territoire, et d'autre part, elle maintient les structures coloniales, bien qu'avec des magnitudes différentes produites par sa croissance. Les logiques du centre et de la périphérie répètent le schéma colonial du centre européen, créole et riche, contre la périphérie autochtone de la servitude et de la pauvreté. Les transformations qui font des mégapoles du Sud mondial de nouveaux phénomènes urbains présentent cependant des structures anciennes d'organisation spatiale et sans vision de solution. Au même titre que la restructuration de la notion de territoire et de son processus d'appropriation imaginaire, les interventions urbaines doivent viser à imbriquer le tissu social et urbain avec le territoire et entre eux, en résolvant les fragmentations qui se sont produites à la suite des processus de colonisation. Cette relation entre construction imaginaire et tissus ne peut se réaliser qu'à l'échelle du projet urbain, notion qui, bien qu'elle soit née en Europe, s'attaque au problème des tissus, celui d'être repensé pour favoriser un lien entre les constructions imaginaires et les tissus réels qui composent la ville. Chaque projet urbain, ou mesure sur la ville, est une opportunité pour la société de faire face à ses processus de reconstruction, la poussant à matérialiser des transformations qui laissent entrevoir de nouvelles possibilités de vie en commun.

### **Le soi même.**

La troisième hypothèse de ce travail soulève l'existence d'une scission du sujet social à partir de l'arrivée du colonisateur, scission qui est la cause d'un désengagement -l'éloignement- au sein de la société postcoloniale, et de la confrontation interne permanente sans causes apparentes. Ce malentendu revêt des significations diverses, telles que le racisme, l'informalité ou l'aliénation culturelle, avec des niveaux d'intolérance qui rendent difficile l'instauration d'un imaginaire social commun. L'étude réalisée a cherché à mettre en évidence avec plus de clarté les lieux épistémologiques à partir desquels ces désaccords surviennent et qui sont liés aux affaires urbaines ou architecturales.

Dans la dernière partie de l'étude, sont analysés, d'une part les aspects liés à l'architecture et d'autre part à la sphère publique. En ce qui concerne l'architecture, on comprend comment avant la modernité, pendant le siècle XIV, la notion d'exotique comme une catégorie pour constituer l'occidental comme supérieur en l'associant au rationnel, à l'efficace et enfin au technologique. Même quand il n'est pas dit, l'artisanal serait à l'état sauvage et exotique comme la high-tech à l'occident moderne, s'imposant comme supérieur à partir de la logique du progrès. Ensuite, il y a les typologies, comprises comme un système de relations spatiales, technologiques, sociales, géographiques et politiques, mais aussi comme des dispositifs capables d'incarner des comportements sociaux, en étudiant le cas des bungalows et des compounds (copropriétés) qui sont devenus jusqu'à aujourd'hui comme des espaces contemporains d'exclusion.

Comme dans les cas précédents, il s'agit d'imaginaires historiquement construits et qui peuvent donc être inversés des processus de réappropriation, hégémonisant de nouvelles significations pour certaines typologies. La preuve la plus évidente est la façon dont, dans certains pays européens, les palais de la monarchie et, en Amérique Latine, les grandes maisons coloniales ont été réaménagées en espaces culturels ou en musées, ouverts à la population en général. Tous les types peuvent être réassignés, soit en rendant leurs significations intrinsèques transparentes, soit en les retravaillant typologiquement. Il s'agirait de processus d'expérimentation menant à l'élimination de ces décalages coloniaux qu'ils possèdent.

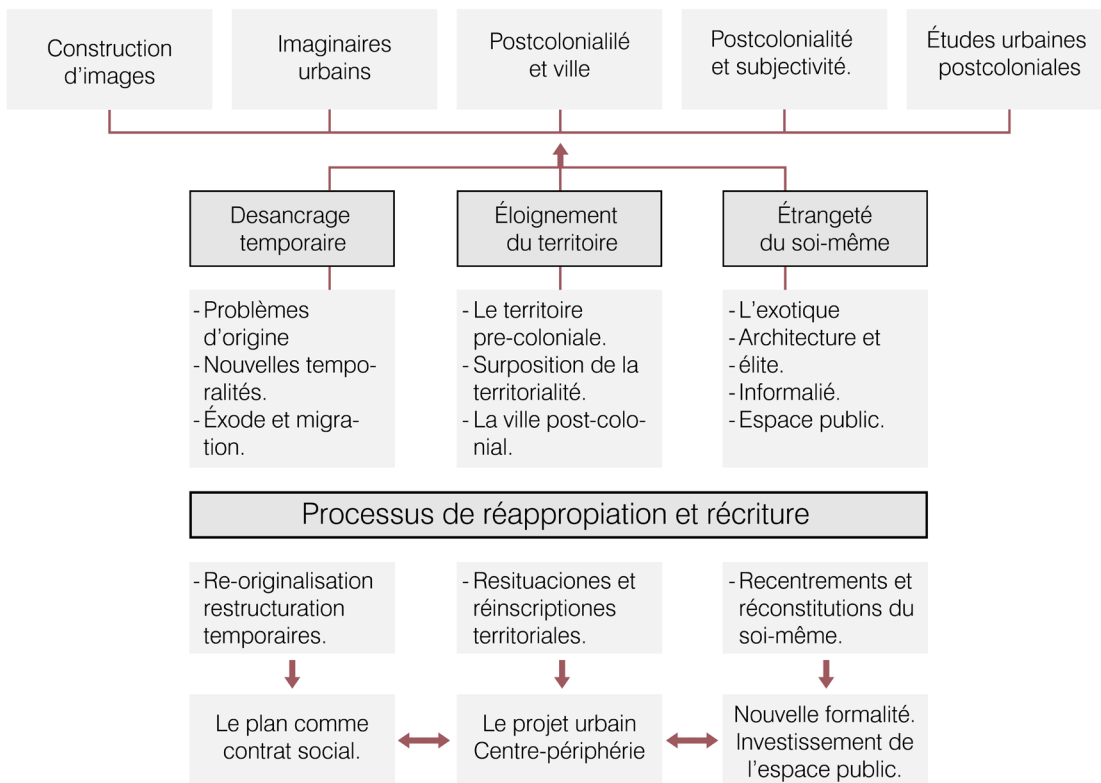
En ce qui concerne la technologie, il n'est pas rare que le high-tech se soit standardisé comme l'architecture des entreprises de la mondialisation ; elles ont introjecté le gène du commerce transcontinental qui a donné naissance à la deuxième vague de colonisation. La technologie peut-elle prendre d'autres significations ? Oui. Il s'agit là encore d'identifier les logiques internes à partir desquelles l'architecture intègre le technologique, en révélant si elle va au cœur des composantes du programme et du public, ou si elle est plutôt rhétorique, en tombant dans la dichotomie modernité-technologie, en reproduisant les logiques de supériorité-infériorité basées sur la notion de progrès déjà dépassée. Enfin, dans les deux cas, le rôle des élites qui occupent localement la place du colonisateur est essentiel, soit comme traducteurs ou véhicules de ces imaginaires, soit comme leurs reproducteurs, afin de conserver leurs privilèges.

Dans la sphère publique, le travail se fait sur deux aspects, l'informalité et la notion d'espace public. L'informel est compris comme une catégorie créée à l'extérieur pour nommer ce qui n'est ni compréhensible ni assimilable depuis la tentative de modernisation des États postcoloniaux. Son incorporation doit être comprise comme une reconnaissance de l'éloignement que les parties d'une société ont entre elles, c'est donc une escalade de ce qu'on a appelé un éloignement du soi-même dont la réappropriation est une opération interne de caractère premièrement épistémologique et deuxièmement un ensemble de stratégies urbaines (également économiques, politiques et sociales, mais dans notre cas ce qui intéresse ce sont les questions urbaines) destinées à assumer la totalité en tant qu'unité.

Enfin, une société divisée, fragmentée et qui ne reconnaît pas ses semblables comme eux-mêmes, se reflète dans l'espace public, néanmoins, comme dans l'informalité, l'espace public est compris à partir de coordonnées non construites localement, alors qu'il s'agit d'une construction fondamentalement culturelle, dont les références doivent se trouver dans les usages et coutumes propres, ayant pour objectif final la construction de la sphère publique, néanmoins, cette sphère a des natures différentes, selon la région, l'histoire, la géographie et même les traditions économiques productives. L'importance de la sphère publique réside dans la manière directe dont elle exprime les divisions et les désaccords, dans sa nature pédagogique et dans la possibilité d'y lire si l'on favorise ou si l'on résiste à la possibilité d'une société moins inégale, plus intégrée, capable de surmonter les traces de l'époque coloniale.



## CADRE RÉSUMÉ



## BIBLIOGRAPHIE

- Abbagnano, N. (2008). Diccionario de Filosofía. Fondo de Cultura Económica.
- Abreu, M. (2013). A evolução urbana do Rio de Janeiro. Prefeitura da cidade do Rio de Janeiro.
- Abu-Lughod, J. (1980). Rabat. Urban apartheid in Morocco. Princeton University Press.
- Acte général de la conférence de Berlin de 1885. (1885). Grands trités Politiques. Presentado en Berlin.
- Agamben, G. (1997). Homo Sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue. Éditions du Seuil.
- Agamben, G. (2008). Le Règne et la Gloire. Pour une généalogie théologique de l'économie et du gouvernement. Homo sacer, II. Éditions du Seuil.
- Aínsa, F. (2013). La ciudad entre la nostalgia del pasado y la visión apocalíptica. En G. Heffes (Ed.), Utopías urbanas: geopolíticas del deseo en América Latina (pp. 49-86). Iberoamericana.
- Alianza Universidad. (1987). El libro de Marco Polo anotado por Cristóbal Colón. El libro de Marco Polo de Rodrigo de Santaella. Alianza Editorial.
- Aliata, F. (2006). La ciudad regular. Arquitectura, programas e instituciones en el Buenos Aires posrevolucionario, 1821-1835. Universidad Nacional de Quilmes/ Prometeo 3010.
- Álvarez-Calderón, R. (2016). Arqueología histórica en las «huacas» de la ciudad de Lima: ampliando la narrativa. Dans Boletín de Arqueología PUCP, 20, 83-102.
- Álvarez Lobo, R. (2019). Los Piro. Leyendas, mitos, cuentos. Centro Cultural José Pío Aza.
- Amendola, G. (2000). La Ciudad Postmoderna. Celeste Ediciones.
- Anderson, B. (2002). L'imaginaire national. La Découverte.
- Andrien, K. J. (2017). Andean Worlds: Indigenous History, Culture and Consciousness Under Spanish Rule, 1532-1825. University of Mexico Press.

- Andreatta, V. (2009). Río de Janeiro: Planes de Ordenación y Orígenes de la Urbanística Carioca. *Revista Iberoamericana de Urbanismo*, 15-26. [https://upcommons.upc.edu/bitstream/handle/2099/12253/01\\_02\\_VerenaAndreatta.pdf](https://upcommons.upc.edu/bitstream/handle/2099/12253/01_02_VerenaAndreatta.pdf)
- Arango, s. (2012). *Ciudad y Arquitectura. Seis generaciones que construyeron la América Latina moderna*. Ediciones Fondo de Cultura Económica Colombia Ltda.
- Antelo, R. (2013). Ciudad: de diosa a villana. En G. Heffes (Ed.), *Utopías urbanas: geopolíticas del deseo en América Latina* (pp. 203 - 232). Iberoamericana.
- Argyriadis, K. (2017). Panorámica de la devoción a la Santa Muerte en México: Pistas de reflexión para el estudio de una figura polifacética en A. Hernández (Coord.), *La Santa Muerte. Espacios, cultos y devociones* (pp. 31-64). El Colegio de San Luis.
- Arrelucea, M. y Cosamalón, J. A. (2015). *La presencia afrodescendiente en el Perú. Siglos XVI-XX*. Ministerio de Cultura.
- Arroyo, R. (2019). Una aproximación al patrón andino de construcción y gestión comunitaria del territorio. *Pluriversidad*, 3, 15-44. DOI: <https://doi.org/10.31381/pluriversidad.v0i3.2232>
- Avermaete, T. y Casciato, M. (2014). *Casablanca Chandigarh: Bilans d'une Modernisation*. Park Books.
- Bähr, J. y Borsdorf, A. (2005). La Ciudad Latinoamericana. La construcción de un modelo. *Vigencia y perspectivas. Ur[b]es*, 2(2), 207-221.
- Baptista, M. (2011). *La ciudad de Potosí vista por viajeros y autores nacionales del siglo XVI al XXI*. Fondo editorial de la Casa de Moneda de Potosí.
- Barthes, R. (1957). *Mythologies*. Éditions du Seuil.
- Barthes, R. (1970). Le mythe, aujourd'hui. Dans *Mythologies* (pp.209-272). Éditions du Seuil.
- Bauman, Z. (2010). *Modernidad y Holocausto*. Ediciones Sequitur.
- Bayode, O. (2020). Shanty settlements in nineteenth-century Europe: Lessons from comparison with Africa en U. Grashoff (Ed.), *Comparative approaches to informal housing around the globe* (pp. 186-201). UCL Press.
- Bayón, D. (1974). *Sociedad y arquitectura colonial sudamericana. Una lectura polémica*. Editorial Gustavo Gili, S. A.

- Beavon, K. (2004). *Johannesburg: The making and shaping of the city*. Pretoria: University of South Africa Press.
- Benévolo, L. (1980). *Historia de la Arquitectura Moderna*. Editorial Gustavo Gili, S.A.
- Benito, J. A. (s.f.). *El Señor de los Milagros, rostro de un pueblo. El protagonismo de la Hermandad de las Nazarenas*. Universidad Sedes Sapientiae, 1025-1051.
- Benjamin, W. (2016). *El libro de los pasajes*. Ediciones Akal.
- Berdet, M. (2013). *Fantasmagories du capital. L'invention de la Ville-Marchandise*. Éditions La Découverte.
- Bhabha, H. (2002). *El Lugar de la Cultura*. Manantial.
- Biron, R. (2013). *Pasajes de la (in)seguridad: circuitos del miedo en la Ciudad de México*. En G. Heffes (Ed.), *Utopías urbanas: geopolíticas del deseo en América Latina* (pp. 87 - 114). Iberoamericana.
- Boano, C. & Chabarek, D. (2013). *The Ambivalent Nature of Urban Borders: Martyrs' Square in Beirut (The Emancipatory Space Book 1)*. [Kindle version]. <https://Amazon.com>
- Boni, L. (2017). *Villes post-coloniales en Inde*. Presses Universitaires de Provence.
- Boni, L. (2018). *La ville inconsciente*. Hermann Editeurs.
- Boonyabanha, S. (2012). *Interview with Ms. Somsook Boonyabanha/ Interviewed by Ashley Pritchard*. Trend Novation Southeast. Issue 22. <https://www.trendsoutheast.org>
- Boudon, P. (2013). *L'architecture des lieux : Sémantique de l'édification et du territoire*. Infolio Éditions.
- Boulbina, S. L. (2015). *L'Afrique et ses fantômes: Écrire l'après*. Paris: Éditions Présence Africaine.
- Bourdieu, P. (2011). *Las estrategias de la reproducción social*. Siglo Veintiuno Editores S.A.
- Bourdieu, P. (2018). *Esquisses Algériennes*. Éditions du Seuil.
- Bremner, L. (2010). *Writing the City into Being. Essays on Johannesburg (1998-2008)*. Fourthwall Books.
- Bromley, J. y Barbagelata, J. (1945). *Evolución Urbana de Lima*. Talleres Gráficos de la Editorial Limen S. A.



## Bibliographie

- Burte, H. (2018). Out of Time. Policy Temporality and Urban Process. En A. Bhide y H. Burte. (Ed.), *Urban Parallax. Policy and the city in Contemporary India* (pp. 125-137). Yoda Press.
- Cacciari, M. (2010). *De la Vanguardia a la Metropoli*. Editorial Gustavo Gili, S. A.
- Caemanos, R. (2016). *El reparto de África. De la conferencia de Berlín a los conflictos actuales*. Los libros de la Catarata.
- Campos, R. M. (2017). *Economía y psicología. Apuntes sobre economía conductual para entender problemas económicos actuales*. Fondo de Cultura Económica México.
- Calderón, J. (2005). *La ciudad ilegal. Lima en el siglo XX*. UNMSM.
- Calderón, J. (2019). El Estado y la informalidad urbana. Perú en el siglo XXI. *Pluriversidad*, 45(3), 45-64. DOI: <https://doi.org/10.31381/pluriversidad.v3i3.2234>
- Caniggia, G. y Maffei, G. L. (1995). *Tipología de la Edificación. Estructura del espacio antrópico*. Celeste Ediciones, S.A.
- Canziani, J. (2009). *Ciudad y Territorio en los Andes. Contribuciones a la historia del urbanismo prehispánico*. Fondo Editorial de la Pontificia Universidad Católica del Perú.
- Canziani, J. (2013). *Piura: ciudades intermedias y desarrollo territorial*. Fondo Editorial de la Pontificia Universidad Católica del Perú.
- Caporossi, O. (2007). La falsificación de moneda en la América Hispana a mediados del siglo XVII: entre reformación administrativa y represión judicial. *Anuario Americanista Europeo*, 4-5, 65-82.
- Cardoso, R. & Diniz, C. (2015). *Do Valongo à Favela: imaginário e periferia*. Rio de Janeiro: Instituto Odeon.
- Carvalho, B., Cavalcanti, M. y Rao Venuturupalli, V. (Eds.). (2016). *Occupy all streets. Olympic Urbanism and Contested Futures in Rio de Janeiro*. Terreform, Inc.
- Casa Nacional de Moneda. (2013). *La falsificación de la moneda en la Villa Imperial de Potosi. Siglo XVII*.
- Cassirer, E. (2003). *Filosofías de las formas simbólicas*. Fondo de Cultura Económica.
- Castoriadis, C. (1975). *L'Institution imaginaire de la société*. Paris: Éditions du Seuil.
- Castoriadis, C. (1997). *El avance de la insignificancia*. Editorial Universitaria de Buenos Aires.

- Castoriadis, C. (2002). Figuras de lo Pensable (Las encrucijadas del Laberinto VI). Fondo de Cultura Económica de Argentina.
- Castoriadis, C. (2012). La ciudad y las leyes. Lo que hace Grecia, 2 seminario 1983 - 1984. La creación humana III. Buenos Aires: Fondo de Cultura Económica de Argentina, S.A.
- Castells, M. (1977). La cuestión urbana. Siglo Veintiuno Editores S.A.
- Celik, Z. (1997). Urban Forms and Colonial Confrontations: Algiers Under French Rule. California: University of California Press.
- Césaire, A. (2004). Discours sur le colonialisme. Présence Africaine.
- Chakravorty, G. (1998). ¿Puede hablar el sujeto subalterno?. *Orbos Tertius*, 3(6), 1-44.
- Chakravorty, G. (2012). Otras Asias. Ediciones Akal.
- Chatterjee, P. (2007). La Nación en Tiempo Heterogéneo y otros estudios subalternos. IEP, CLACSO, SEPHIS.
- Chodkiewicz, M. (2005). Le paradoxe de la Ka'ba. *Revue de l'histoire des religions*, 222(4), 435-461. <https://doi.org/10.4000/rhr.4223>
- Chukwudi, E. (2017). El color de la razón: la idea de "raza" en la antropología de Kant. En W. Mignolo (Ed.), *Capitalismo y geopolítica del conocimiento. El eurocentrismo y la filosofía de la liberación en el debate intelectual contemporáneo* (pp. 195-240). Editorial del Signo.
- Ciccolella, P. (2011). *Metrópolis latinoamericanas: más allá de la globalización*. Olacchi.
- Coello, A. (2002). Resistencia e integración en la Lima colonial: el caso de la reducción de indios de El Cercado de Lima (1564-1567). *Revista Andina*, 35, 111-128. <http://www.revistaandinacbc.com/wp-content/uploads/2016/ra35/ra-35-2002-03.pdf>
- Cléro, J. P. (2012). *Le vocabulaire de Lacan*. Ellipses Édition Marketing S.A.
- Congrès international de l'urbanisme aux colonies et dans les pays de latitude intertropicale. (1932). *L'urbanisme aux colonies et dans les pays tropicaux*. Tome II. Paris: La Charité-sur-Loire Delayance.
- Cooper, F. (2014). *On the African Waterfront: Urban Disorder and the Transformation of Work in Colonial Mombasa*. [Kindle version]. Récupéré de <https://amazon.com>

## Bibliographie

- Cosamalón, J. (2018). El apocalipsis a la vuelta de la esquina. Lima, la crisis y sus supervivientes. Pontificia Universidad Católica del Perú, Fondo Editorial.
- Costilla, J. (2011). El culto Limeño al Señor de Los Milagros (Siglos XVII al XXI): Fundamentos Históricos para repensar una devoción mestiza. *Revista Peruana de Historia Eclesiástica*, 13, 169-204.
- Costilla, J. (2016). Una práctica negra que ha ganado a los blancos: símbolo, historia y devotos en el culto al Señor de los Milagros de Lima (siglos XIX-XXI). *Anthropológica*, 34(36), 149-176. <http://revistas.pucp.edu.pe/index.php/anthropologica/article/view/15083/15591>
- Cuadra, M. (2010). *Arquitectura en América Latina: Perú, Bolivia, Ecuador y Chile en los siglos XIX y XX*. Editorial Súper Gráfica.
- Cukierman, L. et al. (2018). *Décoloniser les arts*. L'Arche.
- Cukierman, L., Dambury, G. y Vergès, F. (Eds.). (2018). *Décolonisons les arts!*. L'Arche éditeur.
- DaMatta, R. (1979). Carnavales, desfiles y procesiones. *Dossier*, 30-54.
- DaMatta, R. (1986). *Carnaval as a Cultural Problem: Towards a theory of formal events and their magic*. Kellogg Institute, (Working paper 79).
- Dargent, E. (2011). La "Ceca" de Potosí y la circulación de monedas de plata falsificadas en el Virreinato Peruano (Siglos XVI-XVII). *Diálogo Andino*, 38, 75-84.
- Das, P. K. y Munshi, I. (2011). *On the waterfront. Reclaiming Mumbai's Open Spaces*. P. K. Das & Associates and Mumbai Waterfronts Center.
- Dasuky, S. A. (2010). Discurso del Amo: de Hegel a Lacan. *Escritos*, 18(40), 100-124.
- Davis, M. (2007). *Planeta de ciudades miseria*. Foca ediciones.
- Davy, B. (2009). The Poor and the Land: Poverty, Property, Planning. *The Town Planning Review*, 80(3), 227-265. DOI: URL: <https://www.jstor.org/stable/27715102>
- Debord, G. (2003). *La sociedad del espectáculo*. Editions Gallimard.
- De Certeau, M. (1990). *L'invention du quotidien*. 1. Arts de faire. France: Éditions Gallimard.
- De Coulanges, F. (1970). *La ciudad antigua*. Lima: Ediciones Peisa.
- Delgado, L. (1991). *Quechua y arquitectura. Análisis lingüístico de las categorías sobre lo edificado*. CON/TEXTOS. UNI.

- De Boeck, F. (2006). La ville de Kinshasa une architecture du verbe. *Espirit*, 12, 79-105. DOI: 10.3917/espri.0612.0079
- De Rubruquis, G. & Polo, M. (1888). *Deux voyages en Asie au XVIIIe siècle* [Kindle version]. Récupéré de <https://amazon.com>
- De Soto, H. (1987). *El otro sendero*. Instituto Libertad y Democracia.
- D'Monte, D. (2013). Mumbai Mega City 2050 en M. Kamat (Ed.), *Mumbai Past and Present. Historical Perspectives and Contemporary Challenges* (pp. 169-178). Indus Source Books.
- Dollfus, O. (1982). *El espacio geográfico*. Oikos-tau.
- Do Amaral, I. (2015). *Luanda. Estudo de Geografia Urbana*. Editorial Kilombelombe.
- D'Souza, R. (2002). Crisis Before the Fall: Some Speculations on the Decline of the Ottomans, Safavids and Mughals. *Social Scientist*, 30(9), 3-30.
- Duhau, E. y Giglia, A. (2010). La ciudad central: un espacio disputado en R. Coulomb (Coord.), *México: centralidades históricas y proyectos de ciudad* (pp. 117-154). Olacchi.
- Dupuy, G. (1992). *L'Urbanisme des Reseaux: Théories et Méthodes*. Armand Colin.
- Durbach, N. (2011). Londres, capitale des exhibitions exotiques de 1830 a 1860 en P. Blanchard, N. Bancel, Boëtsch, E. Deroo y S. Lemaire (Coord.), *Zoos humains et exhibitions coloniales* (pp. 123-131). La Découverte.
- Eddie Silva. (12 de febrero de 2011). Breve História das capitais Brasileiras – Rio de Janeiro. [Archivo de Vídeo]. Youtube. [https://www.youtube.com/watch?v=CHogR\\_8Bw1A](https://www.youtube.com/watch?v=CHogR_8Bw1A)
- Eleb, M. (1995). Las arcades de la Casbah: Alignements dans Alger en A. Lortie, *Modele D'Architecture ou Architectures Modeles* (pp. 119-125). Editions du Pavillion de l'Aesenal Picard Editeur.
- Eliade, M. (2001). *El mito del eterno retorno*. Emecé Editores.
- Engels, F. & Marx, K. (2009). *Acerca del colonialismo*. Argentina: Terramar Ediciones.
- Espezúa, E. (2004). *Práctica y vida religiosa de los cargadores del Señor de Los Milagros* [Tesina de Licenciatura]. Universidad Nacional Mayor de San Marcos.
- Espinoza, A. y Fort, R. (2020). *Mapeo y Tipología de la Expansión Urbana en el Perú*. Grupo de Análisis para el Desarrollo (GRADE).



## Bibliographie

- Evenson, N. (1989). *The Indian Metropolis. A View Toward the West*. Yale University Press.
- Fanon, F. (1952). *Peau noires, masques blancs*. Éditions du seuil.
- Fernández, E. (18 de enero de 2015). La transformación urbana de Santiago de Chile: finanzas, obras públicas y discurso político (1870-1910). *Amérique Latine Histoire et Mémoire. Les Cahiers ALHIM* [En línea]. <http://journals.openedition.org/alhim/5091>
- Firbas, P. (2003). Lima la horrible, de Sebastián Salazar Bondy. *Atenea*, 488(2), 237-240. [https://www.researchgate.net/publication/250371907\\_Lima\\_la\\_horrible\\_de\\_Sebastian\\_Salazar\\_Bondy\\_Concepcion\\_Editorial\\_Universidad\\_de\\_Concepcion\\_Cuarta\\_edicion\\_2002\\_137\\_pp](https://www.researchgate.net/publication/250371907_Lima_la_horrible_de_Sebastian_Salazar_Bondy_Concepcion_Editorial_Universidad_de_Concepcion_Cuarta_edicion_2002_137_pp)
- Flory, M. (1957). La notion de territoire arabe et son application au problème du Sahara. *Annuaire français de droit international*, 3, 73-91. DOI: [https://www.persee.fr/doc/afdi\\_0066-3085\\_1957\\_num\\_3\\_1\\_1308](https://www.persee.fr/doc/afdi_0066-3085_1957_num_3_1_1308)
- Forbath, P. (2002). El río Congo. Descubrimiento, exploración y explotación del río más dramático de la tierra. Fondo de cultura económica.
- Fraile, P. (2013). La regla y el modelo: La racionalidad en la ordenación urbana y territorial (siglos XVIII-XIX). Dans Bonastra, Q. & Jori, G (Eds.), *Imaginar, organizar y controlar el territorio. Una visión geográfica de la construcción del Estado-nación* (pp. 45-76). Icaria Editorial.
- Galtung, J. (2003). *Violencia cultural*. Gernika Gogoratuz. Centro de Investigación por la Paz. Fundación Gernika Gogoratuz.
- García, N. (1982). *Las ciudades populares en el capitalismo*. Ediciones Casa de las Américas.
- García, N. (1999). *Imaginario Urbanos*. Editorial Universitaria de Buenos Aires.
- Geddes, P. (1915). *Cities in Evolution: an introduction to the town planning movement and to the study of civics*. Williams & Norgate.
- Gehl, J. (2006). *La humanización del Espacio Urbano. La vida social entre los edificios*. Editorial Reverté.
- Ghilhaumou, J. (2005). Habermas, L'Espace Public et la Révolution française : de l'opinion publique à la lutte pour la reconnaissance. *Rivista di storia dell'800 et dell'900*, 8(2), 368-369. [https://www.academia.edu/26678249/Habermas\\_LEspace\\_Public\\_et\\_la\\_R%C3%A9volution\\_fran%C3%A7aise\\_de\\_lopinion\\_publique\\_%C3%A0\\_la\\_lutte\\_pour\\_la\\_reconnaissance](https://www.academia.edu/26678249/Habermas_LEspace_Public_et_la_R%C3%A9volution_fran%C3%A7aise_de_lopinion_publique_%C3%A0_la_lutte_pour_la_reconnaissance)

- Goerg, O. & Huetz de Lempis, X. (2003). *La ville coloniale*. Éditions du Seuil.
- Gómez, P. P. (Ed.). (2017). *Arte y estética en la encrucijada descolonial II*. Ediciones del signo.
- Gorelik, A. (2004). *Miradas sobre buenos aires*. Siglo veintiuno-editores.
- Gorelik, A. (2013). Sobre la imposibilidad de (pensar) Brasilia. En G. Heffes (Ed.), *Utopías urbanas: geopolíticas del deseo en América Latina* (pp. 359 - 388). Iberoamericana.
- Gorelik, A. (2016). *Ciudades Sudamericanas como Arenas Culturales. Artes y medios, barrios de élite y villas miseria, intelectuales y urbanistas: cómo ciudad y cultura se activan mutuamente*. Siglo Veintiuno Editores Argentina S.A.
- Gotlieb, C. (1995). *Bueno Aires et l'urbanisme français: douze lustres de fascination*. En A. Lortie (Ed.), *Paris s'exporte. Modele d'Architecture ou architectures modeles* (pp. 161-168). Picard Editeur.
- Guaman Poma, F. (2015). *Primer Nueva Crónica y Buen Gobierno*. Instituto "Tihuanacu".
- Gubry, P., Lê, T., Tran, T., Nguyễn, T., Pham, T. y Vu, Hoang. (2006). Les mobilités intra-urbaines à Hô Chi Minh Ville et Hanoi. En F. Castiglioni, J. M. Cusset, P. Gubry, N. Thi y H. Thuy (Eds.), *La ville vietnamienne* (pp. 73-110). Éditions Karthala.
- Guinard, O. (2014). *Johannesburg. L'art d'inventer une ville*. Press Universitaires de Rennes.
- Gutiérrez, R. (1983). *Arquitectura y Urbanismo en Iberoamérica*. Ediciones Cátedra, S. A.
- Gutierrez, R. (1997). *Arquitectura Latinoamericana. Textos para la reflexión y la polémica*. Epígrafe.
- Gruzinski, S. (2004). *La ciudad de México. Una historia*. Fondo de cultura económica.
- Han, B. (2018). *El aroma del tiempo*. Herder Editorial.
- Hart, K. (1973). Informal Income Opportunities and Urban Employment in Ghana. *The Journal of Modern African Studies*, 11(1), 61-89. DOI:<http://www.jstor.org/stable/159873>
- Harvey, D. (2011). *Les capitalisme contre le droit à la ville. Néolibéralisme, urbanisation, résistances*. Éditions Amsterdam.
- Harvey, D. & Demange, O. (2015). *Villes rebelles: Du droit à la ville à la révolution urbaine (Essais/Documents)*. [Kindle version]. <https://amazon.com>

## Bibliographie

- Hazareesingh, S. (2007). *The colonial city and the challenge of modernity: urban hegemonies and civic contestations in Bombay city (1900-1925)*. Orient Longman.
- Heffes, G. (Ed.). (2013). *Utopías urbanas: geopolíticas del deseo en América Latina. Iberoamericana* Vervuert.
- Hernández, A. (coord.) (2016). *La Santa Muerte. Espacios, cultos y devociones*. México: El Colegio de la Frontera Norte/El Colegio de San Luis.
- Hiernaux, D. (1997). Espacio-temporalidad y las regiones. *Ciudades*, 34, 10-15.
- Hiernaux, D. (1998). Planification urbaine, gestion de L'espace et concepts D'urbanisme a Mexico. *Revue de Géographie de Lyon*, 63(1), 39-46.
- Hiernaux, D. (2007). Los imaginarios urbanos: de la teoría y los aterrizajes en los estudios urbanos. *Revista eure*, 33(99), 17-30. <https://www.redalyc.org/articulo.oa?id=19609903>
- Hiernaux, D. (2008). De los imaginarios a las prácticas urbanas: construyendo la ciudad de mañana. *Iztapalapa*, 29(65-65), 15-35.
- Hiernaux, D. & Lindón, A. (2012). *Geografías de lo imaginario*. Anthropos Editorial.
- Hijos Bonicos. (22 de agosto de 2017). *La cuenca de México*, documental. [Archivo de Vídeo]. Youtube. <https://www.youtube.com/watch?v=UnGPUkRTieE>
- Hyslop, J. (1990). *Inka settlement Planning*. Austin: University of Texas Press.
- Island Brussels. (6 de octubre de 2016). Françoise Vergès – Méthodologie décoloniale. [Archivo de Vídeo]. Youtube. <https://www.youtube.com/watch?v=o6kvnHMIDVs>
- International Labour Office. (1972). *Employment, incomes and equality. A strategy for increasing productive employment in kenya*. Geneva.
- Jelin, E. (2012). *Serie: Estudios sobre Memoria y Violencia*, 1. Instituto de Estudios Peruanos.
- Jung, C. G. (1964). *Dialectique du Moi et de l'inconscient*. Éditions Gallimard.
- Kant, I. (1943). *Crítica de la razón pura*. Editorial Losada.
- Kaviraj, S. (2014). *A Strange Love of the Land: Identity, Poetry and Politics in the (Un) Making of South Asia*. *South Asia Multidisciplinary Academic Journal* [Online], 10. <https://journals.openedition.org/samaj/3756>
- Kentridge, W. (2014). *Six Drawing Lessons*. Harvard University Press.

- Kentridge, W. (2016). No it is!. Verlag der Buchhandlung Walther König Köln.
- Kenzari, B. (Ed.). (2011). Architecture and Violence. Barcelona: Actar.
- Kerr, T. (Ed.). (noviembre 2014). 2015 Cities in Asia, 5.
- Khun, T. S. (2006). La estructura de las revoluciones científicas. Fondo de Cultura Económica de México.
- King, A. (2007). Colonial Urban Development. Culture, Social Power and Environment. Library Editions.
- King, A. (2015). Urbanism, Colonialism, and the World-Economy. Cultural and Spatial Foundations of the World Urban System. Routledge Library Editions.
- Kipfer, S. (2019). Le temps et l'espace de la (Dé) colonisation. Dialogue entre Frantz Fanon et Henri Lefebvre. Eterotopia, Rhizome.
- Krishnankutty, M. (2018). The Marginalization of the Spatial. En A. Bhide y H. Burte. (Ed.), Urban Parallax. Policy and the city in Contemporary India (pp. 53-65). Yoda Press.
- Kumbh Mela. Mapping the Ephemeral Mega-City. (s.f). GSD Urban India Project. Harvard University.
- Lacan, J. (1973). Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse. Éditions du Seuil.
- Lacan, J. (1998). La topique de l'Imaginaire. Dans Les écrits techniques de Freud (pp. 117-142). Éditions du Seuil.
- Lacan, J. (2007). Le mythe individuel du Névrosé ou Poésie et vérité dans la Névrose. Éditions du Seuil.
- Lacan, J. (2009). El estadio del espejo como formador de la función del yo [Je] tal como se nos revela en la experiencia psicoanalítica. En J. Lacan, Escritos 1, 99-105. [https://arditiesp.files.wordpress.com/2012/10/lacan\\_estadio\\_del\\_espejo.pdf](https://arditiesp.files.wordpress.com/2012/10/lacan_estadio_del_espejo.pdf)
- Lacan, J. (2013). El seminario 10: la angustia. Paidós.
- Laclau, E. y Mouffe, C. (2011). Hegemonía y estrategia socialista. Hacia una radicalización de la democracia. Fondo de Cultura Económica de Argentina S.A.
- Lafon, X., Marc, J-P., Sartre, M., & Pinol, J-L. (2011). Histoire de l'Europe urbain: Tome 1, La ville antique. Points.



## Bibliographie

- Landy, F. (2011). Représentation du territoire national et circulation des grains: le Système de distribution publique indien. Récupéré de <https://www.cairn.info/revue-Annales-de-geographie-2011-1-page-26.htm#>
- La Pradelle, P. (1928). La frontière: étude de droit international. Éditions internationales.
- Lassance, G. (2016). New Centralities: Planning the Post-Olympique City. En Occupy all. Olympic Urbanism and Contested Futures in Rio de Janeiro. Rio de Janeiro. Ed. UR09.
- Lazzarato, M. (2004). Les Révolutions du Capitalisme. Les Empêcheurs de penser en rond/Le Seuil.
- Le Corbusier. (1971). La ciudad del futuro. Ediciones Infinito.
- Lefebvre, H. (1970). La révolution Urbaine. Éditions Gallimard.
- Lefebvre, H. (1972). Le droit à la ville suivi de Espace et politique. Éditions Anthropos.
- Lefebvre, H. (2013). La producción del espacio. Capitán Swing.
- Lepes, N. (2008). The Bhagavad Gita: and Inner Transformation. Motilal Banarsidass.
- Levaggi, A. (2001). República de indios y República de españoles en los reinos de Indias. Revista de Estudios Histórico-Jurídicos, 23. <http://dx.doi.org/10.4067/S0716-54552001002300009>
- Lévi-Strauss, C. (1962). El pensamiento salvaje. Fondo de Cultura Económica.
- Lévi-Strauss, C. (1968). Antropología estructural. Editorial de Ciencias Sociales.
- Lévi-Strauss, C. (2006). El pensamiento salvaje. Fondo de cultura Económica de México.
- Lewis, O. (1965). Los hijos de Sánchez. Fondo de cultura económica.
- Linazasoro, J. I. (1978). Permanencias y arquitectura urbana. Editorial Gustavo Gili, S.A.
- Lindón, A. (2007). El imaginario suburbano americano y la colonización de la subjetividad espacial en las periferias pauperizadas de la ciudad de México. L'Ordinaire Latina'américain, 207, 117-138.
- Lindón, A. y Hiernaux, D. (2007). Imaginarios urbanos desde América Latina. Tradiciones y nuevas perspectivas en Imaginarios urbanos en América Latina: urbanismos ciudadanos (pp. 157-167). Barcelona: Fundació Antoni Tàpies.

- Lindón, A. y Hiernaux, D. (2008). Los imaginarios urbanos de la dominación y la resistencia. *Iztapalapa, Revista de Ciencias Sociales y Humanidades*, 29(64-65), 7-14. <https://www.redalyc.org/articulo.oa?id=39348722001>
- Lindón, A. y Hiernaux, D. (Eds.). (2012). *Geografías de lo Imaginado*. Grupo editorial Siglo Veintiuno.
- Lissitzky, E. (1970). 1929. *La reconstrucción de la arquitectura en la U.R.S.S.* Editorial Gustavo Gili, S.A.
- Lomnits, C. (2013). *Idea de la muerte en México*. Fondo de Cultura Económica.
- López-Durán, F. (2013). Utopía en práctica. Eugenesia y naturaleza en la construcción de la ciudad moderna latinoamericana. En G. Heffes (Ed.), *Utopías urbanas: geopolíticas del deseo en América Latina* (pp. 131 - 164). Iberoamericana.
- Lortie, A. (1995). *Paris s'exporte. Architecture, modèle ou modèles d'architecture*. Editions Pavillon l'Arsenal.
- Ludden, D. (2000). History-Land in South India en *History Escapes the Nation: Regions and Localities in the World History of Southern Asia*. [Fragmento de ensayo]. Universidad de Pennsylvania.
- Ludden, D. (2002). A Brief History of Subalternity. En D. Ludden, *Reading Subaltern Studies. Critical History, Contested Meaning and the Globalization of South Asia* (pp. 1-39). Anthem South Asian Studies.
- Ludden, D. (2003). Investing in Nature around Sylhet. *An Excursion into Geographical History. Economic and Political Weekly*, 38(48), 5080-5088.
- Ludeña, W. (2004). *Tres buenos tigres. Urbanismo y Vanguardia en el Perú del siglo XX*. URBES-CAP.
- Ludeña, W. (2009). *Urbanismo dixit: Inquisiciones*. Olacchi.
- Ludeña, W. (2013). *Lima y Espacios públicos. Perfiles y estadística integrada 2010*. Facultad de Arquitectura PUCP.
- Macleán, K. (2008). *Pilgrimage and Power. The Kumbh Mela in Allahabad 1765-1954*. Oxford University Press.
- Maddison, A. (1971). The Moghul Economy and Society en A. Maddison (Ed.), *Class Structure and Economic Growth: India and Pakistan Since the Moghuls*. W. W. Norton.
- Mangin, D. & Panerai, P. (1999). *Projet urbain*. Éditions Parenthèses.
- Mangin, D. y Panerai, P. (2002). *Projet urbain*. Editions Parenthèses.

## Bibliographie

- Mannoni, O. (1984). *Prospero et Caliban. Psychologie de la colonisation*. Éditions universitaires.
- Manrique, N. (1993). *El universo mental de la conquista de América*. Desco.
- Mariátegui, S. (1994). *Mariátegui total (Tomo I)*. Empresa Editora Amauta S.A.
- Marx, K. (2010). *El Capital I. Crítica de la economía política*. Fondo de cultura económica.
- Matos, J. (1977). *Las barriadas de Lima 1957*. IEP.
- Matos, J. (2012). *Perú: estado desbordado y sociedad nacional emergente*. Universidad Ricardo Palma/ Editorial Universitaria.
- Maximin, D. (Ed.). (2009). *Cent poèmes d'Aimé Césaire*. Omnibus.
- Mbembe, A. (2000). *De la Poscolonie*. Karthala.
- Mbembe, A. (2013). *Sortir de la grande nuit*. La Découverte.
- McFarlane, C. (2010). *The Comparative City: Knowledge, Learning, Urbanism*. *International Journal of Urban and Regional Research*, 34(4), 725-742.
- Mehrotra, R. y Joshi, P. (Eds.). (2013). *Mumbai Reader 13*. Urban Design Research Institute.
- Mehrotra, R. y Joshi, P. (Eds.). (2014). *Mumbai Reader 15*. Urban Design Research Institute.
- Mehta, S. (2015). *Ciudad total. Bombay perdida y encontrada*. Penguin Random House.
- Memmi, A. (1985). *Portrait du colonisé. Portrait du colonisateur*. Folio actuel.
- Mendes de Vasconcellos, E. & Pinheiro Machado, D. (1996). *Cidade e Imaginação*. UFRJ / FAU / PROURB.
- Michael, B. (2007). *Making Territory Visible: The Revenue Surveys of Colonial South Asia*. *Imago Mundi*, 59(1), 78-95.
- Mignolo, W. (2017). *Capitalismo y geopolítica del conocimiento. El eurocentrismo y la filosofía de la liberación en el debate intelectual contemporáneo*. Ediciones del Signo.
- Miró Quesada, L. (prólogo de Rodríguez, L.). (2014). *Espacio en el tiempo. La Arquitectura Moderna como fenómeno cultural*. Fondo Editorial PUCP. Facultad de Arquitectura y Urbanismo.

- Modolo, V. E. (2016). Análisis histórico-demográfico de la inmigración en la Argentina del Centenario al Bicentenario. *Papeles de población*, 22(89), 201-202. <http://www.scielo.org.mx/pdf/pp/v22n89/1405-7425-pp-22-89-00201.pdf>
- Molina y Vedia, J. (1999). *Mi Buenos Aires herido*. Ediciones Colihue.
- Mongin, O. (2005). *La condition urbaine. La ville à l'heure de la mondialisation*. Éditions du Seuil.
- Muñoz, F. (2001). *Diversiones públicas en Lima: 1890-1920, la experiencia de la modernidad*. PUCP.
- Murra, J. (1982). *Formaciones económicas y políticas del mundo andino*. Lima: Instituto de Estudios Peruanos.
- Museo de Arte do Rio. (2018). *O Rio do Samba. Resistência e reinvenção*. Ministério da Cultura, a Prefeitura da Cidade do Río de Janeiro.
- Myers, G. (2012). *African Cities: Alternative Visions of Urban Theory and Practice* [Kindle version]. <https://Amazon.com>
- Navarrete Linares, F. (2015). *Hacia otra historia de América: nuevas miradas sobre el cambio cultural y las relaciones interétnicas*. UNAM, Instituto de investigaciones históricas.
- Nogueira Galvão, W. (2000). *Le Carnaval de Rio*. Paris: Éditions Chandeigne.
- Noobanjong, K. (2013). *The aesthetics of power: Architecture, modernity, and identity from Siam to Thailand*. Bangkok: White Lotus.
- Open Mumbai. *Re-envisioning the city and its open spaces*. (2012). Mumbai Waterfronts Centre and P.K. Das & Associates.
- Palermo, Z. (Ed.). (2009). *El Arte Latinoamericano en la encrucijada descolonial*. En *Arte y estética en la encrucijada descolonial* (pp.9-16). Ediciones del Signo.
- Palermo, Z. (2014). *Arte y estética en la encrucijada descolonial*. Ediciones del signo.
- Panerai, P., Castex, J. y Depaule, J. C. (1986). *Formas urbanas: de la manzana al bloque*. Editorial Gustavo Gili, S.A.
- Paquot, T. (2015). *L'espace public*. La Découverte.
- Pastor Mellado, J. (2009). *Complejo Museo de Barro: Un caso de obra instituyente*. En *Arte y estética en la encrucijada descolonial* (pp. 37-52). Ediciones del Signo.



## Bibliographie

- Pédelahore-Lodi, C. (1995). Le nouveau Casablanca: reflets parisiens et horizons modernes en A. Lortie (Ed.), *Paris s'exporte. Modele D'Architecture ou Architectures Modeles* (pp. 126-132). Picard Editeur.
- Pedrosa, A. y Toledo, T. (2018). *Histórias Afro-Atlânticas. Afro-Atlantic Histories. Catálogo- Vol. 1.* Museu de Arte de São Paulo Assis Chateaubriand- MASP.
- Pedrosa, A. y Oliva, F. (Eds.). (2018). *Maria Auxiliadora: Daily Life, Painting and Resistance.* Museu de Arte de São Paulo Assis Chateaubriand- MASP.
- Polit Dueñas, G. (2013). Coca y utopía en la narrativa de Alison Spedding. En G. Heffes (Ed.), *Utopías urbanas: geopolíticas del deseo en América Latina* (pp. 335 - 358). Iberoamericana.
- Polo, M. (2012). *Les livres des Merveilles.* [Kindle version]. [https:// amazon.com](https://amazon.com)
- Potié, P. (2018). *Le voyage de l'architecte.* Ed. Parenthèses.
- Potié, P. (2020). *L'architecture un théâtre du temps.* Text inedit.
- Pouliot, H. (2011). *Between the Medina and the Metropole: Race & Urban Planning from Algiers to Paris (1930-75).* Dalhousie University.
- Pratt, M. L. (2011). *Ojos imperiales. Literatura de viajes y transculturación.* Fondo de Cultura Económica.
- Protzel, J. (2011). *Lima Imaginada.* Fondo Editorial Universidad de Lima.
- Quertamp, F. (2012). *How can Urban Planning in Vietnam be more effective? The case of Ho Chi Minh City.* PADDI.
- Quijano, A. (1977). *Dependencia, Urbanización y Cambio Social en Latinoamérica.* Mosca Azul Editores.
- Quijano, A. (2014). *Colonialidad del poder, eurocentrismo y América Latina. Cuestiones y horizontes: de la dependencia Histórico-Estructural a la colonialidad/descolonialidad del poder* (pp. 777-832). <http://biblioteca.clacso.edu.ar/clacso/se/20140507042402/eje3-8.pdf>
- Quijano, A. (2014). *Dependencia, cambio social y urbanización en Latinoamérica. Cuestiones y Horizontes. De la dependencia Histórico-Estructural a la Colonialidad/Descolonialidad del poder* (pp. 75-124). CLACSO.
- Quijano, A. (2014). *Dominación y cultura (notas sobre el problema de la participación cultural). Cuestiones y horizontes: de la dependencia Histórico-Estructural a la Colonialidad/Descolonialidad del poder* (pp. 667-690). <http://biblioteca.clacso.edu.ar/clacso/se/20140506061427/eje3-1.pdf>

- Quijano, A. (2014). El regreso del futuro y las cuestiones del conocimiento. Cuestiones y horizontes: de la dependencia Histórico-Estructural a la Colonialidad/Descolonialidad del poder (pp. 833-846). <http://biblioteca.clacso.edu.ar/clacso/se/20140507044604/eje3-9.pdf>
- Quijano, A. (2017). Colonialidad del poder, cultura y conocimiento en América Latina. En W. Mignolo. (Ed.), *Capitalismo y geopolítica del conocimiento. El eurocentrismo y la filosofía de la liberación en el debate intelectual contemporáneo* (pp. 119-132). Ediciones del Signo.
- Quim, B. y Jori, G. (Eds.). (2013). *Imaginar, organizar y controlar el territorio: Una visión geográfica de la construcción del Estado-nación*. Icaria Editorial.
- Quiroz, A. (2013). *Historia de la Corrupción en el Perú*. IEP.
- Rama, A. (2004). *La ciudad letrada*. Tajamar Editores.
- Ramírez, S. (2002). *El mundo al revés: contactos y conflictos transculturales en el Perú del siglo XVI*. Fondo Editorial PUCP.
- Ramírez, Y. A. y Rodríguez-Bello, L. I. (2017). Imaginarios espaciales en Texaco de Patrick Chamoiseau. *Investigación y Postgrado*, 32(2), 9-35.
- Rancière, J. (2010). *El espectador emancipado*. Ediciones Manantial.
- Ratanawaraha, A. (2013). Thailand. Bangkok. En I. Shirley y C. Neill (Eds.), *Asian and Pacific Cities* (pp. 40-55). Routledge.
- Ratanawaraha, A. (3-4 de septiembre de 2015). Bangkok's Challenges towards Sustainability and Inclusiveness. Documento presentado en el Asian City Forum 2015, Shanghai, China.
- Ratanawaraha, A. (2015). Monopoly Rents in Motorcycle Taxi Services in Bangkok, Thailand. *Transportation Research Record: Journal of the Transportation Research Board*, 2512, 66-72. DOI: 10.3141/2512-08
- Ratanawaraha, A. (2016). How the Poor Commute in Bangkok, Thailand. *Transportation Research Record: Journal of the Transportation Research Board*, 2568, 83-89. DOI: 10.3141/2568-13
- Ratanawaraha, A. (2016). Inequality, Fragility, and Resilience in Bangkok. *Building Resilience in Cities under Stress*, 4-12.
- Renault, M. (2018). Frantz Fanon et la décolonisation des savoirs. *LAM- Les Afriques dans le monde*. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01925477>
- Riofrío, G. (1986). *Habilitación urbana con participación popular. Tres casos en Lima*. GTZ Eschborn.

## Bibliographie

- Robinson, J. (2006). *Ordinary cities. Between modernity and development.* Routledge.
- Rocoeur, P. (2000). *La Memoria, la historia, el olvido.* Fondo de Cultura Económica.
- Rodríguez, A. (2012). *Historia política de la Ciudad de México (Desde su fundación hasta el año 2000).* El Colegio de México.
- Rodríguez, L. (2017). *Arquitectura y sociedad en la Lima postraumática. Mecanismos del miedo, el olvido y el recuerdo. 2000-2014.* [Tesis de maestría no publicada]. Universidad Nacional de Ingeniería. Facultad de Arquitectura, Urbanismo y Artes. Rodríguez, L. y Espinoza, A. (2017). *Del plan al proyecto urbano. Reestructurar la ciudad o las políticas públicas en J. Molnárová., Rodríguez, L., Espinoza, A. y Fort, R. (Eds.), Otro urbanismo para Lima. Más allá del mejoramiento de barrios (pp. 77-94).* Fondo Editorial de la Universidad Científica del Sur.
- Rodríguez, L. (2017). *Las posibilidades de transformación de los barrios populares de Lima y la construcción de sus imaginarios urbanos en J. Molnárová., Rodríguez, L., Espinoza, A. y Fort, R. (Eds.), Otro urbanismo para Lima. Más allá del mejoramiento de barrios (pp. 63-76).* Fondo Editorial de la Universidad Científica del Sur.
- Romero, J. L. (2001). *Latinoamérica: las ciudades y las ideas.* Siglo Veintiuno Editores Argentina S.A.
- Rostworowski, M. (1988). *Historia del Tahuantinsuyu.* Instituto de Estudio Peruano.
- Roussos, K. (2007). *Décoloniser l'imaginaire: Du réalisme magique chez Maryse Condé, Sylvie Germain et Marie Ndiaye.* [Kindle version]. <https://amazon.com>
- Roy, A. (2005). *Urban Informality. Toward an Epistemology of Planning.* *Journal of the American Planning Association*, 71(2), 147-158.
- Roy, A. (2009). *Strangely Familiar: Planning and the worlds of insurgence and informality.* *Planning Theory*, 8(1), 7-11. DOI: 10.1177/1473095208099294
- Roy, A. (2011). *Slumdog Cities: Rethinking Subaltern Urbanism.* *International Journal of Urban and Regional Research*, 35(2), 223-238. DOI:10.1111/j.1468-2427.2011.01051.x
- Royer, J. (1932). *L'Urbanisme aux colonies et dans les pays tropicaux. Tome premier: communcations & Congrès International de l'urbanisme aux colonies et dans les pays de latitude intertropicale.* Paris: La Charité-sur-Loire.
- Rykwert, J. (1985). *La idea de ciudad. Antropología de la forma urbana en el Mundo Antiguo.* España: Hermann Blume.

- Said, E. (2002). *Orientalismo*. Random House Mondadori.
- Salazar, S. (1964). *Lima la horrible*. Letras Latinoamericanas.
- Sansot, P. (2004). *Poétique de la ville*. Payot et Rivage.
- Sanyal, K. (2007). *Rethinking capitalist development. Primitive accumulation, governmentality & post-colonial capitalism*. Routledge.
- Sanyal, K. (2014). *Rethinking Capitalist Development. Primitive Accumulation, Governmentality & Post- Colonial Capitalism*. Routledge Taylor & Francis Group.
- Sartre, J. P. (1940). *L'imaginaire*. Éditions Gallimard.
- Scott Brown, D. (2013). *Armada de palabras. Provocaciones arquitectónicas*. Arquine.
- Segre, R. (1996). *Imaginarios fragmentos arquitectónicos en la ciudad latinoamericana*. En: *Cidade e imaginação*. PROURB.
- Secchi, B. (2014). *Primera lección de urbanismo*. Pontificia Universidad Católica del Perú.
- Semper, G. (2004). *Style in the Technical and Tectonic Arts; or, Practical Aesthetics*. The Getty Research Institute Publications Program.
- Servan-Schreiber, C. (2011). *L'Inde et Ceylan dans les expositions coloniales et universelles (1851-1931)* en P. Blanchard, N. Bancel, Boëtsch, E. Deroo y S. Lemaire (Coord.), *Zoos humains et expositions coloniales* (pp. 123-131). La Découverte.
- Sheela, P., Aneerudha, P., Sundar, B., Bindi, V., Sujay, K. y Kairavi, D. (Eds.). (2010). *Re Dharavi. Re-interpreting, Re-imagining, Re-developing*. SPARC-KRVIA.
- Shinawatra, W. (2012). *Understanding Cultural Landscapes in Thai Urban Context: Bangkok as a Neglecting Water-based City* [Archivo PDF].
- Silva, A. (2006). *Imaginarios Urbanos*. Arango Editores Ltda.
- Silva, A. (2009). *Los imaginarios nos habitan*. Olacchi, Universidad Nacional de Ingeniería e Instituto Territorialidad.
- Simmel, G. (1977). *La metrópolis y la vida mental*. Revista Discusión, 2.
- Snopek, K. (2013). *Belayo Forever*. Strelka.



## Bibliographie

- Soja, E. W. (2008). *Postmetrópolis. Estudios críticos sobre las ciudades y las regiones*. Traficantes de Sueños.
- Spivak, G.C. (2010). *Crítica de la razón poscolonial*. Ediciones Akal
- Staszak, J. (2012). La construcción del imaginario occidental del “allá” y la fabricación de las “exóticas”: el caso de los *toi moko maorí* en A. Lindón y D. Hiernaux (Dir.), *Geografías de lo imaginario (179-210)*. Grupo editorial Siglo Veintiuno.
- Sunyer Martín, P. (2013). La integración territorial y la formación del Estado nacional en México. En Bonastra, Q. & Jori, G (Eds.), *Imaginar, organizar y controlar el territorio. Una visión geográfica de la construcción del Estado-nación* (pp. 45-76). Icaria Editorial.
- Tantaleán, J. (2011). *El virrey Francisco de Toledo y su tiempo: proyecto de gobernabilidad, el imperio hispano, la plata peruana en la economía del mundo y el mercado colonial*. Universidad San Martín de Porres, Fondo Editorial.
- Temas Hábitat III. (17-20 de octubre de 2016). 11- Espacio Público [Resumen de presentación de la conferencia]. Conferencia sobre la Vivienda y el Desarrollo Urbano Sostenible Hábitat III, Quito, Ecuador.
- The relation between the formal and informal sectors. (1972). En International Labour Office Geneva, *Employment, Incomes and Equality: A strategy for Increasing Productive Employment in Kenya*, 504.
- Thiong'o, N. (1986). *Decolonising the Mind*. J. M. Dent & Sons.
- Tijoux, M. E. (Ed.). (2016). *Racismo en Chile. La piel como marca de la inmigración*. Editorial Universitaria S. A.
- Todorov, T. (1982). *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre*. Éditions du Seuil.
- Trias, E. (2006). *Lo bello y lo siniestro*. DeBols!llo.
- Turner, F. C. y Fichter, R. (Ed.). (1972). *Freedom to build*. The Macmillan Company.
- Turner, J. (1977). *Vivienda, todo el poder para los usuarios. Hacia la economía en la construcción del entorno*. Rosario: H. Blume Ediciones.
- Ugarte, J. M. (1967). *Lima y lo limeño*. Editorial Universitaria.
- UN-Habitat worldwide. (22 de abril de 2014). Claudio Acioly - Street Led Citywide Slum Upgrading. [Archivo de Vídeo]. Youtube. <https://www.youtube.com/watch?v=k12XNVzCUvY>

- United Nations, Department of Economic and Social Affairs, Population Division. (2019). World Urbanization Prospects. The 2018 Revision. New York: United Nations.
- Vatin, F. (2011). Octave Mannoni (1899-1989) Et sa Psychologie de la Colonisation. Contextualisation et Décontextualisation. *Revue du MAUSS*, 37, 123-164. DOI:10.3917/rdm.037.0123
- Vasconcelos, J. (1925). La Raza Cósmica. Misión de la Raza Iberoamericana. Notas de viajes a la América del Sur. Agencia Mundial de Librería.
- Vayssière, P. (2001). La révolution entre le mythe et l'utopie. Dans *Les révolutions d'Amérique latine* (pp. 367-379). Éditions du Seuil.
- Velasco, M. (2015). Políticas raciales en Brasil: 1862-1930. *Latinoamérica. Revista de Estudios Latinoamericanos*, 61(2). 31-34. <https://doi.org/10.1016/j.larev.2015.12.003>
- Velezmoro, V. (2003). Ciudades y villas en la obra de Guamán Poma de Ayala. Nuevos aportes para su estudio. *Revista de las Indias*, 63(227), 305-324.
- Vera, R. (1905). La Pacificación de Arauco. Imprenta El Debate.
- Vernant, J. (1996). Mythe et pensée chez les Grecs. Études de psychologie historique. La Découverte.
- Viganò, P. (2012). Les territoires de l'urbanisme. Le projet comme producteur de connaissance. Metispresses.
- Villalobos, O. (s.f.). Hacia una sociología del tiempo: la temporalidad en la obra de Pierre Bourdieu. 135-145.
- Wilson, J. E. (2007). Early Colonial India Beyond Empire. *The Historical Journal*, 50(4), 951-970.
- World Bank (2018) Informe Anual 2018 del Banco Mundial. World Bank. <http://documents1.worldbank.org/curated/en/630671538158537244/pdf/The-World-Bank-Annual-Report-2018.pdf>
- Zambrano, F. & Bernard, O. (1993). El poblamiento durante la colonia. Récupéré de <https://books.openedition.org/ifea/2094?lang=fr>
- Zeynep Çelik, Z. (1997). Urban Forms and Colonial Confrontations. Récupéré de <https://publishing.cdlib.org/ucpressebooks/view?docId=ft8c6009jk&brand=ucpress>

## INDEX D'IMAGE

Image 1. Coverture "La Nouvelle Chronique et bonne Gouvernance".....	36
Image 2. Guamán Poma de Ayala, dessin abusif 01.....	38
Image 3. Guamán Poma de Ayala, dessin abusif 02.....	38
Image 4. Guamán Poma de Ayala, dessins des douanes 01.....	40
Image 5. Guamán Poma de Ayala, dessins des douanes 02.....	40
Image 6. Santiago, Chili. ....	42
Image 8. Tucumán, Argentine. ....	42
Image 7. Riobamba, Pérou. ....	42
Image 9. Asunción, Paraguay.....	42
Image 10. Lima, Pérou. ....	44
Image 12. Guamanga, Pérou. ....	44
Image 11. Cuzco, Pérou. ....	44
Image 13. Quito, Ecuador.....	44
Image 14. Callao, Pérou. ....	46
Image 16. Villa Rica, Pérou.....	46
Image 15. Bogotá, Colombia.....	46
Image 17. Arequipa, Pérou.....	46
Image 18. Guamán Poma de Ayala, dessins de villes.....	48
Image 19. Tableau: Ensemble de filles françaises, portrait de la population noire de l'Île de Jamaïque par Isaac Mendes Belisario. ....	52
Image 20. Scène à Bombay par Robert Grindlay, 1826.....	52
Image 21. Les bidonvilles en Khlong Toei, Bangkok.....	56
Image 22. Les bidonvilles en Inde.....	56
Image 23. Architecture et imaginaire urbain pendant la Révolution Russe. 58	
Image 24. Image de Dadar, à Mumbai. ....	68
Image 25. 7 Essais d'interprétation de la réalité péruvienne.....	78
Image 26. Front de mer à Luanda, Angola.....	82
Image 27. Front de mer à Le Cap, Afrique du sud. ....	82
Image 28. Corporation Municipale à Mumbai, l'Inde. ....	84
Image 29. Mairie de Ho Chi Minh, Vietnam. ....	84
Image 30. Grand Poste à Alger.....	86
Image 31. Hôtel Taj Mahal Palace. ....	86
Image 32. Banque du Boston à Buenos Aires. ....	88
Image 33. Place d'Armes à Lima. ....	88
Image 34. Borah Bazaar, 1885.....	94
Image 35. Mythes de création.....	110
Image 36. Cité de Madurai au sud de l'Inde.....	112
Image 37. Dieu Brahma.....	112
Image 38. Le Dhwaja Stamba Doré à l'intérieur de Madurai. ....	112
Image 39. Shiva Linga.....	114
Image 40. Temple Brihadiswara à Thanjavur. ....	114

Image 41. Machu Picchu, Pérou.....	116
Image 42. Sacsayhuamán, Pérou.....	116
Image 43. Tableaux de la fondation de la ville de Lima (1535).....	124
Image 44. Fondation de Buenos Aires (1580).....	124
Image 45. Baie d'Alger avant la colonie.....	132
Image 46. Baie d'Alger après la colonie.....	132
Image 47. Synchrétisme.....	134
Image 48. Plan pour Lima à 1872.....	136
Image 49. Plazuela del Teatro (1847) à Lima.....	136
Image 50. Rio Branco, Rio de Janeiro, 1900.....	140
Image 51. Rio Branco, Rio de Janeiro après le réaménagement.....	140
Image 52. Avenue de Mayo, Buenos Aires, Argentine.....	142
Image 53. Casa Rosa, Maison du Gouvernement.....	142
Image 54. Avenue Maderos, Place Reforma, Ville de Mexique.....	144
Image 55. Palais de Beaux Arts.....	144
Image 56. Démolition du Monte Castelo, Rio de Janeiro.....	146
Image 57. Destruction des huacas (sites archéologiques), Lima.....	146
Image 58. Alger.....	148
Image 60. La Habana.....	148
Image 62. Bangkok.....	148
Image 59. Mumbai.....	148
Image 61. Lima.....	148
Image 63. Mexico.....	148
Image 64. The refusal of time, film de William Kentridge.....	152
Image 65. Retraites (ou migrants) Photo d'un tableau de Cándido Portianiari.....	152
Image 66. Une cartographie britannique a établi pour l'Operation Dynamo.....	154
Image 67. Plan Abercrombi. Analys Social et functional.....	154
Image 68. Photographie de Patrick Geddes en India.....	156
Image 69. Plan de réaménagement à Somsook.....	158
Image 70. Carte des environs de Gibraltar fait par Al-Istajri, Xème siècle.....	164
Image 71. Le templum du ciel.....	174
Image 72. Schémas de l'atome, la cellule et le système planétaire.....	174
Image 73. Luanda, forte.....	186
Image 75. Bombay, forte.....	186
Image 77. Bahía, forte.....	186
Image 74. Calcuta, forte.....	186
Image 76. Chennai, forte.....	186
Image 78. Rio de Janeiro, forte.....	186
Image 79. Afrique du Sud.....	190
Image 80. États- Unis d'Amérique.....	190
Image 81. Tenochtitlán.....	204
Image 82. Le Zocalo.....	204
Image 83. La périphérie de Mexico.....	206
Image 84. Portrait de Lima dans un tableau de Rugendas.....	212
Image 85. Lima aujourd'hui, San Juan de Lurigancho.....	212
Image 86. Avenue Central à Rio de Janeiro.....	216



Image 87. Favelas du Complexo Alemão, Rio de Janeiro.....	216
Image 88. Avenue La Moneda, Santiago de Chili.....	220
Image 89. Cerro 18, La Barnechea, Santiago de Chili.....	220
Image 90. Avenue de Mai à Buenos Aires.....	224
Image 91. Villa 31 à Buenos Aires.....	224
Image 92. Maison à Mumbai, proche de Malabar Hill.....	238
Image 93. Dharavi, Mumbai.....	238
Image 94. Le canal de Durong Hoang Sa.....	246
Image 95. Develop immobiliere sur le sud du fleuve Mekong.....	246
Image 96. Musée de la monnaie à Luanda.....	250
Image 97. Zone de "mucesses" (quartiers) à Luanda.....	250
Image 98. Place de Martyres à Alger.....	254
Image 99. Grand Mosquée d'Alger, arrière le centre ville.....	254
Image 100. Centre ville de Johannesburg.....	258
Image 101. Soweto, Johannesburg.....	258
Image 102. Boulevard du 30 Juin à Kinshasa.....	262
Image 103. Rue à Kinsasa, à Kinshasa.....	262
Image 104. Risque et vulnérabilité.....	266
Image 105. Inondations.....	266
Image 106. Photos aériennes Centre périphérie.....	268
Image 107. Photos aériennes Centre périphérie.....	270
Image 108. Plan colonial et plan de camp de concentration.....	274
Image 109. Projets urbains 1.....	276
Image 110. Projets urbains 2.....	278
Image 111. Projets urbains 3.....	280
Image 112. Projets urbains 4.....	282
Image 113. Projets urbains 5.....	284
Image 114. Gravure de Colomb avec les indigènes.....	292
Image 115. La Terre Sainte de Syrie, David Roberts.....	294
Image 116. Image externe du Crystal Palace.....	296
Image 117. Image interne du Crystal Palace 01.....	296
Image 118. Image interne du Crystal Palace 02.....	296
Image 119. Textile.....	302
Image 120. Zoologistes humains.....	304
Image 121. Cathédrale de la ville de Puno.....	308
Image 122. Hill Station à Shimla.....	310
Image 123. Hill Station à Mussoorie.....	310
Image 124. Bungalow, Inde, 1860.....	312
Image 125. Bungalow, Inde, 1902.....	312
Image 126. Bungalow, Afrique.....	312
Image 127. Avenue Atlantica à Copacabana, Rio de Janeiro en 1930.....	314
Image 128. Bungalow dans le chemin vers la mer à Barranco, Lima.....	314
Image 129. Balnéaire Mar del Plata, Argentine, à ses origines.....	316
Image 130. Balnéaire Mar del Plata, Argentine, hui.....	316
Image 131. Esclavage, Pérou.....	320
Image 132. Esclavage, Inde.....	320
Image 133. Esclavage au Brésil.....	322

Image 134. Bidonville Chanty town en attente de réaménagement, rue de la Champlain, fin des années 1850.....	326
Image 135. Huit per huit. Plan d'étage typique d'une maison basse avec terrasse en ville horizontale.....	326
Image 136. Huit par huit. Premiers signes d'appropriation du logement dans la ville horizontale, 1954.....	326
Image 137. Vierge de la colline (tableau anonyme).....	328
Image 138. La ville de Potosí aujourd'hui.....	328
Image 139. Victime de l'exploitation du caoutchouc en Congo.....	332
Image 140. Maloca- bungalow en Amazonie péruvienne.....	332
Image 141. Gravure de 1914 d'un Ottoman Kahwa Kahwa.....	334
Image 142. Cafés de la rue Faubourg Saint Antoine à Paris.....	334
Image 143. Rue en Bandra, Mumbai.....	338
Image 144. Gamarra, Lima.....	338
Image 145. Casablanca, Maroc.....	340
Image 146. Casbah, Alger.....	340
Image 147. Bandra, Mumbai.....	340
Image 148. Photographies d'Ernest Cole 01.....	344
Image 149. Photographies d'Ernest Cole 02.....	344
Image 150. Las Begonias, San Isidro, Lima.....	346
Image 151. Quartier Amauta, Ate, Lima.....	346
Image 152. Cancha Inca.....	350
Image 153. Villa el Salvador, Lima.....	350
Image 154. Huaycán, Lima.....	350
Image 155. Les Dandys en Kinshasa.....	354
Image 156. Membres d'une école de samba.....	354
Image 157. Carnaval de Rio.....	356
Image 158. Procession du Señor de los Milagros à Lima.....	356
Image 159. Fiesta de Muertos à Mexico.....	358
Image 160. Santa Muerte à Mexico.....	358
Image 161. Kumbh Mela.....	360
Image 162. Grande Mosquée de La Mecque.....	360
Image 163. Marche historique à Santiago de Chili.....	362

## INDEX DE SCHÉMA

Schème 1. La notation de la vie, Patrick Geddes.....	54
Schème 2. Schéma de la temporalité 1. ....	102
Schème 3. Schéma de la temporalité 2. ....	104
Schème 4. Schéma de la temporalité 3. ....	106
Schème 5. Grille espagnole. ....	118
Schème 6. Section de la Cordillère des Andes 01.....	166
Schème 7. Système territorial dans le monde andine.....	166
Schème 8. Schéma d'interprétation spatiale du territoire basé sur les rituels musulmans, les conceptions du Coran et la difficulté du référencement dans le désert. ....	168
Schème 9. Plateau deccan dans le sous continent indien. ....	170
Schème 10. États-nations modernes. ....	178
Schème 11. Deux territoires pour les mêmes conceptions.....	184
Schème 12. 7 îles à partir desquelles la ville de Mumbai a été formée. ....	236
Schème 13. Centre périphérie.....	272
Schème 14. Aperçu de la troisième culture. ....	306

## INDEX DES PLANS

Plan 1. Ville de la renaissance.....	118
Plan 2. Ville de Quito en 1754. ....	120
Plan 3. Rio de Janeiro en 1820. ....	120
Plan 4. Cusco Inca. ....	122
Plan 5. Cusco coloniale. ....	122
Plan 6. Projet du Boulevard du 4 <sup>e</sup> Zouaves à Casablanca.....	126
Plan 7. Plan du Saigon de l'Indochine française. ....	126
Plan 8. Alger avant la colonie.....	128
Plan 9. Alger après la colonie, 1889.....	128
Plan 10. Carte de l'Europe au XIIIe.....	178
Plan 11. Amérique centrale, villes. ....	196
Plan 12. Axonométrie de l'Amérique du sud.....	196
Plan 13. Cartes comparatives: Pérou.....	198
Plan 14. Cartes comparatives: Argentine.....	198
Plan 15. Cartes comparatives: Mexique. ....	198
Plan 16. Cartes comparatives: Brésil.....	200
Plan 17. Cartes comparatives: l'Inde. ....	200
Plan 18. Cartes comparatives: l'Afrique.....	200
Plan 19. Plans comparatifs- Mexico. ....	208
Plan 20. Plans comparatifs- Lima.....	214
Plan 21. Plans comparatifs- Rio de Janeiro.....	218
Plan 22. Plans comparatifs- Santiago du Chili. ....	222
Plan 23. Plans comparatifs- Buenos Aires.....	226
Plan 24. Plans comparatifs- Mumbai.....	240
Plan 25. Ville de Bangkok. ....	244
Plan 26. Plans comparatifs- Luanda.....	252
Plan 27. Plans comparatifs- Alger. ....	256
Plan 28. Plans comparatifs- Johannesburg. ....	260
Plan 29. Plans comparatifs- Kinshasa. ....	264
Plan 30. Crystal Palace.....	298





**Titre :** LES IMAGINAIRES URBAINS ET LE FUTURE DE LA VILLE. Réappropriations et postcolonialité.

**Mots clés :** Imaginaire urbain, urbanisme, architecture, sud global, postcolonialité, décolonisation.

**Résumé :** La thèse s'agit d'une révision du concept d'imaginaire urbain à partir des idées de Cornelius Castoriadis, déplaçant ces conceptions du champ de l'action politique vers l'urbanisme, enrichit par les études postcoloniales produits dans les dernières décennies. Cela permet de réviser le rôle de l'imaginaire urbain dans la construction d'idées par rapport à la ville de l'hémisphère sud. Une deuxième tâche sera d'essayer une redéfinition des outils d'intervention sur la ville, soit le plan urbain, le projet urbain, l'urbanisme tactique, l'architecture, entre autres, pour les adapter à la réalité et nécessités des capitales postcoloniales.

L'hypothèse principale de la recherche assume que les problèmes des villes qui ont passé pour quelque processus de colonisation, ne sont pas conséquence de l'absence des projets, la manque de ressources techniques, économiques ou de cadres professionnels. Le problème réside dans l'inconscience collective, bâti

et structuré depuis le processus de colonisation, où s'a sédimente un ordre symbolique qui conforme une mentalité postcoloniale.

Pour développer l'hypothèses, cela s'a divisé en trois, sur la base de la proposition d'Albert Memmi qui surligne comment, tout processus de colonisation implique un désencrage du sujet colonisé de son fil temporel. A ce postulat s'ajoute l'éloignement à cause de l'usurpation du territoire, et finalement, de l'interaction avec le colonisateur, le sujet finira pour s'étrange de soi-même. Ces trois conséquences du colonial, demandent de processus de réappropriation de l'urbain, ainsi, la thèse essaye de déchiffrer les rapports entre l'imaginaire urbain institué dans les sociétés postcoloniales et la temporalité dans la première partie, la territorialité dans la deuxième partie et, finalement, le rencontre avec le soi-même.

**Title :** URBAN IMAGINARIES AND THE FUTURE OF THE CITY. Reappropriation and postcoloniality.

**Keywords :** Urban imaginary, urbanism, architecture, global south, postcoloniality, decolonization.

**Abstract :** The thesis constitutes a revision of the concept of urban imaginary based on the ideas of Cornelius Castoriadis, transferring this ideas from the political action to urban studies, and enriching it through postcolonial studies produced in the last decades. This allows us to review the role of the urban imaginary in the construction of the ideas about the southern hemisphere city. A second task will be to try a redefinition of the intervention tools in the city, from tools as the urban plan, the urban project, tactical urbanism, architecture, among others, to adapt them to the reality and needs of post-colonial capitals.

The main hypothesis of the investigation suppose that the problems of the cities that have undergone colonization processes are not a consequence of the absence of projects, the lack of technical, economic or professional resources. The problem lies in the collective unconscious, built and structured

since the colonization process, when a symbolic order that builds a postcolonial mentality has settled.

To develop this hypothesis, it is divided into three, based on the proposition of Albert Memmi, who highlights how any colonization process implies detaching the colonized subject from his temporal thread. To this postulate is added the usurpation generated by alienation over their own territory, and, finally, from the interaction with the colonizer, the subject ends up feeling strangeness from himself. These three consequences of the colonialism require reappropriation of the urban processes, therefore, the thesis tries to decipher in each of its parts the relationships between the urban imaginary instituted in postcolonial societies. The temporality in the first part, territoriality in the second part and, finally, the encounter with oneself in the last part.